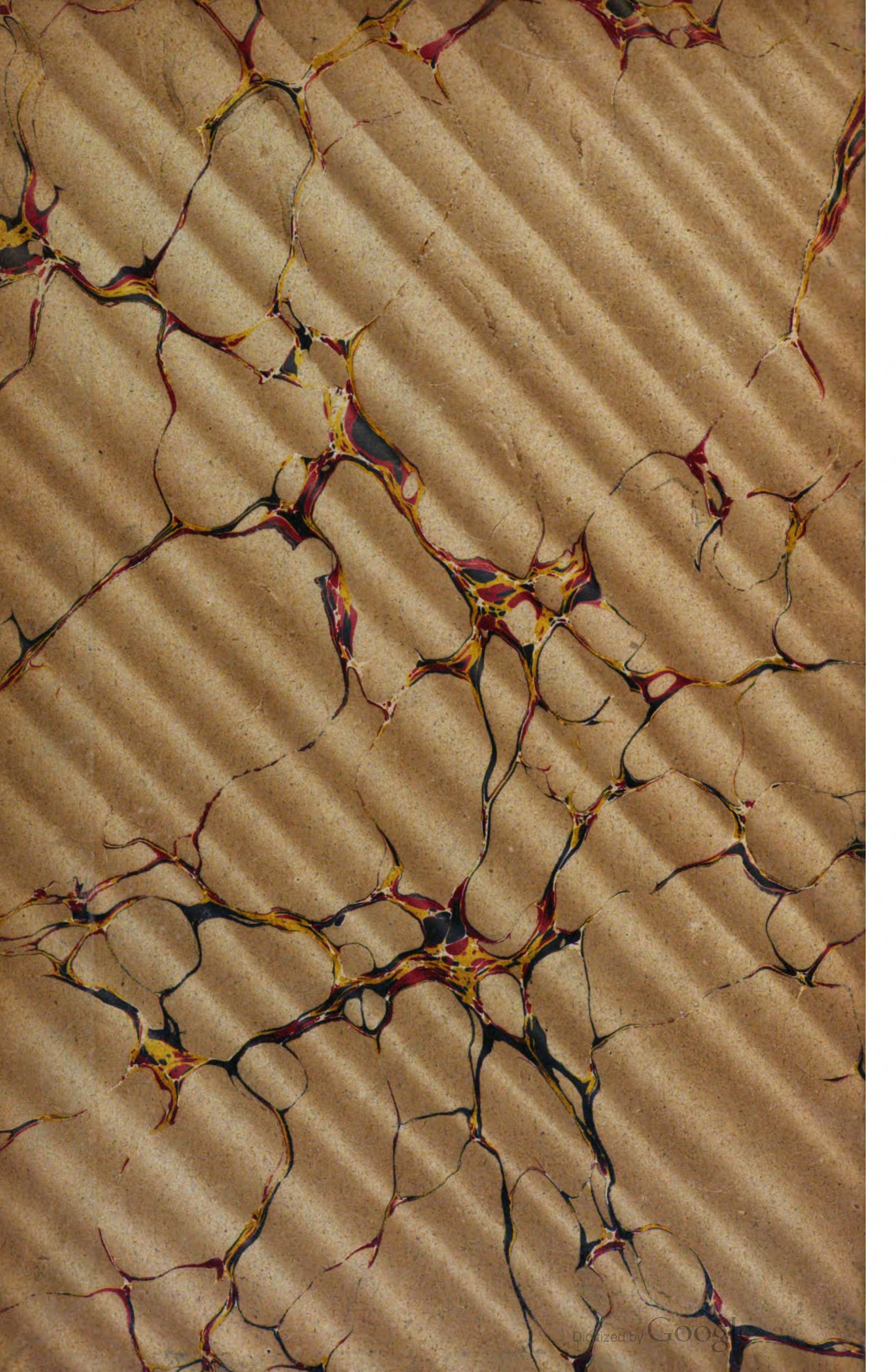
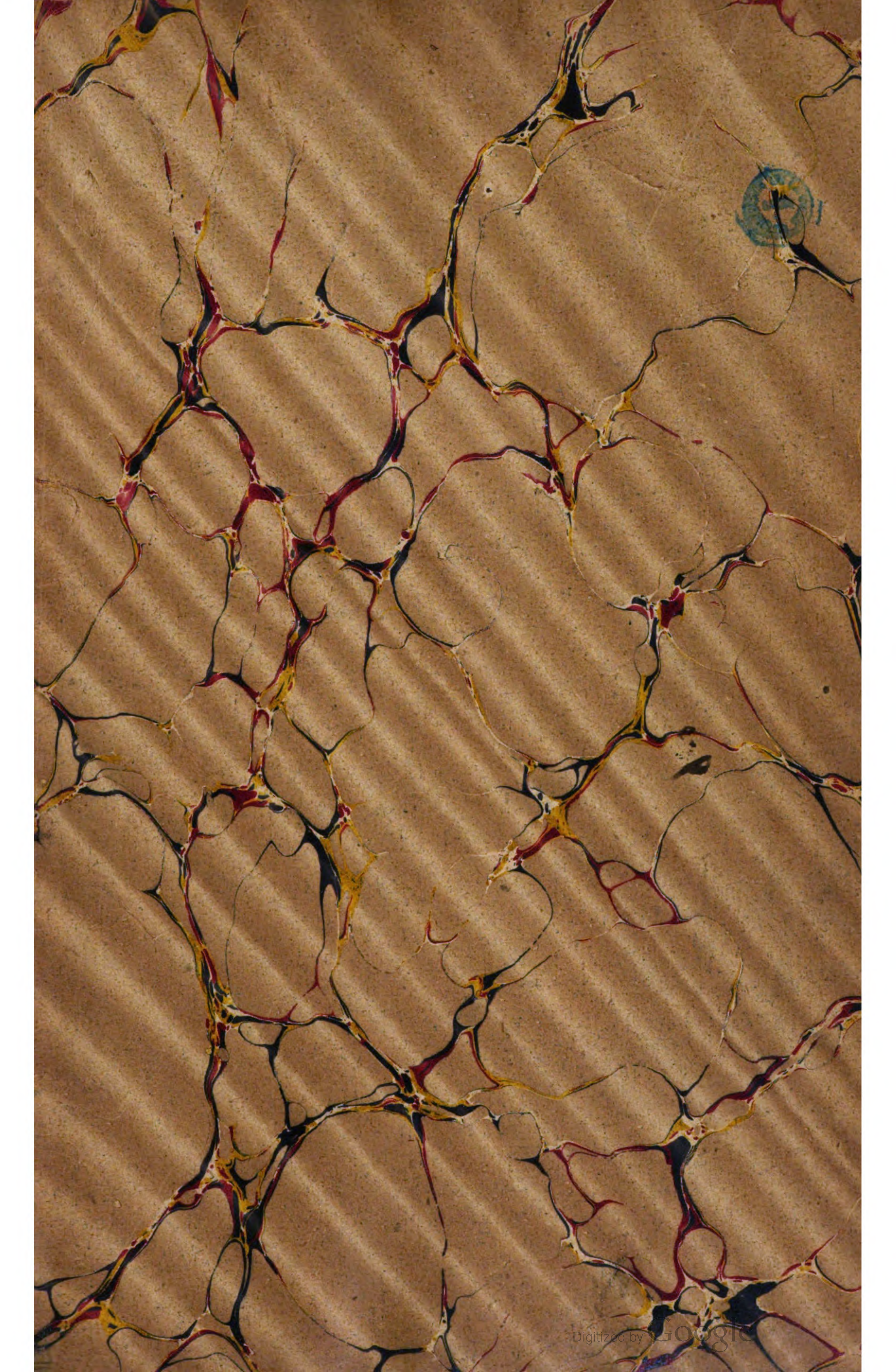








NANCY. — IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

LES

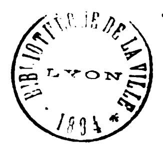
GRANDS CAVALIERS

DU PREMIER EMPIRE

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Par CH. THOUMAS

GÉNÉRAL DE DIVISION EN RETRAITE



DEUXIÈME SÉRIE

NANSOUTY, PAJOL, MILHAUD
CURÉLY, FOURNIER-SARLOVÈZE, CHAMORIN
SAINTE-CROIX, EXELMANS,
MARULAZ, FRANCESCHI-DELONNE

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1892

NOTE

Parmi les notices comprises dans cette seconde série des grands cavaliers de l'Empire, il en est quelques-unes se rapportant à des généraux qui n'ont exercé que des commandements en sous-ordre, soit qu'ils aient trouvé sur le champ de bataille une mort prématurée comme Sainte-Croix et Chamorin, soit que leur avancement ait été tardif comme celui de Curély. Il a paru intéressant cependant de comprendre ces généraux au nombre des grands cavaliers, l'importance du rôle d'un général de cavalerie ne se mesurant pas au nombre des escadrons.

Mars 1892.

NANSOUTY

Les considérations développées par le maréchal Marmont dans son beau livre de l'*Esprit des institutions militaires* sur l'ensemble des qualités indispensables à un général de cavalerie et sur le petit nombre de généraux qui, pendant les guerres de la République et de l'Empire, ont possédé cet ensemble de qualités sont tellement connues qu'il serait à peine besoin de les rappeler ici. Je me bornerai à en reproduire les traits principaux.

« Pour commander la cavalerie, dit Marmont, quand il s'agit de masses considérables, il faut des qualités supérieures et un mérite particulier. Rien de plus rare qu'un homme sachant les manier, les conduire et s'en servir à propos..... La veille de la bataille et jusqu'à ce qu'il soit appelé à combattre, le général de cavalerie administrera hommes et chevaux avec un soin minutieux ; il entretiendra ces forces dans toute leur valeur, mais le moment venu il doit savoir dépenser cette cavalerie sans égard aux chances de pertes, avec la seule préoccupation d'en tirer tout le parti possible. Un général ne remplit jamais au même degré ces deux conditions. Tel, excellent administrateur, conserve sa cavalerie, mais trop occupé de cette pensée, il n'ose la lancer sur l'ennemi, et elle devient inutile le jour de la bataille. Tel autre, toujours prêt à la mettre en action, en a si peu de soin pendant la campagne qu'elle périt de misère avant de voir l'ennemi. »

Le maréchal Marmont reproche à Murat ce dernier défaut, bien moins fréquent d'ailleurs que le premier chez les généraux de cavalerie, qui s'attachent à leur troupe d'autant plus qu'ils se sont donné plus de mal pour la former. Tous n'ont pas la force de surmonter complètement le sentiment instinctif qui les porte à la

ménager. Napoléon, poursuivant les Russes et les Prussiens après les batailles de Bautzen et de Wurschen, lança contre leurs colonnes en retraite la cavalerie de sa garde impériale en recommandant au général Walther qui commandait cette cavalerie, d'attaquer l'ennemi à outrance pour retarder sa marche de manière à permettre à l'infanterie de l'atteindre. « Faites une omelette de la cavalerie de ma garde et donnez-moi le temps d'arriver » ; dit-il à ce général ; mais celui-ci ne put se résoudre à casser tant et de si beaux œufs. Il laissa Colbert et ses lanciers lutter avec acharnement contre des forces supérieures jusqu'à l'arrivée de Latour-Maubourg qui avec le 1er corps de cavalerie dégagea les lanciers des étreintes de l'ennemi. S'il faut en croire Marmont et Masséna, on avait déjà reproché au commandant de la cavalerie de la garde son inaction à certain moment de la bataille de Wagram. Et cependant celui-là avait fait preuve de bravoure et d'entrain à Hohenlinden, à Raussnitz et à Austerlitz : Napoléon l'avait choisi entre dix pour lui donner le commandement de ses grenadiers et chasseurs à cheval. C'est que, dans l'esprit même du grand homme de guerre, ces cavaliers d'élite étaient une réserve à ménager, sauf à la sacrifier un jour sans rémission au salut de l'armée... Si à la bataille de Waterloo la cavalerie de la garde eût été commandée par un seul chef ferme et prudent, par Bessières, par Walther ou Nansouty, elle aurait épargné à l'armée sinon la défaite, du moins la déroute. Mais Bessières, Walther et Nansouty, comme bien d'autres soldats de la Grande-Armée, avaient quitté ce monde et la fortune de l'Empereur s'était envolée !...

Ce n'est pas seulement avant la bataille qu'un général de cavalerie est tenu de ménager sa troupe, c'est pendant la bataille même qu'il doit chercher autant que possible à la garder à l'abri jusqu'à ce que le moment vienne de la faire agir. Tel qui est resté célèbre par son impétueux élan, par son audace poussée quelquefois jusqu'à la témérité, a laissé aussi une réputation de prudence et de sang-froid. Lasalle, au dire de Curély, qui devait s'y connaître, posséda au plus haut degré ces qualités en apparence contradictoires. Il en fut de même de Kellermann qui, en attaquant audacieusement à Alba-de-Tormès une armée entière avec 6 régiments de cavalerie, prenait minutieusement toutes les dispositions les plus propres à lui

garantir le succès; de Montbrun, si habile tacticien en 1809 dans la campagne dite des «cinq jours», terminée à Ratisbonne, si entraînant et si impétueux à Fuentès-de-Oñoro. D'autres, au contraire, renommés pour leur élan et leur bravoure, ont à l'occasion fait preuve d'imprudence et de témérité, comme Lefebvre-Desnoëttes à Benavente. C'était au mois de décembre 1808; l'Empereur poursuivant l'armée anglaise qui avait pénétré en Espagne, il avait lancé en avant le général Lefebvre-Desnoëttes et les chasseurs à cheval de la garde. Ce général, entraîné par son ardeur, traversa avec deux escadrons l'Essla grossie par les pluies et se trouva tout à coup sur l'autre rive en présence de 2,000 cavaliers anglais rangés en ligne. Il fit bonne contenance, sa troupe d'élite se défendit avec acharnement et parvint à repasser l'Essla, mais le cheval de Lefebvre fut tué et lui-même, blessé d'un coup de pistolet, entraîné par le courant, allait se noyer lorsqu'il fut sauvé par des cavaliers anglais qui l'emmenèrent prisonnier. L'Empereur se montra plein d'indulgence pour cette échauffourée: « Le général Lefebvre, fit-il dire au bulletin de l'armée, a sans doute fait une faute, mais cette faute est celle d'un Français, il doit être à la fois blâmé et récompensé. » Le fait eut cependant un grand retentissement: les Anglais firent sonner bien haut la capture du général commandant la cavalerie de la garde de Napoléon et la prétendue défaite de cette cavalerie. Pour dire vrai, la faute avait consisté surtout à lancer en avant-garde un corps d'élite qui n'était pas destiné à faire ce métier. Nous trouverons dans le cours de cette notice des réflexions très sages du maréchal Gouvion Saint-Cyr sur l'inconvénient d'employer aux escarmouches d'avant-postes des troupes que l'on est habitué à ne voir intervenir que dans les circonstances décisives, non seulement parce qu'elles ne sont pas rompues à ce service, mais surtout en raison de l'effet moral produit par leurs mouvements de recul....

A cette époque, il faut bien le dire, le service de la cavalerie légère et celui de la grosse cavalerie étaient plus tranchés encore qu'ils ne le sont aujourd'hui. Gouvion Saint-Cyr, dans ses mémoires sur les campagnes de l'armée de Rhin-et-Moselle, donne d'assez curieux détails au sujet d'un chef de brigade du 2e régiment de cavalerie nommé Radal, « officier du plus grand mérite, dont le

régiment était le plus distingué de l'armée » et qui ne permettait à aucun de ses cavaliers de se détacher du rang pour faire un prisonnier. Cela regardait, suivant lui, la cavalerie légère et la grosse cavalerie n'avait qu'à charger en muraille. J'ai raconté dans une notice consacrée au général Montbrun le conflit survenu entre Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, et le ministre qui avait nommé au commandement du 1er chasseurs un officier habitué à servir dans la grosse cavalerie. Moreau insista pour conserver comme chef de brigade de ce régiment Montbrun, le meilleur officier de cavalerie légère qu'il eût dans son armée et qui servait depuis douze ans dans le 1er chasseurs, et il obtint gain de cause.

En fait les généraux de cavalerie d'alors étaient tout naturellement classés en généraux de cavalerie légère et généraux de grosse cavalerie. Aux uns comme aux autres il fallait le don d'entraînement, mais sous la condition d'en user plus sobrement avec des cuirassiers qu'avec des chasseurs et des hussards. Parmi les cavaliers légers l'histoire a conservé les noms de Lasalle, de Montbrun, d'Auguste Colbert, de Pajol ; comme généraux de grosse cavalerie on cite plus particulièrement Bessières, d'Hautpoul, Espagne et Nansouty, dont je vais essayer de retracer la brillante carrière.

Étienne-Antoine-Marie Champion de Nansouty appartenait à l'ancien régime par sa famille et par ses débuts dans la vie militaire. Son père, brave officier, avait servi pendant 50 ans au même régiment (Bourgogne-infanterie) ; après quoi il avait été nommé major de la forteresse de Château-Trompette à Bordeaux. Il était mort à ce poste en 1785, ayant alors plus de 60 ans de service, et avait fait toutes les campagnes des guerres du règne de Louis XV : guerre de la succession de Pologne, guerre de la succession d'Autriche, guerre de Sept ans. Quelle belle liste de batailles, de sièges et de combats on pourrait écrire en ajoutant les campagnes du fils à celles du père, depuis le siège de Kehl en 1733 jusqu'à la bataille de Craonne en 1814 !

Étienne de Nansouty naquit à Bordeaux le 30 mai 1768 ; il fut admis le 30 mai 1783, en qualité de cadet-gentilhomme, à la compagnie de cadets de l'hôtel de l'École militaire avec rang de sous-

lieutenant dans les troupes : il avait 15 ans[1]. Il y fut noté comme un excellent sujet et fut nommé en 1784 chevalier de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; il fut classé le 26 mars 1785 comme sous-lieutenant au régiment de Bourgogne-infanterie où son père avait servi pendant si longtemps.

Sa famille menait à Bordeaux une existence des plus honorables, mais des plus modestes. Son père avait une pension de 1,000 livres, la majorité de Château-Trompette qu'il partageait avec un adjoint, lui valait en outre 6,000 livres. Toutes ces ressources s'évanouirent à sa mort survenue en 1785, et sa veuve resta avec un fils et deux filles dans la position la plus précaire. Des personnes influentes, telles que la duchesse de Brancas et la maréchale de Beauvau, intervinrent en sa faveur, et le maréchal de Ségur, alors ministre de la guerre, lui porta intérêt. Le jeune Nansouty était devenu chef de famille, on demandait pour lui une compagnie ; il fut nommé seulement en 1788 capitaine de remplacement au régiment de Franche-Comté-cavalerie (4e chasseurs).

Il passa peu de temps après (24 mai 1788) capitaine au régiment des hussards de Lauzun, devenu 6e hussards en 1791 et 5e en 1793. Lors des premières formations d'armées il quitta ce régiment pour devenir à l'armée du Centre adjoint à l'adjudant général Poncet (20 décembre 1791). Après avoir été pendant quelque temps, au commencement de l'année 1792, aide de camp du vieux maréchal de Lückner, il fut nommé le 5 mars lieutenant-colonel (c'est-à-dire chef d'escadron) au 2e régiment de chasseurs à cheval, d'où il passa le 4 avril en la même qualité au 9e régiment de cavalerie. Il devait rester dans ce régiment pendant sept ans et demi. Il y eut tout d'abord des déboires assez marqués. Le 9e de cavalerie avait pour colonel un ancien officier de la guerre de Sept ans, Badda de Bodosalva, qui tomba malade et partit en congé à la fin du mois de mai. Nansouty, comme étant le plus ancien lieutenant-colonel, prit le commandement du régiment, qui faisait partie de l'armée du Rhin, et participa aux mouvements qui signalèrent pour

1. L'École militaire avait été supprimée en 1776, elle fut rétablie sous une forme déguisée en 1777, c'est-à-dire qu'une compagnie de cadets-gentilshommes, instituée dans le local de l'ancienne École militaire, fut destinée à recevoir les élèves sortis des collèges de province.



cette armée le début des hostilités. Le 9ᵉ de cavalerie fut ensuite désigné pour faire partie du corps envoyé dans le Palatinat sous les ordres de Custine et qui, après s'être emparé de Spire le 22 septembre, occupa Worms et Mayence. Le colonel Badda de Bodosalva mourut le 26 octobre. Nansouty s'attendait à être nommé à sa place lorsqu'il reçut l'ordre suivant :

« Nous général en chef, etc...

« Ordonnons au citoyen Nansouty, premier lieutenant-colonel du 9ᵉ régiment de cavalerie, de recevoir et de faire reconnaître comme colonel le citoyen Loubat, deuxième lieutenant-colonel du susdit régiment, d'après la nomination qui en a été faite par le Conseil exécutif provisoire.

« 26 novembre 1792.

« CUSTINE. »

Nansouty réclama vainement, en s'appuyant sur son droit d'ancienneté, sur son titre de premier lieutenant-colonel et sur le commandement provisoire qu'il avait exercé devant l'ennemi pendant huit mois, tandis que le lieutenant-colonel Loubat était resté au dépôt. La volonté de Custine était formelle et l'ordre positif; il fallut obéir [1].

Le colonel Loubat de Bohan se montra du reste un chef de corps des plus brillants.

Lorsque, après avoir occupé Francfort, Custine se vit obligé de battre en retraite devant l'offensive prise par le duc de Brunswick, l'avant-garde commandée par Houchard fut vivement attaquée, le 30 mars, à Ober-Flersheim. Custine marcha à son secours avec des troupes dont faisait partie le 9ᵉ de cavalerie. A peine entré en ligne, ce régiment reçut l'ordre de charger sur les hussards et les dragons qui venaient de ramener le 8ᵉ chasseurs. Le 1ᵉʳ escadron aborda vigoureusement cette cavalerie mise en désordre par le feu de notre artillerie légère ; les hussards s'ouvrirent par le mouvement de *pelotons à droite* pour laisser passer la charge, puis se re-

1. Nansouty était lieutenant-colonel du 5 mars 1792 (au 2ᵉ chasseurs) et Loubat de Bohan du 4 avril, mais ce dernier était entré au service en 1772, ce qui lui donnait 10 ans d'ancienneté de service de plus qu'à Nansouty.



formèrent en ligne pour tomber sur les derrières de l'escadron du 9e. Cet escadron se trouvait ainsi dans une assez mauvaise situation, lorsque les deux autres escadrons, franchissant au galop la distance de 3,000 mètres, culbutèrent l'ennemi. Le chef de brigade Loubat de Bohan fut blessé dans cette charge et cité par Custine dans son rapport[1].

L'armée se retira sur les lignes de Wissembourg. Custine, appelé à commander l'armée du Nord, fut remplacé à celle du Rhin par le général Dietmann, mais avant de rendre le commandement à son successeur, il voulut se signaler par un coup de main et entreprit de surprendre un corps de troupes autrichien qui se trouvait à Rheinzabern. Le coup manqua complètement ; les désordres d'une marche de nuit, l'encombrement des colonnes, le retard d'un général qui devait attaquer l'ennemi de front pendant que Custine tournerait la position, firent échouer le plan combiné à l'avance. Dans cette affaire qui eut lieu le 17 mai, la cavalerie dont faisait partie le 9e chargea d'abord avec succès et s'empara de plusieurs pièces de canon, mais elle fut bientôt ramenée et, tombant en désordre sur l'infanterie qui arrivait encore formée en ordre de marche, elle la culbuta.

Quelques jours après, le chef de brigade Loubat fut nommé général et Nansouty prit encore une fois le commandement par intérim du 9e de cavalerie. Le général de Beauharnais qui avait été nommé général en chef de l'armée du Rhin, la mit en marche pour essayer de secourir Mayence : elle rencontra l'ennemi à la Chapelle-Sainte-Anne en avant de Landau, où le 9e de cavalerie eut plusieurs occasions de charger. La nouvelle de la capitulation de Mayence arrêta le mouvement... Nansouty faillit alors éprouver la même déception que l'année précédente. Le 2e chef d'escadron du régiment réclama la place de chef de brigade comme lui revenant de droit, disait-il, aux termes de la loi du 24 février 1793 dont les dispositions compliquées se prêtaient facilement à des interprétations diverses. Cette fois Nansouty obtint gain de cause ; il fut nommé le 9 novembre chef de brigade du 9e de cavalerie. Les hostilités recommencèrent bientôt ; elles avaient pour but, du côté

1. *Historique du 9e cuirassiers.*

des Français, la reprise des lignes de Wissembourg. Dès le 18 novembre, Nansouty rencontrait à Gambsheim près de la Wantzenau, aux environs de Strasbourg, des escadrons de dragons qu'il chargea et auxquels il tua 80 cavaliers. Le 3 décembre suivant, une colonne de 5 bataillons fut repoussée par la cavalerie ennemie au moment où les bataillons allaient s'élancer sur les retranchements de Gambsheim. Les 4e et 8e chasseurs d'une part, le 9e de cavalerie et la 3e division de gendarmerie d'autre part culbutèrent cette cavalerie après l'avoir chargée à plusieurs reprises.

Lorsque les armées du Rhin et de la Moselle eurent été réunies sous un même commandement, il fut formé une division de cavalerie de réserve qui comprenait les deux régiments de carabiniers, le 9e et le 12e de cavalerie. Le général Donnadieu, nommé général de division et mis à la tête de ces quatre régiments, ne sut pas les employer à la bataille du Geisberg le 26 décembre. Il fut arrêté, mis en jugement, condamné à mort et fusillé comme lâche pour avoir par ses hésitations paralysé la division et laissé échapper l'occasion de charger. Les lignes de Wissembourg n'en furent pas moins reprises et la place de Landau débloquée. Le 9e de cavalerie contribua, le 28 décembre, à chasser de la Rehütte l'arrière-garde ennemie.

C'est à ce moment que l'ordre fut donné impérativement à tous les officiers de renvoyer au ministère, s'ils ne l'avaient déjà fait, leurs brevets et lettres de nomination signés du roi. Le texte de cet ordre vaut la peine d'être connu.. Il est libellé sous forme d'une circulaire adressée aux conseils d'administration.

La voici, telle qu'elle se trouve dans le dossier du général Nansouty :

Liberté. — Égalité.

Paris, le [1] frimaire an IIe de la République.

Xavier Audouin, adjoint au ministre de la guerre,

Aux citoyens membres du conseil d'administration.

Depuis six mois je vous ai demandé de me faire passer les brevets encore souillés du sceau de la tyrannie et du nom d'un des-

1. Le quantième manque.

pote. Presque tous nos frères d'armes se sont conformés à cette invitation. L'éloignement de leur habitation a pu empêcher les autres d'en faire la recherche. Mais la Convention nationale venant d'ordonner de les renvoyer dans le délai de deux mois, ce qui était alors un acte de civisme devient maintenant un devoir. Vous vous empresserez de le remplir et si à la satisfaction d'obéir à la loi l'on pouvait ajouter d'autres motifs, je vous avertirais que tous les parchemins sont destinés à faire des gargousses. Ainsi leur destruction deviendra aussi funeste aux tyrans et aux esclaves que leur existence le fut à la justice et à l'égalité.

Salut, force et courage.

Xavier AUDOUIN.

Quoique appartenant à une famille noble, Nansouty ne paraît avoir été l'objet d'aucune mesure de proscription; en tout cas, il exerça sans interruption le commandement du 9e de cavalerie de 1793 à 1799.

La guerre active ne recommença qu'au mois de mai 1794. Le général Desaix repoussa victorieusement au pont de la Rehütte les attaques continues de trois colonnes autrichiennes. Dans cette affaire, connue sous le nom de bataille de Spire (23 mai 1794), le général Delmas, à la tête des 9e de cavalerie et 17e dragons, culbuta les hussards de Ferdinand. Le général Michaud, commandant en chef de l'armée du Rhin, signala par son rapport ces deux régiments comme ayant montré une bravoure et une intrépidité à toute épreuve[1]. Le 9e se distingua de nouveau, le 28 mai, au premier combat de Schwegenheim.

Nansouty et son régiment restèrent à la disposition du général Desaix qui commandait l'avant-garde de l'armée. Une brillante charge de cavalerie dans laquelle figurèrent les 8e et 10e chasseurs, le 17e dragons, les 9e et 12e de cavalerie et des *chasseurs normands* (16e chasseurs), décida le succès de l'avant-garde à Schwegenheim le 2 juillet. De nouvelles rencontres eurent lieu sur ce même point les 2, 13 et 14 juillet. Dans la première les troupes françaises eurent le dessous; le 9e de cavalerie soutint la retraite en char-

1. Rapport du général Michaud cité dans l'*Historique du 9e cuirassiers*.

geant vigoureusement un régiment de hussards autrichiens ; la seconde affaire dura deux jours et aboutit à la retraite des Autrichiens sur Mannheim.

L'histoire de Nansouty se confond absolument pendant cette période de temps avec celle du régiment qu'il commandait et dans lequel, malgré des marches et des déplacements constants, il sut entretenir une discipline et une instruction qui donnèrent à son chef de brigade dans toute l'armée la réputation d'un excellent chef de cavalerie.

Après la levée forcée du blocus de Mayence et la perte de la place de Mannheim, la défaite de Pichegru sur la Pfrimm et la retraite sur Wissembourg pendant laquelle le 9e de cavalerie se distingua à l'arrière-garde, l'armée de Rhin-et-Moselle fut réorganisée sous le commandement de Moreau, appelé à remplacer Pichegru. Moreau forma trois corps distincts, la gauche sous les ordres de Desaix, le centre commandé par Gouvion Saint-Cyr, la droite ayant pour chef le général Férino. Une réserve, commandée par les généraux Bourcier et Forest[1], dut comprendre 6 bataillons d'infanterie et 28 escadrons de cavalerie. Le régiment de Nansouty fut classé, avec les 2e, 13e, 14e et 15e de cavalerie et les deux régiments de carabiniers, dans cette réserve qui marchait ordinairement avec le corps du centre. Après le passage du Rhin opéré à Kehl le 24 juin, l'armée livra successivement à l'ennemi les combats de Renchen, de Kniebis, de Freudenstadt et de Rastadt, suivis le 9 juillet de la bataille d'Ettlingen. Dans cette bataille la réserve de cavalerie de Bourcier dut intervenir avec toute l'artillerie légère et se réunir à la cavalerie du corps de Desaix pour protéger l'aile gauche contre les attaques dirigées par l'archiduc Charles en personne. Le mouvement s'exécuta avec une extrême rapidité, « la cavalerie et l'artillerie légère elle-même, lancées au galop, arrivèrent juste à temps, dit Gouvion Saint-Cyr, pour arrêter le mouvement commencé par l'archiduc. Notre cavalerie bien appuyée par l'artillerie fit bonne contenance ; celle-ci tira à merveille et eut une grande part dans le succès de cette disposition ». Deux escadrons du 9e chargèrent avec impétuosité,

1. Un des meilleurs généraux de cavalerie de l'armée, tué en 1799 dans un combat près de Modène.



repoussèrent la cavalerie ennemie et culbutèrent un bataillon d'infanterie.

Moreau suivit lentement le mouvement de retraite de l'archiduc sur le Neckar, et après plusieurs engagements il le rencontra, le 11 août, à Neresheim dans une position où il s'apprêtait à livrer bataille. La droite de l'armée française, sous les ordres de Férino, se trouvait trop loin pour prendre part à cette bataille qui demeura indécise. Nansouty, soit que le 9ᵉ de cavalerie eût été détaché auprès du corps du centre, soit que lui-même y eût été envoyé de sa personne, commandait ce jour-là toute la cavalerie du centre. Or, cette cavalerie se composait régulièrement des 2ᵉ et 20ᵉ chasseurs avec deux détachements des 9ᵉ et 11ᵉ hussards. Bourcier, au dire de Gouvion Saint-Cyr, se tenait en arrière, mais un peu à gauche, avec 5 régiments de grosse cavalerie. Comme il en avait d'ordinaire 7 sous ses ordres, il est permis de penser que deux régiments avaient été détachés au corps du centre avec Nansouty [1].

Quoi qu'il en soit, la cavalerie de Gouvion Saint-Cyr étant très fatiguée par suite des mouvements exécutés depuis quelques jours, le général en chef Moreau fit venir de la réserve un détachement de 150 carabiniers pour couvrir les avant-postes. Le 11 août à la pointe du jour, quelques escadrons de cavalerie autrichienne précédant les colonnes d'attaque, débouchèrent du village d'Ammerdingen et chargèrent à l'improviste les 150 carabiniers. « Ces troupes d'élite, dit Gouvion Saint-Cyr, n'ont pas l'habitude de ce service, n'y étant jamais employées que dans des circonstances très rares..., ils (les carabiniers) tournèrent subitement le dos et se retirèrent d'abord en désordre en arrière de la cavalerie de la division Taponnier (2ᵉ chasseurs, 9ᵉ hussards), ensuite ils retournèrent à la réserve. » — « Ce petit incident », ajoute Gouvion Saint-Cyr, et c'est là l'observation à laquelle je faisais allusion en tête de cette notice, « n'eût été d'aucune importance, s'il fût arrivé à d'autres troupes, surtout à des chasseurs ou hussards, que l'on est habitué à voir courir en avant ou en arrière, sans que ces mouvements, pour ainsi dire obligés et de tous les instants pour les troupes légères, aient la

---

1. Le 2ᵉ de cavalerie en particulier avait certainement combattu le 9 août avec le corps du centre. (*Mémoires* de Gouvion Saint-Cyr.)



moindre influence sur celles qui se trouvent en arrière d'elles, mais ici on voyait revenir à toute bride un corps d'élite que l'on était habitué à voir enfoncer l'ennemi sur tous les points où il se présentait. Notre cavalerie, qui d'ailleurs n'était pas même informée de leur petit nombre, vu qu'ils avaient été placés à l'entrée de la nuit, crut que c'était le régiment tout entier qui était repoussé ; nos chasseurs qui se trouvaient à peu de distance d'eux, au lieu de s'avancer à la rencontre de l'ennemi, furent entraînés dans leur fuite. Le général Nansouty, qui commandait ce jour-là la cavalerie du centre, eut de la peine à les arrêter et à les rallier sur les régiments de grosse cavalerie qui se trouvaient en arrière[1] et qui furent eux-mêmes un peu ébranlés par le brusque mouvement. Nansouty parvint cependant à les remettre en ordre, mais il n'était pas difficile d'apercevoir que leur contenance était faible et qu'il ne fallait pas trop compter sur eux, si l'ennemi donnait suite à cette première attaque[2]. »

En effet, les Autrichiens poussèrent vigoureusement les brigades d'infanterie Laroche et Lambert qui se retirèrent en disputant le terrain pied à pied, la cavalerie ennemie se rapprocha de la nôtre et se disposa à la charger. Nansouty ne jugeant pas sa troupe assez rassurée pour oser recevoir la charge de l'ennemi, avait fait repasser sa cavalerie en arrière du village d'Egglingen où s'appuyait la droite de la brigade Lambert, et manœuvrant habilement, il s'était retiré par échelons et en bon ordre pour se reformer au delà du village. L'ennemi profita sur-le-champ de ce mouvement rétrograde qui découvrait la droite des troupes de Lambert et détacha une partie de sa cavalerie pour tomber sur leur flanc droit. Saint-Cyr, prévoyant ce mouvement (ici je cite textuellement), « avait envoyé son aide de camp à Nansouty pour lui observer que ce n'était pas de belles manœuvres en arrière par échelons qu'il fallait exécuter, mais au contraire des charges vigoureuses qu'il fallait tenter sur-le-champ, à quelque prix que ce fût, pour dégager la brigade Lambert qui se trouvait compromise. Nansouty se mit en devoir d'exécuter cet ordre ; mais avant qu'il eût pris toutes les mesures qu'il crut nécessaires, une charge vigoureuse exécutée par les che-

1. Très probablement, d'après ce qui a été dit plus haut, les 2e et 9e.
2. Gouvion Saint-Cyr, *Mémoires sur les campagnes de l'armée de Rhin-et-Moselle*, t. III, p. 144 et suivantes.



vau-légers de Löwenehr sur le flanc des troupes de Lambert les avait enfoncées et culbutées. » Les manœuvres de Nansouty obligèrent ces chevau-légers à se retirer sur le village d'Egglingen et sauvèrent ainsi une partie de la brigade Lambert qui toutefois fut dispersée et perdue pour le reste de la journée.

J'ai insisté tout exprès sur cette affaire, heureux de pouvoir m'appuyer pour en donner le récit, sur un témoin ou plutôt sur un acteur aussi autorisé que l'était à tous les points de vue le maréchal Gouvion Saint-Cyr. On y voit déjà se dessiner nettement, sauf les modifications qui résulteront plus tard de la grande habitude de la guerre, le caractère du général de Nansouty, régulier, méthodique, exact, connaissant admirablement tous les détails de la cavalerie, prenant mieux que tout autre ses dispositions d'attaque, mais donnant le moins possible au hasard, et ne pratiquant peut-être pas assez la maxime des Lasalle, des Montbrun, des Kellermann, poussée jusqu'à l'excès par Murat : *A la guerre, réussir c'est oser !* Ce qui ne l'empêcha pas, nous le verrons, de s'illustrer par plusieurs charges des plus audacieuses. Dans la circonstance présente, il est assez difficile d'ailleurs de savoir qui eut raison du chef de la cavalerie ou du commandant des troupes, de Nansouty ou de Gouvion Saint-Cyr, et de décider si en chargeant avec sa cavalerie démoralisée par un brusque mouvement de retraite, Nansouty eût obtenu un meilleur résultat qu'en menaçant les chevau-légers autrichiens par ses manœuvres. Il convient d'ailleurs d'observer que, simple chef de brigade, il ne commandait la cavalerie du centre que par intérim et d'après le droit d'ancienneté : il ne pouvait donc avoir sur sa troupe l'ascendant moral d'un général avec lequel l'auraient familiarisée l'obéissance habituelle et la confiance inspirée par un long commandement.

Toujours est-il que, la bataille continuant et les troupes de Gouvion Saint-Cyr résistant invinciblement aux efforts de l'armée autrichienne, la cavalerie de Nansouty reprit son aplomb. Les 4 régiments dont il disposait[1], non compris les détachements de hussards, se reformèrent derrière l'infanterie, et passant par les intervalles des bataillons, le 2e chasseurs et le 2e de cavalerie chargèrent avec

1. 2e et 20e chasseurs, 2e et probablement 9e de cavalerie.

succès sur la première ligne des Autrichiens dont ils arrêtèrent le mouvement. Le feu de l'artillerie les tint ensuite en respect et leur infligea de telles pertes qu'ils furent obligés de se retirer jusqu'à hauteur d'Egglingen. Menacé d'être pris en flanc le lendemain matin par Desaix et l'aile gauche de l'armée française, l'archiduc Charles battit en retraite pendant la nuit.

Nansouty et le 9e de cavalerie eurent plusieurs fois l'occasion de se signaler pendant cette campagne de 1796 et pendant la célèbre retraite de Moreau, notamment au combat de Schliengen le 23 octobre. La réserve de cavalerie couvrait la retraite. Le 9e de cavalerie rentra en France, le 4 novembre, par le pont d'Huningue et fut attaché pour la campagne de 1797 au corps du centre; il y faisait partie de la brigade Lecourbe.

Après la paix de Campo-Formio, Nansouty et son régiment firent successivement partie de l'armée d'Allemagne, de l'armée de Mayence et de l'armée du Danube, commandée par Jourdan. C'est là qu'ils se trouvaient au début de la campagne de 1799 dans la réserve de cavalerie du général d'Hautpoul. Le général Jourdan ayant été battu à Stockach, son armée fut réunie à celle de Masséna qui occupait la Suisse, mais presque toute la grosse cavalerie resta au corps d'observation du Bas-Rhin, commandé par le général Müller et devenu plus tard l'armée du Rhin. Nansouty fut nommé général de brigade le 29 août 1799 et, sans quitter l'armée, appelé au commandement d'une brigade composée des 8e et 9e de cavalerie. Le général Müller avait médiocrement réussi à l'armée du Rhin, dont l'importance s'était d'ailleurs considérablement accrue par suite des mouvements des armées coalisées, qui avaient porté l'archiduc Charles de la Suisse vers le cours inférieur du Rhin. Le général Lecourbe qui venait de se couvrir de gloire dans la lutte contre Souvarow dans le Saint-Gothard, fut appelé à remplacer Müller. Il forma sous les ordres du général d'Hautpoul une division de cavalerie de réserve composée des deux régiments de carabiniers avec les 6e, 8e, 9e, 10e, 19e et 23e de cavalerie. Les deux généraux de brigade de cette division, forte d'environ 3,000 chevaux et appuyée par 14 pièces d'artillerie, furent Espagne et Nansouty. D'Hautpoul, Espagne et Nansouty étaient certainement alors les trois meilleurs généraux de grosse cavalerie de l'armée;

ils ont conservé cette réputation sous l'Empire. Le premier était âgé de 45, le second de 30, le troisième de 31 ans ; ils devaient mourir, d'Hautpoul à 53 ans sur le champ de bataille d'Eylau, Espagne à 40 ans dans la lutte acharnée d'Essling, Nansouty à 46 ans, dans les premiers jours de 1815, épuisé par les fatigues de 23 années de guerre.

Les forces mises à la disposition de Lecourbe étaient insuffisantes. Après avoir manœuvré sur le Neckar, il se décida à repasser le Rhin et à battre en retraite. Cette retraite fut marquée par le combat de Wiesloch, dans lequel la division d'Hautpoul et en particulier la brigade Nansouty furent vivement engagées, et où les 8e et 9e de cavalerie couvrant le défilé par lequel se retirait l'armée, repoussèrent à plusieurs reprises la cavalerie autrichienne. Un armistice mit fin à la campagne ; l'armée du Rhin fut placée sous le commandement intérimaire du général Baraguey d'Hilliers, et la brigade Nansouty fut réduite à deux régiments, les 8e et 9e de cavalerie, qui avec la brigade Espagne (1er et 2e carabiniers) continuèrent à former la division d'Hautpoul.

Bonaparte était revenu d'Égypte, le coup d'État du 18 brumaire lui avait donné le pouvoir qu'il exerçait sous le titre de premier Consul ; il s'occupait activement de la réorganisation des armées destinées à rouvrir la campagne contre les Autrichiens, restés depuis le départ de l'armée russe les seuls adversaires de la France sur le continent. C'est alors que fut créée l'armée de réserve destinée à jouer un si grand rôle en franchissant le Saint-Bernard et décidant à Marengo des destinées de l'Europe. Nansouty avait déjà la réputation d'un général de cavalerie de premier ordre. Il fut appelé, par décision du 6 mars 1800, à faire partie de cette armée de réserve et reçut l'ordre de se rendre à Paris pour la revue des régiments destinés à partir prochainement pour la frontière de Suisse. Mais Moreau, qui veillait avec un soin jaloux à la constitution de l'armée du Rhin dont le commandement lui avait été confié le 31 décembre, réclama pour conserver Nansouty, et par une nouvelle décision ce général fut classé de nouveau à l'armée du Rhin.

L'organisation de cette armée comportait quatre corps (droite, centre, gauche, réserve), composés chacun de trois divisions mixtes et d'une brigade ou division de cavalerie. Lecourbe commandait

la droite, Gouvion Saint-Cyr le centre, Sainte-Suzanne la gauche. Moreau gardait le corps de réserve sous ses ordres directs. Nansouty fut appelé à commander la cavalerie de l'aile droite, composée des 15e de cavalerie, 11e dragons et 12e chasseurs ; il se fit remarquer à la bataille d'Engen par la précision et la hardiesse de ses manœuvres, repoussa la cavalerie des Autrichiens et entra pêle-mêle avec leur infanterie dans Stockach. Envoyé en observation sur la frontière du Tyrol, il eut occasion de combattre et de repousser le prince de Reuss, le 14 juin 1800, jour de la bataille de Marengo. Il resta sur cette frontière jusqu'à la fin de la guerre, tour à tour indépendant ou sous les ordres des généraux Molitor et Gudin, ayant jusqu'à cinq régiments sous son commandement par suite de l'adjonction des 6e et 8e hussards. Il s'acquit une telle réputation de modération et de fermeté que le général Lecourbe ne voulait personne d'autre pour commander sa cavalerie.

Lorsque, après la signature du traité de Lunéville, le corps d'observation de la Gironde fut organisé pour marcher sur le Portugal, le premier Consul demanda l'état des généraux de brigade de cavalerie provenant de l'armée du Rhin, afin de choisir un de ces généraux pour l'envoyer commander la cavalerie du corps d'observation. Cette liste comprenait les noms de : Espagne, Nansouty, Sahuc, Walther, Boyé, Lacoste, Fauconnet, Becker, Lorcet. Le choix de Bonaparte tomba sur Nansouty (1er juin 1801). Le corps de la Gironde entra en Espagne où sa marche fut presque immédiatement arrêtée en vertu du traité de paix conclu avec le gouvernement portugais. Nansouty, pourvu successivement de plusieurs commandements à l'intérieur, fut nommé général de division le 24 mars 1803 (il avait 35 ans). Après avoir commandé pendant quelques jours en cette qualité le département de Seine-et-Oise, il fut envoyé au camp de Nimègue qui, sous les ordres du général Mortier, devint bientôt l'armée du Hanovre.

La division de cavalerie attachée à cette armée comprenait les 5e chasseurs, 2e, 4e et 5e hussards. Nansouty la commanda pendant les opérations qui aboutirent à la convention de Suhlingen et à la dissolution de l'armée hanovrienne. Il continue à la commander pendant l'occupation du Hanovre jusqu'à ce qu'il fût appelé à la réserve de cavalerie de l'armée des côtes de l'Océan (1er février

1804). La cavalerie avait été réorganisée par un arrêté consulaire en date du 24 septembre 1803. Les douze premiers régiments de cavalerie étaient transformés en cuirassiers. Une belle division, composée des deux régiments de carabiniers et de quatre régiments de cuirassiers (les 2ᵉ, 3ᵉ, 9ᵉ et 12ᵉ), fut formée sous le commandement du général de Nansouty et devint, le 29 août 1805, la première division de grosse cavalerie de la Grande-Armée.

Nansouty avait été nommé premier chambellan de l'Impératrice dans le courant de l'année 1805 et commandeur de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

La réserve de cavalerie de la Grande-Armée, commandée par Murat, comprenait : 1° deux divisions de grosse cavalerie, celle de Nansouty et une seconde, créée au moment où furent commencés les préparatifs de l'Autriche, division composée des 1ᵉʳ, 5ᵉ, 10ᵉ et 11ᵉ régiments de cuirassiers sous les ordres du général d'Hautpoul; 2° les quatre divisions de dragons Klein, Beaumont, Walther et Bourcier, de 6 régiments chaque; 3° la division de dragons à pied commandée par le général Baraguey d'Hilliers; 4° la brigade de chasseurs (16ᵉ et 22ᵉ régiments) du général Milhaud. Parmi toutes ces divisions, la première de grosse cavalerie acquit bientôt la réputation d'être la mieux tenue et la plus exacte dans ses mouvements. Attachée d'abord au 3ᵉ corps d'armée, elle franchit le Rhin et le Danube à la suite des troupes du maréchal Davout et rejoignit immédiatement le prince Murat qui remontait la rive droite du Danube avec les dragons de Klein et de Beaumont, suivis des grenadiers d'Oudinot. Nansouty contribua par ses belles manœuvres au succès du combat de Wertingen, dans lequel les grenadiers et les dragons firent 2,500 prisonniers et enlevaient 10 pièces de canon et 6 drapeaux. La division Nansouty abandonnant encore une fois Murat, suivit l'Empereur à Augsbourg; les carabiniers seuls prirent part, avec Murat, à la belle poursuite des troupes qui étaient sorties d'Ulm sous les ordres de l'archiduc Ferdinand et qui furent presque toutes prises.

Pendant la marche sur Vienne qui suivit la capitulation d'Ulm, la division Nansouty passa sous les ordres du maréchal Lannes, puis elle appuya le mouvement de la cavalerie légère de Treilhard (cavalerie du 5ᵉ corps) et de la division de dragons de Walther. Elle

traversa Vienne et les ponts du Danube à la suite du corps de Lannes et des dragons de Walther et les appuya de sa présence au combat de Hollabrünn le 16 novembre. Un seul régiment de la division, le 9e, paraît avoir pris part au combat de Raussnitz livré le 20 novembre à 6,000 cavaliers russes par les divisions Walther et d'Hautpoul que vinrent soutenir les chasseurs et grenadiers à cheval de la garde conduits par Bessières. Enfin les cuirassiers de Nansouty trouvent à Austerlitz une occasion digne d'eux. Les trois brigades étaient commandées par les généraux Piston (1er et 2e carabiniers), Lahoussaye (2e et 9e cuirassiers), Saint-Germain (3e et 12e cuirassiers). Presque toute la cavalerie de Murat, c'est-à-dire les cuirassiers de Nansouty et d'Hautpoul, les dragons de Walther et de Beaumont auxquels avaient été jointes la cavalerie légère du 1er corps commandée par Kellermann, celle du 5e corps, général Treilhard, et la brigade Milhaud (16e et 22e chasseurs), avait été placée à la gauche de l'armée, en arrière des deux divisions d'infanterie Caffarelli à droite et Suchet à gauche qui composaient ce jour-là le corps du maréchal Lannes. La division Nansouty, formée sur deux lignes par régiments en masse avec l'intervalle nécessaire au déploiement, était avec les dragons de Beaumont en arrière de la division Caffarelli.

Plusieurs charges eurent lieu entre les 80 escadrons russes et autrichiens du prince Lichtenstein d'une part, les divisions Kellermann et Walther d'autre part. Kellermann fut ramené par les ulans du grand-duc Constantin, se rallia derrière la division Caffarelli dont le feu meurtrier repoussa les ulans en leur infligeant de grandes pertes; il chargea de nouveau à plusieurs reprises, soutenu par Walther. A la suite d'une de ces charges qui se succédaient avec la plus grande rapidité, le prince de Lichtenstein voulut avec les escadrons qu'il avait sous la main soutenir les ulans. La division Nansouty se porta vigoureusement au-devant de cette cavalerie. Les carabiniers culbutèrent la première ligne de Lichtenstein sur la seconde; les 2e et 3e cuirassiers poursuivirent l'ennemi et la division entière vint se rallier derrière l'infanterie de Caffarelli[1].

---

1. Général Ambert. *Études tactiques. Bataille d'Austerlitz.*

Cette première charge de Nansouty n'était que le prélude d'une action plus importante et plus glorieuse. Lichtenstein profitant de ce que toute la cavalerie française avait été reportée à gauche de la division Caffarelli, tenta un effort vigoureux sur la droite de cette division qui, restée en bataille, arrêta net les escadrons ennemis par son feu meurtrier. Dès que cette attaque s'était prononcée, la division de Nansouty avait été rappelée vers la droite, elle se porta en avant au grand trot sur deux colonnes parallèles *par pelotons*, traversa les intervalles de l'infanterie et se forma en avant en bataille sur deux lignes. Profitant du désordre causé dans la cavalerie ennemie par le feu de l'infanterie, elle se lança sur elle et par trois charges successives la rejeta dans les ravins en arrière.

Je ne saurais mieux faire ici que de citer textuellement le rapport du général Belliard, chef d'état-major de Murat :

« .... Le prince fait avancer la division de cavalerie du général Nansouty qui, débordant la droite de l'infanterie, marche à l'ennemi. L'ennemi, de son côté, marche sur elle, et là s'engage une superbe et brillante charge de cavalerie.

« Pendant quatre à cinq minutes on se sabre, on reste pêle-mêle ; mais les braves régiments de carabiniers, soutenant leur vieille réputation, ainsi que le 2e régiment de cuirassiers, enfoncent l'ennemi et le poussent sur sa seconde ligne. La nôtre, formée du 9e cuirassiers et de la 3e brigade de cuirassiers (3e et 12e), s'avance ; trois charges successives ont lieu et toujours l'ennemi est culbuté, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. Ce beau mouvement a coupé en deux l'armée ennemie, en nous rendant maîtres des hauteurs de Kruch et de Holubitz, ainsi que de ces deux villages. Cette charge nous a donné huit pièces d'artillerie et a mis en déroute complète tout le corps des troupes ennemies qui se trouvait à gauche de la route. » Les pertes de la division Nansouty furent peu considérables. Le général fut cité au bulletin de l'armée pour ses belles charges. Il fut nommé, le 25 décembre 1805, grand-officier de la Légion d'honneur. Sur les six colonels de sa division, 3 furent nommés généraux de brigade et 3 reçurent la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Après la signature du traité de Presbourg, la division Nansouty resta cantonnée en Bavière et fut appelée de nouveau à faire partie

de la réserve commandée par Murat, lorsque la guerre avec la Prusse devint imminente. Les opérations furent menées si activement au début de la campagne que les cuirassiers, à l'exception d'une brigade de la division d'Hautpoul, ne purent arriver sur le champ de bataille d'Iéna de manière à prendre part à l'action. La réserve de cavalerie comprenait cette fois : 1° les divisions de grosse cavalerie Nansouty et d'Hautpoul ; 2° cinq divisions de dragons commandées par les généraux Klein, Grouchy, Beaumont, Sahuc et Becker ; 3° la brigade de hussards de Lasalle et la brigade de chasseurs de Milhaud. Du 8 au 14 octobre la division Nansouty franchit la distance de 170 kilomètres. Dès le 14 au soir elle suivait les débris de l'armée prussienne dans les rues de Weimar, et contribuait à refouler, le lendemain 15, dans Erfurt un corps de dix mille hommes d'infanterie et trois régiments de cavalerie. La place d'Erfurt était bloquée et dès le soir même une capitulation négociée par le colonel Préval, du 3ᵉ cuirassiers, livrait à la cavalerie française 11,000 hommes, dont 6,000 blessés, et 120 pièces de canon.

La division de Nansouty prit ensuite part à la poursuite de l'armée prussienne jusqu'au 25 octobre : elle se trouvait ce jour-là à Potsdam, elle y séjourna le 26 et vint assister le 27 à l'entrée triomphale de l'Empereur dans Berlin, où elle fut du nombre des troupes passées en revue le 30 par l'Empereur. Elle se mit le 7 novembre en marche pour gagner les bords de la Vistule ; Murat, chargé d'y devancer l'Empereur, emmenait avec lui les chasseurs de Milhaud, les dragons de Klein et de Beaumont, et les cuirassiers de Nansouty.

Les trois autres divisions de dragons, les hussards de Lasalle et les cuirassiers de d'Hautpoul, lancés plus loin à la poursuite des Prussiens, restaient en arrière avec les corps de Bernadotte, de Soult et de Ney. La réserve de cavalerie, réunie encore une fois sous le commandement de Murat, passa la Vistule le 22 décembre. La division Nansouty culbuta le 25, au pont de Lapazin sur la Souna, la cavalerie ennemie. Le lendemain eurent lieu les bataille et combat de Pultusk et de Golymin. Les cuirassiers firent de vains efforts pour arriver à temps sur le champ de bataille de Golymin. Retardés par la boue (la fameuse boue de Pologne) et par les dragons qui les précèdent, ils ne parviennent sur le terrain que vers une

heure, quand tout est terminé. Napoléon les en console par cette phrase du 48e bulletin de la Grande-Armée. « Les braves cuirassiers et les carabiniers brûlaient d'en venir aux mains avec l'ennemi, mais les divisions de dragons qui marchaient en avant, ayant tout enfoncé, ne les ont pas mis dans le cas de fournir une charge... »

L'armée prend ses cantonnements, la division Nansouty est renvoyée en arrière, à Varsovie, pour se reposer, mais le général de Nansouty qui commande la réserve de cavalerie pendant la maladie de Murat reste de sa personne sur la ligne des avant-postes, ayant sous ses ordres directs les divisions Lasalle (cavalerie légère), Klein et Milhaud (dragons). Tout en étant placé sous le commandement supérieur du maréchal Soult pour toutes les circonstances imprévues et extraordinaires, Nansouty devait commander d'une manière indépendante tout le détail de *son armée* (termes de la lettre du major général) et rendre compte de tout directement à l'Empereur[1]. Il parcourut avec soin toutes les positions de l'infanterie pour établir en conséquence les troupes légères qui devaient couvrir cette infanterie. A la nouvelle des attaques dirigées par les Russes contre l'aile gauche de l'armée, Murat reprit le commandement de la réserve et prescrivit à Nansouty de suivre le mouvement de concentration en se dirigeant le plus vite possible sur Eylau, par Varsovie, Pultusk, Osterode et Guttstadt. Malgré toute leur diligence, les cuirassiers de Nansouty n'arrivèrent à Eylau que le 13 février, c'est-à-dire cinq jours après la bataille dans laquelle était tué le général d'Hautpoul. Lorsque l'Empereur se décida à battre en retraite, ils formèrent l'arrière-garde. Décidé à reprendre ses quartiers d'hiver, l'Empereur veut, au préalable, assurer la tranquillité de ses avant-postes en repoussant l'ennemi au delà des limites déterminées par lui. Murat marche en conséquence sur Wartenbourg à la tête d'une forte colonne dont fait partie la division Nansouty, qui prend part, le 10 mars, au combat de Wolfsdorf.

Toute la grosse cavalerie est envoyée sur la basse Vistule, où elle se refait dans de bons cantonnements et recomplète ses

1. Il est bon de remarquer que pendant la durée de ce commandement intérimaire, les rapports et les lettres des généraux de division étaient adressés au général Belliard, chef d'état-major général de Murat.

effectifs en hommes et en chevaux. Au retour tardif de la belle saison, Napoléon s'apprêtait à attaquer l'armée russe, lorsqu'il fut devancé par cette armée qui tomba à l'improviste, le 5 juin, sur le corps du maréchal Ney. Sans la vigueur et l'aplomb de son chef, le corps d'armée eût été sérieusement compromis. Ney parvint à le ramener sans trop de pertes à Deppen où l'Empereur le rejoignit avec la garde et la réserve de cavalerie pour se porter sur Guttstadt. Un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie leur barrait la route en avant de Guttstadt. Murat, avec la division Nansouty et la cavalerie légère de Lasalle, chargea sur ces troupes, les refoula et pénétra dans Guttstadt le 9 juin au soir. Les cuirassiers de Nansouty firent dans ce combat plusieurs charges brillantes. Ils ne prirent aucune part active le lendemain à la bataille d'Heilsberg, où se distingua la division Espagne (4ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ cuirassiers) qui, rappelée d'Italie, avait été ajoutée à la réserve de cavalerie comme 3ᵉ division de grosse cavalerie; mais les cuirassiers de Nansouty allaient rattraper le temps perdu.

Lannes avait été chargé par l'Empereur d'aller surveiller le passage de l'armée russe à Friedland. Rejetée sur la rive droite de l'Alle, cette armée se trouvait coupée de Kœnigsberg qu'elle avait mission de défendre. Friedland étant le point indiqué pour la ramener sur la rive gauche et la rapprocher de Kœnigsberg, il était important d'occuper cette ville et son pont sur l'Alle avant l'armée russe. Tel était le but assigné à Lannes, à qui l'Empereur avait donné, outre son corps d'armée de réserve, composé des grenadiers Oudinot, de la division d'infanterie Verdier et d'une brigade de cavalerie (9ᵉ hussards, chevau-légers et cuirassiers saxons), la division de dragons de Grouchy et la division de Nansouty. En outre le maréchal Mortier suivait de près ces premières troupes avec le 8ᵉ corps, et Napoléon se préparait à porter dans la même direction les 1ᵉʳ et 6ᵉ corps (Victor et Ney), ainsi que la garde impériale et les divisions de dragons Latour-Maubourg et Lahoussaye. Le reste de l'armée (3ᵉ et 4ᵉ corps, cuirassiers Saint-Sulpice et Espagne, dragons Milhaud, etc.) marchait vers Kœnigsberg sous les ordres de Murat, en l'absence duquel Grouchy avait été investi du commandement supérieur de toute la partie de la cavalerie restée avec l'Empereur. Lorsque Lannes arriva devant Friedland dans la nuit

du 13 au 14 juin, les Russes l'occupaient déjà. Le 9ᵉ hussards eut avec leur avant-garde un engagement assez vif, témoignant que cette avant-garde se sentait soutenue de près par toute une armée. Il n'y avait donc plus à empêcher les Russes de s'établir dans Friedland, mais on pouvait les arrêter et les retarder au débouché, de manière à permettre à l'Empereur d'arriver avec le gros de l'armée. C'est à quoi Lannes s'employa avec une habileté et une énergie qui auraient suffi pour illustrer son nom et qui valurent à Napoléon une de ses plus brillantes victoires, la plus brillante après Austerlitz. Lannes n'avait encore sous la main que les grenadiers et voltigeurs d'Oudinot avec sa cavalerie légère, mais à trois heures du matin, heure à laquelle sous cette latitude et dans cette saison le jour est tout à fait venu, il fut rejoint par Grouchy; celui-ci n'amenait encore que sa division de dragons, mais il avait prescrit à la grosse cavalerie de Nansouty et aux brigades légères de Colbert et de Beaumont (6ᵉ et 1ᵉʳ corps) de le rejoindre au plus vite. Utilisant avec art la configuration du terrain, Lannes plaça sa cavalerie à droite sur les bords de l'Alle, en arrière des voltigeurs qui occupaient le bois de Sortlack, et disposa les grenadiers à gauche, les rapprochant autant que possible du village d'Heinrichsdorf, par où passait la route de Friedland et où s'appuyait la droite des Russes. Cet ordre de bataille commandé par la faiblesse numérique des troupes de Lannes avait l'inconvénient de laisser une grande trouée entre la route de Friedland et les bois occupés par les grenadiers. Aussi la division de Nansouty reçut-elle l'ordre de venir se placer vis-à-vis de cette trouée, ce qu'elle fit immédiatement après son arrivée sur le terrain.

Les voltigeurs se défendirent énergiquement dans le bois de Sortlack et chaque fois que les Russes voulaient déboucher de ce côté, la cavalerie de Grouchy les chargeait vigoureusement. Les Saxons les malmenèrent tout particulièrement, les culbutèrent et les poursuivirent assez loin. Ils se rejetèrent alors sur leur droite, accumulèrent les escadrons dans la plaine d'Heinrichsdorf et menacèrent, en tournant notre gauche, de couper les communications de Lannes avec la route d'Eylau par où arrivaient l'Empereur et les renforts. Nansouty que cette manœuvre visait tout particulièrement, qui n'avait pas reçu d'autres instructions que celle de se

placer là, ignorant d'ailleurs ce qui se passait à l'autre aile, se préoccupa avant tout de ne pas se laisser couper de sa ligne de communication et devant un mouvement plus prononcé de l'ennemi, il replia ses escadrons et se mit en retraite à travers les bois, de manière à couvrir la route d'Eylau. Il jugea même la position assez critique pour l'autoriser à se retirer au trot. Or, pendant ce temps, la manœuvre des Russes n'avait pas échappé au maréchal Lannes ; il expédia aide de camp sur aide de camp à Grouchy pour l'inviter à sacrifier jusqu'à son dernier homme pour arrêter le mouvement tournant qui menaçait de le séparer de l'Empereur. Grouchy laissant à la droite le 9e hussards et les cavaliers saxons, se porta rapidement vers la gauche avec ses dragons. Arrivant de sa personne au galop, il arrêta le mouvement rétrograde des cuirassiers et des carabiniers de Nansouty et leur intima l'ordre formel de se reporter au plus vite sur la position qu'ils venaient d'abandonner, puis, avec sa division de dragons, il se jeta sur Heinrichsdorf. La brigade Millet enleva les pièces qui en défendaient l'approche et pénétra dans le village où elle sabra l'infanterie russe. La brigade Carrié tournant Heinrichsdorf par la droite, coupa aux défenseurs la route de Friedland et fit mettre bas les armes à ceux qui s'efforçaient de sortir du village. Sept bouches à feu, des drapeaux et 1,500 prisonniers furent le fruit de ce beau mouvement. La cavalerie russe spectatrice à distance de la prise d'Heinrichsdorf, ne pouvait laisser les Français prendre tranquillement possession de ce point si important ; elle s'élança donc au galop pour chasser les dragons d'Heinrichsdorf, mais à ce moment Nansouty arrivait avec ses carabiniers et cuirassiers ; il se porta à la rencontre des Russes qu'il chargea énergiquement à plusieurs reprises, les mettant dans une déroute complète, les culbutant et les rejetant sur leur infanterie. Le désordre devint alors tel dans l'aile droite des Russes qu'elle rebroussa chemin jusque dans Friedland, où les troupes entrèrent pêle-mêle sans pouvoir se reformer.

Grouchy, cela va sans dire, reprocha vivement au général de Nansouty le mouvement rétrograde qu'en l'absence d'instructions le général avait cru devoir effectuer. Étant donné le caractère du commandant de la division de grosse cavalerie, caractère que nous verrons

se développer dans les années qui vont suivre, il y eut sans doute une scène assez vive entre les deux généraux dont l'un avait pour lui l'ancienneté du grade et le commandement confié par l'Empereur, mais dont l'autre se targuait d'une bien plus grande habitude de maniement de la cavalerie. On prétend d'ailleurs que Nansouty était habitué à réagir par des lenteurs calculées contre la fougue de Murat et à préserver sa division des suites de cette fougue [1]. Quoi qu'il en soit, s'il y avait eu faute de la part de Nansouty [2], cette faute fut, on le voit, immédiatement et glorieusement réparée. A partir de ce moment et jusqu'à la fin de la journée, sa division ne cessa de charger, et les charges qu'elle fournit furent, au dire du général Grouchy lui-même, brillantes et productives d'importants résultats.

A droite cependant Lannes et Oudinot s'épuisèrent en efforts pour arrêter la marche des Russes, et l'on se demande, quand on étudie de près le récit de la bataille de Friedland, comment ils y réussirent aussi longtemps. On se demande surtout comment les Russes ne cherchèrent pas davantage à pousser leur aile droite dans la plaine où ils n'avaient pour les arrêter que la cavalerie de Grouchy et de Nansouty. Ils s'apprêtèrent cependant à reprendre Heinrichsdorf. A cet effet ils ne réunirent pas moins de soixante et quelques escadrons précédés de plus de 2,000 cosaques qui débordèrent le village et vinrent harceler par derrière les troupes de Grouchy. En même temps de fortes masses d'infanterie avançaient dans la plaine.

Le corps du maréchal Mortier et le complément de celui de Lannes étaient entrés en ligne, mais ils avaient devant eux toute l'armée russe ; il était donc indispensable de tenir ferme pendant quelque temps encore. A défaut de la force, Grouchy résolut à cet effet d'employer la ruse et de feindre une retraite rapide pour attirer la cavalerie russe loin de son infanterie. Ayant reçu de nouvelles troupes, entre autres la brigade de Colbert (10e et 15e chasseurs, 3e hussards) et les dragons hollandais, il détacha sa cavalerie légère à gauche contre les cosaques, disposa en arrière d'Heinrichsdorf,

1. *Mémoires* de Ségur.
2. Il faudrait pour pouvoir trancher cette question en connaissance de cause avoir les explications de Nansouty et les mettre en regard du rapport de Grouchy.

cachée par les haies et les vergers, sa division de dragons, masqua l'artillerie gardée par des dragons à pied derrière des barricades élevées le matin à la sortie du village et ordonna à la division de cuirassiers ainsi qu'aux troupes légères de faire demi-tour pour se retirer au grand trot. A la vue de ce mouvement la cavalerie russe se précipita au galop sur nos troupes légères, les culbuta et les sabra. Alors et d'après l'ordre donné d'avance, Nansouty remet sa division en bataille et se porte au-devant des Russes, les aborde au moment où leurs rangs étaient décousus par la charge et les attaque vigoureusement de front, tandis que Grouchy avec les dragons tombe sur leur flanc. Surpris par cette double attaque, ils prennent la fuite et repassant près d'Heinrichsdorf où ils essuient plusieurs décharges meurtrières de l'artillerie masquée sur ce point, ils regagnent leur point de départ. Leur retraite ne pouvait pas être définitive ; ils renouvellent immédiatement leur tentative et sont culbutés de nouveau. « Ces charges, dit Grouchy dans son rapport, se succédaient avec la rapidité de l'éclair et fournies de notre côté avec une vigueur et un acharnement que portait au plus haut point l'indispensabilité (*sic*) sentie par tous de vaincre sur ce point. Leurs résultats furent en notre faveur. Les Russes furent repoussés dans Friedland. »

L'Empereur était enfin arrivé et prenait ses dispositions pour écraser les Russes. L'attaque principale devait être faite par le maréchal Ney sur la gauche des Russes. Grouchy reçut l'ordre de harceler les Russes sans relâche et de les attaquer incessamment de la manière la plus vigoureuse, afin de les empêcher de rien détacher de leur aile droite pour se porter à gauche. Il devait en même temps chercher à faire taire par des charges continuelles et audacieuses les batteries qui, placées à l'extrême droite des Russes, prenaient nos lignes en écharpe...

« Parfaitement secondé, dit Grouchy, par la division du général Nansouty et les brigades légères des généraux Colbert et Beaumont, je fus assez heureux pour remplir à la satisfaction de l'Empereur la tâche difficile qu'il m'avait imposée. » Appuyant le mouvement de l'infanterie du maréchal Mortier, Grouchy enfonça la cavalerie ennemie, la poursuivit jusqu'à l'Alle qu'elle traversa à gué, abandonnant une partie de son artillerie et de ses équipages. Les

trophées de la victoire consistèrent en 80 canons et plusieurs drapeaux. Les Russes perdirent 25,000 hommes tués, blessés ou noyés, parmi lesquels on comptait 25 généraux.

Le 79e bulletin de la Grande-Armée portait la mention suivante :

« Les carabiniers et les cuirassiers commandés par le général Nansouty et les différentes divisions de dragons se sont fait remarquer. Le général Grouchy qui commandait la cavalerie de l'aile gauche, a rendu des services importants... »

Grouchy lui-même disait dans son rapport : « La division de grosse cavalerie a glorieusement réparé la faute qu'elle avait commise le matin. » Murat avait cependant fait défaut sur ce champ de bataille, surtout au moment de la poursuite. S'il y eût eu là deux ou trois divisions de plus et surtout le bouillant cavalier qui ne laissait jamais un instant de répit à l'ennemi vaincu, les prisonniers russes se seraient comptés par milliers.

Replacé le lendemain de la bataille sous le commandement de Murat, Nansouty prit part à la poursuite de l'ennemi jusque sur le Niémen, et après le traité de Tilsitt, il fut comblé de faveurs par l'Empereur, ce qui semble indiquer que le reproche si vivement adressé par Grouchy à la division de carabiniers et cuirassiers n'avait pas trouvé d'écho dans l'opinion de Napoléon et qu'il avait au contraire conçu pour le commandant de cette division la plus haute estime.

Dès le 30 juin 1807, il recevait une première dotation de 12,846 fr. sur le duché de Varsovie. Le 11 juillet il était nommé grand-aigle de la Légion d'honneur. Le 23 septembre il recevait une nouvelle dotation de 5,882 fr. sur le grand-livre. Le 10 mars 1808, le titre de comte de l'Empire lui était conféré avec deux autres dotations, la première de 25,000 fr. sur les biens de Westphalie, la seconde de 10,000 fr. sur le domaine de Zeven en Hanovre. Dans l'espace de neuf mois cela faisait six récompenses, dont 53,728 fr. de revenu en dotations. Enfin, dans le courant de l'année 1808, le général Nansouty était appelé à la haute position de premier écuyer de l'Empereur. Cette position lui assurait un supplément de traitement de 30,000 fr. ; le traitement de grand-aigle de la Légion d'honneur s'élevait, d'autre part, à 20,000 fr. Nansouty

avait donc, en dehors de ses appointements de général de division, 102,000 fr. de revenu annuel, provenant de la munificence de Napoléon. Rien ne ressemble moins à une disgrâce que ces faveurs accordées coup sur coup au commandant de la 1re division de grosse cavalerie. On peut aussi juger par là de la libéralité avec laquelle étaient traités les compagnons d'armes de Napoléon.

Le duc de Vicence, grand écuyer, ayant été envoyé en ambassade à Saint-Pétersbourg, le général de Nansouty le remplaça dans ces hautes fonctions, qui consistaient non seulement à diriger le service des écuries et équipages de l'Empereur, mais encore à commander ses officiers d'ordonnance et à régler leurs attributions journalières. Nansouty quitta donc pour un moment sa belle division de carabiniers et cuirassiers pour accompagner l'Empereur en Espagne, au mois de novembre 1808, comme faisant fonctions de grand écuyer. Il possédait d'ailleurs les qualités voulues pour s'acquitter dignement de cette tâche. Sa naissance, son éducation, ses manières de grand seigneur venaient en aide à ses talents d'administrateur, à ses habitudes d'ordre et de régularité. Il avait cependant un défaut qui nuisait à sa réputation ou qui du moins lui suscitait de nombreux ennemis. Rempli d'esprit, il abusait de la raillerie et du persiflage, même avec ses inférieurs. Les généraux aides de camp de l'Empereur avaient eux-mêmes des aides de camp qui roulaient pour le service avec les officiers d'ordonnance de Sa Majesté et qui par conséquent se trouvaient à Madrid sous les ordres du général Nansouty, dans la circonstance que je relate ici. L'un d'eux, qui était alors aide de camp du général Lobau et qui est devenu plus tard maréchal de France, disait de lui : « Il venait souvent dans notre salon de service causer avec nous ; il aimait à goguenarder, il poussait cela trop loin, lorsqu'il s'agissait du service, on ne savait jamais s'il parlait sérieusement. » Un officier général qui, dans les dernières campagnes de l'Empire, s'était trouvé sous les ordres immédiats de Nansouty et ne tarit pas d'éloges sur ses talents militaires, a tracé son portrait dans les termes suivants : « C'était un homme de guerre et des meilleurs que le règne de Napoléon ait révélés. Il avait le coup d'œil juste et rapide, le caractère d'une fermeté rare, le commandement imposant, bref et même dur. Il lui arrivait d'aller plus loin et

d'être insultant, mais un instant après il s'en mordait les doigts; il se désespérait et offrait une réparation par les armes. Cela n'empêchait pas la récidive. Je le vis une fois maltraiter de paroles un chef d'escadron qui avait manqué un mouvement, mais bientôt après, mécontent de lui-même, il chercha un prétexte pour se rapprocher du coupable et finalement il lui exprima ses regrets et lui offrit de très bonne foi satisfaction. Tous les détails du service lui étaient familiers; il excellait à commander la cavalerie et comme tous ceux qui font bien les choses, il se choquait aisément contre ceux qui les faisaient mal. Alors il aimait à railler, défaut détestable à la guerre.... »

Cet intermède dans la vie militaire de Nansouty dura peu de temps. La guerre d'Autriche le rappela au printemps de 1809 à la tête de sa division de carabiniers et cuirassiers. La réserve de cavalerie placée sous les ordres de Bessières, comprenait 3 divisions de grosse cavalerie, la 1re Nansouty, la 2e (ancienne division d'Hautpoul) Saint-Sulpice, la 3e Espagne. Le rôle de Nansouty pendant cette guerre se résume dans trois grandes affaires : Eckmühl, Essling et Wagram. Arrivée à Ratisbonne avec le maréchal Davout sous les ordres duquel elle se trouvait comme faisant partie de l'armée du Rhin, la division de Nansouty prit part au grand mouvement de concentration ordonné par l'Empereur et qui donna lieu à la célèbre campagne des cinq jours (Tengen, Abensberg, Landshut, Eckmühl et Ratisbonne). Dans ce mouvement, le corps du maréchal Davout qui avait la tâche la plus difficile à remplir puisqu'il devait défiler par une marche de flanc entre le Danube et l'armée autrichienne, fut réparti en quatre colonnes : 1° parcs et bagages; 2° divisions Gudin et Friant, cuirassiers de Saint-Sulpice; 3° divisions Morand et Saint-Hilaire; 4° cavalerie légère de Montbrun. Les carabiniers et cuirassiers de Nansouty étaient venus d'Ingolstadt, les divisions Gudin et Morand, têtes des 2e et 3e colonnes, et les cuirassiers de Saint-Sulpice purent rejoindre l'Empereur avant d'être attaqués par l'ennemi. Séparées de leur corps d'armée, les trois divisions Gudin, Morand et Saint-Sulpice furent immédiatement placées sous les ordres de Lannes qui venait d'arriver à l'armée. La division Nansouty resta à la réserve de cavalerie sous les ordres du maréchal Bessières et suivit la fortune de l'armée ba-

varoise, commandée par Lefebvre. Après avoir battu le centre et la gauche des Autrichiens à Abensberg et à Landshut les 20 et 21 avril, Napoléon se rabattit dans la nuit du 21 au 22 sur Eckmühl. Davout l'attendait. L'Empereur amenait avec lui les Wurtembergeois, les divisions Morand, Gudin, Saint-Sulpice et Nansouty. La bataille s'engagea sur un terrain accidenté peu propice aux mouvements de la cavalerie ; lorsqu'en suivant la chaussée d'Eckmühl les cavaliers bavarois et wurtembergeois rencontrèrent la cavalerie légère des Autrichiens sur les pentes raides que l'armée avait à gravir, ils chargèrent bravement et furent culbutés. Ils se reformèrent alors à droite et à gauche des cuirassiers qui se précipitèrent sur la cavalerie légère autrichienne. Ces cuirassiers étaient alors formés sur cinq lignes, les deux divisions accolées en colonne par régiment, ce qui joint à d'autres détails semble indiquer qu'un des régiments de la division Nansouty marchait avec la division Saint-Sulpice, puisque la première avait six régiments et la seconde quatre seulement. Quoi qu'il en soit, ces dix régiments de carabiniers et de cuirassiers gravirent la pente et arrivèrent sur le plateau dans un galop si imposant que l'infanterie du maréchal Lannes s'arrêta pour battre des mains et crier : Vivent les cuirassiers. Un général wurtembergeois, qui assistait à la bataille dans les rangs de l'armée française, a raconté ainsi qu'il suit cet épisode : « La charge des cuirassiers se faisait directement et sur deux régiments de front ; les autres suivaient les mouvements des premiers. On entendait les officiers encourager leurs soldats et leur crier : « Serrez, cuirassiers, serrez. » On ne pouvait dire que ce fût une charge en colonne. C'était une charge en bataille que suivaient à courtes distances trois autres lignes déployées. Un instant avant le choc, les généraux et les colonels poussèrent le cri : En avant ! qui fut répété par les cuirassiers. Les divisions de cavalerie légère qui s'étaient rapidement reformées chargèrent en même temps sur les flancs des cuirassiers français[1]. L'ennemi ne put résister à ce choc. »

Ce premier engagement n'était que le prélude d'un des plus

1. Le général wurtembergeois entend évidemment dire que la cavalerie légère chargea sur l'ennemi en se tenant aux ailes des divisions de cuirassiers.



mémorables combats de cavalerie des guerres de l'Empire. Toute la cavalerie autrichienne, comprenant entre autres troupes 12 escadrons de cuirassiers de la brigade Schneller et les hussards de Sitpsicz et de Cobourg, en tout 44 escadrons, avait été placée par l'archiduc à droite et à gauche de la route de Ratisbonne pour arrêter le plus longtemps possible la poursuite et conserver à tout prix la ligne de retraite. L'Empereur donna l'ordre de repousser cette cavalerie. Il était sept heures du soir. Les divisions Nansouty et Saint-Sulpice s'avancèrent alors l'une à gauche, l'autre à droite. Nansouty avait formé ses cinq régiments sur deux lignes, dont la première comptait trois régiments. La division Saint-Sulpice resta en colonne par brigades accolées ; la cavalerie légère était sur les ailes ; l'ensemble formait un total de 48 escadrons. Nansouty fut accueilli par un feu très vif des batteries qui couvraient le front des cuirassiers Schneller. En même temps le régiment de Gottesheim, commandé par un émigré français, ancien officier aux hussards de Berchiny, le colonel Roussel, chargea avec fureur. « Nansouty, dit le général wurtembergeois déjà cité plus haut, commanda immédiatement : Escadrons, en avant ! Marche, et s'avança au pas. Au moment où la première ligne ne fut plus qu'à cent pas des Autrichiens, le régiment de carabiniers placé au centre s'arrêta, arma ses carabines et exécuta un feu de salve à trente ou quarante pas de l'ennemi qui s'avançait. En même temps, dans les deux régiments de cuirassiers qui formaient les ailes de cette ligne, on commandait : « *Au trot, marche* », et on chargeait les Autrichiens. Le régiment de carabiniers, après avoir fait feu, mettait vivement le sabre à la main et chargeait également. La deuxième brigade de la première ligne imitait le mouvement de la première et le général Saint-Sulpice suivait. Bien que les régiments ennemis se fussent portés en avant avec une remarquable énergie, ils ne purent résister à ce choc ; on s'aborda à l'arme blanche, et il s'ensuivit une mêlée de 90 escadrons (92), événement assez rare pour être signalé.....[1] »

« Les cuirassiers de Gottesheim, dit d'un autre côté le général Koch dans les *Mémoires de Masséna,* ayant été culbutés, les cuirassiers

1. *Historique du 2e régiment de cuirassiers,* par le général Rothwiller.

de l'Empereur tentèrent de les soutenir, ils furent renversés. Les hussards de Sitpsicz s'avancèrent pour couvrir la déroute, les cuirassiers français leur firent éprouver le même sort, et les chevau-légers de Vincent qui manœuvraient pour tourner notre cavalerie, furent balayés par une charge vigoureuse des hussards. Ce fut alors une mêlée générale. La lune éclairait la nuit et l'acier poli des casques et des cuirasses d'où des rayons jaillissaient en millions d'étincelles. Les Autrichiens resserrés sur la route entre les marais, poursuivis la pointe aux reins, culbutés les uns sur les autres, périssent embourbés, le général Schneller est blessé, et le général Suterheim (commandant toute la cavalerie autrichienne) n'échappa à la captivité que par le dévouement d'un de ses sous-officiers[1]. »

Dans les dispositions préliminaires de ce beau combat, dans la manière d'engager et de soutenir la lutte, on reconnaît bien la manière de Nansouty, chef de cavalerie méthodique et régulier, mais plein d'élan et de vigueur, une fois l'affaire entamée. La poursuite dura jusque dans la nuit. Le maréchal Lannes aurait voulu profiter de la défaite des Autrichiens pour entrer avec eux dans Ratisbonne cette même nuit. Les conseils de Masséna firent remettre cette attaque au lendemain. A la pointe du jour, le 23, la marche fut reprise sur Ratisbonne. La cavalerie ennemie tint bon pour couvrir les ponts jetés sur le Danube ; elle fut chargée à trois reprises et vivement culbutée par les divisions Nansouty et Saint-Sulpice, mais elle donna le temps à l'armée autrichienne de défiler et de replier les ponts. Il fallut alors donner l'assaut aux vieux remparts de Ratisbonne pour s'emparer de cette ville et de son pont.

La division Nansouty resta ensuite à Ratisbonne sous les ordres du maréchal Davout, chargé d'observer la retraite de l'archiduc. Rappelée à Ebersdorf pour le passage du Danube, elle y fut rendue le 19 mai. Une seule brigade, celle du général Saint-Germain, composée des 2e et 9e régiments de cuirassiers, put franchir le Danube dans la journée du 21.

Lorsque Nansouty arriva sur le champ de bataille d'Essling, la partie de l'armée passée sur la rive gauche du fleuve se trouvait

1. Koch, *Mémoires de Masséna.*





Comte de NANSOUTY
Général de division
Colonel-général des dragons
1768-1815

dans la position la plus critique. Écrasée par le nombre, elle se maintenait avec peine sur la ligne d'Aspern à Essling. La cavalerie légère de Lasalle et les cuirassiers de la division Espagne avaient multiplié les charges désespérées, pour arrêter l'attaque d'Hohenzollern et de Lichtenstein sur notre centre. Le général Espagne, l'honneur de l'armée, dit le général Koch, avait été tué; le maréchal Bessières, enveloppé par les ulans, avait failli être prisonnier. Cuirassiers et chasseurs se prêtant un mutuel appui, arrêtèrent ou plutôt ralentirent par une résistance acharnée la marche de Hohenzollern, mais ils étaient à bout de forces, et ayant perdu le quart de leur effectif, ils allaient succomber sous le nombre. Nansouty avec la brigade Saint-Germain prend la place des cuirassiers Espagne, charge vigoureusement l'infanterie autrichienne et prolonge la résistance à l'aide des chasseurs de Marulaz qui sont venus remplacer ceux de Lasalle.

Le lendemain 22, Nansouty reçut sa seconde brigade de cuirassiers. La bataille recommença dès que le jour parut; elle présenta deux phases, marquées: la première par une marche en avant rapide et victorieuse, habilement et énergiquement menée par le maréchal Lannes; la seconde par une retraite pénible et meurtrière devant un ennemi dont le nombre augmentait sans cesse. Pendant la première phase, Lasalle et Nansouty chargèrent à plusieurs reprises la cavalerie autrichienne et la repoussèrent. Il était neuf heures du matin, la victoire semblait décidée lorsque la rupture du grand pont obligea l'Empereur d'abord à arrêter son armée, puis à ordonner la retraite. C'est alors que le général Saint-Hilaire fut tué et que le maréchal Lannes, après s'être maintenu énergiquement sur la ligne d'Aspern-Essling, tomba mortellement frappé. Le dévouement de la cavalerie dans cette circonstance fatale a été célébré non seulement en France, mais à l'étranger: il est souvent cité comme exemple. Nansouty, la division Espagne, Lasalle, Marulaz, sous les ordres de Bessières, chargèrent à outrance et jusqu'au dernier moment sur la cavalerie et sur l'infanterie de l'archiduc Charles.

Repassée dans l'île Lobau pendant la nuit du 22 au 23 mai, la division Nansouty fut reportée sur la rive droite du Danube et se retrouva le 4 juillet à Ebersdorf pour franchir de nouveau le fleuve. Le 5

au soir, elle campait dans la plaine, en arrière de la garde impériale et du quartier général de l'Empereur. Le 6 au matin, la bataille de Wagram commença par une attaque vigoureuse de la gauche des Autrichiens sur le corps du maréchal Davout, qui formait la droite de l'armée française. Au bruit de la canonnade, l'Empereur partit au galop pour aller rejoindre Davout; il était suivi de la division Nansouty avec son artillerie à cheval et de la division de cuirassiers Arrighi (ancienne division Espagne). Après avoir placé l'artillerie de manière à prendre d'enfilade les lignes autrichiennes et laissé la division Arrighi au maréchal Davout, il revint vers le centre, à Aderklaa, avec la grosse cavalerie de Nansouty, qui reprit sa place dans la réserve. La bataille prit vite de ce côté une mauvaise tournure. Les Autrichiens se glissèrent entre la droite du corps de Masséna et le Danube, menaçant les ponts qui servaient de lignes de communication entre l'armée et l'île Lobau et s'emparèrent de l'artillerie de la division Boudet. En même temps la division Carra Saint-Cyr subissait à Aderklaa un grave échec, et les Saxons étaient en pleine déroute. L'Empereur fait amener en face de Wagram et d'Aderklaa les 3 divisions de l'armée d'Italie commandées par Macdonald, et pour masquer ce mouvement ordonne la célèbre manœuvre dans laquelle 100 pièces d'artillerie viennent former une grande batterie vis-à-vis le centre des Autrichiens. Afin de donner à l'artillerie le temps d'arriver, Bessières devra occuper le terrain avec sa réserve de cavalerie. « Le temps pressait, dit l'auteur des *Mémoires de Masséna,* le duc d'Istrie ne pouvait attendre la cavalerie de la garde pour commencer à donner de l'air à notre attaque. Il n'avait encore sous la main que la division Nansouty, formée, il est vrai, des deux beaux régiments de carabiniers et de quatre de cuirassiers ; il se précipite avec eux tête baissée sur les carrés autrichiens, sabre le bataillon Georger et fait une large trouée entre les corps de Lichtenstein et de Kollowrath, puis il opère un à-droite et tombe comme une avalanche sur l'artillerie que le prince de Lichtenstein avait placée en avant d'Aderklaa. Mais les régiments de Rosenberg et du Prince héréditaire prennent en flanc les carabiniers et font échouer cette charge. Le duc d'Istrie allait rallier les escadrons et en tenter une nouvelle, lorsque son cheval, frappé d'un boulet, le renversa sous lui. On le crut mort et ce simple

accident eut des suites irréparables. Nansouty, ignorant l'ordre donné au maréchal, se hâta, dans la crainte de compromettre sa division, de la reformer en arrière, et la cavalerie qui arrivait pour la soutenir resta sans direction. » Dans cette charge, les pertes de la division Nansouty avaient été considérables. Un régiment, le 9e cuirassiers, avait eu 6 officiers, 88 cavaliers et 154 chevaux hors de combat. Le 12e eut 5 officiers, 123 hommes et 112 chevaux.

Pendant ce temps la grande batterie de cent pièces s'était mise en ligne et avait commencé le feu. A la faveur de cette canonnade, Macdonald forma sa colonne de 8 bataillons des divisions Broussier et Lamarque déployés, les ailes soutenues par 8 autres bataillons en colonne de division à distance de peloton, ayant en réserve la division Seras flanquée par quatre escadrons de carabiniers, et plus loin encore en arrière le reste de la division Nansouty. Cette disposition présentait au moins cela de défectueux que la cavalerie se trouvait trop loin de l'infanterie pour l'appuyer efficacement. C'est ce que prouva l'événement. Lorsque Macdonald voulut faire charger les cuirassiers sur l'artillerie autrichienne qui décimait son intrépide colonne, ils arrivèrent trop tard. Cette artillerie avait mis ses pièces en sûreté...

Quelques jours après la bataille, l'Empereur adressa au général de Nansouty d'assez vifs reproches à propos du défaut de concours que le général Macdonald avait trouvé près de lui. Nansouty répondit à ces reproches par des explications catégoriques appuyées sur ce qu'il n'avait pas été consulté pour le placement de sa division mise dans l'impossibilité de manœuvrer. L'Empereur insista; le général lui tint tête et finit par dire : « Après tout, ce n'est pas Votre Majesté qui m'apprendra à conduire de la cavalerie... »

Cette réponse et la fierté de son caractère n'occasionnèrent pas au général de Nansouty de disgrâce apparente. Il fut décidé au contraire, dès lors et sur ses plaintes, que les carabiniers recevraient la cuirasse et cesseraient ainsi d'être dans un état d'infériorité vis-à-vis des régiments de cuirassiers avec lesquels ils étaient endivisionnés. Cette décision reçut son exécution en 1810. Après la paix de Vienne, Nansouty fut remplacé dans le commandement de sa division de grosse cavalerie par le général Bruyère et appelé par décision du 17 octobre 1809 à reprendre ses fonc-

tions de premier écuyer auprès de l'Empereur. Le retour du grand écuyer ayant diminué l'importance de ces fonctions, Nansouty fut nommé inspecteur général de cavalerie en 1811 ; il apporta dans l'accomplissement de cette mission une sévérité qui est restée traditionnelle et une connaissance approfondie des détails qu'il avait pratiqués lui-même pendant de longues années... Les préparatifs de la guerre de Russie se poursuivant activement, il fut appelé le 19 octobre 1811 au commandement des 2e et 4e divisions de cuirassiers, attachées au corps d'observation de l'Elbe que commandait le maréchal Davout. Enfin, au mois d'avril 1812, lorsque la Grande-Armée fut réorganisée, il reçut le commandement en chef du 1er corps de réserve de cavalerie. L'armée destinée à entrer en Russie comprenait dix corps d'armée (dont un polonais, un bavarois, un saxon, un westphalien, un prussien et un autrichien) commandés par Davout, Oudinot, Ney, le prince Eugène, Poniatowski, Gouvion-Saint-Cyr, Reynier, le roi Jérôme, Macdonald et Schwarzenberg. Chacun de ces corps possédait deux brigades de cavalerie légère. La réserve de cavalerie, par une innovation qui a été très critiquée, était composée de quatre grands corps sous les ordres des généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. On sait comment cette création des grands corps de cavalerie a été jugée par le maréchal Marmont. « Cette idée était monstrueuse, dit-il, sans application utile sur le champ de bataille ; elle fut la cause de pertes immenses sans combattre, ces grands corps n'ayant jamais servi à rien qu'à présenter un spectacle extraordinaire propre à étonner la vue... »

Le 1er corps de cavalerie, commandé par Nansouty, comprenait la 1re division de cavalerie légère, de six régiments, général Bruyère, la 1re division de cuirassiers, général de Saint-Germain ; la 5e division de cuirassiers, général Valence. La division Bruyère se composait elle-même des 7e et 8e hussards, 16e chasseurs, 9e lanciers, et de 3 régiments étrangers, dont un prussien et un polonais. La division Saint-Germain se composait des 2e, 3e et 9e cuirassiers et du 1er régiment de chevau-légers-lanciers ; la division Valence comprenait les 6e, 11e et 12e cuirassiers avec le 5e chevau-légers-lanciers. L'artillerie comptait 36 bouches à feu.

Rien, paraît-il, ne saurait donner une idée de la beauté de ces

troupes lorsque l'armée franchit le Niémen. L'histoire de Nansouty pendant la campagne de Russie se confond avec celle de Murat, le 1er corps de cavalerie ayant constamment marché sous les ordres directs du roi de Naples. Le corps d'armée du maréchal Davout avait passé le premier sur la rive droite du Niémen, mais il ne tarda pas à être devancé par la réserve de cavalerie, en tête de laquelle marchait la division Bruyère, qui prit possession de Wilna. On sait avec quelle rapidité périrent ces magnifiques divisions de cavalerie : les pluies torrentielles, l'absence de fourrage qui forçait à nourrir les chevaux de vert, les fatigues occasionnées par la manière de conduire de longues colonnes de cavalerie, les firent mourir par milliers et les effectifs de la cavalerie diminuèrent de moitié. Elle présentait cependant encore un bel aspect. Nansouty, pour sa part, cherchait à prendre de sa cavalerie tout le soin possible, mais il ne pouvait rien contre les éléments, contre la difficulté des subsistances et contre la direction supérieure qui imposait tant de fatigues à ses divisions. Un jour Murat se plaignait à lui de l'affaiblissement de la cavalerie et du peu de résistance à la fatigue dont elle faisait preuve. « Les hommes vont encore, disait-il, mais les chevaux, il n'y a rien à en tirer. — Ah! Sire, s'écria Nansouty, toujours railleur, c'est qu'ils manquent de patriotisme ! « Les autres corps de cavalerie furent détachés à plusieurs reprises. Ceux de Nansouty et de Montbrun, le premier surtout, ne quittèrent pas l'Empereur et Murat. C'est le corps de Nansouty (divisions Bruyère et Saint-Germain) qui eut avec l'infanterie des divisions Delzons et Broussier la plus grande part aux combats d'Ostrowno et de Witebsk. Le premier jour, 25 juillet, la brigade Piré, composée des 8e hussards et 16e chasseurs, remportait un succès des plus brillants ; le 9e lanciers, les Polonais, les Prussiens et un régiment de cuirassiers secondèrent à merveille cette brigade. Le second jour, 26 juillet, les lanciers polonais firent une très belle charge ; le troisième jour, à Witebsk, les mêmes 8e hussards et 16e chasseurs qui s'étaient si admirablement conduits tournèrent bride, sans avoir croisé le sabre, devant les hussards et les lanciers de la garde russe. « C'est un tort de mettre toujours la même division de cavalerie légère à l'avant-garde », fait observer à ce sujet le maréchal Castellane qui avait

assisté à ces affaires dans l'état-major de l'Empereur. Les excellents régiments qui la composent ne tarderont pas à n'être plus bons à rien; les vieux soldats seront tués; outre les officiers, il faut dans les rangs deux ou trois braves gens qui enlèvent les autres. Ces hommes d'élan-là tués, les pelotons ne valent plus le diable. » Et après avoir raconté la déroute du 27, le maréchal ajoute: « La morale de tout cela c'est que les meilleurs soldats sont tués. »

Une autre observation à déduire de l'histoire de cette campagne c'est que les généraux commandant les grands corps de réserve de cavalerie avaient bien rarement tout leur monde sous la main, la cavalerie légère n'ayant pas à faire le même service que la grosse cavalerie. Ainsi pour l'attaque de Smolensk, voici quel fut l'ordre de bataille de l'armée : en première ligne la cavalerie légère de Grouchy, appuyant sa gauche au Dnieper, puis la cavalerie légère de Nansouty et celle des Polonais; en seconde ligne, de la gauche à la droite, le corps de Ney, le corps de Davout, les corps westphaliens et polonais; en troisième ligne la jeune garde, commandée par Mortier; la vieille garde, sous les ordres du marécha Lefebvre, encadrées par la cavalerie de la garde, puis les cuirassiers de Nansouty.

Cependant à la bataille de la Moskowa tous les corps de cavalerie de réserve furent groupés sous les ordres de leurs commandants, ils formaient la seconde ligne de l'armée : Nansouty à droite derrière Davout, Montbrun au centre derrière le maréchal Ney, ayant derrière lui en troisième ligne Latour-Maubourg, enfin Grouchy à gauche. Lorsque les deux redoutes de gauche[1] furent au pouvoir de Murat, Nansouty vint se placer à la droite de ces redoutes et appuya le mouvement en avant de l'aile droite de l'armée. Les Russes essayant un vigoureux retour offensif, il les chargea à la tête des divisions de cuirassiers Valence et Saint-Germain. Il reçut un coup de feu au genou, c'était sa première blessure; elle mit fin à son rôle actif dans la campagne de Russie. Transporté à Moscou, il fut, quoique blessé lui-même, chargé de commander la colonne qui emmena plus tard sur les derrières de l'armée les généraux et colonels blessés, ainsi que les principaux trophées de Moscou.

1. Gauche des Russes.



Rentré en France et condamné au repos, le général Nansouty fut nommé, le 16 janvier 1813, colonel-général des dragons en remplacement du général Baraguey d'Hilliers, mort de fatigue et de chagrin à Berlin. Cette nomination plaçait Nansouty au rang des grands officiers de l'Empire et le mettait, au point de vue des honneurs à recevoir, sur la même ligne que les maréchaux. Les colonels-généraux étaient alors : pour les cuirassiers, le général Belliard succédant à Gouvion Saint-Cyr; pour les dragons, Nansouty; pour les chasseurs, Grouchy, successeur de Marmont; pour les hussards, Junot. En outre les premiers inspecteurs généraux de l'artillerie et du génie, Lariboisière et Chasseloup-Laubat, avaient rang de colonels-généraux et jouissaient des mêmes privilèges. Rétabli de sa blessure, le général Nansouty, qui n'avait pris aucune part à la première partie de la campagne de 1813, fut appelé pendant l'armistice de Pleswitz au commandement de la cavalerie de la garde impériale en remplacement du général Walther. Cette cavalerie comptait un effectif de 5,000 chevaux : grenadiers sous les ordres du général Guyot, dragons commandés par Letort, chasseurs et mamelucks par Lefebvre-Desnoëttes, lanciers par Édouard Colbert. Quoique les chasseurs et les lanciers aient eu avec l'ennemi d'assez nombreux engagements, on ne voit pas cette cavalerie agir d'ensemble avant la bataille de Leipzig. Placée en réserve le 16 octobre à Wachau, derrière la cavalerie de Murat, elle ne chargea pas et son rôle se borna à recueillir les cuirassiers de Bordesoulle lorsque, après leur éclatant succès, ils furent pris en flanc et ramenés par les hussards et les cosaques de la garde impériale. Mais à la bataille du 18, il n'était plus question de réserve. A moitié enveloppée par les trois armées coalisées de Schwarzenberg, de Blücher et de Bernadotte, réduite à se défendre, obligée de faire face de tous côtés, la Grande-Armée luttait en désespérée et ne perdit pas un pouce de terrain. Au centre ce sont les cuirassiers du premier corps de cavalerie, commandés par Bordesoulle en l'absence de Latour-Maubourg, grièvement blessé, qui repoussent victorieusement, en avant de Probstheyda des attaques furieuses. A gauche le danger est plus grand encore. Là se trouve le maréchal Ney avec le 3e corps, avec le 6e commandé par Marmont, avec le 7e sous les ordres de Reynier. Le 7e corps ne compte qu'une division française, celle de Durutte :

les autres divisions, composées de Saxons, ont passé à l'ennemi dès le commencement de la bataille et ont donné ce spectacle inouï, que tout le patriotisme du monde ne saurait excuser, d'une troupe se retournant contre l'armée dont elle faisait partie et tirant subitement sur les troupes dans les rangs desquelles sa place était marquée un instant auparavant. La division Durutte ainsi abandonnée, obligée de se défendre contre ceux-là mêmes qui avaient fait le vide autour d'elle, allait succomber, lorsque l'Empereur accourut au galop pour la soutenir avec Nansouty, la cavalerie et l'artillerie à cheval de la garde impériale. Le choc fut décisif : les Saxons et leurs nouveaux alliés ne purent tenir contre l'élan fougueux des grenadiers à cheval, des lanciers et des dragons de Nansouty ; là, comme au centre, comme à droite, où combattaient Macdonald et Lauriston, la ligne française resta inébranlable.

Vint le désastre du 19 octobre, l'explosion prématurée du pont sur l'Elster et la perte presque complète de l'arrière-garde bloquée dans les faubourgs de Leipzig. La cavalerie de la garde moins éprouvée que les corps de cavalerie, dont le premier était presque détruit, prit un rôle important dans la retraite, et la bataille de Hanau fournit au général Nansouty son plus beau titre de gloire.

La Bavière venait aussi de prendre sa place dans la coalition, et une armée composée d'Autrichiens et de Bavarois, commandée par un homme qui depuis 1805 n'avait cessé de combattre sous les ordres de Napoléon et dont celui-ci disait : « Pauvre M. de Wrède, j'en ai fait un comte de l'Empire, je n'ai pas pu en faire un général », se disposait à nous barrer le passage en avant de Hanau. N'eût-elle fait que retarder la marche de l'armée française jusqu'à l'arrivée des troupes de Blücher et de Schwarzenberg, c'en était assez pour anéantir ce qui restait encore de soldats à Napoléon. Il fallait donc à tout prix briser l'obstacle et culbuter ces nouveaux ennemis qui prétendaient donner le coup de pied de l'âne au lion blessé. M. de Wrède disposait de 60,000 hommes. Il les plaça en avant de la forêt de Lamboï par laquelle devaient déboucher les Français. Presque toute sa cavalerie se tenait à gauche sous les ordres du feldgénéral-lieutenant comte Spleny ; les corps de partisans d'Orlof, de Denisof et de Tchernitchef prolongeaient la ligne à l'extrême gauche pour observer la route de Friedberg. L'armée française était flanquée à droite

par la cavalerie de la garde et par les dragons d'Espagne; le 11e corps, commandé par Macdonald, formait la gauche.

La bataille commença dès la pointe du jour. Les Bavarois avaient établi en face de la forêt une batterie de 60 pièces qui en battait le débouché. La lisière de la forêt était occupée par de nombreux tirailleurs. Napoléon n'avait sous la main que 6,000 hommes, il donna l'ordre d'attaquer pour ne pas laisser l'ennemi fortifier sa position. Le feu de nos tirailleurs obligea la grande batterie à prendre une position plus en arrière, mais le combat continua sous la futaie, et quelques escadrons, qui voulaient charger sur l'artillerie bavaroise, furent ramenés avec perte par la cavalerie qui soutenait cette artillerie.

Plusieurs bataillons de la vieille garde, conduits par le général Curial, arrivèrent enfin au pas de course. La vue de leurs bonnets à poil ébranla le courage des Bavarois qui les croyaient anéantis. Le sang-froid, la justesse de tir et la terrible baïonnette de ces grognards prirent bientôt le dessus; ils restèrent maîtres de la forêt. Deux batteries de la ligne, commandées par le général Le Noury, vinrent se placer à droite et à gauche de la route, mais elles ne purent lutter contre la grande batterie bavaroise. L'Empereur fit arriver alors au galop l'artillerie de la garde, soutenue par la cavalerie de Nansouty. Deux batteries à cheval amenées par le général Drouot et le colonel Grivoi, escortées par les lanciers et les dragons de la garde, prirent la place des batteries du général Le Noury. D'autres batteries vinrent promptement les renforcer et bientôt 50 pièces, dont 24 de 12, répondirent au feu de l'artillerie ennemie.

De Wrède prescrivit alors à sa cavalerie de fondre sur la grande batterie de Drouot pour s'en emparer. Cette charge fut terrible; foudroyés par la mitraille, les escadrons s'arrêtèrent, mais un grand nombre de cavaliers, entraînés par leur impulsion, pénétrèrent dans les batteries en brandissant leurs sabres au-dessus de leurs têtes et poussant des hurlements. Les canonniers de Drouot ne se laissèrent pas intimider, ils se défendirent à coups de levier et à coups de fusil, couchant à terre nombre de cavaliers, tandis que ceux qui avaient traversé les batteries allèrent se heurter à la cavalerie de la garde formée en ligne derrière ces batteries et furent

sabrés. La cavalerie austro-bavaroise battit en retraite, suivie dans son mouvement de recul par le tir meurtrier et admirablement réglé de nos batteries.

« Pendant ce temps, dit un auteur russe, le général Lehmann, dans un récit de la bataille de Hanau, la cavalerie française s'était formée sur trois lignes. La première de ces lignes, 4 régiments de cuirassiers (division Saint-Germain du corps de Sébastiani) se porte rapidement en avant et culbute le régiment de cuirassiers autrichiens de Lichtenstein, le régiment de dragons de Knesevich et deux régiments de chevau-légers bavarois, conduits par le feldmaréchal-lieutenant Spleny en personne. Après avoir enfoncé ces quatre régiments, le général Nansouty s'inspirant de la manœuvre qui avait si bien réussi à Kellermann à Marengo, tourne à gauche avec sa cavalerie et se précipite sur l'infanterie. Quelques régiments de cavalerie alliée qui avaient réussi à se rallier accourent au secours de l'infanterie, et le régiment de hussards Archiduc-Joseph réussit un instant à ralentir l'élan des Français sur leur deuxième ligne.

« Grenadiers à cheval de la garde, dragons de la garde et les autres régiments de la garde viennent soutenir la première ligne. Malgré la résistance héroïque opposée par les fantassins et les cavaliers bavarois la cavalerie française culbute tout; elle enfonce des carrés; des bataillons tout entiers sont acculés et jetés dans la Kinzig[1]. »

La division Saint-Germain allait s'emparer de la grande batterie lorsque les partisans de Tchernitcheff et de Mensdorff se jetèrent sur le flanc de la cavalerie française qui s'arrêta. Sébastiani avec la division légère d'Exelmans repoussa à son tour ces partisans, et Nansouty resta maître du terrain. L'armée austro-bavaroise avait payé cher sa velléité de prendre Napoléon au piège. Nos cavaliers outrés de la conduite de cette armée, hier encore leur alliée et qui prétendait aujourd'hui les livrer à leurs ennemis, sabrèrent sans pitié tout ce qui leur tomba sous la main.

Quant au rôle de Nansouty dans cette bataille où il reçut une

---

1. *Journal des Sciences militaires*, 1886, 1er volume.

blessure légère, voici comment s'exprime à son sujet l'auteur russe que j'ai déjà cité : « Le rôle joué à la bataille de Hanau par le général Nansouty ne peut être comparé qu'aux exploits de Seydlitz à la bataille de Zorndorf. Si les événements de 1814, le retentissement de la victoire de Leipzig et la haine qu'on portait alors aux Français ont contribué à obscurcir l'éclat du glorieux fait d'armes accompli par la cavalerie française, l'observateur impartial, l'historien qui recherche tout ce qui peut jeter de l'éclat sur la cavalerie, doit avoir à cœur de mettre en lumière et de faire ressortir la part brillante et héroïque que la cavalerie ennemie ou amie a prise dans les différentes batailles... »

Voilà donc Nansouty classé par les étrangers au premier rang de nos généraux de cavalerie. Telle fut en effet sa réputation incontestée pendant les deux dernières années de l'Empire, 1813 et 1814. Un officier général qui ne l'a pas quitté pendant la campagne de 1814 a dit de lui : « Il fut très remarqué dans cette campagne pour sa verve militaire, sa présence d'esprit dans les moments critiques et son audace dans l'action. » Comme Turenne et toutes proportions gardées, Nansouty montra d'autant plus d'audace qu'il eut plus d'expérience et d'habitude de la guerre.

La cavalerie de la garde comprenait deux régiments de lanciers, un régiment de grenadiers, un régiment de dragons et un régiment de chasseurs avec un escadron de mamelucks. Elle formait trois divisions. Colbert commandait les lanciers, Laferrière les chasseurs, Letort les dragons, Guyot les grenadiers. A cette cavalerie qui comptait près de 5,000 chevaux, était attachée en outre l'artillerie à cheval de la garde. Elle fut rudement engagée dès le début des hostilités. A Brienne, le 27 janvier, deux compagnies d'artillerie à cheval commandées par le brave Marin, soldat d'Italie et d'Égypte, favori de l'Empereur, furent presque complètement détruites et perdirent leurs pièces, enlevées par l'ennemi. L'Empereur en conçut une assez vive irritation contre la grosse cavalerie de la garde. Le combat de Brienne fut suivi à peu de jours de distance par l'héroïque et inégale bataille de la Rothière, la première défaite subie par Napoléon en personne[1]. Le 1er février,

1. A Leipzig, Napoléon avait repoussé victorieusement toutes les attaques. L'explosion prématurée du pont avait seule changé sa retraite en désastre.



32,000 hommes résistèrent pendant toute la journée à 170,000 coalisés, dont 100,000 furent engagés. Gérard commandait la droite, Victor le centre, Marmont la gauche. La cavalerie de la garde était en réserve avec la jeune garde d'Oudinot sous la main de Napoléon. La lutte fut des plus violentes au centre, à la Rothière, et à droite, à Dienville. A gauche, le canon de Marmont contint longtemps les Bavarois. Enfin le corps de Victor fut à moitié détruit par une furieuse attaque des gardes russe et prussienne que Blücher conduisait en personne, l'épée à la main. A ce moment la cavalerie de la garde s'élança sur la cavalerie alliée et la culbuta, mais arrêtée par l'infanterie russe et chargée en flanc par un corps de dragons, elle fut obligée de se replier non sans avoir encore perdu quelques canons.

Après cette bataille, Napoléon se retira sur Troyes où il resta quelques jours à guetter les mouvements de l'ennemi. Enfin, il apprit que Blücher, avec l'armée de Silésie, se séparait de la grande armée de Schwarzenberg pour marcher sur la vallée de la Marne; c'est alors que le 9 février laissant les maréchaux Oudinot et Victor défendre la vallée de la Seine, il partit avec les corps de Ney et de Marmont et la garde pour tomber sur l'armée de Silésie. Dans cette manœuvre célèbre, la cavalerie de la garde accompagnait son artillerie à cheval qui faillit rester embourbée dans les marais de Saint-Gond, mais qui, grâce au dévouement et aux efforts des paysans de Sézanne, put arriver à temps pour écraser l'ennemi dans le village de Champaubert. Ce premier combat coûta à l'ennemi 20 bouches à feu, 1,500 morts ou blessés et près de 3,000 prisonniers dont le général Olsouvieff, commandant le corps russe, et tout son état-major. Il faillit coûter bien autrement cher à l'armée française. L'Empereur s'était aventuré un peu loin, en compagnie du maréchal Lefebvre et de quelques officiers, sans être suivi par son escorte. Ils furent soudainement assaillis par les cosaques. Le vieux maréchal mit le sabre à la main et s'escrima si résolument qu'il leur fit lâcher prise, après quoi il prit les devants pour éclairer la marche de Napoléon, comme aurait fait un hussard. L'Empereur admirant gaiement cette ardeur revint sur ses pas et établit provisoirement son bivouac sur la route de Montmirail. « C'était, fait remarquer un des officiers qui

l'accompagnaient, la route par laquelle il entrait comme un coin dans le cœur de l'armée de Silésie. » Il était joyeux, à minuit; après avoir expédié tous ses ordres, il se transporta à Champaubert où Nansouty le suivit.

Le lendemain matin, laissant Marmont avec une division d'infanterie et le 1er corps de cavalerie en observation devant Blücher, l'Empereur se dirigea sur Montmirail où il trouva le corps russe de Sacken, fort de 20,000 hommes, qui cherchait à se faire jour pour rejoindre Blücher. Après une vive canonnade pendant laquelle la cavalerie de la garde protégeait l'artillerie, Napoléon lança sur la ferme de l'Épine-au-Bois les grenadiers de Friant et fit avancer en même temps la cavalerie sur la route. Après un vif engagement, mené avec entrain par Friant et le maréchal Ney, cette ferme est enlevée. Alors Nansouty se porte en avant, se rabat brusquement à gauche sur les troupes de Sacken, les charge à outrance, les culbute et les met en déroute. L'infanterie de la jeune garde pénètre la baïonnette en avant dans le village de Marchais et toute la cavalerie de la garde se lance à la poursuite des fuyards. 4 à 5,000 prisonniers, 30 bouches à feu, 2 à 3,000 Russes tués ou blessés, tels sont les trophées de la victoire de Montmirail et de la belle charge de Nansouty, qui fut légèrement blessé.

Sacken se replia sur le corps prussien de Yorck qui occupait Château-Thierry; l'Empereur l'y suivit le 12 février dès la pointe du jour. Les chemins étaient affreux, l'infanterie prenant à travers champs enfonçait jusqu'aux genoux dans la terre grasse. Les Russes et les Prussiens en bataille en travers de la route étaient au nombre de 30,000. Napoléon n'avait avec lui que les escadrons de service et deux bataillons de chasseurs de la vieille garde. Il entama tout de suite l'affaire, mais l'ennemi reculait lentement et en bon ordre, prenant avec soin les positions les plus favorables à la défense. L'Empereur avait ordonné à la cavalerie de la garde un mouvement tournant sur la gauche de l'armée ennemie; il attendait avec la plus vive impatience l'entrée en ligne de cette cavalerie. Laissant son escorte en arrière, il vint se placer au milieu d'une batterie de la garde. Exposé à un feu des plus vifs, calme, interrogeant l'horizon, sa lunette à la main, il demandait à tous les officiers s'ils avaient de bons yeux et s'ils voyaient venir la cava-

lerie. « Je l'ai vu bien des fois au feu tout aussi tranquille que ce jour-là, a dit un témoin oculaire, mais jamais en lieu si malsain... Enfin je lui montrai la cavalerie et il se retira content. Il avait raison, ce qu'elle fit fut l'admiration de l'armée. »

La division des gardes d'honneur, commandée par le général de France, arriva la première. Le 10e hussards qui en faisait partie et qui était commandé par Curély chargea sur la gauche d'une ligne d'une trentaine d'escadrons, la refoula sur le centre. L'Empereur lança alors sur la droite de cette même ligne toute la cavalerie de la garde qui la culbuta. « Le général Letort et les dragons de la garde, dit le témoin que j'ai déjà cité, arrivèrent en colonne au trot sur l'infanterie ennemie qui se forma en carrés. Il y en eut sept, dont trois prussiens et quatre russes. Un carré qui sait son métier est invulnérable à la cavalerie. Son feu à bout portant détruit la moitié des assaillants, et sa ceinture de baïonnettes rebute les assaillants qui ont survécu. Dans ce cas particulier, Russes et Prussiens rivalisaient et d'ailleurs il y allait du salut de cette infanterie, car une fois enfoncée, elle était sûre d'être sabrée. Pourtant les dragons fondirent tête baissée sur le premier carré. Ils l'éventrèrent, ils firent main basse sur tout ce qui résistait, et bientôt les morts, les blessés, les armes brisées marquèrent la place où il avait été. Les six autres carrés ne s'en défendirent pas moins bravement, mais leur feu serré et leurs murs de baïonnettes ne les sauvèrent pas; tous furent pris d'assaut et exterminés. C'est le plus bel exploit de cavalerie que j'aie jamais vu. »

Le général Letort revenant avec ses dragons et leurs sabres sanglants fut acclamé par les soldats, qui s'y connaissaient; mais l'Empereur dit froidement deux mots de satisfaction, et ce fut tout. On trouva le compliment sec. C'est ainsi que la belle charge de Curély fut récompensée par ces mots du bulletin: « Le colonel Curély s'est fait remarquer. » Quant au blâme, l'Empereur ne le ménageait pas. Nous allons voir le général Guyot et le général Nansouty lui-même s'en apercevoir à leurs dépens...

Le combat de Château-Thierry se termina pour les coalisés par une déroute, la plaine fut couverte de fuyards que la cavalerie sabra ou prit. La grosse cavalerie elle-même (le chef de brigade du 2e de cavalerie dont je parlais au début de cette notice en eût

frémi d'indignation) chargeait en fourrageurs. Une division d'infanterie prussienne qui occupait la ville, recueillit une partie des fuyards. L'Empereur la fit d'abord canonner et arrêta bientôt le tir pour épargner Château-Thierry, que l'ennemi évacua pendant la nuit après avoir détruit le pont. Le lendemain, ce pont fut rétabli en quelques heures grâce au concours empressé de la population. La cavalerie passa la première et continua de poursuivre l'ennemi pendant une partie de la journée du 13.

Cependant Blücher marchant pour rejoindre ses lieutenants, avait attaqué Marmont, qui reculant pied à pied s'était empressé d'avertir l'Empereur. Celui-ci quitta Château-Thierry le 14 au matin avec sa garde, la ramenant sur Montmirail. Il rallia Marmont et fit immédiatement commencer l'attaque. Ce fut surtout une journée de cavalerie. Pendant que Nansouty et la cavalerie de la garde multiplient les charges furieuses contre les troupes de Blücher qui se retirent en bon ordre, Grouchy avec la cavalerie de la ligne tourne les colonnes de l'ennemi par un magnifique mouvement. Les cuirassiers des divisions Doumerc, Bordesoulle et Saint-Germain lancés à fond rompent les lignes, enfoncent les carrés, sabrent les Prussiens dispersés, et la cavalerie de la garde poussant tout devant elle achève la déroute. Blücher perdit dans ce combat 9,000 à 10,000 hommes et 25 canons.

Napoléon était radieux; il fit allumer un feu sur la route, causa avec gaîté, distribua les récompenses aux preneurs de drapeaux et de canons, reçut les rapports de tous les généraux et donna ses ordres pour la suite des opérations. Mais le lendemain son humeur devait changer. Pendant les mouvements de la bataille de Vauchamps, le général Guyot, commandant la division de grosse cavalerie de la garde, avait laissé en position la compagnie d'artillerie à cheval attachée à sa division, en recommandant au capitaine de cette compagnie de le rejoindre à la nuit sur un point qu'il lui indiqua. Laissé sans guide et sans escorte, le capitaine se mit en route, chercha en vain sa division et tomba au carrefour d'un bois dans un escadron russe qui cherchait à s'esquiver. Bientôt entouré par les cavaliers, il eut la présence d'esprit de faire sauver son lieutenant avec les canons par un chemin encore libre dans le taillis, et à la tête d'un peloton de canonniers il se jeta bravement au-

devant de l'ennemi. Tout le peloton fut tué ou pris, mais les canons furent sauvés. Malheureusement deux pièces avaient versé dans un fossé et ne purent être relevées, les Russes s'en emparèrent. Le lieutenant vint le soir rendre compte de ce fait au colonel commandant l'artillerie à cheval, qui se trouvait précisément dans le groupe formé autour d'un feu de bivouac par l'Empereur, son état-major, le maréchal Lefebvre, le général Nansouty, etc. Personne n'osait annoncer à Napoléon la nouvelle apportée par le lieutenant, le maréchal Lefebvre finit cependant par la lui dire. Se tournant alors vers le commandant de l'artillerie de la garde : « C'est donc vous, lui dit-il, qui laissez prendre l'artillerie de ma garde. » — « Sire, répondit le colonel G., la compagnie qui a perdu deux canons était attachée à la division de grosse cavalerie et par conséquent elle n'était pas sous mes ordres, je viens d'apprendre le malheur par le lieutenant de la compagnie. » L'Empereur se retourna alors vers le lieutenant : « Parlez, Monsieur, fit-il, et clairement. » Comme cet officier, en rendant compte du dévouement de son capitaine et de ses canonniers, faisait observer qu'ils étaient sans doute tous tués ou pris par la faute du général Guyot qui ne leur avait donné ni guide ni escorte, Napoléon ordonna qu'on fît venir le général Guyot. En l'attendant il allait et venait à pas précipités ; la colère grondait en lui et dès que le général parut, il lui dit d'une voix saccadée : « C'est donc vous qui laissez prendre mon artillerie, S.... N.. de D....! Laisser prendre l'artillerie de ma garde ! » — « Sire, ce n'est pas ma faute, le capitaine s'est maladroitement égaré. » — « C'est votre faute, S.... N.. de D....! C'est votre faute ! Lui avez-vous donné un guide et une escorte ? Voilà le lieutenant de la compagnie qui dit que non, S... Laisser prendre mon artillerie on l'abandonne à elle-même, cette brave artillerie ! Et c'est vous qui faites de ces fautes. Vous que j'ai fait ce que vous êtes... C'est encore vous qui m'avez fait perdre la bataille de Brienne, si toutefois je l'ai perdue. Vous avez abandonné l'artillerie du pauvre Marin et l'avez laissé prendre, j'aurais mieux aimé perdre mon bras gauche. Vous commandez la division de grosse cavalerie de ma vieille garde, qui jour et nuit devrait être auprès de moi, mais je ne la trouve jamais. Je l'envoie chercher, on me répond qu'elle mange (ici un rictus et imitation de la voix qui dit : Elle mange).

Quand je suis entouré de cosaques à Champaubert, c'est le pauvre maréchal Lefebvre qui s'en va en éclaireur devant moi. La cavalerie de ma vieille garde est spécialement chargée de ma sûreté : elle en répond à la France. S.... N.. de D... Laisser prendre mon artillerie ! Vous ne commandez plus ma cavalerie. Général Nansouty, c'est le général Exelmans qui commandera ma cavalerie de la vieille garde, allez le faire reconnaître en cette qualité..... »

J'ai cru devoir donner tout au long le récit de cette scène parce que sa connaissance permet en partie d'expliquer par quel mystère le général Nansouty quitta l'armée avant la fin de la campagne; mais nous n'en sommes pas encore là. L'Empereur, rappelé par la nouvelle des progrès de Schwarzenberg près des troupes qu'il avait laissées en face de la grande armée de Bohême, se mit en marche sur Meaux, Guignes et Mormant ; la cavalerie et l'artillerie à cheval de la garde le suivirent sur Méry et sur Troyes après être arrivées trop tard pour prendre part à la bataille de Montereau, assez tôt pour assister aux brillants exploits du général Pajol et de ses cavaliers-conscrits. Après avoir passé la Seine sur le pont de Méry, enlevé par la division d'infanterie qui arrivait d'Espagne, la cavalerie de la garde bivouaqua le 22 février au soir sur les ruines du village de Châtres, incendié et détruit de fond en comble par les alliés. Le 23 elle s'avança jusque sous les murs de Troyes, où elle entra le 24 par suite d'une convention tacite avec l'ennemi. Il se passa là un fait assez curieux. Tandis que les armées se battaient, les négociations pour la paix continuaient au congrès de Châtillon. Les souverains alliés dont les troupes avaient battu assez précipitamment en retraite depuis quelque temps demandèrent un armistice. L'empereur Napoléon consentit à envoyer aux avant-postes un de ses aides de camp, le général de Flahaut, pour traiter de cet armistice. Le général de Flahaut se rencontra avec les parlementaires ennemis dans le village de Lusigny. On s'attendait dans l'armée à une bataille imminente. La garde prit les armes dans l'après-midi du 24 et sortit de Troyes où elle venait à peine d'entrer. « L'étonnement fut grand, dit le témoin que j'ai déjà cité, lorsqu'on vit que de part et d'autre les vedettes se regardaient sans tirer. On disait que le prince de Schwarzenberg avait demandé un armistice et qu'une négociation s'était ouverte à ce sujet.

« La cavalerie mit pied à terre et l'infanterie mit les armes en faisceaux. Cette suspension d'armes durait depuis une heure quand l'Empereur parut. Il avait stipulé formellement la continuation des hostilités pendant la négociation de l'armistice. Il s'arrête sur une éminence, jette un coup d'œil sur la cavalerie de l'ennemi et la position qu'elle occupe, et il ordonne à la nôtre de charger. Aussitôt les trompettes sonnent, les tambours battent, les vedettes se portent en avant et font feu, les canons s'ébranlent et la dernière chance de paix s'évanouit. Le combat ne fut quasi qu'un engagement de cavalerie, mais vif et bravement soutenu; des charges successives amenèrent les combattants sur la grande route où se trouvait le général Nansouty. L'ennemi céda enfin et se replia dans le village de Lusigny, supposant peut-être que le lieu où les négociateurs délibéraient arrêterait la poursuite, mais il n'en fut rien et on se battit dans la rue, jusque sous leurs croisées. En ce moment, un général sortant précipitamment de la maison se jeta dans la mêlée et interpella le général Nansouty avec véhémence, lui reprochant d'avoir pénétré en armes dans le village où siègeaient les négociateurs, ce qui, disait-il, était sans exemple. C'était M. de Flahaut. Le général Nansouty lui répliqua de son grand air : Sa Majesté a sans doute quelques vues sur ce village, car elle m'a ordonné il n'y a qu'un instant de le prendre, et vous me voyez en train d'occuper la position. » — « En ce cas, dit M. de Flahaut, je n'ai plus que faire ici et il se retira... » Pendant ce dialogue, les coups de sabre pleuvaient, car l'ennemi résistait avec ténacité. Mais le général Nansouty finit, comme il l'avait dit, par occuper la position. Nos troupes s'établirent dans le village..... »

L'Empereur, laissant encore une fois une partie de ses forces devant Schwarzenberg, sous les ordres du maréchal Macdonald, partit de Troyes le 27 pour courir tomber sur Blücher qui renouvelait sa tentative dans la vallée de la Marne, arrêté avec peine par les maréchaux Mortier et Marmont. La cavalerie de la garde accompagnait Napoléon. Elle rencontra le 3 mars un corps de cavalerie prussienne qui voulait lui barrer l'entrée de Château-Thierry. Le général Nansouty lança les dragons contre ce corps, l'engagement qui s'ensuivit fut des plus sanglants et aboutit à la déroute des Prussiens; on les poursuivit pendant deux lieues et on en sabra

bon nombre. Blücher semblait perdu, lorsque l'incroyable et funeste capitulation de Soissons lui livra le passage de l'Aisne et assura sa réunion avec les corps de l'armée du Nord, qui doublèrent ses forces.

Napoléon ne se laissa pas abattre : il prit immédiatement son parti, donna l'ordre de préparer des ponts de chevalets pour franchir l'Aisne et prescrivit en même temps à la cavalerie de s'emparer du pont de Berry-au-Bac. Nansouty avec les lanciers polonais et la 2e division de cavalerie arriva vers midi en vue du pont ; il trouva 3,000 ou 4,000 hommes de cavalerie russe avec des canons en travers du passage, se rua sur eux et les força à se retirer sur l'autre rive où ils se mirent en bataille. Nansouty hésitait à passer en colonne par quatre le pont enfilé par l'artillerie ennemie. Le maréchal Ney, survenant au galop, jeta un coup d'œil rapide sur la position et donna l'ordre de risquer le passage. « Aussitôt, dit le colonel G., le général Nansouty s'élance avec les quelques pelotons de cavalerie qu'il avait sous la main ; je le suis, nous subissons l'inévitable trouée du boulet, mais à l'autre bout du pont un noyau se forme, il grossit, nos cavaliers passent, les rangs s'organisent comme à la parade, et nous voilà lancés sur l'ennemi. Il ne résista pas longtemps. Après avoir largement usé de ses canons et soutenu quelques charges qui faisaient des brèches dans ses escadrons, il finit par lâcher pied. Le mot n'est pas trop dur. Ce fut une fuite affolée. Les champs étaient impraticables et d'ailleurs séparés de la route par des fossés, les Russes une fois engagés sur la chaussée n'en purent sortir ; il en résulta un encombrement qui les mit à notre merci. Nos coups de sabre et de pistolet n'atteignaient que la queue de la colonne, mais la démolissaient à vue d'œil... La poursuite dura près de deux heures et ne cessa de guerre lasse que très au delà de Corbeny où la nuit nous ramena. Dans ce désarroi, les Russes n'emmenèrent ni leurs canons ni leurs munitions[1]. » Parmi les prisonniers se trouvait le prince de Gagarine, enfant de 16 à 17 ans, qui fut pris par

1. Je suis exactement la version donnée dans les mémoires inédits dont j'ai déjà parlé. M. Henri Houssaye, dans son livre intitulé : *1814*, dit que les cosaques qui gardaient le pont ne résistèrent pas et repassèrent le pont pêle-mêle avec les lanciers polonais. Deux canons seulement et 200 prisonniers tombèrent au pouvoir de notre cavalerie.



un vieux brigadier des dragons de la garde, vétéran d'Égypte et d'Italie. Le lendemain 6, on enleva le village de Craonne dans un combat où fut blessé le général Cambronne. L'armée de Blücher trouva sur le plateau de Craonne une admirable position défensive et on se prépara pour le lendemain 7 à une bataille décisive.

Que s'était-il passé entre Napoléon et le général Nansouty ? Ou peut-être qu'avait-il passé par l'esprit de l'Empereur au sujet de ce général ? Le 7 au matin, alors que les troupes venaient de prendre les armes, le général Belliard, alors chef d'état-major général de la cavalerie de la ligne, vint trouver Nansouty et lui dit que l'Empereur l'avait chargé de le remplacer dans le commandement de la cavalerie de la garde pour le cas où sa santé ne lui permettrait pas de l'exercer dans cette journée. « Le général Nansouty, dit à ce sujet le colonel G., était en effet souffrant depuis quelques jours, du moins il le disait, quoiqu'il n'y parût pas et qu'il fût toujours alerte de corps et d'âme. Il eut un sourire amer et répondit que sa santé n'était pas bonne, mais qu'elle l'était assez pour qu'il gardât son commandement, sur quoi le général Belliard se retira... Nansouty commanda dès le matin jusqu'à la nuit close avec une activité infatigable et de la façon la plus brillante. Seulement il avait de l'humeur et brusqua durement un chef d'escadron qui n'avait pas obéi assez vite, signifia son congé au colonel de la Loyère, son chef d'état-major, pour un motif de peu d'importance et deux jours après il quitta l'armée. En attendant il paya de sa personne en homme qui ne donnait pas sa démission un jour de bataille. » La tâche assignée à la cavalerie de la garde dans l'attaque du plateau de Craonne était des plus rudes : elle devait avec quelques batteries d'artillerie légère gravir des pentes rapides pour tomber sur le flanc droit de l'ennemi ; les éclaireurs, les lanciers et les dragons passèrent homme par homme dans des sentiers escarpés. Nansouty parvint enfin à se former sur la crête, et il lança ses escadrons. « Après avoir dispersé les cosaques et rompu les hussards de Paulowgrad, les cavaliers de la garde chargèrent en ligne deux bataillons russes qu'ils refoulèrent jusqu'au bord du ravin à pic. Ces troupes[1], cavaliers et fantassins dans un désordre inexprimable,

1. Henri Houssaye, *1814*.



allaient être précipitées dans les ravins, quand une batterie subitement démasquée arrêta l'élan de notre cavalerie. »

D'autre part, la 3e division de la garde (grenadiers et chasseurs) arrivait de Berry-au-Bac, gravissait le petit plateau et chargeait avec fureur le centre de l'armée, précédant 72 pièces d'artillerie qui foudroyèrent les Russes. Blücher se décida à la retraite : elle se fit sous un feu épouvantable. La cavalerie de la garde poursuivit l'ennemi jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par les charges multipliées de 4,000 cavaliers russes et le feu de 36 pièces. Le général de La Ferrière fut grièvement blessé et on dut l'amputer. Nansouty fut encore une fois légèrement blessé.

L'armée marcha sur Laon où Blücher s'était retranché. L'Empereur laissa les troupes se reposer pendant la journée du 8 et s'établit de sa personne à Chavignon, à neuf kilomètres de Laon. C'est de là que partit Nansouty, et dans tous les cas le commandement de la cavalerie de la garde fut donné par l'Empereur au général Belliard qui l'exerça pendant les deux journées de la bataille de Laon, 9 et 10 mars. L'ordre qui autorisait le général Nansouty à se retirer fut daté de Chavignon, le 10, c'est-à-dire le second jour de la bataille ; il était ainsi conçu :

« Monsieur le Duc de Feltre, je vous préviens que le mauvais état de la santé de M. le général comte de Nansouty ne permettant pas à ce général de faire un service actif à l'armée, il vient d'être autorisé à se rendre à Paris pour s'y rétablir. »

Or, le 11 mars, c'est-à-dire le lendemain du jour où cet ordre avait été écrit, le général de Nansouty, faisant partie d'un petit convoi dans lequel se trouvaient avec lui le baron Malouet, préfet de l'Aisne, et plusieurs officiers, fut attaqué par un pulk de cosaques qui venaient de tenter un coup de main sur Soissons. L'escorte du convoi fut dispersée, le baron Malouet qui voyageait en voiture fut fait prisonnier, le général Nansouty qui était à cheval fit le coup de sabre avec les cosaques et, accompagné de ses officiers, il gagna les bords de l'Aisne. Serré de très près, il allait lancer son cheval dans la rivière lorsque l'animal, atteint d'une balle, s'abattit entraînant son cavalier dans sa chute[1]. Le général se jeta à l'eau

1. Henri Houssaye, *1814*.

tout botté et gagna l'autre rive à la nage après avoir perdu une partie de ses équipages. Cet acte de vigueur joint à l'activité que Nansouty avait déployée dans les derniers jours de sa présence à l'armée, a donné à penser que l'état de sa santé n'était qu'un prétexte pour motiver son départ. D'autre part, il n'était pas homme à fuir le danger. Il est donc plus que probable qu'il partit par suite de démêlés avec l'Empereur, soit qu'il ait lui-même demandé à résigner son commandement, soit que l'Empereur l'ait spontanément remplacé dans ce commandement. Ce qui rend probable cette dernière supposition, c'est la démarche du général Belliard, le matin de la bataille de Craonne, et la nomination provisoire de cet officier général au commandement de la cavalerie de la garde pour la bataille de Laon. Sébastiani remplaça définitivement Nansouty. Le colonel G. raconte que quelques jours après le 11 mars, comme on parlait devant l'Empereur de l'aventure du général Nansouty, assailli par des cosaques et perdant ses bagages, Napoléon se mordit la lèvre et fit une violente sortie contre la cavalerie qui ne savait pas garder les routes.

Quoi qu'il en soit, le général de Nansouty, revenu à Paris, y séjourna jusqu'à la rentrée des Bourbons et, l'un des premiers, il fut comblé des faveurs du nouveau gouvernement. Nommé membre de la commission des officiers généraux chargée de régler le sort de la garde, le 20 avril 1814, commissaire extraordinaire du roi dans la 2e division militaire le 12 avril, chevalier de Saint-Louis le 1er juin, il fut appelé le 6 juillet à faire partie de la maison militaire du roi en qualité de capitaine-lieutenant de la 1re compagnie des mousquetaires (mousquetaires gris). Louis XVIII avait tenu à relever l'ancienne maison du roi telle qu'elle existait avant les réformes du ministre Saint-Germain en 1776. Le nombre des compagnies de gardes du corps fut porté de 4 à 6. La maison rouge comprenant les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires gris et les mousquetaires noirs, fut rétablie ainsi que les grenadiers à cheval. Les charges furent données pour la plupart à d'anciens émigrés ou Vendéens, tels que le marquis de la Rochejacquelein pour les grenadiers à cheval, le comte de Durfort pour les gendarmes, le comte de Damas pour les chevau-légers. Seuls les capitaines-lieutenants des deux com-

pagnies de mousquetaires, le comte de Nansouty et le marquis de La Grange, furent pris parmi les généraux de l'Empire; ils appartenaient tous deux à l'ancienne noblesse. Nansouty avait eu pour prédécesseurs sous l'ancien régime : le duc de Nevers, d'Artagnan, de Forbin, le comte de Maupertuis, Louis de Montesquiou, le comte d'Avejane, le marquis de Jumilhac et le comte de la Chèze.

Malgré tout, le général de Nansouty ne se trouvait pas dans une position brillante. Ayant toujours fait preuve d'une probité incontestable et ayant vécu en grand seigneur, il n'avait pas de fortune et croyait, comme bien d'autres, que ses énormes appointements dureraient toujours.

Il avait au 30 mars 1814, en outre de ses dotations, 54,000 fr. comme commandant de la cavalerie de la garde impériale, 20,000 fr. comme grand-aigle de la Légion d'honneur, et 30,000 fr. comme premier écuyer de l'Empereur, soit 104,000 fr. Il se trouvait, sous la Restauration, réduit à 25,000 fr. touchés sur le budget de la maison du roi comme capitaine-lieutenant des mousquetaires gris. La dignité de colonel-général des dragons avait été supprimée et remplacée par le titre honorifique d'inspecteur général des dragons. La santé du général de Nansouty se ressentait des fatigues contractées pendant ses longues campagnes. Il mourut à Paris le 12 février 1815. Il avait épousé, le 27 septembre 1802, M[lle] Jeanne-Françoise-Adelaïde Gravier de Vergennes, à laquelle fut accordée, après la mort de son mari, une pension exceptionnelle de 6,000 fr. par an. Il laissait aussi un fils qui, après avoir débuté brillamment dans l'armée et être parvenu au grade de chef d'escadron, donna sa démission. Le nom de Nansouty est encore porté dans l'armée par le neveu du héros de Hanau et de Montmirail, qui est lui-même général de division en retraite, et par son petit-neveu, capitaine breveté. Ce nom est, cela va sans dire, inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il a été donné au nouveau quartier de cavalerie de Bordeaux, à une des rues tracées dans cette ville sur l'emplacement du Château-Trompette où Nansouty était né, et à une rue de Paris située près du parc de Montsouris. Il sera toujours cité comme celui d'un des meilleurs généraux de cavalerie de la Grande-Armée.

Imposant dans sa personne, dans sa tenue et dans ses manières,

ferme et précis dans le commandement, profondément initié à tous les détails de la cavalerie, doué d'un coup d'œil prompt et sûr, capable à l'occasion de l'élan le plus entraînant, Nansouty compte à son actif les belles charges d'Austerlitz, de Friedland, d'Eckmühl, d'Essling, de la Moskowa, de Leipzig, de Montmirail, de Vauchamps, de Berry-au-Bac, de Craonne, de Hanau surtout, où il mérita d'être comparé à l'immortel Seydlitz labourant sous les pieds de ses escadrons le champ de bataille de Zorndorf. N'est-ce pas assez pour la gloire d'un cavalier? La fin mystérieuse et brusque de sa belle carrière me suggère une dernière observation. Si Nansouty ne se fût pas séparé de Napoléon entre la bataille de Craonne et celle de Laon, s'il eût vécu et s'il se fût retrouvé à Waterloo commandant en chef de la cavalerie de la garde impériale, ferme et sage comme il l'avait été maintes fois, il eût contenu l'élan prématuré de cette cavalerie, se laissant entraîner par l'enthousiasme à la suite des cuirassiers de Milhaud et de Kellermann, et la suprême réserve de la Grande-Armée n'aurait pas été follement dépensée avant l'heure où elle aurait pu combattre utilement sinon pour la victoire, du moins pour le salut.

PAJOL

Le 15 décembre 1840 par un froid de 20 degrés toute la population de Paris grossie de cent mille personnes venues exprès pour ce jour-là, était entassée sur les bas côtés de la longue et large avenue qui joint le pont de Neuilly à la place de la Concorde, sur cette place, au tour de l'arc de triomphe de l'Étoile, sur le quai d'Orsay et l'Esplanade des Invalides, derrière les troupes qui faisaient la haie. Un long cortège s'était formé, la tête de colonne près de l'arc de triomphe. Au milieu de ce cortège, c'est-à-dire au pont de Neuilly, avait pris place, entre deux rangées de marins de la *Belle-Poule,* l'énorme char funèbre sur lequel on avait transbordé le cercueil contenant les restes mortels de Napoléon le Grand ; ces restes, ramenés de Sainte-Hélène, allaient parcourir leur dernière étape avant de pénétrer sous le dôme des Invalides où ils dorment encore du sommeil éternel. La bise était glaciale, mais l'enthousiasme qui s'était emparé de tous les témoins de cette scène unique dans l'histoire leur faisait oublier les rigueurs de la température. Pourtant le vent du nord soufflait dur de la route de la Révolte dans la Grande Avenue, et pour nous jeunes polytechniciens condamnés à l'immobilité, juste en face de cette route, jusqu'à la mise en marche du cortège, le seul moyen de ne pas être gelé sur place était de battre vigoureusement de la semelle. Pendant que nous nous donnions ce mouvement salutaire, une voix sonore retentit tout à coup derrière nos rangs : « Allons les amoureux! criait cette voix d'un ton qui tenait à la fois du commandement et de la raillerie paternelle, allons, faites-moi place. » Nous nous empressâmes d'ouvrir nos rangs devant un officier général suivi d'un nombreux état-major. C'était le général Pajol, commandant

alors à Paris la première division militaire et sous les ordres duquel se trouvaient toutes les troupes formant la haie. Grand et fort, le teint coloré, la physionomie ouverte et bienveillante, aussi à l'aise, malgré ses 68 ans, sur son cheval et par ce terrible froid que s'il eût été dans son salon au coin du feu, il avait l'air à la fois si martial et si radieux que la foule l'acclamait au passage. Il fit sur nous tous une impression que, pour ma part, je n'ai point oubliée; c'est bien ainsi que nous nous figurions les héros de la Grande-Armée et en particulier ces intrépides et infatigables cavaliers qui parcoururent au galop pendant 23 ans toutes les plaines de l'Europe.

Parmi ces cavaliers, le général Pajol mérite d'être placé aux premiers rangs, et dans une galerie composée de portraits des principaux généraux de cavalerie de la République et de l'Empire, le sien ne saurait faire défaut. Si j'ai tant tardé à inscrire le nom de Pajol à la suite de ceux de Lasalle et de Montbrun, c'est que la tâche d'écrire sa biographie m'a paru particulièrement difficile et délicate. D'ordinaire ce qui fait la difficulté de semblables entreprises c'est le manque de documents, le défaut d'une connaissance des faits suffisante pour appuyer un jugement équitable. Ici, au contraire, les documents sont tellement nombreux qu'il faut les élaguer et en négliger le plus grand nombre, à moins qu'on n'ait l'intention d'écrire en trois volumes la biographie du général Pajol. Or, cette biographie détaillée existe déjà; elle est l'œuvre de la piété filiale, guidée par une compétence incontestable et par une connaissance approfondie des faits généraux auxquels se rattache le sujet à traiter. Je ne puis évidemment refaire ces trois volumes, je ne devrais pas davantage me contenter de les résumer en un petit nombre de pages, mais tous les renseignements que j'ai pu consulter à ce sujet ont déjà été utilisés dans la biographie dont je parle; je suis donc forcé malgré tout de me régler sur elle, en mettant de côté tout ce qui dans l'histoire générale du temps n'est pas indispensable pour suivre le développement de la belle carrière de Pajol. Je m'efforcerai d'ailleurs de garder toute ma liberté d'appréciation, afin de donner à mon œuvre, si imparfaite qu'elle soit, le cachet personnel sans lequel aucune œuvre ne peut présenter la moindre valeur.

Pajol, Claude-Pierre, était né à Besançon, le 3 février 1772. Sa famille (il était par sa mère cousin germain de Ch. Nodier et de l'académicien Droz) appartenait à l'ancienne bourgeoisie du pays et avait fourni plusieurs membres au Parlement de Franche-Comté. Lui-même fit ses études pour entrer au barreau, mais lorsque vint la Révolution, il se prit d'enthousiasme pour les idées nouvelles et se lança dans les réunions politiques. Son vrai nom, le nom de ses ancêtres était Pajot, mais ce nom était porté à l'armée de Sambre-et-Meuse par un officier qui le déshonorait. Claude-Pierre Pajol, devenu aide de camp de Kléber, résolut de prendre celui de Pajol, sur lequel il devait jeter un lustre immortel. Ce changement de nom et la facilité avec laquelle il s'opéra prouvent la force de volonté du héros futur de Montereau ainsi que le sans-façon administratif de cette époque. Les régiments et les bureaux du ministère tenaient cependant le contrôle nominatif des officiers. Mais Claude-Pierre Pajot, répudiant un nom qu'il lui était trop pénible de voir accoler à l'épithète de lâche méritée par un homonyme, voulut s'appeler Pajol, et il s'appela Pajol en dépit de tous les contrôles et de son acte de baptême. Il s'enrôla au mois d'août 1789 dans la garde nationale de Besançon, qu'on appelait le *régiment national,* et qui était commandée par le comte Louis de Narbonne, celui-là même qui devint plus tard ministre de la guerre de Louis XVI ; aide de camp de Napoléon, etc., et qui mourut, en 1813, gouverneur de la place de Torgau. L'Assemblée nationale ayant décidé, par décret du 21 juin 1791, la mobilisation de 45 bataillons de volontaires pris dans les gardes nationales des départements frontières, le jeune Pajol s'enrôla au 1er bataillon du Doubs, le 21 août 1791; il y fut nommé à l'élection sergent-major de la compagnie de grenadiers. L'organisation de ce bataillon, comme celle de la plupart des bataillons de volontaires dont la formation fut décidée par décrets des 31 juillet et 17 août, ne marcha pas toute seule ; on avait chargé les départements de l'habillement et de l'équipement des volontaires, ils apportèrent à cette tâche plus de zèle qu'ils n'obtinrent de succès. Pour ce qui est du bataillon du Doubs, il ne fut prêt à partir que vers le 1er décembre et fut envoyé près de Colmar comme faisant partie de l'armée du Rhin, commandée par Lückner. Pajol n'y resta pas longtemps, il reçut bientôt sa nomination de

sous-lieutenant au 82e de ligne, datée du 12 janvier 1792. Comment et d'où lui venait cette nomination ? C'est ce qu'il est intéressant à savoir. Quatre brevets de sous-lieutenant avaient été envoyés à la ville de Besançon pour être distribués à autant de jeunes gens appartenant à la bourgeoisie. C'était là une mesure générale appliquée à plusieurs grandes villes en signe de réaction contre les fameuses ordonnances du maréchal de Ségur, interdisant l'accès des grades d'officier à quiconque ne pouvait faire preuve de quatre degrés de noblesse. Un de ces brevets fut attribué par la municipalité de Besançon au jeune Pajol, qui se rendit aussitôt à son nouveau régiment après avoir eu à Besançon un duel retentissant avec un lieutenant d'artillerie appartenant à la noblesse.

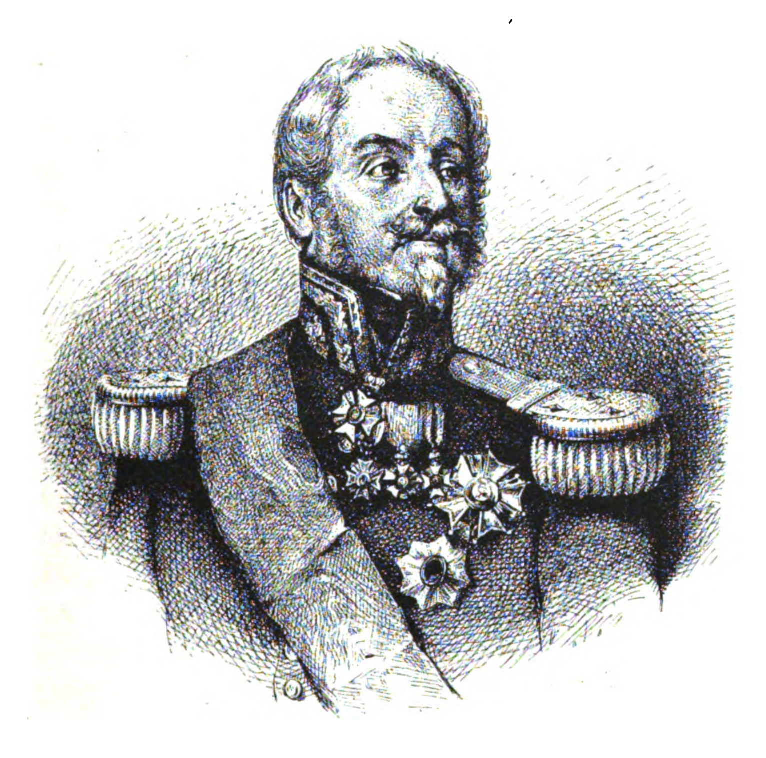
Le 82e faisait partie des troupes commandées par Kellermann sur la frontière du Palatinat. Il passa bientôt dans le corps placé sous les ordres de Custine et prit une part active à la prise de Spire, à celle de Worms, ainsi qu'à l'occupation de Mayence. Le bataillon de Pajol fut ensuite désigné pour faire partie de la garnison de cette dernière ville, et lui-même fut attaché à l'état-major de Custine. Il était encore une fois rentré dans Mayence lorsque la place fut investie par l'armée du roi de Prusse. Pajol avait déjà été blessé de coups de baïonnette au bas-ventre et à la main gauche le 30 septembre 1792, en escaladant les murs de Spire avec les grenadiers du 1er bataillon du 82e ; il fut blessé plus grièvement, pendant le siège de Mayence, par un biscaïen qui lui fractura le bras gauche, le 11 avril 1793, à l'attaque des redoutes de Biberich. Envoyé, lors de la capitulation de Mayence, en congé de convalescence à Besançon jusqu'à parfaite guérison, il se trouvait encore dans sa famille au mois de mai 1794, lorsqu'il fut nommé capitaine au 2e bataillon du 82e. Cette nomination le dispensait d'aller faire la guerre en Vendée où le 1er bataillon avait été envoyé comme ayant fait partie de la garnison de Mayence. Il se décida alors à écrire au général Kléber, sous les ordres duquel il avait servi dans Mayence, pour lui demander d'être attaché à sa personne en qualité d'aide de camp. Cette demande fut favorablement accueillie, mais la nomination de Pajol, retardée par différents motifs, ne lui parvint que tardivement et il rejoignit Kléber le 7 juillet 1794 à Braine-le-Comte.

Kléber commandait alors l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, formée après la victoire de Fleurus qui était due en grande partie à sa bravoure et à son habileté. Le commandant en chef de cette armée était Jourdan. Les trois divisions de Kléber présentaient un total de 47,500 hommes d'infanterie auxquels venait s'ajouter la réserve de cavavalerie de l'armée, momentanément placée sous ses ordres. Pajol y eut bientôt pour camarade un capitaine du 4e hussards, nommé Michel Ney, attaché comme lui à l'état-major de Kléber.

La première affaire importante à laquelle il prit part, fut le combat d'Esneux, pendant lequel il se trouvait auprès du général Jourdan, vers qui Kléber l'avait envoyé en mission, et servit d'officier d'ordonnance au général Bonnet, chargé de forcer le passage de l'Ourthe. C'est ainsi qu'il se trouva prendre part à une belle charge exécutée par les 3e et 10e dragons sur l'extrême droite des Autrichiens; il se lança bravement en tête de la charge avec le colonel du 3e dragons, et au milieu de la mêlée il reçut un coup de baïonnette dans la main gauche en arrachant un drapeau à l'officier qui le portait. Les dragons avaient pris deux autres drapeaux. Pajol s'empressa de porter le sien au général Bonnet, qui ne voulut pas recevoir ce trophée, et chargea le jeune officier de le remettre à Kléber. Tel fut dans la cavalerie le début de Pajol, qui jusque-là n'avait servi que comme officier d'infanterie. La bataille de la Roër ou d'Aldenhoven (20 octobre 1794) lui donna bientôt une nouvelle occasion de se signaler par sa bravoure et son entrain. Cette bataille fut suivie du siège de Maëstricht, déjà investi depuis quelques jours. Kléber commandait les troupes du siège, et lorsqu'après onze jours de tranchée ouverte, Maëstricht capitula, ce fut Pajol qui fut désigné pour aller porter à Paris la nouvelle de la prise de cette place, et remettre à la Convention les drapeaux enlevés aux coalisés pendant la campagne de 1794. Cette mission lui était donnée en récompense de la bravoure qu'il avait déployée et des services qu'il avait rendus. Les drapeaux qu'il portait étaient au nombre de 36, dont un pris au mont Palisel, 4 au combat d'Esneux et les 31 autres provenant de la garnison de Maëstricht (déposés sur les glacis devant les soldats de la liberté, disait Pajol à la barre de l'Assemblée dans le style du temps).

L'armée de Sambre-et-Meuse était alors la plus populaire des armées de la République et un peu de cette popularité rejaillit sur Pajol pendant son séjour à Paris; mais il n'y resta pas longtemps, et en revenant à l'armée il apporta à son général l'ordre d'aller prendre le commandement des cinq divisions chargées du blocus de Mayence. On sait combien les troupes eurent à souffrir pendant ce blocus: Gouvion Saint-Cyr, qui commandait une des cinq divisions de Kléber et qui plus tard fit partie de la Grande-Armée de Russie, a dit dans ses *Mémoires* que les misères de ces troupes égalèrent celles de la retraite de Russie. Kléber, il faut bien le dire, ne se trouvait pas à l'aise au milieu d'une armée dont il n'était pas connu comme dans l'armée de Sambre-et-Meuse, et il n'avait qu'une médiocre confiance dans des soldats auxquels il était jusque-là demeuré étranger. La rigueur du froid et les tourments qu'il éprouvait en face de difficultés impossibles à surmonter le firent tomber malade, et il demanda à se retirer pour soigner sa santé. Bientôt après il retournait à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans les rangs de laquelle il devait acquérir ses principaux titres de gloire. Il commandait alors le centre, composé des divisions Bernadotte, Championnet, Grenier et Tilly (cavalerie). Cette époque fut d'ailleurs une de celles où les opérations de l'armée que Carnot ne dirigeait plus présentèrent la plus grande confusion. Un nouveau remaniement fut opéré dans les divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse; Kléber se trouva commander la gauche, composée des divisions Lefebvre, Grenier, Championnet et Tilly, d'un effectif total de 41,000 hommes.

La tâche assignée à cette aile gauche et à son chef était des plus importantes et des plus difficiles; il ne s'agissait de rien moins que de franchir le Rhin de vive force en présence des Autrichiens. Ce passage d'un grand fleuve est resté célèbre. Kléber, dans l'histoire duquel celle de Pajol se trouve absolument confondue pendant cette période de temps, déploya, pour parvenir au but qui lui était assigné, une activité, une énergie et une fécondité de ressources incomparables. Lefebvre à gauche, Grenier au centre (celui-ci après une première tentative sans succès), Championnet à droite, franchirent le fleuve dans la nuit du 5 au 6 septembre 1795, sur les bateaux réunis à grand'peine par



COMTE PAJOL (CLAUDE-PIERRE)
Général en chef
1772-1844



Kléber. Pajol passa un des premiers avec la tête de la division Lefebvre; le général Damas, qui commandait l'avant-garde de cette division, fut grièvement blessé en débarquant. Championnet à peine arrivé sur la rive droite somma le gouverneur de Dusseldorf de se rendre. La garnison, composée de troupes palatines abandonna la place, qui fut aussitôt occupée par les Français. L'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse put se porter en avant pour dégager les points de passage du centre et de la droite. Alors commença pour la première fois cette marche de Dusseldorf sur Francfort, qui devait s'exécuter à trois reprises successives pendant les campagnes de 1795 et de 1796. Les avant-gardes de cavalerie étaient commandées par d'Hautpoul, Richepanse et Ney, à l'école desquels Pajol apprit le métier de cavalier léger. Honoré de la confiance et de l'amitié de Kléber dont l'ascendant était sans bornes sur les troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse, Pajol acquit bientôt une réputation dont il éprouva les effets pendant tout le reste de sa carrière. A une époque où les états-majors étaient mal organisés, le service d'aide de camp auprès d'un général commandant en chef avait une importance considérable. Faute de rouages suffisants pour transmettre ses ordres et veiller à leur exécution, le général y employait ses aides de camp. C'est ainsi que pendant la campagne d'Italie Bonaparte envoyait auprès des généraux de division chargés d'opérations importantes, Murat, Marmont, Junot et autres officiers attachés à sa personne. Ces officiers exerçaient de la sorte, sinon nominalement du moins effectivement les commandements bien au-dessus de leurs grades: il en fut de même pour Pajol, aide de camp de Kléber.

Dans cette première marche sur Francfort, d'Hautpoul commandait la brigade de cavalerie légère attachée à la division d'avant-garde Lefebvre et composée des 1er, 6e et 9e chasseurs. Après avoir franchi la Sieg le 13 septembre, il se heurta à des redoutes établies en face d'Hennef, les fit battre par l'artillerie légère, les tourna par la gorge et y pénétra comme avaient pénétré dans les redoutes de Jemmapes les hussards de Bercheny et de Chamborant; l'armée continua sa marche sans obstacle jusque sur la Lahn. Kléber, prévoyant que la division Championnet rencontrerait une vive résistance devant Limbourg, envoya près de cette di-

vision son aide de camp Pajol qui, ayant pris part en 1792 à l'expédition du général Houchard, connaissait admirablement ces parages. Il y eut là le 20 septembre un combat vif et sanglant, dans lequel Pajol eut son cheval tué sous lui par une balle qui le blessa lui-même à la jambe gauche; il resta cependant auprès du général Championnet jusqu'à la fin de l'action, alla rendre compte du combat à Kléber et seulement alors s'en fut se faire panser[1]. Kléber le félicita vivement à cette occasion.

Le but assigné pour cette campagne à l'armée de Sambre-et-Meuse était le blocus de Mayence, ou plutôt du fort de Cassel sur la rive droite du Rhin. Kléber en fut chargé avec les deux divisions Bernadotte et Championnet. Les fausses manœuvres de Pichegru, commandant en chef l'armée de Rhin-et-Moselle, qui fut battu à Heidelberg en voulant déboucher de Mannheim par les deux rives du Mein, forcèrent l'armée de Sambre-et-Meuse à battre en retraite. Elle parvint à grand'peine à regagner la rive gauche du Rhin où elle se trouva réunie le 21 octobre. La perte de Mannheim l'obligea bientôt à se replier sur la Moselle. Heureusement les Autrichiens eux-mêmes étaient très fatigués; ils proposèrent un armistice qui fut signé le 31 décembre et s'étendit aux deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle. Jourdan partit alors pour Paris, afin d'aller s'entendre avec le Directoire sur les opérations de la campagne de 1796, et Kléber prit le commandement intérimaire de l'armée.

Kléber profita de cette circonstance pour adresser au ministre un rapport dans lequel il demandait la nomination de son aide de camp Pajol au grade de chef de bataillon dans l'infanterie légère. Pajol avait alors 24 ans et moins de deux ans de grade de capitaine; mais on vieillissait vite dans le métier qu'il faisait, et les années de services pouvaient bien compter pour quatre. Le ministre répondit d'abord à Kléber que dans le cas où il serait donné satisfaction au désir exprimé par lui, Pajol ne pourrait rester son

1. On trouve dans les états de service de Pajol la pièce suivante : le général de division Kléber, commandant en chef l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, certifie que le citoyen Pierre Pajol, son aide de camp, a été blessé au passage de la Lahn, le 20 septembre 1793, par une balle qui lui est entrée dans la jambe gauche et que cet officier a continué pendant toute l'affaire, malgré sa blessure, le service le plus actif.



aide de camp. En effet, aux termes de la loi du 3 avril 1795, les généraux commandant en chef pouvaient seuls avoir pour aides de camp des officiers d'un grade supérieur à celui de capitaine. Il est probable que Kléber insista, car Pajol fut nommé, par décret du 9 février 1796, chef de bataillon à la 6[e] demi-brigade d'infanterie légère. De plus, le ministre voulut bien, par une faveur exceptionnelle fondée sur ce que Kléber commandait une des ailes de l'armée, le considérer comme général en chef et lui laisser Pajol pour aide de camp. Pour en finir de suite avec ce qui est relatif à la nomination de Pajol, j'ajouterai que, sur leur demande transmise et appuyée par Kléber, les aides de camp de ce général furent classé dans l'arme de la cavalerie légère. Pour sa part, Pajol fut placé, par décret du 18 juillet 1796, comme chef d'escadron au 4[e] régiment de hussards dont il continue à être détaché auprès de Kléber. C'est ainsi qu'il devint officier de hussards, titre qu'il devait conserver pendant onze ans et dont il se montra toujours fier.

Carnot avait repris, comme membre du Gouvernement, la direction des opérations militaires ; la campagne de 1796 ne peut être regardée comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur à son génie stratégique. Le plan de cette campagne, en ce qui concerne les armées opérant en avant du Rhin, portait en lui le germe de la défaite. C'était déjà une faute d'avoir deux armées indépendantes, celle de Sambre-et-Meuse et celle de Rhin-et-Moselle ; cette faute fut aggravée par les instructions données aux deux généraux en chef. En opérant sur les ailes extérieures de l'armée ennemie, elles tendaient à s'éloigner et à s'isoler l'une de l'autre, de manière à être battues séparément sans pouvoir se prêter un mutuel appui ; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Kléber commandait encore l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, n'ayant au début de la campagne qu'un effectif de 21,000 hommes et composée des deux divisions Lefebvre et Colaud, mais il devait y joindre les divisions Grenier et Championnet aussitôt qu'il aurait démasqué le point où ces deux divisions pouvaient franchir le Rhin. L'armistice fut dénoncé le 31 mai ; le 31 à minuit précis, l'avant-garde de la division Lefebvre, en tête de laquelle marchait le 1[er] chasseurs à cheval, traversa la Wupper qui servait de ligne de démarcation aux deux armées. La ville de Siegbourg fut occupée après un léger

combat. Le général d'Hautpoul avec sa brigade de cavalerie franchit la Sieg à gué et se précipita au galop sur la cavalerie ennemie qu'il culbuta et poursuivit vigoureusement. Le 1er chasseurs était alors commandé par un officier dont le nom devint plus tard bien glorieux et occuperait aujourd'hui le premier rang parmi les noms des généraux de la grande époque, si une mort prématurée ne fût venue lui dérober la gloire qui semblait lui être promise : je veux parler de Richepanse, alors chef d'escadron et remplaçant le chef de brigade absent. Le 1er chasseurs devant continuellement former l'avant-garde, Pajol reçut l'ordre de marcher avec ce régiment de manière à pouvoir tenir Kléber au courant de tout ce qui se passait ; il assista ainsi le 4 juin au brillant combat d'Altenkirchen, où le 1er chasseurs, après avoir culbuté les avant-postes ennemis, chargea de concert avec toute la cavalerie du général d'Hautpoul. L'infanterie de Lefebvre, venant à la suite de cette cavalerie, s'empara à la baïonnette des positions de l'ennemi qui s'enfuit en déroute, abandonnant aux troupes de Kléber 3,000 prisonniers, 4 drapeaux et 12 pièces de canon. La cavalerie avait eu à soutenir de rudes combats ; d'Hautpoul blessé n'avait pas quitté le champ de bataille ; Richepanse, également blessé, le bras en écharpe, n'avait pas cessé de charger avec Pajol à la tête de son régiment. Kléber nomma Richepanse général de brigade sur le champ de bataille même, lui faisant ainsi franchir, conformément à un décret en vigueur, deux grades à la fois.

L'avant-garde continua sa marche rapide, le corps de Kléber reçut bientôt le renfort qui lui était promis et toute l'armée prit position sur la rive droite de la Lahn. Tous ces mouvements avaient pour objet de faciliter à l'armée de Rhin-et-Moselle le passage du Rhin, mais rien n'était encore prêt pour ce passage, Moreau resta sur la rive gauche, et l'armée de Sambre-et-Meuse se trouva exposée sur la rive droite à tous les coups de l'ennemi. Lefebvre fut attaqué à Wetzlar le 15 juin par des forces supérieures et obligé de céder au nombre en se retirant. Dans ce mouvement de retraite son infanterie, surprise par la brusque attaque de cinq bataillons de grenadiers hongrois, se retira un peu trop vite ; aussitôt la cavalerie autrichienne se jeta sur les pièces abandonnées par cette infanterie. Le général Richepanse avec les quatre escadrons

du 1er chasseurs se jette à corps perdu sur la cavalerie autrichienne, et par quatre charges successives donne à l'infanterie le temps de se reformer; l'ennemi revient sur ses pas, mais Richepanse, profitant du moment où le feu de notre infanterie venait de porter le désordre dans les escadrons de cuirassiers autrichiens, s'élance sur ces escadrons et force l'ennemi à cesser enfin ses attaques.

Le combat de Wetzlar n'était que le prélude de l'affaire plus sanglante d'Uckerath, dans laquelle Kléber eut à soutenir les efforts de plus de trente bataillons d'infanterie et de sept régiments de cavalerie. Richepanse et Ney se prodiguèrent à la tête de leurs escadrons, rivalisant de bravoure, d'audace et de ténacité. Kléber lui-même n'avait pas quitté le plus fort de la mêlée. Pajol revenu auprès de son général s'était encore une fois trouvé à bonne école. L'armée repassa la Sieg et la Wupper et rentra le 21 octobre dans le camp de Dusseldorf.

L'armée de Moreau franchit enfin le Rhin à Kehl le 24 juin. Aussitôt informé de cet événement, Jourdan prescrivit à Kléber de reprendre l'offensive, et pour la troisième fois l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse se mit en mouvement sur la route marquée par les champs de bataille de Hennef, d'Uckerath, d'Altenkirchen. Le passage de la Sieg s'opéra le 30 juin sans résistance de la part de l'ennemi qui se contenta de détruire les ponts et les gués. Ney passa la rivière à la nage avec le 6e chasseurs, chassa tous les détachements autrichiens qui bordaient la Sieg et les empêcha de détruire tous les ponts. Quelques compagnies d'infanterie purent ainsi passer sur la rive gauche, Kléber lança alors trois escadrons du 2e dragons, conduits par Pajol, sur la route d'Uckerath ; repoussé d'abord par l'ennemi, puis soutenu par un escadron du 6e chasseurs, Pajol revint à la charge et poursuivit les Autrichiens jusqu'à Uckerath en leur faisant 60 prisonniers et leur tuant ou blessant 200 hommes.

Le centre de l'armée put bientôt passer le Rhin à Neuwied, et toute l'armée de Sambre-et-Meuse se trouva réunie en avant de la Lahn. Cette fois Ney marchait à l'avant-garde, et Pajol avait été détaché auprès de lui. Il assista ainsi au combat de Nauheim dans lequel le 11e dragons et le 6e chasseurs combattirent avec succès la cavalerie ennemie (9 juillet). Le lendemain, Ney marcha avec

le 6e chasseurs sur Friedberg gardé par un fort bataillon autrichien; la 4e demi-brigade d'infanterie étant survenue, les portes de la ville furent enfoncées, on se battit avec acharnement dans les rues, et Friedberg resta en notre pouvoir. Pajol, qui était entré avec Ney en tête du 6e chasseurs, aperçut un drapeau autrichien entouré d'un groupe de soldats ennemis qui cherchaient à le sauver en fuyant au plus vite. Suivi de quelques chasseurs, il se précipita sur ce groupe et enleva le drapeau, que les Autrichiens ressaisirent trois fois et qui finit par lui rester. C'était le deuxième drapeau qu'il prenait de sa main dans un combat de cavalerie. Au sortir de Friedberg, Ney se trouva tout à coup en face des lignes de l'infanterie de Wartensleben, lutta intrépidement et fut enfin dégagé par l'arrivée de la réserve. L'ennemi s'étant décidé à battre en retraite, Richepanse et Ney, toujours accompagnés de Pajol, se mirent à sa poursuite.

L'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse se dirigea sur Francfort; son avant-garde arriva devant cette ville dans la soirée du 12 juillet. En portant aux généraux de division l'ordre de rejoindre immédiatement Kléber, Pajol eut son cheval tué sous lui par un boulet. Dans la soirée même, on lança quelques obus sur la ville, et on somma vainement les magistrats d'en ouvrir les portes. Le lendemain matin, toutes les divisions de l'aile gauche étaient réunies sous Francfort, Kléber accorda aux magistrats un délai de 24 heures, après quoi le bombardement recommença avec une extrême vivacité. Enfin Wartensleben consentit, le 14 au matin, à capituler; la garnison autrichienne sortit avec armes et bagages et se retira sur Aschaffenbourg; les troupes françaises entrèrent dans Francfort. Cinq divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse et la réserve d'infanterie, réunies sous les ordres de Jourdan, se portèrent immédiatement en avant pour gagner Schweinfurt; le 26, elles étaient établies le long du Mein et poussèrent vigoureusement les Autrichiens qui se retirèrent en désordre sur Bamberg, d'où les chassa bientôt Kléber. Il y eut le 6 août, à Hirscheid, un brillant combat de cavalerie : le 1er chasseurs, après avoir chargé à plusieurs reprises, allait être forcé à la retraite lorsque le régiment de cuirassiers (8e de cavalerie) vint le dégager. Le chef de brigade du 8e, Doré, fut tué et Richepanse, blessé d'un coup de sabre, fut sauvé par

le dévouement de son aide de camp Montbrun. Chaque jour de cette marche en avant était d'ailleurs marqué par un combat; Kléber, qui avait remplacé Jourdan malade, ne laissait pas de répit à l'ennemi; il y eut le 7 août deux engagements: l'un sur la Wiesent, l'autre sur l'Aisch; Kléber dirigea en personne cette dernière attaque confiée aux divisions Grenier et Championnet. Le même jour, les divisions Lefebvre et Colaud s'emparaient de Forchheim après un combat dans lequel Ney se couvrit de gloire et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Jourdan vint reprendre le commandement de l'armée, et Kléber, malade à son tour, se retira pour se reposer. Bernadotte fut envoyé avec sa division à Nuremberg, et le gros de l'armée conserva ses positions en attendant des nouvelles de l'armée de Rhin-et-Moselle. Ce fut l'archiduc Charles, généralissime des armées autrichiennes, qui se chargea de lui en apporter.

L'armée de Rhin-et-Moselle n'avait pas imité l'activité de celle de Sambre-et-Meuse et était loin de se trouver à sa hauteur. Après avoir livré à Moreau la bataille indécise de Néresheim, l'archiduc, laissant le général Latour en face de l'armée de Rhin-et-Moselle, se jeta sur la division Bernadotte qui opéra sa retraite avec difficulté. Informé du mouvement de l'archiduc qui s'avançait sur lui avec 66,000 hommes dont 20,000 de cavalerie, tandis qu'il n'en avait que 42,000, Jourdan se décida à une prompte retraite. L'arrière-garde de la division Colaud fut écrasée à Amberg, l'armée coupée dans les montagnes et engagée dans des chemins difficiles parvint à Schweinfurt le 31 août, après trois jours de marche forcée. Dès le début de la retraite, les dissentiments les plus graves avaient éclaté entre Kléber et Jourdan; Kléber ne se gênait pas pour blâmer hautement les mesures ordonnées par le général en chef ainsi que la précipitation avec laquelle on battait en retraite; il présenta ses observations à Jourdan avec une telle vivacité que celui-ci le mit, dit-on, aux arrêts. Kléber exaspéré résigna son commandement et quitta l'armée avec le général Colaud. Pajol fut chargé de ramener en arrière, sous l'escorte de quelques cavaliers, les équipages de son général; cette mission ne fut pas remplie sans difficulté, mais enfin les équipages furent rendus à Bonn en 10 jours de marche, après plusieurs engagements avec les éclaireurs ennemis. Pendant ce temps, l'armée, commandée par Jourdan, était

battue à Wurtzbourg par l'archiduc, et continuant sa retraite, elle parvint à repasser le Rhin après le combat d'Altenkirchen dans lequel fut tué Marceau. Jourdan avait offert au Directoire sa démission qui fut acceptée; il fut remplacé par le général de Beurnonville. Kléber consentit alors à reprendre le commandement de l'aile droite de l'armée, mais la campagne active était terminée, et il ne se passa rien d'intéressant jusqu'à l'ouverture de la campagne de 1797, à part le combat du 21 octobre dans lequel les Autrichiens furent vigoureusement repoussés en essayant de franchir le Rhin de vive force entre Neuwied et Coblentz. Kléber s'y montra à hauteur de sa réputation. Il ne cessait cependant d'insister pour faire accepter sa démission par le Directoire; cette acceptation lui fut notifiée le 26 décembre. Pajol, relevé de ses fonctions d'aide de camp, partit alors pour se rendre en congé à Besançon; c'est là qu'il reçut l'ordre, daté du 2 février 1797, de rejoindre le 4ᵉ hussards auquel il appartenait. Ce régiment, ancien *Colonel général,* était alors commandé par le chef de brigade Merlin qui devint plus tard général de division [1]. Le régiment avait deux chefs d'escadron présents, Pajol ne pouvait donc y être placé qu'*à la suite.* Comme il était plus jeune et plus actif que les deux autres et en particulier que l'un d'eux, le chef de brigade demanda que celui-ci fût mis à la retraite et remplacé par Pajol, mais cette demande fut rejetée par le ministre et Pajol resta au 4ᵉ hussards dans une position secondaire, sans commandement déterminé.

Hoche avait été nommé général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse; il la réorganisa complètement et, au lieu de laisser les régiments de cavalerie dispersés dans les divisions d'infanterie, il les groupa en divisions, composées chacune de troupes de la même arme. Il y eut une division de grosse cavalerie, ou, comme on disait alors, de cavalerie commandée par le général d'Hautpoul, une division de dragons sous les ordres du général Klein, une di-

1. Il y eut sous l'Empire plusieurs généraux de cavalerie du nom de Merlin; il s'agit ici de Christophe-Antoine Merlin, général de division en 1809, mort en 1839, illustré en Espagne et à l'armée du Rhin en 1815. Un autre, Jean-Baptiste Merlin, colonel du 8ᵉ cuirassiers, fut blessé à Essling par un éclat d'obus à la cuisse, nommé général de brigade et classé dans le service des places. Un troisième, Eugène Merlin, fils du fameux jurisconsulte, fut aide de camp de Bonaparte en Égypte et commandait la 18ᵉ division militaire.



vision de chasseurs ayant pour chef Richepanse, enfin une division de hussards sous le commandement de Ney. Cette dernière division se composait des 2e, 3e, 4e et 5e hussards, mais le 5e resta pendant toute la campagne attaché à la division Macdonald. Hoche, qui n'avait devant lui que des troupes inférieures en nombre, fixa le début des hostilités au 18 avril; Lefebvre à droite, appuyé par les chasseurs de Richepanse, Grenier au centre avec les hussards de Ney, durent passer le Rhin sur le pont de Neuwied et rejoindre, sur la Sieg, l'aile gauche commandée par Championnet, ayant sous ses ordres les dragons de Klein. Le 18 avril, à trois heures du matin, Richepanse, précédant Lefebvre, franchit le Rhin; les hussards de Ney et l'infanterie de Grenier suivirent le mouvement, et toute la ligne se porta en avant. Aussitôt les redoutes autrichiennes ouvrirent un feu des plus violents. Tandis qu'à droite l'infanterie de Lefebvre et les chasseurs enlevaient promptement les redoutes qui se trouvaient devant eux, Grenier rencontrait à gauche une vive résistance; Ney s'élança alors avec les 2e, 3e et 4e hussards dans les intervalles des redoutes qui battaient le débouché de la tête de pont, les tourna, culbuta l'infanterie et la cavalerie qui se trouvaient en arrière, les poursuivit vivement et vint barrer la route à l'infanterie autrichienne. Grenier étant venu l'appuyer, la victoire fut complète. Championnet en remportait une autre le même jour à Altenkirchen. Hoche n'eut plus alors qu'à pousser l'ennemi devant lui. Ney avec ses trois régiments de hussards, appuyés par deux régiments de dragons, fut chargé de la poursuite. Le 4e hussards, en tête duquel il galopait le plus souvent, eut avec l'ennemi le 20 avril un brillant engagement où Pajol se fit remarquer par sa bravoure; le 21 Ney, toujours avec le 4e hussards, chargea les Autrichiens jusqu'aux portes de Giessen et ensuite jusqu'à Steinberg. Des renforts étaient arrivés pour soutenir l'arrière-garde autrichienne, les hussards qui n'avaient pas d'infanterie avec eux et qui s'étaient emparés dans Steinberg de 400 hommes d'infanterie avec deux canons, essayèrent d'escalader les hauteurs par lesquelles se retirait l'ennemi. Le 4e hussards, chargé par les hussards de Blankenstein, les repoussa d'abord, mais fut ramené par les dragons de Cobourg. Ney, en essayant de défendre une pièce de canon compromise au milieu des tirailleurs, fut entouré

tout à coup par les hussards de Blankenstein; son cheval s'abattit et il fut fait prisonnier. Le 4e hussards ranimé par la voix de ses chefs revint à la charge pour délivrer le général, mais celui-ci avait déjà été emmené dans les lignes ennemies. Le commandant Pajol s'était, comme d'habitude, fait remarquer par son ardeur dans cette dernière charge. Le lendemain 22, Hoche recevait notification des préliminaires de paix de Leoben et arrêtait son armée. Ney fut mis en liberté sur parole et bientôt échangé contre le général autrichien O. Reilly. Quant à Pajol, toujours chef d'escadron à la suite du 4e hussards, il passa avec ce régiment pendant les années 1797 et 1798 de division en division et d'armée en armée. Hoche était mort à Wetzlar le 15 septembre 1797 ; l'armée qu'il commandait et celle de Rhin-et-Moselle furent fondues en une seule, qui prit le nom d'armée d'Allemagne et fut placée sous les ordres d'Augereau. Ainsi disparut l'armée de Sambre-et-Meuse après trois années de l'existence la plus glorieuse.

Lorsqu'au mois de mars 1799 la guerre générale recommença, l'armée de Mayence, qui avait succédé à l'armée d'Allemagne, prit le nom d'armée du Danube. Elle était sous les ordres de Jourdan et comprenait quatre divisions d'infanterie avec une réserve de cavalerie. Le 4e hussards faisait partie de la division d'avant-garde commandée par Lefebvre et y formait avec le 5e hussards la brigade Soult ; la cavalerie de la division Lefebvre comprenait, en outre, le 17e dragons et le 1er chasseurs. C'est elle qui soutint sur l'Ostrach le premier choc de l'ennemi. La rencontre eut lieu le 20 mars : elle ne fut qu'un prélude du combat livré le lendemain et dans lequel 50,000 Autrichiens menacèrent les 9,000 hommes de Lefebvre. Les troupes de la brigade Soult firent des prodiges de valeur pour arrêter la marche de l'ennemi, mais il fallut se décider à la retraite. Le 4e hussards reçut la mission de contenir l'ennemi et dut charger plus d'une fois sur lui pour l'écarter quand il serrait la colonne de trop près. Dans une de ces charges, Pajol, que son ardeur entraînait toujours au premier rang, eut son cheval tué sous lui. L'archiduc ne poursuivit pas la division Lefebvre avec une vigueur bien remarquable, mais les forces dont il disposait étaient tellement supérieures que Lefebvre devait finir par être écrasé. Pendant qu'il défendait énergiquement le passage du ruisseau d'Ostrach,

il reçut une balle dans le bras et fut forcé, par la quantité de sang qu'il perdait, de quitter le champ de bataille. Soult le remplaça. Le 1er chasseurs et le 4e hussards chargèrent à outrance huit bataillons autrichiens sans pouvoir les empêcher de traverser le ruisseau, et Jourdan se voyant débordé de toutes parts, se décida définitivement à la retraite. Les quatre régiments de cavalerie de la division d'avant-garde (4e et 5e hussards, 17e dragons et 1er chasseurs) reçurent encore une fois la mission de contenir l'ennemi. Pajol venait le dernier avec deux escadrons du 4e hussards; il arrêta la poursuite par sa fière attitude; Jourdan, Lefebvre et Soult lui adressèrent plusieurs fois des éloges pendant cette journée. Ainsi se confirmait la réputation qu'il s'était acquise comme aide de camp de Kléber, réputation qui lui valait à ce moment même une marque de distinction des plus flatteuses. Le général Bernadotte, qui n'avait cessé de servir l'armée de Sambre-et-Meuse tant qu'elle avait existé, commandait alors sur le Rhin l'armée d'observation; l'emploi de chef du 23e régiment de cavalerie, appartenant à cette armée, étant devenu vacant par la nomination de Mortier au grade de général de brigade, Bernadotte proposa au ministre de la guerre, pour remplacer Mortier, le chef d'escadron Pajol. « Officier d'un mérite distingué et estimable sous tous les rapports, écrivait-il au ministre. Il est depuis le commencement de la guerre dans les états-majors et a été à l'école des généraux Kléber, Jourdan, Hoche et Meunier. Plusieurs blessures honorables attestent son courage. » (Pajol avait déjà été blessé quatre fois.)

Le 25 mars eut lieu la bataille de Stockach ou de Liptingen; la division d'avant-garde était commandée par Soult en remplacement de Lefebvre blessé. Le général Mortier commandait l'ancienne brigade de Soult, toujours composée de la 25e demi-brigade légère, des 4e et 5e hussards et du 1er chasseurs. La journée commença bien pour les Français qui s'emparèrent de Liptingen en chassant les Autrichiens des bois qu'ils occupaient. La cavalerie de Mortier poursuivit l'ennemi, et Pajol, avec deux escadrons de hussards, enveloppa deux bataillons qu'il obligea à mettre bas les armes. L'archiduc Charles accourut avec ses renforts et sa réserve composée de 6 bataillons de grenadiers et 12 escadrons de cuirassiers. La cavalerie de réserve de d'Hautpoul voulut charger, elle le fit

sans ensemble, les carabiniers qui étaient en tête de la charge, pris en flanc par les cuirassiers autrichiens, furent ramenés en désordre et culbutés sur l'infanterie qui fut forcée de se replier. La cavalerie de Mortier couvrit la retraite en chargeant avec acharnement ; dans une de ces charges, Pajol, qui s'était lancé à la poursuite de la cavalerie autrichienne, se trouva entraîné seul loin de ses soldats au milieu des fuyards, son cheval fut tué sous lui, et il allait être fait prisonnier lorsqu'il parvint à s'élancer sur un cheval démonté et à rejoindre son régiment. La bataille était perdue, mais l'archiduc Charles ne poursuivit pas vivement l'armée battue. La retraite commença le 26 ; le 4e hussards avait été attaché à la division Souham, commandée provisoirement par le général de brigade Decaen. Jourdan cherchait à couvrir les défilés de la Forêt-Noire, deux postes furent établis en avant de la division Souham, l'un à Tryberg, commandé par le chef de brigade Merlin, composé d'une demi-brigade d'infanterie et d'un escadron du 4e hussards ; l'autre à Furtwangen sous les ordres de Pajol, comprenant deux escadrons du même régiment. Au bout de quatre jours, Jourdan qui était malade crut pouvoir se rendre à Strasbourg en laissant la direction des mouvements de l'armée au général Ernouf, son chef d'état-major. Le jour même de son départ, le poste de Tryberg fut assailli subitement par des forces supérieures et se replia sur Hornberg. Ernouf, craignant d'être tourné, donna l'ordre de battre en retraite et de marcher pendant toute la nuit ; le mouvement s'opéra avec tant de précipitation que Pajol fut complètement oublié à Furtwangen. Enveloppé par l'ennemi le 4 avril au matin et sommé de se rendre, il répondit à cette sommation en commandant la charge, renversa tout ce qui faisait obstacle à son passage et arriva heureusement à Waldkirch, où il rejoignit la division Férino.

A la suite de ces événements, Jourdan fut relevé de son commandement et remplacé par Masséna, qui, après avoir amené en Suisse une partie de l'armée d'Helvétie, finit par réunir cette armée à celle du Danube, conformément à l'autorisation donnée par le Directoire. Le 4e hussards, après avoir plusieurs fois changé de division, se trouvait dans la division Tharreau lorsque Masséna se décida à se retirer sur Zurich. Les généraux Oudinot et Tharreau



laissèrent alors en avant de Winterthur une forte avant-garde commandée par le général Ney, et comprenant les 1re et 10e demi-brigades légères, le 100e de ligne, les 4e et 7e hussards, ainsi que le 1er régiment de dragons. Les deux régiments de hussards avec la 1re légère formèrent la brigade Roget, l'autre brigade de cette division d'avant-garde était commandée par le général Gazan. La journée du 25 mai fut marquée par plusieurs engagements sérieux connus sous le nom de combats d'Andelfingen, de Frauenfeld et de Pfyn. Ney avec la brigade Roget occupa fortement le pont de Pfyn après avoir refoulé les avant-postes autrichiens ; mais le soir l'ennemi survint à l'improviste, enleva Pfyn et rejeta les troupes de Ney au delà du pont. Masséna ayant ainsi perdu la ligne de la Thur ordonna encore une fois la retraite. Le 27 au matin, l'ennemi formé sur trois colonnes attaqua toutes les positions françaises, Ney se préparait à se replier sur Winterthur lorsque le général Tharreau lui prescrivit de reprendre l'offensive en lui promettant l'appui de la division Soult ; Gazan au centre fut repoussé ; Roget à droite culbuta l'ennemi ; Ney, marchant à l'appui de sa gauche avec sa réserve commandée par le général Walther, fut blessé d'un coup de feu au genou et obligé de remettre le commandement au général Gazan. A peine était-il pansé qu'il remonta à cheval et vola de nouveau au milieu de la mêlée ; mais une seconde blessure le mit définitivement hors de combat. Le général Gazan n'avait plus qu'un parti à prendre, celui de la retraite ; elle fut couverte par les charges réitérées du 4e hussards. Le chef d'escadron Pajol eut encore une fois son cheval tué sous lui dans la mêlée (c'était le cinquième), fut renversé à terre et fait prisonnier par les cavaliers autrichiens. Cependant le 4e hussards s'était rallié après la charge, un brillant officier qui devait devenir, 14 ans plus tard, général de division, le capitaine Gérard[1], ancien camarade de Pajol à l'état-

1. Il ne faut pas confondre le général de division François-Joseph baron Gérard avec le maréchal Maurice-Étienne, comte Gérard. Celui dont il est question ici est François-Joseph, hussard au 4e régiment avec Ney, aide de camp de Kléber avec Pajol, capitaine au 4e hussards jusqu'en 1803, major du 3e hussards jusqu'en 1806, colonel du 2e hussards de 1806 à 1809, général de brigade en 1809, général de division en 1813, aide de camp du duc de Nemours en 1832, mort cette même année 1832. Il était de l'âge de Pajol étant né en 1772 à Phalsbourg, patrie du maréchal Lobau.

major de Kléber, s'aperçut de l'absence de son ami. Il fit faire immédiatement demi-tour à son escadron, chargea avec furie la cavalerie ennemie qui venait de s'arrêter et dégagea le prisonnier des mains des Autrichiens. On n'avait pas encore eu le temps de l'emmener, mais on l'avait complètement dépouillé. Ici je copie textuellement le livre de M. le général Pajol : « Dès qu'il se trouva libre, Pajol, quoiqu'il n'eût plus pour tout vêtement que sa chemise, sauta sur un cheval de prise et rejoignit ses camarades. Son retour dans un costume aussi léger excita l'enthousiasme de ses soldats, il en profita pour les ramener encore une fois à la charge sous prétexte d'aller chercher ses habits. Grâce aux vigoureux coups que le 4e hussards porta à l'ennemi, la brigade Gazan put se retirer à Winterthur sans être serrée de trop près. »

Les pertes de cette journée furent balancées, les Autrichiens perdirent un grand nombre de tués et de blessés et laissèrent 800 prisonniers entre nos mains ; ils nous prirent 4 pièces de canon et nous mirent 500 hommes hors de combat, parmi lesquels le général Ney[1].

Masséna se retira d'abord sur la Glatte, mais il ne put y tenir longtemps contre des forces supérieures et il se décida à se replier sur les positions qu'il avait fortifiées autour de Zurich. Le général Oudinot avait remplacé Ney dans le commandement de l'avant-garde, qui comprenait toujours le 4e et le 7e hussards. L'archiduc Charles voulant à toute force devenir maître de Zurich, attaqua l'armée de Masséna dans la journée du 4 juin. Oudinot avec les 4e et 7e hussards fit une charge vigoureuse dont le but était de couper la colonne autrichienne du général Rosenberg. Ce mouvement, s'il avait réussi, aurait produit les plus heureux résultats, mais Rosenberg reçut des renforts et résista vigoureusement. Accueillis par une vive fusillade, les hussards rebroussèrent chemin ; l'infanterie d'Oudinot étant arrivée à son tour, le combat recommença avec une extrême vivacité ; Pajol y donna de nouvelles preuves de sa bravoure, et Oudinot, grièvement blessé, céda le commandement de sa division au général Walther. La journée du 5 se passa sans engagement ; Masséna jugeant inutile de pro-

1. *Mémoires de Masséna*, t. III.



longer la résistance contre des forces trop supérieures aux siennes, évacua Zurich dans la nuit du 5 au 6 pour établir ses troupes derrière la Limmat et la Sihl. Le 4ᵉ hussards fut placé à Brugg, mais il se trouvait ainsi que le 7ᵉ dans un état déplorable. Les combats de Pfyn et de Winterthur, mais surtout celui du 4 juin contre la colonne de Rosenberg, les avaient épuisés. Il était absolument nécessaire de les envoyer se refaire en arrière de l'armée. Pajol se ressentait toujours des suites de sa chute au combat de Winterthur; il profita de la circonstance pour demander un congé de convalescence qui lui fut facilement accordé et partit pour Besançon. C'est là que vint le trouver bientôt sa nomination au grade de général de brigade.

Le hasard semblait avoir favorisé Pajol malgré lui dans une circonstance qui avait tout d'abord excité ses vifs regrets. Kléber, nommé au commandement d'une division de l'armée expéditionnaire d'Égypte, avait pensé immédiatement à son ancien aide de camp et il lui avait écrit pour le rappeler auprès de lui en la même qualité, mais la lettre s'égara en courant après son destinataire, et lorsque Pajol la reçut il était trop tard, Kléber était embarqué et parti. La carrière de Pajol eût-elle été plus belle s'il était allé en Égypte ? C'est ce qu'il est assez difficile de savoir, mais ce qui paraît peu probable, les officiers de l'état-major de Kléber n'ayant pas trouvé grande faveur auprès de Napoléon. Toujours est-il que Bernadotte, devenu ministre de la guerre, recevant après l'affaire de Winterthur une proposition d'avancement établie par Masséna en faveur du chef d'escadron Pajol, le fit nommer, par arrêté du 10 juillet 1799, chef de brigade au 23ᵉ régiment de cavalerie, Pajol n'avait que 27 ans, c'était donc un bel avancement, mais la grosse cavalerie n'était pas son affaire, aussi devint-il beaucoup plus heureux lorsque, 10 jours plus tard, Bernadotte qui connaissait bien ses aptitudes, le fit nommer chef de brigade du 6ᵉ régiment de hussards. Cette place était devenue vacante par la promotion du chef de brigade Laroche au grade de général de brigade[1].

1. Un des plus braves soldats de l'Empire, né en 1767, soldat en 1784, capitaine au 9ᵉ hussards en 1793 pour sa belle conduite dans un combat livré sous les murs de Liége, où il avait pris deux pièces de canon, chef de brigade au 6ᵉ hussards, à la suite de la bataille de Courtrai, où il avait à lui seul enlevé une pièce de canon, se distingua à la bataille de Vérone en 1799, et fut nommé à la suite de cette af-

Le 6e hussards appartenait à l'armée d'Italie et se trouvait alors à Arbizola, près de Savone, où était le quartier général de la division Laboissière dont il faisait partie. Il ne restait plus d'ailleurs que les débris de ce régiment qui avait beaucoup souffert depuis le commencement de la campagne de 1799. Après s'être signalé à la bataille de Vérone, le 6e hussards avait été presque complètement détruit dans la retraite qui suivit la bataille de Novi. Le général Laroche n'avait pas encore été remplacé comme chef de brigade et le régiment était commandé par le chef d'escadron Bordesoulle. Réduit à 300 chevaux, il fut chargé de former l'arrière-garde avec un escadron du 1er hussards, un escadron de cuirassiers et un bataillon de la 68e demi-brigade. L'artillerie s'étant engagée en colonne dans le défilé de Pasturana, la première pièce versa sur la route et arrêta toute la colonne; il y eut là un affreux encombrement dans lequel furent pris les généraux Grouchy, Pérignon et Colli avec un grand nombre de soldats. Le commandant Bordesoulle eut le bras cassé par une balle et parvint cependant à s'échapper. Le 6e hussards se retira avec les débris de l'aile gauche de l'armée sur Savone; il ne comptait plus que 147 hommes et 126 chevaux, presque incapables de marcher les uns et les autres. Championnet vint prendre le commandement de l'armée en remplacement de Moreau; il y avait si peu de cavalerie qu'on ne laissa pas même à Pajol les 130 hussards avec lesquels il était parti d'Arbizola, il lui en resta donc 80 portés bientôt à 93. Les autres régiments n'étaient pas plus forts: le 16e dragons avait 98 hommes, le 19e 57, le 7e chasseurs 44, le 25e 47, soit en tout avec les 93 hommes du 6e hussards 339 cavaliers mis à la disposition du général Laboissière, qui en fit un très médiocre emploi. Championnet, ayant réuni l'armée des Alpes à l'armée d'Italie, fut battu le 4 novembre à Fossano. Au milieu de ces désastres, Gouvion Saint-Cyr obtint seul des succès; il battit les Autrichiens à Bosco et à Novi (4 et 6 novembre).

Après le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre), le gouvernement consulaire s'occupa de réorganiser l'armée, une des

---

faire général de brigade. Couvert de blessures, il quitta le service actif pour n'y rentrer qu'en 1806, fut nommé général de division le 2 février 1808 et employé en 1809 à l'armée d'Allemagne et rappelé à l'intérieur; il mourut en 1845.



premières mesures qu'il prit fut de faire rentrer en France plusieurs régiments et demi-brigades de l'armée d'Italie destinés à faire partie de l'armée du Rhin. Le 6ᵉ hussards était de ce nombre ; mais, avant de pouvoir l'envoyer à une armée active, il fallait lui laisser le temps de se remettre sur pied. En conséquence, il partit pour Avignon, où se trouvait son dépôt et où il arriva dans les derniers jours du mois de décembre. Il comptait en tout, dépôt et escadrons actifs compris, 366 hommes ; dès lors tous les efforts et toute l'activité de Pajol furent consacrés à la réorganisation de son régiment. Dès les premiers jours du mois de janvier 1800, il reçut l'ordre de se rendre à Dôle où il arriva le 21 janvier et qu'il quitta bientôt pour Lons-le-Saulnier. L'effectif du régiment augmenta rapidement grâce aux envois d'hommes et de chevaux dirigés sur les corps de l'armée du Rhin : il s'élevait le 22 mars à 687 hommes et 748 chevaux. On sépara alors du dépôt les 4 escadrons de guerre avec lesquels Pajol partit pour Nancy ; il y arriva le 9 avril et fut mis à la disposition de Moreau.

Pajol et son régiment ne prirent point part, tout d'abord, aux opérations de l'armée du Rhin qui commencèrent le 25 avril par le passage de l'aile gauche sur le pont de Kehl et celui d'une partie de la réserve sur le pont de Bâle. On sait que Moreau avait partagé son armée en quatre corps : l'aile droite commandée par Lecourbe, le centre sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, l'aile gauche commandée par Sainte-Suzanne, la réserve sous le commandement direct du général en chef. Moreau avait en outre sous ses ordres les 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ et 26ᵉ divisions militaires (Metz, Nancy, Strasbourg et Coblentz), qui devaient fournir des renforts aux troupes actives. Les batailles d'Engen, de Moesskirch, de Biberach et de Memmingen rejetèrent sur Ulm l'armée autrichienne du général Kray, et Morean dut envoyer en Suisse un détachement de 20,000 hommes destinés à l'armée de réserve suivant la convention faite d'avance avec Bonaparte. Ces troupes furent remplacées, en partie du moins, par d'autres troupes venues des divisions de l'intérieur. C'est ainsi que le 6ᵉ hussards partit de Nancy le 15 mai à l'effectif de 589 hommes et 575 chevaux ; il était superbe, et Pajol qui avait mis tous ses soins à le réorganiser en était justement fier. Arrivé le 27 à Biberach, il reçut l'ordre de rejoindre la division Leclerc, dont il devait

faire partie et qui appartenait à la réserve de l'armée. Cette division comprenait, en fait de cavalerie, les 10e et 23e chasseurs et le 6e hussards. Après une vaine tentative pour faire sortir Kray de ses camps retranchés, Moreau réunit toute son armée sur la rive droite du Danube et se désida à descendre le fleuve en pivotant sur son aile gauche pour franchir le fleuve de nouveau et menacer les communications de l'armée autrichienne. Par suite du départ de plusieurs généraux, tels que Sainte-Suzanne et Saint-Cyr, Moreau réorganisa son armée sur un nouveau pied, elle ne comprit plus que trois corps: l'aile droite, le centre et l'aile gauche. Richepanse commandait en outre le corps chargé du blocus d'Ulm. La division Leclerc, dans laquelle se trouvait toujours le 6e hussards, faisait partie du corps du centre sous les ordres directs de Moreau. Le passage du Danube eut lieu le 19 juin, Lecourbe avec l'aile droite franchit les ponts de Gremheim et Blindheim après les avoir fait réparer, tomba sur les Autrichiens avec sa cavalerie, les culbuta, battit toutes les troupes envoyées contre lui de droite et de gauche et, soutenu enfin par une partie du corps du centre, força l'armée ennemie à la retraite. Les résultats de cette bataille, connue sous le nom de bataille d'Höchstædt, furent 4,000 prisonniers, 20 pièces de canon, 4 drapeaux et l'évacuation du camp d'Ulm. Le 6e hussards après avoir passé le Danube sur le pont de Lauingen, prit part à la dernière charge exécutée par Lecourbe avec les 6e et 9e hussards, les 6e, 8e et 9e de cavalerie et les carabiniers. Par suite d'un nouveau remaniement, Pajol fut classé avec son régiment dans la division Gudin qui faisait partie de l'aile droite; il prit part ainsi au combat de Neresheim le 23 juin et à la marche sur Munich. Le général Kray, qui était resté sur la rive gauche du Danube, s'étan dirigé sur Neubourg pour y passer le fleuve et conserver ses communications avec Vienne, Lecourbe reçut l'ordre de s'opposer à sa marche. Son avant-garde, conduite par Pajol et composée du 6e hussards, rejeta sur Neubourg tous les détachements ennemis, et le 27 juin l'aile droite se trouva en présence de 25,000 Autrichiens établis sur les hauteurs. Le combat s'engagea immédiatement avec une grande vivacité, les 6e et 8e hussards multiplièrent les charges, l'infanterie vint les soutenir sans pouvoir refouler l'ennemi. Enfin la brigade Puthod s'empara de plusieurs positions occupées par

les Autrichiens ; Pajol qui était en tête de cette brigade avec son régiment se lança contre la cavalerie autrichienne qu'il rompit et mit en fuite à la troisième charge. Pendant ce temps Lecourbe avait réussi à enlever les hauteurs et à refouler l'ennemi dans Neubourg. C'est dans ce combat que fut tué La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France. L'armée continuant sa marche en avant, l'aile droite fut chargée de couvrir cette marche du côté du Tyrol ; à cet effet cette aile reçut encore une nouvelle organisation, et le 6ᵉ hussards dut composer avec le 8ᵉ hussards, le 11ᵉ dragons et le 23ᵉ de cavalerie, la brigade de Nansouty qui faisait partie de la division Gudin. Il s'agissait d'attaquer le corps du prince de Reuss, fort d'une trentaine de mille hommes, disséminés sur un espace énorme depuis Coire et Feldkirch jusqu'à Brégentz, Scharnitz et Innspruck. Le régiment de Pajol se trouva partagé entre plusieurs colonnes et lui-même marcha ainsi que le général Gudin avec la brigade Puthod qui s'empara, après un brillant combat, des retranchements ennemis. D'autre part, Lecourbe et Molitor chassaient l'ennemi de Feldkirch ; c'est à ce moment que fut signé, le 15 juillet, l'armistiee de Parsdorf. La brigade Nansouty (6ᵉ hussards, 11ᵉ dragons et 23ᵉ de cavalerie) fut appelée sur le haut Danube. L'armistice fut renouvelé à Hohenlinden le 20 septembre et dénoncé le 21 novembre ; les hostilités recommencèrent le 28 novembre. Le 6ᵉ hussards fut alors classé dans la division Molitor, chargée de veiller sur le Tyrol. Il fut ainsi privé, comme d'ailleurs toutes les troupes de l'aile droite, de l'honneur d'assister à la bataille de Hohenlinden. Pajol resta sous les ordres du général Molitor jusqu'au 8 avril 1801 et fut chargé de plusieurs missions importantes pour la rentrée des contributions arriérées après la signature du traité de paix de Lunéville (9 février). Les troupes de l'armée du Rhin reçurent au mois d'avril l'ordre de rentrer en France. Le 6ᵉ hussards arriva seulement le 10 mai à Kreuznach où se trouvait le dépôt du régiment. Curély nous a dit dans ses mémoires qu'à ce moment l'armée était magnifique et toute prête à recommencer la guerre, s'il le fallait, contre l'Europe entière. Le 6ᵉ régiment de Pajol ne faisait pas exception à cette appréciation, il présentait un effectif de 839 hommes et 774 chevaux dans le plus bel état possible. Il resta en garnison à Sarrelouis, appelé

alors Sarrelibre, depuis le 6 août 1801 jusqu'au 8 juin 1803. Pendant ce laps de temps il fut inspecté par Ney et par Oudinot.

Après la rupture du traité d'Amiens, des camps furent formés à Utrecht, Gand, Saint-Omer, Compiègne, Brest et Bayonne : le 6e hussards fut envoyé au camp d'Utrecht, alors sous les ordres du général Victor. Pajol avait été nommé, comme nous l'avons vu, chef de brigade le 21 juillet 1799. Il ne fut confirmé dans ce grade par le gouvernement consulaire que le 18 juin 1803, le décret de confirmation était conçu en termes assez singuliers :

« Bonaparte, premier consul de la République, ayant confiance dans la valeur et la fidélité du citoyen Pajol, chef de brigade, le nomme et le confirme dans le grade de chef de brigade au 6e régiment de hussards. Ordonne en conséquence à tous officiers et autres qu'il appartiendra de faire recevoir et reconnaître en ladite qualité le citoyen Pajol (Pierre-Claude). »

Bientôt après le titre de colonel fut rétabli en remplacement de celui de chef de brigade (Arrêté des consuls du 24 septembre). Les troupes faisant partie des camps constituèrent l'armée des côtes de l'Océan. Pajol fut nommé membre de la Légion d'honneur le 11 décembre 1803 : il n'y avait pas encore de grades dans la Légion. Le camp d'Utrecht laissait beaucoup à désirer sous le rapport de l'installation et de l'organisation. Ce rassemblement de troupes portait d'ailleurs à tort le nom de camp, car les troupes en étaient logées dans des casernes, généralement insalubres. Elles comprenaient deux divisions françaises et une division batave. L'Empereur nomma pour les commander en chef le général Marmont, son ancien aide de camp, âgé de 30 ans. Victor, pour qui cette nomination était une sorte de disgrâce, conserva le commandement des autres troupes françaises stationnées en Hollande.

Aussitôt arrivé à son poste, Marmont fit évacuer toutes les casernes et loger les soldats chez l'habitant, il se décida ensuite à réunir pendant l'été ses trois divisions dans un véritable camp.

Actif et résolu, il ne se laissa arrêter par aucune difficulté ni par aucune objection ; il choisit pour l'emplacement de son camp les bruyères de Zeist, fit creuser 30 puits et construire des manutentions ; les troupes vinrent s'installer sous la tente dans la première quinzaine de juillet. Tous les colonels et généraux durent

partager cette installation; Marmont lui-même s'établit de sa personne, en arrière du centre des divisions d'infanterie, dans une magnifique tente fournie par le gouvernement batave. Le camp fut officiellement ouvert le 20 juillet 1804 par ordre du général en chef. Les débuts ne furent pas heureux, d'épouvantables pluies assaillirent les soldats sous la tente et en trois jours plus de 400 hommes entrèrent à l'hôpital. Marmont tint bon, la température se radoucit, les maladies diminuèrent, et la santé des troupes devint excellente. Alors commencèrent les exercices d'instruction comprenant les manœuvres de régiment, les manœuvres de division et les manœuvres de trois divisions sous le commandement du général en chef. L'armée de Marmont acquit ainsi une remarquable instruction et lui-même devint un manœuvrier de premier ordre. Sa cavalerie comprenait : 1° une brigade française commandée par le général Guérin d'Etocquigny, composée des 8e chassenrs et 6e hussards; 2° une brigade batave, dragons et hussards. Cependant Napoléon Bonaparte avait été proclamé empereur des Français le 18 mai 1804; la dignité de maréchal fut rétablie et conférée à 18 généraux de division dont 4 sénateurs. Gouvion Saint-Cyr, Baraguey-d'Hilliers, Marmont remplaçant Eugène de Beauharnais, et Junot furent nommés colonels-généraux des cuirassiers, des dragons, des chasseurs et des hussards. Les grades d'officier, de commandant et de grand officier furent créés dans la Légion d'honneur, une grande promotion eut lieu à cet effet le 14 juin. Pajol y fut compris pour le grade d'officier, donné, sauf quelques rares exceptions, à tous les colonels de l'armée. La distribution des croix aux troupes du camp d'Utrecht fut faite solennellement par Marmont le 9 septembre sur la bruyère de Zeist, à l'imitation de la cérémonie qui avait eu lieu au camp de Boulogne, le 16 août 1804; en présence de l'Empereur. On exécuta ce jour-là le tracé d'une pyramide qui devait s'élever en avant de la droite du camp et qui existe encore sur le plateau le plus élevé; le nom de Pajol s'y trouva gravé avec celui de tous les généraux et de tous les colonels. C'est une pyramide de terre de forme quadrangulaire et de 36 mètres d'élévation supportant un obélisque en pierre sur lequel sont gravées les inscriptions. Elle est encore désignée sous le nom de Marmont-Berg.

L'invasion de l'Angletere par les troupes des camps d'Utrecht, Gand, etc., était chose décidée, les divisions placées sous les ordres de Marmont prirent le 15 mai 1805 la dénomination de 1er corps d'armée détaché de l'armée des côtes de l'Océan. Vers la fin de juin, Marmont reçut l'ordre d'embarquer son corps d'armée sur la flotte du Texel, et dans les premiers jours du mois d'août tout ce corps comptant 28,138 hommes et 2,558 chevaux était embarqué à bord de 173 bâtiments de guerre ou de transport. Le 6e hussards était pour son compte réparti entre 14 bâtiments, dont le *Hersteller* où Marmont prit son quartier général, où s'installa l'amiral hollandais Kikkert, commandant l'escadre du Texel et où se trouvait Pajol lui-même. La fête de l'Empereur fut célébrée le 15 août à bord des bâtiments, et chacun attendait le signal de lever l'ancre lorsque l'ajournement de l'expédition d'Angleterre et les armements de l'Autriche vinrent modifier tous les projets conçus par Napoléon. Prévenu par un avis secret en date du 24 août et par l'ordre définitif qui lui arriva le 29, Marmont fit immédiatement débarquer son armée et la dirigea sur Mayence. Elle était devenue le 2e corps de la Grande-Armée ; le 6e hussards faisait partie de la division de cavalerie attachée à ce corps d'armée et commandée alors par le général Lacoste-Duvivier.

Le 6e hussards fut détaché pour la route près de la 2e division d'infanterie commandée par le général Grouchy. Partie d'Alkmaar le 5 septembre, cette division arriva le 23 à Mayence où le 2e corps forma, avec le 1er corps et les troupes bavaroises réunies sous le commandement de Bernadotte, l'aile gauche de l'armée. Il franchit le Danube sur le pont de Neubourg le 9 octobre sans éprouver de résistance. Le rôle du 2e corps dans la campagne de 1805 fut plus important que brillant. Après avoir été placé dans une position intermédiaire entre les corps d'armée qui bloquaient Ulm et ceux qui faisaient face vers l'est, de manière à barrer la route à l'armée russe si elle se présentait, Marmont fut appelé à faire partie sur la rive droite des troupes du blocus. Après la capitulation d'Ulm, il fut dirigé en seconde ligne sur Munich, Wasserbourg et Lembach, puis Napoléon, voulant empêcher à tout prix l'archiduc Charles, qui revenait d'Italie, de rejoindre l'armée russe, envoya Marmont en observation à Leoben sur la route principale de Vienne en Italie.

Il lui était interdit de livrer bataille, mais il devait se tenir au courant de tous les mouvements de l'ennemi pour en prévenir l'Empereur. Les chemins à suivre dans les montagnes étaient difficiles et dangereux, et le rôle de la cavalerie d'avant-garde particulièrement délicat. Dans la vallée de l'Enns en particulier, la route resserrée entre la rivière et les rochers traversait deux fois de suite l'Enns au delà d'Altenmarkt. Rien de plus facile que de l'intercepter. Il suffisait pour cela de détruire un des deux ponts. La manière dont ces ponts furent préservés de la destruction fit le plus grand honneur à Pajol et au 6ᵉ hussards. Le capitaine O'Nagten, officier des plus entreprenants et des plus vigoureux, fut lancé en avant avec 100 hussards, Pajol le suivait de près avec le gros du régiment et quatre compagnies de voltigeurs. O'Nagten tomba comme la foudre sur les escadrons autrichiens qui barraient le passage, sabra les compagnies chargées de mettre le feu aux ponts, passa le premier de ces ponts en même temps que l'ennemi et le devança à l'entrée du second. Le régiment le suivit au galop, l'obstacle fut franchi et le corps d'armée trouva la route libre. Marmont abandonna ensuite la vallée de l'Enns pour se jeter dans celle de la Mur et s'installa à Grätz pour surveiller les mouvements de l'archiduc Charles. Ce mouvement fut préparé par l'avant-garde aux ordres de Pajol qui, après avoir chassé les postes autrichiens de Rottenfeld, s'y installa avec son régiment et un bataillon d'infanterie; il eut l'occasion de battre près d'Ehrenhausen un fort détachement des troupes du général Chasteler chargé de protéger les flancs de l'armée de l'archiduc Charles. La marche de cette armée par la Hongrie étant démasquée, Marmont reçut ordre de la devancer à Vienne. Pajol qui formait encore l'avant-garde avec le 6ᵉ hussards se trouvait le 7 décembre tout près de Neustadt; il allait donc se heurter aux avant-postes de l'archiduc qui dépassaient Odenbourg, lorsqu'au dire de Marmont il fit « une rencontre très affligeante », c'était celle d'un officier de l'état-major général apportant la nouvelle de l'armistice. Le 2ᵉ corps rétrograda et s'installa de nouveau à Grätz en face de l'archiduc Charles.

Après la paix de Presbourg signée le 27 décembre, Marmont reçut l'ordre d'aller prendre possession du Frioul et d'occuper la ligne de l'Isonzo. Il s'y rendit en occupant d'abord le comté de

Goritz, Trieste et la Carniole. Son corps d'armée se trouva dès lors faire partie de l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène, tout en conservant la dénomination de 2[e] corps de la Grande-Armée. Il resta organisé séparément même après le départ de Marmont, appelé le 7 juillet 1806 au commandement en chef de l'armée de Dalmatie.

L'armée d'Italie comprenait un grand nombre de régiments de cavalerie inutiles pour garder un pays aussi accidenté. L'Empereur se décida à faire venir à la Grande-Armée une partie de ces régiments et notamment les 3[e], 15, 19[e], 23[e] et 24[e] chasseurs. Le colonel Pajol se trouvait avec le 6[e] hussards à Conegliano lorsqu'il reçut notification du décret daté d'Osterode le 1[er] mars 1807, par lequel il était nommé au grade de général de brigade. Il lui était prescrit en même temps de se rendre immédiatement à la Grande-Armée pour y exercer un commandement. Ayant quitté dans la première quinzaine d'avril le 6[e] hussards, auquel il fit ses adieux, après l'avoir commandé pendant huit ans, il se dirigea d'abord sur Berlin par Innspruck, Augsbourg, Nuremberg et Leipzig. De là, d'après les indications du général Clarke, il se rendit au quartier général d'Osterode en passant par Custrin, Posen et Thorn; il y arriva le 12 mai. Il fut appelé par décision du même jour au commandement de la 1[re] brigade de la division de cavalerie légère du général Lasalle. Cette division, organisée au mois de janvier, se composait de 4 brigades, la 1[re] venait d'être commandée par le général Latour-Maubourg et comprenait les 5[e] et 7[e] hussards avec lesquels Lasalle avait fait d'une manière si brillante la campagne de Prusse et pris la place de Stettin. Au moment même où Pajol en prit le commandement, elle fut augmentée du 3[e] chasseurs arrivant d'Italie. Elle reçut encore, mais beaucoup plus tard, le 19[e] chasseurs qui en arrivant d'Italie avait été employé au siège de Dantzig. Les trois autres brigades de la division Lasalle étaient commandées par les généraux Watier, Bruyères et Durosnel.

Pajol prit pour aides de camp deux des plus brillants officiers du 6[e] hussards, le capitaine de la Chasse de Vérigny qui passa plus tard chef d'escadron au 20[e] chasseurs, et fut tué le 3 mars 1812 dans un combat près de Valladolid, et le lieutenant Collesson qui devint capitaine au 4[e] hussards le 5 juillet 1808, chef d'escadron

le 6 août 1811, et fut tué le 15 novembre suivant près d'Aroca en Aragon. Toute la cavalerie, à l'exception de trois divisions de dragons, était cantonnée en arrière de l'armée depuis le commencement du mois de mars ; l'Empereur la réunit un instant à Elbing où elle fut passée en revue le 26 mai par Murat, puis il la fit rentrer dans ses cantonnements, ne comptant commencer les hostilités que le 10 juin. Tout à coup, le 5 juin au matin, quatre colonnes russes dont faisait partie la garde impériale,et qui comprenaient un effectif total de 40,000 hommes, tombèrent sur le corps du maréchal Ney placé en flèche en avant de Guttstadt ; en même temps deux autres colonnes attaquaient le corps de Soult, à Lomitten, et celui de Bernadotte, à Spanden. Le maréchal Ney opéra sa retraite de la façon la plus glorieuse dans les journées du 5 et du 6. Napoléon, immédiatement informé du mouvement des Russes, donne ses ordres de concentration et se porta le 7 sur Deppen, où le 6e corps s'était retiré. L'Empereur amenait avec lui le corps de réserve récemment formé sous les ordres du maréchal Lannes, la cavalerie légère de Lasalle, les dragons de Grouchy, les cuirassiers et carabiniers de Nansouty. Pajol formait avec sa brigade l'avant-garde de cette cavalerie qui ne comprenait pas moins de 20 régiments. Bennigsen, qui commandait en chef l'armée russe, rétrograda alors sur Heilsberg où était établi son camp retranché, et l'Empereur donna l'ordre de reprendre la position de Guttstadt en franchisssant la Passarge. Lasalle, avec les trois brigades Pajol, Bruyères (1er hussards, 13e et 24e chasseurs), et Durosnel (7e, 20e et 22e chasseurs), traversa la rivière et marcha sur Guttstadt ; il rencontra bientôt le corps d'armée de Bagration. Murat qui marchait en tête fit déployer la brigade Pajol à droite et la brigade Bruyères à gauche. Tandis que cette dernière brigade, par une charge vigoureuse, refoulait l'ennemi dans les bois, Pajol, à la tête des 5e et 7e hussards, abordait résolument l'infanterie ennemie qui battit en retraite sur Guttstadt. Alors survint la brigade Durosnel appuyée par la division Nansouty, les Russes précipitèrent leur retraite, traversèrent Guttstadt et passèrent sur la rive droite de l'Alale en franchissant quatre ponts de bateaux. La division Lasalle pénétra dans Guttstadt vers huit heures du soir et alla s'établir plus loin en avant, tandis que l'infanterie de Lannes s'installait à sa place dans la ville. Pajol s'était arrêté avec sa bri-

gade à Altkirch, où s'étaient rendues de leur côté les têtes de colonnes du corps d'armée du maréchal Soult.

Le lendemain 10, Murat, accompagné des brigades de cavalerie légère Pajol, Watier et Durosnel, se porta sur Heilsberg, l'infanterie de Soult le suivait à petite distance ainsi que la division de cuirassiers du général Espagne. Ces troupes, par suite de l'excès d'ardeur de Murat et de Soult, eurent à soutenir devant Heilsberg une lutte des plus sanglantes. L'armée russe occupait des positions formidables retranchées à l'avance ; sa cavalerie, beaucoup plus nombreuse que la nôtre, se trouvait dans la plaine à l'extrême droite. Les dispositions prises par l'ennemi et la nature du terrain dictaient aux généraux français leur ordre de bataille ; à droite les divisions Carra Saint-Cyr, Saint-Hilaire et Legrand abordèrent les lignes d'infanterie de Bagration, tandis que Murat déployait sa cavalerie à l'extrême gauche. Les cosaques ne laissant pas ce déploiement se terminer, fondirent sur nos régiments et les refoulèrent ; Pajol maintint sa brigade en bon ordre et se précipita sur l'ennemi avec fureur. Grâce aux belles charges du 3e chasseurs, du 5e et du 7e hussards, toute la cavalerie de Murat put se rallier. Les cuirassiers du général Espagne et les dragons de Latour-Maubourg exécutèrent à leur tour plusieurs charges brillantes, mais la cavalerie ennemie était beaucoup plus nombreuse que la nôtre, et celle-ci, ramenée à plusieurs reprises après avoir culbuté tout ce qui se trouvait devant elle, fut forcée chaque fois de venir se mettre à l'abri derrière les carrés de la division Legrand. Tandis que cela se passait à la gauche, la division Saint-Hilaire à droite parvenait jusqu'aux redoutes russes, et sans pouvoir y pénétrer restait inébranlable sous un feu violent de mitraille et de mousqueterie. Napoléon survenant alors et voyant la belle contenance de cette division en face des retranchements garnis par plus de 60 pièces de canon, envoya pour la soutenir le régiment des fusiliers de la garde conduit par son aide de camp Savary et commandé par le général Roussel qui, en débouchant sur le terrain, eut la tête emportée par un boulet. La division Verdier du corps de Lannes arrivant à la nuit tombante, aida les troupes engagées à conserver leurs positions, mais sans qu'il fût possible de pénétrer dans les retranchements ennemis. Au milieu de cette lutte acharnée, la division

Lasalle et en particulier la brigade Pajol rendirent les plus grands services. Les colonels Colbert, du 7ᵉ hussards, et Déry, du 5ᵉ, ainsi que l'aide de camp Collesson furent cités pour leur bravoure dans le rapport du général Lasalle.

Le lendemain 11, notre cavalerie légère repoussa la cavalerie ennemie et les Russes évacuèrent la position fortifiée d'Heilsberg à l'approche de nos colonnes d'infanterie conduites par Napoléon lui-même. Le 12, la division Lasalle traversa Heilsberg et la brigade Pajol occupa la ville d'Eylau. Le 13, cette brigade formant l'avant-garde de la cavalerie de Murat, fut attaquée en avant de Wittenberg par la division Kamenski. Pajol chargea vigoureusement les troupes qui se présentèrent et les rejeta sur le gros de la division qui, sans continuer ses attaques, alla prendre position derrière la Frissing. Pajol fit charger par 50 hommes du 5ᵉ hussards et 50 hommes du 3ᵉ chasseurs plusieurs détachements de cavalerie qui cherchaient à défendre le passage du pont de Gross-Lauth. Le premier de ces deux détachements était commandé par le chef d'escadron Wathiez, aide de camp de Lasalle, et le second par le capitaine de Vérigny, aide de camp de Pajol: « L'un et l'autre, dit le général Lasalle dans son rapport, ont fourni vigoureusement la charge, poursuivi l'ennemi jusqu'auprès de Wittenberg et rougi leurs sabres du sang de leur chef. Pendant cette journée son Altesse impériale (Murat) a manœuvré sur l'ennemi avec la brigade Pajol, ayant en seconde ligne ses dragons et ses cuirassiers. Il n'est pas d'éloges qu'elle ne m'ait faits de cette brigade, et elle connaît tous les services qu'elle lui a rendus. Le 5ᵉ hussards, son colonel en tête, a soutenu dans des défilés les efforts de l'ennemi quatre fois plus nombreux. Le général Pajol lui a fait conserver sa position malgré le feu du canon sur le point qu'il gardait. » En effet, Murat arrivant vers deux heures de l'après-midi à Wittenberg où la brigade Pajol avait pris position, disposa sur le terrain les divisions Gudin et Friant du corps de Davout, ainsi que les dragons et les cuirassiers, et envoya en reconnaissance sur Kœnigsberg la brigade Pajol, qui trouva en arrière de Gollau l'arrière-garde du général prussien Lestocq. Pajol lança sur la cavalerie ennemie le 5ᵉ hussards, qui la rejeta sur son infanterie; les dragons arrivèrent à ce moment avec l'artillerie légère et, après plusieurs charges succes-

sives, l'ennemi croyant avoir affaire à plus forte partie, battit en retraite sous les boulets.

Le lendemain 14, pendant la bataille de Friedland, Murat et Soult continuèrent leur marche sur Kœnigsberg; Pajol commandait encore l'avant-garde de la cavalerie de Murat. En chargeant à la tête du 3e chasseurs il culbuta les lignes prussiennes et les força à rentrer dans Kœnigsberg. La ligne d'investissement fut formée par l'infanterie de Soult à gauche, par la cavalerie de Murat au centre et l'infanterie de Davout à droite. La brigade Pajol balaya les détachements qui restaient encore en dehors de la place. Voici comment s'exprime à ce sujet Lasalle dans son rapport : « Le général de division avec la 1re brigade a continué sa route sur Kœnigsberg. Après avoir culbuté ce qui s'opposait à son passage, il s'est porté jusqu'à l'entrée des faubourgs de cette place. Pour y arriver le 3e régiment de chasseurs, commandé par le colonel Charpentier, a fait plusieurs charges hardies et heureuses ; le 5e de hussards a marché sur le feu des batteries prussiennes ; le 7e de hussards a forcé l'ennemi sur la gauche. Le brave général Pajol a chargé à la tête de chacun de ces régiments. » Le soir même, Murat reçut une dépêche de Napoléon datée du champ de bataille à trois heures de l'après-midi et lui prescrivant de marcher en toute hâte sur Friedland avec toute sa cavalerie et le corps de Davout. En conséquence la brigade Pajol et la brigade de dragons Barthelémy vinrent coucher le soir à Weissenstein, mais le lendemain matin un nouvel ordre joint à la nouvelle de la victoire de Friedland prescrivit de diriger la brigade Pajol sur Wehlau. Lasalle arriva avec cette brigade le même jour à 6 heures du soir à Wehlau, où il trouva les brigades Durosnel et Bruyères. Il forma alors l'avant-garde de la Grande-Armée, qui poursuivait les Russes.

Le 16 au matin, la division Lasalle traversa la Prégel et arriva en face de Taplacken occupé par de nombreux détachements d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie russes. Les cosaques se jetèrent sur les régiments de Lasalle qui, les déployant promptement, eut bientôt raison de ces cavaliers irréguliers par la précision de ses manœuvres et la vigueur de ses charges en ligne. Il tomba ensuite sur l'infanterie et, après un engagement assez vif, il s'empara du village de Taplacken. Le lendemain 17, Murat rejoignit la divi-

sion Lasalle et marcha de sa personne à l'avant-garde, suivi de près par Davout avec son corps d'armée renforcé d'une division de dragons et d'une division de cuirassiers. La brigade Pajol marchait en tête, elle rencontra l'arrière-garde ennemie postée en avant de Schirrau et composée d'infanterie et de cavalerie. Pajol s'élança au galop à la tête du 3[e] chasseurs, culbuta tout ce qu'il avait devant lui et refoula l'infanterie dans les bois, mais là il rencontra une résistance des plus vives ; il fut bientôt rejoint par le 5[e] et le 7[e] hussards et par le général Lasalle qui amenait la brigade Durosnel. La lutte fut des plus acharnées. Enfin la brigade Pajol refoula toute la cavalerie ennemie qui entraîna l'infanterie dans sa retraite désordonnée. Le 18, un nouveau combat eut lieu sur la Schillup ; les régiments de Pajol balayèrent tous les cosaques qui se trouvaient devant eux, et la division prit ses cantonnements. Tout à coup les cosaques revinrent à l'improviste, espérant surprendre nos régiments pendant leur installation, mais Pajol lança sur eux à fond de train le 5[e] hussards qui les força à une prompte retraite. Enfin, le 20, il marchait sur Tilsitt, lorsqu'à une lieue de cette ville il rencontra un aide de camp du prince Bagration venant en parlementaire. Il fit conduire cet officier à Murat, qui l'expédia à l'Empereur, et continua sa marche ; il entra dans Tilsitt à 8 heures du matin, précédant toute l'armée. L'Empereur accepta les propositions d'armistice qui lui étaient apportées par l'aide de camp de Bagration : la campagne se trouva ainsi terminée. Du 9 au 18 juin, les trois régiments de la brigade Pajol n'avaient perdu que 75 hommes tués, 233 blessés, 16 prisonniers et 321 chevaux ; un seul régiment, le 3[e] chasseurs, entrait dans ce total pour 46 tués, 110 blessés et 12 prisonniers, soit en tout 168 hommes hors de combat sur 400. Les pertes supérieures de ce régiment tenaient à l'acharnement du combat de Schirrau, le 17 juin.

Après la signature du traité de Tilsitt, l'armée française fut répartie en quatre grands commandements militaires, dont le premier, sous les ordres du maréchal Davout, comprenait le 3[e] corps, les dragons de Lahoussaye, la cavalerie légère de Lasalle réduite aux brigades Pajol et Watier, les troupes polonaises et saxonnes. Ce commandement s'étendait sur tout le territoire du duché de Var-

sovie. La brigade Pajol avait été augmentée d'un régiment, le 11[e] chasseurs ; elle fut placée en cantonnement le long de la Pilica. Une nouvelle répartition de l'armée fit reculer les troupes de Davout jusqu'à Custrin, la brigade Pajol fut envoyée ensuite en Silésie ; son général partit en congé pour la France où il épousa une des filles du général Oudinot. Il fut élevé par un décret du 19 mars 1808 à la dignité de baron de l'empire. La dotation afférente à ce titre et montant à un revenu total de 4,000 fr. (4,003 fr. 24 c., suivant l'état détaillé joint au décret), lui fut seulement conférée le 21 novembre suivant. L'Empereur avait, par décret du 21 octobre, dissous la Grande-Armée d'Allemagne, dont une partie venait d'être dirigée sur l'Espagne, et constitué l'armée du Rhin sous les ordres du maréchal Davout. Le 3[e] chasseurs fut envoyé à Francfort et la brigade Pajol fut de nouveau réduite à trois régiments : 5[e] et 7[e] hussards, 11[e] chasseurs. L'armée du Rhin comprenait en tout dix régiments de cavalerie légère répartis en trois brigades. A la suite de différentes mutations, il se trouvait au commencement du mois de janvier 1809, en Allemagne, 17 régiments de cavalerie légère, dont 10 momentanément placés sous les ordres de Pajol.

Aux premiers symptômes de guerre avec l'Autriche le maréchal Davout partit pour Wurtzbourg, où il s'installa le 20 mars. La brigade Pajol forma la ligne des avant-postes en présence des Autrichiens qui, sans avoir déclaré la guerre et sans commencer les hostilités, se portaient en avant ; il fallait dans cette position autant de prudence que de vigilance. Occupé à Paris aux préparatifs de la guerre, Napoléon n'avait pu encore rejoindre l'armée ; il envoya pour le remplacer le major général Berthier qui montra dans cette circonstance quelle différence il y a entre donner des ordres soi-même et transmettre les ordres d'un chef. Le maréchal Davout avait commencé à concentrer son corps d'armée à Ingolstadt d'où il lui était facile de se réunir aux troupes placées à Augsbourg sous le commandement de Masséna. Berthier lui donna l'ordre de se porter sur Ratisbonne, ce qui avait l'inconvénient de partager l'armée en deux portions entre lesquelles pouvait s'interposer l'archiduc Charles avec toutes les forces réunies dans sa main. La division Saint-Hilaire était postée à proximité de la ville de Ratisbonne,

que Pajol était chargé de garder avec sa brigade et un régiment d'infanterie. Il sut se maintenir dans cette position en face des troupes autrichiennes de la rive gauche du Danube.

L'organisation de la Grande-Armée comprenait alors trois corps d'armée commandés, le 2e par Lannes[1], le 3e par Davout et le 4e par Masséna; une réserve de cavalerie sous les ordres de Bessières, composée des deux divisions de cavalerie légère Lasalle et Montbrun et des trois divisions de cuirassiers Nansouty, Saint-Sulpice et Espagne. Il était venu s'y joindre en outre les armées bavaroise et wurtembergeoise. La brigade Pajol devait former avec la brigade Piré, qui fut remplacée plus tard par la brigade Jacquinot (1er, 2e et 12e chasseurs), la division du général Montbrun; mais, par suite des mouvements opérés, le général Pajol se trouva seul avec ses trois régiments pour éclairer le maréchal Davout auquel il rendit dans cette circonstance d'énormes services.

Le corps du maréchal Davout concentré autour de Ratisbonne, d'après les ordres de Berthier, se trouvait dans la position la plus périlleuse. Le maréchal dut, d'après les ordres de l'Empereur qui était enfin arrivé, se diriger sur Abensberg pour se réunir au reste de l'armée. Cette marche, pendant laquelle les troupes de Davout devaient prêter le flanc à l'armée autrichienne, présentait les plus grandes difficultés. Le vainqueur d'Auerstædt s'en tira heureusement à force d'énergie, d'habileté et de prudence. Il forma ses troupes sur trois colonnes; à droite, le long du Danube, le parc d'artillerie, les équipages et les cuirassiers; au centre, les divisions Morand et Saint-Hilaire; à gauche, les divisions Gudin et Friant. Une quatrième colonne aux ordres de Montbrun, composée des six régiments de cavalerie légère de Pajol et de Jacquinot, avec deux bataillons du 7e léger, était chargée de couvrir la marche à l'extrême gauche et de surveiller les débouchés par lesquels l'ennemi aurait pu tourner les colonnes en marche. L'archiduc Charles ayant mis de son côté ses troupes en mouvement pour couper le corps de Davout, il devait y avoir nécessairement rencontre. Cette rencontre donna lieu, le 19 mars, à la bataille de Tengen ou de Thann, particulièrement glorieuse pour le

1. Le no 1 n'existait pas.

maréchal Davout et ses troupes. Les divisions Morand et Gudin, formant la tête des deuxième et troisième colonnes, poursuivirent leur marche sans se heurter aux Autrichiens ; Davout les laissa rejoindre l'armée bavaroise à Abensberg avec la cavalerie légère de Jacquinot et les cuirassiers de Saint-Sulpice ; il soutint ensuite le combat avec les divisions Saint-Hilaire et Friant qui remportèrent une victoire complète sur le corps de Hohenzollern.

Pendant que se livrait la bataille de Tengen, Montbrun avec ses six régiments de cavalerie légère, bientôt réduits à trois, et ses deux bataillons d'infanterie, tenait tête à tout un corps d'armée autrichien, celui de Rosenberg. Il fut admirablement secondé par Pajol. Rosenberg cherchait à couper Montbrun de la division Friant, ce qui ne devait pas lui être difficile vu l'énorme supériorité de ses forces; mais le 7e léger résista énergiquement à tous les efforts de l'ennemi pour s'emparer des hauteurs sur lesquelles s'appuyait Montbrun ; Pajol, chargeant successivement avec le 5e et le 7e hussards, puis avec le 11e chasseurs, culbuta à plusieurs reprises la cavalerie autrichienne, notamment les chevau-légers Vincent et les hussards Stipiz. De nouveaux régiments prirent leur place, ils furent repoussés par le 7e léger qui leur enleva 700 prisonniers et par la cavalerie de Pajol dont les charges redoublèrent de vigueur. Les munitions commençaient à s'épuiser, le nombre des ennemis augmentait sans cesse; 18 pièces d'artillerie mises en batterie dirigeaient un feu violent sur les troupes de Montbrun ; ce général se décida à la retraite sous la protection du 15e léger et d'une brigade de cuirassiers envoyée par le maréchal. Le général Jacquinot rejoignit les divisions Morand et Gudin; Montbrun et Pajol se placèrent à l'extrême gauche de la division Friant. Dans cette affaire, à laquelle on donna le nom de combat de Dinzling, Montbrun eut un cheval tué sous lui et Pajol reçut une forte contusion; ils avaient pris à l'ennemi plus de 1,000 hommes et lui en avaient tué ou blessé environ 500 en ne perdant eux-mêmes que 200 hommes. Luttant contre huit régiments d'infanterie appuyés par une nombreuse cavalerie, ils avaient paralysé tout un corps d'armée pendant la moitié de la journée.

Le lendemain 20 avril, l'Empereur battit complètement à Abensberg le centre de l'armée autrichienne ; le maréchal Davout con-

tint l'aile droite. Le 65e de ligne, chargé de défendre Ratisbonne, s'était vu forcé de capituler. Les corps d'armée autrichiens de la rive gauche du Danube pouvant alors déboucher sur les derrières de notre extrême gauche, Montbrun se trouva dans une position très critique. Cette position devint des plus graves dans la journée du 21. Pendant que l'Empereur culbutait à Landshut la gauche des Autrichiens et que Davout avec les divisions Saint-Hilaire et Friant repoussait à Leüchling les corps de Rosenberg et de Hohenzollern, Pajol se porta avec une partie de sa brigade et le 7e léger au devant de l'ennemi qui avait déployé quatre régiments d'infanterie et une forte cavalerie. Les Autrichiens ne bougeant pas, Montbrun laissa le général Pajol en face d'eux avec quatre compagnies du 7e léger et un escadron de cavalerie, afin de rejoindre le maréchal Davout. L'un et l'autre étaient fort exposés, Pajol étant à Pessing en face du corps de Kollowrath, et Montbrun à Dinzling étant menacé par le corps de Liechtenstein. Le 22 au matin, l'Empereur, après avoir fait prévenir le maréchal Davout, arrivait à toute vitesse avec les troupes de Lannes, les Wurtembergeois et les cuirassiers. Son canon devait servir de signal à Davout pour entamer l'attaque. Jusqu'à l'arrivée de l'Empereur, Montbrun et Pajol multiplièrent avec acharnement les charges destinées à arrêter les avant-gardes ennemies. Pajol eut dans ces charges deux chevaux tués sous lui. Montbrun se tira d'affaire par l'habileté de ses manœuvres comme il l'avait fait les jours précédents. Lorsque Eckmühl fut dépassé par notre aile droite, l'armée française se trouva déployée sur une seule ligne ; à l'extrême gauche, Montbrun, à gauche Davout, au centre Lefebvre avec les Bavarois et tous les cuirassiers, enfin à droite Lannes. La bataille se termina par une des plus belles victoires de Napoléon. Les charges des cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice, ainsi que le grand combat de cavalerie d'Egglofsheim sont restés célèbres. Les cuirassiers furent appuyés par la cavalerie de Montbrun. L'arrivée du corps de Liechtenstein arrêta la poursuite, qui fut reprise le lendemain par Napoléon avec la cavalerie et les corps de Lannes et de Davout. L'archiduc Charles avait commencé sa retraite pendant la nuit par le pont de Ratisbonne et avait fait jeter un pont de bateaux qui fut terminé le 23 au matin. Poussés vivement par les cuirassiers, les



Autrichiens hâtèrent leur mouvement. La cavalerie légère de Montbrun marchant sur la gauche prenait part à la poursuite; Pajol marchait en tête avec le 7e hussards et trois compagnies d'infanterie; il culbuta les avant-postes et fit avertir le général Montbrun qui accourut à son secours avec le reste de ses troupes. Les trois régiments de Pajol poussèrent vivement l'ennemi jusque dans Ratisbonne au moment même où l'infanterie de Lannes escaladait les remparts.

Les opérations de cette courte campagne, commencée le 19 avril et terminée si brillamment le 23, ce qui l'a fait désigner sous le nom de *Campagne des Cinq jours*, furent pour l'armée française l'occasion d'une grande distribution de récompenses; Pajol fut pour sa part nommé commandeur de la Légion d'honneur.

L'archiduc Charles avait été rejeté sur la rive gauche du Danube; Davout et Montbrun furent chargés de le poursuivre. Montbrun avait avec lui, outre les trois régiments de la brigade Pajol, le 12e chasseurs; il poussa en avant à une certaine distance de l'infanterie sans que sa marche donnât lieu à aucun incident grave. La poursuite s'arrêta à Cham, où Montbrun reçut l'ordre de rejoindre à Passau le corps du maréchal Davout. Ce corps lui-même, passé sur la rive gauche, se dirigea sur Saint-Pœlten et Mautern. Le général Montbrun fut alors envoyé au devant de l'armée d'Italie avec les brigades Jacquinot (7e hussards, 1er et 2e chasseurs) et Colbert (7e et 20e chasseurs, 9e hussards), et Pajol se trouva commander la cavalerie du corps de Davout composée désormais du 5e hussards et des 11e et 12e chasseurs laissés jusque-là en observation à Cham.

La rupture du grand pont du Danube empêcha le maréchal Davout de prendre part à la bataille d'Essling. Après cette bataille il fut chargé de surveiller la rive droite. La brigade Pajol vint s'établir dans les environs de Vienne. Elle se réunit le 3 juillet à la brigade Jacquinot pour former de nouveau la division Montbrun qui passa dans l'île Lobau le 4 juillet; cette division franchit le petit bras du Danube en tête du 3e corps le 5 juillet à 4 heures du matin. Pendant la bataille du 5 elle fut employée à battre le pays au-delà de Russbach pour reconnaître la position de l'archiduc Charles. Le 6 juillet à 5 heures du matin, Montbrun, soutenu par

les dragons de Grouchy, traversa le Russbach et refoula la cavalerie autrichienne. Dans le mouvement décisif du corps de Davout pour s'emparer des hauteurs du Neusiedel, la division Montbrun formait l'extrême droite, Jacquinot à droite, Pajol à gauche. Venaient ensuite les dragons de Grouchy et plus loin, à gauche de Grouchy, les cuirassiers du duc de Padoue. Une masse considérable de cavalerie autrichienne tomba subitement sur la droite de la brigade Jacquinot, la culbuta et la refoula en désordre. Pajol parvint à contenir cette cavalerie par des charges réitérées. Le régiment des hussards de Blankenstein, qui s'était aventuré trop loin à la poursuite de la brigade Jacquinot, fut ramené en désordre par une belle charge du 7ᵉ hussards. Le 11ᵉ chasseurs, conduit par Pajol, culbuta à son tour les dragons d'O'Reilly. Au milieu de la mêlée, Pajol enleva le colonel de son cheval et le ramena prisonnier. Sabré et dispersé dans tous les sens, ce régiment ne put se rallier ; les dragons de Riesch et les chevau-légers de Hohenzollern voulurent réparer son échec, ils furent arrêtés par les dragons de Grouchy. Les divisions d'infanterie de Davout s'emparèrent des hauteurs de Neusiedel et marchèrent sur Wagram où le général Oudinot entra de son côté après avoir repoussé les troupes qui l'occupaient. Le centre et la gauche de l'armée se portèrent alors en avant et l'archiduc Charles ordonna la retraite. La cavalerie de Montbrun, de Grouchy et du duc de Padoue, appuyée par la division Friant, poursuivit le corps de Rosenberg; Montbrun qui marchait à l'avant-garde avec les deux brigades Pajol et Jacquinot fit prisonniers deux bataillons autrichiens et ne s'arrêta qu'au pied des hauteurs boisées. Le lendemain matin il se lança à la poursuite de l'ennemi. Sa division fut renforcée par la brigade Colbert détachée du corps d'Oudinot et, avec neuf régiments, il précéda le corps de Marmont envoyé en toute hâte sur la route de Brünn, tandis que Masséna suivait celle de Znaïm. Montbrun ne tarda pas à découvrir la véritable piste de l'armée autrichienne. D'après ses indications, Marmont n'hésita pas à se jeter à gauche sur Znaïm en franchissant la Thaya. Le 10 juillet au matin, Pajol qui tenait la tête de la division Montbrun fit replier la cavalerie ennemie, et Marmont avec son infanterie réussit à couper la route de Znaïm à Brünn. L'archiduc lui opposa immédiatement des forces considérables ; Marmont, après

s'être emparé du village de Tasswitz, bivouaqua sur les positions qu'il avait conquises. Le 11 juillet au matin, Masséna attaquait Znaïm avec vigueur, et Marmont, auprès de qui Napoléon venait d'arriver, se préparait à le soutenir, lorsqu'une suspension d'armes proposée par le prince de Liechtenstein de la part de l'archiduc Charles vint mettre fin au combat. Pajol avait eu un cheval tué sous lui à l'attaque des hauteurs de Tasswitz.

Les négociations pour la paix durèrent longtemps. Pajol avec sa brigade resta sous les ordres de Montbrun et de Davout. Après la signature du traité de Vienne (14 octobre 1809), l'évacuation de l'Autriche fut commencée immédiatement; le corps de Davout et la cavalerie légère de Montbrun fermaient la marche. Ces troupes occupèrent le pays cédé à la France par le traité de Vienne.

La brigade Pajol se trouvait avec la division Friant à Braunau, lorsque l'impératrice Marie-Louise y arriva le 16 mars 1810 pour être remise solennellement au major général Berthier et à la reine de Naples qui représentaient l'Empereur. Cette cérémonie fut l'occasion de grandes fêtes pour les officiers, les sous-officiers et les soldats. Les escadrons de Pajol avaient escorté l'Impératrice depuis Ried jusqu'à Braunau et l'escortèrent encore après le 16 mars jusqu'à Augsbourg. Le pays occupé par le maréchal Davout fut livré à la Bavière, et les troupes de ce maréchal quittèrent la rive droite du Danube pour se rendre en Westphalie. Vers le milieu du mois de juillet, Pajol reçut l'ordre de se rendre à Strasbourg, où sa brigade fut dissoute. Quant à lui il alla se reposer en congé dans la belle terre de Jeandheurs, récemment achetée par son beau-père le maréchal Oudinot. Sa réputation comme général de cavalerie était désormais établie. Nommé commandeur de la Légion d'honneur après la bataille d'Eckmühl, n'ayant guère que deux ans d'ancienneté de grade de général de brigade, il ne pouvait être l'objet d'aucune proposition. Davout demanda pour lui à l'Empereur le titre de comte de l'Empire, distinction qui eût été exceptionnelle pour un officier de son grade. L'Empereur ne jugea pas à propos de la lui accorder, mais la démarche faite par le prince d'Eckmühl, juge compétent et difficile à contenter, prouve du moins l'estime qu'il avait conçue pour Pajol.

La brouille commençait à se déclarer entre les empereurs de

France et de Russie, et la guerre devenait de plus en plus probable. Pour s'y préparer, Napoléon fit porter les avant-postes de Davout d'abord sur l'Oder, ensuite sur la Vistule. La garnison de Dantzig fut élevée à 15,000 hommes, et Pajol, par décret du 15 mars 1812, fut nommé au commandement de la cavalerie stationnée dans l'arrondissement de cette place. Il arriva à Dantzig le 20 mai et y trouva le 2e régiment de chasseurs, le 7e hussards, le 9e chevau-légers ainsi que le 9e lanciers polonais. Lorsque la cavalerie légère de la Grande Armée fut organisée en brigades, Pajol fut nommé au commandement de la 2e de ces brigades, composée du 2e chasseurs et du 9e lanciers polonais ; la 1re brigade, sous les ordres du général Bordesoulle, était composée des 1er et 3e chasseurs ; ces deux brigades indépendantes l'une de l'autre formèrent la cavalerie légère du premier corps d'armée commandé par Davout.

Le 20 juin, la brigade Pajol bordait le Niémen dans les environs de Kowno. Trois ponts furent jetés par le général Éblé en aval de cette ville, et la brigade Pajol franchit le fleuve le 24 au matin suivie de près par la brigade Bordesoulle et par toute l'infanterie du premier corps, mais la réserve de cavalerie de Murat ne tarda pas à prendre les devants pour entrer à Wilna.

D'après les renseignements reçus par l'Empereur, Davout fut détaché avec les divisions Compans et Dessaix et ses deux brigades de cavalerie légère au-devant de l'armée de Bagration, pour la couper de l'armée de Barclay de Tolly. Ces troupes formaient deux colonnes : dans l'une, Pajol était suivi par la division Compans, avec laquelle marchait le maréchal Davout ; l'autre colonne était composée de la division Dessaix, précédée par la cavalerie légère de Bordesoulle. En se dirigeant de Wilna sur Minsk, l'avant-garde de Pajol eut plusieurs combats à soutenir, notamment contre le corps de Doktoroff. Au moment d'entrer à Minsk il fut rejoint par la brigade Gauthrin (6e hussards, 8e chasseurs) du corps de cavalerie de Grouchy, momentanément placée sous ses ordres. L'entrée de nos troupes à Minsk décida le prince Bagration à s'éloigner au plus vite. Il eût été en grand danger si le roi Jérôme, avec le corps des Westphaliens, eût marché assez vite ; mais un conflit éclata entre le maréchal et le jeune prince. Jérôme résigna son commandement et Davout, réduit à ses propres forces, ne put barrer complètement

la route à Bagration. Il réussit du moins à retarder sa jonction avec Barclay de Tolly, en le forçant à remonter le Dniéper. Il avait alors sous ses ordres les divisions d'infanterie Dessaix, Compans et Claparède, la cavalerie légère de Pajol et de Bordesoulle, le corps de cavalerie de Grouchy (cavalerie légère de Chastel et dragons de Lahoussaye), enfin, les cuirassiers de Valence détachés du corps de Nansouty. Pajol commandait une avant-garde composée de sa brigade, du 1er chasseurs et du 25e de ligne. Il manœuvra avec habileté sur les deux rives de la Bérézina et éclaira la marche du maréchal Davout pendant que celui-ci livrait à l'ennemi le beau combat de Mohilew ou de Soltanowka. Le maréchal, rallié enfin par les Westphaliens et les Polonais, rejoignit alors la Grande Armée à Orcha. Après un assez long séjour de l'Empereur dans cette ville, séjour pendant lequel Pajol ne cessa de parcourir les rives du Dniéper et franchit ce fleuve à Rossasna, sa brigade forma ensuite de nouveau l'avant-garde dans la marche sur Smolensk. Pendant toutes ces opérations du 1er corps il n'avait pas livré de combat retentissant, mais il avait admirablement rempli le rôle de général d'avant-garde. Sur ces entrefaites, le général Sébastiani, qui commandait la division de cavalerie légère du corps de Montbrun, découragé par plusieurs surprises dont il avait été victime, demanda à être relevé de son commandement ; le maréchal Davout proposa de le remplacer par Pajol qui, en vertu de cette proposition fortement motivée, fut nommé général de division par décret du 7 août 1812. Il vint à Roudnia le 11 août prendre le commandement de la division Sébastiani, composée de trois brigades, savoir : la brigade Saint-Geniez, 11e et 12e chasseurs, la brigade Berthe, 5e et 9e hussards, et la brigade Subervie, hussards polonais, chasseurs wurtembergeois et ulans prussiens. Toutes ces troupes, encore émues de la surprise d'Inkowo, avaient été retirées des avant-postes. Pendant que la cavalerie de Murat prenait la tête de la colonne, Pajol avec sa division fut laissé à Roudnia pour couvrir les communications. Il eut pendant les deux journées de la bataille de Smolensk de nombreux engagements avec les cosaques et fut placé sous les ordres du prince Eugène. Celui-ci forma avec la division italienne Pino, la division Pajol et la cavalerie du général Guyot, un corps de 8,000 hommes chargé de la mission dif-

ficile de défendre contre les cosaques la ligne des communications de l'armée. Mais, quelques jours plus tard, dans la prévision d'une grande bataille, l'Empereur rappela à lui toutes les troupes restées en arrière et la division Pajol rejoignit le corps de Montbrun. Ce corps fut, comme on le sait, placé le jour de la bataille de la Moskowa en arrière du centre de l'armée formé par le corps du maréchal Ney. Exposée à un feu d'artillerie des plus violents, la division Pajol perdit beaucoup de monde, et le général Montbrun lui-même, le premier général de cavalerie depuis la mort de Lasalle, fut frappé mortellement à côté de Pajol. La lutte s'était engagée et continuait avec une extrême vivacité. Murat prescrivit au général Pajol de joindre à sa division la brigade Wolf composée des 1er et 2e hussards westphaliens, de déployer toute sa cavalerie en ligne et de se tenir prêt à charger. Pajol se déploya en effet en face des flèches que l'infanterie de Ney avait occupées et dépassées, mais au moment où il se préparait à soutenir la brigade du général Beurmann (1er, 2e et 3e chasseurs wurtembergeois) vivement ramenée par l'ennemi, le roi de Naples lui envoya dire de laisser charger les divisions de cuirassiers Wathier et de France. Les troupes de Pajol restèrent donc immobiles sur l'emplacement où elles s'étaient déployées et qui était battu par une grêle de boulets et d'obus. Un de ces derniers projectiles éclatant entre Pajol et le général Subervie, avec lequel il s'entretenait, emporta la cuisse du cheval de Pajol et tua net celui de Subervie. Pajol, relevé sain et sauf, remonta sur un autre cheval, mais le général Subervie, blessé dans sa chute, dut quitter le champ de bataille.

Le lendemain 8 septembre, la division Pajol forma l'avant-garde du corps qui devait poursuivre l'ennemi sous les ordres de Murat. Ici, je reproduis textuellement le récit dû à M. le général comte Pajol : « Le 11e chasseurs qui formait tête de colonne à une assez grande distance des autres régiments était parvenu, après une heure de marche, au milieu d'une forêt que traversait la route lorsqu'il fut assailli par une nuée de cosaques. Pajol, qui conduisait lui-même ce régiment, lança deux escadrons en fourrageurs, mais les hommes et les chevaux étaient si fatigués qu'ils ne purent éloigner les cosaques. Il fallut rallier les deux escadrons et faire ouvrir contre les cavaliers ennemis un feu de carabines. Ce moyen

ne réussit pas davantage. Les cosaques abordèrent le 11e chasseurs et l'on se battit corps à corps. Au milieu de la mêlée, un sous-officier de cosaques se glissa derrière le général : il allait le percer de sa lance lorsque le brigadier Huarn du 5e hussards qui faisait partie de l'escorte étendit raide mort l'audacieux cosaque. Le gros de la division, averti de ce qui se passait, accourut au galop et dégagea le général Pajol ainsi que le 11e chasseurs qui avait été fort maltraité. »

La cavalerie de Murat arriva trop tard devant Mojaïsk pour pouvoir y pénétrer le soir même ; les Russes évacuèrent la ville pendant la nuit, et le 9 au matin la division Pajol, traversant Mojaïsk, serra de près l'arrière-garde ennemie. Cette arrière-garde, après avoir marché assez vite, s'arrêta à Krimskoïé pour y tenir ferme. Pajol, suspendant sa marche, disposa ses régiments à droite et à gauche de la route et attendit le roi de Naples qui arriva bientôt avec la division d'infanterie Friederichs. Le feu s'engagea ; des tirailleurs ennemis, embusqués derrière des meules de foin, tuaient ou blessaient un grand nombre de nos cavaliers. Pajol, s'étant avancé vers une de ces meules pour reconnaître la position exacte des tirailleurs ennemis avant de les faire charger, reçut presque à bout portant un coup de feu qui lui cassa le bras. On le transporta dans un château voisin, et le général Exelmans prit le commandement de sa division, que la gravité de sa blessure ne lui permettait plus d'exercer.

Une fois pansé, Pajol fut placé dans sa voiture pour suivre l'armée et succéda le 14 septembre au quartier général dans les ruines de la maison de campagne du comte de Rostopchin, gouverneur de Moscou, incendiée par l'ordre du comte lui-même. Le lendemain 15, son aide de camp l'installa à Moscou dans un hôtel magnifique où rien ne manquait; mais, au moment où il se préparait à dîner, le feu éclata avec violence; le général n'eut que le temps de sortir et de s'éloigner avec toutes ses voitures qui n'avaient pas encore été déchargées. Après avoir erré toute la nuit à la recherche d'un abri, il finit par s'installer dans un hôtel du faubourg de Kalouga que les flammes avaient épargné; il y resta pour faire soigner sa blessure, espérant toujours se rétablir de manière à pouvoir reprendre son service, il refusa de partir avec le convoi

dirigé le 15 octobre sur Smolensk et comprenant avec les généraux et colonels blessés les principaux trophées enlevés de Moscou. L'inspecteur aux revues Denniée, qui avait été chargé par l'Empereur d'aller visiter les blessés, raconte que quand il rendit compte à Sa Majesté du refus de Pajol, Napoléon assura qu'il n'en était pas surpris, tant il avait en estime le caractère de ce général. Lorsqu'à la nouvelle de la surprise de Winkowo il fut décidé que le quartier impérial quitterait Moscou le lendemain 19 octobre pour se porter sur Kalouga, tandis que le maréchal Mortier resterait au Kremlin avec la jeune garde, l'Empereur fit proposer à Pajol de le suivre ou de rester au Kremlin, à son choix; le général préféra partir avec le gros de l'armée. Il arriva ainsi, non sans peine, à Smolensk, où le maréchal Mortier put lui faire cadeau d'un sac de froment et de la moitié d'un bœuf, provisions qui, ménagées avec soin, durèrent jusqu'à la fin de la retraite. Il parvint par une chance des plus heureuses à franchir le pont de la Bérézina. Arrivé le 27 avec ses équipages sur la rive gauche au milieu d'un encombrement inexprimable, il dut attendre jusqu'au lendemain pour essayer de passer. Jugeant enfin le moment favorable dans la soirée du 28, il fit approcher ses équipages après avoir fait attacher les chevaux de devant de chaque voiture au train de derrière de la voiture précédente afin d'empêcher la file d'être coupée. A ce moment l'artillerie du corps de Victor, qui avait tiré jusqu'à la dernière extrémité, barra le passage à ce petit convoi en s'engageant sur le pont. Heureusement le capitaine commandant la batterie tête de colonne prit les équipages du général Pajol pour ceux du général d'artillerie et les fit intercaler entre ses pièces, de sorte qu'ils se trouvèrent transportés sur la rive droite. Or, le général Pajol avait encore à ce moment, alors que Napoléon avait fait brûler un grand nombre de voitures, un coupé, deux calèches, un fourgon et vingt chevaux de main ; cela donne une idée de ce que pouvaient être les impedimenta de la Grande-Armée. Il ne perdit qu'un fourgon laissé le 7 décembre à Wilna parce que les chevaux ne pouvaient plus le traîner. Il trouva à Kowno un inspecteur des vivres de sa connaissance qui, après l'avoir invité à dîner avec ses aides de camp, lui donna assez de pain blanc, de rhum, de vin et de viande pour pouvoir gagner

Gumbinnen, d'où il se rendit à Kœnigsberg. Là, il reçut la plus généreuse hospitalité d'un bon bailli chez lequel il avait logé en allant en Russie et qui le soigna avec sollicitude pendant toute une semaine. Il souffrait toujours beaucoup de sa blessure et, malgré la chance relative qu'il avait eue pendant la retraite, il tomba gravement malade à Elbing, où il s'était rendu en quittant Kœnigsberg. Le mal dont il fut atteint était la *fièvre de congélation*, sorte de fièvre cérébrale qui décimait l'armée. Sa vie fut sérieusement en danger et cependant il était urgent pour lui de s'éloigner d'Elbing, car l'ennemi approchait. On fit d'abord partir pour Berlin les équipages du général en ne gardant à Elbing qu'une calèche, quatre chevaux, un cocher et deux domestiques, puis, le 10 janvier 1813, le général Loison, gouverneur d'Elbing, prévint l'aide de camp de Pajol que la ville devait être évacuée sous quarante-huit heures. Les avis des médecins furent très partagés : trois sur cinq pensèrent que le malade ne pouvait être transporté; deux furent d'avis de tenter l'aventure. C'est à quoi se décida Pajol, qui arriva le 13 à Dantzig sans accident, en même temps que le corps de Macdonald y faisait son entrée.

Sa vigoureuse constitution et son énergie triomphèrent de la maladie et de la fatigue; la fièvre avait disparu. Dantzig allait être bloqué; le général Rapp, gouverneur de cette place, engagea Pajol à partir au plus vite; celui-ci se rendit en poste d'abord à Berlin, ensuite à Besançon. Un ordre du ministre de la guerre, en date du 26 février, lui prescrivit d'être rendu le 7 mars à Magdebourg pour y prendre le commandement de la 2e division du corps de cavalerie de Sébastiani : il était absolument hors d'état de se mettre en route, et il demanda une prolongation de congé qui lui fut accordée sans difficulté.

Aussitôt qu'il fut à peu près rétabli, il écrivit au ministre de la guerre pour se mettre à sa disposition, et il reçut l'ordre de se rendre au quartier général impérial à Dresde ; il y arriva au moment de la signature de l'armistice de Pleswitz. Napoléon lui donna, vers la fin de juin, le commandement d'une division de cavalerie légère composée du 7e régiment de chevau-légers, du 8e régiment de chasseurs italiens et du 14e régiment de hussards. Cette division se trouva complètement organisée vers le milieu du mois de

juillet, et Pajol, chargé d'observer les défilés qui conduisent en Bohême, établit son quartier-général à Freyberg. En disposant convenablement ses détachements, il parvint à pouvoir rendre compte à l'Empereur de tous les mouvements des avant-gardes autrichiennes. La division qu'il commandait ne tarda pas à être rattachée au 14ᵉ corps formé, en vertu d'un décret du 4 août, sous les ordres du maréchal Gouvion Saint-Cyr. Ce corps d'armée comprenait 4 divisions d'infanterie commandées par les généraux Mouton-Duvernet, Claparède, Berthezène et Razout, d'un effectif total de 20,000 hommes, presque tous jeunes conscrits.

L'armistice ayant été dénoncé et l'Autriche ayant déclaré la guerre à l'empereur Napoléon, les hostilités furent commencées par Blücher, commandant l'armée de Silésie, dès le 18 août. Pendant que Napoléon, accouru en toute hâte, repoussait cette agression, Schwartzenberg, avec la grande armée de Bohême, franchit la frontière les 20 et 21 août. Le général Pajol fut attaqué le 22 sur toute la ligne qu'il occupait; sa cavalerie fit assez bonne contenance et se retira sans encombre. L'infanterie fit éprouver à l'ennemi des pertes sensibles. Dresde était l'objectif de Schwartzenberg; Napoléon, attachant la plus grande importance à la possession de cette capitale, en avait organisé la défense sinon contre une armée, du moins contre les incursions des corps de partisans. Un camp retranché protégeait parfaitement la ville sur la rive droite; il n'en était pas de même sur la rive gauche où l'on s'était borné à relier les murs des jardins avec les haies, les clôtures en bois, les murs, à barrer les intervalles non clos par des palissades ou des palanques et à construire en avant de la ligne ainsi formée cinq redoutes trop petites et trop espacées pour couvrir le front immense des faubourgs. Le 14ᵉ corps se replia derrière les clôtures et dans les redoutes; une reconnaissance dirigée par Murat qui venait d'arriver permit de constater la présence de toute l'armée coalisée et d'en avertir l'Empereur, qui dirigea sur Dresde la garde, les corps de Marmont et de Victor et la cavalerie de Latour-Maubourg. Napoléon arriva de sa personne le 26 août à 10 heures du matin, au moment où se présentaient les colonnes de l'armée de Schwartzenberg. Le signal de l'attaque fut donné à ces colonnes vers 4 heures de l'après-midi. Malgré sa grande infériorité de forces, le 14ᵉ corps

résista vigoureusement jusqu'à l'arrivée de deux divisions de la jeune garde qui forcèrent l'ennemi à battre en retraite. La division Pajol en particulier se comporta parfaitement; dès le début de la bataille, le 14e hussards culbuta la cavalerie qui formait la première ligne ennemie et bouscula la seconde ligne; mais, entraîné trop loin par son ardeur, ce régiment se heurta à une troisième ligne composée de cavalerie, qui le ramena vivement. L'infanterie de la seconde ligne ayant repris ses rangs dirigea une vive fusillade sur le 14e hussards en même temps que toute la cavalerie de la première ligne qui s'était ralliée tombait sur ce régiment. Pajol le dégagea en chargeant à la tête du reste de sa division ; il eut, dans cette circonstance, encore un cheval tué sous lui : c'était le dixième depuis son entrée au service. Murat, arrivé avec le corps de Latour-Maubourg, prit le commandement de toute la cavalerie et tomba sur la droite de l'armée ennemie qui fut obligée de battre en retraite. Le succès de cette glorieuse journée n'était que le prélude de la victore du lendemain, victoire due principalement à la cavalerie de Murat qui détruisit presque complètement l'aile gauche des Autrichiens ; les trois quarts des troupes de cette aile furent faites prisonnières avec plusieurs généraux. Toute son artillerie et 12 drapeaux tombèrent aux mains de Murat. Deux régiments de la division Pajol, aidés par un régiment de cuirassiers saxons, tombèrent sur les régiments Archiduc Régnier et Lusignan, enfoncèrent leurs carrés et les sabrèrent.

Le général Pajol prit la tête du 14e corps dans la poursuite de l'ennemi et conduisit l'avant-garde avec la plus grande activité. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la conduite du maréchal Gouvion Saint-Cyr dans cette circonstance, où il a été accusé d'avoir contribué par ses lenteurs à la perte du corps de Vandamme, entouré à Kulm par toute l'armée ennemie. Pajol, en ce qui le concerne, se conduisit de façon à mériter l'éloge exprimé sur son compte dans la lettre écrite par Gouvion Saint-Cyr à l'Empereur le 31 août : « Je supplie avec instances réitérées Votre Majesté de me conserver cet officier général ; il n'y en a pas un autre capable de faire exécuter une reconnaissance ou un mouvement de cavalerie d'une manière aussi satisfaisante. »

Après avoir paré aux nécessités résultant du désastre de Kulm,

de la défaite du maréchal Macdonald à la Katzbach et de l'échec éprouvé par Oudinot à Gross-Beeren, l'Empereur revint à Dresde pour secourir Gouvion Saint-Cyr qui paraissait très menacé ; il reprit vivement l'offensive le 8 septembre avec le 14ᵉ corps et força l'ennemi à battre en retraite. La cavalerie du général Pajol, malgré son extrême faiblesse numérique, exécuta quelques belles charges et fit des prisonniers. Vers la fin de la journée un escadron du 14ᵉ hussards fut porté au-devant d'un gros corps de cavalerie prussien qui protégeait la retraite des coalisés. Pendant ce temps, Pajol manœuvrait avec le reste de sa division. « L'Empereur, dit M. le général comte Pajol, passait en ce moment avec le roi de Naples qui, voyant l'escadron du 14ᵉ hussards en position, s'écria qu'il fallait le faire charger. — Non, non, dit Napoléon, laissez faire Pajol, qui agit prudemment ; puis tous s'éloignèrent, mais quelques instants après, Murat revint et voulut absolument que l'escadron fût lancé. Le général eut beau lui représenter qu'il fallait attendre l'effet de son mouvement tournant, le roi de Naples tint à son idée, et l'ordre de charger fut porté au capitaine que Pajol fit soutenir par une compagnie d'infanterie déployée en tirailleurs. L'escadron s'élança bravement, il n'en revint que le capitaine et un trompette. » De son côté le maréchal Gouvion Saint-Cyr raconte le fait ainsi qu'il suit : « Murat ne trouvant sous sa main que ce seul escadron qui ne fût pas engagé, lui ordonna, sans trop savoir lui-même pourquoi, de charger le régiment entier des hussards de Growno. Il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver à une si petite troupe et aussi peu expérimentée : elle s'abandonna dans la charge et fut taillée en pièces. Il ne revint que le capitaine commandant et, je crois, deux sous-officiers. Murat, pour dédommager cet officier et obtenir son silence sur l'échauffourée qu'il lui avait fait faire, vanta sa bravoure et demanda pour lui de l'avancement, qu'il obtint. »

Le lendemain 9 septembre, la cavalerie de Pajol replia vivement les avant-postes ennemis ; l'Empereur la fit renforcer par ses escadrons de service et les gardes d'honneur qui venaient de faire leur apparition à l'armée. Le mouvement offensif, interrompu par suite de la difficulté des chemins et repris quelques jours après, fut définitivement abandonné le 18 septembre, parce que l'ennemi avait sur ce point des forces trop considérables. « Napoléon (ici encore

je cite textuellement M. le général Pajol), dans une reconnaissance qu'il faisait ce jour-là en personne, ayant manqué d'être pris par suite du peu de vigilance des piquets de sa garde, s'écria devant tout son état-major, le prince Berthier, le maréchal Mortier et Caulaincourt, « qu'il n'avait plus de général de cavalerie, que Pajol « seul savait non seulement se bien battre mais ne pas dormir, se « bien garder et n'être jamais surpris ». Il lui fit expédier sur-le-champ l'ordre de se rendre près de lui et le prévint qu'il allait lui confier le commandement du 5e corps de cavalerie. Le mouvement de retraite du 14e corps commença le 19 et fut suivi de près par les avant-gardes des alliés. Le 2e chasseurs italien fut vivement attaqué le 22 et le 24, et repoussa l'ennemi. L'effectif des régiments de la division Pajol était considérablement diminué ; il demanda en vain des renforts et eut beaucoup de peine à conserver sa ligne d'avant-postes. Il eut notamment à soutenir une vigoureuse attaque de cavalerie le 5 octobre. L'ennemi fit prisonnier un escadron du 14e hussards qui était de grand'garde et se jeta sur la division. Pajol fut obligé de payer de sa personne et parvint après plusieurs charges dirigées par lui-même à reprendre son ancienne ligne. Le 14e corps se retira alors sur Pirna, et le maréchal Gouvion Saint-Cyr remit à Pajol ses lettres de service pour le commandement en chef du 5e corps de cavalerie, lettres qu'il avait dans les mains depuis le 30 septembre. « Il n'avait pas voulu, dit-il au général, consentir à son départ avant que son corps d'armée tout entier fût ramené dans les positions de Dohna et de Pirna. »

Le 5e corps de cavalerie, dont Pajol venait prendre le commandement, était de création toute récente ; il comprenait trois divisions, la première, de cavalerie légère, sous les ordres de Subervie, de 17 escadrons de hussards et de chasseurs ; la seconde, commandée par le général Lhéritier, 16 escadrons de dragons ; la troisième, ayant pour chef le général Milhaud, 14 escadrons de dragons arrivant d'Espagne, soit en tout 46 escadrons d'un effectif de 6,129 hommes et 6,427 chevaux, y compris 6 batteries d'artillerie légère sous les ordres du général Couin. Ce corps faisait partie des troupes placées sous les ordres du roi de Naples pour couvrir Leipzig et comprenant le 2e corps (Victor), le 5e corps (Lauriston), le 8e corps (Poniatowski), les 4e et 5e corps de cavalerie (Keller-

mann et Pajol). En arrivant à Mittweyda, Pajol n'y trouva que les divisions Subervie et Lhéritier ; la division Milhaud, encore en route, ne devait rejoindre que plus tard. Il participa à toutes les opérations de Murat, depuis le 5 jusqu'au 12, et notamment au combat de Borna (10 octobre) dans lequel le roi de Naples avec les 1er et 8 corps, appuyés par les 4e et 5e corps de cavalerie, repoussa les Russes qui marchaient sur Leipzig. Pajol, à la tête du 3e hussards, régiment venu récemment d'Espagne, chargea et sabra les avant-postes russes, culbuta l'avant-garde de Wittgenstein et s'empara des ponts de Gestewitz et de Kitzscher. Un régiment polonais sabra ou jeta dans la rivière les troupes qui défendaient ces ponts. Le corps de Pajol complété par l'arrivée de la division Milhaud vint prendre position le 12 à Liebertwolkwitz où se trouvait le quartier général du roi de Naples. Il prit part le 14 au grand combat de cavalerie dans lequel furent engagés le 4e corps de cavalerie et une partie du 5e. Après plusieurs charges successives la cavalerie ennemie fut rejetée sur le corps de Wittgenstein, mais 12 escadrons prussiens et plusieurs escadrons de cosaques tombèrent sur le flanc de la cavalerie française qui, ne pouvant résister à cette attaque et mise en désordre, se réfugia derrière l'infanterie. Le soir même, le roi de Naples, témoin de la bravoure déployée par le général Pajol, le nommait sur le champ de bataille commandeur de l'ordre des Deux-Siciles.

L'armée prit ses dispositions pendant la journée du 15 pour la bataille qui devait se livrer le lendemain. A cette bataille, dite de Wachau, le 5e corps de cavalerie se trouva d'abord à l'aile droite avec le 4e ; une belle charge des dragons parvint à contenir l'infanterie prussienne qui attaquait les corps d'Augereau et de Poniatowski, mais ils furent pris en flanc par les cuirassiers Lavachoff qui les ramenèrent et les forcèrent à reprendre leurs positions. La bataille continua avec un acharnement dont l'histoire offre peu d'exemples ; Napoléon se décida vers trois heures à tenter un grand effort de cavalerie sur la ligne ennemie. Le 4e corps, composé de la cavalerie polonaise, et les dragons de la garde furent placés à cet effet à droite de Wachau, tandis que Pajol avec le 5e corps de cavalerie et Latour-Maubourg avec le 1er corps se plaçaient à gauche sous les ordres de Murat. La charge fut tout d'abord des plus bril-

lantes, l'infanterie ennemie fut culbutée, les cuirassiers de Latour-Maubourg s'emparèrent de 26 bouches à feu. Pajol, qui était en tête, fit arrêter le 5e corps afin de reconnaître le terrain; son aide de camp, le capitaine Biot, « revint bientôt annoncer, dit M. le général Pajol, que la vallée en avant de Gossa n'était qu'un vaste marais où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail. Pajol avertit immédiatement le roi de Naples qui, après avoir causé quelques instants avec lui, s'éloigna.

Murat avait à peine fait quelque temps de galop qu'un obus vint rouler sous le cheval de Pajol et éclata : le cheval fut écartelé et le général lancé à 7 ou 8 pieds en l'air. Le capitaine Biot le releva : il avait le bras gauche cassé et les côtes fracturées. Murat, averti de cet événement, voulut conduire la charge lui-même. Ses cavaliers s'embourbèrent dans les marécages ; les hussards et les cosaques de la garde russe, seule et dernière réserve de l'ennemi, se jetèrent sur eux et les repoussèrent en désordre. Les cuirassiers de Latour-Maubourg perdirent la plupart des pièces dont ils s'étaient emparés; ce général lui-même eut la cuisse emportée par un boulet. Toute la cavalerie française et russe passa par-dessus le général Pajol que son aide de camp avait étendu à terre, en se tenant près de lui; il n'eut aucun mal. Une fois l'avalanche passée, ils se relevèrent et, l'un appuyé sur l'autre, regagnèrent péniblement nos lignes. Un éclat d'obus vint encore renverser Pajol sans lui faire d'autre mal qu'une forte contusion. Il rejoignit enfin une de ses divisions et fut transporté à Leipzig dans un état épouvantable. Son bras pendait presque en lambeaux; son visage et son corps n'étaient qu'une plaie. On raconte que l'Empereur, le vayant passer, s'écria : « Mon cher Pajol, je fais une grande perte que je ne remplacerai pas. » Il dit ensuite à son entourage : « Si Pajol en revient, il ne doit plus mourir ! »

Pendant que le combat continuait, Pajol fut transporté dans une des premières maisons de Leipzig; les médecins appelés près de lui voulurent l'amputer : il s'y refusa absolument et on lui posa un premier appareil sur le bras. La première condition de la guérison était pour lui le repos absolu ; il put jouir de ce repos pendant la journée du 17 consacrée aux mouvements de troupes et même pendant la bataille du 18. Le 19 au matin, un officier du maréchal

Oudinot vint l'engager à partir immédiatement pour Francfort; le maréchal mettait une voiture à sa disposition. Pajol fit réunir ses bagages et ses équipages et, profitant du moment où l'ennemi qui serrait de près l'arrière-garde venait d'être repoussé, il fit mettre en mouvement la petite colonne. Pendant que cette colonne traversait la grande place, un boulet tua une des ordonnances, ricocha sur la voiture du général et alla se loger dans le premier étage de la maison occupée par le roi de Saxe. On put cependant gagner les boulevards et traverser le pont avant l'explosion. Les voitures de Pajol continuèrent à suivre l'armée pendant toute la retraite, mais non sans difficulté. Pour pouvoir franchir la gorge formée par l'Unstrut au delà de Fribourg, le général fit intercaler ses calèches entre deux canons d'un parc commandé par le colonel G..., un de ses camarades d'enfance. Tout à coup l'artillerie légère arrivant par derrière au galop pour se mettre en batterie, les calèches durent se lancer à fond de train pour ne pas être jetées dans le ravin, il fallut courir ainsi sur une longueur de 2,000 mètres. L'artillerie ayant pris un chemin à droite se porta sur les hauteurs en conservant la même allure. L'ennemi riposta ; les boulets et les balles passaient par-dessus la tête du général, qui parvint cependant à franchir l'Unstrut sur un pont de chevalets. Le cocher et le postillon prirent peur, les chevaux s'emballèrent, la voiture versa; le général et son aide de camp durent gagner à pied le plus prochain village. Des soldats d'infanterie rattrapèrent le postillon qui avait coupé les traits et se sauvait à travers champs. La voiture réparée, Pajol put reprendre sa place dans la colonne formée par le parc d'artillerie. Il n'y était guère en sûreté, car ce parc n'avait d'autre escorte que les canonniers formés en pelotons sur les flancs.

Le 22 octobre, il parvint à Erfurt, où se trouvait le quartier général, et hâta son mouvement de retraite en prévision des événements, car il craignait d'être coupé de la France. Il essuya à sa sortie de Wach, le 26 octobre, un hourra de cosaques auquel il échappa à grand'peine. Le jeune Gorcy, fils du médecin en chef de l'armée qui voyageait dans une de ses voitures, fut tué par les cosaques. Arrivé le 27 à Fulda, Pajol y tomba assez gravement malade par suite d'un commencement de gangrène provenant de ce que sa blessure n'avait pas été pansée depuis 24 heures. Enfin

après plusieurs autres péripéties, le général Pajol arriva à Mayence le 30 octobre au matin, grâce au dévouement de son aide de camp, le capitaine Biot, et du frère de cet officier, le Dr Biot, attaché à sa personne depuis son passage à Erfurt. Il partit de Mayence le 12 novembre avec un congé de trois mois pour rétablir sa santé. Il n'était pas encore guéri lorsque l'invasion de la Franche-Comté par les coalisés le força à quitter Besançon pour se réfugier à Paris.

La grande armée de Bohême avait franchi le Rhin sur le pont de Bâle du 21 au 24 décembre; l'armée de Silésie sous les ordres de Blücher traversa ce fleuve du 1er au 3 janvier à Mannheim et à Coblentz. Les préparatifs de défense ordonnés par Napoléon comprenaient des armées insurrectionnelles formées par les levées en masse des départements. Pajol fut appelé au commandement de l'armée d'insurrection de la Franche-Comté, mais bientôt après l'Empereur lui confia la défense de la vallée de la Seine entre Nogent et Paris, ainsi que les parties adjacentes de la vallée de l'Yonne et du Loing. Les troupes placées sous ses ordres comprenaient une division de gardes nationales à organiser à Montereau sous les ordres du général Pacthod, une batterie d'artillerie, une division de cavalerie composée de régiments provisoires de dragons, de chasseurs et de hussards. La cavalerie devait arrêter les partis ennemis qui précéderaient l'armée de Schwartzemberg dans la direction de Paris; l'infanterie avait à garder tous les ponts de la Seine, de l'Yonne et du Loing. Arrivé le 26 janvier à Nogent, Pajol fit organiser les travaux de défense des ponts, mais sa division était loin d'être complète et il lui était impossible de faire face à tout ce qu'on exigeait de lui.

Après la bataille de La Rothière l'Empereur se dirigea sur Nogent où s'installa le corps de Marmont. Pajol établit son quartier général à Montereau. Son corps d'armée comprenait alors une brigade d'infanterie forte de 1,400 hommes, 30 bataillons de garde nationale d'un effectif total de 3,000 hommes sous les ordres du général Pacthod, un détachement de 500 gendarmes, une brigade de régiments provisoires de chasseurs (général Delort) forte de 460 chevaux, une brigade de régiments provisoires dedragons (général Grouvel), 466 chevaux; une brigade de régiments provi-

soires de hussards (général du Coëtlosquet), 351 chevaux ; des détachements de gardes nationaux, de douaniers, de dragons et d'infanterie (15e de ligne) placés à Nemours, Pont-sur-Yonne et Sens sous les ordres des généraux Montbrun et Alix. En somme, Pajol avait sous ses ordres 6,104 hommes d'infanterie, 500 gendarmes, 1,400 hommes de cavalerie et 6 pièces d'artillerie ; c'était bien peu pour accomplir la tâche importante et difficile dont il était ehargé.

Napoléon se porta sur Champaubert et Montmirail contre l'armée de Silésie; il avait confié au maréchal Oudinot le commandement supérieur des troupes laissées dans la vallée de la Seine. 6,000 Cosaques passèrent l'Yonne, le 8 février, à Villeneuve-sur-Yonne et se dirigèrent sur Fontainebleau. Le maréchal Oudinot essaya en vain de se retirer sur Montereau, dont la route était coupée par l'ennemi; il dut se replier sur Provins. Pajol, laissant le général Alix pour défendre Sens, vint occuper Fossard, où il fut renforcé par 800 gendarmes à pied arrivant d'Espagne. La brigade du Coëtlosquet, envoyée en reconnaissance, fut assez vivement ramenée et Pajol, se voyant devancé sur le Loing, s'établit à Montereau pour y attendre le secours du maréchal Oudinot. Le général Alix, après avoir soutenu glorieusement à Sens les attaques de plus de 4,000 hommes aux ordres du prince de Wurtemberg, fut obligé d'abandonner cette ville, rallia Montbrun à Pont-sur-Yonne dont il fit sauter le pont et rejoignit Pajol à Montereau. Pendant ce temps, Napoléon avait battu l'armée de Silésie le 10 à Champaubert, le 11 à Montmirail, le 12 à Château-Thierry, le 14 à Vauchamps. Cette armée était rejetée vers Châlons. Schwartzemberg, dont la prudence habituelle était encore augmentée par les revers de l'armée de Silésie, contenu d'ailleurs par Victor, Oudinot et Pajol, menaçait Nemours, Moret et Fontainebleau. Pajol occupait toujours Montereau, mais à la suite d'un mouvement offensif dirigé sur Donnemarie, Oudinot dut se replier sur Nangis, où le rejoignit bientôt le maréchal Victor, chassé de Nogent après une résistance de quatre jours. Pajol se retira au Châtelet. Cependant, l'armée austro-russe s'avançant toujours, les maréchaux Oudinot et Victor reculèrent jusqu'à Brie-Comte-Robert, derrière la petite rivière d'Yères. L'ennemi avait sur ce point plus de 75,000 hom-

mes, disposés à Provins, à Nangis, à Bray, à Sens, à Montereau et à Fontainebleau. Les troupes françaises qui leur étaient opposées comprenaient seulement : la division Charpentier (2,000 hommes), à l'extrême droite, à Essonnes; au centre Pajol, avec 7,000 hommes environ, à Évry-le-Château et Lieusaint; enfin, à gauche, les 15,000 hommes de Victor et Oudinot à Brie-Comte-Robert. Le corps de Macdonald était en arrière de Pajol. Paris était fortement menacé.

Le 15 février, lendemain du combat de Vauchamps, l'Empereur quittait Montmirail et venait coucher à Meaux, amenant avec lui les corps de Ney et de Gérard. Le 16, il tombait sur l'avant-garde de Wittgenstein, commandée par le général Pahlen, et s'installait à Guignes. Pajol fut mandé le soir même au quartier impérial pour y recevoir ses instructions. Après avoir pris les ordres de l'Empereur, il retourna à son quartier général de Saint-Germain-Laxis. Le pays était tellement battu par les rôdeurs ennemis que Napoléon envoya à Saint-Germain-Laxis un escadron de lanciers rouges pour s'assurer que Pajol y était arrivé sans encombre. Le lendemain 17, Pajol marchant de Melun sur Montereau, rencontra à Écluse 16 escadrons de cavalerie devant lesquels il jugea prudent de s'arrêter. Le même jour, Victor battait complètement, entre Mormant et Nangis, le corps de Wittgenstein qui perdait près de 4,000 hommes et 11 pièces de canon. Napoléon dirigea ensuite le maréchal Victor sur Montereau en passant par Villeneuve. 1,500 hommes de la division bavaroise de Lamotte furent enlevés au delà de Valjouan, et cette division aurait dû être entièrement détruite si le général Lhéritier, commandant une division de dragons, avait bien voulu charger. Les troupes étaient épuisées de fatigue par une longue marche et par deux combats ; le maréchal Victor, malgré les ordres formels qu'il avait reçus de marcher en toute hâte sur Montereau, crut devoir s'arrêter à Salins; il lui en coûta cher et il faillit en coûter cher à Pajol. Celui-ci, qui de son côté marchait du Châtelet sur Montereau, n'avait avec lui que les trois mille gardes nationaux du général Pacthod, les 800 gendarmes à pied venus d'Espagne, troupe comparable à la vieille garde, et 1,500 cavaliers des brigades Delort, Grouvel et du Coëtlosquet. Par suite du retard apporté à la marche du maréchal Victor, les

5,000 hommes de Pajol, appuyés par 16 canons, allaient avoir affaire à un corps d'armée de 15,200 hommes d'infanterie, 700 chevaux et 44 canons, commandés par le prince de Wurtemberg. La brigade Delort qui marchait en tête, couverte par trois pelotons d'avant-garde, se trouva, en face du bois de Valence, en présence d'une forte avant-garde de cavalerie qui se replia immédiatement. Mais dès que le peloton de tête déboucha des bois vis-à-vis le plateau de Surville, il y fut accueilli par les décharges de l'artillerie ennemie, et l'on découvrit toute l'armée wurtembergeoise rangée sur deux lignes dans une position formidable. Pajol, embusquant immédiatement ses gendarmes à pied le long de la lisière du bois, prit ses dispositions de combat : il plaça au centre ses pièces d'artillerie gardées par les gendarmes, à gauche 8 bataillons de garde nationale, les hussards et les dragons, à droite 7 bataillons et la brigade de chasseurs, en réserve 15 bataillons[1]. Les divisions de Victor n'entrant pas encore en ligne, les troupes de Pajol restent exposées pendant plus d'une heure au feu le plus violent; les gendarmes à pied résistent héroïquement, mais perdent beaucoup de monde[2]; enfin Victor débouche avec les divisions Duhesme et Château, et tandis qu'il attaque Villaron, le général Pajol porte ses troupes en avant. La brigade Delort charge avec succès la cavalerie autrichienne, mais le général Château est frappé mortellement en cherchant à s'emparer du pont, et la bataille continue avec acharnement jusqu'à ce qu'enfin arrive Gérard avec les divisions de réserve et la garde. L'Empereur, mécontent de Victor, lui retire son corps d'armée et donne à Gérard le commandement supérieur. Le plateau de Surville est emporté, et l'ennemi se retire en désordre sur la pente qui conduit à Montereau, poursuivi par le feu à mitraille de l'artillerie de Pajol. Tout à coup celui-ci, comprenant combien il était important de s'emparer des ponts, fait cesser le feu et ordonne au général Delort de s'élancer avec sa brigade au galop sur la pente rapide. Parmi ces jeunes cavaliers la plupart ne savaient ni conduire leurs chevaux ni manier

1. L'effectif de ces bataillons était extrêmement faible.
2. Pajol les fit soutenir par les gardes nationaux d'Eure-et-Loir, qui se mirent en ligne, un garde national encadré avec deux gendarmes.

leurs armes; à peine pouvaient-ils tenir les rênes d'une main et le sabre de l'autre [1]. Le général Delort fait mettre le sabre à la main et entame le mouvement au trot, Pajol le suit à la même allure avec ses deux autres brigades ; Delort fait ensuite prendre le galop et quand la colonne est à moitié engagée dans la descente, il commande la charge. Des cavaliers expérimentés auraient cherché instinctivement à retenir leurs chevaux, les conscrits de la brigade Delort en étaient complètement incapables; les chevaux, sans direction, se précipitèrent comme d'eux-mêmes sur la pente, la brigade dégringola dans Montereau comme une avalanche, renversant tout sur son passage. Deux bataillons postés dans les premières maisons du faubourg ouvrirent en vain le feu le plus nourri; rien ne put arrêter l'élan furieux de cette cavalerie emballée dont les hommes se cramponnaient à la selle et à la bride, enfonçant les éperons dans le ventre de leurs chevaux. Les chasseurs franchirent en un clin d'œil les ponts que l'ennemi n'eut pas le temps de faire sauter; les Wurtembergeois s'enfuirent dans toutes les directions, poussés la baïonnette dans les reins par l'infanterie de Gérard et par la garde survenues au pas de course par la route de Nangis. Pajol suivait à fond de train la brigade Delort. Après le pont de la Seine, où une mine éclata sans enlever la clef de voûte et où il eut son douzième cheval tué sous lui, il s'arrêta un instant, lança ses dragons sur la route de Bray, rejoignit le général Delort avec ses hussards et empêcha les fuyards de se rallier. L'Empereur, saisissant d'un coup d'œil le moment décisif, fit descendre au pas de course une division qui poussa les Autrichiens sur la chaussée longue de trois kilomètres en ligne droite. Il fit ensuite établir à mi-côte, un peu au-dessous du château de Surville, une batterie d'artillerie légère dont il pointa lui-même la première pièce et dont chaque boulet faisait dans la colonne autrichienne une épouvantable trouée, emportant 15 ou 20 hommes à la file.

Cette victoire fit dire à l'Empereur : « Mon cœur est soulagé, je viens de sauver la capitale de mon Empire. » L'ennemi perdit

1. Un grand nombre n'avaient que quinze jours de service ; pour tourner à droite ou à gauche, ils étaient obligés de prendre les rênes dans les deux mains.



3,000 personniers, 4 drapeaux, 6 pièces de canon, 3,000 hommes tués ou blessés. En voyant charger les trois brigades de Pajol, Napoléon s'était écrié : « Il n'y a plus que Pajol dans mes généraux pour savoir mener de la cavalerie. » Il le nomma grand-officier de la Légion d'honneur, l'invita à souper pour le soir même, puis à déjeuner et à dîner pour le lendemain. Le capitaine Biot, son aide de camp, fut promu officier de la Légion d'honneur, 20 décorations furent accordées à son corps d'armée, les gendarmes à pied passèrent dans la garde impériale; le géneral Delort, qui avait été grièvement blessé, fut promu sur le champ de bataille au grade de général de division.

Le soir de la bataille, le général Pajol, brisé par la fatigue, fut obligé de rester à Montereau; ses blessures s'étaient rouvertes, il lui était impossible de se tenir à cheval, et il dut résigner son commandement; mais avant de partir il se rendit, le 20 février, à Fossard pour faire ses adieux à son corps d'armée, que l'Empereur venait de licencier. En revenant de Montereau, il rencontra l'Empereur installé avec Berthier et le grand maréchal du palais Bertrand auprès d'un feu allumé devant la maison de poste de Fossard. Pajol s'approcha de Napoléon qui lui dit : « Ah ! vous voilà, général Pajol, je suis satisfait de vous, je me plais à le répéter, si tous les généraux m'avaient servi comme vous, l'ennemi ne serait pas en France. Allez soigner vos blessures et lorsque vous serez rétabli, je vous donnerai 10,000 chevaux pour aller souhaiter le bonjour de ma part au roi de Bavière. » Après un moment de silence il ajouta : « Si, avant-hier matin, on m'eût demandé 4 millions pour mettre les ponts de Montereau à ma disposition, je les eusse donnés sans hésiter. » Pajol prit congé de l'Empereur et se rendit à Paris, où l'état de ses blessures l'obligea à garder le lit pendant plusieurs semaines. Il était encore très souffrant lorsque, le 30 mars au matin, il entendit le canon de l'ennemi résonner sous les murs de la capitale; il envoya son aide de camp, le capitaine Biot, offrir ses services au roi Joseph, mais l'Impératrice était partie, Joseph lui-même se préparait à partir et Pajol assista, sans y être mêlé, aux événements qui amenèrent la chute de l'Empire.

Le maréchal Oudinot, beau-père de Pajol, fut après le rétablissement des Bourbons un des généraux de la Grande-Armée le plus

en faveur à la cour de Louis XVIII. Grâce à son influence, Pajol fut tout d'abord admirablement traité par le nouveau gouvernement. Nommé chevalier de Saint-Louis le 1er juin, il fut appelé bientôt au commandement d'une division de cavalerie, composée du 1er régiment de cuirassiers, du 1er régiment de dragons, du 1er régiment de chasseurs et du 1er régiment de hussards, qui tous les quatre, par suite du retour aux habitudes de l'ancienne monarchie, prirent dans leurs armes respectives la dénomination de *Régiment du Roi*. Cette division, qui reçut elle-même le nom de *division du Roi*, fut mise en garnison à Paris et fit partie des troupes placées sous le commandement supérieur du général Maison. Son effectif s'élevait à près de 3,400 hommes et 2,700 chevaux. Par suite des changements apportés dans la constitution de l'armée, la division du Roi fut dissoute à la fin du mois de janvier 1815, et Pajol fut nommé au commandement de la 2e subdivision de la 1re division militaire à Orléans. Les régiments placés sous ses ordres étaient : le régiment royal des lanciers de France, commandé par le lieutenant-général comte Édouard de Colbert, le 1er régiment de lanciers, colonel Jacquinot, et le 14e de ligne ayant pour colonel le futur maréchal Bugeaud.

Lorsque Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, débarqua le 1er mars à Cannes et marcha sur Paris, le maréchal Soult, ministre de la guerre, pressa l'organisation du corps d'armée de Lyon ; il l'augmenta d'abord d'une aile gauche commandée à Besançon par le maréchal Ney, ensuite d'une aile droite qui devait être placée à Moulins sous les ordres du général Dupont. Pajol fut mis à la tête de la cavalerie de cette aile droite, composée de huit régiments, savoir : les lanciers et les dragons de France, le 1er cuirassiers, le 2e hussards et quatre régiments de dragons. Plus tard, trois de ces régiments formèrent une division à part sous le commandement du général de Colbert ; Pajol ne garda que le 1er cuirassiers et les cinq régiments de dragons. Il en était là lorsque le 19 mars, c'est-à-dire à la veille du jour où Napoléon après une marche triomphale devait faire son entrée dans Paris, le général Clarke, nommé ministre de la guerre en remplacement de Soult, prescrivit la formation d'une *Armée de la Loire*. Le commandement de cette armée était confié au maréchal Gouvion Saint-Cyr. Cependant le prince

d'Eckmühl avait pris possession du ministère de la guerre au nom de l'Empereur, le soir même du 20 mars il donna l'ordre au général Pajol d'envoyer à Paris les dragons et les lanciers de France, redevenus dragons et lanciers de la garde, et de faire prendre à tous les régiments la cocarde tricolore. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr en arrivant à Orléans fut fort étonné de voir les troupes avec cette cocarde, car il était parti de Paris avant le départ de Louis XVIII et l'arrivée de Napoléon. Il s'en prit au général Pajol, ordonna de rendre aux troupes la cocarde blanche et mit Pajol aux arrêts de rigueur avec une garde à sa porte. Pajol trouva moyen d'envoyer son aide de camp Biot à Paris, pour rendre compte à l'Empereur et au maréchal Davout des agissements de Gouvion Saint-Cyr. La lettre suivante fut immédiatement écrite par le ministre de la guerre au général Bonnet, le plus ancien des généraux qui se trouvaient à Orléans : « Je viens de recevoir le rapport que depuis votre départ le maréchal Gouvion Saint-Cyr a donné des ordres contraires aux intentions de l'Empereur. La cocarde blanche a été reprise par ses ordres, l'autorité de l'Empereur a été méconnue et le général Pajol a été mis aux arrêts de rigueur. Ces arrêts sont immérités et toutes ces mesures contraires aux intentions de l'Empereur. Vous ferez arrêter le maréchal s'il refuse de se rendre à Paris comme il en reçoit l'invitation. » Le général Pajol fut en même temps nommé commandant de toutes les troupes réunies à Orléans et aux environs, comprenant : cinq régiments d'infanterie, quatre régiments de dragons, trois régiments de hussards et de chasseurs. Toutes ces troupes furent appelées à Paris pour y être passées en revue par l'Empereur avant de se rendre à leur nouvelle destination.

Le ministre de la guerre procédait en effet avec activité à l'organisation des armées destinées à repousser les attaques de la coalition. L'armée de Vendée, dont le commandement était confié au général Lamarque, devait comprendre 21,000 hommes d'infanterie et 3,500 hommes de cavalerie. Le général Pajol fut chargé d'en organiser la cavalerie avec les ressources fournies par les dépôts de huit régiments. Il avait été nommé pair de France par décret impérial du 2 juin, il fut appelé le 3 au commandement du 1er corps de la réserve de cavalerie.

Les troupes rassemblées sur la frontière du Nord étaient réparties en cinq corps d'infanterie avec division de cavalerie et quatre corps de réserve de cavalerie, savoir :

Le 1er corps, général Drouet d'Erlon, à Valenciennes ;

Le 2e corps, général Reille, à Avesnes ;

Le 3e corps, général Vandamme, à Rocroi ;

Le 4e corps, général Gérard, à Metz ;

Le 6e corps, général comte de Lobau, à Laon.

La réserve de cavalerie commandée par le maréchal Grouchy : 1er corps, Pajol, à Marle ; 2e corps, Exelmans, à Guise ; 3e corps, Kellermann, à Vervins ; 4e corps, Milhaud, au Cateau-Cambrésis.

Enfin la garde impériale, infanterie et cavalerie, laquelle ne quitta Paris qu'au dernier moment.

Le corps de cavalerie d'Exelmans était composé de dragons, celui de Kellermann comprenait des dragons, des carabiniers et des cuirassiers. Le corps de Milhaud était formé de huit régiments de cuirassiers. Le corps de Pajol avait la composition suivante : 4e division, général Soult, 1er, 4e et 5e hussards ; 5e division, général Subervie, 1er et 2e lanciers, 11e chasseurs. A cette cavalerie étaient attachées deux batteries d'artillerie à cheval de 6 pièces chacune.

Par suite de mouvements habilement combinés et rapidement exécutés, tous ces corps d'armée, y compris la garde et la réserve de cavalerie, étaient concentrés le 14 juin derrière un épais rideau de bois, l'aile gauche, 1er et 2e corps, à Solre-sur-Sambre ; le centre, 3e et 6e corps, garde et réserve de cavalerie, en avant de Beaumont ; l'aile droite, 4e corps, à Philippeville. L'ordre de marche pour la journée du 15 juin, pendant laquelle l'armée prussienne devait être surprise dans ses cantonnements et séparée de l'armée anglaise, est resté comme un modèle du genre. Il ne manqua au plan de Napoléon que d'être exécuté pour réussir après l'admirable concentration que venait d'opérer l'armée. Si le plan ne réussit pas, c'est parce que l'ordre dicté par Napoléon et très clairement rédigé par le major général Soult, ne fut pas transmis à temps à tous les intéressés. Improvisé major général de la Grande-Armée, Soult ne pouvait avoir l'expérience acquise par Berthier pendant 19 années passées à faire la guerre auprès de Napoléon. Le personnel de l'état-major, rassemblé à la hâte, était d'ailleurs incomplet et manquait de

cohésion. L'officier envoyé seul au général Vandamme pour lui porter l'ordre de marche ne trouva pas ce général qui, mécontent du major général à la suite de certain incident, était allé s'installer loin de son corps d'armée, sans même faire connaître le domicile qu'il avait choisi. L'officier, errant pendant la nuit à la recherche d'un endroit qu'il ne connaissait même pas de nom, tomba de cheval, se cassa la jambe, resta étendu à terre avec l'ordre sur lui et Vandamme ne fut informé de rien. Si j'ai insisté sur ce fait, c'est en raison des conséquences qu'il eut le lendemain pour Pajol.

D'après l'ordre de marche, les 2e, 3e et 4e corps de cavalerie, réunis sous les ordres de Grouchy, devaient établir la liaison entre la droite et le centre; Pajol, avec son corps augmenté de la division de cavalerie Domon, qui faisait partie du 3e corps, devait former la tête de colonne du centre. Le 3e corps devait le suivre immédiatement, puis venaient le 6e corps et la garde. La division Domon comprenait les 4e, 9e et 12e chasseurs avec deux batteries d'artillerie à cheval; l'heure fixée pour le départ était deux heures et demie du matin, l'objectif de la marche, Charleroi.

A l'heure prescrite, toute la cavalerie de Pajol était engagée sur les trois routes conduisant à cette ville : Domon à gauche, en liaison avec la cavalerie du corps de Reille; Soult au centre; Subervie à droite, relié au maréchal Grouchy (corps d'Exelmans); Pajol marchait avec la division Soult. Vers 6 heures du matin, on se heurta, en avant de Ham-sur-Heure, à un bataillon prussien qui avait barré la route et voulut défendre le passage. Pajol le fit charger vivement, et les Prussiens se sauvèrent du côté de Charleroi en nous laissant une centaine de prisonniers. La division Soult continua sa marche et rejoignit la division Domon; ce fut au tour de celle-ci à charger sur des détachements ennemis qui s'étaient rassemblés dans la ferme Latombe. Pajol lança sur eux le 4e chasseurs appuyé par le 9e. Accueillis par une vive fusillade, ces deux régiments durent se borner à cerner la ferme. Le général Pajol fit avancer un obusier dont le tir détermina les deux ou trois cents défenseurs de cette ferme à mettre bas les armes. Le manque d'infanterie causé par l'absence de Vandamme qui n'avait pas pris sa place dans la colonne commençait à se faire sentir. Il fallait cependant marcher pour empêcher les Prussiens de se concentrer et

pour se tenir à hauteur du corps de Reille qui attaquait Marchienne-au-Pont. A 8 h. 1/2, la division Soult se présenta devant Marcinelle. Pajol fit essayer un hurrah qui ne réussit pas; les hussards furent arrêtés et repoussés par le feu vif des nombreux tirailleurs abrités derrière les haies, les murs des jardins et dans les premières maisons du village. Pajol ignorant pourquoi Vandamme n'arrivait pas, fit chercher un gué de tous les côtés pour passer sur la rive gauche de la Sambre et n'en trouva aucun. Ses trois divisions de cavalerie étaient réunies sous sa main, il aurait suffi de l'apparition de Vandamme pour faire tomber Charleroi en son pouvoir dès 9 heures du matin. Mais Vandamme, qui devait se mettre en route à 3 heures, ne s'était mis en marche qu'à 7 heures; la garde et le 6e corps, qui devaient le suivre, avaient perdu 4 heures à l'attendre et la cavalerie restait seule en présence de l'obstacle qui l'arrêtait. Cette circonstance, en donnant aux Prussiens le temps de se reconnaître, pesa d'un grand poids sur les destins de la campagne. Par bonheur les généraux Haxo et Rogniat, qui marchaient à la tête des marins et des sapeurs de la garde, n'avaient pas attendu le 3e corps et voyant la route libre devant eux, inquiets de ce qui pouvait se passer, ils arrivèrent en toute hâte. Napoléon, accouru sur les lieux depuis 7 heures du matin, envoya immédiatement ces troupes d'élite à Pajol qui les lança à l'assaut de Marcinelle. Les Prussiens cédèrent à la vigueur de l'attaque et se retirèrent précipitamment sans chercher à défendre le pont de Charleroi dont la barricade fut renversée par les sapeurs de la garde. La division Soult, entraînée par Pajol, entra au galop dans Charleroi; il était alors 11 h. 1/2. Presque au même moment le général Reille s'emparait du pont de Marchienne: le passage de la Sambre était ainsi assuré sur deux points.

En abandonnant Charleroi, l'ennemi se retira en partie sur la route de Bruxelles, en partie sur celle de Namur. Pajol lança sur la première de ces routes le général Clary avec le 1er régiment de hussards, que l'Empereur fit appuyer par les chasseurs et les lanciers de la garde sous les ordres de Lefebvre-Desnoëttes. Pajol suivit la route de Namur avec les 4e et 5e hussards, les divisions Domon et Subervie. Il avait l'ordre de Napoléon de refouler les Prussiens sur Namur, mais de s'arrêter pour attendre l'infanterie de Van-

damme s'il les trouvait établis dans une forte position défensive. C'est ce qui arriva en effet : les hussards se heurtèrent, au delà de Gilly, à la division prussienne de Pirch II, établie en arrière d'un ruisseau. Ils durent se contenter d'escarmoucher sur toute la ligne. Quelque temps après, le maréchal Grouchy survint avec les dragons d'Exelmans; il disposa toute sa cavalerie dans la plaine, mais faute d'infanterie il dut aussi se borner à tirailler avec les avant-postes prussiens. Pirch II profita du répit qu'on lui laissait pour prendre les dispositions défensives les mieux entendues. Le corps entier de Ziethen, dont sa division faisait partie, manœuvra pour l'appuyer. Enfin vers 3 heures de l'après-midi, la tête de colonne du 3ᵉ corps, après avoir marché aussi vite qu'elle l'avait pu, arrivait en face des positions de Pirch II. Une première attaque tentée à la hâte ne réussit pas; il fallut attendre l'entrée en ligne de tout le corps d'armée et combiner les mouvements de l'infanterie avec ceux de la cavalerie. Informé de ce qui se passait, Napoléon accourut au galop à Gilly et fit commencer aussitôt l'attaque par un feu violent d'artillerie. Celui des batteries prussiennes fut promptement éteint, et les colonnes d'infanterie se lancèrent à l'assaut. Pirch II, sans les attendre, battit en retraite. Napoléon, frémissant de voir l'infanterie prussienne près de lui échapper, ordonna au général Letort de la devancer à l'entrée des bois. Au même instant Pajol lançait sa cavalerie pour se saisir du défilé dans le bois de Fleurus. Un bataillon prussien formé en carré fut à moitié détruit, un autre fut très entamé, le reste s'échappa à travers les bois, après avoir perdu la valeur de plus de deux bataillons. Le succès était complet ; il fut malheureusement payé par la mort du brave général Letort. Les dragons d'Exelmans avaient de leur côté débouché du bois et chargé avec vigueur dans la plaine, l'ennemi se retira définitivement sur Fleurus. Dans son rapport adressé à l'Empereur le soir même du 15 juin, à 10 heures, le maréchal de Grouchy s'exprimait ainsi : « Le général Pajol à la tête du 1ᵉʳ corps a chassé l'ennemi de la route directe de Gilly à Fleurus, lui a fait plusieurs centaines de prisonniers et s'est non moins distingué que le général Exelmans ; je ne puis en faire assez d'éloges à Votre Majesté. »

Napoléon, quittant Gilly avant la fin du combat, avait décidé la

répartition de l'armée en aile gauche commandée par Ney, aile droite sous les ordres de Grouchy, et réserve gardée dans la main de l'Empereur. L'aile gauche comprenait les 1[er] et 2[e] corps d'infanterie et la cavalerie légère de la garde, la réserve était formée par le 6[e] corps d'armée, le corps de cavalerie de Kellermann et la garde impériale. Quant à l'aile droite, elle était composée des 3[e] et 4[e] corps (Vandamme et Gérard) et des corps de cavalerie de Pajol, Exelmans et Milhaud. En s'éloignant, l'Empereur recommanda à Grouchy de faire tout son possible pour aller jusqu'à Sombreffe. En conséquence, Pajol et Exelmans continuèrent la poursuite de l'ennemi dans la direction de Fleurus, et Grouchy prescrivit à Vandamme d'appuyer la cavalerie en s'avançant sur Fleurus. Mais on avait oublié de prévenir ce général qu'il était placé sous les ordres de Grouchy ; il refusa d'obéir. Ses troupes, qui marchaient depuis plus de 12 heures, étaient fatiguées; il les fit arrêter pour s'installer au bivouac.

Les Prussiens avaient été surpris par la brusque apparition de l'armée française sur la Sambre, mais plusieurs circonstances étaient venues favoriser la prodigieuse activité déployée par Blücher pour concentrer son armée. Cette concentration se continua pendant la nuit. Le 16 au matin, Blücher disposait de 3 corps d'armée, au grand complet, formant un effectif d'environ 90,000 hommes et occupant une forte position en arrière du ruisseau de Ligny, depuis Saint-Amand jusqu'au Mazy. Il résolut d'attendre l'attaque des Français dans cette forte position. Il avait pour lui l'avantage du nombre, car l'Empereur, privé de son aile gauche qui opérait contre les Anglais, ne pouvait pas lui opposer plus de 70,000 hommes. L'armée prussienne fut reconnue de bonne heure par la cavalerie de Pajol et celle d'Exelmans; le général Girard, dont la division appartenant au 2[e] corps était détachée près du 3[e], observa également les mouvements de l'ennemi, mais les renseignements donnés par eux arrivèrent à Charleroi alors que l'Empereur avait déjà donné ses ordres, qui consistaient à faire pousser l'aile droite jusqu'à Sombreffe et Gembloux. Pajol occupa Fleurus à 10 heures du matin, et fit replier les avant-gardes prussiennes jusqu'au bord du ruisseau de Ligny. Le corps de Vandamme vint se déployer en avant de Fleurus, où Napoléon n'arriva qu'après 11 heures du ma-

tin. C'était déjà bien du temps de perdu. Il fallut encore attendre le corps de Gérard qui n'atteignit Fleurus que vers 1 heure de l'après-midi. L'effectif réel des Prussiens s'élevait à 84,000 hommes, dont 8,500 de cavalerie, avec 216 pièces. Napoléon n'avait que 68,000 hommes, dont 13,000 de cavalerie, avec 210 bouches à feu. Vandamme, à gauche, avait pour tâche de s'emparer de Saint-Amand, Gérard, au centre, était chargé d'enlever Ligny, le maréchal Grouchy, à droite, devait manœuvrer pour occuper l'aile gauche des Prussiens avec la cavalerie de Pajol et d'Exelmans. Les divisions Lefol et Berthezène enlevèrent de la façon la plus brillante les hameaux qui composaient le village de Saint-Amand. Blücher ordonna un vigoureux retour offensif qui fut repoussé après une lutte opiniâtre, au cours de laquelle le général Girard fut mortellement blessé. Les Prussiens revinrent encore à la charge; cette fois les Français furent refoulés jusqu'à l'extrémité du village, mais la division Habert força l'ennemi à reculer à son tour et à ne conserver que le hameau de La Haye. Pendant ce temps, Gérard avait marché sur Ligny avec le 4e corps, réduit aux 2 divisions Pécheux et Vichery. Le village de Ligny était défendu par 8 bataillons d'infanterie et 32 pièces en batterie des deux côtés de la route. Après trois attaques repoussées, Gérard fit avancer toute son artillerie qui lutta victorieusement contre l'artillerie prussienne et, voyant les défenseurs de Ligny ébranlés par une violente canonnade, il ordonna une quatrième attaque. Cette fois Pécheux et Vichery parvinrent jusqu'au ruisseau; l'ennemi resta maître de la portion du bourg située sur l'autre rive. Alors commença un combat dont l'acharnement a été rarement égalé. « On se fusille à bout portant, dit Charras, on se déchire à la baïonnette, on s'assomme à coups de crosse sur les degrés des maisons, dans les chambres, dans les étables, on se tue, on se poursuit jusqu'au milieu des incendies qui éclatent à chaque instant, la bravoure est devenue de la rage, de la férocité. » Un historien allemand dit de son côté: « Ces hommes s'égorgeaient comme s'ils eussent été animés par une haine personnelle: il semblait que chacun d'eux eût trouvé dans celui qui lui faisait face un ennemi mortel et se réjouissait de tenir enfin l'occasion de la vengeance. Personne ne faisait de quartier et personne n'en demandait. »

La bataille était loin d'être si terrible à l'aile droite, où Grouchy, d'après les instructions qu'il avait reçues, se bornait à faire des démonstrations contre l'ennemi. Exelmans avec ses dragons, le général Hulot avec sa division d'infanterie, attaquèrent assez sérieusement le corps de Thielmann, mais Pajol, placé à l'extrême droite, ne pouvait que manœuvrer. Il était réduit d'ailleurs à 2 régiments, les 4e et 5e hussards, car le 1er hussards était détaché à l'aile gauche depuis le 15 juin, et la division Subervie venait d'être adjointe au 3e corps pour arrêter, de concert avec la division Domon, le mouvement tournant des Prussiens. On envoya à Pajol pour le soutenir un bataillon d'infanterie de la division Hulot, et tandis que les dragons d'Exelmans culbutaient la cavalerie de Thielmann, il s'empara des villages de Boignée et de Balâtre, de manière à border la rive droite du ruisseau de Ligny. Ce ruisseau restait donc, de la droite à la gauche, la limite infranchissable des deux armées. Ni Vandamme, ni Gérard ne pouvaient la dépasser. Le nœud de la bataille était à Ligny; toutefois Napoléon envoya soutenir Vandamme par l'infanterie de la jeune garde que commandait Duhesme et par une brigade de la division Morand (chasseurs à pied de la garde), le reste de la division Morand et les grenadiers à pied de Friant durent soutenir les attaques de Gérard sur Ligny. Alors se passa un incident, sur lequel je n'ai pas à insister ici, mais qui eut une influence fâcheuse sur l'issue de la campagne. L'aile gauche, commandée par Ney, ne s'était pas plus installée aux Quatre-Bras le 15 au soir que l'aile droite n'avait pris position à Fleurus. L'armée anglaise défendait l'accès des Quatre-Bras dans la journée du 16 et Ney ne pouvait parvenir à l'en chasser. Par suite d'ordres et de contre-ordres qui n'ont jamais été bien expliqués, le corps de Drouet d'Erlon, qui faisait partie de l'aile gauche, exécuta des contre-marches entre le champ de bataille des Quatre-Bras et celui de Ligny sans intervenir sur aucun des deux points. En se joignant à Napoléon, ce corps d'armée eût assuré l'écrasement de l'armée prussienne, en se joignant à Ney, il aurait amené la défaite de Wellington. Son inaction perdit tout : Ney échoua devant les Quatre-Bras, la victoire de Napoléon ne fut pas complète comme elle aurait dû l'être. Drouet d'Erlon, qui d'après un premier ordre avait marché sur Saint-Amand, rebroussa

chemin vers les Quatre-Bras d'après l'ordre formel mais tardif du maréchal Ney.

Le combat un instant suspendu à Saint-Amand à l'approche de Drouet d'Erlon, reprit avec fureur. Les 8 bataillons de la jeune garde s'élancèrent avec impétuosité sur le hameau ; ils s'en emparèrent, tandis que la division Girard, dont les 3 généraux étaient hors de combat et qui était commandée par le colonel Tiburce Sébastiani, repoussait l'ennemi sur La Haye. Au même moment, la cavalerie de l'aile gauche des Prussiens était culbutée par les dragons d'Exelmans qui s'emparaient de 6 pièces de canon. Mais Blücher, voulant à tout prix écraser le corps de Vandamme pour séparer les deux ailes de l'armée française, porta toutes ses forces sur Saint-Amand ; l'élan impétueux de ses soldats épuisés vint se briser contre la résistance inébranlable des chasseurs à pied de la garde.

Il était 8 heures du soir. Napoléon, renonçant à l'espoir de voir Ney ou Drouet d'Erlon déboucher sur sa gauche, se résolut à frapper le coup décisif sur le centre. 60 bouches à feu vinrent se mettre en batterie vis-à-vis de Ligny, et pendant que leur feu ébranlait les lignes prussiennes, les bataillons de la vieille garde formés en colonne à demi-distance descendaient dans le vallon après avoir défilé devant Napoléon au cri de : « Vive l'Empereur, pas de quartier ! » La charge battit, toutes les musiques se mirent à jouer ; grenadiers et chasseurs, entraînant ce qui restait des divisions du corps de Gérard, pénétrèrent dans le village d'un élan indescriptible et le balayèrent d'un bout à l'autre. En vain Blücher fait avancer toutes ses réserves ; en vain il rassemble tous les soldats qui avaient encore des cartouches, toutes les pièces en état de tirer : la garde impériale et Gérard se reforment en avant de Ligny, sous une canonnade et une fusillade des plus violentes. Blücher lance sur cette infanterie les uhlans de Lützow. Reçus par un bataillon de la garde qui s'était rapidement formé en carré, ces uhlans perdent en un instant le quart de leur effectif et Lützow lui-même est fait prisonnier. Les dragons de Treskow chargent à leur tour et sont sabrés et culbutés par les cuirassiers de la division Delort. Pendant une demi-heure les attaques de la cavalerie prussienne se succèdent sur le plateau, mais complètement écrasée par les cui-

rassiers, cette cavalerie finit par lâcher prise. Blücher, dont le cheval avait été tué, fut foulé aux pieds par les cuirassiers français qui passèrent et repassèrent sur lui à deux reprises sans le reconnaître; il fut sauvé par le dévouement de son aide de camp Nostitz. La bataille était gagnée sur toute la ligne et l'armée prussienne était coupée en deux. Grouchy, avec les dragons d'Exelmans et la cavalerie du 4e corps, poursuivit l'aile gauche; Pajol, qui avait amené ses deux régiments à la droite du corps d'Exelmans, prit part à la poursuite et de ce côté la lutte continua jusqu'à 11 heures du soir; les troupes d'Exelmans et de Pajol ne bivouaquèrent que vers minuit. La lutte avait été sanglante: les Prussiens avaient perdu 18,000 hommes tués, blessés ou pris, 30 canons et quelques drapeaux. Les Français avaient perdu 11,500 hommes.

Si j'ai raconté cette bataille avec autant de détails, quoique Pajol n'y ait joué qu'un rôle secondaire, c'est pour mieux faire comprendre ce qui se passa pendant la journée du 17. Les événements des 16, 17 et 18 juin ont donné lieu à de violentes polémiques dans lesquelles je n'ai pas à entrer ici, n'ayant à juger ni la conduite de Ney, ni celle de Grouchy et encore moins celle de Napoléon. Il est certain, cependant, que pour une raison ou pour une autre, Napoléon dont le plan avait été admirablement conçu, ne déploya pas pendant cette campagne son activité ordinaire. On prétend que Vandamme s'écria le 17 : « Napoléon n'est plus le même homme que nous avons connu. » Il est certain aussi, comme je l'ai déjà dit, que l'état-major général était devenu bien différent de ce qu'il avait été autrefois. L'ennemi s'en était aperçu dès le début, et Müffling, sous-chef d'état-major de l'armée prussienne, avait affirmé à Wellington que l'armée française, *d'après ses nouveaux errements,* ne serait pas sur pied avant 10 heures du matin; c'est ce qui arriva. Pajol fit cependant monter à cheval, dès 2 heures du matin, les 4e et 5e hussards, seuls régiments qu'il eût sous la main, et se dirigea sur la chaussée de Namur en faisant prévenir de son mouvement Grouchy qui ordonna à Exelmans d'envoyer pour le soutenir la brigade de dragons du général Berton. Il était 3 heures quand Pajol se mit en route. Apprenant au Mazy qu'une colonne de fuyards évaluée à 6,000 ou 7,000 hommes avait défilé pendant toute la nuit, il se mit à sa poursuite, tomba sur un convoi d'artillerie, sabra l'es-

corte et s'empara de 8 canons qu'il envoya immédiatement au maréchal Grouchy. Continuant ensuite sa course en avant, il trouva soit sur la route, soit dans les champs, une quantité considérable de voitures à bagages et à vivres dételées et laissées sans escorte. Arrivé à une distance de 10 kilomètres de Sombreffe, il fut rejoint par le 1er régiment de hussards, et il apprit qu'aucune troupe française ne se trouvait derrière lui depuis Sombreffe. Il se décida alors à s'arrêter. La brigade de dragons Berton s'était déjà séparée de lui en apprenant qu'un corps prussien très important se trouvait aux environs de Gembloux. Berton en avait rendu compte dès 9 heures du matin à Exelmans, qui arriva bientôt avec tous ses dragons à Gembloux et qui s'y trouva en face des 2 corps prussiens de Thielmann et de Bulow. Il fit immédiatement son rapport, qui aurait dû éclairer l'Empereur sur la route suivie par les Prussiens, mais d'un autre côté les canons pris par Pajol sur la route de Namur firent penser à Grouchy qu'une partie au moins de l'armée prussienne s'était retirée par cette route et, au lieu de le rappeler, il lui avait envoyé pour le soutenir la division d'infanterie Teste, du 6e corps.

A ce moment Napoléon, décidément bien mal servi par son état-major que Berthier ne dirigeait plus, apprit seulement l'échec subi par le maréchal Ney aux Quatre-Bras et résolut d'aller le rejoindre avec le 6e corps, la garde, les cuirassiers et la cavalerie légère de Domon et Subervie. Il laissa sous le commandement de Grouchy les corps d'Exelmans, de Gérard, de Vandamme et de Pajol (celui-ci composé de la division de cavalerie Soult et de la division d'infanterie Teste), soit en tout 32,000 hommes avec lesquels Grouchy dut poursuivre l'armée prussienne. Les instructions de Napoléon à Grouchy ayant été données, en partie du moins, verbalement, il est bien difficile de savoir ce qu'il en fut au juste, toujours est-il qu'il était plus de 11 heures lorsque Napoléon quitta Grouchy et qu'une heure et demie plus tard, c'est-à-dire vers midi et demi, ayant connaissance de la présence des corps prussiens en avant de Gembloux, il lui fit prescrire de s'y rendre et de s'éclairer sur la direction de Namur en poursuivant l'ennemi. « Il est important, lui disait-il, de pénétrer ce que veulent faire Blücher et Wellington, et s'ils se proposent de réunir leurs armées pour cou-

vrir Bruxelles et Liège en tentant le sort d'une bataille. Dans tous les cas, tenez constamment vos deux corps d'infanterie réunis dans une lieue de terrain ayant plusieurs débouchés de retraite, placez des détachements de cavalerie intermédiaires pour communiquer avec le quartier général. »

Le maréchal Grouchy a raconté lui-même qu'effrayé de la tâche qui lui incombait, il avait supplié l'Empereur de l'emmener avec lui et de donner au maréchal Ney le commandement de l'aile droite qui devait agir isolément. Napoléon lui aurait répondu, d'un ton qui ne permettait pas de répliquer : « Non, j'ai besoin du maréchal Ney avec moi. » Il lui fallut donc obéir. Exelmans était allé rejoindre à Gembloux la brigade Berton. Le corps de Gérard dut marquer le pas pour laisser passer devant lui l'infanterie de Vandamme, disposition fâcheuse prise, dit-on, pour prévenir les réclamations de Vandamme, et qui eut pour effet de ralentir considérablement la marche de la colonne. Vandamme n'atteignit Gembloux qu'à la nuit close, et il était 10 heures du soir quand les dernières troupes de Gérard établirent leur bivouac dans les environs de cette ville. La pluie n'avait cessé de tomber à verse depuis 1 heure et demie et tomba de même jusque dans la matinée du 18 ; les chemins étaient épouvantables. Grouchy s'était vainement efforcé de se procurer des renseignements sur la direction suivie par l'armée prussienne, ou peut-être ne sut-il pas profiter des renseignements qui lui avaient été donnés. Il avait reçu, en effet, une lettre de Pajol écrite à midi et de laquelle il résultait qu'au lieu de se retirer sur Namur les Prussiens cherchaient à gagner la chaussée de Namur à Louvain. Si cette information n'était pas la vérité complète, elle s'en rapprochait du moins assez sensiblement et aurait dû faire abandonner la poursuite sur Namur. Mais Pajol ne fut pas même averti du mouvement ordonné sur Gembloux. Dans l'ignorance de ce qui se passait, il laissa le 1er hussards en observation sur la route de Namur et partit avec les 4e et 5e hussards et la division Teste dans la direction de Saint-Denis sur la route de Louvain. N'y trouvant pas trace de l'ennemi, il revint coucher au Mazy.

Pendant cette même journée du 17, l'aile gauche, augmentée du 6e corps, de la garde, des cuirassiers de Milhaud et des divisions

de cavalerie légère Domon et Subervie, avait suivi la chaussée de Bruxelles et avait bivouaqué en face du mont Saint-Jean, où se trouvait l'armée anglaise. Quant à l'armée prussienne, habilement dirigée par le chef d'état-major Gneisenau, elle était réunie le 17 au soir autour de Wavre et renforcée par le corps de Bulow qui ne s'était pas battu le 16.

Je ne raconterai pas la bataille de Waterloo, dans laquelle Pajol n'eut aucun rôle à remplir; je ne discuterai pas davantage la fameuse question de Grouchy. Les opinions les plus opposées ont été soutenues à cet égard avec une égale force de part et d'autre. Que Napoléon ait eu tort de confier à Grouchy une tâche pour laquelle ses antécédents ne l'avaient nullement préparé, qu'il lui ait confié cette mission trop tard, qu'il lui ait donné des instructions incomplètes et insuffisantes, qu'il l'ait tenu dans l'ignorance des mouvements qu'il exécutait lui-même avec l'aile gauche, cela ne fait de doute pour personne ; mais d'un autre côté il est généralement reconnu que le commandant de l'aile droite manqua quelque peu d'initiative et que, connaissant à n'en pas douter la marche de Blücher avec tout au moins une partie de son armée sur Wavre, il eut le tort de ne pas s'attacher à prévenir dans la direction de Waterloo cette partie de l'armée ennemie.

Quoi qu'il en soit, Pajol, dans cette fatale journée du 18 juin, avait reçu à 3 heures du matin l'ordre de se diriger sur Tourines, afin de couvrir sur la droite la marche de Grouchy. Les dragons d'Exelmans formaient l'avant-garde ; venaient ensuite le corps de Vandamme, puis celui de Gérard. Vers midi on commença à entendre de Sart-lès-Walhain une canonnade violente dans la direction du mont Saint-Jean; les rapports d'Exelmans ne laissaient d'ailleurs aucun doute sur la direction suivie par Blücher. Une scène violente éclata entre Grouchy et Gérard qui proposait de marcher au canon en laissant Pajol opérer seul en face de Wavre, devant le corps de Thielmann. Grouchy résista aux instances de Gérard et fit reprendre la marche sur Wavre. Pendant ce temps, Pajol lançait des reconnaissances de tous côtés sans trouver trace de l'ennemi, il reçut seulement à 2 heures de l'après-midi l'ordre de se porter à Limal, d'y passer la Dyle et d'attaquer l'ennemi. Grouchy, qui commençait à être inquiet, avait fait attaquer Wavre

par Vandamme et remonter en même temps le cours de la Dyle par Gérard pour la franchir au moulin de Bierges, en même temps que Pajol était envoyé plus haut encore en face de Limal, où se tenait déjà la division Valin (cavalerie du 4e corps); Pajol se disposait à marcher en avant lorsqu'un officier de l'état-major de Grouchy arriva sur lui à toute bride, en lui criant de loin : « Jamais l'Empereur n'a été si grand, la bataille est gagnée et l'on n'attend plus que la cavalerie pour achever la déroute. » Ce qui faisait parler ainsi l'aide de camp de Grouchy, c'est la fameuse dépêche datée du champ de bataille de Waterloo, à 1 heure et demie, dépêche dans laquelle se lisait la phrase suivante : « A ce moment la bataille est engagée sur la ligne de Waterloo, en avant de la forêt de Soignes ; le centre de l'ennemi est au mont Saint-Jean, ainsi manœuvrez pour vous rapprocher de notre aile droite. » On avait lu *gagnée* au lieu d'*engagée*. Grouchy comprit néanmoins la nécessité de se rapprocher de Napoléon.

Les Prussiens avaient résisté énergiquement à Wavre comme à Bierges, où Gérard reçut une blessure grave. Pajol, chargé de l'attaque de Limal, plaça la division Valin en tête, l'infanterie de Teste derrière cette division, et la cavalerie de Soult en réserve. Le commandant Biot, envoyé en reconnaissance avec un escadron du 6e hussards, fut accueilli en sortant des bois par deux volées de mitraille ; il s'élança au galop et seul vers la Dyle et s'assura d'une part que le pont n'était pas obstrué, d'autre part que sa largeur ne permettait d'y défiler que par quatre. Pajol, informé de ces détails, lança à fond de train la 1re brigade de la division Valin (6e hussards et 8e chasseurs) sur le pont qu'elle franchit malgré une grêle de balles, après quoi elle tourna à droite et enfonça un bataillon qui s'était formé en carré. Pajol suivit de près cette 1re brigade avec la 2e (6e et 13e dragons) et chassa les postes prussiens d'une partie du village de Limal. Le général Teste arrivant bientôt avec un régiment de sa division enleva les hauteurs que les Prussiens, débordés par la cavalerie, abandonnèrent en se repliant sur Bierges. Thielmann voulut reprendre Limal, il en fut empêché par les divisions Vichery et Hulot, que Grouchy avait envoyées au secours de Pajol. Ce succès était malheureusement tardif, car il était impossible dès lors d'arriver à temps sur le

champ de bataille de Waterloo, pour prévenir la déroute. La lutte sur la Dyle dura jusqu'à 11 heures du soir. Le 19, dès la pointe du jour, Thielmann voulant reprendre sa communication avec Blücher, déboucha de Bierges pour attaquer Grouchy, qui se trouvait sur le plateau de Limal avec Vandamme, Vichery (celui-ci remplaçant Gérard), Exelmans et Pajol. Le combat s'engagea dès 3 heures du matin; le 1er régiment de hussards, avant de pouvoir monter à cheval, fut criblé de boulets dans son bivouac et la division Soult vit tomber sur elle 12 escadrons précédés de 8 bouches à feu et appuyés par 3 bataillons. Pajol accourut, fit former les régiments de Soult et ceux de Valin, et mettre son artillerie en batterie en face de celle de l'ennemi. Grouchy prenant la direction du combat fit amener de nouvelles batteries et disposa ses troupes de manière à enfoncer toute la ligne ennemie. Après 4 heures de lutte Thielmann fut chassé de toutes ses positions, mais apprenant la nouvelle de la bataille de Waterloo et excitant l'enthousiasme de ses troupes par cette nouvelle, il revint à la charge. Le combat reprit avec plus d'acharnement; Teste enleva enfin Bierges où le général Penne, commandant sa 2e brigade, fut emporté par un boulet. Pajol avec sa cavalerie débordait le flanc droit des Prussiens, Thielman se décida enfin à ordonner la retraite sur Louvain. Pajol qui l'avait suivi fit demander au maréchal Grouchy s'il devait poursuivre sa route sur Bruxelles ou se jeter à gauche dans la direction de Waterloo.

Au moment où l'aide de camp de Pajol abordait le maréchal, un officier de l'état-major impérial venait lui annoncer la perte de la bataille. Le maréchal, atterré par cette nouvelle, fit appeler auprès de lui Vandamme, Vichery, Exelmans et Pajol et, après leur avoir fait part en pleurant du malheur de l'armée, il tint conseil avec eux sur la conduite à tenir dans la position difficile où il allait se trouver. Il se tira de cette position, on doit le dire, avec autant de bonheur que d'activité. Les dragons d'Exelmans furent immédiatement dirigés sur Namur, afin de s'emparer de ce point pour assurer le passage de la Sambre, derrière laquelle on comptait se dérober aux poursuites de l'ennemi victorieux. Les blessés et le parc de réserve accompagnèrent les dragons. Le 3e et le 4e corps furent dirigés sur Namur en deux colonnes couvertes par la cavalerie de Valin

Pajol avec les divisions Soult et Teste dut continuer à poursuivre l'ennemi, pour masquer le mouvement de retraite sans cependant trop s'aventurer. Pajol porta aussitôt la division Soult en avant, les hussards chargèrent à plusieurs reprises les arrière-gardes ennemies et accélérèrent leur retraite. La division Teste les soutenait à distance et s'arrêta comme eux un peu avant la nuit. Pajol ne se remit en marche qu'à la suite des divisions de Vandamme et vers onze heures du soir il campa à Gembloux, formant l'extrême arrière-garde. Le 20 au matin, Grouchy lui prescrivit d'envoyer la division Teste à Namur, de la faire camper en dehors de cette place à cheval sur la route de Louvain ; Pajol accompagna cette division avec les hussards de Soult. Thielmann n'avait connu la retraite de Grouchy que le 20 à quatre heures du matin ; il lança immédiatement sa cavalerie qui vint tomber à l'improviste sur la division Lefol laquelle, formant les carrés, résista victorieusement. Grouchy, au bruit de la fusillade, accourut avec une partie de la division Valin, en même temps que le 1er hussards, envoyé par Pajol au secours du 3e corps, arrivait de son côté. Toute cette cavalerie chargea avec vigueur les escadrons ennemis qui battirent en retraite. De son côté, l'arrière-garde du 4e corps avait repoussé la cavalerie de Pirch Ier. Les 3e et 4e corps, ainsi débarrassés, arrivèrent enfin à Namur.

Grouchy prit immédiatement ses dispositions pour se porter en toute hâte vers Dinan ; les dragons d'Exelmans formèrent l'avant-garde ; Pajol se mit ensuite en marche avec la division Soult pour se rendre à Dinan par les chemins parallèles à la Meuse et couvrir le flanc du 4e corps qui suivait la grand'route de Namur à Dinan, défilé étroit de 6 à 7 lieues de longueur le long de la rive droite de la Meuse. Vandamme reçut l'ordre de tenir le plus longtemps possible en avant de Namur et de se retirer ensuite sur Dinan, en laissant la division Teste, placée sous ses ordres, défendre Namur jusqu'à la dernière extrémité. Ces dispositions furent exécutées au pied de la lettre. Vandamme, attaqué à quatre heures du soir par Pirch Ier, résista vigoureusement jusque vers six heures ; Teste, resté seul dans Namur, y fit une des plus belles défenses qu'il soit possible de voir, repoussa toutes les attaques de l'ennemi en lui infligeant des pertes sérieuses et ne sortit de Namur

qu'à dix heures du soir. Le lendemain 21 juin, Grouchy, toujours sans nouvelles de Napoléon, partit pour Givet où il arriva sans encombre, et écrivit à l'Empereur pour lui annoncer qu'il arrivait avec l'aile droite intacte, amenant tous ses canons, son matériel et les prisonniers. La réponse n'arrivant pas, Grouchy se dirigea le 22 sur Rocroi, Pajol formait l'avant-garde. A Rocroy enfin, le commandant de l'aile droite reçut une lettre du major général, lui enjoignant de se replier sur Laon. Cette marche fut empêchée par les mouvements de l'armée ennemie, mais les deux ailes de l'armée firent leur jonction le 25 juin à Corbeny, où arriva l'avant-garde de Pajol, et à Reims, où entra le 4[e] corps. Grouchy reçut l'ordre de se rendre à Soissons pour y prendre le commandement de l'armée, qui reçut dès lors la dénomination d'armée du Nord. Malgré la position critique dans laquelle il se trouvait, il se tira heureusement d'affaire. La garde impériale ayant été refoulée le 28 juin par la division prussienne Pirch II et s'étant retirée en désordre sur Dammartin, Pajol, qui avait établi son bivouac entre Soissons et Villers-Cotterets et qui se trouvait avec la division Soult au milieu de la forêt, fut très étonné d'entendre un feu violent en avant de lui. Il se porta au galop vers le débouché de la forêt avec un escadron de hussards et reconnut des forces prussiennes considérables, dont les coureurs seulement étaient autour de Villers-Cotterets. Il résolut de se frayer un passage avant que la route fût entièrement coupée et envoya chercher la division Subervie qui suivait à quelque distance.

En l'attendant il ouvrit le feu contre les lignes prussiennes avec les deux batteries de la division Soult. A ce moment Vandamme, entendant le canon, arriva au secours de Pajol, tomba sur les derrières de l'aile gauche ennemie et la mit en déroute. Pajol poursuivit vivement les Prussiens; une batterie d'artillerie qui n'avait qu'une faible escorte se trompa de chemin et fut prise par l'ennemi, sans que le général Soult, qui venait en arrière avec le gros de sa division, se fût aperçu que cette batterie s'était égarée. A peine Soult était-il installé dans un bivouac provisoire auprès de Nanteuil, que la colonne ennemie qui lui avait enlevé son artillerie l'assaillit à l'improviste; les hussards, surpris, eurent à peine le temps de monter à cheval et s'enfuirent pêle-mêle par le défilé de Nanteuil

qu'on s'était mis volontairement à dos par le choix du bivouac. Heureusement Pajol, inquiet sur le compte de la division Soult, par suite des mouvements de l'ennemi, s'était mis en route avec le 1er lanciers (colonel Jacquinot); il chargea l'ennemi par derrière et l'obligea à lâcher prise et à se retirer. Soult, dégagé, ne put rallier qu'un de ses trois régiments que Pajol réunit au 1er lanciers; les deux autres régiments s'enfuirent jusqu'à Claye où ils trouvèrent le maréchal Grouchy. D'un autre côté, le 2e lanciers et le 11e chasseurs, que Pajol avait laissés en arrière lorsqu'il était parti avec le 1er lanciers, furent coupés par l'apparition des Prussiens à Lévignen, furent obligés de se rejeter sur le 3e corps et suivirent Vandamme sur La Ferté-Milon et Meaux, en sorte que le corps de Pajol se trouva partagé en trois morceaux. Il parvint cependant à le réunir à Claye dans la matinée du 29 et vint prendre position à La Villette. Il couvrit dans sa marche le flanc droit de Vandamme qui suivit les dragons d'Exelmans, passa par Lagny, Nogent-sur-Marne et Vincennes, pour s'établir sur la rive gauche de la Seine à Montrouge. Grouchy avec le 4e corps et la garde était arrivé à Paris le matin, suivi de Reille, de Drouet d'Erlon, de Milhaud et de Kellermann. Il résigna alors son commandement, et Davout, ministre de la guerre, fut mis à la tête de l'armée. Cette armée comprenait 57,000 hommes; le corps de cavalerie de Pajol figurait dans le tableau des effectifs pour 1,991 hommes et 171 officiers; il n'avait perdu depuis le 15 juin que le cinquième de son effectif, proportion bien faible si l'on observe que les 2e et 6e corps d'infanterie réunis sous le commandement de Reille étaient descendus de 35,000 hommes à 11,000; le corps de Drouet d'Erlon de 24,000 à 5,000; le 4e corps de cavalerie (Milhaud) de 4,000 à 1,100, etc. Il se trouvait déjà à Paris, avant la rentrée de l'armée, environ 13,000 hommes; les forces totales dont disposa Davout s'élevaient donc à 70,000 hommes de troupes de ligne auxquelles venaient s'ajouter 12,000 tirailleurs enrégimentés de la garde nationale et 5,000 canonniers, presque tous de marine, affectés à la défense de Paris. C'était donc un total de 70,000 hommes, avec lesquels il était facile tout au moins de tenter une attaque de flanc sur les Prussiens qui cherchaient à tourner Paris par l'Ouest, pour venir l'attaquer sur la rive gauche.

Napoléon avait abdiqué. Fouché était l'âme de la commission exécutive qui exerçait le pouvoir. L'Empereur, retiré à la Malmaison, demanda à reprendre le commandement de l'armée pour infliger une sanglante leçon aux Prussiens ; cette proposition fut repoussée par Fouché et par ses collègues, et Napoléon, pressé par eux de s'éloigner, partit le 29 juin à cinq heures du soir pour Rochefort. L'armée et la plupart des généraux frémissaient de l'inaction dans laquelle ils étaient laissés. Le général Freyssinet rédigea une adresse à la Chambre des représentants, dans laquelle les généraux de l'armée de Paris prenaient l'engagement de défendre l'indépendance nationale jusqu'au dernier soupir et rejetaient avec indignation toute restauration des Bourbons. Davout prit enfin des dispositions pour arrêter le mouvement de l'armée prussienne ; par son ordre le général Exelmans se porta le 1er juillet au grand matin sur Versailles et Saint-Germain. Il devait être appuyé par deux fortes colonnes passant l'une sur le pont de Sèvres, l'autre sur le pont de Neuilly. Exelmans rencontra l'avant-garde de Blücher à Vélizy, la culbuta et la rejeta dans le plus grand désordre sur Versailles, que cette avant-garde traversa au galop pour se retirer par la route de Saint-Germain. Mais elle était attendue à Rocquencourt par le général Piré qui tomba sur elle et acheva de la détruire. L'armée prussienne aurait couru de grands dangers si Davout, docile aux injonctions de Fouché, n'avait fait donner contre-ordre à toutes les troupes qui devaient marcher. Le soir un conseil de guerre fut tenu à La Villette. Vandamme et Pajol s'y élevèrent avec énergie contre toute velléité de traiter avec l'ennemi. On raconte même que Pajol s'exprima avec assez de véhémence pour que Davout voulût le faire arrêter. Quoi qu'il en soit, les partisans de la résistance quittèrent la séance, et les maréchaux qui restaient signèrent un procès-verbal constatant l'impossibilité de défendre plus longtemps Paris. En conséquence, le 3 juillet au matin, après une tentative sur Issy, menée très mollement par le général Vandamme, les négociations furent entamées au palais de Saint-Cloud, et un armistice fut conclu, armistice dont les conditions premières étaient la reddition de Paris et la retraite de l'armée au delà de la Loire. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les reproches violents adressés au maréchal Davout à cette occasion furent mérités ou si, au contraire,

le vainqueur d'Auerstædt ne sacrifia pas noblement au salut de la France, menacée d'être envahie par 800,000 Russes, Autrichiens et Allemands, la gloire qu'il aurait acquise en battant Blücher et même Wellington. L'armée se retira derrière la Loire; Pajol avec les deux divisions Soult et Subervie se retira sur Issoudun où il signa l'adresse de soumission au Roi qui devait être remise au ministre par les généraux Gérard, Kellermann et Haxo. Cette soumission n'empêcha pas le Gouvernement de proscrire, au mépris de la convention de Paris, 19 officiers généraux et de faire peser la menace de proscription sur 40 autres. Davout, après avoir protesté contre ces mesures, donna sa démission de commandant en chef de l'armée de la Loire. Macdonald le remplaça et l'armée, sur les injonctions de l'étranger, fut dissoute dans la seconde quinzaine du mois d'août.

Le rôle que Pajol avait rempli à Orléans au mois de mars 1815, vis-à-vis de Gouvion Saint-Cyr, aurait pu motiver la présence de son nom sur les listes de proscription. S'il fut épargné, il le dut probablement au maréchal Oudinot. Mais, après avoir été mis en non-activité au mois de septembre 1815, il fut admis à la retraite le 31 décembre sur sa propre demande. Il avait motivé cette demande sur son intention d'entrer dans l'industrie et de fonder une société commerciale pour l'exploitation de l'invention nouvelle de la navigation à vapeur. Il mit, en effet, ce projet à exécution, mais il y perdit la moitié de sa fortune et se retira de l'association. Il ne fut pas beaucoup plus heureux en politique, et il échoua lorsqu'il se présenta pour la députation devant le collège électoral de Besançon. Il avait acheté, en 1821, l'ancien couvent de Paraclet, près de Nogent-sur-Seine, et y avait installé des forges qui ne paraissent point l'avoir enrichi plus que les bateaux à vapeur. Il entra même dans une société formée pour la construction du passage Vendôme et l'exploitation des anciens terrains de Tivoli. Il vivait d'ailleurs au milieu du monde libéral le plus opposé au gouvernement des Bourbons. Il se trouvait au Paraclet, lorsqu'il apprit, le 28 juillet, l'insurrection de Paris, amenée par les fatales ordonnances du 25. Il partit immédiatement pour Paris et se présenta, le lendemain 29, devant les députés réunis à l'hôtel Laffitte, pour leur offrir ses services : « Messieurs, leur dit-il, je vous apporte le chapeau de

Waterloo. » C'était le premier général, en dehors des membres de la Chambre des députés, qui venait se déclarer en faveur de la Révolution. Les sentiments qu'il montrait, l'audace qui l'avait rendu célèbre à la fin de l'Empire comme général de cavalerie, le firent choisir pour une mission qui ne manquait ni de difficulté, ni de dangers. Charles X s'était retiré à Rambouillet avec 6,000 ou 7,000 hommes de la garde royale; il avait abdiqué et le duc d'Angoulême avait renoncé à ses droits en faveur du duc de Bordeaux. Mais le pouvoir était exercé par le duc d'Orléans, sous le titre de lieutenant général du royaume, que lui avaient décerné les députés. Le lieutenant général, loin de s'empresser de faire proclamer comme roi le duc de Bordeaux, ne cherchait qu'à éloigner la cour de Rambouillet et même à lui faire quitter le territoire français. Le rassemblement de troupes d'élite formé à Rambouillet lui causait une vive inquiétude, mais comment l'en expulser, sinon par un trait d'audace ? Les bourgeois insurgés et les gardes nationales qui venaient de se rétablir elles-mêmes étaient incapables de lutter en rase campagne contre la garde royale. Il fallait donc suppléer par la rapidité d'exécution à l'insuffisance des forces dont on disposait. Pajol était tout particulièrement apte à bien mener un coup de cette espèce. Ce fut sur lui, en effet, que tomba le choix de Louis-Philippe, qui lui écrivit le 3 août la lettre suivante :

« Lieutenance générale du Royaume, Paris, 3 août 1830.

« Sa Majesté le roi Charles X ayant abdiqué la couronne et son Altesse royale Monseigneur le Dauphin ayant également renoncé à ses droits, il est devenu indispensable qu'ils s'éloignent immédiatement du territoire français; en conséquence, le lieutenant général comte Pajol est chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour les y déterminer et pour veiller à la sûreté de leurs personnes. Il sera mis à sa disposition toutes les forces dont il aura besoin.

« *Signé :* LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

« *Le commissaire provisoire au département de la guerre,*

« *Signé :* Comte GÉRARD. »

Pajol, qui avait embrassé avec ardeur la cause de la nouvelle révolution, accepta la mission qui lui était confiée. Il improvisa un

état-major, accepta le concours de militaires comme le général Exelmans, les colonels Dufay et Jacqueminot, et fit réunir 1,600 voitures de toutes espèces dans lesquelles on entassa pêle-mêle environ 12,000 hommes. Cette longue colonne de voitures quitta Paris le 3 août, enleva en passant à Saint-Cyr 8 pièces de 4 qui formèrent toute l'artillerie de l'expédition. La colonne se grossit en route de quelques milliers d'hommes, gardes nationaux de Paris ou des départements. L'avant-garde, forte de 600 hommes et commandée par le colonel Dufay, se porta sur Rambouillet, tandis que Pajol restait à Cognières avec le gros de l'*armée* (?). Le général Vincent qui commandait les avant-postes de l'armée royale n'hésita pas à ordonner le feu; un garde national tomba blessé et fut transporté au château, où la famille royale s'empressa de le faire soigner. Le découragement régnait à la cour. Les commissaires de la Chambre des députés arrivèrent sur ces entrefaites et n'eurent pas de peine à décider Charles X à la retraite. Le but de l'expédition était atteint. Pajol, après avoir réglé le sort des troupes royales et appris aux gardes nationaux sous ses ordres que leur rôle était terminé, revint à Paris où son corps expéditionnaire, qu'un régiment bien déterminé aurait suffi pour mettre en déroute, fut accueilli avec enthousiasme. Quant à lui il avait, en risquant sa tête et sa réputation militaire, rendu un immense service au duc d'Orléans devenu roi des Français. Il en fut récompensé le 21 août par la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, et le 3 septembre par sa nomination au poste de gouverneur de Paris, commandant la première division militaire.

Pajol resta dans cette position jusqu'au 29 octobre 1842. Les temps pendant lesquels il y eut à exercer son autorité furent par excellence des temps troublés, et les premières années du règne de Louis-Philippe furent marquées par des émeutes incessantes. Ce fut d'abord le procès des anciens ministres de Charles X, qui occasionna du 10 au 21 décembre des rassemblements tumultueux; vint ensuite, le 14 février 1831, l'invasion de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois par la multitude, suivie le lendemain du pillage de l'archevêché. Le 15 septembre, la nouvelle de la défaite des Polonais causa une nouvelle insurrection. Les obsèques du général Lamarque furent, les 5 et 6 juin 1832, l'occasion de troubles

beaucoup plus sérieux et d'une lutte acharnée entre le parti républicain d'une part, l'armée et la garde nationale d'autre part, etc., etc. Pajol, comme gouverneur de Paris, se montra dans toutes les circonstances à hauteur de sa tâche. On dut, plus d'une fois, aux mesures prises par lui de ne pas voir l'ordre troublé. Lieutenant général et grand-croix de la Légion d'honneur, il ne pouvait plus être récompensé que par le bâton de maréchal de France ; il y comptait en s'appuyant sur ses services passés et présents, mais la reconnaissance du gouvernement de Louis-Philippe n'alla pas jusque-là. La seule faveur que Pajol obtint de lui fut d'être maintenu indéfiniment dans la section d'activité du cadre de l'état-major général. Encore avait-il droit à cette faveur comme ayant commandé en chef et fut-il obligé de la réclamer en faisant valoir son commandement du 5e corps de cavalerie pendant la campagne de 1813, celui du corps d'armée organisé pour défendre les passages de l'Yonne et de la Seine en 1814, celui du 1er corps de cavalerie pendant la campagne de Belgique en 1815, enfin l'expédition de Rambouillet.

Pajol espérait toujours cependant obtenir cette suprême dignité militaire, que l'empereur Napoléon lui réservait, dit-on, en 1814 et en 1815 ; son espoir fut déçu lorsque, le 23 octobre 1842, il fut relevé de ses fonctions de gouverneur de Paris et du commandement de la 1re division militaire pour être mis en disponibilité et être remplacé par le général Tiburce Sébastiani. Il avait refusé la place d'aide de camp du roi, il refusa aussi celle de gouverneur du Louvre qu'on lui offrait comme fiche de consolation. En ce temps-là, les généraux et les colonels qui croyaient avoir à se plaindre du Gouvernement ne prenaient pas pour confidents de leur mécontentement les officiers et les soldats sous leurs ordres. Ainsi que je l'ai entendu dire à un des plus glorieux vétérans de notre armée : « Quand on vous disait de s'en aller, on s'en allait et on se taisait. » En quittant le commandement de la 1re division militaire, le général Pajol adressa aux troupes qu'il avait commandées pendant 12 ans l'ordre du jour suivant :

« Par ordonnance en date du 29 de ce mois je dois être remplacé dans le commandement de la 1re division militaire.

« Avant de quitter les troupes dont je me vois subitement sé-

paré, j'ai besoin de leur adresser mes félicitations, de leur exprimer ma gratitude pour le zèle et la discipline dont elles n'ont cessé de donner l'exemple sous mes ordres.

« Depuis 12 ans, presque tous les corps de l'armée ont successivement fait partie de mon commandement; leur courage, mis souvent à de cruelles épreuves, n'a jamais été ébranlé et, dans toutes les circonstances où j'ai dû faire appel à leur dévouement, ils ont justifié mon attente.

« Officiers et soldats, nous avons accompli ensemble de rigoureux devoirs, votre attachement me les a rendus moins pénibles. Je vous remercie de la confiance que vous n'avez cessé de me témoigner, elle m'est d'autant plus précieuse qu'il faut lui attribuer en partie l'ordre et la tranquillité qui règnent dans Paris. Quoi qu'il arrive, une grande satisfaction m'est réservée : Votre estime est un bien qu'on ne peut m'enlever; elle me suivra dans la retraite où je ne cesserai de faire des vœux pour mon pays.

« J'emporte l'espérance de conserver une place dans votre souvenir, ce sera la récompense de mes longs services. »

Le général Pajol se retira à Paris où il mourut le 20 mars 1844. Il avait eu dans la durée de son long commandement un jour de vrai bonheur, celui où, comme je l'ai dit au commencement de cette notice, il commanda toutes les troupes qui formaient la haie sur le passage des restes mortels de l'empereur Napoléon. Plus heureux que la plupart des maréchaux du premier Empire, il a vu son nom perpétué par ses deux fils officiers généraux : l'un, Louis-Eugène-Léonce, est général de brigade; l'autre, Charles-Pierre-Victor, comte Pajol, général de division, a consacré les plus nobles efforts à glorifier la mémoire de son père en reproduisant ses traits avec le ciseau du sculpteur et en retraçant le récit de sa belle carrière avec la plume de l'historien.

Son fils, le petit-fils du Pajol de Montereau, est chef de bataillon d'infanterie, breveté. Une statue en bronze, œuvre filiale de M. le général comte Pajol, s'élève à Besançon sur la promenade de Chamars, rappelant aux habitants de la vieille cité franc-comtoise la haute stature et la mâle physionomie d'un de ses plus illustres enfants.

Formé à l'école de Kléber, de Richepanse et de Ney, vaillant et vigoureux soldat s'il en fut, chef d'avant-garde actif et avisé, Pajol s'est montré, pendant sa longue et glorieuse carrière, le type accompli du général de cavalerie légère. Toujours au plus fort du danger comme général de division, aussi bien que comme sous-lieutenant, il fut blessé 7 fois, d'abord à Spire, le 30 septembre 1792, de coups de baïonnette au bas-ventre et à la main gauche, en escaladant les murs de la ville à la tête des grenadiers du 82ᵉ, puis le 11 avril 1793, pendant le siège de Mayence à l'attaque des redoutes de Biberich, par un biscaïen qui lui cassa le bras gauche; d'un coup de baïonnette au combat d'Esneux, le 18 septembre 1794, en enlevant de sa main un drapeau à l'ennemi ; d'un coup de feu à la jambe gauche au passage de la Lahn, le 20 septembre 1795 ; d'un éclat d'obus à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812; d'un coup de lance, le lendemain, devant Mojaisk; d'un coup de feu qui lui cassa le bras droit à Krimskoié, le 10 septembre 1812; enfin à la bataille de Wachau, le 16 octobre 1813, par un obus qui éclata sous le ventre de son cheval et le renversa à terre, le bras gauche cassé, les côtes fracturées.

Il eut 12 chevaux tués sous lui: au passage de la Lahn, en 1795; à Francfort, en 1796; à Ostrach et à Liptingen, en 1799; à Winterthur, en 1799; 2 à la bataille d'Eckmühl et 1 au combat de Znaïm, en 1809; à la Moskowa, en 1812; à Dresde et à Wachau, en 1813; à Montereau, en 1814. Il avait enlevé un drapeau au combat d'Esneux, le 18 septembre 1794; il en prend un autre de sa main à Friedberg le 10 juillet 1796. Il fait prisonnier 2 bataillons autrichiens à la bataille de Stockach (Liptingen), en attaquant avec 200 hommes du 4ᵉ hussards. A Winterthur, le 27 mai 1799, renversé sous son cheval tué, il est fait prisonnier et dépouillé de ses vêtements; son régiment le délivre; il saute sur un cheval abandonné, charge et combat en chemise et repousse l'ennemi. Chargeant au combat de Neubourg, le 27 juin 1800, sur 500 cuirassiers autrichiens, avec 2 escadrons du 6ᵉ hussards, il les culbute, les sabre et en ramène 80 prisonniers. A Wagram, dans une charge du 11ᵉ chasseurs sur la cavalerie autrichienne un instant victorieuse, il saisit de sa main le colonel des dragons d'Oreilly, l'enlève de dessus son cheval et le fait prisonnier.

Voilà le soldat. Quant au général, qu'on lise les rapports de Lasalle dans la campagne de 1807, ceux de Montbrun en 1809, on verra sans cesse Pajol commandant une brigade de 3 régiments, chargeant successivement à la tête de ces 3 régiments près de Kœnigsberg en 1807, culbutant l'ennemi avec le 3e chasseurs, repoussant son retour offensif avec le 7e hussards, et se retrouvant à la tête du 5e hussards pour parer à une attaque imprévue des cosaques; ou bien encore à Dinzling, où le glorieux lieutenant de Montbrun arrêtait le corps autrichien de Rosenberg, tantôt avec le 5e hussards, tantôt avec le 7e, tantôt avec le 11e chasseurs. En Russie, il est le général d'avant-garde préféré de Davout. Gouvion Saint-Cyr n'en veut pas d'autre que lui pendant la campagne de 1813, et Napoléon déclare qe un ul, si ce n'est encore Pajol, ne sait plus éclairer l'armée avec la cavalerie légère.

A peine remis de ses effroyables blessures de Wachau, souffrant encore des suites de la retraite de Russie, mais suppléant à la santé par l'énergie, Pajol reparaît un instant, pendant la campagne de 1814, pour décider, par une des charges les plus audacieuses que l'on connaisse, la victoire de Montereau. La même audace lui fait enlever à Limal, le 18 juin 1815, le passage de la Dyle, disputé énergiquement par les Prussiens contre l'infanterie de Vandamme à Wavre, contre les troupes de Gérard à Bierges. Enfin, dans la retraite de l'armée, après la fatale journée de Waterloo, il arrête avec un seul régiment, le 1er lanciers, la poursuite de l'ennemi...

Tel fut Pajol et tels sont ses titres à figurer dans le nombre très restreint des généraux qui, selon l'expression d'un éloquent écrivain militaire (le général Foy), surent déchaîner et au besoin contenir les grands ouragans de la cavalerie.

MILHAUD

Parmi les généraux de cavalerie de notre grande époque militaire, Murat, Lasalle, Kellermann et Montbrun se détachent au premier rang en un groupe glorieux, dans lequel Auguste Colbert doit aussi prendre place, quoique une mort prématurée l'ait enlevé avant qu'il eût l'occasion d'exercer de grands commandements. Mais au-dessous de ces généraux de premier ordre combien d'autres ont mérité, soit que leur nom fût tiré de l'oubli où il a été injustement laissé, soit que l'on fît connaître les causes de leur illustration restée dans le vague de la légende! Qui connaît aujourd'hui Stengel autrement que par le magnifique éloge que Napoléon a fait de lui dans ses mémoires sur la campagne d'Italie? Qui a entendu parler de Labarre, le Stengel de l'armée des Pyrénées-Orientales, tué sur le Llobregat dans la campagne de 1794? Qui pourrait raconter la courte carrière de Dubois décidant la victoire de Fleurus en chargeant à la tête de la première réserve de cavalerie qui fut formée dans une armée française et tombant plus tard sur le champ de bataille de Roveredo? Quels généraux de cavalerie pourrait-on citer comme plus dignes d'admiration que Richepanse et Ney, commandant les avant-gardes de l'armée de Sambre-et-Meuse? Ce n'est cependant pas dans ce rôle effacé par leur propre gloire que l'histoire nous les représente. A côté de leurs noms devraient briller d'un éclat presque égal ceux de Bonnaud, le chef de la réserve de cavalerie de cette même armée de Sambre-et-Meuse, Bonnaud, héroïque à Wurtzbourg, tué dans la retraite sur le Rhin quelques jours avant la mort de Marceau; de Forest, qui succomba en Italie dans la funeste campagne de 1799; de d'Hautpoul, de Nansouty, d'Espagne, de Klein, dont la carrière se

prolongea jusqu'aux jours brillants de l'Empire; d'Alexandre Dumas, dont les exploits semblent du domaine de la fable plutôt que de l'histoire; de Roize, tué en Égypte à la bataille de Canope... Plus tard vinrent Latour-Maubourg, Grouchy, Pajol, Exelmans, Milhaud, Letort, Auguste Caulaincourt, Lefebvre-Desnoëttes, Édouard Colbert, Arrighi, Doumerc, Corbineau, Bruyère, Curély, Sainte-Croix, Chamorin, etc.; je m'arrête, de peur de paraître injuste envers ceux que je ne citerais pas...

Comment faire un choix dans cette liste longue et glorieuse en même temps que funèbre? Car ils sont nombreux ceux qui furent frappés sur les champs de bataille en tête de leurs escadrons: Labarre, Stengel, Dubois, Bonnaud, Forest, d'Hautpoul, Guyot, Espagne, Sainte-Croix, Chamorin, Bruyère, Letort, etc., sans parler de Lasalle, de Montbrun et d'Auguste Colbert.

Pour me guider, je reporte ma mémoire vers les dernières luttes de l'Empire et je m'arrête à ces charges de cuirassiers de Waterloo citées par Wellington comme l'action de guerre la plus étonnante dont il eût été témoin dans sa carrière, marquée cependant par des batailles de géants. A côté de Ney et de Kellermann, les cuirassiers de Waterloo étaient commandés par Milhaud, dont le nom ne saurait être séparé des leurs; mais avant la campagne de 1815, Milhaud s'était montré un des meilleurs généraux de cavalerie de la Grande-Armée, commandant la cavalerie légère en 1805 et en 1806, à la tête d'une division de dragons en Espagne, sur le champ de bataille de Wachau et dans la campagne de France de 1814. Sa figure est une de celles qui méritent d'être dessinées. La singularité des débuts de sa carrière est d'ailleurs assez peu connue; je vais essayer de retracer ces débuts en priant mes lecteurs de ne pas les prendre pour base du jugement qu'ils porteront sur le général Milhaud. Le moins bienveillant peut-être de tous les juges de cette époque, le maréchal Marmont, duc de Raguse, a dit de lui dans ses *Mémoires* en parlant d'un des combats de l'armée d'Italie: « Le 5ᵉ dragons était alors commandé par Milhaud, ancien conventionnel, mais bon homme et brave soldat. » Tenons-nous-en là pour le moment.

Ancien conventionnel et bon homme! Il semblerait, d'après les paroles de Marmont, qu'au moment de la campagne d'Italie, c'est-à-

dire en 1796, Milhaud fût déjà d'un certain âge. Il avait trente ans. (Marmont n'en avait, il est vrai, que vingt-deux et, comme lui, il était déjà colonel.) Édouard-Jean-Baptiste *de* Milhaud était né en effet le 10 juillet 1766, à Arpajon (Cantal), d'une famille noble. Admis à l'école du génie militaire en 1788, sous-lieutenant dans un régiment colonial en 1789, démissionnaire et rentré dans ses foyers au début de la Révolution, signalé dès lors par la fougue de ses opinions politiques avancées, nommé en 1791 colonel de la garde nationale d'Aurillac, il fut en 1792 élu par ses concitoyens député à la Convention nationale. Il avait alors vingt-six ans. Il siégea sur la Montagne et fut remarqué pour la violence de ses discours au club des Jacobins, dont il faisait partie. Comment, tout en restant membre de la Convention nationale, put-il être et fut-il nommé, le 9 mai 1793, capitaine au 14ᵉ régiment de chasseurs à cheval et, le 22 juillet suivant, chef d'escadron au 20ᵉ régiment de la même arme ? C'est ce que je ne me chargerai pas d'expliquer, me bornant à constater que ces deux nominations sont authentiques et figurent sur les états de service régulièrement établis du général Milhaud. Elles furent, en outre, très platoniques, attendu que les mêmes états de service ne portent aucune campagne antérieure à l'année 1796, époque à laquelle le chef d'escadron du 20ᵉ chasseurs était devenu, comme nous le verrons, chef de brigade du 5ᵉ dragons. Du reste, le conventionnel Milhaud se montra assidu aux séances de l'Assemblée quand il n'était pas en mission aux armées et n'a pu par conséquent exercer les fonctions d'un grade d'officier.

Il vota la mort de Louis XVI en motivant son vote par des phrases pompeuses comme le firent du reste la plupart de ses collègues. « Les législateurs philanthropes, dit-il, ne souillent point le Code d'une nation par l'établissement de la peine de mort, mais pour un tyran, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer... Je condamne Louis à la peine de mort, et je demande qu'elle soit subie dans les vingt-quatre heures. » Milhaud avait 27 ans lorsqu'il s'exprimait ainsi ; il en avait 49 lorsqu'en 1815, le premier de tous les généraux de l'armée de la Loire, il adressait sa soumission au roi Louis XVIII et protestait de son amour pour la race antique et sacrée de nos rois... Le temps est un grand maître. Mais je n'ai pas ici à juger l'homme politique ; dans les époques tour-

mentées qu'il eut à traverser, combien d'autres que lui ont donné lieu à des observations semblables !...

Si je m'étends davantage sur les missions de Milhaud aux armées, c'est qu'elles servirent pour ainsi dire de prologue à sa vie militaire. Il fut d'abord envoyé, au mois de mai 1793, à l'armée de la Moselle avec son collègue Deville et passa le 19 août à l'armée du Rhin. Il s'y fit remarquer par une inflexible sévérité envers les fournisseurs et les spéculateurs de toute sorte qui s'enrichissaient en laissant les soldats mourir de faim faute de vivres et de froid faute de vêtements. Rentré à Paris et accueilli avec une faveur marquée par les Jacobins, il se laissa emporter, pour leur plaire, à plus d'une violence de parole et fut désigné par leur inflence pour accompagner à l'armée des Pyrénées-Orientales, au commencement du mois de janvier 1794, un de leurs plus fougueux adhérents, le montagnard Soubrany, celui-là même qui plus tard fut condamné à mort par la réaction thermidorienne et mourut si courageusement.

On connaît le rôle des commissaires de la Convention, autrement dit, des représentants du peuple aux armées : rôle plus d'une fois funeste lorsqu'en vertu de leurs pouvoirs sans limites ils imposaient aux généraux des témérités qui n'avaient aucune chance de réussir et quand ils faisaient dresser l'échafaud révolutionnaire pour y envoyer périr tous ceux qui étaient l'objet d'une dénonciation ou qui excitaient leurs soupcons ; rôle salutaire aussi, il faut bien le dire, parce qu'ils couvraient les généraux de leur responsabilité, inspiraient aux plus tièdes une ardeur patriotique et rétablissaient la discipline à force de sévérité ; rôle terrible en tous les cas. Plus que partout ailleurs peut-être l'action des représentants du peuple se fit sentir à l'armée des Pyrénées-Orientales, et cela pour plusieurs causes. L'éloignement les y rendait plus indépendants du pouvoir central et des volontés despotiques du comité de Salut public. L'armée des Pyrénées-Orientales comptait à peine un ou deux régiments de ligne ; elle était composée de volontaires des départements du Midi et de corps francs dont les noms seuls suffisent à indiquer le caractère : les *Vengeurs*, la *Légion de la montagne*, les *Braconniers montagnards*, etc. Il fallait, pour amalgamer, discipliner et mener au combat de pareils éléments, une *poigne*

vigoureuse et une sorte d'entraînement révolutionnaire. Cette frontière était la seule d'où l'ennemi ne fût pas chassé au commencement de la campagne de 1794. Perpignan était menacé et à plusieurs reprises faillit tomber au pouvoir des Espagnols, déjà maîtres de toutes les autres places de la frontière. Des intelligences coupables leur en avaient livré plusieurs, telles que Prats-de-Mollo, le fort Saint-Elme, Villefranche, et la population de Perpignan, exaspérée, ne voyait plus partout que trahison. Deux généraux avaient fait preuve de talent; l'un, Flers, avait payé de sa tête la sagesse qu'il avait montrée dans la victoire; l'autre, Dagobert, était en lutte incessante avec les représentants du peuple et n'échappa à leur vengeance que par sa popularité.

Ces représentants étaient tous des députés de la région, ce qui rendait encore plus passionné l'exercice de leur autorité. L'un d'eux, Cassanyes, était l'idole de l'armée pour sa bravoure et pour le zèle infatigable avec lequel il partageait les misères et les privations du soldat. Un autre, Fabre, paya de sa vie sa prétention ridicule à vouloir diriger les opérations, et dans la retraite imposée à l'armée battue par sa faute, son corps percé de balles resta sur le terrain. C'est lui qui, dans un rapport adressé au comité de Salut public, écrivait sérieusement : « Fabre s'est conduit en héros. Signé : *Fabre.* » Dagobert faillit être envoyé à l'échafaud pour avoir souri en lisant ce rapport. Un troisième, nommé Gaston, ancien marquis devenu jacobin, jouait au despote. C'est lui qui disait : « Je ne connais ni généraux ni pouvoirs particuliers. Quant au ministre, c'est un chien dans un jeu de quilles. Seul ici je dois commander. »

Tels furent les hommes auxquels vinrent succéder Soubrany et Milhaud, choisis exprès en dehors des députés du Midi. En même temps, Dugommier, le vainqueur de Toulon, venait prendre le commandement, exercé avant lui par dix généraux en chef se succédant les uns aux autres dans l'espace de dix mois.

Le premier soin du nouveau général fut de réorganiser l'armée: Soubrany et Milhaud l'aidèrent en le débarrassant des incapables par la destitution, la suspension ou l'arrestation et la mise en jugement. Fidèles à leur rôle de jacobins, ils écrivaient à la Société pour lui demander *itérativement* un secours d'apôtres civiques pour évangéliser le pays.

Les allures de Soubrany étaient faites pour frapper les imaginations et pour plaire à des troupes comme celles de l'armée des Pyrénées-Orientales. Débraillé, la poitrine nue et coiffé d'un large bonnet à poils qui lui couvrait le front, il était toujours en tête des combattants et nuisit plus d'une fois par son ardeur intempestive aux opérations des généraux. Milhaud, tout aussi ardent, avait davantage le sentiment de la hiérarchie. Mieux élevé que son collègue, il avait des formes plus polies, mais on le voyait toujours en tête des colonnes d'attaque et pour son métier futur, il put se former sur les exemples d'un modèle incomparable, le brillant général Labarre, qui commandait la cavalerie.

Celui-là était un officier de l'ancienne armée, parvenu régulièrement, avant la chute de la royauté, au grade de colonel. D'une famille noble, né en Louisiane, fils d'un officier supérieur qui fut tué en défendant contre les Illinois le fort de Missouri, élève à l'école d'équitation des carabiniers, successivement sous-lieutenant, lieutenant et capitaine dans trois régiments de cavalerie, il avait pris part à la guerre d'Amérique et avait été blessé au siège de Savannah sous les ordres de d'Estaing. Labarre était, au commencement de 1792, colonel du 15e régiment de dragons, lorsqu'il fut appelé, avec trois escadrons de son régiment, à faire partie de l'armée du Var, que commandait le général Anselme. Le 15e dragons formait à lui seul toute la cavalerie de cette armée. La brillante conduite du colonel Labarre, son infatigable activité à la tête de ces trois escadrons, les services qu'il rendit pendant la conquête du Comté de Nice et dans la lutte contre l'armée piémontaise et, il faut bien le dire aussi, l'enthousiasme révolutionnaire qu'il afficha, lui firent pardonner son origine et ses antécédents. Le 22 juin 1793, il fut nommé général de brigade[1] et dirigé sur Toulon avec une colonne

1. Voici le résumé des états de service de ce brillant général, états de service peu complets d'ailleurs. André de la Barre, appartenant à une famille noble, originaire du pays de Caux, né en 1749 dans le pays des Illinois (Louisiane), fils d'Auguste de la Barre qui fui tué en 1752 en défendant le fort Missouri, admis comme cadet dans les troupes des colonies en 1759, élève de l'École d'équitation des carabiniers à Chinon en 1766, nommé sous-lieutenant dans la *légion de Lorraine* (9e chasseurs) en 1770, lieutenant aux dragons *de Condé* (2e dragons) en 1774, capitaine au régiment de *Royal-Cravates* (10e cuirassiers) en 1776 (brevet acheté pour la somme de 10,000 fr.), passé en 1784 dans *Royal-Normandie* (depuis lors 27e dragons), adjoint à l'état-major en 1785, aide-maréchal des logis avec le grade de major en 1788, lieu-



hâtivement formée à la nouvelle de la défection de cette ville, livrée aux Anglais par ses habitants.

Sa troupe était trop faible pour avoir raison des défenseurs de la ville rebelle. Il resta devant la place et prit part à toutes les opérations du siège sous les généraux Doppet, Carteaux et Dugommier. Après s'être distingué dans plusieurs circonstances, il se fit remarquer entre tous, dans la nuit du 28 au 29 novembre 1793, lors de l'attaque décisive du fort Faron, en commandant une des colonnes d'assaut. L'intrépidité déployée par lui dans cet assaut lui avait valu une citation des plus glorieuses au sein de la Convention, et lorsque Dugommier, nommé commandant en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, dut y amener une partie des troupes du siège de Toulon, il choisit Labarre pour réorganiser et commander sa cavalerie. Ce général y retrouve un escadron du 15e dragons et en peu de temps, il est à la tête de 2,000 cavaliers bien montés et bien équipés, parmi lesquels le 1er hussards et le 22e chasseurs formaient sa troupe d'élite. Ses manières élégantes, son brillant courage, qui tenait de celui des anciens preux, plaisaient aux vieux soldats des régiments de cavalerie auxquels il rappelait leurs premières habitudes et imposaient le respect aux troupes de nouvelle formation. A la bataille du Boulou, le 30 avril 1794, première grande victoire de l'armée des Pyrénées-Orientales, Labarre déploie dans la poursuite de l'ennemi une ardeur et une habileté dignes d'un Lasalle ou d'un Murat. A l'aspect des Espagnols en retraite évacuant le camp du Boulou, il lance sur leurs colonnes, dans un étroit défilé entre la montagne et la berge escarpée d'un torrent, son lieutenant, le général Quesnel, avec les 15e dragons et 14e chasseurs, tandis qu'à la tête des 1er hussards et 22e chasseurs il se jetait au galop dans la montagne pour leur couper la retraite au passage du Tech. La division Augereau s'étant emparée du pont de Céret, les deux régiments conduits par Labarre s'y précipitèrent avec l'im-

---

tenant-colonel au 15e dragons (dragons *de Noailles*) en 1791, chef de brigade du même régiment le 7 mars 1792, général de brigade le 22 août 1793, tué le 7 juin 1794 au combat sur le Llobregat. Les relations de l'armée des Pyrénées-Orientales et portent comme général de division; je n'ai trouvé aucune trace de sa nomination à ce grade dans les papiers très incomplets qui le concernent. Son successeur au 15e dragons, M. de Montarnaut, fut moins heureux que lui. Arrêté, jugé et condamné à mort, il fut guillotiné.



pétuosité d'un torrent pour tomber au milieu de l'artillerie et des équipages de l'armée espagnole qu'ils détruisirent ou dont ils s'emparèrent en totalité. Rarement, en pays de montagne, l'audace de la cavalerie fut récompensée par un succès plus complet : quinze cents Espagnols tués, autant de prisonniers, dont un général, 3 colonels, 75 officiers, 150 bouches à feu et leurs caissons, 300 chevaux ou mulets, les tentes et les bagages de 20,000 hommes et les somptueux équipages de leur état-major, tels furent, dit un historien de cette guerre [1], les trophées recueillis sur place.

Au début de cette même bataille du Boulou, Milhaud avait donné une preuve éclatante de son ardeur encore mal contenue. Le général Pérignon, commandant le centre de l'armée française, et chargé d'attaquer la redoute de Montesquiou, voulait éviter à ses troupes les chances d'un sanglant assaut et attendait pour occuper la redoute que ses défenseurs tournés de toutes parts fussent forcés de l'évacuer. « Attends une heure, dit-il à Milhaud, qui près de lui s'impatientait, le pressant d'agir, je te ferai entrer dans cette redoute contre laquelle vingt fois pendant la dernière campagne nous avons échoué. » Sans lui répondre, le fougueux représentant du peuple s'élança au galop sur l'ennemi, à la tête de 80 hussards qui formaient l'escorte du général et la sienne. Pérignon se vit forcé de donner le signal de l'assaut qui, après une lutte sanglante, fut suivi d'un éclatant succès.

Ce fut la dernière fois, d'ailleurs, que Milhaud substitua ainsi l'action du commissaire de la Convention à celle du général : rentrant dans son rôle, il appliqua désormais toute son activité à pourvoir l'armée du nécessaire. La question des subsistances présentait les plus grandes difficultés et la pénurie de vivres suspendait parfois le cours des opérations les plus importantes. Impossible de vivre sur le pays : il était épuisé ; impossible de compter sur les fournitures par entreprise : les marchés passés avec les entrepreneurs n'aboutissaient qu'à des déceptions. La Convention avait donc adopté le système des réquisitions à distance, mais cela ne faisait que déplacer les difficultés en les repor-

1. Le colonel Fervel, *Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales*, ouvrage auquel j'emprunte une grande partie de ce qui concerne la mission de Milhaud et la vie du général Labarre.



tant sur les charrois. C'est seulement en déployant toute la rigueur de leur inflexible sévérité que les représentants parvenaient à fournir aux troupes la moitié à peine de ce qui leur était indispensable. La question des souliers n'était pas moins difficile à résoudre. Plus d'une fois, pour marcher à l'ennemi, les fantassins furent obligés de découper la peau de leurs havresacs, afin de s'en envelopper les pieds. Les commissaires finirent par décréter que les habitants du pays marcheraient en sabots et livreraient leurs souliers à la troupe. A la suite de la victoire du Boulou, Dugommier avait entrepris le siège et le blocus des places françaises occupées par les Espagnols. Le matériel destiné au siège de Saint-Elme, Collioure et Port-Vendres devait venir de Toulon. Déjà les canons étaient arrivés : les navires qui portaient les affûts avaient été forcés de se réfugier dans le port de Marseille. Milhaud fit débarquer les affûts et les expédia en poste à l'armée qui assiégeait le fort Saint-Elme.

Soubrany, cependant, continuait à intervenir dans la direction des opérations militaires. Cette intervention intempestive amena le sanglant et inutile combat du Llobregat qui faillit entraîner la perte de l'armée et qui coûta la vie au général Labarre. Le général espagnol avait lancé sur les troupes du Pérignon toute la masse de sa cavalerie, qui menaçait de tourner la division française. Labarre n'avait avec lui que 250 chevaux pour en arrêter 1,200. Soubrany se préparait déjà à charger à la tête de ces 250 chevaux. Labarre lui reprend sa troupe et s'élance dans le lit du torrent pour se précipiter, tête baissée, au plus épais de la ligne ennemie. Une mêlée furieuse s'engage, et Labarre tombe percé de plusieurs coups ; sa petite troupe est culbutée, et Pérignon n'est sauvé que par l'apparition de la division Augereau.

Labarre venait encore de se signaler par l'investissement de Collioure ; couvert de blessures, il refuse de quitter le champ de bataille. « Laissez-moi, mes amis », dit-il aux grenadiers qui l'emportaient, « restez dans les rangs et combattez pour la République ; je suis content, je meurs pour elle. »

Je me suis laissé entraîner loin de mon sujet ; mais la vie et la mort du meilleur cavalier des Pyrénées-Orientales méritaient bien d'être tirées de l'oubli ; le récit de cette vie et de cette mort ne

saurait être, d'ailleurs, regardé comme un hors-d'œuvre dans l'histoire du général Milhaud, qui s'attacha plus tard à prendre Labarre pour modèle. Pour le moment, la durée de sa mission était parvenue à son terme : il rentra dans le sein de la Convention. Une grande révolution venait de s'y accomplir. La journée du 9 thermidor avait vu la chute de Robespierre et du Comité de Salut public, et la réaction thermidorienne, devenue persécutrice à son tour, menaçait les amis de Milhaud. Nommé membre du Comité militaire de l'Assemblée, il s'y rendit utile en rapportant plusieurs projets importants, et lorsqu'un des thermidoriens les plus violents vint proposer de le mettre en état d'arrestation pour être jugé, il fut sauvé par l'intervention du Comité, qui témoigna en sa faveur.

La Convention avait terminé son œuvre, elle se trouvait dissoute par le fait même de la mise en vigueur de la Constitution de l'an III, qu'elle venait de voter.

Aux termes de cette Constitution, Milhaud, n'ayant que 29 ans, était trop jeune pour pouvoir faire partie du Corps législatif, formé par le Conseil des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens. Cette impossibilité fut une circonstance heureuse pour lui; elle mit un terme à sa vie politique et servit de point de départ à sa carrière militaire. Nommé d'emblée chef de brigade du 5ᵉ régiment de dragons (23 janvier 1796), Milhaud alla rejoindre ce régiment à l'armée d'Italie, où il faisait partie de la division de cavalerie commandée par Stengel. Bientôt Bonaparte fut appelé au commandement en chef, et la campagne de 1796 commença par les batailles de Montenotte, de Millesimo et de Dego, après lesquelles la cavalerie de Stengel fut lancée à la poursuite des Autrichiens, pour se rabattre ensuite sur l'armée piémontaise. Le 5ᵉ dragons fut un des régiments à la tête desquels Stengel chargeait lorsqu'il fut tué.

Le colonel Milhaud prit ensuite part, avec son régiment, aux opérations du blocus de Mantoue, sous les ordres du général Kilmaine et se distingua à la bataille de Castiglione. Quittant la réserve de cavalerie, le 5ᵉ dragons fut alors classé dans la division Masséna, dont il forma l'avant-garde avec deux demi-brigades d'infanterie légère pendant la marche sur la Brenta. Dans la jour-

née du 3 septembre, cette avant-garde chassa les avant-postes autrichiens du village de Borghetto et les culbuta sur la ville d'Ala, qui était couverte par des retranchements et par un étroit défilé. Les Autrichiens ayant soudain fait volte-face, repoussèrent dans le défilé les tirailleurs qui les suivaient de près; Milhaud fit mettre pied à terre à une partie de ses dragons qui, en se défendant énergiquement à la tête du défilé, donnèrent au gros le temps d'arriver à leur secours. Ce combat fut suivi, le 6 septembre, de la bataille de Roveredo, où fut tué le général Dubois en chargeant à la tête du 1er hussards, et où Milhaud s'empara de plusieurs canons. Le lendemain 7, l'armée se jeta dans les gorges qui séparent la vallée de l'Adige de celle de la Brenta, et rencontra à Primolano l'avant-garde autrichienne qui couvrait Bassano, en s'appuyant au fort de Covolo, situé sur un roc inaccesible, à 60 mètres environ au-dessus du niveau de la Brenta. Augereau prit ses dispositions pour tourner le fort, tout en l'attaquant de front. Un caporal trouva le moyen d'y pénétrer par une embrasure et d'ouvrir la porte par laquelle la 4e demi-légère se précipita dans l'intérieur du fort; les Autrichiens se retirèrent en désordre par la porte opposée. Milhaud, avec le 5e dragons et une partie du 10e chasseurs, les avait devancés. Au moment où ils cherchaient à se reformer, au débouché d'une gorge étroite et à un kilomètre du château, notre cavalerie chargea la colonne et lui fit mettre bas les armes. 3,000 hommes furent ainsi pris avec 8 pièces de canon, 15 caissons, 1 étendard et 6 drapeaux, que Milhaud présenta le soir du combat au général en chef. Il fut cité à cette occasion dans le rapport adressé par Bonaparte au Directoire.

Le 8 septembre, à la bataille de Bassano, sur l'ordre de Bonaparte, Milhaud chargea l'arrière-garde ennemie avec 200 dragons, culbuta un escadron des dragons de Wurmser, fit mettre bas les armes à un bataillon hongrois et s'empara du grand parc des Autrichiens, comprenant 40 canons, 200 caissons et 1,500 chevaux attelés. Un corps de cavalerie cherchant à reprendre le parc, Milhaud dirigea contre lui quatre des pièces prises, qu'il fit servir par ses dragons, et le repoussa jusqu'aux portes de Cittadella. Milhaud et son régiment se distinguèrent encore à Caldiero et à Arcole. Lorsque, dans la campagne de 1797, l'armée d'Italie fut un instant

partagée en deux corps séparés, dont l'un, conduit par Bonaparte lui-même, franchit le Tagliamento et l'Isonzo pour se porter dans la Carinthie, tandis que l'autre, commandé par Joubert, remontait la vallée de l'Adige jusque dans le Tyrol allemand, Milhaud et son régiment furent attachés à ce dernier corps, dont la cavalerie était commandée par le général Alexandre Dumas. Milhaud concourut puissamment, le 22 mars, à la prise de Botzen, en exécutant une charge de flanc vigoureuse sur les troupes qui menaçaient la brigade Belliard et entra le premier dans la ville conquise. Le lendemain, Joubert s'empara de Brixen, après un combat dans lequel le général Alexandre Dumas chargea l'ennemi avec quelques dragons et les officiers de son état-major. Tous ceux qui l'accompagnaient ayant été tués ou blessés, le général combattit presque seul à l'entrée du pont contre tout un escadron jusqu'à l'arrivée de sa cavalerie. Il fut légèrement blessé, et son aide de camp Dermoncourt fut blessé plus grièvement à ses côtés, Milhaud lui-même, dans cette campagne du Tyrol, reçut d'abord une blessure à la tête et fut ensuite atteint plus sérieusement au combat de Saint-Michel.

Après le traité de Campo-Formio, le 5e dragons fut appelé en France pour faire partie de l'armée dite d'Angleterre, et se trouvait en garnison dans l'Ouest lors de l'arrivée à Paris de Bonaparte revenant d'Égypte. Le colonel Milhaud vint lui offrir ses services pour le coup d'État auquel tout le monde s'attendait. Le soldat de l'armée d'Italie avait décidément étouffé en lui le jacobin régicide, commissaire de la Convention. Il fut, le 18 brumaire, chef d'état-major de Lannes, nommé au commandement de la place de Paris, et, le 19, il exerça les mêmes fonctions auprès de Murat, nommé commandant des troupes chargées d'envahir à Saint-Cloud le conseil des Cinq-Cents. Il fut récompensé de son zèle par le poste de gouverneur militaire du palais du Luxembourg, où s'installait le gouvernement consulaire en place du Directoire évincé. Deux mois plus tard, le 8 janvier 1800, Bonaparte le nomma général de brigade. Il n'avait pas quarante ans et servait seulement depuis quatre ans. Envoyé d'abord dans la 4e division militaire, dont le chef-lieu était à Caen, il fut nommé au commandement du département de Vaucluse, avec mission de délivrer le pays des brigands

qui l'infestaient. A peine appelé à ce poste, et sur la demande de Berthier, il fut désigné pour faire partie de l'armée de réserve et classé dans la division Duhesme, qui occupait la Lombardie. Lors de la réorganisation de l'armée d'Italie sous les ordres du général Brune, il reçut le commandement d'une des brigades de la division de grosse cavalerie commandée par Kellermann et se distingua au passage de l'Adige.

Après la paix de Lunéville, il fut nommé au commandement supérieur de la Ligurie ; il se trouvait encore à Gênes, chef-lieu de son commandement, lorsqu'il fut appelé, en 1805, à faire partie de l'armée des côtes de l'Océan. Il devait y être attaché d'abord à la division de dragons du général Beaumont, mais la faveur de Murat lui valut un poste plus brillant, celui du commandement de la brigade de cavalerie légère attachée à la réserve de cavalerie de la Grande-Armée. La composition de cette brigade varia plus d'une fois pendant la campagne de 1805 ; elle comprit le plus généralement les 16ᵉ et 22ᵉ chasseurs (colonels Durosnel et Latour-Maubourg). Elle fut assistée dans le rôle d'avant-garde par le 1ᵉʳ chasseurs, du corps de Davout ; par les 9ᵉ et 10ᵉ hussards formant la brigade Treilhard, attachée au 5ᵉ corps ; par le 1ᵉʳ hussards, enlevé au 6ᵉ corps ; par le 13ᵉ et le 21ᵉ chasseurs que commandait le général Fauconnet.

Après s'être signalé par son activité dans la poursuite des corps autrichiens échappés à la capitulation d'Ulm, il prend dans la marche sur Vienne la tête de la colonne de gauche, culbute le 31 octobre à Haag, en avant de Braunau, l'arrière-garde ennemie composée de Russes et d'Autrichiens et livre le 4 novembre le combat d'Asten, raconté ainsi qu'il suit dans le *Bulletin de la Grande-Armée du* 5 : « La brigade du général Milhaud en marche sur Enns, rencontre l'ennemi à Asten, le poursuit presque dans Enns, lui fait 200 prisonniers, dont 50 hussards russes ; 20 hussards russes ont été tués. L'arrière-garde autrichienne, infanterie et cavalerie, est partout culbutée, ni l'une ni l'autre n'a tenu à aucune charge. Les 22ᵉ et 16ᵉ chasseurs ont montré la plus grande intrépidité. »

Tenant toujours l'avant-garde, la brigade Milhaud traverse à gué l'Ips après le combat d'Amstetten et pousse ses reconnaissances sur la route de Moelk, marche à toute vitesse sur Vienne et se

répand sur la rive droite du Danube, en amont et en aval de cette ville. Un détachement du 2e chasseurs traverse audacieusement le fleuve sur des barques pour aller s'emparer d'un convoi russe. Un autre régiment envoyé à Tulln fait prisonniers 400 Russes et s'empare d'un drapeau.

Après le prodigieux passage du Danube, Milhaud, parvenu à Wœlkersdorf, à seize kilomètres de Vienne sur la route de Brunn, s'empare d'un parc d'artillerie de campagne qui se composait de 196 pièces avec leurs caissons et fait prisonniers 600 Autrichiens qui escortaient le convoi. Il prend part le 20 novembre au combat de Raussnitz, dans lequel toute la cavalerie russe, forte de 6,000 chevaux, est attaquée et complètement battue par les divisions Walther et d'Hautpoul, assistées de 4 escadrons de la garde. Dans la nuit du 27 au 28 novembre, les grand'gardes de cavalerie du corps de Lannes (9e et 10e hussards, brigade Treilhard) sont surprises dans la ville de Wischau et coupées de leur ligne de retraite; Milhaud accourt au galop et chasse les Cosaques. Il couvrit ensuite la retraite de la réserve de cavalerie dans le mouvement de recul ordonné par Napoléon pour attirer l'ennemi sur la position d'Austerlitz et resta, ainsi que toute la cavalerie légère, en avant du ruisseau du Goldbach jusque dans la soirée du 1er décembre pour masquer les dispositions prises par l'armée. Il ne se retira qu'à l'approche des avant-gardes ennemies. Pendant la bataille d'Austerlitz, les brigades Milhaud et Treilhard escarmouchèrent toute la journée avec des corps de cavalerie ennemie qui cherchaient à tourner la gauche de l'armée française.

Après la campagne de 1805, la brigade de cavalerie légère étant dissoute, Milhaud fut nommé au commandement de la division de cavalerie du 4e corps (maréchal Soult), composée des 11e, 16e, 22e chasseurs et 8e hussards); mais aux approches de la guerre contre la Prusse, la réserve de cavalerie réorganisée dut comprendre deux brigades légères, une de hussards (5e et 7e régiments) commandée par Lasalle, l'autre de chasseurs (11e et 13e régiments) dont le commandement fut confié à Milhaud. Le maréchal Soult réclama auprès de l'Empereur pour conserver le 11e chasseurs, ce qui lui fut provisoirement accordé. Le 1er hussards remplaça nominalement ce régiment dans la brigade Milhaud, mais en

fait il fut attaché au quartier général pour faire le service auprès de l'Empereur jusqu'à l'arrivée de la cavalerie de la garde qui, partie de Paris peu de temps avant la déclaration de la guerre, rejoignait l'armée par étapes. La brigade Milhaud se trouva donc réduite au 13e chasseurs.

Après avoir contribué, depuis le commencement de la campagne jusqu'à la bataille d'Iéna, à éclairer la marche de l'armée, cette brigade rejoignit, le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le 15 octobre, les divisions de cuirassiers et de dragons au delà de Weimar et prit part au blocus de la place d'Erfurt, qui capitula le 16. Parti le 17 au matin avec le 13e chasseurs et le 25e dragons, que Murat, marchant avec lui, venait de placer sous ses ordres, le général Milhaud rencontra vers 6 heures du soir, sur les hauteurs en arrière de Hasselfeld, une arrière-garde ennemie comprenant deux régiments de cavalerie et environ 800 hommes d'infanterie. Sur l'ordre du prince, il attaqua immédiatement et chassa l'ennemi qui, à la faveur de la nuit, se sauva en désordre par les bois. On lui prit six canons et un obusier[1].

Le lendemain matin, les 13e chasseurs et 25e dragons entraient dans la ville de Blankenberg que l'arrière-garde ennemie était en train d'évacuer. Le 13e chasseurs mit cette arrière-garde en déroute et lui fit 300 prisonniers, en même temps que le général Milhaud faisait charger vers Halberstadt le 25e dragons sur une colonne de cavalerie prussienne qui fut mise en fuite, laissant entre les mains des dragons 125 prisonniers et sur le terrain un grand nombre de morts et de blessés.

Par ordre de l'Empereur, les brigades Milhaud et Lasalle traversèrent l'Elbe sur le pont de Dessau le 22 octobre : l'Empereur avait ordonné de faire rentrer le 25e dragons à sa division, n'approuvant pas que les dragons fissent le service de cavalerie légère. Le général Milhaud, réduit encore une fois au 13e chasseurs, prit la gauche de l'avant-garde, dont la brigade Lasalle formait la droite et par des marches qui atteignirent jusqu'à 80 kilomètres, attaquait Liebenwalde le jour (26 octobre) où Lasalle livrait le brillant

1. Rapport du général Belliard, chef d'état-major du corps de réserve de cavalerie.

combat de Zehdenick. Le lendemain 27, l'avant-garde fut partagée en trois colonnes : à droite Lasalle et le 7e hussards, au centre Murat, une batterie d'artillerie légère et le 5e hussards, suivi de près par la division de dragons de Grouchy (3e, 6e, 10e et 11e régiments), à gauche Milhaud et le 13e chasseurs. Cette troisième colonne se heurta près de Boitzenbourg à des forces supérieures appuyées par du canon. Obligé d'évacuer le village, Milhaud allait être enveloppé lorsque Murat, accouru au bruit du canon avec la batterie légère et les dragons, dégagea le 13e chasseurs. C'est là que capitula le régiment prussien des gendarmes du Roi.

Le 28 eurent lieu le combat et la capitulation de Prenzlow. Le lendemain 29, Milhaud, à qui Murat avait laissé le 9e dragons, atteignit une colonne prussienne auprès de Pasewalk et lui fit mettre bas les armes. Cette colonne comprenait 6 régiments de cavalerie, 3 bataillons d'infanterie, soit en tout 6,000 hommes, et un parc d'artillerie légère... L'Empereur chargea le prince Murat de féliciter Milhaud pour cette affaire et pour l'activité déployée pendant toute la poursuite, à laquelle il cessa dès lors de participer, ayant reçu la mission d'escorter jusqu'à Spandau les nombreux prisonniers faits par la cavalerie.....

Se trouvant ainsi à Berlin, alors que la brigade Lasalle quittait à peine Lubeck, la brigade Milhaud fit partie de la portion de l'armée dirigée vers la Vistule au-devant des Russes et composée des corps de Davout à droite, Augereau au centre, Lannes à gauche avec les divisions de dragons Beaumont et Becker, la première sous les ordres du maréchal Davout, la seconde sous ceux du maréchal Lannes. La cavalerie légère de Davout (1er, 2e et 12e chasseurs) avait poussé ses reconnaissances très loin en avant lorsque Milhaud la rejoignit avec le 13e chasseurs et le 1er hussards, relevé de son service d'escorte. Il prit la direction de l'avant-garde, tantôt sous les ordres du général Beaumont, tantôt sous le commandement direct du maréchal Davout, tantôt sous l'autorité immédiate de Murat. La présence de l'Empereur, je l'ai déjà observé dans d'autres notices, rendait possible sans inconvénients graves cette sorte de promiscuité du commandement. Il convient d'ailleurs d'ajouter qu'après le passage de la Vistule, Davout dont la cavalerie légère était restée en arrrière et qui n'était plus éclairé par

celle de Milhaud, insista avec succès auprès de l'Empereur pour que cette dernière fût mise sous ses ordres.

Quoi qu'il en fût, Milhaud ne quitta plus l'avant-garde jusqu'au passage de l'Ukra. C'est à la tête de sa brigade, ou du moins du 13e chasseurs [1], suivi par les compagnies d'élite de la division Beaumont et par le 8e dragons, qu'il entra dans Varsovie. Entre la Vistule et l'Ukra, Milhaud eut à livrer plusieurs combats d'avant-garde sans grande importance et s'acquitta parfaitement de la tâche qui lui avait été confiée de reconnaître les ponts de passage de la Narew et de l'Ukra. Marchant dès lors avec le prince Murat, il assista le 30 décembre au combat de Golymin. Les brigades Lasalle et Marulaz (celle-ci appartenant au corps de Davout) ayant été vivement ramenées par la cavalerie russe, la brigade Milhaud tomba sur le flanc de cette cavalerie en même temps que deux régiments de dragons, commandés ce jour-là par le général Rapp. Cette charge de flanc rétablit les affaires.

En récompense de sa brillante conduite pendant les campagnes de 1805 et 1806, Milhaud fut nommé, le 1er janvier 1807, au grade de général de division, recevant ainsi de l'Empereur ce que lui-même appelait *ses étrennes divisionnaires*. Il était alors âgé de 40 ans et comptait 11 ans seulement de services militaires. Il quitta immédiatement sa brigade légère, qui venait d'être renforcée par le 11e chasseurs, et prit le commandement de la 3e division de dragons, vacant depuis quelque temps déjà par suite de la maladie du général Beaumont. Cette division se composait alors des 5e, 8e, 9e, 12e, 16e et 21e régiments ; elle fut plus tard, en raison de la formation d'une 6e division, diminuée des 8e et 21e régiments, et tant que Milhaud la commanda, c'est-à-dire jusqu'en 1811, elle comprit les 5e, 9e, 12e et 16e régiments.

La réputation des dragons subissait alors une sorte de baisse assez inexplicable, mais que l'histoire constate : ces régiments, qui s'étaient couverts de gloire à Wertingen, à Ried, Raussnitz, à Austerlitz, à Iéna, à Boïtzenbourg, à Prenzlow, à Pultusk, à

1. J'ai dit dans la notice sur Murat que celui-ci était entré dans Varsovie à la tête du 1er chasseurs. C'est une erreur occasionnée par une faute d'impression dans un des documents que j'avais consultés. Mais la cavalerie de Davout, dont faisait partie le 1er chasseurs, était alors d'une marche en arrière.



Golymin, à Biezun, qui devaient encore combattre glorieusement à Eylau, ne brillaient pas, il faut bien le dire, dans leurs rencontres avec la cavalerie russe, et on leur avait donné dans l'armée le sobriquet de *gibier de Cosaques*. On a prétendu que cette faiblesse momentanée, bien rachetée plus tard par les exploits des fameux dragons d'Espagne, tenait à la double instruction donnée aux dragons, à ce qu'on leur apprenait un jour, quand ils étaient à cheval, que toute bonne cavalerie doit écraser l'infanterie, et le lendemain, quand ils manœuvraient à pied, que toute bonne infanterie n'a rien à craindre de la cavalerie. Mais si cela était, l'effet d'une telle éducation aurait dû se faire sentir dès le début de la campagne. Peut-être y eut-il simplement une cause d'affaiblissement dans la manière dont se recrutaient les régiments de dragons ; pour réparer leurs pertes, on puisait des hommes dans les bataillons de dragons à pied organisés en infanterie.... Quoi qu'il en soit, Milhaud, habitué à la cavalerie légère, ne retrouva pas dans sa division, malgré la présence du 5e régiment, ses anciens dragons de l'armée d'Italie.

Le 14 février 1807, huit jours après la bataille d'Eylau, le maréchal Ney écrivait au major général : « Ce matin la division de dragons du général Milhaud s'est retirée très en désordre de Weissenstein, où elle avait été inquiétée. Le 3e de hussards s'étant porté en avant, les cinquante cosaques qui avaient causé cette alarme se replièrent, et la division de dragons, après avoir eu beaucoup de peine à rallier ses fuyards, rentra dans ses cantonnements. » Et le maréchal terminait sa lettre par ce post-scriptum: «Quatre dragons du 21e régiment viennent d'arriver à l'instant et confirment que toute la division Milhaud est dans le plus grand désordre. J'ai fait arrêter ces alarmistes et les enverrai demain au quartier général. »

De son côté, le général Milhaud rendait compte des mêmes faits à Murat, dans une lettre dont j'ai déjà parlé, mais que je crois devoir ici reproduire presque en entier parce qu'elle peint assez son auteur, ayant gardé quelque chose de l'emphase du conventionnel.

«..... A cinq heures, je me suis mis en marche pour faire, selon vos ordres, la reconnaissance de Boschersdorf. J'avais chargé de cette reconnaissance la seconde brigade..... et je la soutenais avec les deux autres. Nous avons chassé de Boschersdorf dix escadrons

de hussards ou cosaques : nous avons pris plus de vingt chevaux et hussards... Lorsque j'ai ordonné aux brigades de rentrer en échelons... La retraite fut d'abord opérée avec le plus grand ordre, mais ce qui paraîtra incroyable, ce qui m'indigne et m'afflige, c'est qu'une misérable charge de 200 cosaques et de deux escadrons de hussards, d'abord repoussés par mon aile droite, a fini par mettre le désordre dans deux escadrons. J'ai mené moi-même à la charge successivement deux ou trois régiments ; nous avons tout enfoncé et, au milieu du succès, une colonne sortie du village, forte de quatre escadrons de hussards a remis le désordre dans nos rangs, et j'ai eu la douleur de voir mes trois lignes non pas culbutées, mais faisant demi-tour, les unes après les autres ! J'aurais voulu mourir dans la mêlée ; quatre grenadiers m'ont sauvé la vie ; mais je déclare, mon prince, que je ne veux pas commander à de pareilles troupes. Ce n'est pas le mal que l'ennemi nous a fait : malgré le désordre et la fuite des dragons, la division n'aura perdu qu'une quarantaine de chevaux. Le colonel du 12ᵉ a été blessé ; nous avons eu trois ou quatre officiers blessés et une cinquantaine de tués ou blessés... Je n'ai pu rallier les dragons qu'à une lieue de Weissenstein..... »

Assurément ce fait est un des exemples les plus remarquables de l'impressionnabilité de la cavalerie, et nous verrons bientôt ces mêmes dragons se couvrir de gloire à Ciudad-Real, à Almonacid, à Ocaña !....

Après s'être refaite pendant la fin de l'hiver et le printemps dans les cantonnements d'Elbing, avoir combattu à Heilsberg et avoir servi d'avant-garde au maréchal Soult dans sa marche sur Kœnigsberg, la division Milhaud fut, à la suite du traité de Tilsitt, cantonnée en Allemagne. Milhaud, qui déjà en 1803 avait été nommé membre de la Légion d'honneur et en 1804 commandant du même ordre, reçut, en mars 1808, le titre de comte, avec une dotation de 30,000 fr. de rente annuelle, portée plus tard à 60,000 fr. Le chiffre élevé de cette dotation prouve le prix que Napoléon mettait aux services de Milhaud ; il atteste en outre sa probité, car l'Empereur réservait les fortes dotations pour ceux de ses généraux dont la conduite ne donnait lieu, sous ce rapport, à aucune plainte.

Lorsque à la nouvelle de l'insurrection générale de l'Espagne et

du désastre de Baylen une partie des troupes de la Grande-Armée fut dirigée sur les Pyrénées, la division de dragons de Milhaud, comme celles de Latour-Maubourg, de Grouchy, de La Houssaye et de Lorges, pénétra en Espagne au mois d'octobre 1808. Elle fut tout d'abord attachée au 4e corps, que commandait le maréchal Lefebvre, et qui comprenait en fait d'infanterie 3 divisions, dont une française, une polonaise et une allemande. Milhaud prit aussi part au combat de Gueñes, livré par le maréchal à l'armée espagnole de Blake, et à la poursuite des fuyards de cette même armée, complètement battue à Espinosa par le maréchal Victor. Mais les beaux jours de la division Milhaud commencèrent lorsque le 4e corps, passé sous les ordres de Sébastiani, fut envoyé sur le Tage, à la gauche du 1er corps (maréchal Victor). La brillante victoire de Médellin, remportée par le maréchal, eut pour pendant celle de Ciudad-Real, due à la bravoure du 4e corps. Il s'agissait de chasser de la Manche le corps d'armée du duc de l'Infantado, solidement établi à l'entrée des défilés de la Sierra-Morena dans une forte position, couverte par la Guadiana et défendue par vingt bouches à feu. Le 27 mars, veille du jour où le maréchal Victor devait battre à Médellin l'armée de Cuesta, le général Sébastiani attaqua le duc de l'Infantado. Douze pièces de canon furent placées de manière à battre les abords du pont, sur lequel Milhaud s'engagea résolument au galop avec les 5e et 9e dragons en colonne par peloton ; la division polonaise le suivait de près, pour appuyer ses mouvements. Au débouché du pont, les dragons tombèrent sur l'infanterie espagnole et la culbutèrent. La victoire fut achevée par l'infanterie polonaise ; elle eut pour trophées 4,000 prisonniers, 7 canons et 4 drapeaux. Le lendemain, Milhaud poursuivant l'ennemi avec les 12e et 16e dragons, rencontra la cavalerie espagnole et détruisit presque complètement les carabiniers royaux ; le général marquis de Gallas fut tué ; 5 canons, 70 voitures et plusieurs centaines de prisonniers tombèrent encore au pouvoir des dragons.

A la bataille de Talaveyra, le 27 juillet 1809, la division Milhaud manœuvra toute la journée pour couvrir la droite de l'armée française, pendant l'attaque infructueuse tentée contre la position des Anglais. Après cette bataille, le 4e corps se porta sur la rive gauche du Tage ; tandis que l'infanterie et la cavalerie

légère traversaient le fleuve sur le pont de Tolède, le général Milhaud et ses dragons, franchissant un gué entre Tolède et Aranjuez, tombaient sur un bataillon et trois escadrons qui cherchaient à défendre ce gué et les faisaient prisonniers. Sébastiani marcha alors avec toutes ses troupes réunies sur Almonacid, où le général espagnol Venegas s'apprêtait à recevoir la bataille. L'ennemi occupait une forte position à l'entrée des montagnes, le centre sur un plateau en avant d'Almonacid, la gauche dans la plaine, la droite sur les hauteurs, la réserve sur une montagne élevée, d'un escarpement rapide dominé par le château d'Almonacid et armé de 40 pièces de canon. L'infanterie du corps de Sébastiani enleva, avec un élan remarquable, les positions du centre et de l'aile gauche ; toute la cavalerie espagnole s'ébranla pour tourner la droite des Français dans la plaine et menaça d'envelopper complètement cette aile. Le 7e régiment polonais forma le carré ; l'artillerie légère de la division Merlin accourut au galop sous l'escorte de quelques escadrons et contint la cavalerie ennemie ; la première brigade de la division Milhaud (5e et 9e dragons), survenant à son tour, saisit à propos le moment où cette cavalerie était ébranlée par le tir de l'artillerie pour se jeter sur elle avec une impétuosité extrême et la mit dans une déroute complète. Les deux régiments d'*Alcantara* et de *Ferdinand* furent presque entièrement détruits par le 5e dragons. L'infanterie attaqua alors la réserve et le château d'Almonacid qui ne firent aucune résistance. Venegas essaya de rétablir le combat en gagnant la plaine : les deux divisions Merlin et Milhaud se jetèrent sur ses deux flancs, et les troupes espagnoles s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les fantassins jetaient là leurs armes pour échapper plus facilement aux cavaliers français qui les poursuivaient jusque derrière les montagnes (9 août 1809).

La réputation du général Milhaud et de ses dragons fut portée au comble par la bataille d'Ocaña. Ils se trouvaient, avec le 7e régiment d'infanterie polonaise, auprès d'Ocaña, lorsque le 12 novembre l'avant-garde espagnole, composée de nombreux escadrons d'une cavalerie d'élite, vint les attaquer. Milhaud, par des charges habilement dirigées, attira cette cavalerie sous le feu du régiment polonais formé en carré et, profitant du moment où elle était

ébranlée, il se jeta sur elle avec ses dragons et la culbuta complètement. L'effet produit fut tel, que quelques jours après la cavalerie espagnole n'osa plus se mesurer avec la nôtre sur le champ de bataille d'Ocaña, et s'enfuit au lieu de couvrir la retraite de son armée qui laissa aux mains de la cavalerie française 20,000 prisonniers, 50 canons, 30 drapeaux, etc. Les dragons de Milhaud contribuèrent à ce résultat en chargeant une colonne ennemie qu'ils firent presque tout entière prisonnière en lui enlevant toute son artillerie.

Après les succès obtenus sur les Espagnols depuis la retraite des Anglais en Portugal, l'invasion et la conquête de l'Andalousie furent décidées, au grand détriment des intérêts de l'occupation française, qui ne tardèrent pas à être compromis par suite de la trop grande dispersion des corps d'armée. La prise de possession de cette riche province, sauf de la place de Cadix, se fit sans difficultés. L'armée chargée d'occuper l'Andalousie prit le nom d'armée du Midi : elle comprenait, sous les ordres supérieurs du maréchal Soult, les corps de Mortier (5e) formant la droite, celui de Victor (1er) au centre et celui de Sébastiani (4e) à gauche. Bien que nominalement attachée à l'armée du Midi par le décret d'organisation du 3 mai 1810, la division Milhaud continua par le fait de marcher et de combattre avec le 4e corps et contribua à l'occupation de Grenade, de Malaga et de Murcie. L'entrée du corps d'armée dans la ville de Malaga, le 5 février 1810, fut précédée par un vif et brillant combat, dans lequel les dragons de Milhaud sabrèrent les Espagnols, en galopant audacieusement sur un terrain des plus difficiles. L'ennemi, culbuté sur tous les points, se rallia aux portes de la ville et sa nombreuse cavalerie se jeta sur la division Milhaud, qu'elle allait entourer, lorsque Sébastiani survint avec l'infanterie dont le feu obligea cette cavalerie à se retirer en désordre. Les dragons entrèrent dans Malaga pêle-mêle avec les fuyards, qu'ils poursuivirent et sabrèrent dans les rues, malgré le feu parti des croisées et des toits. Les Espagnols perdirent dans cette affaire plus de 3,000 hommes.

Le 4e corps fut dès lors presque complètement neutralisé par la nécessité de maintenir de vastes provinces dans l'obéissance : des bandes renforcées par les troupes espagnoles régulières parcouraient sans cesse le pays, et il fallut leur livrer des combats inces-

sants, dans lesquels les dragons déployèrent autant d'activité que d'énergie. Le général Milhaud en personne eut occasion d'infliger une sanglante défaite au général Blake, qui était parvenu à former dans le royaume de Murcie une nouvelle armée, forte d'environ 10,000 hommes, et qui avait pris position au Rio-Almanzar, près de la frontière du royaume de Grenade. Le général Rey, qui commandait sur ce point, fit prévenir Sébastiani et se prépara à attaquer les Espagnols; Milhaud étant survenu avec sa cavalerie, jugea nécessaire d'attaquer immédiatement et, sans attendre les renforts amenés par le commandant du 4e corps, il chargea aussitôt l'ennemi, qui fut enfoncé et culbuté sur tous les points; plus de 12,000 Espagnols, dont un général, restèrent sur le champ de bataille; l'ennemi perdit en outre 1,000 prisonniers, 4 canons et 2 drapeaux. La cavalerie de Milhaud comprenait alors les 12e et 16e dragons, le 10e chasseurs et les lanciers polonais du colonel Konopka.

Les fatigues occasionnées par des courses incessantes et par les chaleurs du Midi firent rouvrir une vieille blessure[1] que Milhaud avait reçue dans ses premières campagnes. Il se vit forcé de demander à rentrer en France, ce qui lui fut accordé par le maréchal Soult, le 12 juillet 1811. Après avoir obtenu très difficilement un congé (l'empereur Napoléon était particulièrement raide sur la question des congés, même vis-à-vis des officiers blessés), il fut mis en disponibilité par décision du 17 novembre.

A peine remis de ses longues souffrances, il fut nommé, le 20 juin 1812, au commandement de la 25e division militaire, dont le quartier général était à Wesel. Le but de cette nomination était de rapprocher Milhaud de la Grande-Armée, où l'Empereur se proposait de l'appeler à la première occasion. Il reçut en effet, le 13 juillet, une lettre pour être employé à la Grande-Armée, et la campagne de Russie figure sur ses états de service. Je crois cependant pouvoir affirmer qu'il ne franchit pas le Niemen.

Que devint-il alors? Je me trouve à cet égard dans la même incertitude que le frère du général Milhaud, qui écrivit au ministre

1. Cette blessure n'est pas indiquée sur les états de service du général Milhaud, qui sont peu complets, mais le général en fait mention expresse dans plusieurs lettres adressées au maréchal Soult pour solliciter un congé.

de la guerre pour avoir des nouvelles du général, dont il était privé, dit-il, depuis six mois, et à qui il fut répondu que Milhaud était, en vertu d'un ordre du 15 février 1813, à Mayence, occupé à organiser un corps de cavalerie composé de tous les détachements destinés au corps de Latour-Maubourg. Enfin, après avoir été un instant le commandant de la cavalerie du corps d'observation de Bavière sous les ordres du maréchal Augereau, il fut mis à la tête du 5e corps de cavalerie, organisé pendant l'armistice de Pleswitz avec les escadrons venus d'Espagne. Ce corps comprenait trois divisions, dont une de cavalerie légère et deux de dragons. Les dragons se montrèrent particulièrement redoutables pour les partisans réguliers et irréguliers qui parcouraient le pays entre l'Elbe et le Rhin, interceptant les communications de l'armée française. Vêtus de drap brun qui provenait des couvents d'Espagne, armés de longs sabres droits qui leur avaient été distribués dans le pays, le teint brûlé par un long séjour sous le soleil du Midi, ils avaient un aspect caractéristique. Ce n'était plus là l'ancien gibier de cosaques, la troupe amphibie qui fournissait à la fois une mauvaise infanterie et une assez médiocre cavalerie... et plus d'une fois les cavaliers de Thielmann et de Tettenborn ou les cosaques de Czernischef furent rudement étrillés par eux.

Bientôt le 5e corps de cavalerie fut fondu avec un corps 5 *bis*, commandé par le général Lhéritier et composé d'escadrons appartenant aux mêmes régiments. Le commandement du 5e corps ainsi constitué fut donné au général Pajol, sous les ordres duquel Milhaud redevint simple divisionnaire [1]. C'est à ce titre qu'il assista le 14 octobre au grand combat de cavalerie de Liebertwolkwitz, où les dragons d'Espagne se distinguèrent de nouveau, et à la bataille de Wachau, où le 5e corps de cavalerie prit part à la charge furieuse dirigée par Murat contre le centre de l'armée des coalisés. Le général Pajol ayant été grièvement blessé presque au début de cette charge, Milhaud reprit le commandement du 5e corps, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à la fin de la guerre. Il forma l'avant garde dans la retraite qui suivit la bataille de Leipzig, combattit à

1. Ce 5e corps comprenait trois divisions, une de cavalerie légère, Subervie, deux de dragons, Milhaud et Lhéritier.



celle de Hanau et, après avoir franchi la frontière, s'établit en Alsace pour garder, sous les ordres supérieurs du maréchal Victor avec le 2e corps d'armée, le cours supérieur du Rhin.

La fin de l'année 1813 fut activement employée à réorganiser les débris de l'armée; le 5e corps fut composé des trois divisions Piré (cavalerie légère), Briche et Lhéritier (dragons); il présentait au mois de décembre un effectif de 3,600 sabres fourni par plus de 20 régiments différents. Lorsque la grande armée des coalisés ou armée de Bohême, commandée par le généralissime Schwarzenberg, violant la neutralité de la Suisse, franchit le Rhin à Schaffhouse et à Bâle, le corps austro-bavarois du prince de Wrède, formant la droite de cette armée, reçut l'ordre de se porter sur Huningue et d'envoyer à Colmar le corps autrichien de Frimont. Instruit de ce mouvement, Milhaud, qui se trouvait à Colmar, marcha au-devant de Frimont avec une de ses divisions, commandée provisoirement par le général Colbert, et le rencontra à Sainte-Croix le 14 décembre. Il lança de front sur l'ennemi la brigade Montélégier, composée des 2e, 6e et 11e dragons, tandis qu'il le tournait avec deux autres régiments. Les Autrichiens furent culbutés et perdirent 400 hommes tués ou blessés, ainsi que 150 prisonniers. Cet heureux combat arrêta pour le moment le mouvement du corps de Frimont; mais un autre corps ayant franchi le Rhin en aval, Colmar fut occupé par l'ennemi, et le général Milhaud, d'après les ordres du maréchal Victor, se replia par Saverne sur Baccarat, ayant en avant de lui la division légère de Piré avec son artillerie à cheval.

Malgré la vigoureuse résistance de sa cavalerie à Épinal et les succès partiels de la division Briche à Rambervillers, de la division Lhéritier à Saint-Dié, le maréchal Victor se replia sur Nancy et Vitry-le-François, où Napoléon, arrivant de Paris, concentra les corps d'armée repoussés de la frontière de l'Est. L'Empereur, décidé à se porter sur Blücher pour le battre avant sa jonction avec Schwarzenberg, donna au maréchal Victor l'ordre de s'emparer de la ville de Saint-Dizier. Cet ordre fut exécuté avec une vigueur extrême par le général Milhaud, qui surprit une division de cavalerie russe, et par Duhesme, dont l'infanterie chassa l'infanterie ennemie. Le 13e dragons avait enlevé de vive force le passage du pont sur la Marne.

La division Piré forme alors l'avant-garde de l'armée française. Dans sa marche sur Brienne elle rencontra en avant de cette ville, le 29 janvier, une brigade d'infanterie légère russe, qu'elle poussa devant elle; mais bientôt la cavalerie et l'artillerie légère des ennemis entrèrent en action : Grouchy, commandant en chef de la cavalerie de l'armée, lança sur les Russes le général Milhaud avec ses deux divisions de dragons, Briche et Lhéritier; les Russes battirent en retraite, mais leur arrière-garde très nombreuse tint bon au delà de la ville de Brienne, et notre cavalerie dut rester en observation jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. La bataille fut des plus sanglantes et se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. La division Lhéritier chargea sur l'ennemi à dix heures du soir, à la lueur de l'incendie des maisons de Brienne ; elle fut ramenée par les troupes légères russes, que la ferme attitude du 22e dragons contint à l'entrée de la ville, jusqu'à ce que Blücher fît cesser le combat.

L'Empereur n'avait pas réussi à empêcher la jonction des deux armées coalisées ; la cavalerie de Milhaud et celle de la garde, toujours sous les ordres supérieurs de Grouchy, poursuivirent l'ennemi pendant la journée du 30, qui se passa de part et d'autre en évolutions et en fortes canonnades. Le 1er février eut lieu la funeste bataille de la Rothière, la première dans laquelle Napoléon ait été vaincu [1]. Les trois divisions de Milhaud y combattirent énergiquement en soutenant au centre les attaques violentes de la cavalerie russe et en chargeant l'infanterie qui cherchait à s'emparer de la Rothière. Lorsque l'armée française eut été écrasée par le nombre, le général Milhaud couvrit la retraite avec les divisions Briche et Lhéritier qui, attaquées en flanc au milieu de l'obscurité, furent dispersées et perdirent une batterie d'artillerie. Trois jours plus tard, la division Briche rachetait cet échec par une belle charge exécutée devant Troyes, charge dans laquelle l'ennemi perdit 100 tués et 160 prisonniers.

Lorsque ensuite Napoléon commença contre Blücher le beau mouvement qui devait aboutir aux combats et batailles de Champaubert,

1. La bataille de Leipzig était restée indécise et la retraite de l'armée française après cette bataille n'avait été commandée que par le manque de munitions.

de Montmirail, de Château-Thierry et de Vauchamps, le corps de cavalerie du général Milhaud fit partie des troupes laissées sous le commandement des maréchaux Victor et Oudinot pour être opposées à la marche de Schwarzenberg dans la vallée de la Seine. Milhaud battit ainsi en retraite jusque sur la ligne de l'Yères, où l'Empereur accourait à toute vitesse pour rejoindre ses deux lieutenants. Napoléon amenait avec lui sa garde et la division de dragons Treilhard, qui, arrivant d'Espagne, n'avait fait que traverser Paris sans débrider. Cette division faisait partie du 4e corps de cavalerie sous les ordres de Kellermann. Toute l'armée se reporta en avant. Le général Gérard, à la tête de deux divisions d'infanterie, chassa les Russes du bourg de Mormant. Les dragons de Milhaud à gauche, ceux de Kellermann à droite, tombèrent sur les deux extrémités de la ligne et les culbutèrent. Le centre s'était formé en carrés ; un de ces carrés, abordé à la fois par les dragons de Milhaud et par ceux de Kellermann, fut ouvert sur les deux faces opposées. Les dragons venus d'Espagne depuis un an et ceux qui en arrivaient se saluèrent au milieu du carré où Kellermann et Milhaud s'embrassèrent joyeusement. L'armée de Wittgenstein perdit à Mormant 6,000 hommes, 10,000 fusils, 16 canons et 40 caissons. Peu s'en fallut que Wittgenstein lui-même ne fût pris par les dragons. Victor, laissant Milhaud et Kellermann achever la victoire, se porta sur Valjouan avec son infanterie et la division de dragons du général Lhéritier. Ce général, dont la bravoure était cependant incontestable, laissa, par manque d'initiative, passer devant lui la division bavaroise Lamothe poursuivie par l'infanterie, alors qu'il lui aurait suffi de la charger pour la prendre tout entière... Le maréchal Victor, à qui l'Empereur reprochait d'avoir marché trop lentement sur Montereau, fut mis en disgrâce et remplacé dans son commandement par le général Gérard, sous les ordres duquel Milhaud passa avec le 5e corps de cavalerie. La fin de la campagne ne lui donna plus d'autre occasion de se distinguer que le combat de Saint-Dizier, dernière et inutile victoire de Napoléon ; il franchit la Marne à gué et se jeta sur un corps russe auquel il enleva 18 canons...

Après la bataille de Paris et la déchéance de l'Empereur prononcée par le Sénat, Milhaud fut un des premiers généraux qui

envoyèrent leur adhésion aux actes du gouvernement provisoire et à la restauration des Bourbons. Il en fut récompensé par le brevet de chevalier de Saint-Louis et sa nomination comme inspecteur général de cavalerie. Il devait ces deux faveurs à l'inadvertance du ministre de la guerre Dupont qui, ne considérant que sa situation dans l'armée, oublia ou peut-être même ignora que Milhaud avait voté la mort de Louis XVI. Dès qu'il s'aperçut de son erreur, il en rendit compte au roi Louis XVIII et lui demanda une ordonnance d'annulation pour retirer à Milhaud la croix de Saint-Louis et les fonctions d'inspecteur général. Le roi se refusa énergiquement à revenir sur une décision signée de lui. Toutefois, cette persistance du roi ne profita pas au général Milhaud, car il fut mis à la retraite en dépit de ses protestations de dévouement inaltérable à la personne sacrée de l'auguste souverain de la France, des bonnes paroles qu'il avait obtenues du duc de Berry et des souvenirs d'Andalousie évoqués auprès du maréchal Soult, devenu ministre de la guerre. Lors du débarquement de l'île d'Elbe il offrit ses services aux princes : cette offre ne reçut aucune réponse. Il fut plus heureux auprès de Napoléon, qui lui donna d'abord le commandement de la 1re division de cavalerie de réserve à Douai et le plaça ensuite à la tête du 4e corps de cavalerie, composé des deux magnifiques divisions de cuirassiers Delort et Watier. Ce corps, comprenant les 1er, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e, 10e et 12e cuirassiers, présentait un effectif total de 3,500 chevaux, appuyés par 12 bouches à feu [1]. C'était là un superbe commandement [2], plus encore par la qualité des troupes que par leur nombre : ces belles divisions de cuirassiers valaient celles d'Austerlitz, d'Eylau et de la Moskowa... Elles le prouvèrent bien. Entré le 15 juin sur le territoire belge, le corps de cavalerie de Milhaud fut mis, dans la matinée du 16, sous les ordres de Grouchy pour former la droite de l'armée avec les 3e et 4e corps d'armée (Vandamme et Gérard), les 1er et 2e corps de cavalerie (Pajol et Exelmans) et pour livrer

1. Voici la composition exacte du 4e corps de cavalerie : 13e division, général Watier : brigade Dubois, 1er et 4e cuirassiers; brigade Travers, 7e et 12e; 14e division : brigade Farine, 5e et 10e; brigade Vial, 6e et 9e.

2. Je ferai remarquer cependant que ces corps de cavalerie n'avaient pas un effectif très supérieur à celui de nos divisions actuelles de six régiments.



avec l'appui de la garde impériale la sanglante bataille de Ligny.

L'intervention des cuirassiers de Milhaud à la fin de cette bataille fut décisive. L'infanterie de Gérard et celle de la vieille garde avaient enlevé le village de Ligny, malgré la résistance désespérée des Prussiens, et percé le centre de l'armée ennemie ; reformant leurs lignes de bataille au sortir du village, elles marchaient à l'attaque du plateau de Bussy lorsqu'elles furent accueillies par un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, en même temps que les uhlans du colonel Lutzow, l'ancien chef des chasseurs noirs de 1813, se jetaient audacieusement sur leurs flancs. Lutzow tombe sous son cheval tué et reste prisonnier ; mais des escadrons plus nombreux succèdent aux uhlans et, malgré le feu nourri d'un bataillon de la garde formé en carré, chargent et chargent encore sans se rebuter. Milhaud, qui a traversé Ligny avec la division Delort, suivie des grenadiers et des dragons de la garde, se lance sur la cavalerie prussienne, la sabre et la culbute. Les Prussiens se rallient et, renforcés par de nouveaux escadrons, reviennent à la charge ; les cuirassiers, les repoussant chaque fois, permettent à notre infanterie d'occuper enfin le plateau. C'est pendant une de ces charges de la cavalerie prussienne que Blücher, tombant sous son cheval tué, resta un instant au pouvoir de nos cuirassiers, qui ne s'en doutèrent point. Dégagé par un retour offensif des siens, il fut mis sur un cheval de troupe et emmené loin du champ de bataille, encore tout meurtri de sa chute. Pendant ce temps, la division Watier appuyait les troupes de Gérard dans leur marche sur Sombreffe. La retraite des Prussiens mit fin à la bataille, qui se prolongea jusque dans la nuit par des engagements de cavalerie. Le général Maurin, qui commandait la cavalerie du 4e corps, (6e hussards, 8e chasseurs, 6e et 16e dragons), fut grièvement blessé. Milhaud eut son cheval tué sous lui.

Le lendemain, 17 juin, Milhaud et ses cuirassiers, enlevés à Grouchy, suivirent l'Empereur dans son mouvement sur l'armée anglaise. Placé en arrière des divisions de cavalerie légère Subervie et Domon, Milhaud avait pour mission de les assister dans la poursuite de la cavalerie anglaise qui couvrait la retraite de Wellington, suivie de près par la division Subervie. Cette cavalerie prit position en arrière de Genappe, et les hussards anglais char-

gèrent vivement la brigade de lanciers du général Alphonse de Colbert qui, les repoussant et les chargeant à son tour, les malmena de la plus belle façon. Le commandant de la cavalerie anglaise se mit alors lui-même à la tête d'un régiment des gardes et refoula les lanciers sur Genappe. Les cuirassiers de Milhaud accourant à leur aide et faisant mine de se déployer, Uxbridge se décida à la retraite [1].

La cavalerie française déboucha sur les hauteurs en face du plateau; le temps était affreux: à la pluie qui était tombée toute la journée avait succédé une brume épaisse qui empêchait de voir au loin. Napoléon ordonna à Milhaud de déployer ses huit régiments sous la protection de quatre batteries, comme s'il se préparait à charger. Immédiatement l'artillerie anglaise en ripostant dénonça la présence de l'armée de Wellington.

Dans l'ordre préparatoire de combat, prescrit le lendemain matin 18, le corps de Milhaud, formé en colonne par escadron avec ses deux batteries d'artillerie sur son flanc droit, occupait derrière la division Jacquinot (cavalerie légère du corps de Drouet d'Erlon) la droite de la seconde ligne; à sa gauche se trouvaient, en une seule colonne, les divisions légères Domon et Subervie [2]; plus à gauche encore, le 6e corps d'armée, commandé par le comte Lobau, et enfin le corps de cavalerie de Kellermann (dragons, cuirassiers et carabiniers). Lorsque, vers 9 heures du matin, l'armée prit son ordre de combat, les cuirassiers de Milhaud se formèrent sur deux lignes d'escadrons en bataille à distance de 60 mètres, sur un front de 1,000 mètres, une batterie au centre, l'autre sur le flanc gauche de la première ligne. La bataille, retardée par le mauvais état du terrain détrempé par la pluie, commença seulement vers une heure de l'après-midi. Elle débuta pour les Français par deux échecs: à gauche, l'attaque infructueuse de la ferme et du parc de Goumont; à droite, la défaite du corps de d'Erlon, malencontreusement formé

1. Dans son *Histoire de la campagne de* 1815, le colonel Charras qui, aveuglé par l'intensité de sa haine contre Napoléon, semble s'étudier à faire ressortir les moindres mérites de ses adversaires, prétend qu'Uxbridge se retira de lui-même après le succès de son *acte de vigueur*. Mais c'est bien devant l'intervention des cuirassiers que le général anglais renonça à la lutte.

2. Ces détails sont empruntés en partie au livre du colonel Charras qui, en dehors de sa partialité à l'égard de Napoléon, contient certainement le récit le meilleur et le plus clair de la campagne de 1815.



en colonnes profondes, repoussé par l'artillerie et l'infanterie ennemies, vigoureusement chargé par les dragons écossais de lord Ponsonby [1]. A la vue du désordre produit par cette charge dans le corps de Drouet d'Erlon, Napoléon donna au général Milhaud l'ordre de lancer une brigade de cuirassiers sur les dragons de Ponsonby. En chargeant, la brigade Travers, de la division Watier (7e et 12e cuirassiers), assaillit les dragons de front, tandis que le 4e lanciers, envoyé par le général Jacquinot, tombait sur leur flanc. La brigade Farine, de la division Delort, se porta en avant pour soutenir la brigade Travers ; mais son intervention fut inutile [2], les dragons ayant été aux trois quarts détruits. Plus tard, lorsque le maréchal Ney reçut l'ordre d'enlever à tout prix la ferme de la Haie-Sainte, qui couvrait le centre de l'armée anglo-hollandaise, Napoléon lui envoya, pour le soutenir, la même brigade Travers qui avait déjà sabré les dragons de Ponsonby. Les défenseurs de la ferme, assaillis avec fureur par la brigade d'infanterie Quiot, furent tués ou pris. Plusieurs bataillons furent alors détachés du centre de l'armée ennemie pour reprendre la Haie-Sainte ; ils ne purent arriver jusqu'à la ferme. Les cuirassiers des 7e et 12e régiments s'élancèrent à leur rencontre le sabre nu et les dispersèrent. Un de ces bataillons perdit son drapeau ; un autre ne dut son salut qu'à l'intervention de la brigade des gardes Sommerset, qui contint nos cuirassiers. Les 7e et 12e régiments revinrent se former en bataille dans le vallon.

Cependant Ney réclamait des troupes pour poursuivre son succès. En ce moment, le centre de la seconde ligne de l'armée était complètement dégarni, la cavalerie légère de Domon et de Subervie et le corps d'armée du comte de Lobau ayant été successivement détachés sur le flanc droit de l'armée pour parer aux attaques du corps prussien de Bulow. Milhaud reçut de Napoléon l'ordre de venir prendre leur place en rejoignant la brigade Tra-

1. *Scotch-greys*, Écossais gris, ainsi nommés d'après la couleur de la robe de leurs chevaux. Nous avons vu les mêmes scotch-greys chargés de mettre en fuite la colonne russe au combat de Balaklava, le 25 octobre 1854.

2. Les documents relatifs à l'ordre de bataille n'indiquent pas les dispositions respectives des deux divisions Delort et Watier. Étaient-elles en bataille l'une derrière l'autre ou accolées l'une à l'autre en colonnes par brigades ? Le mouvement exécuté à ce moment de la bataille semble indiquer cette deuxième solution.

vers avec ses trois autres brigades. En opérant cette marche de flanc, Milhaud passa tout naturellement devant la cavalerie de la garde, placée en troisième ligne; il serra en passant la main de Lefebvre-Desnoëttes, qui se tenait à la droite de la division légère (lanciers et chasseurs), et lui dit: « Je vais charger, soutiens-moi. » L'ordre de charger vint-il à ce moment de l'Empereur lui-même ou fut-il dû à l'initiative de Ney? Je ne me permettrai pas de trancher cette question, qui a fait répandre des flots d'encre par des écrivains, dont quelques-uns semblent avoir trempé leur plume dans du vinaigre... Peu importe, d'ailleurs, pour le sujet qui m'occupe en ce moment. Je reviens aux faits.

Le maréchal Ney avait été à ses débuts un brillant général de cavalerie. Se souvenant de ce rôle jadis rempli avec gloire, il se mit lui-même en tête de la division Delort et, recommandant au général Watier de le soutenir avec sa division, il gravit les pentes du plateau. Wellington, voyant venir l'orage, prescrivit aux canonniers anglais de faire feu jusqu'au dernier moment et de se retirer dans les carrés de l'infanterie en emportant les armements et emmenant les avant-trains avec leurs attelages. Puis il attendit le choc. Lorsque les cuirassiers parurent sur la crête, ils furent accueillis par le feu le plus violent; mais prenant le galop de charge et d'un élan superbe dépassant la ligne d'artillerie, ils tombèrent sur les carrés de l'infanterie, dont quelques-uns furent rompus et se reformèrent presque aussitôt. Watier accourut au secours de Delort. Lefebvre-Desnoëttes, spontanément, avec ses lanciers et ses chasseurs, gravit à son tour la pente et forma sa division en bataille sur la crête. Lorsque Wellington vit les cuirassiers épuisés par la lutte et mis en désordre par le succès même de leurs charges, il lança sur eux toute sa cavalerie, dragons carabiniers, gardes... Les cuirassiers plièrent sous cet effort subit: Ney fit sonner le ralliement et pêle-mêle avec la cavalerie anglaise ils arrivèrent sur la ligne de Lefebvre-Desnoëttes : lanciers et chasseurs se précipitèrent à leur tour sur les Anglais et les firent reculer. Les cuirassiers reformés reprirent leurs charges jusqu'à ce que Ney, infatigable mais désespérant de vaincre et demandant en vain à grands cris l'appui de l'infanterie, que l'Empereur ne pouvait lui envoyer, les fit redescendre dans le vallon.

Voulant à toute force percer le centre de l'armée ennemie, Napoléon mit alors à la disposition de Ney le corps de cavalerie de Kellermann (deux divisions de cuirassiers, carabiniers et dragons), et de nouveau le plateau fut envahi. Les grenadiers et les dragons de la garde, commandés par Guyot, suivirent Kellermann; Milhaud et Desnoëttes revinrent encore une fois. Ney arracha même à Kellermann la brigade de carabiniers que cet habile général tenait sagement en réserve. Tout fut engagé ; les régiments en bataille les uns derrière les autres chargeaient et venaient se reformer à la queue de cette formidable colonne pour charger de nouveau. Une division belge tout entière fut refoulée hors du champ de bataille et dix carrés furent renversés, écrasés sous les pieds des chevaux; la cavalerie, qui voulait accourir à l'aide de l'infanterie, fut dispersée ; une brigade, saisie de terreur à la vue de cette lutte prodigieuse, prit la fuite sans vouloir combattre et se sauva jusqu'à Bruxelles ; mais la masse de l'infanterie anglaise tint bon. Il vint un moment où les chevaux ne pouvaient plus se mouvoir sur le sol fangeux, où le bras des cavaliers épuisés se refusait à lever le sabre. Vaincue par la fatigue, cette sublime cavalerie redescendit en frémissant de rage dans le vallon d'où elle était montée si superbe et si fière, levant haut le sabre au cri de : « Vive l'Empereur ! »

On sait comment l'intervention fatale des Prussiens détermina la défaite de l'armée française. Quand la déroute gagna les troupes du 1er corps, prises en flanc par l'armée de Blücher, les cuirassiers, anéantis par une lutte de plusieurs heures, n'essayèrent pas même de résister et se laissèrent entraîner. Ils ne se reformèrent plus que sur la route de Paris.

Je ne rappellerai pas ici le mot de Wellington, exprimant l'admiration que lui avaient inspirée les charges héroïques dont je viens d'essayer une pâle esquisse. Cette admiration fut partagée par tous les officiers anglais, et les cuirassiers de Waterloo sont restés légendaires en Angleterre plus encore peut-être qu'en France. Les rapports officiels et les récits des historiens ne disent pas la part de Milhaud dans cette prodigieuse action de guerre, mais son chef d'état-major tué à ses côtés, trois chevaux tués sous lui par la mitraille et la mousqueterie, est-il dit sur ses états de service, attestent assez qu'il fut au premier rang et que le maréchal Ney ne

fut pas le seul à diriger les charges furieuses des cuirassiers de Milhaud.

Je devrais peut-être m'arrêter ici et laisser le lecteur sous la noble impression que donne toujours la vie glorieuse d'un soldat; mais la leçon à tirer des grands événements auxquels j'ai dû toucher ne serait pas complète si je n'achevais pas en deux mots l'histoire du général Milhaud, pour montrer à quelles faiblesses peut descendre parfois l'homme qui a déployé sur les champs de bataille la bravoure la plus éclatante, si le caractère lui fait défaut.

Lorsque après l'abdication de Napoléon et la capitulation de Paris, l'armée battue à Waterloo et réorganisée sous les murs de la capitale, se retira de l'autre côté de la Loire, trois généraux délégués par leurs camarades, Gérard, Kellermann et Haxo, restèrent à Paris pour négocier la soumission au roi, remonté sur son trône, et obtenir des garanties contre la proscription qui menaçait quelques-uns d'entre eux. Toutes les démarches de ces trois délégués furent neutralisées par la soumission adressée au ministre de la guerre par le général Milhaud, en son nom et au nom de son corps de cavalerie. C'était bien là une défection, car en se plaçant hors du terrain politique, on doit regarder comme telle l'abandon d'une cause commune à tous ceux qui avaient combattu ensemble et l'oubli des liens d'une solidarité contractée sur le champ de bataille dans la défense du pays. Milhaud en fut récompensé par une lettre élogieuse du ministre Gouvion Saint-Cyr, le remerciant, au nom de Louis XVIII, du service qu'il avait rendu à la monarchie en donnant de haut l'exemple de la soumission. Il échappa même pendant quelque temps au sort qui le menaçait d'après une loi votée par la Chambre des députés, le 12 janvier 1816, loi aux termes de laquelle tout ancien conventionnel régicide ayant occupé des fonctions publiques pendant le second règne de Napoléon, devait être banni de France. Le roi consentit à une exception spéciale en faveur de Milhaud; mais la reconnaissance royale n'alla pas plus loin. Milhaud essaya vainement, par les démarches les plus actives, par les flatteries les plus exagérées, de se faire rappeler au service. La retraite qui lui avait été imposée en 1814 fut maintenue; et, soit que l'exil prononcé contre lui par la loi ait été réel, soit qu'il

vécût simplement retiré dans le Cantal, il disparut pendant toute la Restauration.

Après la révolution de Juillet, le général Milhaud fut rappelé à l'activité, mais immédiatement mis à la réforme pour infirmités et retraité en 1832. Il mourut presque oublié, en 1833, consolé sans doute de cet oubli par l'affection de sa famille, car il avait eu d'un mariage, dont ses états de service ne font aucune mention, un fils et une fille, mariée à un officier général des plus distingués. Milhaud ne fut pas sans doute un grand général de cavalerie, mais il peut compter parmi les meilleurs dans une armée qui en posséda un si grand nombre de bons. Il avait été nommé en 1810, pendant la campagne d'Andalousie, grand-officier de la Légion d'honneur. Il n'alla pas plus loin. Son nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, côté ouest; en le lisant, il ne faut pas penser au conventionnel prononçant en termes emphatiques un verdict de mort, ni au solliciteur protestant de son amour pour cette même race de rois dont il avait condamné le descendant; il faut reporter sa pensée sur le colonel du 5[e] dragons prenant à Primolano toute une colonne ennemie, sur le général franchissant au galop le pont de Ciudad-Real sous le feu de l'artillerie espagnole, sur le commandant du 5[e] corps de cavalerie à Mormant, embrassant Kellerman au milieu d'un carré russe rompu par sa valeur fougueuse, enfin au chef des cuirassiers de Waterloo, arrachant un cri d'admiration des lèvres mêmes du flegmatique Wellington.

CURÉLY

Une série de guerres colossales prolongées pendant un quart de siècle, comme celles de la première République et du règne de Napoléon Ier, ne pouvaient que produire dans la carrière des officiers les chances les plus diverses. Tandis que les favorisés de la fortune et de la gloire sont arrivés, d'un bond et dans la fleur de leur jeunesse, au poste suprême de général en chef, comme Bonaparte, Hoche, Marceau, Joubert, ou ont gravi dans une course rapide et facile les échelons qui les conduisaient aux grades les plus élevés, comme Lannes, Ney, Soult, Davout, Gouvion-Saint-Cyr, Marmont, d'autres, restés inconnus et parmi lesquels sans nul doute figuraient des hommes de capacité égale à celle de leurs heureux rivaux, ont continué à servir consciencieusement et obscurément dans des positions subalternes; d'autres encore, qui se seraient placés au niveau des plus illustres, ont trouvé sur le champ de bataille ou dans les atteintes meurtrières des climats lointains, une fin glorieuse et prématurée, comme Desaix, Richepanse, Leclerc, Auguste Colbert, ou, victimes des réactions politiques, ont été arrêtés par une disgrâce imméritée, comme Lecourbe, Delmas, Humbert, Salm, Monnier... Quelques-uns, au contraire, qui paraissaient rivés aux degrés inférieurs de l'échelle, se sont élevés tout d'un coup et en ont appelé du jugement qui les avait condamnés à des rôles subalternes. Mais ceux-là souvent sont arrivés trop tard, et la Grande-Armée, frappée par la jalousie haineuse des puissances étrangères, les a entraînés dans sa chute et ensevelis sous ses débris.

Tel fut Curély, hussard à 19 ans, sous-lieutenant à 32, chef d'escadron à 35, général à 40; puis, à 41 ans injustement jeté dans

la non-activité, relégué dans un oubli immérité, arbitrairement mis à la retraite à 50 ans et mort à 53, simple chevalier de la Légion d'honneur, lentement consumé par le regret de ne plus être soldat, — mort trois ans avant le jour où la chute de ceux qui l'avaient frappé lui aurait permis de reprendre sa place dans l'armée et d'y conquérir enfin le rang dû à ses rares et éminentes qualités; enfin, pour comble de mauvaise chance, ne trouvant même pas justice devant l'histoire. Car, si sa mémoire est devenue populaire dans la cavalerie, grâce au témoignage de ses anciens compagnons d'armes et à la tradition qu'ils nous ont transmise, ses actions les plus éclatantes sont à peine connues de ceux-là même qui citent le plus souvent son nom.

Jean-Nicolas Curély[1] naquit, le 26 mai 1774, à Avillers, village lorrain qui fait aujourd'hui partie du canton de Fresnes-en-Woëvre, de l'arrondissement de Verdun et du département de la Meuse. Ainsi Curély était Lorrain comme deux des plus illustres cavaliers de la Grande-Armée, Lasalle et Kellermann, comme les maréchaux Ney, Oudinot, Molitor, Gouvion-Saint-Cyr, Gérard, Exelmans, les généraux Custine, Houchard, Richepanse, Grenier, Legrand, Fririon, Jacquinot, Semelé, Duroc, Drouot, les frères Lallemand, Pouget et tant d'autres.

Fils d'un laboureur, n'ayant reçu aucune instruction, privé même dans son enfance des tendres soins d'une mère, il fut de ceux dont on dit *qu'ils se sont faits eux-mêmes*. Lorsque la France en danger appela aux armes tous ses citoyens, qui venaient d'être proclamés égaux par la grande voix de la Révolution, Curély n'attendit ni la réquisition, ni la levée en masse pour se faire soldat, et sous les auspices d'un officier, son compatriote, il s'engagea, le 5 avril 1793, dans le 8e régiment de hussards, qui était alors en garnison à Pont-à-Mousson.

Le 8e régiment de hussards avait été formé, à Compiègne

1. Ce nom a été écrit Cureli par suite d'une erreur commise dans la matricule du 7e régiment de hussards, erreur qu'il n'a jamais songé à faire rectifier, mais son acte de naissance porte bien : *Curély,* et c'est aussi le nom qui figure sur ses états de service. Lorsque ses fils s'engagèrent, ils voulurent rapporter dans l'armée le nom sur lequel leur père avait jeté un si vif éclat : celui de Cureli. Un acte de notoriété publique, établi le 9 juin 1828, constata l'identité de ces deux noms : Cureli et Curély.



en 1792, sous le nom de hussards de Lamothe, pour recueillir une partie des nombreux déserteurs qui affluaient à Paris[1]. Les régiments ainsi composés laissaient fort à désirer sous le rapport de l'administration et de la discipline. D'un autre côté, le Comité de Salut public, inspiré par Carnot, avait décrété la suppression des nombreux corps francs et légions issus du premier mouvement révolutionnaire. L'organisation de juin 1794 eut pour objet l'amalgame des anciens régiments avec ces corps irréguliers, dont plusieurs renfermaient d'excellents éléments. Telle était la cavalerie de la *Légion de la Moselle* ou légion de Kellermann, créée en 1792, improvisée pour ainsi dire sous le canon de Valmy, cavalerie qui comprenait : cent soldats du régiment étranger *Royal-Allemand,* n'ayant pas suivi le régiment en émigration, et quatre-vingts hussards du quatrième escadron du régiment de Saxe, rentrés en France avec leurs drapeaux, après avoir émigré.

Cette cavalerie, fusionnée avec le 8e de hussards, en vertu d'un arrêté de la Convention, forma le 7e régiment de hussards[2]; l'excédent de cavaliers qui en résulta dut être versé dans l'infanterie, et Curély, nommé fourrier le 6 mars 1794, allait être victime de sa petite taille en quittant la cavalerie par suite de réforme, lorsqu'il se tira d'affaire par son aplomb, et ayant résolu de rester hussard, il resta hussard en dépit de tous les ordres contraires... Seulement, il lui fallut quitter les escadrons actifs pour rejoindre le dépôt du nouveau régiment. Il n'avait encore assisté, avant la formation du 7e de hussards, qu'à une seule campagne de l'armée du Rhin, mais cette campagne en valait bien plusieurs. Le 8e régiment de hussards appartenait à la gauche de l'armée et prit part à la bataille du Geisberg pour la reprise des lignes de Wissembourg, le 25 décembre 1793. Entendre une violente canonnade sans s'étonner, faire partie d'une grande ligne de cavalerie qui

1. Ces déserteurs avaient quitté leurs corps pour entrer dans les compagnies soldées de la garde nationale de Paris : la commune ayant décidé qu'on n'en recevrait plus, ils encombraient les rues de Paris, et l'on s'efforça de former avec eux de nouveaux régiments au lieu de les renvoyer dans leurs anciens corps, où ils auraient achevé d'apporter le désordre.

2. Le 7e *bis* de hussards, dans lequel devait s'illustrer Lasalle, fut formé un peu plus tard, en Vendée, avec un détachement du 8e, qui s'y trouvait depuis le commencement de la guerre civile.

s'ébranle pour charger l'ennemi et jouir d'avance du plaisir de cette charge : tout cela donna au jeune Curély le sentiment de sa vocation, mais la charge n'eut pas lieu. Les généraux d'alors, improvisés par la Convention et par ses délégués, subissaient parfois d'étranges péripéties. Celui qui commandait la cavalerie au Geisberg était un certain Donnadieu qui, sur le récit fait par lui-même de sa conduite dans une bataille précédente [1], avait été nommé d'emblée général et déclaré le *brave des braves* par décret de la Convention. Ayant reçu de Hoche l'ordre de charger, il tâtonna, hésita, et laissa passer le moment favorable ; traduit le lendemain devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort pour lâcheté, sans respect pour le décret de la Convention, et fusillé [2]. Le 8e de hussards avait ensuite concouru au débloquement de la place de Landau et, envoyé à l'armée de la Moselle, il avait pris ses quartiers d'hiver sur la Sarre. C'est là que Curély avait été nommé fourrier et qu'ensuite avait été opérée la fusion entre le régiment et la légion de la Moselle. Le colonel ou chef de brigade désigné pour commander le nouveau 7e de hussards était Van Marisy [3], ancien cadet au régiment de Conflans-hussards, où il était devenu capitaine et où Kellermann l'avait choisi pour commander la cavalerie de sa légion. Curély eut ainsi la chance de faire son éducation militaire dans un régiment des mieux commandés et des mieux disciplinés, et sous les ordres d'un colonel que plusieurs charges brillantes rendirent célèbre dans l'armée. Il ne lui dut toutefois que le bon exemple, car Van Marisy ne paraît pas avoir soupçonné le mérite éclatant de celui qui ne portait encore que les galons de fourrier et, jusqu'au jour où lui-même quitta le régiment, il ne fit rien pour l'avancement de Curély. Ils ont été rares de tout temps les chefs qui étudient avec attention le personnel sous leurs ordres.

---

1. L'attaque des lignes de Kaiserslautern, où avait échoué l'armée de la Moselle commandée par Hoche.
2. Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur les campagnes de l'armée de Rhin-et-Moselle*. Tome I, page 196.
3. Le colonel Van Marisy fut nommé en 1803 au grade de général et au commandement d'une brigade de la division de cavalerie légère de Kellermann à l'armée du Hanovre. Il se distingua d'une façon toute particulière à la tête de cette brigade à la bataille d'Austerlitz, fit les campagnes de 1806 et de 1807 dans une division de dragons, passa avec cette division en Espagne et fut assassiné par les guérillas le 2 mars 1811.

De 1794 à 1800, le 7e régiment de hussards ne figura que dans les armées du Rhin, de la Moselle, d'Helvétie et d'Allemagne, ne prenant part ni aux campagnes d'Italie ni à celle d'Égypte. C'est peut-être là une des causes qui retardèrent plus tard Curély dans son avancement. Il ne suffit pas toujours de donner de beaux coups de sabre et de s'acquitter adroitement de missions difficiles. Il peut y avoir autant de mérite à décider la victoire de Fraubrunnen, près Berne, dans une guerre dont peu d'historiens se sont donné la peine de parler, que de mettre l'ennemi en déroute sur le champ de bataille de Rivoli, mais autre chose est de se distinguer sous les yeux d'un général destiné à une prochaine disgrâce ou d'attirer par son audace les regards du futur maître du monde...

Retenu au dépôt de son régiment, Curély n'assista pas aux opérations qui, en 1794, firent tomber Trèves au pouvoir de l'armée de la Moselle ; il n'arriva aux escadrons de guerre que pour faire partie des troupes du blocus de Mayence. Gouvion-Saint-Cyr et Marmont nous ont laissé dans leurs *Mémoires* les détails les plus précis sur cette opération singulière, qui consista à établir trois divisions dans des lignes de retranchements autour de la place de Mayence sur la rive gauche du Rhin, tandis que la rive droite restait libre. Pendant quelque temps, cette rive droite fut occupée, il est vrai, par l'armée de Sambre-et-Meuse qui bloqua le fort de Castel, mais Mayence ne put être attaquée, et l'on perdit inutilement, dans un long blocus de onze mois, un matériel et un personnel considérables. Gouvion-Saint-Cyr, qui a tracé un tableau saisissant des souffrances endurées par les troupes campées sous Mayence, déclare n'avoir rien vu de pareil pendant vingt-trois années de guerre, pas même la retraite de Russie. Curély, simple fourrier, écho des plaintes et des observations qu'il entendait autour de lui, émet la même opinion que l'illustre maréchal sur le blocus de Mayence. Toutefois, le 7e de hussards ne resta pas jusqu'au bout devant cette ville, il fut au nombre des troupes réunies par Pichegru pour s'emparer de Mannheim et marcher ensuite sur Heidelberg; malheureuse expédition dont le résultat a été attribué à la trahison de Pichegru. Ce général eut, en effet, après la prise facile de Mannheim, la singulière idée de séparer

les deux divisions de sa petite armée par le cours du Neckar, en sorte que l'une d'elles fut écrasée sans pouvoir être secourue par l'autre. Le 7e de hussards faisait partie de la division qui parvint à se retirer en bon ordre sous les murs de Mannheim; il en partit bientôt, et toujours sous les ordres de Pichegru, pour courir à Franckenthal au secours des troupes chassées des lignes de Mayence par une surprise des Autrichiens; il combattit bravement à la bataille de la Pfrim, le 18 octobre 1795, soutint après cette bataille sanglante la retraite de l'armée sur Landau et alla passer à Phalsbourg, dans la misère, le temps que dura l'armistice conclu entre les Autrichiens et les armées françaises de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle[1].

Curély fit ensuite, avec le 7e régiment de hussards, la campagne de 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle, campagne marquée par les affaires de Rastadt, d'Ettlingen, de Neresheim et par la célèbre retraite qui valut à Moreau une réputation quelque peu exagérée. Le régiment se signala dans plusieurs circonstances, notamment à Rastadt, où un jeune trompette, qui devait être plus tard le général de division Gusler, fut cité à l'ordre de l'armée, et à Bopfingen, le 12 août 1796, dans une action que Gouvion-Saint-Cyr raconte ainsi qu'il suit :

« L'avant-garde se porta alors en avant, du côté de Kirchheim, « pour observer la marche et les forces de l'ennemi, mais au « moment où elle allait se retirer, il déploya des forces considérables, surtout en cavalerie et en artillerie. Une portion de « notre infanterie, étonnée d'une charge de cette cavalerie, ne fit « pas assez de résistance, ce qui mit du désordre dans ses rangs et « occasionna une perte de 200 hommes, qui furent faits prisonniers. « Le 7e régiment de hussards se comporta de la manière la plus « brillante, et, par une charge faite à propos, il sauva une partie « de notre infanterie. Le brave Marisy, chef de ce régiment, se « distingua particulièrement; fait prisonnier un moment après « avoir été blessé de plusieurs coups de sabre, il aperçut son

1. C'est l'absence totale de fourrages qui força Pichegru à envoyer cantonner sa cavalerie en Alsace et en Lorraine, tandis que l'infanterie restait sur la ligne de la Queich, cantonnée dans la boue et la neige, n'ayant pas même de paille de couchage. (*Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr. Tome II, page 333.)

« régiment qui faisait sa retraite, il rassembla ses forces et s'écria : « Septième de hussards, demi-tour, en avant ! » ce que son régi- « ment exécuta aussitôt, au cri général de *Sauvons notre brave* « *colonel !* Il fondit sur l'ennemi, lui fit éprouver une grande perte « et dégagea Marisy[1], à qui un trompette nommé Serret donna « son cheval[2]. » Le 7e régiment de hussards combattit dans cette campagne sous les ordres des généraux Delmas, Oudinot et Beaupuis, tué à Kentzingen le 6 octobre 1796; il se distingua encore d'une façon toute particulière à la grande sortie de Kehl le 23 novembre. Dix-sept ans plus tard, lorsque Curély, devenu colonel du 10e de hussards, fut, dans la campagne de 1813, délivré des mains de l'ennemi par un retour offensif de son régiment, il dut se rappeler l'affaire de Bopfingen. En 1796, il n'était toujours que fourrier et commençait à montrer dans le combat ce mélange de bouillante ardeur et de sang-froid réfléchi qui le caractérisa plus tard. Au milieu de la mêlée, il avisait toujours le cavalier le mieux monté, et malheur à celui-là, il manquait rarement de tomber sous le sabre ou sous le pistolet de Curély, dont son cheval devenait la propriété; car en ce temps-là chacun restait maître de ses prises[3]. Après les opérations compliquées de 1796 et une suspension d'hostilités de quelques mois, vint la courte campagne de 1797. L'armée de Moreau n'eut que le temps de franchir le Rhin à Diersheim (20 avril 1797) et de repousser l'ennemi dans un combat de trois jours, où le 7e de hussards soutint, sous les ordres de Lecourbe, sa vieille réputation. « Le chef de brigade Marisy », dit Saint-Cyr, « fit avec son régiment une charge bril- « lante sur les hussards autrichiens et leur fit éprouver une « perte notable; il aurait pris une partie de ce régiment, si un « escadron de hussards qui vint le prendre à dos ne lui eût fait « craindre d'être coupé par d'autres troupes dont cet escadron « pouvait être suivi[4]. »

On se préparait le lendemain à poursuivre ce succès, lorsqu'un

---

1. *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr. Tome III, page 126.
2. Historique du 7e régiment de hussards.
3. D'après le règlement actuel, les chevaux pris à l'ennemi sont versés à la remonte.
4. *Mémoires* de Gouvion-Saint-Cyr. Tome IV, page 182.

parlementaire autrichien se présenta aux avant-postes, annonçant les préliminaires de paix conclus par Bonaparte à Léoben. A cette nouvelle, le mécontentement fut grand dans l'armée de Rhin-et-Moselle, victorieuse à Diersheim, comme dans l'armée de Sambre-et-Meuse, à la tête de laquelle Hoche venait de remporter la victoire de Neuwied... Voilà donc encore une fois Curély en cantonnement, genre de vie auquel il préférait infiniment les journées de marche et surtout celles de combats. Mais ce fils de laboureur s'était déjà formé ; le fourrier Curély fut mis à l'ordre du régiment pour la bonne tenue de sa comptabilité et, pendant un séjour à Wissembourg, il fut employé à l'état-major général de l'armée pour la réception et la transmission des dépêches.

Cependant le gouvernement du Directoire n'avait pas su maintenir la paix glorieuse conclue par Bonaparte avant son départ pour l'Égypte, et bientôt une guerre impolitique, déclarée à la Suisse, devint l'étincelle qui mit le feu à toute l'Europe. C'est pour cette guerre de Suisse, généralement assez mal connue, que le 7ᵉ de hussards quitta ses cantonnements du Palatinat, au mois de février 1798. L'antique constitution des cantons suisses n'était pas complètement démocratique, et l'autorité des seigneurs bourgeois de la ville de Berne se faisait sentir assez rudement à leurs vassaux, qui, s'appuyant sur la République française, cherchèrent à secouer le joug. Les habitants du pays de Vaud, excités par Laharpe, frère du général de division tué au début des campagnes de Bonaparte en Italie, prirent les armes contre les gens de Berne et furent bientôt imités par la population du Valais ; une division française, commandée par le général Ménard auquel ne tarda pas à succéder Brune, marcha à leur secours ; la guerre s'engagea avec une série d'alternatives de chances diverses. On jugea nécessaire de faire une diversion dans le nord de la Suisse, et le Gouvernement y envoya le général Schauenbourg à la tête d'un corps de 10,000 à 12,000 hommes, prélevés sur l'armée de Rhin-et-Moselle ; la cavalerie de ce corps fut formée par le 7ᵉ et le 8ᵉ régiment de hussards.

Cette guerre fut plus sérieuse d'abord qu'on ne le croit généralement. Une bataille s'engagea, le 3 mars 1798, sous les murs de Soleure, et les troupes suisses ayant été battues, la ville se rendit

au général Schauenbourg; le 7e de hussards chargea dans cette occasion avec une telle impétuosité, qu'il allait s'emparer de toute l'artillerie ennemie, lorsque Soleure capitula[1]. Le sort de Berne fut décidé par la bataille de Fraubrunnen, livrée le 5 mars sur la position où jadis les Suisses avaient triomphé du sire de Coucy, position inexpugnable qui fut tournée par les troupes du général Schauenbourg. D'Erlach, commandant l'armée bernoise, « tenta », dit Jomini[2], « de ramener la victoire sur le plateau qui se trouve « aux portes de Berne. Son dernier effort fut inutile: chargées sur « un terrain découvert par deux régiments de cavalerie, ses milices « inexpérimentées furent mises en fuite... » Les deux régiments dont parle Jomini étaient le 7e et le 8e de hussards. Le fourrier Curély combattit vigoureusement dans les rangs du 7e. Après l'occupation de Berne, la cavalerie morcelée par compagnies eut fort à faire à parcourir le pays afin de réprimer les velléités d'indépendance qui se produisaient de droite et de gauche pour imposer la constitution votée à Aarau par les délégués des divers cantons, lever les contributions, réprimer les troubles suscités par les partis vaincus, etc. Les petits cantons, excités par les nobles et les prêtres, refusèrent d'obéir à la constitution d'Aarau, et il fallut marcher contre Stanz, la capitale d'Unterwald, dont les habitants, se voyant à l'abri derrière leurs montagnes et leurs lacs, s'étaient franchement révoltés. Deux colonnes furent chargées de cette attaque, l'une amenée par des bateaux sur le lac, et dont un officier, appelé à une grande célébrité, le chef d'escadron Foy, commandait l'artillerie, l'autre faisant le tour de la contrée par Brienz, pour franchir le col du Brünig par des sentiers inaccessibles. La compagnie de Curély et la plus grande partie du 7e de hussards faisaient partie de cette seconde colonne, qui n'amenait pas avec elle un seul canon. Après un combat acharné, Stanz tomba le 10 septembre au pouvoir des Français dont la fureur était surexcitée par les traitements barbares que les Suisses avaient infligés à quelques prisonniers. Le meurtre et l'incendie succédèrent à la prise de la ville, et le général en chef fut obligé de faire charger

1. Historique du 7e régiment de hussards.
2. *Histoire des guerres de la Révolution*. Tome X, page 320.

l'infanterie par les hussards, pour rétablir l'ordre et mettre un terme aux terribles représailles des soldats.

Après la prise de Stanz, il fallut continuer à occuper militairement la Suisse, qui a longtemps conservé de cette occupation française un fâcheux souvenir, et les troupes furent plus d'une fois obligées de prêter main-forte aux agents financiers du Directoire chargés de lever des contributions sur le pays. Un de ces agents, parent du général en chef Brune et porteur du nom malheureux de Rapinat, a inspiré cette épigramme bien connue :

Un pauvre Suisse qu'on rapine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Le métier de la cavalerie française en Suisse, il faut bien le dire, ne paraît pas avoir souri à Curély, ennemi né de toute injustice, et il respira plus joyeusement lorsque recommença la grande guerre. Le gouvernement du Directoire put juger alors de la faute qu'il avait commise en violant le territoire de la Suisse. Ce territoire qui, dans les guerres précédentes avait constamment séparé nos ennemis en Allemagne de nos adversaires en Italie, servit au contraire de liaison entre toutes les armées qui tentaient d'envahir la France, et la Suisse ne tarda pas à devenir le principal théâtre de la guerre. Attaché à l'armée de Masséna, le 7ᵉ de hussards assista aux combats de Coire et de Feldkirch, les 8 et 23 mars 1799, et aux deux batailles de Zurich (juin et septembre) ainsi qu'au combat de Diesenhofen, livré le 8 octobre, à l'armée russe en pleine retraite. Dans cette dernière affaire, où le général Jordy était en observation avec un régiment d'infanterie, deux pièces de canon et un détachement du 7ᵉ de hussards, Curély sauva la colonne par sa curiosité, c'est-à-dire par le désir naturel chez le soldat d'avant-poste de voir tout ce qui se passe autour de lui. En cherchant à observer les environs du bivouac, il aperçut une forte colonne qui se préparait à l'attaquer; il n'eut que le temps d'accourir et de faire monter à cheval ; une minute plus tard tout le détachement aurait été pris par l'ennemi.

Lorsque, après le débarquement du général Bonaparte et la

révolution du 18 brumaire, les armées furent reconstituées, l'armée du Rhin, devenue la principale armée de la République, reçut une nouvelle organisation; les divisions qui la composaient furent groupées en quatre corps d'armée, la gauche sous le général Sainte-Suzanne, le centre sous Gouvion-Saint-Cyr, la droite aux ordres de Lecourbe, et la réserve, dont le général en chef Moreau avait gardé le commandement direct. Le 7e de hussards fit partie du corps de Lecourbe et assista au passage du Rhin, le 1er mai 1800, ainsi qu'aux batailles d'Engen, de Moeskirch et de Memmingen, les 3, 6 et 10 mai. Il fut ensuite détaché sous les ordres du général Molitor, dans le corps des flanqueurs du Tyrol, s'empara de Bregenz le 24 mai, et prit la part la plus brillante aux affaires qui eurent pour résultat la prise de Feldkirch (14 juillet)[1]. Pendant l'armistice qui suivit[2] et alors que le 7e de hussards était cantonné à Wertach, Curély fut nommé maréchal des logis chef, le 13 septembre 1800. Il était fourrier dans la même compagnie depuis le 6 mars 1794, c'est-à-dire depuis plus de six ans, et il avait été mis à l'ordre en 1797 comme le seul fourrier du régiment dont la comptabilité fût en règle. Chose triste à dire, c'est pour cela en partie, et peut-être même uniquement pour cela, qu'il resta plus de six ans fourrier. Un capitaine n'aime pas à perdre trop vite un si bon fourrier, à moins qu'il ne puisse le prendre pour maréchal des logis chef. C'est ce qui arriva à Curély; cet emploi si désiré par lui se trouva enfin vacant dans la même compagnie, et il y fut nommé. Il y a là une grande leçon de patience et de philosophie... Mais on ne peut s'empêcher de penser que le fourrier Curély serait arrivé plus vite, si le colonel Van Marisy se fût un peu plus inquiété du personnel sous ses ordres. Un chef de corps a charge d'âmes, et lorsqu'il oublie dans une position subalterne un homme de la valeur de Curély, il ne porte pas seulement préjudice à cet homme, ce qui est déjà une faute; il cause un tort plus grand encore à l'armée qu'il prive d'un chef capable.

Désormais l'histoire de Curély n'est plus uniquement celle

1. Général Molitor, *la Campagne de* 1800. *Spectateur militaire*, tome XI, page 439.
2. Armistice de Parsdorf, conclu le 15 juillet entre Moreau et Kray après la bataille de Hochstædt.

du 7e de hussards et, dans une position plus en vue, sa personnalité se détache mieux ; il était de ceux dont le caractère grandit avec le grade, ce qui est le véritable cachet de la valeur personnelle. La guerre recommence et, cette fois encore, le 7e régiment de hussards marche avec le corps d'armée de Lecourbe : il n'assiste pas par conséquent à la bataille de Hohenlinden ; on a même reproché à Moreau de n'avoir pas appelé à lui, pour cette bataille, le corps de Lecourbe. Celui-ci, voulant prendre sa revanche, culbute audacieusement l'ennemi au passage de l'Inn à Neubeurn, le 9 décembre et, pour avoir à lui seul l'honneur du passage de la Salza, se jette imprudemment sur la rive droite de cette rivière, où il est assailli par toute l'armée autrichienne. Heureusement, le général Decaen traverse la Salza un peu plus bas, et l'ennemi se retire. Dans cette affaire, qui fut fort reprochée à Lecourbe, Curély reçut sa première blessure. Un boulet coupa en deux son fourreau de sabre et le contusionna assez fortement à la hanche (14 décembre).

Après la paix de Lunéville[1], le 7e de hussards fut caserné à Besançon ; le séjour de cette place forte parut à Curély, qui aimait le grand air et les longues courses à cheval, une affreuse prison ; le régiment fut ensuite envoyé à Deux-Ponts, mais avant d'y arriver, Curély fut nommé adjudant sous-officier, le 17 juin 1802. Cette fois, la marche en avant avait été plus rapide, Curély n'était resté maréchal des logis chef que pendant un an et huit mois. Il était, comme il le dit lui-même, l'homme du capitaine, il devint l'homme du colonel et pendant tout le temps qu'il resta adjudant, il fut constamment chargé de missions de confiance, même préférablement aux officiers; dans l'intérêt de son avancement, comme nous le verrons, il s'acquitta quelquefois trop bien de ces missions.

Cependant le colonel Marisy, qui commandait le 7e de hussards depuis neuf ans, fut nommé général de brigade au mois de septembre 1803 et remplacé par le colonel Marx qui, à peine nommé, reçut l'ordre de former trois escadrons de guerre pour se rendre avec eux au camp de Bruges. Le camp de Bruges formait la droite de l'armée des côtes de l'Océan, il était composé de trois divisions

1. 9 février 1801.



d'infanterie et d'une brigade de trois régiments de cavalerie légère. Davout le commandait, et lorsque l'armée des côtes de l'Océan devint la *Grande-Armée,* le camp de Bruges prit le nom de *troisième corps,* ce nom immortalisé dans l'histoire par les batailles d'Austerlitz, d'Auerstaedt, d'Eylau, d'Eckmühl et de Wagram. Dans la Grande-Armée, le 3ᵉ corps est une individualité à part; ses trois divisionnaires Friant, Gudin, Morand, sa discipline admirable, sa tenue, sa conduite au feu en ont fait un type, et Napoléon lui-même, placé par son génie à une hauteur qui ne saurait se mesurer, au-dessus de tous les hommes de guerre de son temps, a cependant, pour un moment, vu d'un œil d'envie la gloire du chef du 3ᵉ corps... Le 7ᵉ régiment de hussards ne fit partie de la cavalerie légère du 3ᵉ corps que pendant la campagne de 1805; le rôle qu'il y remplit est à peine indiqué dans l'histoire. Et cependant, si certains faits d'armes accomplis par ce régiment appartenaient à l'une de nos guerres actuelles, il n'y aurait pas d'articles de journaux assez redondants pour les raconter, et les dithyrambes de la presse ont été montés à un tel diapason qu'on se demande vraiment en quels termes ils parleraient aujourd'hui du combat de l'adjudant Curély avec 20 hussards contre un régiment de 500 chevaux auprès de la ville d'Afflentz. Davout avait battu à Maria-Zell, dans les montagnes, le corps autrichien de Meerfeld. Pressé de se rabattre sur Vienne pour rejoindre l'Empereur, il fit poursuivre ou plutôt observer ce corps d'armée par un simple détachement de 100 hussards, et le chef d'escadron Méda, chargé de commander ce détachement, en confia l'avant-garde, forte de 20 hussards, à l'adjudant Curély, en lui donnant pour toute instruction de charger l'ennemi à outrance s'il le rencontrait.

C'était un type que ce commandant Méda (il se faisait appeler ainsi par euphémisme en retranchant une lettre de son nom). C'était lui qui, simple gendarme, avait ou prétendait avoir cassé la mâchoire à Robespierre d'un coup de pistolet dans la journée du 9 thermidor. Pour ce fait assez controversé, il avait été promu, par un décret spécial de la Convention, au grade de sous-lieutenant[1]; il était devenu chef d'escadron; il fut plus tard, toujours

1. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce décret était la première appli-

sous le nom de Méda, baron de l'Empire et colonel du 1er régiment de chasseurs, à la tête duquel il fut tué le jour de la bataille de la Moskowa.

Le commandant Méda eut du moins un grand mérite. C'est à lui qu'il est juste d'attribuer la nomination de Curély au grade de sous-lieutenant. Ce commandant d'une avant-garde de 20 hussards prit au pied de la lettre ses instructions : *Charger à outrance.* Il bouscula le camp ennemi, fit prisonniers 300 hommes d'infanterie et, se trouvant subitement dans un chemin creux en face de tout un régiment qui marchait sur lui au galop, il se fit à lui-même avec la rapidité de l'éclair ce simple raisonnement : Quand on ne peut se battre que sur cinq de front, qu'importe que l'on soit 20 ou 500 ! il improvisa pour ses vingt hussards ce discours aussi éloquent que bref : Vous êtes tous les plus braves du régiment, *en avant et chargeons !...* Ils chargèrent si bien que le régiment ennemi, voyant déboucher les 80 hussards du commandant Méda, les prit pour la tête de colonne de toute une armée et tourna bride, poursuivi par l'adjudant Curély, qui lui enleva de nombreux prisonniers.

Huit jours plus tard, ayant rejoint le régiment et remis au maréchal Davout un convoi dont son détachement s'était emparé, le commandant Méda fit au maréchal un tel éloge de son adjudant, que le sévère Davout voulut voir Curély et le fit inviter à dîner, et, mystère du cœur humain, cet adjudant qui avec 20 hussards n'avait pas craint d'en affronter 500, n'osa pas aller dîner chez *Monsieur le Maréchal,* bien que l'invitation lui eût été renouvelée. Un des traits du caractère de Curély était, en effet, une incroyable timidité en dehors du service et du champ de bataille. En cette circonstance, cette timidité lui fit manquer peut-être son avenir, car le maréchal Davout était un connaisseur en courage et en mérite militaire, et très capable de pousser loin ceux qu'il avait remarqués.

Le 7e de hussards n'assista pas à la bataille d'Austerlitz, du théâtre de laquelle le détachement du commandant Méda et de Curély s'était approché quelques jours auparavant dans une

---

cation d'une loi due à l'initiative de Robespierre lui-même et aux termes de laquelle des grades pouvaient être accordés par la Convention à titre de récompense nationale.



reconnaissance hardie ; mais lorsque, après la bataille, le maréchal Davout rallia tout son corps d'armée afin de poursuivre les débris de l'armée russe, il fut du nombre des troupes qui cernèrent ces débris et s'apprêtaient à les détruire complètement. L'empereur Alexandre, pour se tirer des mains de Davout, lui donna sa parole impériale d'un armistice conclu avec Napoléon, ce qui ne fut vrai que le lendemain.

La conduite de Curély dans la campagne de 1805 porta cependant ses fruits; proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur, il reçut cette croix le 14 mars 1806, et le colonel Marx, agissant très probablement d'après le désir témoigné par le maréchal Davout, provoqua la nomination de Curély au grade de sous-lieutenant, au choix du Gouvernement, comme l'on disait alors, les promotions d'officier se faisant alternativement à l'élection et au choix. Curély fut donc nommé sous-lieutenant, le 8 janvier 1806. Il était alors âgé de 32 ans moins quelques mois et avait un peu moins de 13 ans de service, dont 12 comme sous-officier. En lui annonçant cette nomination si tardive, le colonel Marx eut un propos des plus naïfs : « Je vous ai fait attendre quelque temps », lui dit-il, « parce que j'avais besoin de « vous comme adjudant, « mais je vous revaudrai cela en vous faisant nommer adjudant-major « le plus tôt possible... » Comme si le brave colonel eut été sûr de son avenir à lui-même, et comme si tout autre que Dieu pouvait dire à un homme : Je te fais du mal aujourd'hui parce que je te ferai du bien demain! Et que penser d'un chef qui dit à un de ses inférieurs : Je ne t'ai pas traité suivant ton mérite parce que j'avais besoin de toi?... Rien, si ce n'est qu'il y a, ou que du moins il y a eu trop de chefs comme cela!

En même temps que le rôle de Curély s'agrandissait, celui du 7e de hussards devenait lui-même plus important ; ce régiment était appelé à former, avec le 5e de la même arme, la fameuse brigade que devait commander Lasalle dans la campagne de 1806, brigade restée célèbre pour les combats de Zehdenick et de Prenzlow, mais surtout pour la prise de Stettin.

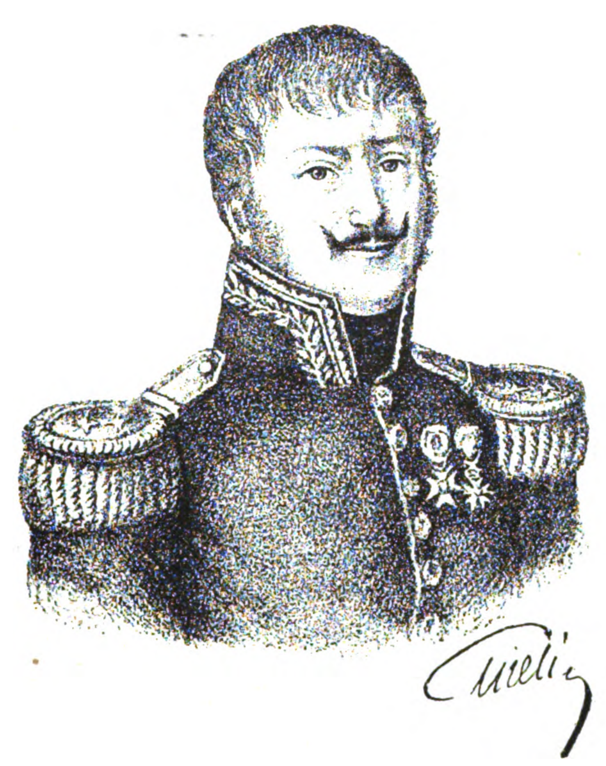
Lors de sa promotion au grade de sous-lieutenant, Curély avait été placé avec ce grade dans la compagnie d'élite du 7e de hussards. Ces compagnies d'élite jouissaient dans les régiments de privilèges

achetés par un surcroît de fatigues et de dangers. On ne suivait à cette époque, pour les missions les plus importantes, ni le tour du tableau ni celui des compagnies ; on ne prenait généralement pas de fractions constituées, on choisissait les officiers, les hommes et les chevaux, surtout dans la cavalerie légère, lorsqu'il s'agissait de pousser des pointes audacieuses. Les compagnies d'élite étaient ainsi fréquemment mises à contribution, Curély fut donc de presque toutes les belles parties dans la campagne de 1806. Une des plus curieuses est la pointe poussée sur Leipzig le 12 octobre, c'est-à-dire deux jours avant la bataille d'Iéna, et que rappelle de Brack en ces termes :

« En 1806, à 20 lieues en avant de notre armée et à la tête de « 20 hussards du 7ᵉ, il (Curély) avait porté la terreur dans Leipzig « où se trouvaient 3,000 Prussiens. »

Le détachement comprenait, en fait, 50 chevaux (25 de chacun des 5ᵉ et 7ᵉ de hussards) sous les ordres du capitaine de Piré, du 7ᵉ ; un sous-lieutenant du 5ᵉ commandait les 25 hussards de ce régiment et Curély ceux du 7ᵉ ; il resta en bataille sur une des places de Leipzig pendant presque toute la nuit, envoyant des patrouilles dans toutes les rues, tandis qu'à l'Hôtel de ville le chef du détachement s'occupait à lever des contributions. Trois mille hommes de garnison s'enfuirent au plus vite à la nouvelle de l'arrivée des Français. Ce ne fut là toutefois qu'une pointe, car lorsque le jour vint, il fallut quitter la ville, qui commençait à se remuer en voyant la faiblesse du détachement, et rejoindre la brigade, après avoir parcouru 35 lieues en 24 heures.

Le 14 octobre 1806, la cavalerie légère, d'après les ordres qu'elle avait reçus, marcha tranquillement entre deux batailles sans participer à aucune des deux, entendant à droite, dit Curély, le canon d'Auerstædt et à gauche le canon d'Iéna. Mais elle prit bien sa revanche dans la poursuite de l'armée prussienne. Pendant cette course fabuleuse dont les étapes se nomment Erfurt, Oranienbourg, Zehdenick, Boïtzenbourg, Prenzlow, Pasewalk, Stettin, Lübeck, Radkau, la brigade Lasalle avait couru sans s'arrêter depuis le 15 octobre jusqu'au 7 novembre. Le corps de cavalerie de réserve dont elle faisait partie, avait pris à l'ennemi depuis l'entrée en campagne (9 octobre) 72,000 hommes, dont près de 1,000



Général Curély.

officiers, 77 étendards, 509 canons, 18,454 chevaux. Pendant 28 jours elle avait parcouru en moyenne 42 kilomètres par jour, et pour certaines journées la distance parcourue était double[1]. Curély se signala particulièrement le 26 octobre à Zehdenick, où il traversa toute la cavalerie prussienne, le 27 à Prenzlow où, dans une reconnaissance de nuit faite avec une avant-garde de 25 chevaux, il retrouva la piste de la colonne du prince de Hohenlohe, avec ce flair remarquable qui caractérise le véritable cavalier léger et qu'il possédait au suprême degré. Ce fut lui qui indiqua à Lasalle et à Murat la direction à suivre pour capturer cette colonne, forcée, après un brillant combat de cavalerie, de mettre bas les armes. Il assista, le 30 octobre, à la capitulation de la place de Stettin, événement presque unique dans les fastes de la cavalerie : une brigade de hussards s'emparant d'une forteresse de premier ordre, par le seul ascendant moral de la victoire et de l'audace !

Lorsque, continuant la poursuite, la cavalerie parvint à Demmin, point d'embranchement des routes de Lübeck et de Stralsund, Curély, simple sous-lieutenant, reçut de Murat et de Lasalle une haute preuve de confiance. Il fut laissé à Demmin, investi du commandement de la place et chargé de recueillir deux détachements de la brigade, déjà dirigés sur Stralsund ; il y resta en observation pendant que la cavalerie ainsi que les corps de Bernadotte et de Soult marchaient sur Lübeck. Lorsque Blücher eut été atteint et que, selon l'expression de Murat écrivant à Napoléon, le *combat cessa faute de combattants,* Curély reçut l'ordre de rétrograder sur Berlin avec ses détachements. Il arriva ainsi dans la capitale de la Prusse le 15 novembre, précédant sa brigade de cinq jours.

La campagne de Prusse était terminée, la campagne de Pologne était déjà commencée par les avant-gardes de Davout, de Lannes et d'Augereau. La brigade Lasalle arriva sur la Vistule le 5 décembre ; elle y prit une quinzaine de jours de repos, pendant lesquels Curély échangea un instant son rôle brillant de commandant d'avant-garde pour le métier plus modeste d'officier de détails, s'occupant de faire remettre en état l'habillement, l'armement,

1. Colonel Lichtenstein, ***Note sur la cavalerie.*** Capitaine Foucart, ***Campagne de Prusse.***



l'équipement et le harnachement du 7e de hussards, soin dont il ne cessa pas d'être chargé depuis sa nomination au grade d'adjudant, jusqu'au jour où il quitta le régiment, c'est-à-dire pendant six ans. Pendant tout ce temps, il eut à prendre note, jour par jour, de tous les objets touchés par le régiment et livrés aux compagnies ; la comptabilité du service de l'habillement, équipement, etc., roula entièrement sur lui. C'est bien le cas de dire avec le colonel Marx : *Ce diable de Curély est bon à tout !*

Le moment approchait cependant où, pour le plus grand bien de Curély, le colonel Marx allait quitter le régiment. L'échauffourée de la brigade Lasalle au combat de Golymin est bien connue. Les engagements de cette journée du 26 décembre, dans laquelle Lannes se heurtait avec deux divisions au gros de l'armée russe, tandis qu'Augereau et Murat, Davout même arrivant sur le tard, avaient affaire près de Golymin à des forces très inférieures et que Ney combattait les Prussiens à Soldau, présentent quelque chose de confus. La brigade Lasalle y reçut l'ordre de charger sur l'artillerie russe ; elle s'ébranla, quelque chef (on ne dit pas lequel), voulant sans doute rectifier l'alignement, cria : *Halte!* Ce cri fut répété sur toute la ligne, et tout à coup la brigade entière, sauf la compagnie d'élite du 7e de hussards, tourna bride au galop ; il fallut un demi-quart d'heure pour la rallier et la ramener à son point de départ, où le général, furieux, la tint en ligne jusqu'au milieu de la nuit sous le feu de l'ennemi[1].

A cette occasion, d'après le récit de Curély lui-même, les deux colonels, Schwartz du 5e et Marx du 7e, furent nommés généraux de brigade pour leurs anciens services le 30 décembre, et mis en même temps à la retraite, ils quittèrent immédiatement l'armée. Les souvenirs de Curély l'ont à ce sujet légèrement induit en erreur. Les généraux Marx et Schwartz ne furent pas retraités, mais simplement retirés du service actif[2].

---

1. Ce fait est un de ceux dont le récit a été emprunté au manuscrit de Curély et cité par plusieurs auteurs, et notamment par M. le capitaine Foucart, dans son très intéressant livre sur la *Campagne d'hiver en Pologne*.

2. L'un d'eux, Marx, celui qui *avait failli laisser mourir Curély dans la peau d'un adjudant* (style de troupier), parce qu'il avait besoin de lui, fut envoyé à la disposition du maréchal Kellermann, au grand dépôt de Mayence. Murat, qui lui reconnaissait sans doute certaines qualités, le prit à son service comme grand-duc de Berg, le 31 mai 1807; devenu roi, il l'emmena à Naples où le



Quant à Curély, il fut envoyé, le 27 décembre, auprès de l'Empereur avec une escorte de 25 hussards pour lui rendre compte de la bataille de Golymin. C'était la première fois qu'il parlait à Napoléon, et il montra dans cette occasion plus de franchise que d'esprit de courtisanerie. Aussi, à peine informé des événements de la veille, l'Empereur s'éloigna de lui au galop, en lui indiquant à quelle place il devait rejoindre sa brigade. En y arrivant, il trouva au régiment son nouveau colonel, Édouard Colbert, un homme de la même trempe que lui, a dit le général de Brack. C'est Édouard Colbert qui a fait sortir Curély du rang et l'a élevé au-dessus du niveau des médiocrités. C'est lui qui s'est chargé de tenir la promesse un peu risquée du colonel Marx. Le sous-lieutenant Curély employa cependant, pour se faire apprécier du colonel Colbert, un moyen qui n'aurait pas réussi avec tout le monde. Après la campagne de Pultusk-Golymin, les troupes avaient pris leurs quartiers d'hiver et, brusquement arrachées par l'attaque des Russes au repos qu'elles commençaient à peine à goûter, elles avaient rapidement marché vers le point où Napoléon projetait de prendre Benningsen au piège. On sait comment la légèreté d'un officier d'état-major, qui laissa tomber aux mains des Russes les dépêches dont il était porteur, sauva Benningsen de ce mauvais pas, mais il y eut sur l'Alle, avant la bataille d'Eylau, quelques engagements assez vifs. Lasalle avait été promu général de division après la campagne de Pologne; toute la cavalerie légère avait été réunie sous ses ordres en une seule division, dont faisait partie

---

général Marx devint écuyer, chargé de la direction des haras et remontes de la cavalerie napolitaine; rentré en France, il ne fut retraité que le 29 septembre 1814 et mourut le 14 décembre 1829. Quant au colonel Schwartz, du 5e de hussards, il fut nommé, dès le 18 janvier 1807, commandant de la cavalerie du camp volant de Saint-Lô, et désigné le 19 mars 1808 pour faire partie du corps d'observation des Pyrénées-Orientales et y commander une brigade; il fit ainsi les campagnes de 1809 et de 1810 en Catalogne, où il lui arriva deux tristes mésaventures: une première fois, il fut battu avec sa brigade à Manresa par suite de l'entêtement du maréchal Augereau; une seconde fois, cantonné à la Bisbal avec 1,500 hommes, il y fut attaqué à l'improviste par le général espagnol O'Donnell; complètement cerné par des forces décuples et hors d'état d'être secouru, il fut obligé de se rendre avec son détachement, le 4 septembre 1810, et fut envoyé en captivité sur les pontons d'Angleterre. Cette triste affaire, dans laquelle le général Schwartz ne fut nullement coupable, excita la fureur de l'Empereur. Cependant le général étant rentré de captivité après la première Restauration, il fut placé pendant les Cent-Jours, le 13 mai 1815, au grand dépôt des remontes de la cavalerie à Amiens. Retraité le 4 septembre 1815, il mourut le 9 octobre 1826.



son ancienne brigade, toujours composée des 5e et 7e de hussards, mais augmentée du 11e de chasseurs et commandée maintenant par le général de Latour-Maubourg[1]. Le 7e de hussards eut à fournir, le 5 mars, une très belle charge contre les Cosaques. C'était la première fois que le colonel Édouard Colbert conduisait son régiment à la charge: « Qui n'a chargé », dit-il, dans ses mémoires inédits, « à la tête d'un brave régiment dont il vient d'être nommé « le colonel et auquel il brûle de se faire connaître, n'a jamais « eu le bonheur au cœur. J'étais sous les ordres du général « Victor de Latour-Maubourg, il ordonna la charge, donna et « reçut le premier coup de sabre; je donnai, je crois, le second. « Dans la cavalerie légère, il est indispensable que les chefs « paient de leur personne, voire même les officiers généraux. « Cette charge fut heureuse, ainsi que plusieurs autres qui la « suivirent. Cette bonne journée cloua et riva mes épaulettes sur « mes épaules, comme je le désirais[2]... »

Eh bien! dans cette belle charge, Curély s'était promis de se faire remarquer par le colonel. La règle était qu'une fois la charge sonnée, chacun chargeait pour son compte, les plus braves et les mieux montés arrivant les premiers sur l'ennemi[3]. Curély se lança et eut soin de raser de près le colonel en le dépassant. Après la charge, il fut appelé en avant du centre du régiment, où se trouvaient réunis Lasalle, Latour-Maubourg et Édouard Colbert (quelle réunion! Lasalle, Latour-Maubourg, Colbert, Curély!). Devant les deux généraux, le colonel signifia au sous-lieutenant que, s'il s'avisait encore de charger devant lui, il le mettrait aux arrêts... Mais Curély, à dater de ce jour, fut jugé. Quand il se présentait à faire

1. Un des meilleurs généraux de cavalerie de la Grande-Armée, ancien aide de camp de Kléber, promu général de division à la suite de cette campagne et nommé au commandement d'une division de dragons, à la tête de laquelle il se couvrit de gloire en Espagne, commandant ensuite le 4e corps de cavalerie à la Grande-Armée de Russie, puis le 1er corps de cavalerie de la Grande-Armée de 1813, célèbre pour les belles charges qu'il dirigea à la bataille de Dresde et à celle de Leipzig, où il eut la cuisse emportée par un boulet, le 16 octobre 1813; devenu sous la Restauration ministre de la guerre et gouverneur des Invalides, très dévoué à la dynastie des Bourbons.

2. Mis de Colbert, *Traditions et Souvenirs,* tome III, p. 20.

3. C'était là aussi le principe dominant du Règlement de 1876 sur les manœuvres de la cavalerie; le Règlement de 1882 prescrit au contraire d'arriver en ligne et en bon ordre, chacun à sa place de bataille.



un coup difficile ou même impossible, le colonel le faisait venir et lui disait : « Je veux passer sur ce pont, je veux coucher dans ce village. Prenez vingt-cinq hommes d'élite et arrangez-vous... » Et Curély, sans dire un mot, ouvrait au colonel le passage du pont, l'entrée du village, etc. C'est ainsi que notre héros prépara, sur le champ de bataille d'Eylau, où il était si impatiemment attendu, l'arrivée du corps du maréchal Ney, dont Lasalle ce jour-là formait l'avant-garde et Curély l'extrême pointe d'avant-garde... Ce fut le moment de son avancement le plus rapide. Sous-lieutenant du 8 janvier 1806, il fut nommé lieutenant le 26 mars 1807, sans quitter la compagnie d'élite du 7e de hussards, adjudant-major le 8 mai suivant et capitaine le 8 novembre 1808. Contusionné dans le combat du 8 juin, blessé le 9 juin à Guttstadt, il fut signalé pour sa brillante conduite à Heilsberg le 10 juin.

Le 7e régiment de hussards, ainsi que la brigade dont il faisait partie et qui depuis le mois de mars était commandée par le général Pajol [1], furent cantonnés, depuis la paix de Tilsitt jusqu'à la guerre contre l'Autriche en 1809, successivement en Pologne, en Prusse, en Silésie et en Westphalie. Curély fut, pendant ces longs stationnements, plusieurs fois nommé commandant de place ou honoré de missions de confiance.

Au mois de mars 1809, la brigade Pajol, destinée à faire partie de la division de cavalerie légère de Montbrun, fut envoyée sur la frontière de Bohême, et le 7e régiment de hussards perdit en même temps son excellent colonel, nommé général de brigade. Il n'y avait pas alors de corps spécial d'état-major ; les généraux choisissaient leurs aides de camp parmi les officiers de troupe, et lorsqu'un colo-

1. On voit que cette brigade était assez heureuse pour passer successivement sous les ordres des généraux les plus distingués. Ancien aide de camp de Kléber, ancien colonel du 6e de hussards, Pajol commanda de la façon la plus brillante la brigade des 5e et 7e de hussards. Il fut nommé général de division en Russie et commandant de la division de cavalerie légère du 2e corps de cavalerie. Blessé à la Moskowa, il ne put reprendre du service que dans la seconde partie de la campagne de 1813, où il commanda tout d'abord la cavalerie légère du corps de Gouvion-Saint-Cyr et ensuite le 5e corps de cavalerie. Mis hors de combat à la bataille de Wachau (Leipzig) par la chute de son cheval tué par un obus, il se couvrit de gloire à Montereau dans la campagne de France, commanda en 1815 le 1er corps de cavalerie, et, après les journées de juillet 1830, l'expédition populaire dirigée contre Rambouillet... Enfin il fut placé, sous le règne de Louis-Philippe, à la tête de la 1re division militaire et mis à la retraite au moment où il espérait recevoir le bâton de maréchal de France.



nel était nommé général, il prenait presque toujours et naturellement les siens dans le régiment qu'il quittait. Le général Colbert choisit dans le 7e de hussards le capitaine Curély et le sous-lieutenant de Brack, deux hommes de nature bien différente, quoique ayant de commun l'amour et la connaissance du métier. Nous connaissons déjà Curély, de Brack est peut-être plus généralement connu. C'était, à cette époque, un jeune et brillant officier sortant de l'École, surnommé *Mademoiselle de Brack* pour son élégance un peu féminine, malgré son mâle courage et ses rudes coups de sabre. Il devint bientôt célèbre, non seulement comme officier de cavalerie légère, mais pour les passions qu'il inspira dans sa jeunesse à la plus belle des princesses de la cour, puis à la plus applaudie des reines de théâtre[1]. Les deux aides de camp de Colbert vécurent cependant en parfaite amitié, et rien n'est touchant comme la manière dont le général de Brack parle de Curély. Dans un ouvrage consacré à des principes de guerre ou à des conseils sur l'emploi de la cavalerie légère, il a su trouver des accents émus au souvenir de *son maître*. On peut dire que, si le général Colbert a fait la carrière de Curély, c'est au général de Brack que ce même Curély a dû sa popularité.

Le jeune de Brack n'hésita sans doute pas devant la perspective brillante que lui offrait le service d'état-major, mais Curély vivait au 7e régiment de hussards depuis seize ans. C'était sa famille militaire et son unique famille, depuis qu'il avait perdu son père. Comment se résoudre à quitter tous ces vieux amis avec lesquels il avait combattu à Ettlingen, à Rastadt, au Val d'Enfer, à Berne, à Stanz, à Feldkirch, à Salzbourg, à Zehdenick, à Prenzlow, à Heilsberg, parcouru les plaines du Danube, franchi les montagnes et traversé les lacs de la Suisse, souffert dans les boues de la Pologne? Et puis, Curély était essentiellement un officier de troupe, habitué à vivre avec le soldat, partageant tous les préjugés du régiment contre l'officier d'état-major, contre les avancements rapides donnés aux aides de camp. Allait-il perdre l'estime de ses camarades en se mettant lui aussi dans les états-majors?... Un ami vainquit tous ses scrupules en lui disant qu'un honnête homme se faisait estimer

1. On prétend que dans sa jeunesse le général de Brack avait été aimé de la belle princesse Pauline Borghèse, et un peu plus tard de Mlle Mars.

partout, et il accepta l'offre bienveillante du général Colbert. Il continua cependant, ainsi que son jeune collègue de Brack, à servir au régiment jusqu'à l'arrivée de sa lettre de service. Le 7e de hussards et la brigade Pajol, dont il faisait toujours partie, furent mis sous les ordres du général Montbrun, le rival de gloire de Lasalle, et dont le rôle dans cette campagne de 1809 fut des plus importants. Les préparatifs de guerre de l'Autriche avaient brusquement rappelé l'empereur Napoléon d'Espagne, où il était sur le point de détruire l'armée anglaise. C'était la seconde fois que l'Autriche sauvait l'Angleterre d'un danger imminent. Cette fois, les soldats de Napoléon étaient trop loin et trop fortement engagés pour pouvoir, comme en 1805, se retourner contre l'Autriche, et Napoléon avait dû, pour lutter contre l'archiduc Charles, improviser une nouvelle Grande-Armée ; le noyau de cette armée était formé par l'ancien troisième corps, grossi et devenu l'armée du Rhin ; il fut placé sur la rive gauche du Danube et se concentra près d'Ingolstadt, tandis qu'un autre corps d'armée se réunissait à Augsbourg sous les ordres de Masséna, qu'un troisième corps, destiné au maréchal Lannes, se formait en arrière, et que les armées bavaroise et wurtembergeoise se préparaient à s'y joindre.

Le 10 avril, le général Pajol, commandant les avant-postes, recevait du général en chef autrichien avis de la déclaration de guerre. Le major général Berthier, dirigeant les mouvements de l'armée en attendant l'Empereur, lui faisait exécuter, malgré les sages observations de Davout, les manœuvres les plus compromettantes pour sa sûreté. Lorsque l'Empereur arriva, il donna l'ordre à Davout de concentrer son corps d'armée à Ratisbonne et de remonter la rive droite du Danube jusqu'à Abensberg. Dans cette marche de flanc, qui fut exécutée par Davout avec une très grande habileté et qui donna lieu à plusieurs engagements importants, la division Montbrun, à laquelle on avait adjoint deux bataillons du 7e léger, fut chargée de couvrir la gauche, c'est-à-dire le côté menacé, puisque la droite s'appuyait au Danube. Pendant que le maréchal Davout avec les divisions Friant et Saint-Hilaire battait les Autrichiens à Tengen (ou Thann), le général Montbrun livrait, avec une grande inégalité de forces, le beau combat de Dinzling, dans lequel le 7e de hussards chargea plusieurs fois. Avec six régi-

ments de cavalerie et 2 bataillons d'infanterie, Montbrun dut combattre huit régiments d'infanterie, assistés d'une puissante artillerie. C'est alors que se noua, entre le 7e de hussards et le 7e léger, cette touchante confraternité dont parle si bien le général de Brack. Les mouvements de la cavalerie et de cette infanterie, habilement concertés par Montbrun, permirent seuls de maintenir les communications entre les diverses divisions du corps de Davout, et la division Montbrun se trouva tout naturellement placée sur la ligne de retraite des Autrichiens, pour les poursuivre le soir de la bataille d'Eckmühl et pour pénétrer à leur suite le lendemain dans Ratisbonne; le 7e de hussards entra le premier dans cette ville, juste au moment où Lannes s'emparait de la porte de Straubing.

Dans la poursuite de la cavalerie autrichienne, Curély donna tant de coups de sabre que le soir il ne pouvait plus remuer le bras.

Le corps de Davout fut alors chargé de suivre l'armée autrichienne sur la rive droite du Danube, tandis que l'Empereur marchait sur Vienne avec le reste de son armée. Montbrun formait l'avant-garde de Davout, et le 7e de hussards marchait, avec le général Pajol, en tête de cette avant-garde. Il se trouvait sur la frontière même de Bohême, à Cham, lorsque de Brack et Curély reçurent leurs lettres de service en qualité d'aides de camp du général Colbert. Ils partirent immédiatement pour le rejoindre; les adieux de Curély à son vieux 7e de hussards furent des plus pénibles pour lui. On ne quitte pas sans un déchirement de cœur une famille dans laquelle on a vécu pendant seize ans.

Le général Colbert était à Vienne avec sa brigade, composée des 7e et 20e de chasseurs et 9e de hussards, attachée au corps du maréchal Lannes et qui ne tarda pas à mériter le surnom de *brigade infernale;* les deux aides de camp le rejoignirent, la veille de la bataille d'Essling. Après avoir attendu quelque temps en avant de la petite ville d'Ebersdorf son tour de passage, la brigade s'engagea enfin sur le grand pont du Danube; en tête se trouvaient le général et ses deux aides de camp, puis le 9e de hussards. Un escadron seulement de ce régiment était arrivé dans l'île de Lobau, lorsque le pont se rompit pour la troisième fois, et Colbert put voir les autres escadrons du 9e de hussards s'en aller à la dérive. Curély fut envoyé à l'Empereur pour lui annoncer cette fatale nouvelle,

qui détruisait toutes ses espérances et pouvait être le prélude d'un désastre. Napoléon l'accueillit tranquillement en apparence et se contenta d'ordonner au général Colbert de se placer en réserve ; ce général resta, en effet, le dernier sur la rive gauche du Danube et accompagna Masséna dans l'île de Lobau, où il séjourna avec ses aides de camp pendant deux ou trois jours. Dès qu'il fut possible de repasser le grand bras du Danube, le général Colbert retourna près de sa brigade et fut envoyé avec elle pour éclairer les routes par lesquelles pouvait venir l'armée du prince Eugène, victorieuse en Italie et chassant devant elle l'armée de l'archiduc Jean. C'est là que se place l'épisode le plus connu de la vie militaire de Curély, épisode rendu classique, pour ainsi dire, par le récit qu'en a laissé le général de Brack.

« En 1809 », dit-il, « le général Curély, alors capitaine, aide de « camp avec moi du général Ed. Colbert, fut chargé de reconnaître « la marche de l'armée autrichienne qui se retirait, faisant face à « notre armée d'Italie. A la tête de cent chevaux, il devança de dix « lieues notre division, tourna l'armée autrichienne et se faufila si « secrètement sur ses derrières, qu'à la chute du jour il se trouva « embusqué dans un bois, à trois quarts de lieue en arrière du vil- « lage dans lequel s'établit l'état-major général de l'archiduc. Une « grande plaine poudreuse le séparait de ce village. Deux ou trois « maraudeurs hongrois qu'il arrêta lui donnèrent des renseigne- « ments utiles. Un grand troupeau de bœufs, revenant des champs « et se dirigeant sur le village, passa près de son embuscade; il « saisit les bergers et fit parquer le troupeau dans le bois jusqu'à « la nuit close, puis le remettant en route, et plaçant au milieu ses « cavaliers à pied, conduisant leurs chevaux par la bride, il se diri- « gea ainsi vers le village sous la protection de l'épais nuage de « poussière qu'il soulevait... Il pénétra ainsi jusque sur la place du « village, où de sa main il brûla la cervelle à l'un des factionnaires « de l'archiduc général en chef. A ce signal, ses cavaliers remon- « tèrent à cheval, et profitant de l'étonnement, de la stupeur de « l'ennemi, sortirent du village et rejoignirent le lendemain la bri- « gade Colbert, sans avoir perdu un seul homme ni un seul cheval. »

A vrai dire, Curély, dans les notes qu'il a laissées sur sa vie militaire, expose ce fait beaucoup plus simplement; mais c'est bien

ainsi, comme le général de Brack, qu'il le racontait verbalement et que la tradition s'en est perpétuée dans sa famille. La mission dont il était chargé avait, en tous cas, pleinement réussi. Grâce aux renseignements qu'il rapportait, le général Colbert fit deux jours après sa jonction avec le prince Eugène. Ce fut une grande joie de part et d'autre. L'armée d'Italie était heureuse de venir se joindre à la Grande-Armée pour combattre sous les yeux de l'Empereur; les soldats de la Grande-Armée voyaient avec bonheur venir à elle ce puissant renfort, pour compenser les pertes subies dans les sanglantes journées d'Essling.

La brigade Colbert passa alors pour quelque temps sous les ordres du général Montbrun et combattit avec lui à Karako, à Papa, à la bataille de Raab. Ce commandement paraît avoir pesé au général Colbert, à en juger par la manière dont en parle Curély, dont les appréciations sur l'illustre Montbrun ne s'accordent pas avec l'opinion publique. Curély était cependant fait pour être jugé favorablement par Montbrun, et pour le juger de même. Une malheureuse histoire de chapeau lui valut, au contraire, le mauvais vouloir de ce célèbre cavalier. Dans une échauffourée de nuit, le chapeau de Montbrun et celui d'un de ses généraux de brigade étaient tombés à terre, ils avaient été ramassés par des hussards de l'insurrection hongroise et promenés triomphalement à travers la ville de Komorn. Le lendemain de cette aventure, le général Colbert et Curély se promenaient ensemble en riant de bon cœur dans la cour du château des princes d'Esterhazy qu'habitait tout l'état-major de la division. Montbrun, vexé de l'histoire du chapeau, crut qu'on riait de cette histoire, il se fâcha et après la bataille de Wagram refusa, paraît-il, de proposer Curély pour le grade d'officier de la Légion d'honneur, qu'il avait bien mérité par sa conduite à Raab et dans la lutte contre l'insurrection hongroise. C'était la première fois que lui échappait, par suite d'un hasard malheureux, cette croix d'officier qu'il ne devait jamais porter !... Tous ceux qui l'ont connu affirment d'ailleurs très hautement que, par caractère, il était absolument incapable d'être influencé dans son jugement sur Montbrun par le souvenir de cette mésaventure.

Quoi qu'il en soit, ce fut un grand soulagement pour le général

Colbert et pour son aide de camp lorsque la *brigade infernale* fut enlevée à la division Montbrun et rendue au corps du général Oudinot (ancien corps de Lannes), dont elle formait la cavalerie légère. C'était le matin du premier jour de la bataille de Wagram (5 juillet 1809). Le soir même de ce jour, dans une des attaques dirigées sur le village de Wagram, Curély reçut une balle au genou; il fallut l'emmener loin du champ de bataille, dans un village occupant une position dominante sur la rive droite du Danube, d'où il assista par la fenêtre à la grande bataille du 6. Qu'on se figure les émotions d'un soldat comme Curély, blessé, forcé à l'inaction, suivant, d'après les indications de la fumée, les péripéties émouvantes de la bataille!... et sa joie lorsque le feu des Autrichiens, s'éloignant de plus en plus, lui apprit la victoire de la Grande-Armée.

Ce qu'il n'avait pu voir de sa fenêtre dans ce spectacle d'ensemble, c'est son général tombant dans une charge contre un carré autrichien, frappé à brûle-pourpoint par une balle à la tête. « Cette « balle entra près de l'oreille droite », dit le général de Brack, « et sortit près de l'oreille gauche; la brigade pleurait déjà son « intrépide chef, mais la balle avait fait le tour de la tête. Le soir « même, le général revint à Vienne à cheval, et sur la route il riait « avec nous. » Il fut cependant obligé de se faire soigner pendant quelque temps et fit venir alors Curély auprès de lui. Vingt jours après, le général était complètement guéri; son aide de camp l'était à peu près; ils partirent ensemble pour aller rejoindre la brigade, qui allait être passée en revue par l'Empereur. Une revue de l'Empereur après une victoire ou à la suite d'une campagne heureuse! Avec quelle impatience on l'attendait! Avec quelle joie on la voyait venir! C'est là que se donnaient les avancements, là que les généraux et les colonels s'adressaient directement à l'Empereur et lui soumettaient leurs propositions. Une revue de l'Empereur! Quand on y songe, on se figure l'homme à la redingote grise, passant au galop sur le front des bataillons et des escadrons, suivi par le plus brillant des états-majors, escorté par ses chasseurs et ses mamelucks de la garde, simple dans son costume, mais monté sur un admirable cheval au harnachement brillant d'or et étincelant de pierreries. C'est bien ainsi qu'il apparaissait

sur le terrain de la revue; mais à peine arrivé, il mettait pied à terre et, lentement, les mains croisées derrière le dos, dans une posture devenue légendaire, il suivait le front de la troupe, s'arrêtant pour parler aux officiers et aux soldats sur lesquels une circonstance quelconque attirait son attention. Ces revues étaient longues et minutieuses; Napoléon n'y semblait jamais pressé : tout paraissait l'intéresser, ou plutôt tout l'intéressait vivement. De là, ce culte idolâtre qu'il inspirait à toute l'armée. Ce jour-là, le général Colbert lui présenta son aide de camp Curély et demanda pour lui le grade de chef d'escadron en récompense de ses services, en réparation du temps que lui avaient fait perdre pendant quatorze ans des chefs incapables de le comprendre ou trop égoïstes pour se priver de ses services en lui donnant de l'avancement. Honneur et merci au général Édouard Colbert!

Curély était capitaine depuis le 8 novembre 1808. Sa nomination de chef d'escadron datait du 21 septembre 1809. Jamais avancement ne fut mieux mérité. Il était nommé dans le 20e régiment de chasseurs, ce qui le faisait rester au moins pour quelque temps encore dans la brigade et sous les ordres du général Ed. Colbert. Ce régiment était d'ailleurs un des plus connus pour ses belles actions de guerre parmi ces chasseurs à cheval qui avaient brillé sur tous les champs de bataille depuis 1792, Hohenlinden, Iéna, Eylau, Heilsberg, Raab, Wagram, etc.; Curély devait ajouter sur les glorieuses annales du 20e de chasseurs les noms d'Altafulla, de Polotsk et de la Bérésina. La brigade Colbert ne tarda pas à être dissoute. Le dernier service fourni par elle, après avoir été cantonnée en Autriche et en Allemagne jusqu'au 22 mars 1810, fut l'escorte de l'impératrice Marie-Louise à son entrée en France; à cet effet, elle était échelonnée sur la route par escadron. L'escadron de Curély fournit, le 25 avril, l'escorte du pont de Kehl au palais impérial de Strasbourg. Avouons que, si les trajets sur chemins de fer avec leurs trains royaux sont infiniment plus commodes et plus rapides que les anciens voyages en poste, ceux-ci se prêtaient mieux aux entrées triomphales, et que Marie-Louise, escortée de Braunau à Compiègne par des escadrons de cavalerie se succédant de relai en relai, ressemblait plus à une souveraine que si elle eût trôné dans un wagon-salon.

Le 20e régiment de chasseurs, désigné pour faire partie de l'armée des côtes de l'Océan, fut envoyé en garnison à Nantes, où Curély resta depuis le 16 mai 1810 jusqu'au 22 février 1811, sous les ordres supérieurs du général Colbert, auprès duquel il avait été remplacé par le capitaine Bro[1] (on voit que le général Colbert avait la main heureuse). C'est pendant ce séjour qu'il épousa Mlle Giraud, fille d'un commissaire principal de la marine, commandant du port et de l'arrondissement de Nantes, administrateur distingué, qui avait été chargé de l'installation des grands ateliers d'Indret sur la Loire; le premier fils issu de ce mariage naquit à Nantes en 1811. Il eut pour parrain le général Édouard Colbert, pour qui Curély avait conservé un véritable culte en même temps qu'une affection profonde, mais le père ne fut pas présent à la naissance de ce premier enfant, il se trouvait déjà à l'armée de Catalogne. Les 3e et 4e escadrons du 20e de chasseurs étaient partis sous les ordres du commandant Lachasse de Vérigny, ancien aide de camp de Pajol, au mois de juillet 1810, pour aller faire partie du 9e corps de l'armée d'Espagne (général Drouet d'Erlon) Curély reçut, au mois de février, l'ordre de partir avec le 2e escadron pour se rendre aussi en Espagne, mais à la petite armée de Catalogne. Il a raconté lui-même comment, profitant de ce qu'en l'absence du colonel il commandait le régiment, pour composer à son gré l'escadron avec lequel il devait partir. Persuadé que, si tous les hommes ne servent pas bien, c'est la faute de ceux qui les commandent, et que les natures énergiques sont préférables en campagne à toutes les autres, il réunit, pour compléter son escadron, les plus mauvaises têtes du régiment. Le procédé lui réussit; il ne serait peut-être pas à portée de tout le monde. Curély nous a cependant donné son secret. Il était exigeant dans le service et punissait sévèrement les fautes, mais jamais les hommes sous ses ordres ne manquèrent de rien. Le général de Brack a dit de lui: « Lorsqu'il se présentait dans une affaire, les hommes qu'il com- « mandait étaient toujours plus reposés, plus prêts à combattre

1. Colonel du 4e lanciers à Waterloo, où son régiment anéantit les dragons de Ponsonby, retiré sous la Restauration, rappelé au service en 1830, se distingua en Algérie et devint général de division. Il resta toujours l'ami de Curély.



« que les autres, et leur action s'en ressentait. » On pourrait ajouter qu'ils étaient plus disposés à combattre que les autres ; la reconnaissance des soldats (je parle des soldats d'antan) pour le chef qui a réellement soin d'eux n'a pas de bornes et descend quelquefois jusqu'aux détails les plus touchants. Dans l'escadron commandé par Curély, être agréable au commandant était le mot d'ordre accepté par tous.

La petite armée de Catalogne où était envoyé cet escadron semblait peu faite pour lui donner des occasions de briller. Quoique limitrophe de la France, la Catalogne, par suite de la nature du pays et du caractère indomptable de ses habitants, était plus difficile encore à contenir que les autres provinces de l'Espagne. Plusieurs généraux en chef y avaient successivement échoué. Celui que le commandant Curély trouva d'abord comme gouverneur de la province, le maréchal Macdonald, plus fait pour la grande guerre que pour la guerre de chicane contre des montagnards insurgés, ne devait pas mieux y réussir que ses prédécesseurs. La plus grande partie de son temps de commandement fut employée à faire le blocus de la place importante de Figuières, tombée au pouvoir des Espagnols par surprise et par trahison. C'est là qu'après avoir séjourné dans les Pyrénées-Orientales et profité de ce long repos pour aller prendre les eaux de Vernet, afin de se guérir d'un violent et douloureux rhumatisme, Curély rejoignit enfin l'armée de Catalogne.

A défaut d'occasion pour déployer sur un champ de bataille son intrépidité et ses talents d'officier de cavalerie, Curély ne tarda pas à se faire une réputation pour la tenue et le parfait état de son escadron. Suivant l'expression du général de Brack, « il était à la « fois le médecin, l'artiste vétérinaire, le sellier, le cordonnier, le « cuisinier, le boulanger, le maréchal-ferrant de cet escadron ». Il en fut surtout le médecin ou plutôt l'infirmier pendant une épidémie occasionnée par la chaleur et l'abus des fruits. Conseillé par le médecin en chef de l'armée, il avait adopté un traitement simple et pratique, il l'appliqua avec persévérance et sollicitude ; il conserva ainsi les hommes de son escadron, qui auraient été perdus pour lui s'il les eût envoyés à l'hôpital, soit qu'ils y fussent morts, soit qu'à leur sortie on les eût évacués sur la France. Après

la reddition de Figuières, il fut employé avec son escadron pour la levée des contributions et la sûreté de l'armée. Pour donner une idée du soin qu'il apportait à cette partie si importante de son service, il suffira de dire que, les itinéraires de ses patrouilles lui ayant été imposés, il voulut parcourir lui-même chacun de ces itinéraires, pour les bien connaître avant d'y envoyer des sous-officiers. Jamais dans les cantonnements occupés ou protégés par son escadron, il n'y eut l'ombre d'une surprise, jamais non plus de discussion avec les habitants; ses chasseurs ne prenaient rien chez leurs hôtes et n'y exigeaient rien par eux-mêmes. C'est le commandant qui se chargeait de leur faire toujours donner exactement ce qui leur revenait.

Curély s'était déjà fait remarquer avec ses chasseurs au combat de Puycerda, le 15 avril, et de Llinas, le 3 décembre, lorsque l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire se présenta enfin à cette petite armée de Catalogne, réduite à un rôle si secondaire. Après la prise de Tarragone, qui valut à Suchet le bâton de maréchal, l'Empereur avait prescrit de démanteler une partie des fortifications de cette place et de l'occuper par une assez faible garnison. Profitant de ce que le maréchal Suchet guerroyait avec ses troupes dans le royaume de Valence, dont la conquête venait de lui être ordonnée, une armée espagnole vint bloquer Tarragone par terre, tandis qu'une escadre anglaise l'attaquait du côté de la mer. Le général Decaen, qui avait remplacé le maréchal Macdonald dans le commandement de la Catalogne, et qui était responsable de la garde de la province entière, envoya au secours de la place menacée toutes les troupes dont il disposait, c'est-à-dire la division Lamarque et la garnison de Barcelone, le tout formant 7,000 à 8,000 hommes, sous les ordres du général Maurice Mathieu. La rencontre entre l'armée de siège et l'armée de secours eut lieu, le 23 janvier 1812, à Altafulla ; la part prise par Curély à cette rencontre est racontée ainsi qu'il suit dans les *Victoires et Conquêtes :* « Les Espagnols furent enfoncés « de nouveau et chassés de leur position ; le chef « d'escadron Curély acheva leur déroute par une charge vigoureuse « exécutée seulement par deux escadrons des 20ᵉ et 29ᵉ de chasseurs. « Bon nombre de hussards ennemis furent sabrés ; les chasseurs « ramenèrent une centaine de chevaux et une soixantaine de

« prisonniers. » A cette occasion, Curély fut très honorablement cité dans le rapport du général Decaen, rapport inséré au *Moniteur de l'Empire* du 11 février 1812. Le général Decaen voulut même le proposer pour la croix d'officier de la Légion d'honneur, mais, par suite d'erreur, le commandant Curély fut compris sur l'état des propositions pour la croix de chevalier, qu'il portait déjà depuis l'année 1806, de sorte qu'il ne reçut aucune récompense. C'était la seconde fois que, par malchance, il manquait la croix d'officier ; ce ne devait pas être la dernière fois. Il est probable qu'aujourd'hui un officier qui serait victime d'une semblable erreur trouverait moyen de la faire réparer à son avantage et ne se dirait pas, comme se le dit Curély : « Je mériterai de nouveau la croix « d'officier de la Légion d'honneur, et je l'aurai. »

Cependant on enlevait à l'armée d'Espagne quelques troupes pour compléter la Grande-Armée de Russie ; déjà l'escadron du 20ᵉ de chasseurs resté en France avait été envoyé à cette armée, où il avait été rejoint par les deux premiers escadrons, faisant partie de l'armée de Portugal; le dépôt du régiment était établi à Bonn. Curély reçut l'ordre de partir à son tour pour la Russie avec le quatrième escadron, en passant par Bonn, où il devait prendre au dépôt tout ce qui lui manquait en hommes, chevaux et effets de toute nature. Quelle route ! C'est le 23 mars 1812 que l'escadron partit de Girone ; il arriva à Bonn le 21 mai, après 48 jours de marche et 12 séjours. Il repartit de Bonn le 30 mai, avec un escadron fort de 220 chevaux en parfait état et bien pourvu de tout. En passant à Mayence, il reçut du maréchal Kellermann le commandement d'un régiment de marche, fort de 525 hommes (y compris son escadron), arriva à Berlin le 26 juin, en repartit le 1ᵉʳ juillet et arriva le 16 août à Glubokoé, où son régiment de marche fut dissous, chaque détachement rejoignant le régiment auquel il appartenait; enfin, le 21 août, Curély rejoignit au bivouac devant Polotsk, le 20ᵉ régiment de chasseurs, commandé par le colonel de Lagrange. L'escadron qu'il amenait d'Espagne et qui n'avait laissé en arrière qu'un maréchal des logis et quatre chasseurs, à quatre lieues de Polotsk, formait, par sa belle tenue et son bon état, un brillant contraste avec le gros du régiment où la plupart des chevaux étaient déferrés, le harnachement et l'habillement fort

délabrés. Curély redevint officier de détail pour tout remettre en état. Le mot de *débrouillard,* dont on a tant abusé dans l'armée française, lui était plus justement applicable qu'à tout autre. A peine était-il arrivé, que les chevaux étaient ferrés et que chaque homme avait, comme dans l'escadron venu d'Espagne, ses quatre fers de rechange et ses cinquante clous. Il avait apporté au régiment du pain qu'il avait fait cuire à son dernier gîte ; il continua de lui en procurer alors qu'autour de lui tout le monde en manquait. Le 20ᵉ de chasseurs faisait partie de la brigade Corbineau, qui avait formé, au début de la campagne avec la brigade Castex, et formait seule actuellement, la cavalerie légère du 2ᵉ corps de la Grande-Armée commandé par le maréchal Oudinot. Cette brigade se composait des 7ᵉ et 20ᵉ de chasseurs, habitués depuis longues années à marcher ensemble, et du 8ᵉ de lanciers polonais. Les colonels de ces régiments étaient, comme le général Corbineau, des officiers des plus distingués ; mais, jeunes et sortant des états-majors princiers, ils manquaient un peu de l'expérience de la troupe. C'étaient pour les lanciers polonais le colonel Lubienski, pour le 7ᵉ de chasseurs le colonel de Saint-Chamans, enfin, pour le 20ᵉ, le colonel de Lagrange, qui fut malade pendant presque toute la campagne, en sorte que ce fut en réalité Curély qui commanda le régiment.

Le 2ᵉ corps, réuni au 6ᵉ, qui était formé par l'armée bavaroise et commandé par Gouvion-Saint-Cyr, composait l'armée de la Dwina, chargée de couvrir le flanc gauche de la Grande-Armée et de tenir tête à l'armée russe de Wittgenstein. Le 17 et le 18 août, c'est-à-dire deux jours avant l'arrivée de Curély, avait eu lieu la première bataille de Polotsk. Blessé grièvement le 17 août, Oudinot avait laissé le commandement à Saint-Cyr qui, dans la journée du 18, avait battu l'ennemi et conquis pour lui-même le bâton de maréchal; mais cette affaire avait jeté un mauvais vernis sur la brigade de cavalerie légère qui, malgré le talent incontestable de son chef et les beaux antécédents de ses régiments, avait dans la petite armée de la Dwina une réputation peu brillante depuis sa panique du 18 août. Les meilleures troupes ont de ces mésaventures, et celle-ci n'empêche pas les 7ᵉ et 20ᵉ de chasseurs d'avoir leur place marquée au premier rang parmi les régiments de cavalerie légère

de la Grande-Armée. Il n'y a donc pas de motif pour la passer sous silence; les leçons les plus profitables, lorsqu'on sait les étudier, sont celles qui ont été données par les fautes et les revers. Voici comment Gouvion-Saint-Cyr raconte la panique de la brigade Corbineau à Polotsk :

« Un régiment de cavalerie de la garde russe défila, homme par « homme, à travers des marais, gagna la plaine où était notre bri- « gade de cavalerie légère et lui imposa assez pour lui faire faire « demi-tour sans qu'elle eût osé le charger. Cette brigade, formée « de trois régiments faibles à la vérité et composés de conscrits, « malgré tous les efforts de son chef pour la retenir, s'enfuit en « désordre sur la grande batterie du 2e corps et l'empêcha de tirer, « tandis que si elle avait appuyé un peu à gauche, elle se fût « trouvée sous la protection de la division de cuirassiers, dont « elle n'aurait même pas eu besoin, car une seule décharge de cette « batterie, qui avait plus de 30 pièces, eût immédiatement arrêté « l'ennemi. Le général en chef envoya aussitôt à la batterie du « 2e corps son premier aide de camp, pour la faire tirer à boulets « sur la cavalerie légère, afin de l'obliger à démasquer le front de « cette batterie et de charger le régiment des gardes russes. On « voyait clairement qu'elle était en proie à une panique. Or, « l'expérience m'a démontré qu'on ne peut guérir une troupe « française d'une semblable terreur qu'en lui présentant des « dangers plus grands que ceux auxquels elle cherche à se sous- « traire.

« La brigade Corbineau fuyait devant les cavaliers russes, qui « sabraient déjà le commandant de l'artillerie bavaroise et les « canonniers de la batterie et prirent deux canons; cent hommes « placés au cimetière de Saint-Xavier les arrêtèrent[1]. »

Tels étaient les souvenirs que le commandant Curély avait à faire oublier; l'occasion s'en présenta, presque sur le même terrain, à la seconde bataille de Polotsk. Il avait rapporté d'Espagne le renom d'un officier de cavalerie de premier ordre, non seulement pour le combat d'Altafulla, qui lui avait valu au *Moniteur de l'Empire* une citation des plus flatteuses, mais pour

1. Maréchal Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur l'Histoire militaire*, tome III.

la tenue de son escadron et la façon dont il avait su s'acquitter du service d'exploration dans la province qui passait pour la plus difficile à surveiller de toute l'Espagne. L'accueil qu'il avait reçu à son arrivée à Polotsk n'avait pas été sans un certain mélange de jalousie, et la popularité dont il jouissait dans sa troupe d'Espagne, rapidement étendue aux autres escadrons du régiment, n'était pas faite pour plaire à tout le monde. « Il est bien facile », disait-on « tout bas, « de se faire une réputation dans une petite armée « comme celle de Catalogne ! Nous le verrons à l'œuvre ici !... » On le vit en effet à l'œuvre; le colonel de Lagrange étant retenu par la maladie dans la ville de Polotsk, Curély prit le commandement effectif du régiment et trouva moyen, dans tous les bivouacs occupés depuis le 21 août, jour où il avait rejoint le régiment, jusqu'au 18 octobre, date de la seconde bataille de Polotsk, de ne laisser manquer de rien le 20e de chasseurs. Il fut encore une fois, comme le dit de Brack, « le boulanger, le tailleur, le sellier, le « maréchal, le médecin du régiment, jusqu'à ce qu'il redevînt le premier cavalier de la Grande-Armée ». Le général Corbineau avait été envoyé avec sa brigade au-devant d'un corps d'armée russe qui remontait la Dwina; Curély resta auprès du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, avec un escadron de chacun des trois régiments de la brigade; ces trois escadrons composaient, avec deux escadrons de cuirassiers, toute la cavalerie de l'armée, lorsqu'elle fut attaquée par Wittgenstein. Voici ce que raconte le maréchal Gouvion-Saint-Cyr :

« Le chef d'escadron Curély, profitant du mouvement que les « ennemis avaient fait sur leur gauche pour s'approcher de Strow- « nia, chargea avec ses deux escadrons, l'un du 9e de lanciers, « l'autre du 20e de chasseurs, la première colonne russe qui avait « débouché du bois. Cette charge, exécutée avec vigueur et in- « telligence et poussée à fond, fit beaucoup d'honneur à cet officier, « qui promettait pour l'avenir un général de cavalerie distingué. « Elle mit pendant un moment en notre pouvoir 12 pièces de canon « (ce qui formait le tiers de ce que l'ennemi avait déjà en batterie), « leurs caissons et, selon le rapport des prisonniers, le général en « chef russe, qui revenait avec la cavalerie. Cette charge, exé- « cutée avec si peu de monde, aurait eu un grand résultat, si

« l'on eût pu la soutenir aussi fortement qu'il l'aurait fallu, mais, « comme nous étions pour ainsi dire sans cavalerie, puisque nous « n'avions que cinq escadrons répartis sur toute la ligne et que le « mouvement de l'infanterie n'était pas terminé, les deux esca- « drons furent chargés et ramenés par plusieurs régiments de « cavalerie, qui reprirent les pièces, la presque totalité des cais- « sons et le personnage que les prisonniers désignèrent comme « le général en chef. »

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr va même dans ses *Mémoires* au-devant d'un reproche que l'on serait tenté de faire à Curély au nom des principes.

« On pourrait », dit-il, « blâmer l'action du chef d'escadron « Curély qui entreprit cette charge, sachant qu'il ne pouvait être « soutenu, si l'on ne faisait attention que la batterie qui venait de « s'installer en face de ses escadrons lui eût occasionné plus de « pertes qu'il n'en éprouva dans cette brillante affaire et qu'en « outre il protégea le mouvement du général Maison[1]. »

Nous verrons cinq ans plus tard le général en chef qui s'exprimait ainsi sur le compte d'un officier supérieur, devenu ministre de la Restauration, faire une réponse banale à une lettre dans laquelle cet officier demandait non pas une faveur, mais le droit de porter encore son épée. C'était un grand tacticien que ce Gouvion-Saint-Cyr, mais qui tint toujours peu de compte du côté moral de la guerre et pour qui les hommes sur le champ de bataille n'étaient que les pièces d'un jeu d'échecs !...

Cette fois il fallut bien admettre la valeur de Curély, et, s'il eut encore des jaloux, ils se virent forcés de le féliciter de sa brillante action. Cependant Gouvion-Saint-Cyr blessé avait remis le commandement en chef à Oudinot, rétabli lui-même de la blessure qu'il avait reçue à la première bataille de Polotsk. Le 2e corps reçut l'ordre de se joindre au 9e, qui, sous les ordres de Victor, occupait Smolensk, pour rejoindre la Grande-Armée et lui servir d'avant-garde. Le corps bavarois, commandé par de Wrède, était dirigé sur Wilna, afin de couvrir cette ville contre les atteintes de l'en-

1. Maréchal Gouvion-Saint-Cyr, *Mémoires sur l'Histoire militaire*, t. IIr, p. 145.

nemi; la brigade Corbineau lui fut attachée. Curély avait rejoint le 20[e] de chasseurs, dont le colonel de Lagrange avait repris le commandement. Son affaire de Polotsk lui avait valu la confiance du général, qui le chargea de faire l'arrière-garde avec 50 de ses chasseurs; il y trouva l'occasion de plusieurs combats des plus brillants, un entre autres dans lequel le colonel de Saint-Chamans, commandant le 7[e] de chasseurs, et lui battirent, avec 350 hommes seulement, plus de 1,500 cavaliers russes (24 octobre 1812).

Cependant la brigade Corbineau se trouva bientôt dans une position assez difficile. Laissé d'abord à la disposition du général de Wrède, son chef avait suivi les Bavarois trop longtemps et trop loin, lorsque lui parvint l'ordre de rejoindre le 2[e] corps d'armée, dont il était séparé par la Bérésina. Il se dirigea en conséquence sur Borisow, où il devait traverser cette rivière de lugubre et glorieuse mémoire. Borisow était occupé par la division polonaise de Dombrowski. L'armée russe de Valachie, commandée par l'amiral Tchitchagof, s'empara de cette ville et le général Corbineau, se voyant cerné, pensa ne plus avoir qu'une route libre, celle de Wilna; après avoir pris dans une sorte de conseil les avis des trois colonels, il se décida à rejoindre les Bavarois, en retournant sur ses pas. Curély, qui dans la marche sur Borisow, commandait l'avantgarde, allait ainsi se trouver de nouveau à l'arrière-garde. Comme le général lui recommandait d'y tenir bon contre les attaques de l'ennemi, il ne put retenir une exclamation à l'idée de cette retraite. « On va partout avec 800 sabres », dit-il au général; « laissez-moi à l'avant-garde, nous passerons sur le « ventre à l'ennemi et nous rejoindrons la Grande-Armée. » Le général Corbineau était digne d'entendre un pareil conseil et capable de s'y rendre. — « Vous avez raison! » dit-il à Curély. Et la brigade reprit le chemin de la Bérésina, au grand désespoir de certains officiers supérieurs dont le moral commençait à faiblir sous les fatigues, les privations et les dangers de cette campagne. Les choses faillirent mal tourner, et le général Corbineau, sous l'influence de son entourage, commençait à se repentir d'avoir écouté Curély, lorsqu'un heureux hasard lui fit trouver sur la Bérésina le gué de Wessolowo ou plutôt de Studianka. Un paysan polonais, qui venait de franchir cette rivière, tomba dans les avant-

postes de la brigade ; son cheval, mouillé jusqu'aux reins, attira l'attention ; conduit au général Corbineau, ce paysan lui fit connaître le gué et lui servit de guide. La Bérésina franchie, on rencontra le lendemain des soldats polonais du corps de Poniatowski, puis le 2e corps qui formait l'avant-garde de la Grande-Armée et dans lequel le général Corbineau reprit sa place pour culbuter l'ennemi. On reprit Borisow (23 novembre), mais malheureusement sans pouvoir rétablir le pont que les Russes avaient brûlé. On sait comment le général Corbineau, mandé par l'Empereur, lui indiqua le gué de Studianka : 50 hommes du 20e de chasseurs traversèrent de nouveau le gué avec des fantassins en croupe, et les pontonniers, sous la direction d'Éblé, commencèrent la construction des ponts de chevalets. La brigade Corbineau fut la première troupe qui passa sur le premier de ces ponts et chassa les cosaques de la rive droite.

C'est donc Curély qui, en protestant avec ténacité contre le mouvement de retraite sur Wilna, avait été la cause première et principale de cet heureux résultat. C'est à lui qu'étaient dues la détermination du général Corbineau et cette arrivée, qualifiée par M. Thiers de *miraculeuse,* qui fit, suivant l'expression de l'illustre historien, luire aux yeux de Napoléon un rayon d'espérance[1]. Le maréchal Oudinot voulait le présenter à l'Empereur et demander pour lui le grade de colonel ; il n'en trouva pas l'occasion, et Curély attendit pendant huit mois encore ce grade qu'il avait si bien mérité à la seconde bataille de Polotsk, pour lequel il avait depuis lors acquis chaque jour des titres et qui enfin lui était bien dû pour le dernier service qu'il venait de rendre.

Qu'avait-il à réclamer ? Le général Corbineau était nommé général de division et aide de camp de l'Empereur. Une fois de plus, le *sic vos non vobis* recevait son application. Hâtons-nous d'ajouter toutefois, que le général Corbineau avait eu dans cette circonstance le mérite de donner raison à l'audace intelligente de Curély, simple chef d'escadron, contre les conseils prudents des colonels de ses trois régiments.

Après la bataille de la Bérésina, Ney, remplaçant le maréchal

---

1. Thiers, *Histoire du Con ulat et de l'Empire,* tome XIV, p. 601.

Oudinot qui avait été blessé, forma d'abord l'arrière-garde avec le 2ᵉ corps; il fut relevé, au bout de quelques jours et après quelques combats glorieux, par Victor, avec le 9ᵉ corps, mais la brigade Corbineau resta à l'arrière-garde, essayant de chasser devant elle la multitude des traînards. Le colonel de Lagrange s'était procuré un traîneau et était parti en avant, laissant à Curély le commandement du 20ᵉ de chasseurs, le seul régiment de l'armée qui présentât encore la forme d'une troupe régulière, comptant 100 hommes à cheval et presque tous les officiers. Le soir de l'entrée à Smorgoni, lui seul put opposer à l'ennemi un semblant de résistance. Après le désastre de Wilna, il n'y eut plus même de vestige d'armée. On indiqua aux différents corps d'armée des points de rassemblement sur la Vistule. Curély conduisit en conséquence à Culm les débris du 20ᵉ de chasseurs (31 décembre 1812).

La triste campagne de Russie était terminée; la campagne de 1813 commença, Curély commandait toujours le 20ᵉ régiment comme chef d'escadron. Le colonel de Lagrange avait rejoint le dépôt à Bonn avec les éclopés et les malades; quelques hommes avaient été ralliés et rééquipés, Curély put ainsi conduire jusqu'à Magdebourg un effectif de 200 chevaux en aussi bon état que possible (11 mars). Le 20ᵉ de chasseurs passa alors dans la division du général Roussel d'Hurbal, faisant partie du corps d'armée de Sébastiani, qui, en attendant l'Empereur, manœuvra sur le bas Elbe et ne prit qu'une faible part à la campagne ; il n'assista pas à la bataille de Lutzen; à celle de Bautzen, il était en observation à l'extrême gauche de l'armée.

Au moment de l'armistice de Pleswitz, le 20ᵉ de chasseurs, renforcé par des hommes venus du dépôt, présentait un effectif de 700 hommes; Curély apportait tous ses soins à rétablir ce régiment sur un bon pied ; il profita du repos de l'armistice pour le faire manœuvrer tous les jours, et il se trouva ainsi à la tête d'un des plus beaux et des meilleurs corps de cavalerie de toute l'armée. Le général Sébastiani, dans son rapport d'inspection générale, s'exprimait ainsi sur son compte :

Mérite d'être placé à la tête des officiers de l'arme. Son expérience, son instruction, sa bravoure, son zèle pour le service de l'Empereur méritent d'être récompensés, et je regarde comme un devoir que m'imposent les in-

térêts de l'Empereur de demander que M. Curély soit nommé colonel en second dans le même régiment, M. le colonel Lagrange étant très malade en France et ne pouvant plus faire la campagne[1].

A la même époque, le général Exelmans le notait ainsi :

M. Curély est un excellent officier; l'on ne peut être plus brave que lui. Ce sera un des meilleurs colonels de l'armée. Ce grade a été demandé pour lui par M. le duc de Reggio (26 juin 1813).

Le commandant Curély ne devint cependant pas colonel en second du 20e de chasseurs, mais le grade de major ou de colonel en second n'étant pas obligatoire, il fut nommé, le 17 août 1813, colonel du 10e régiment de hussards, beau régiment de 1,200 chevaux qui était resté en Espagne plusieurs années et faisait partie, depuis le début de la campagne, avec un régiment badois, de la brigade légère attachée au 3e corps d'armée (corps du maréchal Ney) et commandée par le général de Beurmann.

Curély n'attendit pas longtemps l'occasion de combattre à la tête de son nouveau régiment; sa nomination datait du 17, il rejoignait le même jour le 10e de hussards, et le 18, à 4 heures du matin, après avoir été reconnu colonel devant le front du régiment par le général commandant la brigade, il se portait en avant sur Liegnitz. L'armée française, au moment où expirait l'armistice, allait avoir affaire à trois armées, l'armée de Silésie commandée par Blücher, la grande armée de Bohême sous les ordres de Schwartzenberg, et l'armée du Nord à la tête de laquelle avait été placé un ancien maréchal d'empire, Bernadotte, devenu prince royal de Suède, bon Suédois, exécrable Français. Blücher s'était mis en mouvement avec l'armée de Silésie sans attendre l'expiration de l'armistice; le maréchal Ney, qui lui faisait face, voulut concentrer son corps d'armée en arrière et ordonna à la brigade de cavalerie un mouvement de retraite, qui fut mal compris par le général. Abandonné à lui-même et entouré avec deux escadrons de son régiment par des forces très supérieures, Curély fut blessé d'un coup de lance dans le dos et tomba au pouvoir de l'ennemi.

1. Extrait du rapport du général Sébastiani, commandant le 2e corps de cavalerie de réserve, après les revues de juin et juillet 1813. — Observations particulières au 20e de chasseurs (Freydstadt, le 3 juillet 1813).

Heureusement on le crut mort, les cavaliers russes ou prussiens, chassés par les obus, le laissèrent sur le terrain où son régiment accourut pour le reprendre, comme le 7e de hussards, où Curély était simple fourrier, avait fait dix-sept ans auparavant au combat de Bopfingen pour le colonel Marizy. Quoique blessé, Curély suivit le quartier général du corps d'armée, et sans attendre sa guérison complète reprit, le 25 août, le commandement de son régiment. Le maréchal Ney, envoyé à l'armée du Nord, avait quitté son corps d'armée, passé sous les ordres du général Souham. Le maréchal Macdonald avait pris le commandement de l'armée française de Silésie, composée des 3e, 5e et 11e corps (Souham, Lauriston, Macdonald en personne) et du 2e corps de cavalerie de réserve (Sébastiani). Il attaqua l'ennemi, qui plia d'abord mais revint à la charge, culbuta notre cavalerie et dispersa l'infanterie, que la pluie empêchait de faire feu avec ses fusils. Dans cette désastreuse affaire de la Katzbach, qui commença la série des revers de la campagne de 1813, Curély soutint la retraite avec son régiment et parvint à sauver des mains de l'ennemi une partie de l'artillerie. Sa blessure se rouvrit, et il fut forcé de quitter un instant son régiment. Lorsqu'il y reparut, Ney, battu avec l'armée du Nord à Dennewitz, était revenu prendre le commandement de son troisième corps d'armée, et le 10e régiment de hussards faisait partie de son avant-garde sous les ordres du général Delmas, vieux général de la République, mis en disgrâce au commencement de l'Empire et rappelé au service.

Curély augmenta encore sa réputation par une belle charge exécutée le 12 octobre, au combat de Dessau, dans la marche tentée par l'Empereur sur Berlin, charge dans laquelle avec son seul régiment il fit plus de 450 prisonniers. A la bataille de Wachau, le 16 octobre, le 10e de hussards combattit toute la journée sous les ordres de Poniatowski en disputant avec acharnement le passage du pont de Dorlitz, par lequel le corps autrichien de Meerfeld cherchait à se porter sur les derrières de l'armée française. A la bataille du 18, Curély et le 10e de hussards se retrouvèrent de nouveau sous le commandement du maréchal Ney. Celui-ci ayant été blessé, Marmont réunit le lendemain sous ses ordres les débris des 3e, 5e, 6e et 11e corps. C'est dans les rangs de cette

petite armée, que Curély et le 10e de hussards firent la retraite de Leipzig à Mayence. Le régiment était encore superbe et excitait l'admiration générale. Sur 1,200 hommes, il en avait perdu 600, dont un chef d'escadron et plusieurs officiers. C'était cependant le régiment de cavalerie le plus nombreux de l'armée. Il fut cantonné sur le Rhin depuis Germersheim jusque vis-à vis de Mannheim. Son dépôt était à Metz; Curély en fit venir tout ce qui était nécessaire pour le ravitailler complètement et se fit de nouveau, pendant l'épidémie de typhus, le médecin du 10e de hussards, comme il avait été celui de l'escadron du 20e de chasseurs en Espagne; il parvint, à force de soins, en les nourrissant de pain blanc, de bouillon et de vin, à sauver tous ses hommes. Pendant son séjour sur le Rhin il donna de son indépendance de caractère une preuve caractéristique et assez intempestive, il faut l'avouer. Le duc de Raguse, ayant admiré dans une revue la belle tenue de son régiment, voulut le proposer pour la croix d'officier de la Légion d'honneur, cette croix qu'il avait déjà manquée en 1809 et en 1812, il répondit très fièrement à l'aide de camp du maréchal, qui lui parlait en son nom, qu'il ne voulait rien devoir qu'à son sabre. Il convient lui-même qu'il eut tort, et il n'y a pas à chercher d'autres motifs pour expliquer le peu de bon vouloir qu'à partir de ce moment lui témoigna le duc de Raguse. Curély cependant avait une nature trop droite pour ne juger qu'avec une demi-sévérité la conduite ultérieure de Marmont et, croyant les autres tout d'une pièce comme il était lui-même, il lui sembla plus tard avoir vu, dès le commencement de la campagne de 1814, poindre la trahison dans tous les actes du duc de Raguse.

L'ennemi passa le Rhin le 1er janvier 1814, et l'armée française commença son mouvement de retraite. Curély prit alors l'arrière-garde et ne la quitta plus jusqu'à Nogent-sur-Seine. Après quelques petits combats sous Metz, le 10e de hussards fut classé dans la division des gardes d'honneur du général Defrance; il faisait brigade, sous les ordres du général Picquet, avec un régiment de gardes d'honneur[1]. Il eut bientôt le plaisir de battre la

1. Curély dit dans les notes qu'il a laissées qu'on l'enleva à ce moment au corps du duc de Raguse. Il commet là une petite erreur : la brigade Picquet, dont il fit partie, était bien sous les ordres de Marmont, qui la comprend tou-

cavalerie ennemie à Manheulles, tout près de son pays natal. Il se distingua d'une façon toute particulière le 31 janvier, à la bataille de la Rothière, livrée contre un ennemi quatre à cinq fois plus nombreux que l'armée française ; il fut chargé ensuite d'éclairer la marche sur Troyes, combattit sous les yeux de Napoléon au pont de la Guillotière, puis il couvrit la retraite jusqu'à Nogent-sur-Seine et fut du nombre des troupes d'élite que l'Empereur emmena avec lui, dans sa marche sur Sézanne, pour détruire l'armée de Silésie. Malgré l'affreux état des chemins, Curély arriva, le 11 février, à Montmirail avec le 10e de hussards assez à temps pour prendre part à la bataille. Le lendemain 12, il exécuta à Château-Thierry, avec son régiment seul contre une trentaine d'escadrons, une des plus belles charges qu'il eût faites. Cette charge, qui décida du succès de la journée, lui valut au *Moniteur de l'Empire,* dans le Bulletin de l'armée, cette simple et laconique mention : « Le colonel Curély, du 10e de hussards, *s'est fait remarquer.* » On pouvait en dire plus, observe-t-il aussi simplement que laconiquement, mais cette charge lui valut aussi la nomination au grade de général de brigade, datée du champ de bataille (12 février 1814). Il n'avait pas été six mois colonel; le service rendu par lui était donc plus grand qu'on ne voulait bien le dire. Comme général, il resta quelque temps à la tête de son régiment qui, avec la division des gardes d'honneur, passa sous les ordres du maréchal Mortier. Il prit ainsi part à la glorieuse campagne menée par les maréchaux Marmont et Mortier contre Blücher et en particulier au combat de Lizy (ou Gué-à-Trême).

Remplacé à son régiment, il suivit d'abord le grand quartier général et assista ainsi, le 7 mars, à la sanglante affaire de Craonne. Nommé ensuite commandant d'une brigade de dragons d'Espagne, il prit part pendant les journées du 9 et du 10 mars à la malheureuse bataille de Laon, dans laquelle échoua définitivement la fortune de Napoléon. Il reçut alors la mission d'organiser une brigade avec des détachements de plusieurs régiments de cavalerie, 5e de hussards, 11e et 23e de chasseurs, 2e de carabiniers, 5e de cuirassiers, 2e, 19e, 20e et 25e de dragons, c'est-à-dire de neuf

---

jours dans ses rapports et qui notamment rend compte, en qualité de commandant supérieur, du combat de Manheulles.

régiments différents, devant former deux régiments, dont un de cavalerie légère et un de grosse cavalerie. Quatre officiers supérieurs furent mis à sa disposition pour commander les deux régiments, qui devaient être accompagnés d'une batterie d'artillerie légère; indépendamment de cette brigade, l'Empereur mit sous les ordres de Curély la ville et la garnison de Compiègne, ainsi que toutes les gardes nationales du pays, pour garder l'Aisne de Compiègne à Soissons. Un peu plus tard (14 mars), la brigade des escadrons réunis fut transformée en une division sous les ordres du général de Berckheim, qui s'était si brillamment conduit en Russie et qui était en ce moment malade des suites de fatigues contractées pendant cette terrible campagne, division comprenant deux brigades, l'une de cavalerie légère de trois régiments, 1,200 chevaux, avec une batterie d'artillerie à cheval, l'autre de deux régiments de grosse cavalerie avec une batterie.

Curély commandait la brigade de cavalerie légère, avec laquelle il sauva, le 20 mars 1814, d'une destruction complète, la cavalerie de la garde (grenadiers et chasseurs) à Méry-sur-Seine, pendant la bataille d'Arcis-sur-Aube. « Les Français entourés, « firent des prodiges de valeur, est-il dit dans les « *Victoires et Conquêtes*[1].
« Ils auraient succombé sans la brigade Curély de la division
« Berckheim, qui vint à leur secours avec son artillerie. »

Le fait est ainsi mentionné sur les états de service de Curély :

« Le 21 mars 1814, la brigade sous le commandement du gé-
« néral Curély, secourut avec la plus grand succès près d'Arcis-
« sur-Aube, les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde
« impériale, qui se trouvaient entourés et chargés par des forces
« supérieures. »

Coupé de l'armée, le général Curély reçut l'ordre de se rendre à Sommepuis pour y dissoudre la division des escadrons réunis et renvoyer les divers détachements à leurs régiments respectifs; il assista ainsi avec le quartier général à la victoire facile et inutile de Saint-Dizier et fut nommé dans le 6e corps de cavalerie au commandement d'une brigade de la division Roussel d'Hurbal, sous les ordres du maréchal Mortier. Il arriva à cette brigade au moment

1. Tome XXIII, p. 179.

où le maréchal réunissait tous les officiers généraux pour leur annoncer la défection du corps du duc de Raguse et pour leur proposer d'arrêter le mouvement, s'il était possible. Curély fut le seul qui s'offrit pour remplir cette mission, déjà bien tardive puisqu'il ne restait plus que quelques traînards. Il fit du moins bonne contenance vis-à-vis de l'ennemi avec quatre mille hommes environ de troupes de toutes armes, mises à sa disposition par le maréchal Mortier, mais il est permis de croire que la fermeté déployée par lui en cette circonstance ne lui servit pas de recommandation plus tard auprès des ministres de la Restauration. Le 6e corps de cavalerie, faisant partie du corps d'armée commandé par le maréchal Oudinot, fut envoyé dans le département de l'Eure, où il ne tarda pas à être dissous. Le général Curély, mis en disponibilité, se retira d'abord à Nantes dans la famille de sa femme, puis il retourna dans son propre pays, s'installa provisoirement auprès de Thiaucourt, dans l'ancien couvent de Saint-Benoît, qui appartenait à l'un de ses parents, et fit bientôt l'acquisition du château de Jaulny, situé dans la jolie vallée du Rupt-de-Mad, à 2 kilomètres au-dessous du bourg de Thiaucourt. C'est là qu'il devait finir ses jours.

Il n'y trouva cependant pas le repos. L'acquisition du château avait été faite le 1er mars 1815, le général s'y était installé immédiatement; le 20 mars, Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, faisait son entrée dans Paris. Le 29 avril, le général Curély fut nommé au commandement d'une brigade de dragons faisant partie de la division Jacquinot. Cette brigade fut dissoute le 6 juin, et le général, mis à la disposition de Grouchy commandant en chef la cavalerie, reçut l'ordre de se rendre de sa personne au quartier général à Laon; il y arriva au moment où Napoléon venait de partir, et il ne le rejoignit que le matin de la bataille de Waterloo, il fut alors reçu et présenté par le maréchal Ney à l'Empereur, qui lui promit un commandement dans la cavalerie de sa garde; il resta pendant toute la bataille attaché à l'état-major général du maréchal, porta plusieurs de ses ordres et prit part à côté de lui aux charges héroïques de la cavalerie sur le plateau du mont Saint-Jean. Le soir de la bataille, il fut nommé au commandement d'une brigade de chasseurs dont le général venait d'être tué; mais

la brigade elle-même n'existait plus, et il ne put réunir dans la retraite que 50 hommes du 10ᵉ de chasseurs avec lesquels il fut envoyé en reconnaissance par le prince Jérôme, qui avait provisoirement pris le commandement des troupes échappées au désastre de Waterloo. Il fut alors mis à la tête d'une brigade de cuirassiers de la division Roussel d'Hurbal, appartenant au corps de cavalerie de Kellermann. Il rejoignit cette brigade pendant la retraite sur Paris et livra avec elle un dernier combat aux Prussiens dans les rues de Senlis, le 27 juin.

Rentré à Paris, le corps de Kellermann fut cantonné dans les villages situés à l'ouest de la capitale, dans l'enceinte formée par le cours de la Seine; le quartier général de Kellermann était à Neuilly, celui de Curély à Clichy, puis à Vaugirard lorsque l'armée prussienne eut passé sur la rive gauche de la Seine. Le nom de Curély ne figure dans aucune des discussions, proclamations et adresses auxquelles donna lieu la seconde capitulation de Paris. Confondu dans le nombre des généraux de l'armée, Curély suivit avec sa brigade le mouvement sur la Loire et au delà de la Loire. De sa personne il se rendit à Poitiers, mais on cherchait déjà à détruire la cohésion de l'armée, pour la licencier ensuite plus facilement. Curély se trouva ainsi à Poitiers avec deux régiments de cuirassiers dont un seul, le 3ᵉ, appartenait à sa brigade, l'autre, le 9ᵉ, faisant partie d'une autre division et même d'un autre corps de cavalerie, celui de Milhaud.

Lorsque le maréchal Macdonald fut nommé commandant en chef de l'armée de la Loire en remplacement de Davout, le général Curély, n'ayant reçu aucune lettre de service, alla trouver à Bourges le nouveau général en chef, qui lui donna le commandement supérieur des 3ᵉ et 9ᵉ de cuirassiers à Poitiers, en qualité d'inspecteur provisoire de cavalerie, fonctions dans lesquelles il fut confirmé par lettre du 3 août, et qu'il remplit jusqu'au 22 octobre. Par une lettre portant cette dernière date, il fut autorisé à se rendre dans ses foyers, autrement dit renvoyé chez lui. Enfin, par décision du 3 novembre, rendue sans doute d'après l'avis de la commission d'épuration que présidait M. le maréchal Victor, duc de Bellune, il fut mis en non-activité.

Par décision du 1ᵉʳ avril 1820, la position de non-activité fu

changée en celle de disponibilité, simple changement de mot, effet d'une mesure générale qui laissait les choses dans le même état.

La carrière active de Curély était donc terminée à l'âge de 41 ans et six mois. C'est à peine l'âge auquel les chefs d'escadrons de cavalerie sortant de l'école passent aujourd'hui lieutenants-colonels.

Il avait 22 ans de service, ainsi répartis par grade :

Simple hussard		11 mois.	
Fourrier	6 ans	6 mois	8 jours.
Maréchal des logis chef.	1 —	10 —	5 —
Adjudant.	3 —	5 —	17 —
Sous-lieutenant	1 —	2 —	21 —
Lieutenant.	1 —	7 —	12 —
Capitaine	» —	10 —	13 —
Chef d'escadron. . . .	3 —	10 —	20 —
Colonel	» —	6 —	2 —
Général de brigade. . .	1 —	8 —	20 —
	22 ans	6 mois	28 jours[1].

Sur ces 22 ans de service, Curély comptait 20 campagnes pendant lesquelles il avait assisté aux batailles de Wissembourg, Heidelberg, la Pfrim, Neresheim, Ettenheim, Kehl, Diersheim, Fraubrunnen, Berne, Coire, Feldkirch, l'Albis, Zurich, Engen, Moeskirch, Memmingen, Salzbourg, Eylau, Heilsberg, Eckmühl, Essling, la Raab, Wagram, Polotsk, la Bérésina, Bautzen, la Katzbach, Wachau, Leipsick, Hanau, la Rothière, Montmirail, Château-Thierry, Craonne, Laon, Arcis-sur-Aube, Waterloo, et aux combats de Landau, Kreuznach, Mannheim, Frankenthal, Bopfingen, Neubourg, Ingolstadt, Rottweil, Soleure, Stanz, Schaffhouse, Winterthur, Diessenhoffen, Bregenz, Feldkirch, Neubeuern, Kremsmunster, Frankenstein, Sondershausen, Zehdenick, Prenzlow, Golymin, Guttstadt, Landsberg, Peterswald, Deppen, Ratisbonne, Karako, Papa, Puycerda, Llinas, Altafulla, Borisow, Smorgoni, Liegnitz, Goldberg, Dessau, la Guillotière, Lizy, Méry-sur-Seine, Saint-Dizier, etc.

Il fut blessé six fois :

A Salzbourg par un boulet, le 14 décembre 1800; à Guttstadt, le

1. Ce calcul est établi d'après les états de services officiels de Curély, dont les dates ne concordent pas toujours avec celles qu'il donne dans son manuscrit.

8 juin 1807, par un coup de feu; en Pologne, 9 juin 1807, par un coup de lance; au combat de Karako, en Hongrie, le 11 juin 1809, par un coup de sabre au bras gauche et à la joue; à Wagram, 5 juillet 1809, par un coup de feu au genou, assez grièvement; à Liegnitz, le 18 août 1813, par plusieurs coups de lance et de sabre.

Si l'on songe que, pendant ces vingt-deux ans et demi, sauf une interruption d'un an sous la première Restauration, Curély n'avait pas eu un seul jour qui ne fût consacré à ses devoirs de soldat; si l'on ajoute à cela l'idée juste et légitime qu'il ressentait de sa valeur personnelle, la certitude qu'il avait tenue un instant, général de brigade à 40 ans, de parvenir au plus haut degré de l'échelle, on voit facilement tout ce qu'un homme de cette trempe dut souffrir dans les loisirs forcés de la disponibilité[1]. Il reporta d'abord toute son activité sur l'exploitation de sa propriété de Jaulny. Le pays était assez pauvre et présentait beaucoup de terres en friche. Toujours pratique en tout et sachant bien que tous les raisonnements et tous les conseils ne viendraient pas à bout de l'inertie des paysans, persuadé au contraire qu'avec eux comme avec les soldats il faut prêcher d'exemple, il se mit lui-même à la besogne, monta un train de culture et introduisit dans le pays le sainfoin, qui encore aujourd'hui fait la richesse de ces terres autrefois en friche.

Il se donna aussi tout entier à l'éducation de ses fils : il en avait trois, il prit pour eux un précepteur, mais il conserva la direction supérieure de ce qu'il appelait l'*école de la maison*, se réservant d'une façon absolue le droit de punir, donnant les leçons d'équitation et d'escrime, présidant aux récréations, emmenant même ses fils à la chasse, non pas seulement à titre de plaisir, mais parce que la chasse faisait partie de son système d'éducation. Une lettre de lui que j'ai sous les yeux éclaire d'un jour tout nouveau le caractère de cet homme si terrible dans le combat. « Je viens enfin », dit-il, « d'acheter un cheval, pour me promener et pour apprendre « à la marmaille à monter à cheval, ce qui, j'espère, nous occu-

1. Ajoutons à cela des ennuis d'affaires et des difficultés provenant de ce que l'État ne payait même pas ce qui était dû aux officiers renvoyés dans leurs foyers. Une partie de sa solde de chef d'escadron et de colonel des années 1813 et 1814 (environ 7,000 fr.) restait à payer au général Curély au commencement de 1816 et il ne pouvait parvenir à rentrer dans ces fonds.

« pera beaucoup..... l'école de la maison continue et va bon train.
« La petite jouit de la meilleure santé, elle est on ne peut plus « gentille, elle est d'une gaîté rare, d'une vivacité inconcevable « et déjà d'une curiosité commune à son sexe. » Ainsi écrivait le général Curély, dans sa retraite, de la même main qui, à la bataille d'Eckmühl, s'était engourdie à force de donner des coups de sabre.

La mauvaise chance qui l'avait frappé dans les derniers temps de sa carrière semble l'avoir poursuivi dans ses fils. Il mourut trop jeune pour pouvoir guider leurs premiers pas ; l'aîné n'avait pas 16 ans lorsque la famille fut privé de son chef. Mais les anciens camarades de Curély, on le voit bien par le livre du général de Brack, avaient conservé pour la mémoire de ce cavalier modèle un véritable culte. Ses fils trouvèrent donc des appuis de tous les côtés. Le colonel Bro, qui avait succédé à Curély comme aide de camp du général Édouard Colbert, qui s'était illustré à Waterloo à la tête du 4ᵉ de lanciers en détruisant les dragons anglais de Ponsonby, qui avait été, comme tant de braves soldats et d'excellents officiers, mis de côté par le gouvernement de la Restauration et qui, rappelé au service, commandait le 1ᵉʳ régiment de lanciers, le colonel Bro voulut prendre un de ces jeunes gens dans son régiment ; le colonel de Brack, l'ami intime de Curély, prit les deux autres. Mais le temps n'était pas favorable aux rapides avancements. Tous trois voulurent aller chercher en Algérie la chance qui leur faisait défaut en France, l'aîné mourut du choléra à Orléansville en 1849, lieutenant de spahis; le second, né en 1815, parvint aussi au grade de lieutenant au 1ᵉʳ de chasseurs d'Afrique, décoré, donna sa démission à 25 ans pour se marier, devint veuf, voulut reprendre du service et ne put retrouver son grade qu'en allant servir dans les spahis du Sénégal; il y ruina sa santé et dut quitter l'armée pour venir vivre et mourir à Jaulny, juge de paix du canton de Thiaucourt, prolongeant dans le pays la considération dont y était entouré son nom, mais sous une forme que n'avait certes pas prévue le héros d'Altafulla, de Polotsk et de Château-Thierry.

Le troisième enfin, né en 1817, le vrai portrait de son père au physique et au moral, engagé au sortir de la Flèche dans le régiment du colonel de Brack, qui ne pouvait le regarder sans émo-

tion, disant à tous que Curély, son maître, revivait dans ce fils, et que l'armée d'Afrique posséderait bientôt un cavalier comme la Grande-Armée en avait eu un, mourut à l'hôpital du Dey à Alger, à 23 ans, maréchal des logis au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, au moment où il allait recevoir l'épaulette; il s'était tué à Saumur par excès d'ardeur et d'opiniâtreté, en s'obstinant à vouloir dompter un cheval aux réactions violentes.

Outre ces trois fils, le général Curély en eut deux autres, nés entre 1818 et 1821 et morts dans l'enfance. Enfin, il eut trois filles qui vivent encore aujourd'hui et qui ont précieusement gardé le manuscrit de leur père. Le nom de Curély est mort dans l'armée; sa race y est présente en la personne de trois de ses petits-gendres par alliance.

Quant à la digne compagne qu'il avait épousée à Nantes, dans les loisirs de sa seule garnison, elle lui a survécu 46 ans, ayant payé cher le bonheur d'avoir uni sa vie au plus honnête, au plus droit et au plus sincère de tous les hommes. Son existence s'était passée d'abord à trembler pour un mari exposé à tous les hasards de la guerre la plus terrible, ensuite à souffrir de le voir souffrir lui-même de l'injustice dont il était victime, enfin à le pleurer et à parler de lui; telles sont souvent les épreuves de la compagne d'un soldat.

Mais revenons à Curély: il ne se résigna pas facilement à rester en dehors de l'armée, et s'il fut en droit pour un instant d'espérer pouvoir y rentrer, c'est lorsque le ministère de la guerre échut à ce maréchal Gouvion-Saint-Cyr sous les yeux duquel il avait accompli à Polotsk un héroïque fait d'armes. Il lui écrivit cette lettre trop modeste, dont la copie sans date existe encore dans les papiers de la famille :

Monseigueur,

Tous les militaires ont éprouvé un vif sentiment de joie, en apprenant le retour de votre Excellence au ministère de la guerre, et particulièrement ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de servir sous vos ordres.

Assez de généraux distingués méritent mieux que moi d'être appelés les premiers à composer l'armée, mais si dans la suite elle reçoit une augmentation et que votre Excellence daigne alors songer à moi, elle comblera le plus ardent de mes désirs en me procurant l'occasion de donner au Roi

des preuves de mon zèle et de mon dévouement, et à vous, Monseigneur, celle de la très sincère et très respectueuse reconnaissance avec laquelle je ne cesserai d'être, Monseigneur, de votre Excellence,

le très humble et très obéissant serviteur,

CURÉLY,

ancien chef d'escadron au 20e régiment de chasseurs.

Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, à qui le signataire de cette lettre avait, par sa bravoure et son coup d'œil de cavalier, épargné un désastre, lui fit répondre ceci :

Paris, 17 octobre 1817.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me témoigner votre désir d'être mis en activité. Je sais apprécier vos services et votre zèle, et vous pouvez compter que je ne perdrai pas de vue votre demande, lorsque les circonstances pourront me permettre de la mettre avec utilité sous les yeux du roi.

J'ai l'honneur d'être, avec un parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Pour le Ministre :

Le Directeur,

Cte GENTIL SAINT-ALPHONSE.

C'est tout ce que Curély obtint du maréchal de France qui lui devait bien une parcelle de sa gloire. Plus tard, il fit sans nul doute de nouvelles démarches, car on trouve dans ses papiers l'attestation ci-jointe, qu'il avait certainement sollicitée et dont il dut faire usage :

Je déclare que, pendant tout le temps que M. le maréchal de camp Curéli (*sic*) a servi sous mes ordres, je n'ai eu qu'à me louer de son zèle et de sa capacité. Il s'est constamment fait remarquer par une bravoure à toute épreuve, et j'ai reconnu en lui les qualités qui font le parfait officier de troupes légères.

Paris, le 1er septembre 1820.

Maréchal OUDINOT.

Cependant le temps s'écoulait, et la position restait la même, mais Curély attendait toujours. L'ordonnance par laquelle il fut mis à la retraite fut un coup de foudre pour lui.

Ici nous tombons dans l'histoire générale, et nous avons à rappeler dans quelles circonstances cette ordonnance fut rendue :

Lorsque les Bourbons rentrèrent, le cadre de l'état-major géné-

ral de l'armée, déjà fort nombreux, avait été démesurément augmenté par des promotions insensées de Vendéens et d'émigrés. Ce cadre n'avait pour ainsi dire plus de limites.

Devenu ministre pour la seconde fois, Gouvion-Saint-Cyr fit rendre en 1818 une ordonnance qui fixait les effectifs normaux à 130 lieutenants généraux et 260 maréchaux de camp, mais il ne prit aucune mesure pour opérer en fait la réduction correspondante, et les cadres restèrent ce qu'ils étaient ; Victor, un des maréchaux de l'Empire qui se signalèrent le plus par leurs sentiments royalistes, résolut pendant son ministère d'exécuter l'ordonnance de 1818 ; la liste des généraux à évincer fut établie par lui et signée par le roi. Sa chute inopinée, après les discussions auxquelles donnèrent lieu les marchés Ouvrard, l'empêcha de promulguer cette liste, qui ne fut pas acceptée par ses successeurs. Le soin d'enlever à l'armée ses chefs les plus illustres échut enfin à un ancien aide de camp du roi Joseph Bonaparte, M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la guerre dans le cabinet de Villèle.

« Pour adoucir le coup », dit un écrivain de grand talent[1] qui a écrit sa biographie, « il commença par obtenir du Roi de porter « à 150 le nombre réglementaire des lieutenants généraux et à 300 « celui des maréchaux de camp. Or, le chiffre des titulaires inscrit « dans l'Annuaire de 1824 était de 202 pour les uns, de 416 pour « les autres : il fallait donc mettre à la retraite 52 lieutenants « généraux et 116 maréchaux de camp. Après quinze jours de « travail assidu avec son ami du Coëtlosquet, directeur du per- « sonnel, le nouveau ministre présenta son rapport au conseil. »

Le conseil des ministres, une assemblée véritablement apte à juger le mérite des officiers généraux !

« Sur le tableau des mises à la retraite, il avait porté *les plus « avancés en âge, les moins en état de servir, ceux qui depuis 1815 « n'avaient pas demandé d'emploi ;* enfin, *ceux dont l'opposition au « Gouvernement était flagrante.* »

Comme don de joyeux avènement, Charles X signa cette liste dans son premier conseil, le 2 décembre 1824, le jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz[2]...

1. M. Camille Rousset, *Un ministre de la Restauration.*
2. Discours du général Foy à la Chambre des députés.

« Mesure acerbe, injuste, impolitique », a dit le général Foy dans le dernier et dans le plus beau de ses discours, « coup de « canon échappé de Waterloo, mais un coup de canon arrivant au « but dix ans après la bataille, dix ans après la proclamation de « l'union et de l'oubli. »

« — Une mesure n'est ni acerbe, ni injuste, ni impolitique, lors- « qu'elle est légale », répondit le ministre, oubliant le vieil adage, *summum jus, summa injuria.* Ainsi, parce qu'il était écrit dans la loi qu'un militaire peut être retraité après trente ans de service, ce n'était pas être *dur* (la retraite ne donnait pas alors de quoi vivre) que de reléguer sans motif dans l'obscurité et dans la détresse des hommes habitués à compter sur leur position ; ce n'était pas être *injuste* que de renvoyer des officiers dans la vigueur de l'âge et toute la force de talent, comme Harispe, Gérard, Morand, Curély et tant d'autres, pour garder dans le cadre des généraux plus âgés qui n'avaient jamais servi dans une armée française; enfin, quand Charles X montait sur le trône, précédé par la réputation d'être moins libéral que son frère, ce n'était pas être *impolitique* que de s'aliéner et l'armée et tous ceux à qui étaient chers les souvenirs de gloire de la France !... Les journées de juillet 1830 ont répondu à cette question.

En ce qui concerne Curély, dans laquelle des catégories énoncées ci-dessus pouvait-il bien être classé?

Parmi les plus avancés en âge? — Il avait *cinquante ans.*

Parmi les moins en état de servir? — Un an plus tard, il écrivait à l'un de ses vieux amis du régiment : « Je me porte à merveille ; « je chasse cinq à six heures par jour dans la neige ; *je peux « faire encore dix bonnes années de guerre.* »

Parmi ceux qui n'avaient pas demandé d'emploi? — On a lu plus haut la lettre qu'il écrivit au maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

Parmi ceux dont l'opposition au Gouvernement était flagrante? — Il ne s'occupait que de l'éducation de ses fils et de la culture de ses sainfoins[1].

---

1. Dans la lettre dont j'ai déjà cité un extrait (voir page 257), lettre adressée à son plus intime ami, la seule plainte qui lui échappe est celle-ci : « **Je renonce** à acheter les volumes de Mathieu Dumas, n'ayant plus d'espoir de profiter de « l'instruction que j'en tirerais. »

Était-ce donc parce que, le 5 avril 1814, il avait voulu à Essonnes empêcher quelques soldats de passer à l'ennemi ? Et depuis ce jour-là ou depuis celui où, investi du commandement d'un régiment, il avait feint de ne pas comprendre dans la bouche d'un de ses chefs les insinuations hostiles à Napoléon, existait-il au ministère des notes secrètes contre lui ? — Probablement !

Le coup porté à Curély par sa mise à la retraite fut mortel; deux ans après, dans toute la force de l'âge, il tomba frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 19 novembre 1827 : maréchal de camp en retraite, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Louis.

« En 1815, dit le général de Brack, il se retira » (il faudrait dire qu'on le chassa). « Son âme n'était pas de celles qui savent se « ployer, elle était blessée, malade, elle consuma sa vie et s'en- « vola, il y a peu d'années, pour se réunir à celles de ses nobles « frères d'armes morts sur les champs de bataille de l'Empire ou « sur les échafauds de la Restauration. Une croix de bois marque « la place qu'occupe son corps dans le cimetière du petit village « qu'il avait quitté trente ans avant comme simple soldat volon- « taire. »

Ici le général de Brack commet une petite erreur. Le corps de Curély repose non pas dans le cimetière d'Avillers, son village, mais bien dans le cimetière du village de Jaulny, où il finit ses jours et qu'habitent encore deux de ses filles.

De Brack ajoute :

« Pourquoi la mort n'a-t-elle pas attendu ? Il aurait secoué la « poussière du drapeau caché sous son humble paille. Un champ « de bataille au jour d'une victoire, un étendard pris à l'ennemi « étaient le seul tombeau, le seul linceul digne de lui. »

Oui, si Curély eût vécu trois ans de plus, il aurait vu le drapeau blanc faire définitivement place à celui sous lequel il avait servi et combattu pendant 22 ans, il aurait repris son rang dans l'armée avec les Bro, les de Brack, les Regnault de Saint-Jean-d'Angély, les Morand, les Harispe, les Duchand, avec tous ceux qui, comme lui, avaient été injustement et odieusement mis à l'écart par les ministres de la Restauration. Pendant neuf ans encore, car il eût été certainement nommé général de division, la cavalerie fran-

çaise aurait profité de ses exemples, de ses conseils et de son expérience hors ligne.

« L'exemple et les conseils de Curély resteront éternellement « gravés dans ma mémoire et dans mon cœur », a dit le général de Brack. Tout officier, tout sous-officier, tout soldat de cavalerie, ajouterai-je, devrait connaître par cœur la vie de Curély. Que d'enseignements il y trouverait !...

Quelle plus saisissante leçon de philosophie pratique et de résignation?... Quelle meilleure école pour le devoir! Engagé volontaire à 19 ans, il est encore fourrier à 26 ans, encore adjudant à 31 ans, après douze campagnes et plus de trente combats et batailles; nommé alors sous-lieutenant, il marche ensuite à pas de géant, et cependant, si l'on eût été juste envers lui après Altafulla, après Polotsk, il aurait marché plus vite encore... Quand on le nomme au grade supérieur, il se réjouit, quand on le fait attendre, il se console et se dit: j'arriverai. Nommé chevalier de la Légion d'honneur quand il était encore sous-officier et pour une action véritablement étonnante, il reste toute sa vie et il meurt chevalier, portant toujours l'humble croix d'argent qu'il a gagnée en combattant avec 20 hommes contre 500. Cette croix, jeunes ambitieux qui vous plaignez de n'en avoir pas encore de plus brillante, rappelez-vous qu'elle fut la seule décoration de Curély. Combien de fois chacun de nous n'a-t-il pas entendu un camarade mécontent dire: j'ai été ici ou là, et je n'ai rien eu! Eh bien! Curély n'a rien eu après le combat d'Altafulla, rien après la bataille de Polotsk, rien après le passage de la Bérésina!

Mais de toutes les leçons qui se dégagent de l'histoire de Curély, la plus évidente, c'est que pour être adoré du soldat français, pour être suivi de lui partout où on veut le mener, il faut se donner à lui tout entier, moyennant quoi, si l'on est juste, on peut être aussi sévère que l'exige le maintien de la discipline. C'est ce que fit Curély, et jamais chef ne fut mieux écouté, mieux obéi, plus craint, plus estimé et plus aimé.

Son nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Étoile côté sud. Tant qu'a vécu un de ses contemporains, ce nom presque ignoré aujourd'hui de la foule, a été prononcé avec admiration. Et il y a peu d'années qu'un des derniers survivants parmi ses compagnons

d'armes, le général de Lawœstine, en parlait avec une vive et sincère émotion. Ainsi en parlaient toujours le général Édouard Colbert dont il avait été l'aide de camp, les généraux Bro et de Brack qui avaient été ses amis et ses compagnons, le général Gusler, sous-officier avec lui au 7e de hussards, tous ceux enfin qui l'avaient vu à l'œuvre.

Le récit de sa vie, simplement et brièvement écrit par lui-même pour ses fils, fera mieux connaître le caractère de Curély qu'un portrait dessiné par qui ne l'a pas connu. Il semble pourtant que ce caractère puisse être esquissé en quelques larges traits. Une droiture inflexible, un sentiment de sa valeur personnelle poussé jusqu'à la fierté, jusqu'à l'orgueil même dans la belle acception de ce mot, mais voilé dans la vie ordinaire par une incroyable timidité; un esprit sérieux, positif et pratique, n'employant son temps et sa peine qu'à ce qui lui présente un but d'utilité réelle; une sévérité tempérée dans le service par la justice et la bonté, dans l'intimité par la tendresse; en dehors du combat, chef soucieux des détails, attentif et vigilant, estimant avec Frédéric II qu'un cheval doit être soigné comme s'il valait un million, et mieux que Frédéric, jugeant que la vie d'un homme vaut encore davantage; dans le combat, soldat ardent, audacieux, téméraire même, mais en connaissance de cause et toujours pour de bonnes raisons, pensant alors avec Frédéric qu'il faut se servir d'un cheval comme s'il ne valait qu'un sou, et d'un homme comme si sa vie ne comptait pour rien quand il s'agit du salut de tous; enfin, n'étant pas seulement, par un mélange de prudence et d'audace, le type du cavalier léger, mais offrant surtout par ses brillantes et solides qualités le modèle de l'honnête homme, du vaillant soldat et du chef incomparable.

FOURNIER-SARLOVÈZE

La généralité et l'étendue des aptitudes n'est pas toujours pour un homme la cause d'une incontestable supériorité, et la solidité des connaissances acquises peut s'ajouter à l'éclat des qualités naturelles sans assurer le premier rang à celui qui jouit de ce double avantage. Ce qui constitue l'homme vraiment supérieur, c'est l'équilibre entre l'esprit, le caractère et le jugement, c'est l'application persévérante des facultés naturelles ou acquises à la poursuite d'un but unique et déterminé, et non la dépense désordonnée, autrement dit le gaspillage de ces facultés abandonnées au hasard d'une volonté capricieuse. Qu'a-t-il manqué à certains hommes exceptionnellement doués pour devenir les premiers de tous ? Un rien en apparence, une chose essentielle en réalité : la mesure. A ce point de vue, la vie du lieutenant-général Fournier-Sarlovèze m'a paru intéressante à étudier.

Dans la troupe incomparable appelée à jouer le grand drame militaire de la Révolution et de l'Empire, Fournier ne figure pas parmi les premiers sujets. Général de cavalerie, il ne saurait être placé sur la ligne des Murat, des Lasalle, des Kellermann, des Montbrun, voire même des Grouchy, des d'Hautpoul, des Curély, des Milhaud, des Pajol... Nous le verrons pourtant dans certaines circonstances s'élever au niveau des plus illustres. Il posséda un ensemble de qualités brillantes tel que chez nul autre peut-être il ne s'en rencontra de pareil ; mais en affichant ces qualités avec ostentation, il se créa des ennemis et se suscita des envieux, et pour avoir visé à des réputations trop diverses, il manqua peut-être la vraie gloire.

Certes, pour devenir un général de cavalerie, il ne nuit pas d'être un beau et élégant cavalier, de tirer le pistolet avec une précision de coup d'œil et une sûreté de main incomparables,

d'être brave et entraînant, de savoir parler plusieurs langues, de s'exprimer avec élégance et facilité, de se montrer au besoin éloquent, de posséder une voix superbe. Il n'y a même pas de mal à être un musicien distingué, un causeur aimable dans les salons, un adversaire redoutable dans un duel; mais celui qui se complaît à faire étalage de ses talents, de son adresse, de son éloquence, de ses aptitudes artistisques, risque d'acquérir comme personnage excentrique une notoriété qui nuit à sa réputation sérieuse.

Tel fut le cas du lieutenant-général comte Fournier-Sarlovèze. Commencée en 1792, terminée en 1813, sa carrière active (je ne parle ici que du temps de guerre) a subi d'assez fréquentes interruptions. Si écourtée qu'ait été cette carrière, elle présente des phases dont le souvenir suffit pour justifier l'admission du général Fournier dans une galerie des cavaliers illustres. Je m'attacherai donc surtout à faire ressortir l'éclat de ces phases intermittentes en ne disant des excentricités attribuées au personnage que ce qui sera nécessaire pour l'intelligence de son caractère.

Fournier (François) était né le 6 septembre 1773 à Sarlat, petite ville du Périgord, aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture dans le département de la Dordogne. Le nom de *Sarlovèze* lui fut octroyé, sur sa demande, par le roi Louis XVIII, comme nous le verrons plus tard. Son origine était des plus modestes. Il montra de bonne heure de telles dispositions que son père, quoique très peu fortuné, n'hésita pas à lui faire donner une instruction dont il sut profiter, au point de parler plus tard le latin aussi bien que le français, ce qui lui valut en Espagne, auprès des Espagnols eux-mêmes, la réputation d'un général de caractère assez étrange, car il affectait de ne parler et de n'écrire qu'en latin aux évêques, aux prêtres et aux moines. En même temps que le latin il apprit le plain-chant, et sa jolie voix faisait aux offices religieux le bonheur des fidèles de Sarlat. Il eut trois frères plus jeunes que lui qui tous les trois embrassèrent comme lui la carrière militaire. Le premier, Alphonse, est mort en 1848, colonel en retraite, le second, Aimé-Raymond, prit sa retraite en 1810 par suite de blessures et occupa une belle position dans les finances; c'est le seul des quatre frères qui ait fait souche et ses descendants sont aujourd'hui les héritiers du nom de Fournier-Sarlovèze. Enfin le plus jeune, devenu officier

dans les chasseurs à cheval de la garde, fut tué en 1813 à la bataille de Leipzig.

Quant à François, le futur lieutenant-général, il avait quinze ans lorsque, son instruction étant terminée, son père le plaça comme clerc dans l'étude d'un procureur de Sarlat où il s'initia avec une facilité sans pareille à la connaissance des lois et à la pratique des subtilités de la chicane. Un jour que le procureur était absent, un de ses clients vint pour lui demander une consultation sur une question des plus ardues et des plus compliquées. Fournier se fit expliquer l'affaire, rédigea la consultation demandée et la remit séance tenante au client. Celui-ci, au sortir de l'étude, rencontra le patron et lui fit compliment sur la science de son maître-clerc. Le procureur étonné lut la consultation, félicita le jeune Fournier pour le talent dont il avait fait preuve, et le pria en même temps de ne plus y revenir. François quitta alors Sarlat pour aller à Paris où un de ses parents tenait, dit-on, une étude de procureur; mais la vue des premiers cavaliers qu'il rencontra éveilla ses instincts guerriers, et il s'engagea : il avait à peine dix-sept ans. Peu de temps après, le Directoire exécutif du département de la Dordogne le présenta pour faire partie de la garde constitutionnelle de Louis XVI, composée de sujets ainsi désignés dans chaque département[1]. On sait que cette garde fut dénoncée comme un foyer d'aristocrates et licenciée par l'Assemblée législative. Le jeune François Fournier, qui n'avait guère plus de dix-huit ans, fut nommé, le 25 janvier 1792, sous-lieutenant au 9e régiment de dragons qui faisait partie de l'armée chargée, sous les ordres du général Montesquiou, de conquérir la Savoie. Fournier y fut promu, le 15 janvier 1793, au grade de lieutenant.

Une partie du 9e dragons était alors en garnison à Lyon. Fournier qui, à son arrivée au régiment, avait affiché des sentiments aristocratiques, ne tarda pas à se montrer des plus assidus aux séances du club des Jacobins et devint l'ami de Chalier, un des plus cruels parmi les proconsuls envoyés par la Convention dans les départements. A la tête d'un détachement il défit, le 19 mai, une colonne d'insurgés et lorsque le parti de la contre-révolution l'em-

1. Voir la notice sur Murat, page 383.

porta dans Lyon, il faillit partager le sort de son ami Chalier incarcéré, jugé et mis à mort par les royalistes. Il en fut quitte pour quelques mois de prison et parvint à s'échapper un peu avant l'entrée des troupes républicaines dans Lyon. Les représentants du peuple qui prirent possession de la malheureuse cité le nommèrent, en récompense de sa conduite patriotique, au grade de chef d'escadron le 12 septembre 1793 (il avait juste 20 ans!), mais ils ne le laissèrent pas au 9e dragons, où il s'était fait trop d'ennemis, y compris le chef de brigade Beaumont, et l'envoyèrent au 16e régiment de chasseurs à cheval qui se trouvait alors dans le Nord et avait été récemment formé avec les *Chasseurs normands*. Il y eut pour colonel le fameux Bertèche[1], connu pour ses opinions jacobines et se fit remarquer, à l'instar de ce personnage, par l'exagé-

1. Une des plus curieuses figures militaires de ce temps où l'on en vit de si extraordinaires. Né en 1764, engagé en 1779 (à l'âge de quatorze ans et demi) à la légion de Lauzun (6e hussards), sous-lieutenant le 21 janvier 1781, quitte le service au mois de septembre 1788 pour cause de santé, admis comme gendarme dans la compagnie écossaise de la maison du Roi, lieutenant de gendarmerie le 18 juin 1791, reçoit à la bataille de Jemmapes quarante et un coups de sabre en chargeant avec la cavalerie et en sauvant la vie au général Beurnonville, admis solennellement par la Convention dans sa séance du 6 mars 1793 sur le rapport de Joseph Chénier, decoré d'une couronne de chêne et d'un sabre d'honneur, embrassé par le président de l'Assemblée, Dubois-Crancé, au milieu d'acclamations enthousiastes. Nommé le 7 mars lieutenant-colonel de la 1re division de gendarmerie et immédiatement après colonel du 16e chasseurs à cheval, rejoint l'armée du Nord, est nommé au mois de mars 1794 général commandant l'école de Mars, installée aux Sablons. Cette école ou plutôt ce camp comprenait environ 4,000 jeunes gens soumis au régime le plus dur. Très dévoué aux jacobins depuis la séance dans laquelle la Convention l'avait comblé d'honneurs, le général Bertèche s'efforça d'inspirer leurs principes à ses élèves. Lors des événements du 9 thermidor, il se préparait a marcher avec le personnel de l'école au secours de Henriot et de Robespierre contre la Convention. Des membres de l'Assemblée, envoyés au camp des Sablons, parvinrent à détourner cette jeunesse et à l'amener avec eux pour défendre la cause opposée. Mais bientôt, dociles de nouveau à la voix de Bertèche, ils tournèrent leurs canons contre le Palais des Tuileries où siégeait la Convention. Cette Assemblée n'eut pas l'air de s'en apercevoir et envoya ses remerciements aux élèves de Mars pour être venus à son secours. Puis, pendant l'interruption de la séance, Barras, qui commandait les troupes, s'avisant que ces jeunes gens n'avaient rien pris dès le matin, fit réquisitionner chez les traiteurs des environs de quoi leur donner à diner; on vit arriver dans le Jardin des Tuileries des voitures chargées de pâtés, de pains, de bouteilles de vin, etc. Or les élèves de Mars étaient soumis d'habitude au régime le plus spartiate, ne recevant que tous les cinq jours une ration de lard rance, vivant les autres jours de pain et de légumes, et ne buvant que de l'eau pure. La munificence de la Convention gagna leurs cœurs et, tournant la bouche de leurs canons vers l'extérieur, ils redevinrent les soutiens de l'Assemblée dont ils assurèrent le triomphe. L'École fut cependant supprimée trois mois après et Bertèche alla reprendre le commandement de son régiment envoyé dans l'Ouest. Blessé grièvement le 1er octobre 1795, il rentra dans ses foyers, devint commandant d'une compagnie de vétérans, fut retraité au mois de septembre 1806, reprit du service pendant les Cent-Jours comme commandant en second de la place de Sedan, fut de nouveau et définitivement retraité après la seconde Restauration et mourut à

ration de ses opinions. Il s'était donné tout entier avec une ardeur extrême à la cause de la Révolution qui seule pouvait satisfaire son ambition en le tirant de l'obscurité à laquelle sa naissance l'aurait condamné sous l'ancien régime.

Voici à cet égard une anecdote bien significative.

On raconte que, parvenu au grade de colonel et appelé à Sarlat, Fournier revêtu de son splendide costume de hussards tout galonné d'or alla faire visite à son ancien patron, le procureur. « — Comme tu es beau! s'écria celui-ci, qu'es-tu donc devenu? — Je suis devenu, lui répondit Fournier, ce qu'était M. de Campagne avant la Révolution. » Or, la famille de Campagne était la première du pays et la seule qui, avant 1789, fût en position de fournir des colonels. Fournier saluait dans la Révolution le grand bouleversement qui avait détruit à son profit le monopole des Campagne et de leurs pareils... Avec sa violence et son ardeur, il poussait cette Révolution à ses dernières conséquences : il en résulta pour lui de fréquentes querelles au 16e chasseurs et, après la réaction du 9 thermidor, des dénonciations qui n'étaient peut-être que des représailles. Il en fut la victime et, le 24 novembre 1794, le représentant du peuple Gillet, qui avait remplacé Saint-Just à l'armée de Sambre-et-Meuse, prononçait sa destitution.

Sur ses réclamations instantes, Fournier fut réintégré au mois d'avril 1795 dans les cadres de l'armée, mais maintenu en non-activité. Cette première interruption de sa carrière militaire dura près de trois ans, pendant lesquels aucun document ne me fournit de renseignements sur son compte et sur la manière dont il vécut.

Quoi qu'il en soit, il se trouvait ou se rendit à Paris lors du coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), dirigé par les membres de la majorité républicaine du Directoire contre leurs collègues Barthélemy et Carnot et la majorité réactionnaire des

---

Sedan le 7 janvier 1839, entouré, dit son biographe, de l'estime de ses concitoyens. C'était pourtant, s'il faut s'en rapporter au dossier de Fournier, un assez drôle de chef de corps. Ayant vendu à Fournier un ceinturon et une giberne, il l'accusa de lui avoir volé ces objets. Fournier, quoique son subordonné, le provoqua, et ils partirent ensemble pour aller se battre, mais, chemin faisant, Bertèche se ravisa et entra dans un bureau de police d'où il ressortit avec des agents qui, sur sa réquisition, arrêtèrent Fournier et le conduisirent en prison. Quelles mœurs !



conseils législatifs (Anciens et Cinq-Cents). L'exécution militaire de ce coup d'État avait d'abord été destinée à Hoche, pacificateur de la Vendée, vainqueur de Neuwied, général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, nommé ministre de la guerre. A la demande des trois directeurs Barras, La Reveillère-Lépeaux et Merlin, Hoche avait dirigé sur Paris deux divisions de son armée, dont une de chasseurs à cheval, commandées par le général Richepanse, sous prétexte d'envoyer des renforts en Vendée ; mais sa nomination avait été annulée comme illégale et, sur les vives réclamations élevées dans les conseils, les divisions Richepanse s'étaient arrêtées en dehors de la zone interdite aux troupes par la Constitution. Malgré ses opinions républicaines, Hoche ne pouvait être l'homme d'un coup d'État, dût-il avoir pour objet le triomphe de la cause républicaine. Ce rôle fut réservé à Augereau, envoyé tout exprès à Paris par le général Bonaparte, sous prétexte d'y porter les adresses révolutionnaires de l'armée d'Italie. Augereau fut nommé par la majorité du Directoire au commandement de la 17e division militaire, dont le chef-lieu était à Paris. Un grand nombre d'officiers sans fonctions, espérant à la fois voir se réaliser leurs rêves politiques et retrouver les positions qu'ils avaient perdues, s'empressèrent d'aller lui offrir leurs services, qui furent acceptés. Fournier était du nombre de ces officiers : il avait tout pour plaire à Augereau, partageant les idées jacobines dont le général faisait alors étalage aussi bien que l'ostentation de manières qui, malgré son origine, donnait à cet ancien faubourien de Paris, beau et brave soldat d'ailleurs, des allures de magnificence. Augereau prit Fournier pour un de ses aides de camp[1]. Le coup d'État réussit à merveille : Augereau fit entrer brusquement dans Paris les chasseurs de Richepanse[2] et désarma la garde des conseils : il ne prit d'ailleurs aucune part aux proscriptions qui marquèrent le triomphe de Barras et de ses collègues.

Nommé, en récompense du service capital qu'il avait rendu au Gouvernement, général en chef de l'armée d'Allemagne, Augereau emmena Fournier avec lui et le fit nommer au grade de chef de

1. Cette nomination est datée du 18 août 1797.
2. Et non pas les hussards comme il est dit ou plutôt chanté dans une opérette bien connue.



brigade pour commander le régiment provisoire des guides de cette armée créé à l'instar de ceux de l'armée d'Italie, mais sur un plus grand pied, car Augereau, qui réunissait sous son commandement les anciennes armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, étalait à Strasbourg où se trouvait son quartier général un faste qui étonnait les populations et provoquait le rire des soldats. Doré sur toutes les coutures[1], entouré d'un nombreux état-major, escorté par ses guides au brillant uniforme, il fatigua bientôt tout le monde et se montra profondément incapable de remplacer à la fois Moreau et Hoche. Le Directoire, qui ne lui avait donné le commandement de l'armée d'Allemagne que pour se débarrasser de lui et des craintes inspirées par son ambition, le relégua à la division des Pyrénées-Orientales. Avec lui s'évanouirent les espérances de tous les officiers qui s'étaient attachés à sa personne. Presque toutes les nominations qu'il avait faites furent annulées par le Gouvernement. Fournier conserva cependant son grade de chef de brigade. Il avait, d'ailleurs, rendu à l'armée d'Allemagne comme président du conseil de guerre des services sérieux, mais, tout en lui laissant son grade, le ministre se refusa à lui donner un commandement. Mis en non-activité le 28 février 1798, il fut nommé définitivement chef de brigade le 23 mai et placé à la suite du 4e hussards le 24 septembre suivant, puis le 25 février 1799 au 8e hussards. Il était détaché à Marseille pour présider le conseil de guerre de la division et le général Quentin, constatant son aptitude à ces fonctions, demandait avec instance à le conserver, vu les affaires importantes qu'avaient à juger en ce moment les conseils de guerre.

Le commandement du 12e hussards était vacant, Fournier le demanda ; le ministre le lui refusa, alléguant qu'il n'avait pas assez l'habitude du commandement pour être placé à la tête d'un régiment. Je trouve à cette occasion dans les notes qui m'ont été remises sur le général Fournier un fait tellement extraordinaire que je ne saurais accepter la responsabilité de son exactitude ; mais, s'il n'est pas vrai, il donne du moins l'idée de ce qu'était le

---

1. Il avait de l'or jusque sur ses bottes, dit le maréchal Gouvion Saint-Cyr dans ses *Mémoires*.



personnage auquel on a pu de bonne foi l'attribuer : il me semble d'ailleurs qu'on n'inventerait pas une aventure de ce genre. Enfin il faut tenir compte des temps et se rappeler qu'en 1799, au milieu des désastres qui se succédaient sans relâche aux armées et des agitations qui troublaient la tranquillité publique à l'intérieur, le gouvernement du Directoire avait perdu toute autorité. On raconte donc que, résolu à obtenir malgré tout le commandement du 12e hussards, Fournier se fit faire un habillement complet de chef de brigade de ce régiment, dolman marron, pelisse et hongroise bleu céleste, le tout galonné d'or, et se rendit à Bordeaux où était caserné le 12e hussards. Il alla le matin au quartier, pendant que le régiment était à la manœuvre, choisit le plus beau cheval parmi ceux qui restaient à l'écurie, le fit seller et brider, le monta et arriva au galop sur le terrain où un officier supérieur faisait manœuvrer le régiment. Il prit le commandement et se montra en quelques minutes, si beau cavalier, si plein d'entrain, si familiarisé avec toutes les évolutions, qu'en revenant de la manœuvre, officiers et hussards ne juraient plus que par lui. Tout le régiment le demanda pour chef et sa nomination au commandement du 12e hussards fut définitivement signée par le Directoire, le 23 mai 1799. Il faut probablement rabattre beaucoup de ce récit tel qu'il nous est transmis par la tradition. Le 12e hussards, dont une forte partie avait été capturée par les Anglais en 1796 sur les bâtiments qui transportaient en Irlande l'armée expéditionnaire de Hoche, était réduit à 9 officiers, 189 hommes et 160 chevaux présents au commencement de 1799 [1] et ne se trouvait sans doute guère en état d'évoluer sur le terrain de manœuvre de Bordeaux. Ce qui paraît probable, c'est que le personnel du régiment, séduit par l'entrain et l'extérieur brillant de Fournier, toujours charmant lorsqu'il voulait plaire, le demanda pour chef de brigade. De pareilles démarches n'étaient pas rares à cette époque.

Quoi qu'il en soit, le 12e hussards, appelé à tenir garnison aux environs de Paris, reconstitué et complètement remis sur pied, était tout prêt à entrer en campagne lorsque Bonaparte, revenant d'Égypte et devenu chef de l'État, organisa l'armée de réserve.

---

1. Historique du régiment.



Ce régiment fut un des premiers désigné pour en faire partie. Passé en revue le 18 mars 1800 au Champ de Mars par le général Berthier, nommé commandant en chef de l'armée de réserve, il partit le 22 pour Dôle avec 386 chevaux seulement[1]. Il y resta pendant tout le mois d'avril et le commencement du mois de mai. C'est dans cette ville et aux environs que s'organisait, sous les ordres du général Harville[2], la cavalerie de l'armée de réserve. A la date du 19 mai, le 12ᵉ hussards était fort de 596 cavaliers; il avait été désigné pour former avec le 21ᵉ chasseurs, qui en comptait 528, la brigade du général Rivaud, attachée à l'avant-garde. Cette avant-garde était placée sous les ordres de Lannes, arrivé de Paris avec le premier Consul, et comprenait, outre la cavalerie de Rivaud, la division Watrin, la brigade Mainoni, soit en tout 6,821 hommes d'infanterie, 1,124 de cavalerie et 18 pièces d'artillerie. Elle s'engagea le 15 mai sur la route du Saint-Bernard. Par suite d'un malentendu, la brigade de cavalerie avait été laissée à Martigny. Le chef de brigade Fournier accompagnait seul l'avant-garde avec 100 hussards de son régiment. Après un séjour de six heures à l'hospice du Saint-Bernard, Lannes commença la descente. Quelques avant-postes autrichiens qui occupaient Étroubles en furent chassés. Lannes occupa le 16 la ville d'Aoste. Continuant sa marche, il arriva, le 18 mai, une heure avant la nuit devant Châtillon; il y trouva l'ennemi au nombre de 1,000 hommes en bataille sur les hauteurs avec quatre pièces de canon. Il fit enlever le village à la baïonnette par les grenadiers de la 22ᵉ légère et donna au détachement du 12ᵉ hussards l'ordre de charger. « A leur tête, dit Berthier dans une lettre à Bonaparte, était le chef de brigade Fournier, dont la rare intrépidité mérite les plus grands éloges[3]. Les généraux Watrin, Mainoni et tous les officiers d'état-major, ajoute Berthier, ont aussi chargé. Nous avons fait

---

1. Situation des corps de l'armée de réserve au 16 avril.
2. Harville (Louis-Auguste-Juvénal des Ursins), officier de l'ancienne armée, rallié aux idées nouvelles. Compromis dans la défection de Dumouriez, ancien commandant de la cavalerie de Sambre-et-Meuse en 1795, inspecteur général de cavalerie, il céda le commandement effectif de la cavalerie de l'armée de réserve à Murat, devint sénateur, écuyer de l'impératrice Joséphine; mort en 1815, pair de France.
3. Berthier à Bonaparte. Aoste, 19 mai.

300 prisonniers, tué ou blessé 100 hommes, pris deux pièces de 4 et quatre caissons chargés de munitions. »

Ici commence pour Fournier une de ces intermittences si brillantes et si courtes qui ont marqué sa carrière accidentée. Ici commence également pour le 12e hussards une période glorieuse et pour l'armée de réserve une série de succès éclatants. La ville et le fort de Bard se dressent comme un obstacle invincible, barrant la vallée de la Dora-Baltea. Une tentative d'escalade échoue : il n'y a pas un instant à perdre si l'on veut déboucher dans les plaines du Piémont avant que les renforts arrivent aux Autrichiens. Lannes laisse aux divisions qui le suivent le soin de s'emparer du fort de Bard et s'engage avec son infanterie dans le sentier difficile pratiqué au milieu des rochers sur la montagne d'Albaredo. La brigade de cavalerie le suit avec des peines inouïes, les cavaliers tenant leurs chevaux par la bride. Quant à l'artillerie, bien que la ville de Bard ait été enlevée et qu'on soit maître de la route, il est impossible de la faire passer. On l'a essayé pour une pièce : sur onze canonniers, un a été tué et neuf blessés. Sans attendre cette artillerie, Lannes culbute en avant de Carema, le 21 mai, une troupe ennemie forte de 1,500 hommes d'infanterie, 200 cavaliers et deux pièces de canon. Le 22, il enlève de vive force, après deux heures de combat, la ville et la citadelle d'Ivrée, défendues par 6,000 hommes. C'est là une affaire d'infanterie menée avec l'audace et l'intrépidité qui caractérisent le commandant de l'avant-garde. La cavalerie, d'ailleurs, ne l'a pas encore rejoint : arrivé là, Lannes ne peut continuer sans son artillerie et sans ses caissons de munitions. Enfin, grâce à l'heureuse témérité de Marmont qui commande l'artillerie de l'armée, plusieurs canons traînés par les artilleurs, les roues et toutes les ferrures enveloppées de paille et de torons de foin, franchissent pendant la nuit, sur la route couverte de fumier, le passage périlleux battu par le fort de Bard, et Lannes, muni de cette artillerie reprend sa marche en avant. L'ennemi s'était retranché dans une forte position derrière la Chiusella. Il y avait là 6,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie dans un camp dont le front était hérissé de redoutes et de bouches à feu. Le pont était enfilé par quatre pièces de canon. Il fut enlevé par la 6e légère, repris par l'ennemi et définitivement conquis par

la 22e, après une lutte acharnée : l'ennemi en déroute s'enfuit sur les hauteurs, et 4,000 cavaliers tombèrent au galop sur nos troupes victorieuses qui soutinrent à la baïonnette ces charges avec le plus grand sang-froid, jusqu'à ce qu'enfin le 12e hussards et le 21e chasseurs, débouchant sur le champ de bataille, vinssent à leur tour charger la cavalerie ennemie. Dans cette action vigoureuse, menée avec entrain par les deux régiments de la brigade Rivaud, la déroute des Autrichiens fut complète. Plus de deux cents chevaux du seul régiment des dragons de Latour (carabiniers) restèrent sur le terrain ; les Autrichiens eurent 5 officiers, dont le général Palfi, commandant leur cavalerie, et 500 hommes hors de combat. La perte des Français s'éleva à environ 300 hommes tués ou blessés.

Le 28 mai, Lannes entrait avec son avant-garde à Chivasso : le premier Consul vint en passer la revue. Arrivé devant le 12e hussards, il félicita le chef de brigade Fournier sur sa bravoure et sur la brillante conduite de son régiment, à l'impétuosité duquel était due la première victoire de l'armée. Il lui ordonna de dire à ses hussards que la cavalerie allait être réunie et qu'à la première bataille, il voulait qu'elle chargeât la cavalerie autrichienne pour lui ôter sa morgue et la prétention qu'elle avait d'être bien supérieure à la nôtre en manœuvres et en bravoure. C'est pourtant de ce jour que date la profonde antipathie de Bonaparte à l'égard de Fournier et la haine invétérée que celui-ci voua au premier Consul. Bonaparte ne rencontrait déjà plus guère de contradicteurs : on l'écoutait plutôt qu'on ne discutait avec lui. Fournier, de son côté avait l'habitude de ne jamais revenir sur une opinion émise par lui, et le ton tranchant avec lequel il soutenait ses assertions lui avait déjà fait plus d'un ennemi. Il se montra particulièrement cassant dans une conversation relative au peuple romain et à la constitution républicaine qui avait assuré la grandeur de ce peuple jusqu'au jour où l'établissement de l'empire avait commencé pour lui l'ère de la décadence. « A vous entendre, lui dit Bonaparte, on croirait que vous êtes encore sur les bancs du collège », et il lui imposa silence assez sèchement.

Cependant le mouvement de Lannes sur Chivasso n'avait été qu'une feinte tendant à tromper l'état-major autrichien et à lui

faire croire que l'armée de réserve se dirigeait sur Turin. Laissant seulement un escadron du 12[e] hussards et une demi-brigade pour garder le pont de la Dora-Baltea, Lannes se dirige à marches forcées sur Pavie où il s'empare de 200 bouches à feu, 8,000 fusils et d'approvisionnements de toutes sortes destinés à l'armée autrichienne. Pendant que Murat, après avoir pris possession de Milan où Bonaparte avait fait son entrée, cherchait à franchir le Pô à Plaisance, Lannes se portait sur Belgiojoso, passait avec la division Watrin sur un pont volant, et engageait un violent combat à la suite duquel les troupes autrichiennes étaient rejetées au delà de Stradella. Le passage s'opérait avec lenteur et difficulté par suite d'une crue subite du Pô, en sorte que le 8 juin au soir, il ne se trouvait sur la rive droite du fleuve que la division Watrin et la division Chambarlhac, commandée par le général Victor, avec un peu d'artillerie et 200 chevaux du 12[e] hussards. Le général autrichien Ott, accouru aussitôt après avoir reçu la capitulation de Gênes, occupait avec 13,000 hommes d'infanterie, 1,400 chevaux et une nombreuse artillerie la position formidable de Casteggio, en avant de Montebello où étaient ses réserves. Mais Lannes n'était pas homme à reculer devant un tel déploiement de forces, et la lutte s'engagea le 9 au matin avec une extrême vigueur. Cédant à l'impétuosité d'une première attaque, les Autrichiens sont repoussés de Casteggio. Ils reviennent en nombre : le bourg est pris et repris plusieurs fois. Cependant, malgré les efforts inouïs des généraux, qui combattaient en soldats, malgré la ténacité de l'infanterie, malgré l'aplomb de l'artillerie qui tenait bon à vingt pas de la ligne des tirailleurs, malgré les charges incessantes et audacieuses de Fournier avec le 12[e] hussards, la division Watrin allait succomber sous le nombre lorsque, redoublant de vitesse au bruit de la lutte, Victor accourut avec la division Chambarlhac. D'un commun accord, Lannes et Victor prirent les dispositions nécessaires pour renouveler l'attaque. A droite, au centre, à gauche, l'ennemi plie de toutes parts devant ce nouvel assaillant. Les troupes de Lannes un instant reposées reviennent à la charge, et toutes les positions de l'ennemi sont enlevées. La bataille était gagnée et devait valoir plus tard au maréchal Lannes le titre de duc de Montebello. Le 12[e] hussards s'y était couvert de gloire.

Une bonne partie du succès était due à la persévérance et à l'audace avec lesquelles il avait multiplié ses charges pour arrêter l'ennemi.

Toute la cavalerie fut alors réunie sous les ordres de Murat, mais sans agir en masse. La brigade Rivaud, toujours composée du 12ᵉ hussards et du 21ᵉ chasseurs, formait l'extrême droite de l'armée. Dans l'incertitude où les reconnaissances du 13 juin laissèrent Bonaparte sur la position des Autrichiens, cette brigade fut envoyée à Sale pour surveiller la route d'Alexandrie à Tortone. Elle était éclairée dans sa marche par un escadron du 12ᵉ hussards qui se rencontra d'assez bonne heure avec les éclaireurs de la colonne d'Ott, formant la gauche de l'armée autrichienne, et qui se replia devant des forces supérieures sur le gros de la colonne. Cependant la bataille suivait son cours. Les corps de Lannes et de Victor, après une résistance héroïque, refoulés sur San-Giuliano et couverts par les brigades de cavalerie Kellermann et Champeaux, battaient lentement en retraite. La division Monnier, amenée par Bonaparte, essayait à droite d'arrêter les progrès de la colonne de gauche des Autrichiens : elle était rejetée au nord de la route de Sale par Castel-Ceriolo ; les Autrichiens occupaient ce dernier village. La garde consulaire essayait un instant d'arrêter le torrent ; elle succombait à son tour : la bataille semblait perdue, lorsque Desaix survint avec la division Boudet. Une nouvelle ligne fut formée. Les grenadiers autrichiens vainqueurs s'avançant en colonne sur la route de San-Giuliano sont arrêtés par le feu subit de 18 canons, attaqués de front par la division Boudet et vigoureusement chargés en flanc par Kellermann et sa cavalerie. Cette heureuse charge change la face des choses : toute la ligne française s'avance d'un mouvement irrésistible ; Kellermann tombe sur la cavalerie de Pilati, qui flanquait la gauche des grenadiers, et la disperse. Cette cavalerie va se reformer à l'extrême gauche à l'abri des troupes d'Ott. Les grenadiers et les chasseurs de la garde consulaire chargent sur elle. Au même moment, la brigade Rivaud débouchait sur le champ de bataille. Ott, après avoir perdu l'occasion de tomber sur le flanc de la ligne française, battait en retraite, et Castel-Ceriolo était réoccupé par la division Monnier. Le 12ᵉ hussards, qui tenait la tête de la brigade Rivaud, marchait en colonne

par peloton sur la route. Son chef de brigade Fournier se lance au galop sur la cavalerie de Pilati au moment où la garde consulaire abordait cette cavalerie. Le 21e chasseurs appuie le mouvement. Cette charge brillante entraîne la déroute de la cavalerie autrichienne qui franchit le ravin du Fontanone et, tombant en désordre sur son infanterie, abandonne le champ de bataille. Les deux régiments de la brigade Rivaud bivouaquèrent sur les bords du Fontanone, les chasseurs à droite, les hussards à gauche de la grande route sur laquelle ils avaient chargé. Les rapports officiels et le bulletin laissent à la garde consulaire tout l'honneur de cette charge, par laquelle s'était terminée la bataille. La part de gloire qui devait légitimement revenir à Fournier et au 12e hussards fut confisquée au profit d'Eugène Beauharnais et de Bessières[1].

La convention d'Alexandrie, conséquence de la victoire de Marengo, suspend les hostilités, et l'armée de réserve est fondue dans l'armée d'Italie réorganisée sous les ordres de Masséna, bientôt remplacé par Brune. Cette armée comprend cinq corps, dont l'avant-garde commandée par Delmas, la droite sous les ordres de Dupont, le centre sous ceux de Suchet, la gauche commandée par Moncey, la réserve par Michaud.

A chacun de ces corps est attachée une brigade de cavalerie légère. La réserve de cavalerie, sous les ordres de Davout, comprend la division de dragons de Rivaud et la division de grosse cavalerie de Kellermann. La brigade des 12e hussards et 21e chasseurs, passée sous le commandement du général Henry, forme la cavalerie du corps de Moncey, c'est-à-dire de la gauche de l'armée. Le 12e hussards est plus particulièrement attaché à la division Boudet.

La première opération importante de l'armée d'Italie, après la rupture de l'armistice, est le passage du Mincio, le 24 décembre 1800. Par suite d'un malentendu et du défaut de direction, le corps de Dupont passe seul à Pozzolo sur la rive gauche et se trouve un instant très compromis; il est dégagé par l'intervention

1. Les plans de la bataille de Marengo, conservés au Dépôt de la guerre, ne laissent aucun doute sur la charge de la brigade Rivaud. Sur le troisième de ces plans, le 12e hussards est figuré en colonne par pelotons sur la route, abordant la cavalerie autrichienne et suivi du 21e chasseurs. Le tracé de la situation des troupes est également positif.

spontanée de Suchet et d'une partie de la réserve de cavalerie amenée par Davout. Le lendemain, 24 décembre, le corps de Moncey passe tranquillement le Mincio à Mozembano sous la protection d'une nombreuse artillerie. Un escadron du 12e hussards fut envoyé dans la nuit du 25 au 26 décembre sur Villa-Franca; il s'empara de ce village où il fit 300 prisonniers dont un capitaine, un lieutenant et vingt-cinq dragons de l'empereur, et prit tous les chevaux, armes et bagages. De là il poussa une reconnaissance jusqu'à Santa-Lucia sur la route de Vérone, dans laquelle il prit encore quelques chevaux. Cet escadron était commandé par le capitaine Fournier, l'aîné des trois frères du chef de brigade, lequel fut nommé à cette occasion chef d'escadron par le général en chef Brune, nomination que le premier Consul refusa plus tard de ratifier, le capitaine Fournier n'ayant alors que dix-huit mois de grade. Les deux autres frères Fournier se trouvaient aussi au 12e hussards à ce même moment; le troisième frère était capitaine et le dernier, lieutenant.

Dans le mouvement opéré par Moncey en remontant l'Adige jusqu'à Trente pour rejoindre l'armée de Macdonald et revenir ensuite sur la Brenta, le 12e hussards ne cessa de former l'avant-garde et eut avec l'ennemi plusieurs engagements heureux.

En arrivant à Bassano, le général Moncey lança le chef de brigade Fournier avec son régiment à la recherche de l'ennemi sur les routes de Citadella et de Castel-Franco. S'acquittant de cette mission avec autant d'intelligence que de vigueur, Fournier se borna à envoyer un parti de 50 hussards sur la route de Citadella et se jeta avec 300 chevaux sur celle de Castel-Franco, où il avait appris que se trouvaient les bagages des Autrichiens et leur arrière-garde. Il rencontra, en effet, les premiers postes de l'ennemi à cinq milles au delà de Bassano, les chargea et les culbuta. Plusieurs corps de cavalerie et d'infanterie cherchèrent alors à envelopper les hussards. Fournier, divisant sa troupe en plusieurs pelotons, de manière à faire face partout, et déployant cette intrépidité dont il avait déjà donné tant de preuves, parvint à se faire jour et ramena tout son régiment avec quelques voitures de bagages, une centaine de prisonniers et vingt et un chevaux pris à l'ennemi.

L'armistice de Trévise, conclu le 16 janvier 1801, et le traité de

Lunéville signé le 9 février, mirent fin à la guerre. Le 12e hussards fit alors partie de l'armée d'observation du Midi commandée par Murat et fut envoyé d'abord dans les Abruzzes pour revenir ensuite dans les Marches d'Ancône. L'oisiveté succédant à une campagne active devint funeste à Fournier. Autant et plus que Lasalle avec lequel il s'était lié dans cette campagne de 1800, il fut l'original du type de hussard, ou plutôt *houzard,* tel que le comprenaient alors un grand nombre d'officiers, tel qu'il est resté travesti dans la tradition et tel que l'a si bien dépeint le général de Brack. Comme Lasalle, Fournier réunissait à une brillante valeur l'esprit le plus gracieux, les manières les plus élégantes, l'instruction la plus facile et la plus variée ; mais inférieur à son ami par l'éducation première, il tomba dans des travers, exagérés encore par la légende. Il se plaisait à donner à son régiment des allures tapageuses, et encourageait les hussards à chanter, pour égayer les marches, des couplets tels que ceux-ci qui formaient sa chanson favorite :

Les housards en campagne,
Rin tin tin,
Mang'nt les poul's et les chapons,
Laiss'nt les os pour les dragons [1],
Les housards.
L'amour a pris pour guide
Les housards.
Ils sont toujours en tirailleurs
Et les premiers au champ d'honneur,
Les housards.

Le colonel Fournier était de première force au pistolet. Ses seuls rivaux comme tireurs émérites, mais inférieurs à lui, paraît-il, étaient le général Junot et le commandant Donnadieu. On a raconté à ce sujet que, pour s'exercer ou pour faire montre de son adresse, il se plaisait à enlever d'une balle tirée à vingt pas une pièce de monnaie que son soldat d'ordonnance tenait au bout des

1. En général les chasseurs et les hussards marchaient à l'avant-garde, les dragons venaient derrière avec le gros de la colonne et ne trouvaient souvent rien dans les localités mises à contribution par l'avant-garde.



doigts ; on a raconté aussi que lorsqu'il voyait passer au galop un de ses hussards la pipe à la bouche, il lui brisait cette pipe entre les dents d'une balle de pistolet. Peut-être cela lui est-il arrivé une fois ou deux, ce qui serait déjà beaucoup ; la légende en a fait une habitude, mais rien ne prouve l'exactitude de la légende. Il en est de même de tous les duels qu'on lui attribue. Il est certain qu'il se battit nombre de fois. A une époque où les duels sérieux étaient aussi fréquents et où il suffisait des prétextes les plus futiles pour qu'on risquât dans des rencontres particulières, très souvent mortelles, une vie dont on faisait si bon marché sur les champs de bataille, le caractère tranchant de Fournier, ses allures autoritaires, son intolérance dans les discussions, ses succès auprès des femmes durent lui attirer plus d'une querelle, et le sentiment de sa supériorité appuyé sur un courage incontestable lui fit rechercher bien plutôt qu'éviter les occasions de prouver son adresse. Mais ici encore la légende lui a prêté plus d'une aventure qui rentre dans le domaine de la fable.

Ainsi l'histoire d'un duel en partie liée entre Fournier et un officier du nom de Dupont, duel qui aurait donné lieu dans l'espace de 19 ans à plusieurs rencontres dans lesquelles les deux adversaires furent chacun à son tour grièvement blessés, est trop accréditée pour être absolument inexacte ; mais les détails dont on a brodé cette histoire paraissent apocryphes, et l'adversaire opiniâtre de Fournier ne saurait évidemment être, comme on l'a affirmé, le général Dupont qui, après s'être montré le plus brillant divisionnaire de l'armée, termina tristement sa carrière active par la capitulation de Baylen ; Dupont était général de brigade lorsque Fournier n'était encore que capitaine, et lieutenant-général commandant l'aile droite de l'armée d'Italie, quand Fournier était colonel du 12ᵉ hussards. En outre, Dupont fut enfermé au fort de Joux de 1808 à 1814. Tout cela prouve avec quelle méfiance il faut accueillir les exagérations de la légende. Revenons donc à l'histoire.

Le 12ᵉ régiment de hussards fut passé en revue d'inspection, le 29 avril 1802, par le général Kellermann. Ce général trouva le régiment animé d'un excellent esprit, mais en très mauvais état sous le rapport de l'habillement et du harnachement. Les rudes campa-

gnes auxquelles le corps venait de prendre part n'expliquaient pas suffisamment cet état de choses. Quatorze mois s'étaient écoulés depuis la conclusion de la paix; c'est plus qu'il n'en aurait fallu à un chef actif et intelligent comme Fournier pour remettre les choses en état s'il s'y était appliqué, mais l'application n'était pas son fait. D'ailleurs, soit qu'il s'y fût rendu volontairement, soit qu'il y eût été appelé, Fournier se trouvait à Paris, où il se signalait au premier rang parmi les mécontents, ouvertement hostiles au gouvernement consulaire et cherchant à le renverser.

Fournier se montra des plus assidus auprès du général Moreau et, parmi les militaires de son entourage, un des plus prompts à lui conseiller des démarches compromettantes. On était loin encore, il est vrai, du moment où Moreau, par ses relations avec Pichegru et ses entrevues vraies ou fausses avec les chefs des conjurés monarchistes, devait donner à Bonaparte un motif ou un prétexte pour le faire arrêter et juger; mais d'autres généraux, qui eurent l'adresse de ne pas se compromettre, conspiraient dès lors de la façon la plus active, et des circonstances assez peu connues empêchèrent seules ces menées d'aboutir à un résultat sérieux.

Il résulte de documents inédits et authentiques[1] que dans l'Ouest, où se trouvaient, à côté de l'armée destinée à pacifier la Bretagne et la Vendée, tous les régiments prêts à s'embarquer pour Saint-Domingue, une vaste conspiration fut ourdie. Le corps expéditionnaire de Saint-Domingue avait été formé de régiments de l'armée du Rhin, dans lesquels la popularité dont jouissait Moreau entretenait un esprit d'opposition contre Bonaparte et qui éprouvaient un vif mécontentement de se voir expatrier pour une guerre lointaine. Les ennemis du premier Consul pouvaient donc y recruter facilement des adhérents pour leurs projets d'insurrection qui furent acceptés avec enthousiasme. La conspiration qui se noua eut ses ramifications dans la garnison de Paris, mais le signal du soulèvement devait partir de la Bretagne et plus particulièrement de Rennes où se trouvait le quartier

1. *Mémoires inédits du général de Marbot*, ancien aide de camp de Bernadotte en 1802, devenu plus tard aide de camp des maréchaux Augereau, Murat, Lannes et Masséna. Mémoires dont l'obligeance de son petit-fils, M. le capitaine de Lassuchette, m'a permis en partie de prendre connaissance.



général de l'armée de l'Ouest. Bernadotte, Moreau, Lecourbe et d'autres personnages considérables furent-ils initiés à ces complots, ou bien les conjurés furent-ils simplement des subalternes, certains, en cas de succès, de rencontrer leur puissant appui? C'est ce qu'il est assez difficile de décider, mais en tout cas la participation des personnages que je viens de nommer, si elle fut effective, resta secrète, et le Gouvernement, tout en découvrant des indices assez significatifs pour savoir à quoi s'en tenir, manqua de preuves assez positives pour frapper des chefs qui avaient l'habileté de ne donner aucune prise sur eux. Le complot échoua par suite d'une délation et de l'activité déployée par le préfet d'Ille-et-Vilaine; quelques généraux et colonels furent arrêtés : on ne les jugea même pas, de peur de diminuer, en dévoilant des faits trop graves, la confiance qu'inspirait le Gouvernement, et l'on se contenta de les destituer. Bernadotte avait quitté Rennes pour se rendre à Paris; des papiers importants furent saisis dans la voiture d'un de ses aides de camp qui le précédait, et cette découverte eut pour conséquence plusieurs arrestations.

Quant à Fournier, la haine qu'il ressentait à l'égard de Bonaparte était parvenue à un tel degré de violence qu'il devait se mêler à toutes les entreprises dirigées contre le premier Consul, et comme il brillait par des qualités auxquelles la prudence restait complètement étrangère, il se signala lui-même aux poursuites du Gouvernement par l'intempérance de son langage. On lit dans un ouvrage assez curieux, très intéressant pour tout ce qui concerne l'antagonisme de Moreau et de Bonaparte pendant le Consulat, les *Mémoires d'un pair de France,* par Fabre de l'Aude[1], un jugement porté sur le colonel Fournier, jugement auquel j'emprunte quelques traits caractéristiques, sans rien changer au style démodé de l'auteur: « Fournier-Sarlovèze », dit Fabre de l'Aude, « réunissait les folies d'un élégant petit-maître à l'impétuosité d'un brave soldat. Sa tête était efféminée, son cœur possédait les qualités du militaire. Il voulait tour à tour plaire dans un salon et briller sur un champ de bataille. Tout ensemble Adonis et Achille, occupé également à se

1. C'est Mme Fabre de l'Aude qui répondit à Napoléon lui demandant au bal quand elle accoucherait de son vingt-cinquième enfant : « Quand vous voudrez, Sire. » (*Mémoires* de la duchesse d'Abrantès.)



faire aimer des femmes et respecter de son régiment, futile et profond, il ternissait ses belles qualités par de grands défauts... Fier et plein de franchise, il ne pouvait souffrir la simplicité extérieure de Bonaparte..... ; il était devenu l'ennemi d'un grand homme, car celui-ci ne témoignait aucune estime pour les futilités auxquelles lui, Sarlovèze, attachait tant de prix. Loin de dissimuler sa haine, il en faisait sans cesse parade ; il persiflait le pouvoir... »

Un jour dans une réunion nombreuse, Fournier se vanta d'avoir derrière lui toute la cavalerie de la garnison de Paris (il se faisait peut-être illusion à cet égard, car ses défauts et ses qualités même lui créaient plus d'envieux que d'amis) : et il prétendit que rien ne lui serait plus facile que d'enlever le premier Consul. Ce propos ne passa point inaperçu. Quelques jours après, s'étant rendu à l'Opéra, Fournier fit son entrée dans la salle pendant un entr'acte, salua de la main toutes les personnes de sa connaissance et, fixant un instant du regard la loge où se trouvait le premier Consul, il lui tourna le dos avec affectation sans le saluer. Un aide de camp vint lui intimer l'ordre de se rendre chez lui pour y garder les arrêts, il ne tint aucun compte de cet avertissement et assista au spectacle jusqu'à la fin; mais il est probable qu'il ne rentra pas chez lui, car l'ordre devait être donné de l'arrêter, et il avait certes dans Paris plus d'un domicile de passage à sa disposition. A partir de ce jour, il entra en lutte avec la police comme le gibier avec le chasseur, déployant toute l'énergie de son caractère et toutes les ressources de son esprit pour dépister les limiers qui le poursuivaient. Pendant quelque temps il put se dérober aux recherches ; mais un matin la maison où il avait trouvé un asile momentané fut cernée par les gendarmes et les agents, et lorsque ceux qui le cachaient se précipitèrent dans sa chambre pour l'avertir, il était trop tard ; la fuite était devenue impossible ; toutes les issues étaient fermées ; il essaya de sortir sous un déguisement, il fut reconnu ; il chercha à grimper dans la cheminée, la suie qui l'étouffait le força à descendre ; il voulut alors prendre ses pistolets pour défendre chèrement sa vie : ses amis les avaient cachés pour l'empêcher d'aggraver sa situation par un meurtre. Cependant, les agents, qui connaissaient sa force et son adresse, hésitaient à s'approcher de

lui ; il put encore se cacher dans le lit entre le sommier et le matelas, mais il suffoquait et finit par se rendre.

Les agents le conduisirent non pas en prison, mais à l'appartement particulier de Fouché, ministre de la police, où on l'enferma dans un salon. Fatigué de la lutte qu'il venait de soutenir, il s'étendit sur le sofa et s'endormit. Il fut réveillé par le ministre qui, lui posant la main sur l'épaule, lui demanda s'il était vrai qu'il se fût vanté d'avoir derrière lui toute la cavalerie de l'armée de Paris. Fournier ne répondit pas à cette question et, comme Fouché insistait, « laissez-moi dormir », dit le prisonnier en se retournant face au mur. On raconte à ce sujet que lors de la rentrée de Louis XVIII à Paris en 1814, le général Fournier, qui venait offrir ses services au roi et montait l'escalier des Tuileries, se croisa avec Fouché qui descendait : « Ah ! général, s'écria le rusé duc d'Otrante, si vous aviez bien voulu me répondre le jour où je vous questionnais au sujet de la cavalerie de la garnison de Paris, Sa Majesté serait installée dans ce palais depuis déjà douze ans... » Si ce fait, dont je trouve le récit dans des papiers de famille, n'est pas absolument vrai, il est du moins plausible, eu égard au caractère de Fouché.

Pour le moment, Fournier, n'ayant pas voulu répondre au ministre de la police, fut enfermé au Temple et mis au secret le 7 mai 1802, réformé par décret du 16 et remplacé dans le commandement du 12ᵉ hussards. En même temps que lui, fut incarcéré et destitué Donnadieu, chef d'escadron au 9ᵉ dragons, bien connu plus tard sous la Restauration comme général pour son zèle ultra-monarchique. Le secret ne dura que huit jours pour Fournier et sa captivité prit fin au bout de trois semaines. Le Gouvernement voulait évidemment éviter le retentissement d'un procès. Délivré de prison, mais maintenu en réforme et probablement invité à quitter Paris, Fournier disparut pendant deux années, qu'il passa sans doute à Sarlat. En tout cas, il ne paraît pas avoir été compromis en 1804 dans l'affaire de Moreau, car loin de partager la disgrâce des amis et partisans de l'ancien chef de l'armée du Rhin, il fut rappelé au service le 11 mai 1805 et nommé au commandement d'un corps de débarquement de 600 hommes qui devait accompagner l'expédition du contre-amiral Magon à la Martinique.

Il était autorisé à prendre lors du débarquement le titre d'adjudant-commandant. L'ordre portait que cette mission lui était confiée pour l'aider à se relever et à réparer le temps qu'il avait perdu. Le contre-amiral Magon partit de Rochefort avec deux vaisseaux pour rejoindre Villeneuve à la Martinique et lui porter les instructions de l'Empereur. Fournier et son détachement furent débarqués et prirent part à quelques expéditions dans les Antilles anglaises : ils assistèrent en outre à la grande bataille navale livrée par Villeneuve à l'amiral Calder, bataille qui aurait pu aboutir à une victoire sous un commandement plus ferme et dans laquelle les Anglais ne réussirent pas à empêcher la jonction de toutes les escadres destinées à débloquer Brest. Revenu au Ferrol, Villeneuve alla s'enfermer dans la rade de Cadix, ruinant ainsi toutes les espérances de Napoléon... Fournier fut alors débarqué sur l'ordre de Villeneuve et remis à la disposition du ministre de la guerre, qui lui prescrivit de se rendre à Orléans...

Très malheureux de l'oisiveté dans laquelle il était de nouveau relégué, il fit faire par des amis les plus vives démarches auprès de l'Empereur. Ces démarches aboutirent à le faire envoyer le 15 mai 1806 à l'armée de Naples en qualité d'adjudant-commandant. Il y arriva assez à temps pour assister au siège de Gaëte et prendre part à l'expédition de Masséna dans les Calabres ; mais ainsi placé loin du principal théâtre de la guerre, il n'avait qu'une bien faible chance de se relever de l'oubli où sa disgrâce l'avait plongé ; heureusement pour lui, il avait auprès de l'Empereur un ami qui, moins sensible que bien d'autres à ses excentricités et fin connaisseur en vraie bravoure, savait apprécier chez lui les qualités d'un brillant officier de cavalerie. Cet ami, l'illustre Lasalle, s'employa à le faire rentrer en faveur. Napoléon écoutait volontiers le général Lasalle, un des rares affidés à qui toute liberté de langage était accordée par lui. Sur ses instances, Fournier fut enfin appelé à la Grande-Armée et nommé, le 2 février 1807, adjudant-commandant, c'est-à-dire chef d'état-major de la belle division de cavalerie légère que commandait Lasalle. La deuxième phase de sa carrière militaire commençait après cinq ans d'interruption. Il ne réussit tout d'abord qu'à exciter de nouveau la colère de l'Empereur par des propos plus que violents qui lui



Général Fournier-Sarlovèze.


BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1894

échappèrent dans un repas d'officiers. Lasalle parvint encore à détourner le coup qui le menaçait. Napoléon, l'apercevant dans une revue, lui parla avec bienveillance : « Votre avenir est devant vous, lui dit-il, que je sois content de vous et vous retrouverez ce que vous avez perdu. » C'est du moins ce que raconte Fournier lui-même dans une lettre adressée à l'Empereur. Une autre version prête à celui-ci des paroles plus énergiques : « Colonel, aurait-il dit, il vous faut un baptême de sang pour mériter les épaulettes de général. » Quoi qu'il en soit, ces épaulettes lui furent enfin accordées après le combat de Guttstadt et la bataille de Friedland, par un décret du 25 juin 1807. Une décision du 16 juillet suivant lui conféra le commandement de la deuxième brigade de la 5e division de dragons, attachée sous les ordres du général Lorge au 5e corps de la Grande-Armée et composée des 15e et 25e dragons. Il resta cantonné dans la Haute-Silésie avec sa brigade jusqu'au 25 août 1808, date à laquelle la 5e division reçut l'ordre de rentrer en France, pour être dirigée sur Bayonne et faire partie de l'armée d'Espagne.

La division Lorge fut momentanément attachée au 2e corps d'armée, commandé par le maréchal Soult et chargé d'observer l'armée anglaise débarquée en Galice. Lorsque l'Empereur se décida à poursuivre les Anglais pour les jeter à la mer, la brigade Fournier forma l'avant-garde d'une des colonnes de l'armée française : elle s'épuisa assez promptement en marches rapides (elle n'avait pas eu un jour de repos depuis son entrée en Espagne), et au moment d'abandonner la direction de son armée d'Espagne pour surveiller les menées de l'Autriche, en laissant au maréchal Soult le soin de diriger la poursuite des Anglais, Napoléon, sur la demande de ce maréchal, remplaça les dragons de Fournier par la cavalerie légère du 6e corps (brigade d'Auguste Colbert) ; la brigade Fournier fut donnée en échange de cette cavalerie légère au maréchal Ney qui, avec le 6e corps, devait couvrir la marche de Soult.

Après la bataille de la Corogne et le rembarquement de l'armée anglaise, le maréchal Soult dut entrer en Portugal : la garde de la Galice fut alors confiée au maréchal Ney qui se trouva bientôt dans une position difficile par suite de l'arrivée de la division

espagnole de la Romana[1] et vit couper ses communications avec les autres corps d'armée. Dans cette conjoncture, le maréchal Ney concerta une opération avec le général Kellermann qui commandait à Valladolid, pour chasser les insurgés des montagnes des Asturies; il laissa le général Fournier avec deux escadrons du 15e dragons, trois bataillons et quatre pièces de campagne pour garder Lugo, centre de ses opérations en Galice, et lui recommanda de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Le général espagnol Mahy marcha sur Lugo à la tête d'une armée de 14,000 hommes. Son avant-garde rencontra le 18 mai à Feria-de-Castro, à trois lieues en deçà de cette ville, une reconnaissance française composée d'un bataillon et de 50 dragons qui battirent l'ennemi et le poursuivirent l'épée dans les reins. « Le lendemain 19, dit un général espagnol, le général Fournier[2], gouverneur français, militaire habile, mais caractère bizarre et qui se plaisait à parler latin aux évêques et aux ecclésiastiques, sortit de la place, se disposant à attendre les nôtres dans les environs. » La garnison de Lugo cédant au nombre fut repoussée jusque dans la ville où « plusieurs Catalans des troupes légères, ajoute l'historien espagnol que je viens de citer, ayant pénétré en poursuivant les Français, furent obligés avec l'aide des bourgeois de se couler avec des cordes par les fenêtres des maisons adossées aux murailles. Les Français, perdirent passablement de monde et les Espagnols plusieurs officiers, entre autres le commandant du génie. Le dévouement de la cavalerie et la précision du tir de l'artillerie permirent au général Fournier de replier sa petite armée en bon ordre. Les Espagnols, ne pouvant entrer dans Lugo, ville entourée d'une vieille et haute muraille et d'un grand nombre de bastions dont le revêtement était miné par l'action des années, firent sommation de se rendre au gouverneur qui répondit avec une honorable fierté. Le général Mahy résolut alors de faire le siège en forme. »

Fournier se prépara à opposer aux tentatives de l'armée

1. Cette division, appelée à la Grande-Armée lorsque l'Espagne était l'alliée de la France et cantonnée dans le Jutland, avait trouvé le moyen de s'échapper et de rejoindre la flotte anglaise qui l'avait débarquée en Galice. Composée des meilleures troupes de l'Espagne, elle devait créer aux Français de sérieuses difficultés.

2. Comte de Toréno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne.*



espagnole la plus énergique résistance, mais dans le fait Lugo était une ville ouverte, garantie par de vieilles murailles tombant en ruines ; la situation des défenseurs était donc des plus critiques, et ils n'auraient pas tardé à succomber si, au grand étonnement de l'ennemi qui croyait le maréchal Soult complètement enveloppé par l'armée anglaise, ce maréchal n'était pas survenu. « Les Français, dit le même historien, arrivèrent à Lugo le 23, peu inquiétés par la population espagnole, qui était comme prise au dépourvu. La veille, en apprenant qu'ils approchaient, le général Mahy leva le siège qu'il venait tout récemment de mettre devant cette ville et se replia sur celle de Mondonedo. » Le général Fournier fit suivre l'arrière-garde par deux compagnies de voltigeurs et 50 dragons. Cette courte défense de Lugo fit le plus grand honneur au général Fournier et au 15ᵉ dragons. Fournier rendit bientôt au maréchal Ney un assez singulier service. Le maréchal, relevé dans les Asturies par le corps de Mortier, était revenu à Lugo et avait concerté avec Soult les opérations à faire pour se prêter un mutuel appui. D'après ce qui avait été convenu, Ney se mit en campagne, laissant encore une fois Fournier à Lugo ; le maréchal Soult, de son côté, y avait laissé le général Rouyer pour y garder les blessés et les malades de l'armée de Portugal. « Le général Fournier, dit M. Thiers, était parvenu à lire dans les mains du général Rouyer des instructions très secrètes dans lesquelles le maréchal Soult lui enjoignait, dès que les blessés et les malades dont il avait la garde seraient en état de marcher, de les acheminer directement sur Zamora, et lui recommandait de tenir ces ordres cachés pour tout le monde, *surtout pour le maréchal Ney*[1]. » L'avis donné au commandant du 6ᵉ corps par le général Fournier au sujet de ces instructions secrètes amena entre les maréchaux Soult et Ney une brouille complète.

Est-ce pour cette raison que Fournier fut récompensé par une nouvelle disgrâce de sa belle conduite à Lugo ? C'est ce que je ne saurais dire. Les documents officiels sont toujours sobres de détails en pareille matière. Ce qu'il y a de certain, c'est que les allures

1. Le récit de M. Thiers est emprunté à un rapport adressé à l'Empereur par M. Clarke, ministre de la guerre.



du général Fournier lui attirèrent à cette époque de nombreuses dénonciations auprès de l'autorité supérieure. Il y donnait peu de prise par les questions d'argent, tout au plus fut-il signalé comme se servant d'une voiture provenant des équipages du prince de la Paix; mais il avait acheté et payé cette voiture. On lui reprochait plutôt et en assez grand nombre des abus de pouvoir, d'une nature assez délicate. La cause déterminante de son rappel en France paraît avoir été son attitude vis-à-vis d'un aide de camp qui lui avait été assigné d'office et qui arrivait de Paris. Se figurant que cet officier était envoyé pour le surveiller, il l'accueillit avec la plus grande violence et lui signifia d'avoir à s'en retourner immédiatement s'il ne voulait être chassé à coups de plat de sabre. En voilà assez, ce me semble, pour expliquer une disgrâce. Fournier fut mis en disponibilité à la fin de l'année 1809.

Cette disgrâce fut d'ailleurs de courte durée. La guerre consommait trop de généraux pour qu'il fût possible de tenir longtemps à l'écart ceux qui avaient fait preuve de capacité. Le général Fournier, après un séjour de près d'une année à Sarlat, fut appelé au commandement de la brigade de cavalerie légère du 9ᵉ corps, le 13 septembre 1810. Ce corps d'armée, placé sous les ordres du général Drouet d'Erlon, comprenait, outre la brigade Fournier, les divisions d'infanterie Conroux et Claparède. La cavalerie de Fournier se composait elle-même de deux escadrons de chacun des 7ᵉ, 13ᵉ et 20ᵉ régiments de chasseurs. Le 9ᵉ corps entra en Espagne au commencement du mois de novembre 1810, mais la division Claparède, accompagnée d'un régiment de dragons, pénétra seule en Portugal. La division Conroux et la cavalerie restèrent provisoirement en Castille. Pendant ce séjour, la brigade Fournier occupa successivement Zamora et Salamanque. C'est à Zamora que le général Fournier donna une nouvelle preuve de l'excentricité de son caractère. Je n'en parlerais pas si le récit qu'en donne Mᵐᵉ la duchesse d'Abrantès dans ses Mémoires, n'était corroboré par d'autres témoignages authentiques [1], et si le fait ne jetait un jour

1. Entre autres par celui du duc de Périgord, attaché à l'état-major du général Fournier et témoin oculaire du fait.



tout particulier sur le personnage de Fournier, sur son originalité et ses moyens de séduction.

Il y avait à Zamora, en face de l'hôtel qu'il habitait et séparé de lui par une grande place, un couvent de Visitandines ; il lui prit fantaisie d'y entrer, et, comme il ne reculait jamais devant l'exécution d'une de ses fantaisies, il n'écouta ni les observations ni les prières d'un officier portugais attaché à son état-major, et après avoir recueilli en traversant la place plusieurs officiers de la brigade, il alla sonner à l'entrée du couvent. Après avoir parlementé le plus longtemps possible, l'abbesse, sur les conseils prudents de l'aumônier, fit ouvrir la porte au général et à ses compagnons. Conduit par l'abbesse et escorté par les nonnes tremblantes, le général visita le trésor du couvent, et cette visite terminée, il demanda la permission d'assister à l'office du soir dont l'heure était arrivée. Au grand étonnement de tous, il se plaça au lutrin et, se souvenant de son ancien métier d'enfant de chœur, il entonna le premier psaume de l'office d'une voix fraîche et pure. Il alla ainsi jusqu'au bout, plongeant dans le ravissement son auditoire embéguiné, puis, sortant de la chapelle et saluant gravement l'abbesse : « Vous le voyez, lui dit-il, nous ne sommes pas aussi méchants qu'on veut bien le dire... » Une fois n'est pas coutume, aurait-il pu ajouter.

Heureusement pour la réputation de Fournier comme général de cavalerie, une occasion plus sérieuse de se distinguer se présenta bientôt à lui. L'armée de Masséna, après avoir échoué devant les lignes de Torres-Vedras, venait de rentrer en Espagne, épuisée par une longue et pénible retraite. Pour se conformer aux instructions de l'Empereur, Masséna devait attaquer les Anglais qui assiégeaient Almeïda et faire lever le siège de cette place. Le 9e corps, appelé en Andalousie, suspendit son mouvement pour venir en aide à l'armée de Portugal, et le maréchal Bessières dut, dans les limites du possible, lui prêter le concours des troupes de l'armée du Nord. Toute la cavalerie fut mise sous les ordres de Montbrun ; elle comprenait 700 à 800 dragons, reste de la belle division de réserve de l'armée de Portugal, la brigade Fournier, forte de 650 chevaux, et la brigade Wathier de l'armée du Nord (700 chevaux), composée de deux escadrons de chacun des

5ᵉ hussards, 11ᵉ et 12ᵉ chasseurs. Montbrun disposait ainsi de 2,150 chevaux.

Bessières avait emmené, en outre, 800 grenadiers à cheval et une batterie légère de la garde impériale commandés par le général Lepic, mais en vertu de l'étiquette en vigueur ces troupes d'élite ne devaient obéir qu'à lui. La bataille de Fuentès-de-Oñoro, livrée par Masséna, dura deux jours séparés par un jour d'intervalle, les 3 et 5 mai 1811. Le premier jour Fournier, soutenu en arrière par Montbrun avec une partie de la réserve, déboucha dans la plaine qui s'étend en avant du village de Fuentès-de-Oñoro et en chassa résolument la cavalerie anglaise qui présentait 15 ou 16 escadrons en bataille. Une belle charge du 20ᵉ chasseurs ramena cette cavalerie jusqu'à l'entrée du village, que la division Ferrey, du 6ᵉ corps, essaya tout d'abord vainement d'enlever : la lutte se prolongeant, la division Ferrey resta maîtresse de la moitié du village. Le lendemain Masséna fit reconnaître le terrain par Montbrun et sa cavalerie, et, d'après le résultat de cette reconnaissance, il résolut de tourner l'armée ennemie par la droite. La cavalerie dut favoriser ce mouvement en attaquant les hauteurs de Pozzo-Velho et de Nava de Avel. En conséquence, le 5, au matin, Fournier commença la bataille en s'emparant à droite du village de Nava de Avel dont il chassa le corps espagnol, mais Wathier qui devait aborder le même village par la gauche manqua son mouvement, et l'ennemi put s'échapper en laissant aux mains de la cavalerie légère une centaine de prisonniers. En même temps, Montbrun lançait sur les hauteurs de Pozzo-Velho les compagnies d'élite des dragons de la réserve, renversait la cavalerie hanovrienne sur l'infanterie anglaise et, malgré le refus du général Lepic de le faire appuyer par l'artillerie de la garde, chassait des hauteurs la division Houston ; bientôt il ne restait plus dans la plaine que la division Crawfurd en trois carrés qu'appuyait la cavalerie. Je cite ici textuellement les *Mémoires de Masséna* par le général Koch.

« Montbrun n'avait point tardé à se trouver en présence de Crawfurd : déployant ses escadrons sous la mitraille, il ordonne à Fournier de lancer un régiment contre le premier carré et de charger le deuxième en personne avec le reste de sa brigade, tandis que Wathier attaquerait le 3ᵉ et que lui-même se tiendrait

en réserve... La charge sonne, en un instant le carré de gauche est enfoncé et haché... Wathier, ne pouvant aborder celui de droite, garanti par un obstacle de terrain, se voit forcé de rétrograder; mais Fournier tombe sur celui du centre, l'enfonce, le traverse dans toute sa longueur, et revient sur ses pas avec les 7e et 13e de chasseurs, en faisant une boucherie des fantassins anglais. Crawfurd[1] rend son épée à l'adjudant-major du 13e de chasseurs Dulimbert; officiers et soldats jettent au loin leurs armes et s'enfuient. La victoire était assurée si la cavalerie de la garde avait poursuivi les fuyards, car Montbrun avec ses dragons entamait le carré qui avait résisté aux efforts de Wathier. Malheureusement, au milieu de la mêlée, Fournier eut son cheval tué sous lui; les colonels de ses deux régiments furent également blessés et renversés et personne ne se trouva là pour donner une direction aux escadrons victorieux[2]..... » Je ne raconterai pas comment le refus de la cavalerie de la garde de marcher sans l'ordre du maréchal Bessières, et l'absence de ce maréchal neutralisèrent cet éclatant succès de la cavalerie de Montbrun et de Fournier, comment la bataille traîna jusqu'au soir pour aboutir à un résultat indécis et comment l'impossibilité d'aller chercher les munitions qui manquaient empêcha Masséna de revenir à la charge le lendemain. Je voulais seulement, au risque de répéter ce que j'ai dit ailleurs[3], faire ressortir le rôle de Fournier dans cette action où il ne tint pas à la cavalerie que l'armée française remportât une victoire éclatante[4].

La bataille de Fuentès-de-Oñoro, quoiqu'elle n'eût pas produit l'effet qu'on en attendait, aurait pu être considérée comme un succès, puisque les Français chassèrent les Anglais et restèrent maîtres du champ de bataille: mais l'armée et surtout la cavalerie qui s'était si brillamment conduite partagèrent la disgrâce de Masséna, et tandis que les troupes qui combattaient sous les yeux de l'Empereur étaient comblées de récompenses, l'armée du Portugal fut

1. M. Thiers dit que c'est le colonel Hill qui rendit son épée et ne parle pas du général Crawfurd. J'ai sous toutes réserves reproduit textuellement les *Mémoires de Masséna*.

2. *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 537.

3. Notice sur Montbrun, page 1.

4. J'ai reproduit, dans la biographie de Murat, une conversation dans laquelle un des interlocuteurs dit que jamais notre cavalerie n'avait enfoncé de carré anglais. On voit que cet interlocuteur se trompait.

laissée dans l'oubli. Fournier, qui avait eu la chance presque unique d'écraser complètement un carré anglais, ne fut même pas nommé membre de la Légion d'honneur (il ne l'était pas encore !).

L'armée du Portugal, passée sous le commandement du maréchal Marmont, fut réorganisée ; la cavalerie légère de Fournier, enlevée au corps de Drouet d'Erlon, dut former avec les trois brigades de dragons de la division Treilhard la réserve de cavalerie commandée toujours par Montbrun, mais peu de temps après le général Fournier fut envoyé à l'armée d'Aragon ; il ne rejoignit pas cette armée et demanda un congé de convalescence qu'il alla passer à Sarlat[1]. Ce repos forcé ne dura pas longtemps ; le 20 mai 1812, Fournier était appelé au commandement d'une brigade de cavalerie légère à la Grande-Armée.

La brigade que commandait Fournier et à la tête de laquelle il devait conquérir son plus beau titre de gloire, était composée de trois régiments étrangers, lanciers de Berg[2], chevau-légers hessois et hussards badois : elle était attachée au 9e corps, récemment organisé sous les ordres du maréchal Victor pour occuper Berlin et servir de réserve aux troupes entrées en Russie. Au commencement du mois de septembre 1812, le 9e corps vint s'établir à Smolensk pour garder les communications de l'armée avec la ligne du Niémen. Il comprenait, outre la cavalerie de Fournier, les trois divisions Partouneaux (française), Girard (polonaise) et Daëndels (allemande). Arrivé à Smolensk le 27 septembre et cantonné dans les environs de cette ville, le 9e corps fut immédiatement dirigé vers Polotsk pour secourir Gouvion Saint-Cyr, forcé d'abandonner la ligne de la Dwina avec le 2e corps. Victor se trouva alors à la tête des 2e et 9e corps réunis, mais le 2e était fortement réduit par les combats qu'il venait de livrer aux corps d'armée russes de Wittgenstein et de Steinheil ; le maréchal Victor crut donc devoir se tenir sur la défensive, ce qui lui a été vivement reproché. Après avoir repoussé l'ennemi à Czanicki, il battit en retraite, se reposa à Rizan et livra plusieurs combats d'avant-postes. Continuant à se replier devant les Russes, il arriva à Smoliany, où

1. Il paraît probable qu'il avait été blessé en duel.
2. Les lanciers de Berg ne paraissent pas avoir rejoint le 9e corps.

il reçut la lettre suivante écrite par Berthier le 11 novembre : « Sa Majesté a vu avec plaisir l'avantage que votre avant-garde a obtenu sur l'ennemi dans des affaires de postes, et sur votre rapport elle a nommé le général Fournier général de division. Cette marque des bontés de l'Empereur le mettra à même d'en mériter de nouvelles dans la bataille qui aura lieu incessamment. » Cette bataille fut celle de la Bérésina. Les 2e et 9e corps étaient alors presque seuls en état de combattre. Le 2e corps, commandé par Oudinot et plus tard par Ney, eut pour mission de culbuter l'armée de Tchitchagoff qui barrait la ligne de retraite, sur la rive droite de la Bérésina. Victor fut chargé de contenir sur la rive gauche l'armée de Wittgenstein, appuyée par les têtes de colonne de Kutusoff. Il ne lui restait plus que les divisions Girard et Daëndels avec la cavalerie de Fournier. La division Partouneaux, intempestivement maintenue à Borisow, suivant les instructions de l'état-major général, avait été coupée et détruite. Il fallait non seulement couvrir les ponts sur lesquels s'effectuait le passage de la Bérésina, mais encore tenir à distance l'artillerie russe, pour l'empêcher de labourer avec ses boulets la foule en désordre qui se pressait sur ces ponts. Victor y parvint en appuyant sa gauche à un bois en avant duquel se tint la brigade Fournier, réduite à 800 chevaux. Voulant à toute force percer jusqu'aux ponts, Wittgenstein lança de nombreux escadrons qui se précipitèrent avec fureur sur la cavalerie de Fournier. Celui-ci, prenant l'offensive, repoussa les assaillants six fois plus nombreux que ses cavaliers et les ramena au delà d'un ravin qui bordait la ligne de bataille de Victor. Pendant toute la journée, il multiplia avec acharnement les charges pour conserver cette position. Enfin Victor, voyant que Wittgenstein menaçait de tourner sa gauche et allait s'ouvrir la route des ponts sur lesquels tombaient déjà les projectiles de son artillerie, attaqua le centre des Russes avec son infanterie, tandis que Fournier tentait à gauche une charge désespérée. Ce dernier effort fut couronné de succès, le mouvement fut décisif. L'artillerie russe fut reportée trop loin pour pouvoir atteindre les ponts. Le soir venu, Victor passa sur la rive droite de la Bérésina. Fournier, dont la brigade était réduite à 300 chevaux couvrit sa retraite ; voici comment s'exprime à cette occasion M. de

Ségur dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée* en 1812 :

« La première attaque de Wittgenstein se fit à dix heures du matin, le 28, en traversant la route de Borisow et le long de la Bérésina qu'il s'efforçait de remonter jusqu'au passage, mais l'aile droite de l'armée française l'arrêta et le contint longtemps hors de la portée des ponts. Alors Wittgenstein se déploya, étendit le combat sur tout le front de Victor, mais sans succès. Une de ses colonnes d'attaque voulut traverser le ravin, elle fut assaillie et détruite. Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité ; il déborda l'aile gauche française : tout alors eût été perdu sans un effort mémorable de Fournier... Fournier s'élance à la tête de deux régiments hessois et badois ; l'aile droite russe déjà victorieuse s'arrête : elle attaquait, il la force à se défendre et trois fois les rangs ennemis sont enfoncés par trois charges sanglantes. La nuit vint avant que les 40,000 Russes de Wittgenstein eussent entamé les 6,000 hommes du duc de Bellune ; le maréchal resta maître des hauteurs de Studianka. »

Les restes de la brigade Fournier disparurent dans les désastres de la fin de la retraite et dans le combat de Malodeczna livré par Victor à l'avant-garde russe, et au combat d'arrière-garde de Kowno où Fournier eut un cheval tué sous lui. Les événements empêchèrent Napoléon de donner suite aux promesses de la lettre du 11 novembre, Fournier avait sans contredit mérité à la Bérésina de nouvelles marques de bonté : elles furent remises à une autre occasion. Le 9e corps était d'ailleurs enveloppé dans la disgrâce imméritée du maréchal Victor, à qui Napoléon reprocha durement la perte de la division Partouneaux, sans tenir compte du service immense qu'il avait rendu à l'armée dans la lutte inégale et héroïque de Studianka.

A la réorganisation de l'armée en 1813, Fournier fut nommé commandant d'une division de cavalerie légère, qui faisait partie du 3e corps de cavalerie, sous les ordres du général Arrighi, duc de Padoue. Cette division, formée des deux brigades Mourier et Ameil, était composée d'escadrons des 29e et 31e régiments de chasseurs, 1er, 2e, 4e et 12e hussards. Le corps du duc de Padoue comprenait en outre la division de cavalerie légère Lorge et la

division de dragons Defrance avec deux batteries d'artillerie à cheval. Pendant la première partie de la guerre, le corps resta concentré à Leipzig, dont le duc de Padoue avait été nommé commandant supérieur : il fut employé à combattre les partisans qui battaient la campagne au nombre de seize à dix-huit mille, sous les ordres des Russes Woronzow et Czernischef et du Prussien Lutzow, pour intercepter les communications de l'armée française.

Au moment même où l'armistice de Pleswitz venait d'être signé, la ville de Leipzig faillit tomber aux mains du comte Woronzow et de Czernischef. Les murailles avaient été dégradées, les remparts étaient convertis en promenades ; les cantonnements de la cavalerie étaient assez éloignés; il n'y avait dans Leipzig que deux batteries à cheval, quelques escadrons et de faibles détachements d'infanterie, incessamment renouvelés. L'ennemi, à l'effectif de 18,000 hommes, après avoir marché toute la nuit du 6 au 7 juin, attaqua subitement, au matin, les postes avancés qui lui opposèrent une vive résistance, mais dont plusieurs furent enlevés. Arrighi fit faire un grand bruit de tambours et de trompettes, improvisa un état-major imposant et demanda une entrevue au comte Woronzow à qui il affirma, avec raison d'ailleurs, que l'armistice était signé. Les Russes consentirent à grand'peine à s'éloigner : leurs troupes étaient épuisées de fatigue et le combat avait été rude ; les Français avaient perdu 4 officiers et 586 hommes.

L'affaire du partisan Lutzow fut plus délicate et plus compliquée. Ce partisan avait recruté dans la jeunesse des écoles un corps de 3,000 hommes environ appelé les *chasseurs noirs*, avec lequel il causait à l'armée française les plus graves embarras : il feignait d'ignorer l'armistice. Napoléon ordonna de faire marcher des troupes contre lui pour le faire sortir des limites françaises dans lesquelles il se trouvait encore le 12 juin par suite de la crédulité du colonel Carion-Nisas, qui avait traité avec lui. Il fut atteint à Kitza, village situé à une lieue et demie de Lutzen par le général Fournier qui, à la tête d'une colonne de 1,100 hommes d'infanterie, 420 chevaux et 3 pièces de canon, se dirigeait sur Pegau, et dont le général wurtembergeois Normann commandait l'avant-garde. Lutzow vint en personne trouver Fournier et lui demander quelles

étaient ses intentions. Fournier lui répondit qu'il avait l'ordre de surveiller sa marche et lui offrit de le faire conduire auprès du duc de Padoue. Lutzow refusa, déclarant fièrement qu'il marcherait comme il lui conviendrait et qu'il repousserait par la force toute troupe armée qui s'approcherait de lui. Fournier ordonna à son avant-garde de se porter en avant, mais sans faire feu. Lutzow, qui avait rangé sa troupe en bataille, accueillit cette avant-garde à coups de fusil. Le général Normann se jeta sur les chasseurs noirs et les sabra. Fournier l'appuya avec le gros de sa cavalerie. Après une mêlée sanglante et opiniâtre un bataillon de marine arriva au pas de charge et aux cris de vive l'Empereur ; l'ennemi se dispersa : il avait perdu 300 hommes tués, dont 12 officiers, et 70 prisonniers : tout le reste fut pris par petits détachements ; la colonne française avait eu 5 hommes tués et 25 blessés. Lutzow parvint à s'échapper seul à pied à travers les colonnes Dombrowski, Castex et Ameil envoyées à sa poursuite. Cette affaire eut des conséquences fort graves. Les alliés prétendirent que les conditions de l'armistice avaient été violées et refusèrent de consentir au ravitaillement des places bloquées stipulé par le même armistice. C'est encore sur cette prétendue violation que Blücher s'appuya au mois d'août pour commencer les hostilités avant la date fixée.

Pendant l'armistice, Napoléon vint à Leipzig le 15 juillet passer la revue du 3ᵉ corps de cavalerie réuni à cet effet près de la ville. La revue se prolongea par suite de l'attention minutieuse avec laquelle l'Empereur examinait toutes choses. Il était épuisé de fatigue : le soleil venait de se coucher, la chaleur était accablante, la division Fournier n'avait pas encore été vue, on la fit venir en ville où elle se massa sur la grande place ; la tenue de cette division était fort belle. Napoléon passa dans les rangs tout en prenant une glace au grand ébahissement des troupiers qui trouvaient singulier ce souper de leur empereur, et distribua force récompenses. Fournier reçut pour sa part la croix de commandant de la Légion d'honneur : il n'était pas encore membre de la Légion malgré sa brillante conduite à la bataille de la Bérésina... Ce fut la dernière faveur qui lui fut accordée par Napoléon à la veille d'un dénouement que rien alors ne faisait prévoir.

A la reprise des hostilités, le 3ᵉ corps de cavalerie fut mis sous

les ordres du maréchal Oudinot qui, avec les 12e, 4e et 7e corps d'armée, était chargé de marcher sur Berlin. Le 12e corps était commandé directement par le maréchal, le 4e par Bertrand, et le 7e, composé presque entièrement de troupes saxonnes, par Reynier. Le corps de cavalerie se trouvait à la droite avec Bertrand. Le mouvement ordonné à Oudinot, un peu prématurément peut-être et conduit de la façon la plus décousue, ne fut rien moins qu'heureux et aboutit à la défaite de Gross-Beeren, qui commença la série de nos revers. La division Fournier, au dire d'Oudinot et de Reynier, s'y couvrit de gloire. Le 7e corps, attaqué par le gros de l'armée russe et mal soutenu par les deux autres corps, était en pleine retraite lorsque au bruit du canon le général Guilleminot accourut à son aide avec sa division d'infanterie et la cavalerie légère de Fournier. Les 2e, 4e, 12e hussards, soutenus par les chasseurs du général Mourier, firent une fort belle charge et s'avancèrent à onze heures du soir jusqu'à Gross-Beeren, mais il était trop tard pour rétablir les affaires.

Le maréchal Ney vint remplacer Oudinot dans son commandement et fut encore plus malheureux que lui à la bataille de Dennewitz où le 4e corps d'armée, mal soutenu à son tour par les deux autres, fut écrasé par des forces supérieures. Le duc de Padoue, avec les divisions Fournier et de France, multiplia en vain les charges les plus vigoureuses : sa cavalerie fut rejetée sur l'infanterie, dont elle augmenta le désordre.

Les services de guerre de Fournier se terminèrent à Wachau et à Leipzig où le 3e corps de cavalerie eut des luttes assez vives à soutenir, surtout dans les journées du 16 et du 17 octobre. Quels furent les motifs pour lesquels un décret du 26 octobre 1813, daté d'Eisenach, prononça la destitution du général ? C'est ce qu'il est assez difficile de savoir, aucun document officiel ne faisant mention de ces motifs et les renseignements particuliers que j'ai pu me procurer étant assez vagues au sujet des circonstances qui précédèrent la destitution de Fournier.

Le décret est ainsi conçu : « Considérant que le général de division Fournier s'est mal conduit aux dernières affaires, le général de division Fournier est destitué. Il sera placé sous la surveillance de la police. » Une lettre adressée par l'Empereur au ministre de la

guerre mentionne expressément la surveillance de la police. D'un autre côté, la destitution du général Fournier est mentionnée dans les *Souvenirs* du duc de Padoue simplement comme une cause d'affaiblissement pour le corps de cavalerie qu'il commandait, et il n'y est nullement question de fautes militaires commises par ce général. Enfin nous verrons que Fournier fut exilé, et s'il s'était mal conduit sur le champ de bataille, il eût encouru d'autres peines que l'exil. D'après la tradition, le général Fournier aurait donné dans une conversation avec l'Empereur une nouvelle preuve de ses sentiments hostiles aussi bien que de la violence et de l'indocilité de son caractère, et il aurait manqué de respect vis-à-vis de son puissant interlocuteur au point de se faire arrêter séance tenante pour être conduit sous bonne escorte à Mayence[1].

D'autres renseignements assez vagues, il est vrai, font mention d'un complot ourdi contre la personne de Napoléon. Il est certain qu'avec la période des revers les menées du parti royaliste avaient repris leur cours. Le général Curély, qui était alors colonel du 10e hussards, raconte dans son *Itinéraire* de la façon la plus explicite les insinuations qui lui furent faites pendant la retraite qui suivit la bataille de Leipzig par son général de brigade et les manœuvres secrètes employées pour propager dans l'armée la proclamation de Louis XVIII. Il est probable que Fournier prit part à ces menées ou même à d'autres manœuvres plus graves. Voici, en effet, ce qu'il écrivait au roi Louis XVIII peu de temps après la rentrée des Bourbons : « J'ai été *deux fois* jeté dans les fers, *deux fois* nommé conspirateur contre la sûreté de l'État dans les décrets de proscription du tyran pour lui avoir parlé le langage de la vérité et de l'honneur. » Ces paroles semblent prouver à la fois l'accusation de complot dirigée contre Fournier en 1813, et son intempérance de langage vis-à-vis de Napoléon à la même époque.

On raconte encore que le peloton qui l'escortait d'Eisenach à Mayence ayant été assailli sur la route par un parti de cosaques,

1. On a raconté que, dans une conversation avec plusieurs généraux, parmi lesquels se trouvait Fournier, Napoléon ayant exposé ses projets, Fournier éleva la voix pour les critiquer ; que l'Empereur, l'écoutant avec impatience, agita vivement la cravache qu'il tenait à la main et que Fournier, prenant ou feignant de prendre ce mouvement pour une menace, saisit la poignée de son sabre en faisant mine de vouloir le tirer du fourreau, etc., etc.



Fournier prit le commandement de ce peloton, chargea les cosaques avec l'impétuosité qui le caractérisait, les mit en fuite et se reconstitua prisonnier. On ne sait pas au juste ce qu'il devint après son arrivée à Mayence. Selon les uns, il serait resté dans cette ville pendant toute la durée du blocus, d'après les autres il aurait été mis en liberté et se serait réfugié à l'étranger. Ce qui est certain, c'est qu'après la rentrée des Bourbons, il fut réintégré dans les cadres de l'armée par ordonnance du 3 juin 1814, et qu'il parut jouir d'une grande faveur auprès des membres de la famille royale, ce qui rend encore plus vraisemblable la cause de la destitution que j'ai relatée ci-dessus.

Le 25 juin, il fut nommé membre de la commission chargée de rédiger un projet de code militaire. Il semble au premier abord que les antécédents de Fournier ne l'avaient pas désigné pour une mission de ce genre, mais outre que ses aptitudes étaient des plus variées, il se souvenait de son apprentissage chez le procureur de Sarlat et de la réputation qu'il s'était acquise comme président du conseil de guerre. Il venait d'ailleurs de publier un livre des plus remarquables, intitulé : *Considérations sur la législation militaire*. Nommé chevalier de Saint-Louis le 13 août 1814, il disparut pendant les Cent-Jours ou plutôt il se tint à la disposition du roi réfugié à Gand. A la seconde Restauration il reçut de Louis XVIII, en 1819, l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Sarlovèze, imaginé par lui-même comme rappelant le lieu de sa naissance Sarlat, et comme ressemblant par sa désinence gallo-romaine aux noms des anciens défenseurs de la Gaule (Bellovèse, Sigovèse, etc.). En 1816 et 1817, il fut nommé inspecteur général de cavalerie, en 1818 membre de la commission du projet de loi judiciaire, de nouveau inspecteur général en 1819. Mais alors sembla cesser la faveur dont il avait été l'objet dans les premières années de la Restauration, car il fut mis en disponibilité le 1er juillet 1820.

Il s'était montré depuis sa rentrée au service sous un double aspect et il y eut en lui comme deux personnages, l'original excentrique et le fonctionnaire sérieux. Je ne citerai que quelques traits de son excentricité. Pendant qu'il se trouvait à Paris comme inspecteur général, une ordonnance de police interdit aux cavaliers de galoper dans l'intérieur de Paris : il s'empressa de

monter à cheval pour suivre au galop la ligne des boulevards. Un commissaire de police, excité sans doute par quelque ennemi de Fournier (il en avait toujours bon nombre), lui dressa procès-verbal et le cita à comparaître devant le juge de paix de l'arrondissement. Au jour de l'audience, la foule remplit la salle : Fournier prit la parole qu'il maniait avec une aisance extrême, tourna le commissaire de police en ridicule, soutint que les boulevards n'étaient pas dans l'intérieur de Paris, puisqu'ils en formaient la ceinture, comme leur nom même l'indiquait ; il ajouta que l'interdiction de galoper ne pouvait s'appliquer aux officiers appelés par leur service à prendre souvent cette allure. « Comment ! s'écria-t-il enfin, nous aurons galopé dans les rues de Berlin, de Moscou, de Vienne, de Rome, de Madrid, et il nous serait défendu de galoper dans Paris !.. Cela ne peut pas être. » Cette plaidorie eut un double succès : le général Fournier-Sarlovèze fut renvoyé des fins de la plainte, et couvert d'applaudissements par l'auditoire dont il avait provoqué les rires. Une année où la ville de Sarlat se trouvait comprise dans son arrondissement d'inspection générale, il s'y rendit escorté d'un sous-officier de chacun des corps qu'il avait à inspecter et accompagné de plusieurs officiers : il y établit sa résidence officielle après avoir demandé au ministre de la guerre de notifier sa présence aux autorités civiles et de les faire inviter, par les ministres de l'intérieur et de la justice, à se conformer aux lois et règlements sur les préséances. Il voulait se donner le plaisir d'humilier le sous-préfet et le maire, qui appartenaient à la noblesse du pays, en les forçant à venir chaque dimanche le prendre à son domicile pour lui faire cortège jusqu'à l'église : il se plaisait même dans cette circonstance à les faire attendre, en retardant son entrée dans le salon.

Le hasard et la faveur dont il jouissait auprès des membres de la famille royale lui procurèrent l'occasion de vexer plus sérieusement ses ennemis et ses envieux de Sarlat. Le duc d'Angoulême passant par cette ville, les cavaliers du pays s'étaient réunis pour former à Son Altesse royale une garde d'honneur à cheval, que le dauphin fut prié de passer en revue. Ce prince mit pied à terre et, apercevant le général Fournier parmi les spectateurs, il le fit appeler près de lui, s'appuya sur son bras pour passer la revue et

rentra ainsi à la sous-préfecture, au grand dépit des hauts personnages de la localité.

Fournier avait l'habitude pendant ses inspections générales de voyager à cheval, avec une escorte de cavalerie, et de se faire précéder par un maréchal des logis, chargé de préparer ses logements. Un sous-officier de gendarmerie lui ayant un jour demandé ses papiers d'un ton peu poli, Fournier refusa de les lui donner et le fit mettre dehors par les hommes de son escorte. Là-dessus procès-verbal du sous-officier de gendarmerie et punition d'arrêts infligée au général Fournier par le ministre de la guerre; vives réclamations de la part du général écrivant au ministre qu'il s'étonne d'être puni sur la plainte d'un subordonné ; réponse du ministre infligeant de nouveaux arrêts pour ton inconvenant à son égard ; réplique du général qui ne veut pas avoir le dessous et qui par sa dialectique serrée oblige pour ainsi dire le ministre (c'était le maréchal Gouvion Saint-Cyr) à infliger une punition grave au sous-officier de gendarmerie pour avoir été impoli à son égard, mais qui s'attire en même temps une mercuriale des plus sévères pour s'être donné une escorte non prévue par les règlements... Est-ce par suite de cette affaire que le général Fournier ne passa plus d'inspection générale?... Je serais plutôt tenté de croire que sa réputation de duelliste finit par lui enlever la faveur dont il avait joui tout d'abord après la Restauration. Les duels de cette époque eurent parfois un caractère presque sauvage et, en ce qui concerne l'armée, les souvenirs qui en sont restés accusent l'oubli le plus complet des règles élémentaires de la hiérarchie. Les duellistes de profession furent des personnages dont on commença par admirer la bravoure, dont on redouta bientôt les façons provocatrices, et dont on finit par éviter la société, même lorsqu'ils étaient, comme le général Fournier-Sarlovèze , doués des plus brillantes qualités...

Comment concilier ce que nous venons de voir avec une capacité réelle et sérieuse? Comme inspecteur général de cavalerie, le général Fournier était un excellent officier : beau cavalier, très fort connaisseur en chevaux, appréciateur judicieux des mérites du personnel inspecté. Comme rédacteur des lois militaires, il faisait preuve des connaissances les plus profondes et du jugement le plus

éclairé. Ses *Considérations sur la législation militaire* contiennent plus d'un passage qui, vu l'époque à laquelle cet ouvrage fut écrit, dénote une intelligence vraie de la situation militaire de la France. Comme le général Morand et plusieurs autres écrivains militaires du mérite le plus distingué, Fournier réclamait, dès 1814, l'organisation permanente des divisions actives, organisation décrétée d'ailleurs dès 1788, sous l'ancienne monarchie, dans des règlements dont la Révolution avait interrompu l'application.

« Je demande, disait-il, qu'indépendamment des commandements territoriaux il y ait des commandements de troupes par division et par brigade, de manière qu'une armée organisée et prête à marcher soit sans cesse aux ordres du roi. Cette armée ne serait rassemblée qu'à une ou deux époques de l'année, mais quoique les régiments fussent habituellement dans leurs garnisons et la plupart des officiers et généraux dans leurs foyers, l'armée aurait cette force d'organisation qui supplée la force numérique et ne peut être remplacée par elle.

« Je voudrais donc que cette armée passât quelques mois de l'année sous les tentes. Les camps sont l'école du soldat, la source de la discipline et préparent les véritables forces d'une armée. » Le général Fournier éprouva l'ambition de représenter l'arrondissement de Sarlat à la Chambre des députés ; il fit appuyer sa candidature par une lettre fort élogieuse du duc de Berry ; mais s'il avait dans sa ville natale beaucoup d'admirateurs, il y avait encore plus d'ennemis, il échoua. Le célèbre jurisconsulte Sirey disait à ce sujet que si le général Fournier était venu à la Chambre, il y aurait éclipsé par son talent oratoire et la profondeur de son esprit, les Foy, les Lamarque et autres orateurs militaires.

Enfin la mémoire du général Fournier-Sarlovèze est protégée contre l'oubli non seulement par le monument que ses compatriotes lui ont élevé dans le cimetière de Sarlat et par l'inscription de son nom sur l'arc de triomphe de l'Étoile, mais surtout par les dispositions de son testament qui, en recevant chaque année leur exécution, rappellent ce nom à nos régiments de cavalerie. Le général a légué en effet une rente de deux mille francs à distribuer chaque année entre les quatre sous-officiers les plus anciens et les

plus méritants. Il est, je crois, le premier qui ait eu l'idée d'un legs semblable et a trouvé dans la suite de nombreux imitateurs.

Le général Fournier paraît, dans une certaine mesure, s'être retiré du monde parisien pendant les dernières années de sa vie. En effet, le général de la Motte-Rouge, dans ses *Souvenirs et Campagnes* qui viennent de paraître, raconte ainsi une visite faite à Sarlat par le corps d'officiers du 22[e] d'infanterie de ligne.

« En passant à Sarlat, dans le Périgord, nous allâmes rendre visite en corps au général de division comte Fournier-Sarlovèze. Après avoir vaillamment servi dans les armées de la République et de l'Empire, il s'était fait une déplorable réputation de duelliste, et on l'avait mis au ban de la société de cette époque. Souffrant et alité, il nous reçut dans sa chambre : nous y pénétrâmes après avoir traversé une belle galerie de tableaux, dont un très remarquable représentait le général Fournier rejetant la capitulation que lui offrait le marquis de la Romana[1]. Les troupes ennemies, au nombre de vingt mille hommes, bloquaient étroitement la ville et interceptaient toute communication.

« Le général, la tête couverte d'une toque écossaise, avec vêtement de corps tout semblable, était à moitié étendu sur son lit. Ses armes de guerre, sa pelisse, son dolman, sa sabretache, son colback de colonel de hussards ornaient les parois de son alcôve. C'était le vieux soldat, fatigué et malade, attendant l'allégement de ses souffrances, entouré d'attributs de la guerre, qui lui rappelaient ses beaux jours de la vie des camps et des combats. Son accueil fut des plus gracieux, sa conversation vive et animée[2]...

---

1. Nous avons vu que c'est le général Mahy.

2. J'ai dit que le général Fournier avait trois frères soldats comme lui. L'aîné, c'est-à-dire le second de la famille, était entré comme capitaine à la légion des Francs le 22 septembre 1797. Passé au 12[e] hussards en 1799, réformé en 1803, rappelé au 25[e] chasseurs à cheval en 1806, aide de camp de son frère le général, en 1807, successivement chef d'escadron au 30[e] dragons, major au 28[e] dragons, puis au 2[e] chevau-légers, colonel du 2[e] provisoire de dragons, puis au 5[e] hussards en 1813, passé au 6[e] hussards, mis en non-activité le 20 novembre 1815, retraité le 30 mai 1833, il mourut à Paris, le 29 mars 1848. Il était commandeur de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis.

Le second frère (troisième de la famille), né à Sarlat le 15 juillet 1780, entra au service le 8 décembre 1797 et fut nommé presque immédiatement sous-lieutenant dans les guides de l'armée d'Allemagne, il passa le 7 mars 1800 au 12[e] hussards dont son frère aîné avait pris le commandement depuis déjà six mois et fit ses premières armes dans la campagne de Marengo, il ne quitta plus le 12[e] hussards devenu,

« Je fus fort aise, ajoute M. le général de la Motte-Rouge, d'avoir vu d'aussi près ce personnage que sa réputation de duelliste et de tireur au pistolet avait rendu l'effroi de bien des gens. »

Les jours du général Fournier étaient comptés. L'effervescence de son caractère s'étant sans doute calmée, il avait retrouvé comme un regain de faveur. Toujours séduisant, il n'avait pas cessé, malgré tout, d'être accueilli avec plaisir dans certains salons du monde élégant. En disgrâce évidente auprès des ministres, puisqu'il fut tenu en disponibilité pendant six ans, il ne perdit peut-être pas ou, du moins, il retrouva la faveur royale. Il fut compris sur la liste des officiers généraux invités à assister au sacre de Charles X et chargé d'aller acheter en Angleterre les chevaux d'attelage des voitures du sacre. Appelé de nouveau à rédiger les lois militaires, remis en activité, il reçut, le 19 octobre 1826, la croix de grand-officier de la Légion d'honneur et mourut le 18 janvier 1827 à l'âge de 54 ans.

Plus de soixante ans se sont passés depuis la visite qui a inspiré ces réflexions au général de la Motte-Rouge. Le temps a relégué dans l'oubli les excentricités de Fournier-Sarlovèze ou plutôt il en a fait un être légendaire avec lequel l'histoire n'a rien à voir. Il est arrivé à Fournier le contraire du préjudice qu'ont éprouvé d'autres personnages dont l'individualité s'est effacée dans une confusion de noms, tels que René Moreaux, l'ancien commandant en chef de l'armée de la Moselle dans la belle campagne de 1794, que bien des gens ont confondu et confondent encore avec Moreau, vainqueur à Hohenlinden et antagoniste de Bonaparte [1], Gérard, un des meilleurs généraux de cavalerie du premier Empire, dont la réputation a été absorbée par son homonyme, le maréchal Gérard, etc. Tout au contraire, le général Fournier, chef de brigade du 12e hussards à

---

en 1803, 30e dragons, adjudant-major au mois de décembre 1801, commandant de compagnie le 27 mars 1807, ayant servi à l'armée de Naples, il prit part à la campagne de 1809 dans l'armée du prince Eugène et, après la bataille de Wagram, il fut décoré de la main de l'Empereur. Les souffrances que lui occasionnaient ses blessures le forcèrent à prendre sa retraite en 1810. Il épousa la fille du receveur général de l'Allier et passa dans les finances. C'est le seul des quatre frères dont la descendance ait perpétué le nom de Fournier-Sarlovèze, porté aujourd'hui par deux petits-fils, dont l'aîné est l'ancien préfet de la Vienne, et par son arrière petit-fils.

Quant au quatrième des frères Fournier, il était en 1805 lieutenant aux chasseurs à cheval de la garde consulaire et fut tué à Leipzig.



Montebello et à Marengo, le défenseur de Lugo, le général qui enfonça à Fuentès-de-Oñoro les carrés de l'infanterie anglaise et qui par des charges sanglantes protégea les ponts de la Bérésina contre les tentatives réitérées de l'armée russe, est pour presque tout le monde un personnage distinct du duelliste Sarlovèze. Après tout, il est bon qu'il en soit ainsi et qu'un des généraux les plus distingués des dernières années de l'Empire se présente à la postérité avec ses seuls titres sérieusement acquis.

Ces titres ne brillent pas par le nombre. Fournier n'a réellement servi devant l'ennemi que pendant cinq années[1]. Mais pendant ces cinq années, il a été le brillant cavalier d'avant-garde de l'armée de réserve, contribuant au succès de Montebello par sa ténacité, achevant la victoire de Marengo par une charge systématiquement laissée dans l'oubli : il a mérité l'estime des Espagnols eux-mêmes par sa défense de Lugo, écrasé à Fuentès-de-Oñoro ces carrés d'infanterie anglaise contre lesquels tant de fois échouèrent les charges de notre cavalerie ; il a enfin failli changer en une victoire la défaite de Gross-Beeren, mais son principal titre de gloire est sans contredit la bataille de la Bérésina où, avec deux régiments étrangers forts ensemble de 800 chevaux à peine, il a fait reculer à plusieurs reprises toute l'armée de Wittgenstein et préservé les ponts d'une destruction qui aurait eu pour conséquence le plus affreux désastre. Après le dévouement d'Eblé, après l'élan invincible communiqué à l'avant-garde par le maréchal Ney, avec la vigueur des cuirassiers de Doumerc, n'est-ce pas à l'opiniâtreté héroïque de Victor et de son lieutenant Fournier que les débris de la Grande-Armée ont dû la vie et l'honneur dans la terrible journée du 28 novembre 1812 ?

Arrière donc tout autre souvenir qui viendrait se placer entre le nom de Fournier et celui de la Bérésina.

1. En 1800, à l'armée de réserve, de 1803 à 1809, de 1810 à 1811 en Espagne, en 1812 et 1813 aux armées de Russie et d'Allemagne.



CHAMORIN

Lorsqu'on étudie avec attention l'histoire de nos grandes guerres en s'attachant particulièrement aux actions des hommes qui se sont rendus célèbres par leur courage et par leurs talents, on est frappé du peu de traces qu'ont laissé la plupart de ceux qui ont succombé prématurément avant de parvenir au premier rang.

Prenons, par exemple, la liste suivante des généraux de cavalerie tués ou blessés mortellement devant l'ennemi de 1792 à 1815[1] :

Labarre, général de brigade, commandant la cavalerie des Pyrénées-Orientales, tué au combat du Llobregat, le 7 juin 1794.

Stengel, général de division, commandant la cavalerie de l'armée d'Italie, blessé mortellement à la bataille de Mondovi, le 22 avril 1796.

Dubois, général de division, commandant la cavalerie de l'armée d'Italie, tué à la bataille de Roveredo, le 6 septembre 1796.

Bonnaud, général de division, commandant la réserve de cavalerie de l'armée de Sambre et-Meuse, blessé mortellement au combat de Giessen, le 16 septembre 1796.

Forest, général de brigade, commandant la réserve de cavalerie de l'armée de Naples, tué dans un combat près de Modène, le 12 juin 1799.

Champeaux, général de brigade, commandant une brigade de dragons à l'armée de réserve, blessé mortellement à la bataille de Marengo, le 14 juin 1800.

Leclerc d'Ostein, général de brigade, commandant la cavalerie de l'armée d'Égypte, mort au Caire, le 11 novembre 1800.

1. Liste dressée d'après les tables du musée de Versailles.



Roize, général de brigade, commandant la cavalerie de l'armée d'Égypte, tué à la bataille de Canope, le 21 mars 1801.

Morland, général de brigade, commandant les chasseurs de la garde impériale, tué à la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805.

Fénérols, général de brigade, commandant une brigade de la 1re division de dragons de la Grande-Armée, tué à Golymin, le 27 décembre 1806.

D'Hautpoul, général de division, commandant la 2e division de grosse cavalerie de la Grande-Armée, blessé mortellement à Eylau, le 8 février 1807.

Dahlmann, général de brigade, colonel des chasseurs de la garde, tué à Eylau, le 8 février 1807.

Corbineau, général de brigade, aide de camp de l'Empereur, ancien colonel du 5e chasseurs, tué de même à Eylau.

Guyot, général de brigade, commandant la cavalerie du 4e corps de la Grande-Armée, tué à Kleinenberg, au passage de la Passarge, le 4 juin 1807.

Auguste de Colbert, général de brigade, commandant la cavalerie du 6e corps de l'armée d'Espagne, tué à Calcabillos, le 2 janvier 1809.

Espagne, général de division, commandant la 3e division de grosse cavalerie de l'armée d'Allemagne, tué à Essling, le 21 mai 1809.

D'Avenay, général de brigade, commandant une brigade de cavalerie légère à l'armée d'Italie, tué à la bataille de la Piave, le 8 mai 1809.

Lasalle, général de division, commandant la 2e division de cavalerie de l'armée d'Allemagne, tué à Wagram, le 6 juillet 1809.

Franceschi-Delonne, général de brigade, commandant la cavalerie légère du 2e corps de l'armée d'Espagne, fait prisonnier et mort des tortures qui lui furent infligées par les Espagnols en juillet 1809.

D'Escorches de Sainte-Croix, général de brigade, commandant la cavalerie du 8e corps de l'armée d'Espagne, tué devant les lignes de Torrès-Vedras, le 11 août 1810.

Van Marizy, général de brigade, commandant une brigade de

dragons à l'armée d'Espagne, assassiné par les guérillas le 7 mai 1811.

Chamorin, général de brigade, commandant encore le 26e dragons, tué à Campo-Mayor, en Estramadure, le 25 mars 1811.

Montbrun, général de division, commandant en chef le 2e corps de cavalerie de la Grande-Armée, tué à la Moskowa, le 7 septembre 1812.

Auguste Caulaincourt, général de division, qui remplaça Montbrun à la tête du 2e corps de cavalerie, tué comme lui à la Moskowa.

Déry, général de brigade, aide de camp de Murat, ancien colonel du 5e hussards, tué au combat de Winkowo, le 18 octobre 1812.

Fischer, général de brigade, commandant une brigade de cavalerie à la Grande-Armée, tué de même à Winkowo.

Bruyère, général de division, commandant une division de cavalerie légère au 1er corps de cavalerie de la Grande-Armée, tué à Reichenbach, le 23 mai 1813.

Letort, général de division, commandant les dragons de la garde, tué à Gilly, le 15 juin 1815.

Donop, général de brigade, commandant une brigade de cuirassiers à l'armée du Nord, tué à Waterloo, le 18 juin 1815.

Combien de noms sur cette liste sont connus du public? En est-il beaucoup d'autres que ceux de Stengel[1], d'Hautpoul, Auguste Colbert, Espagne, Lasalle, Montbrun, Auguste Caulaincourt[2], Bruyère, Letort? Combien sont connus sur la liste plus longue encore des colonels tués en combattant à la tête de leurs régiments, et dont plusieurs promettaient de devenir des généraux de premier ordre, comme Duvivier, du 14e dragons, tué à la bataille d'Aboukir; Pinon, du 20e dragons, tué dans la haute Égypte; Dubois-Crancé, du 1er chasseurs, Ducheyron, du 9e hussards, tués dans la campagne d'Allemagne en 1800; Marigny, du 20e chasseurs, tué à Iéna; Le Baron, du 6e dragons, tué à Hof le 6 février 1807?

Parmi ces hommes dont la carrière fut brisée par une mort prématurée, il en est un dont le nom pourrait figurer à la fois sur la

1. Plutôt célèbre par les lignes que lui a consacrées Napoléon qu'il n'est réellement connu par ses actions.
2. Plus célèbre pour sa mort que pour sa vie.

liste des généraux et sur celle des colonels. C'est celui de Chamorin, tué à Campo-Mayor, en Estramadure, le 25 mars 1811, alors qu'il venait d'être nommé général de brigade et que n'ayant pas reçu l'avis de sa nomination, il combattait encore à la tête du 26ᵉ dragons, dont il était depuis quatre ans le colonel.

La fin seule de la carrière du général Chamorin appartient à l'histoire de la cavalerie; mais la réputation brillante qu'il s'acquit rapidement en Espagne m'autorise à lui donner une place dans la galerie des cavaliers les plus illustres de la période impériale. Sa vie mérite d'ailleurs d'être connue tout entière. Il n'en est pas de plus laborieuse ni de mieux remplie. Depuis le mois de septembre 1792 jusqu'au 25 mars 1811, Chamorin n'a pas cessé d'être en campagne. Le nombre des batailles, combats, sièges, engagements de toute sorte auxquels il a pris part pendant cette période de dix-neuf ans s'élève à environ 140. Les étapes qu'il parcourut le portèrent des Alpes aux Pyrénées-Orientales, des Pyrénées au Rhin, du Rhin en Italie et jusque sous les murs de Vienne, des frontières de l'Autriche à Naples, de Naples à Paris et de nouveau dans les Alpes, à l'île d'Elbe, à Saint-Domingue, sur le Danube et en Moravie, de là en Saxe, en Prusse, en Pologne, en Silésie, en Aragon, dans l'Andalousie et l'Estramadure, où il se reposa enfin dans la mort.

Chamorin[1] (Vital-Joachim) était né à Bonnelles (aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise), le 16 août 1773. Destiné au notariat par ses parents, mais porté par ses goûts vers un métier plus aventureux, il s'enrôla, le 23 décembre 1788, au régiment de *Champagne,* devenu plus tard le 7ᵉ d'infanterie, le plus renommé peut-être des vieux régiments de l'ancienne monarchie, celui qui rendit populaire le fameux dicton : *Je suis du régiment de Champagne*[2].

---

1. Cette notice est écrite d'après les documents officiels trouvés aux archives de la guerre et les papiers de famille, qui contiennent un grand nombre de lettres du général Chamorin; elle présente donc un caractère d'authenticité absolue.

2. On connait l'origine de ce dicton. Un lieutenant-colonel du régiment de Champagne, menacé d'être passé par les armes avec son régiment s'il ne rendait pas immédiatement une place qu'il était chargé de défendre, répondit : « Je m'en f.... » Les historiens traduisirent cette réponse énergique en termes polis : « Je suis du régiment de Champagne. » Le mot passa en proverbe et fut dès lors employé dans la bonne société pour dire décemment : Je m'en f....

Le jeune Chamorin n'avait alors que quinze ans ; mais dans un temps où l'armée se recrutait par la voie des enrôlements volontaires, toutes facilités étaient données pour ces enrôlements : la limite d'âge et le consentement des parents pour les mineurs étaient des formalités inconnues.

Caporal le 11 mars 1792, Chamorin était caporal fourrier depuis le 26 avril, lorsque la guerre éclata. Le 7ᵉ d'infanterie faisait alors partie de l'armée du Midi, commandée par Montesquiou. Une partie de cette armée occupa la Savoie sous les ordres du général en chef; une autre partie, conduite, par le général Anselme, fit la conquête du comté de Nice. C'est à la seconde portion qu'appartenait le 7ᵉ de ligne. Chamorin assista dans ses rangs à la prise de Nice, le 29 septembre 1792, et au combat de Sospel, le 14 février 1793.

L'Espagne ayant déclaré la guerre à la France après la mort de Louis XVI, l'armée réunie à la hâte par la Convention sur la frontière des Pyrénées-Orientales ne comprit tout d'abord que des bataillons de volontaires ou des corps francs de formation récente. Le 7ᵉ de ligne y fut envoyé et y resta, pendant quelque temps, la seule troupe régulière d'infanterie. Il ne se borna pas à soutenir le principal poids de la lutte : il fournit des instructeurs à toutes les nouvelles troupes. C'est à ce titre que Chamorin fut classé au 6ᵉ bataillon des volontaires de l'Hérault, comme simple soldat, le 8 juillet 1793, et y fut nommé adjudant sous-officier le 15 juillet. Il assista, le 19, à la bataille de Perpignan (combats de Thuir et de Mas-de-Serre), où le général Flers repoussa victorieusement une armée de 20,000 Espagnols. Le 4 octobre suivant, l'armée, passée sous les ordres du vieux et populaire général Dagobert, après avoir perdu la sanglante bataille de Truillas, s'emparait à la baïonnette de la place de Campredon. Chamorin se distinguait encore dans cette brillante affaire.

La fin de l'année 1793 est marquée par les revers de l'armée des Pyrénées-Orientales. Le général Turreau, qui avait remplacé Dagobert, échoua, le 15 octobre, contre le camp du Boulou, occupé par les Espagnols ; à la suite de ce combat acharné, dans lequel l'entreprise des Français sembla un instant près de réussir, l'adjudant Chamorin fut nommé sous-lieutenant par les représentants

du peuple en récompense de sa brillante conduite. Sa nomination était datée du 24 octobre. Doppet, ancien médecin, succède à Turreau. Il perd successivement les places de Saint-Elme, de Port-Vendres et de Collioure; Chamorin est encore cité après le combat de Collioure, le 19 décembre 1793. A la suite d'une longue série d'échecs, pendant laquelle le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales avait changé sans cesse de main, Dugommier, qui venait d'enlever Toulon aux Anglais, fut enfin appelé à la tête de cette armée et s'occupa immédiatement de la réorganiser. Il répartit les forces dont il disposait en trois divisions, commandées : celle de droite, par Augereau; celle du centre, par Pérignon; celle de gauche, par Sauret. Le bataillon auquel appartenait Chamorin fut classé dans la division du centre. Après quelques engagements préliminaires, les hostilités recommencèrent le 29 avril 1794 par la bataille du Boulou, qui dura trois jours. Le 29, eut lieu le combat d'Oms, livré par la division Augereau, dans le but d'amener les Espagnols à dégarnir leur centre pour renforcer leur gauche. Cette manœuvre eut un plein succès. Le 30, la division Pérignon fut chargée de porter le coup décisif en s'emparant du village et de la redoute de Montesquiou, qui couvraient le camp du Boulou. Le village de Montesquiou, bâti au sommet de rochers en saillie sur la plaine, était défendu par des escarpements à pic, hérissés de retranchements. Une butte qui couvrait ce village du côté du midi était occupée par une vaste et forte redoute, ayant pour réduit un vieux château-fort et armée de 20 obusiers et canons de gros calibre. Le village fut enlevé, après une lutte acharnée, par l'action combinée de trois colonnes. Pérignon, ne voulant pas risquer contre la redoute un assaut meurtrier, manœuvra de manière à la déborder par les deux ailes pour forcer les défenseurs à se retirer. Le représentant du peuple Milhaud, perdant patience, s'élança contre l'ennemi, à la tête de 80 hussards d'escorte. Pérignon se vit alors contraint à donner le signal de l'attaque. Toute la ligne s'ébranla à la fois et les retranchements furent escaladés avec un entrain irrésistible. Le sous-lieutenant Chamorin, accompagné de deux grenadiers, sauta le premier dans les ouvrages ennemis et s'empara d'un canon dont il dirigea le feu sur les Espagnols en retraite. A ce moment, il fut atteint par un biscaïen et

renversé sous la violence du coup[1]. Il parvint cependant à se relever et resta toute la soirée sur le champ de bataille. Le lendemain, 1er mai, après avoir été pansé, il prit encore part à la lutte qui eut pour résultat l'occupation définitive du camp du Boulou par les Français. A la suite de cette brillante affaire, Chamorin fut promu provisoirement au grade de capitaine par les commissaires de la Convention.

Promptement rétabli de sa blessure, il assiste, du 23 au 29 mai, au siège et à la prise de Collioure. Enfin, il se distingue par sa belle conduite à la bataille de Saint-Laurent-de-la-Muga, livrée le 13 août 1794, et sur une nouvelle proposition des représentants du peuple, il est nommé capitaine, le 8 septembre, par la Convention nationale. Cette nomination était faite à titre définitif. Le 17, Chamorin assistait encore à la reprise de Bellegarde, qui délivra le sud de la France des armées étrangères.

Comment alors, de l'armée des Pyrénées-Orientales, passa-t-il à l'armée du Rhin? C'est ce qu'il est assez difficile de s'expliquer, tant les pièces à consulter sur l'histoire militaire d'alors sont incomplètes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les campagnes de 1794 et de 1795 sur le Rhin figurent aux états de service de Chamorin, ainsi que sa nomination au grade de capitaine au 8e bataillon de la Côte-d'Or, sous la date du 8 septembre 1794, et son passage à la 60e demi-brigade d'infanterie de ligne le 29 juin 1795, puis à la 12e demi-brigade, le 11 mars 1796. Ces deux dernières mutations sont de simples mutations d'ordre : la 60e fut formée en juin 1795 par l'amalgame du 8e bataillon de la Côte-d'Or, du 12e bataillon d'Angers et du 2e bataillon du 30e régiment; la 12e fut formée lors du deuxième amalgame, en mars 1796, de la 60e et d'un bataillon de la 170e. En fait, la situation militaire de Chamorin ne subit alors aucun changement.

Bientôt la 12e demi-brigade fut appelée à l'armée des Alpes, qui avait besoin de renforts. Pendant qu'elle se trouvait à Lyon, des troubles, se rattachant à une vaste conspiration monarchique,

---

1. Cette action de Chamorin est citée en ces termes sur ses états de service : « Entré l'un des premiers dans la redoute de Montesquiou (camp du Boulou), le 1er mai 1794; a été nommé provisoirement capitaine sur le champ de bataille. » On la trouve également racontée dans les *Campagnes des Pyrénées-Orientales* par le colonel Fervel.

éclatèrent en Auvergne et dans le Velay ; Chamorin fut envoyé avec sa compagnie dans le département de la Haute-Loire pour la répression de ces troubles. Parti de Lyon le 29 mars, il s'acquitte de sa mission avec un mélange de fermeté et de modération qui lui valent l'estime et la reconnaissance des habitants de la Haute-Loire. Signalé par eux à l'autorité militaire et rentré à son régiment le 20 avril, il était promu, le 24 avril, au grade de capitaine de grenadiers, ce qui était alors considéré comme une très grande distinction. Peu de jours après, le 12e de ligne faisait partie des troupes envoyées à l'armée d'Italie, sur la demande de Bonaparte.

Les hostilités étaient déjà commencées lorsque les troupes rejoignirent l'armée qui, après avoir battu les Piémontais et forcé le roi de Sardaigne à conclure l'armistice de Cherasco, marchait contre l'armée autrichienne. Le général Bonaparte avait réuni en bataillons les compagnies de grenadiers des diverses demi-brigades et en avait formé une division placée sous les ordres du général Dallemagne. Tant valent les hommes, a-t-on dit depuis longtemps, tant valent les institutions. Un essai de formation analogue avait fort mal réussi à l'armée du Rhin en 1793[1]. Les grenadiers de l'armée d'Italie obtinrent, au contraire, un plein succès. La compagnie de Chamorin fut classée, par ordre du 9 mai 1796, dans le 6e de ces bataillons qui, pendant presque toute la campagne, se trouva servir sous les ordres de Lannes. Avant même la notification officielle de son classement, Chamorin se distinguait, le 8 mai, au passage du Pô et au combat de Fombio. Le 6e bataillon de grenadiers combattit successivement à Lodi, le 15 mai, et à l'attaque de Pizzighettone, le 16, et le 29 à Borghetto, où l'armée força le passage du Mincio le 31. Il faisait son entrée à Vérone le 3 juin. Le siège de Mantoue fut alors entrepris. Le capitaine Chamorin et ses grenadiers participèrent glorieusement, le 3 juin, à l'attaque du faubourg Saint-Georges, sous les ordres des généraux Sérurier et Dallemagne. Les grenadiers enlevèrent avec ardeur les retranchements ennemis, refoulèrent les Autrichiens et les poursuivirent jusque dans la place de Mantoue en leur tuant beaucoup de monde. Les Autrichiens ayant exécuté, le 16 juillet, plusieurs sorties simultanées pour se

1. Mémoires de Gouvion Saint-Cyr.



procurer des fourrages et détruire nos tranchées, il s'ensuivit différents combats dans l'un desquels le général Dallemagne, avec le 6e bataillon de grenadiers, refoula l'ennemi jusqu'aux palissades de l'enceinte. Une affaire plus importante, à laquelle prit encore part Chamorin, eut lieu le 18 juillet. Résolu de s'emparer du camp retranché de Migliaretto pour resserrer l'ennemi dans la place, le général en chef forma 4 colonnes, dont la troisième, commandée par le général Dallemagne et forte de 1,000 hommes, comprenait le 6e bataillon de grenadiers; ces colonnes se mirent en mouvement à 11 heures du soir; les grenadiers de Dallemagne enlevèrent tous les ouvrages avancés à la droite de la chaussée de Cerese et coururent sur le corps de place; plusieurs d'entre eux franchirent les palissades; mais la 1re colonne ayant tiré sur eux par mégarde, le général Dallemagne fut obligé de battre en retraite et d'abandonner les braves qui avaient déjà pénétré dans les retranchements. Chamorin avait, comme de coutume, combattu au premier rang. Cette attaque de nuit ne réussit qu'à moitié. Bientôt le siège de Mantoue fut interrompu par l'entrée en ligne de l'armée autrichienne de Wurmser, au-devant de laquelle durent marcher les troupes du siège. Dans cette courte et brillante campagne, les grenadiers de Chamorin accompagnèrent le général Dallemagne et combattirent, le 31 juillet, à la sanglante affaire de Lonato. Le 2, ils rentraient dans Brescia, un instant occupée par les Autrichiens; le 3, ils prirent part au combat de Castiglione; enfin, le 5, à la bataille du même nom, ils s'emparèrent de la redoute de Medolano. Le 7, ils rentraient dans Vérone et revenaient prendre leur place dans le corps de blocus de Mantoue.

La garnison de cette place, dégagée par Wurmser, avait profité du départ de l'armée du siège pour occuper plusieurs postes importants et entre autres la ville de Borgoforte, sur le Pô. Le général Dallemagne reçut l'ordre de s'en emparer. Il arriva le 24 août sous les murs de cette ville. Les Autrichiens s'étaient portés au-devant de lui. Après une résistance assez longue, ils furent repoussés par le capitaine Chamorin, qui, à la tête des grenadiers et des tirailleurs de la 12e demi-brigade, pénétra le premier dans la ville en forçant et traversant la ligne ennemie; celle-ci se retira précipitamment sur Mantoue. Le chef de brigade Girardon, témoin

de la valeur déployée dans cette circonstance par le capitaine Chamorin, demanda pour lui le grade de chef de bataillon. Chamorin refusa d'être l'objet d'une promotion qui l'aurait forcé à quitter ses braves grenadiers. Le fait est expressément mentionné sur ses états de service[1]; il caractérise l'homme et l'armée dont il faisait partie: mais, tout en admirant la conduite de Chamorin, on ne peut s'empêcher de regretter que, par le refus d'un avancement si bien mérité, il ait compromis la brillante carrière qui n'aurait pas manqué d'être la sienne, s'il eût été nommé chef de bataillon quatre ans plus tôt qu'il ne le fut réellement.

Voilà donc Chamorin, de sa propre volonté, rivé à ses grenadiers. Il rejoint avec eux, le 4 septembre, la division Augereau, envoyée sur les hauteurs de l'Arsa, pour appuyer Masséna dans l'attaque de Roveredo. Cette division ayant rencontré des obstacles insurmontables, Bonaparte la fit descendre dans la vallée de l'Adige, d'où il la dirigea sur la Brenta. Dans ce mouvement, Chamorin se distingua, le 9 septembre, au combat de Covolo, où toute une colonne autrichienne fut réduite à mettre bas les armes. Sa troupe avait fait à cette occasion, en deux jours, un trajet de 20 lieues à travers le pays le plus difficile; elle combattit encore le 8 aux gorges de Solagni et à Bassano; le 9, elle fut dirigée sur Padoue et Legnago, qui fut prise le 12; elle fut alors rappelée devant Mantoue, où elle arriva après avoir eu avec les Autrichiens, à Governolo, un engagement assez vif dans lequel le général Lannes, qui commandait les grenadiers, fut grièvement blessé.

Pendant l'espèce de trêve qui suivit la rentrée de Wurmser dans Mantoue, les compagnies de grenadiers rejoignirent leurs demi-brigades respectives. Chamorin assista avec la 12e aux deux dernières journées de la sanglante bataille d'Arcole, les 16 et 17 novembre. Le 16, tandis que les troupes, repliées sur la rive droite de l'Adige, attendaient le succès du général Guieu qui était allé chercher plus bas un autre point de passage pour tourner la position d'Arcole, la 12e demi brigade, envoyée par Kilmaine au secours

1. On lit sur les états de service du général Chamorin : « Entré dans Borgoforte le 24 août 1796, à la tête d'un parti de grenadiers et de chasseurs. Sa conduite, dans cette affaire, lui mérita d'être proposé pour le grade de chef de bataillon; il refusa pour conserver le commandement de ses grenadiers. »



de Bonaparte, fut chargée de garder le pont de bateaux de Ronco; elle soutint avec vigueur plusieurs combats contre les Autrichiens, qui renouvelèrent cette tentative de couper les communications de l'armée française. La 12e occupa cette même position pendant la journée du 17. Chamorin, placé à l'extrême droite avec ses grenadiers, se fit une fois de plus remarquer dans cette circonstance. Après avoir pris part, le 19 novembre, au combat de Santa-Anna, il fut attaché de nouveau à la division d'Augereau et se trouva au combat d'Anghiari, livré le 14 janvier, le jour même de la bataille de Rivoli, à l'arrière-garde du général Provera. Enfin, il assista au défilé de la garnison de Mantoue, le 3 février 1797, après la capitulation accordée à Wurmser.

Après un mois environ de repos, la 12e demi-brigade faisant toujours partie de la division Augereau, commandée, en l'absence de ce général, par le général Guieu, concourut à la campagne dirigée contre les troupes de l'archiduc Charles. Le capitaine Chamorin s'y distingua, suivant son habitude, dans tous les combats livrés par la division Guieu. Le 14 juillet, il rentrait à Milan avec sa compagnie.

Au mois de janvier 1798, Berthier, qui commandait en chef l'armée d'Italie, en l'absence de Bonaparte, reçut l'ordre de marcher avec un corps de 10,000 hommes sur Rome, où il fallait venger le meurtre du général Duphot, tué sur le territoire de l'ambassade française. Chamorin fit partie de ce corps d'expédition dans la division du général Dallemagne, qui entra à Rome le 10 janvier 1798, après que la déchéance du pape eut été prononcée et le gouvernement pontifical remplacé par celui de la République romaine. Le séjour de l'armée française à Rome fut marqué par des événements fâcheux. Les troupes, qui ne recevaient pas de solde et qui voyaient s'accomplir sous leurs yeux de honteuses déprédations, se révoltèrent. Masséna, qui avait succédé à Berthier dans le commandement en chef de l'armée de Rome, fut obligé de s'éloigner et remplacé par Gouvion Saint-Cyr, qui ne rétablit lui-même la discipline qu'au prix de nombreuses concessions faites aux rebelles. Saint-Cyr à son tour fut remplacé par Championnet qui exerçait le commandement en chef lorsque, le 9 décembre 1798, le roi de Naples, déclarant la guerre à la France, marcha sur



Rome avec une forte armée, commandée par le général autrichien Mack. Il n'avait pas été question du capitaine Chamorin dans le récit des actes d'insubordination qui signalèrent à Rome la première partie de l'année 1798. Son nom fut, au contraire, honorablement cité dans les faits de guerre qui suivirent l'entrée des troupes napolitaines dans les États romains. Sa demi-brigade faisait alors partie de la division Macdonald et de la brigade Girardon. Les troupes de Championnet étaient un peu disséminées, et la garnison de Rome trop faible. Cette ville fut donc évacuée par les Français, et le roi de Naples y fit, le 29 novembre, une entrée triomphale ; mais dix-sept jours suffirent à Championnet pour avoir raison de l'invasion napolitaine et rentrer en possession de Rome.

Le 5 décembre, Chamorin assistait au combat et à la prise de Vignanello, le 6 au combat de Buono, le 9 à celui de Magliano, le 10 à celui du pont de Borghetto, le 12 au combat d'Otricoli ; le 13, enfin, il rentrait dans Rome avec la division Macdonald. Championnet dirigea alors cette division sur les frontières du royaume de Naples, et la brigade Girardon eut pour tâche de s'emparer de la ville de Frosinone, occupée par un fort rassemblement d'insurgés. Chamorin, à la tête des grenadiers polonais, escalada le premier les murs de la ville en tenant son sabre entre les dents et s'accrochant des deux mains aux aspérités de la muraille ébréchée par l'artillerie. Suivi de quelques grenadiers, il culbuta tout ce qu'il avait devant lui et courut aux portes, qu'il ouvrit à la colonne française. Après cette brillante affaire, le général Girardon demanda de nouveau pour lui le grade de chef de bataillon[1].

La brigade Girardon se rendant de Frosinone à San-Germano, où elle devait rejoindre le reste de la division Macdonald, s'empara d'un parc d'artillerie napolitain de 80 pièces de canon. Chamorin prit ensuite part au siège de Capoue et aux combats à la suite desquels l'armée resta maîtresse de Naples. Le général Macdonald appelé, le 16 mars 1799, à remplacer Championnet dans le commandement en chef, reçut en même temps l'ordre de se re-

---

1. Extrait des états de service du général Chamorin : « Est entré l'un des premiers dans Frosinone prise d'assaut. Sa conduite lui a mérité des éloges ; le général Girardon, qui commandait cette expédition, a demandé pour lui le grade de chef de bataillon. »



plier sur le nord de l'Italie. Il voulut, avant de s'éloigner, réprimer les insurrections de la Pouille et des Calabres et y envoya plusieurs colonnes. Chamorin marcha avec celle de ces colonnes qui était commandée par le général Watrin et fut dirigée sur Vietri et Salerne. Un détachement anglais récemment débarqué y formait le noyau d'un rassemblement considérable d'insurgés. Le général Watrin marcha sur ces bandes, les battit, leur tua 2,000 hommes et rejoignit à Caserte le quartier général de Macdonald. Pendant cette expédition, le capitaine Chamorin sut gagner l'estime du général Watrin, qui devait plus tard le prendre pour aide de camp.

Le général Girardon avait été laissé avec environ 2,000 hommes, pour garder les États napolitains après le départ de l'armée. Il s'installa à Gaëte et fut obligé de disperser ses forces dans les différentes places qu'il avait à conserver. Chamorin, attaché à son état-major, resta avec lui au quartier général de Gaëte. Il était impossible au général Girardon de se maintenir avec aussi peu de monde contre les attaques des Napolitains, excités par le fanatisme et soutenus par les Anglais. Les différentes garnisons qui constituaient son faible corps d'armée furent bientôt réduites à capituler les unes après les autres. Les troupes chargées de garder la ville de Naples de concert avec les patriotes se composaient uniquement de la 27e demi-brigade légère, en garnison dans le fort Saint-Elme. Les communications entre Naples et Capoue ne tardèrent pas à être interrompues et furent bientôt rétablies par des troupes expédiées de Capoue par Girardon. Chamorin, déjà envoyé plusieurs fois en mission à Naples par son général, s'y trouvait de nouveau, lorsque le cardinal Ruffo, qui s'était mis à la tête de l'armée royale, parut devant la capitale et souleva les lazzaroni en leur promettant le pillage des maisons habitées par les patriotes. Ceux-ci ayant été battus au pont de la Madeleine après trois jours d'une résistance opiniâtre, furent obligés de se réfugier dans les forts. Chamorin rejoignit la 27e légère, qui gardait le fort Saint-Elme, avant que ce fort ne fût complètement bloqué. La flotte anglaise débarqua un ramassis de soldats de toutes les nations coalisées : Anglais, Portugais, Siciliens, Turcs et Russes, qui cernèrent les forts occupés par les patriotes; ceux-ci furent bientôt

réduits à capituler. Le blocus de Saint-Elme fut alors converti en siège. 22 pièces de canon battirent deux des saillants du fort, dans lequel 9 mortiers faisaient pleuvoir les bombes jour et nuit. « Nous répondions avec vigueur, dit le capitaine Chamorin dans une lettre adressée à son père, mais le fort s'endommageait tellement qu'un des angles fut bientôt abattu. Pour obvier à cela, nous fîmes un contre-épaulement en terre que chaque soir le feu de leur artillerie nous mettait dans la nécessité de relever. Au bout de douze jours de bombardement, nous fûmes contraints d'entrer en négociation pour capituler, et le 22 messidor (10 juillet 1798) fut le jour où nous nous rendîmes. »

La garnison française se trouvait encore dans le fort Saint-Elme, le 13 juillet, quand le roi de Naples fit son entrée dans la capitale de ses États. Chamorin raconte en termes indignés les scènes violentes de réaction dont il fut témoin; il flétrit justement la conduite tenue dans cette circonstance par les officiers anglais, qui, au mépris des capitulations, livrèrent les patriotes napolitains aux vengeances du parti royal en prodiguant les outrages à ces ennemis désarmés. C'est là sans doute que Chamorin contracta vis-à-vis des Anglais la haine qui fut plus tard un des sentiments dominants chez lui et causa sa mort, comme nous le verrons. Les Français eux-mêmes, après avoir déposé les armes sur les glacis, faillirent être victimes de nouvelles Vêpres siciliennes. Un coup de canon tiré de la montagne et répété en salve par l'escadre anglaise, avait été le signal de leur désarmement. Attirée par le bruit du canon et par le son du tocsin, la foule entoure ces hommes dont elle n'avait plus rien à redouter, en poussant les cris de: *Viva el Re! Morte agli Francesi! Viva la Santa Fede!* Les Français arrivèrent au port après quelques heures d'une marche des plus pénibles au milieu des menaces et des vociférations et furent immédiatement embarqués. Le lendemain, 14 juillet, ils célébraient la fête commémorative de la prise de la Bastille, en chantant des airs patriotiques, jusqu'au moment où les navires qui devaient les emporter levèrent l'ancre et quittèrent la rade de Naples, escortés par un brick portugais. Après avoir été arrêtés pendant huit jours à Procida par les vents contraires, avoir failli être pris par un corsaire barbaresque et avoir essuyé, à la hauteur

du cap Corse, une épouvantable tempête, ils parvinrent à Livourne, où on les retint pendant trois jours pour les rendre témoins d'une fête célébrée en l'honneur de la prise de Mantoue par les coalisés. Enfin on les laissa partir et, le 10 août, ils entraient dans le port de Marseille pour y faire quarantaine. Chamorin en partit le 3 septembre pour aller retrouver à Alençon le général Girardon, qui venait d'être investi d'un commandement dans l'Ouest[1].

Cette situation loin du théâtre de la guerre ne pouvait convenir au capitaine Chamorin. Le général Sauret, qui avait pu l'apprécier aux Pyrénées-Orientales ainsi qu'en Italie et qui était employé sur la frontière, lui ayant offert de le prendre pour aide de camp, il accepta cette offre et fut nommé, le 7 mars 1800, aide de camp du général Sauret; mais celui-ci ne prenant aucune part aux opérations actives, et le général Watrin, qui faisait partie de l'armée de réserve en voie de formation, ayant besoin d'un aide de camp, il fut convenu entre les deux généraux que Chamorin servirait auprès du général Watrin, qui lui écrivit à cette occasion la lettre suivante: « Puisque vous désirez faire campagne, je vous offre une place d'aide de camp auprès de moi; si cela vous convient rendez-vous de suite en poste auprès de moi, car nous nous mettons en marche demain pour le Saint-Bernard[2]. »

La division Watrin faisait en effet partie, sous les ordres de Lannes, de l'avant-garde de l'armée de réserve et ne tarda pas à franchir le Saint-Bernard. Depuis le 15 mai jusqu'à son entrée à Chivasso, le 28, cette division combattit tous les jours. Le 15 mai, les premiers avant-postes autrichiens sont chassés d'Étroubles; le 16, la ville d'Aoste, défendue par un bataillon hongrois, est enlevée par l'infanterie; le 18, un corps ennemi qui gardait le pont de Châtillon est culbuté. Chamorin, à la suite de son général, prend part à la charge d'un escadron du 12e hussards, qui décide la retraite de l'ennemi. Le 19, la division Watrin se trouve en présence de la ville et du fort de Bard qui fermaient la vallée de

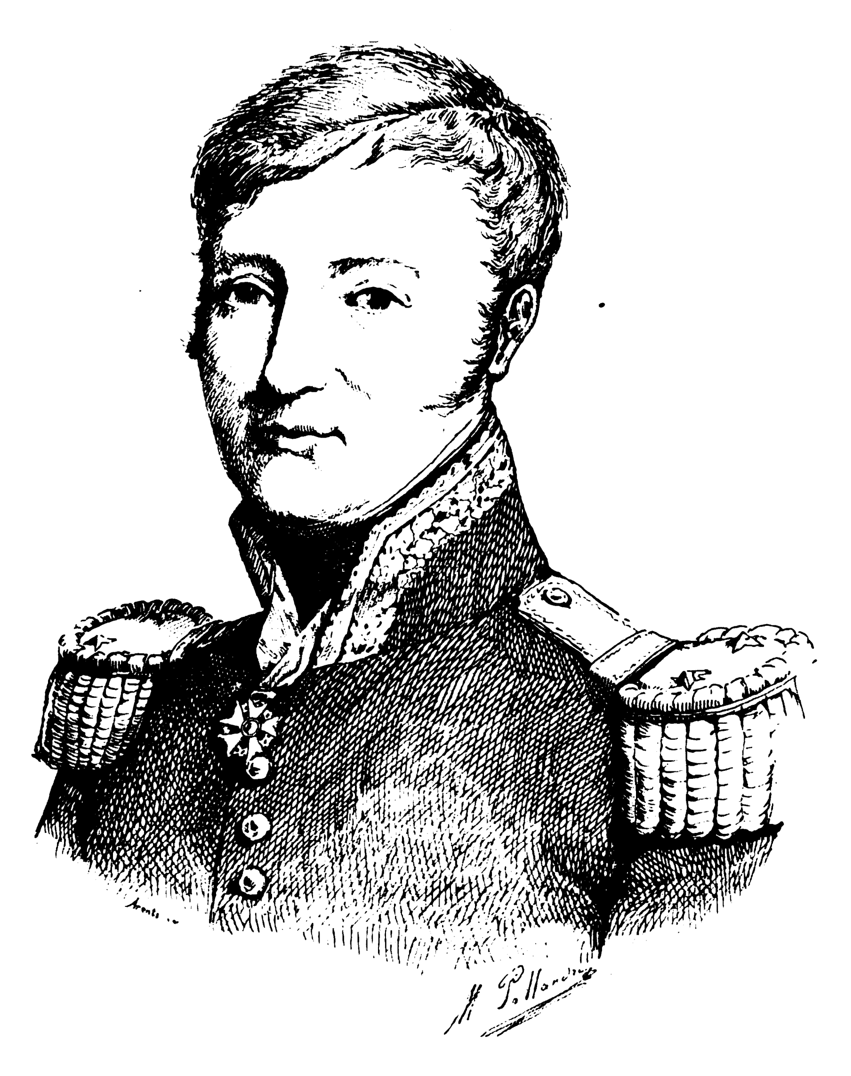
1. Extrait d'une relation écrite par le général Chamorin.
2. Je cite cette lettre, assez insignifiante d'ailleurs, comme un exemple de la manière dont s'opéraient alors les mutations dans la position des officiers. Chamorin, aide de camp en titre du général Sauret, servit auprès du général Watrin pendant six mois sans mutation officielle.

la Doire; le 20, elle tourne le fort en passant par le rude sentier d'Albaredo, rencontre l'ennemi en force en avant de Carema et le culbute. Le 22, la ville et la citadelle d'Ivrée sont enlevées d'assaut; le 26 a lieu le brillant combat de Chiusella où la division Watrin, appuyée par les 12e hussards et 21e chasseurs à cheval, met en déroute un corps ennemi fort de 6,000 fantassins et 4,000 cavaliers. Le 28, Lannes occupe Chivasso avec ses troupes, que le premier Consul passe en revue et comble d'éloges.

Après avoir un instant masqué le mouvement de l'armée sur Milan, en faisant mine de se diriger vers Turin, Lannes et Watrin marchèrent sur Pavie et s'en emparèrent. La division Watrin forma de nouveau l'avant-garde; elle franchit le Pô le 6 juin sur un pont volant à hauteur de Belgiojoso et, après un combat des plus vifs, refoula jusqu'à Stradella une colonne autrichienne qui s'était portée au-devant d'elle. Le 9 juin, elle se heurte au corps d'armée de Ott, fort de 13,000 hommes, retranché à Casteggio, en avant de Montebello. Lannes lance sur ce corps d'armée la division Watrin, qui lutte avec opiniâtreté contre des forces supérieures, jusqu'à ce que la division Chambarlhac, amenée par le général Victor, intervienne et décide la victoire.

Chamorin avait, depuis le début de la campagne, toujours figuré au premier rang de l'avant-garde. Après la bataille du 9 juin, qui porte dans l'histoire le nom de Montebello, il fut glorieusement cité dans le rapport du général de brigade Malher et dans celui du général Watrin qui, après l'avoir félicité sur le champ de bataille, demanda pour lui le grade de chef de bataillon. Il avait été blessé d'un coup de feu à la hanche droite, mais cette blessure ne l'arrêta pas, et il se distingua de nouveau à Marengo où, pendant la lutte acharnée que soutint la division Watrin, il eut deux chevaux tués sous lui.

L'avancement demandé à plusieurs reprises pour le capitaine Chamorin ne lui fut pas encore accordé. Il avait été, le 10 juin, nommé pour ordre capitaine à la suite du 6e hussards, dont il resta détaché pour continuer à servir auprès du général Watrin, toujours avec le titre d'aide de camp du général Sauret. C'est ainsi qu'il entra dans la cavalerie qu'il ne devait plus quitter. Il fut enfin nommé officiellement aide de camp du général Watrin le 8 sep-



CHAMORIN, général de brigade.
1773-1811.

tembre 1800. L'armée d'Italie avait été organisée sous le commandement en chef du général Brune, et partagée en cinq corps d'armée, avant-garde, aile droite, centre, aile gauche et réserve. La division Watrin fit partie de l'aile droite commandée par le général Dupont. Les hostilités, interrompues le lendemain de la bataille de Marengo par la convention d'Alexandrie, furent reprises le 17 décembre. Dès le 22, le corps de Dupont eut à Goïto un engagement avec les Autrichiens, qui furent repoussés au delà du Mincio. Des dispositions furent immédiatement prises pour le passage de ce cours d'eau. Deux ponts devaient être jetés simultanément, l'un à Pozzolo pour l'aile droite, l'autre à Monzambano pour l'aile gauche. Le centre devait tenir en respect les Autrichiens qui se trouvaient à Valeggio, maîtres des deux rives. Le pont de Pozzolo put seul être terminé le 25 décembre, jour fixé à l'avance pour le passage du Mincio. Soit excès d'ardeur, soit malentendu, Dupont se lança avec son corps d'armée sur la rive gauche et se trouva seul exposé à tous les coups de l'ennemi. Il se tira d'affaire grâce au courage de ses troupes et à l'intervention de Suchet, commandant le corps du centre qui, en l'absence du général en chef, prit sur lui d'envoyer une division au secours de l'aile droite. Davout, commandant la réserve de cavalerie, fit également passer sur la rive gauche quelques régiments qui décidèrent les Autrichiens à la retraite. Pendant le passage du Mincio, le capitaine Chamorin fut blessé d'un coup de feu qui lui occasionna une forte contusion au côté droit de la poitrine et au bras droit. Il n'en resta pas moins sur la ligne des tirailleurs dont le commandement lui avait été confié, passa un des premiers sur la rive gauche et prit part à la lutte terrible qui s'engagea au moulin de la Volta. Sa brillante conduite dans cette circonstance lui valut de la part du général Dupont les éloges les plus flatteurs et le grade de chef d'escadron conféré sur le champ de bataille par le général en chef Brune [1]. Il fut en même temps classé dans son nouveau grade et pour ordre au 11e régiment de hussards. Malgré sa blessure, il continua de marcher avec l'armée et assista le 29 décembre

1. Extrait des états de service de Chamorin : « Nommé chef d'escadron sur le champ de bataille au passage du Mincio, le 25 décembre 1800, pour les services éclatants qu'il rendit, nomination ratifiée à titre définitif le 22 décembre 1801. »



au combat de Santa-Lucia, le 5 janvier 1801 à l'occupation de Vérone, le 8 au combat de Brendoli, suivi de l'occupation de Vicence, le 11 au combat de Fontana...

La convention de Trévise, signée par Brune et le général autrichien Hohenzollern, mit fin à la guerre et permit à l'armée d'Italie de se reposer enfin, mais le repos n'était pas fait pour Chamorin. Aux termes d'un traité qui venait d'être signé avec le roi de Naples, l'île d'Elbe, dont les troupes napolitaines s'étaient emparées pendant la guerre, devait être immédiatement remise à l'armée française pour être annexée au royaume d'Étrurie récemment fondé par Bonaparte en faveur d'une infante d'Espagne. Mais la capitale de l'île, Porto-Ferrajo, était occupée par une garnison anglaise. Bonaparte prescrivit à Murat d'envoyer le général Tharreau avec une demi-brigade d'infanterie pour chasser cette garnison. Les forces dont disposait le général Tharreau étaient tout à fait insuffisantes et le premier Consul, impatienté des lenteurs de ce général, ordonna de le remplacer par le général Watrin qui devait emmener avec lui 5,000 à 6,000 hommes de renfort. Chamorin accompagna naturellement son général.

Cette expédition fut beaucoup plus pénible qu'on ne l'avait pensé. Les Anglais étaient maîtres de la mer et rendaient les ravitaillements extrêmement difficiles; en même temps, la garnison de Porto-Ferrajo se défendait avec vigueur. Les troupes de Watrin, transportées sur plusieurs bâtiments, étaient parties de Livourne le 23 juillet 1801, et avaient débarqué à Piombino, de là elles marchèrent sur Porto-Ferrajo, dont le port était bloqué par trois frégates françaises, mais l'escadre anglaise, survenant, captura ces trois frégates, ravitailla Porto-Ferrajo et, croisant devant Piombino, coupa les communications de l'île avec la terre ferme. La position de Watrin était des plus critiques; il s'en tira à force d'énergie et d'activité. Les Anglais, ayant tenté un débarquement le 17 août, les troupes françaises montrèrent peu d'ardeur pour marcher à leur rencontre. Le général Watrin, averti de cet incident, courut vers ses soldats hésitants pour les entraîner. Chamorin reconnut en eux ses anciens grenadiers de la 12ᵉ demi-brigade, qu'il n'avait pas voulu quitter pour passer chef de bataillon après l'affaire de Borgoforte. « Mes vieux camarades, leur dit-il, jamais je ne

vous avais vus hésiter! Où donc est cette ancienne valeur d'Arcole et de Rivoli, que rien ne rebutait?... Grenadiers, ne reconnaîtrez-vous pas votre ancien capitaine et ne vous souviendrez-vous plus de Borgoforte? Suivez-moi, mes braves!... »

La charge est battue, l'élan est donné, Chamorin se précipite en avant, à la tête de ses anciens grenadiers; l'ennemi est mis en fuite et regagne ses chaloupes. Mais, dans son ardeur, Chamorin s'est laissé entraîner trop loin; entouré par les fuyards, il est fait prisonnier par eux et emmené dans une chaloupe. A peine cette chaloupe avait-elle quitté le bord que, profitant de l'attention donnée par l'équipage aux manœuvres nécessaires pour prendre le large, il se jette à l'eau et parvient à gagner la terre au milieu d'une grêle de balles dont aucune heureusement ne l'atteignit. Il alla rejoindre son général aussi surpris qu'heureux de le revoir.

Le siège de Porto-Ferrajo fut alors poussé avec toute la vigueur que permettaient les faibles ressources dont disposait le général Watrin. Le 13 septembre, 2,500 Anglais débarquèrent près de Marciana, en même temps que la garnison de Porto-Ferrajo exécutait une sortie et s'emparait d'une des batteries françaises. Watrin marcha au-devant des troupes de débarquement, les attendit dans une position où les difficultés du terrain devaient compenser l'infériorité du nombre, et, après avoir attiré l'ennemi sur ce terrain, il ordonna une charge générale à la baïonnette; l'effet fut terrible et décisif, la moitié à peine des troupes débarquées put reprendre la mer, le reste fut tué ou fait prisonnier. La batterie enlevée par la garnison de Porto-Ferrajo fut reprise, et plus de 10 chaloupes canonnières qui avaient pénétré dans le port furent obligées de se rendre. La signature des préliminaires de paix de Londres, dans lesquels la reddition de Porto-Ferrajo était formellement stipulée, épargna au commandant anglais, lieutenant-colonel Airey, la douleur de signer une capitulation devenue inévitable.

Après cette expédition pendant laquelle il mérita d'être cité tout particulièrement avec éloges[1], Chamorin resta quelque temps encore à l'île d'Elbe, dont son général avait été nommé le gouver-

1. Extrait des états de service du général Chamorin : « S'est distingué à l'île d'Elbe, lors du débarquement des Anglais. »



neur, mais ils ne tardèrent pas à rentrer tous les deux en France. Ici je laisse la parole à Chamorin lui-même[1].

« Le général Watrin revint à Paris pour rétablir sa santé qu'il n'avait encore pu remettre (il avait été très malade pendant le siège de Porto Ferrajo). Il ne l'eut pas plutôt recouvrée qu'il pensa à offrir ses services au gouvernement. Le premier Consul, qui l'estimait et qui en faisait grand cas, voulait lui donner un commandement digne de lui, mais l'expédition de Saint-Domingue était partie depuis cinq mois et l'on se battait toujours. Le général Watrin voulait de la gloire ; il demanda d'aller rejoindre le général Leclerc ; il l'obtint du premier Consul qui lui donna le commandement de la partie espagnole. A son arrivée au Cap, il trouva tout en cendres et les noirs dans une nouvelle insurrection. Le général Leclerc, connaissant l'activité et les talents militaires du général Watrin, le garda un moment au Cap, où il montra dans une attaque contre les noirs qu'il était digne de la confiance du général en chef; celui-ci lui donna le commandement du Sud et de l'Ouest; il partit du Cap pour Port-au-Prince où il établit son quartier général; deux jours après son arrivée, il fit une tournée dans cette partie et prit des dispositions pour empêcher l'approche des noirs et conserver le peu d'habitations qui, dans cette contrée, avaient échappé aux flammes des révoltés. Il tomba malade le cinquantième jour de son arrivée, et la fièvre jaune moissonna ce héros dans sa fleur... »

Pendant ce court séjour dans l'île de Saint-Domingue, Chamorin s'était distingué à côté de son général en chassant avec 75 hommes, au moment même du débarquement, une bande de noirs qui venait pour achever l'incendie du Cap. Il s'était marié, le 22 mai 1802, avec Mlle Marie-Victoire Boullé, appartenant à une famille de Compiègne, et sa jeune femme l'avait suivi à Saint-Domingue. Après la mort du général Watrin, il s'embarqua avec elle sur un navire de commerce qui les ramena en France. La paix d'Amiens n'était pas encore rompue ; rien ne s'opposa donc à leur retour et ils arrivèrent à Nantes le 14 avril 1803. Chamorin avait été mis

1. Note autographe trouvée dans les papiers du général Chamorin, évidemment préparée pour la rédaction d'un article nécrologique sur le général Watrin.



en disponibilité. La solde d'activité lui fut cependant maintenue en raison des circonstances particulières dans lesquelles il s'était trouvé. Il resta dans cette position jusqu'au 23 janvier 1804, date à laquelle il fut classé avec son grade de chef d'escadron au 3e régiment de cuirassiers, commandé alors par le colonel Préval qui devint plus tard un des officiers généraux les plus distingués de l'armée française. Chamorin nous appartient désormais comme officier de cavalerie.

Le 3e cuirassiers, lorsque le commandant Chamorin vint y prendre le service, était en garnison à Saint-Germain-en-Laye. Ce régiment fut bientôt envoyé à l'armée des côtes de l'Océan pour y concourir à la formation de la 1re division de grosse cavalerie sous les ordres du général Nansouty; Chamorin fut nommé membre de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire du camp de Boulogne ni à retracer les origines de la Grande-Armée. Le 28 août 1805, la guerre contre l'Autriche était décidée, le 3e cuirassiers recevait l'ordre de partir de Lille pour se rendre à Strasbourg et passer le Rhin puis le Danube avec les autres régiments de la division Nansouty, mais Chamorin ne devait pas rester à ce régiment; un décret du 5 septembre l'appela avec son grade dans les grenadiers à cheval de la garde impériale. Cette nomination le rendit fort heureux : « Je suis au comble de la joie », écrivait-il à sa femme[1]. Il ne rejoignit son nouveau régiment qu'après le passage du Danube et ne put trouver à se faire habiller qu'à Augsbourg.

Les grenadiers de la garde escortaient l'Empereur; ils marchaient extrêmement vite. « Nous sommes restés quelquefois de 15 à 18 heures à cheval sur 24, écrivait le commandant Chamorin la veille de la bataille d'Austerlitz, et nous avons souvent fait de 15 à 18 lieues par jour. » Les grenadiers à cheval ne trouvèrent d'ailleurs que deux occasions de combattre dans cette campagne de 1805; le 23 novembre, à Rausnitz, point d'embranchement des routes de Brunn et d'Olmütz, la cavalerie de la garde, amenée

1. A partir de cette époque, j'appuie mon récit presque exclusivement sur la correspondance du général Chamorin et particulièrement sur les lettres qu'il écrivait à sa femme. Les extraits que j'en citerai m'ont paru curieux comme traduisant fidèlement les sentiments qui animaient alors un officier de la Grande-Armée.



par le général Bessières, vint dégager la division de dragons Walther et la division de cuirassiers d'Hautpoul qui luttaient depuis le matin contre toute la cavalerie russe. Bessières accourut avec 5 escadrons de grenadiers et 5 escadrons de chasseurs et les forma sur deux lignes dont la première, composée de 3 escadrons de grenadiers et 2 escadrons de chasseurs, fut seule engagée. « La cavalerie ennemie, écrit Chamorin, fut culbutée et poursuivie pendant trois quarts de lieue. Il ne m'est rien arrivé. »

On connaît mieux généralement le rôle de la cavalerie de la garde à Austerlitz. La cavalerie de la garde impériale russe avait jeté le désordre dans quelques bataillons du corps de Soult; l'Empereur lança sur elle les chasseurs et les mamelucks commandés par Rapp, lesquels après un premier succès furent ramenés par les *chevaliers-gardes* d'Alexandre; une seconde charge, appuyée par les grenadiers à cheval, décida la victoire.

« Je t'écris à la hâte, dit Chamorin dans une lettre adressée à sa femme le 3 décembre, nous avons eu une bataille générale. Tu verras d'après les papiers que la garde impériale s'est distinguée. Nous avons culbuté celle des empereurs de Russie et d'Allemagne. Il ne m'est rien arrivé, j'ai eu le bonheur d'enlever un convoi à la tête de mon escadron et ce fait m'a valu la croix d'officier de la Légion d'honneur. »

Il écrit encore le 6 janvier : « Je te conduis une jolie voiture que j'ai prise aux cosaques et qui appartenait à un général russe. C'est à Austerlitz que j'ai fait cette capture. C'est ma part dans la prise du grand convoi que j'ai attaqué et pris à la tête de mon escadron. »

Ce n'était pas sans regret que Chamorin avait quitté le 3e cuirassiers et son colonel avec lequel il s'était lié d'une amitié fondée sur l'estime mutuelle. « J'ai quitté ce bon colonel Préval avec bien du regret, dit-il dans une de ses lettres; il m'écrit de temps en temps et me dit qu'il m'aimera toujours. Je le paie bien de réciprocité, peut-être même avec usure. » Entre ces officiers des armées de la République et de l'Empire à son début, unis par les liens d'une longue et continuelle fraternité d'armes, séparés de leurs familles et de leur pays, il semble que les amitiés aient été plus fréquentes et plus étroites que de nos jours. Nous en

avons déjà eu des preuves dans la correspondance d'Auguste Colbert[1], nous en verrons d'autres dans les lettres de Chamorin.

J'ai déjà eu aussi l'occasion d'observer jusqu'à quel point ces rudes soldats de la Grande-Armée restaient empreints des faiblesses de la nature humaine. Entraînés dans une série de guerres sans fin, déployant une constante énergie, poursuivant sans cesse la gloire, ils avaient cependant les yeux toujours tournés vers la France, la pensée tendue vers leurs foyers et leurs familles; tout en rêvant de la guerre et la poursuivant avec ardeur, ils aspiraient après la paix. On raconte, il est vrai, que Montbrun à Znaïm, en 1809, au moment où il allait livrer un combat d'avant-garde à la cavalerie autrichienne, apprenant la nouvelle de l'armistice conclu, répondit à l'officier qui lui portait cette nouvelle : « Qu'est-ce que ça me f... à moi qui ne rêve que plaies et bosses ! » De son côté, le maréchal Marmont, dans ses Mémoires, raconte qu'à la fin de la campagne de 1805, marchant sur Vienne pour en barrer la route à l'archiduc Charles, il fit la rencontre *très affligeante* d'un officier d'état-major qui venait lui notifier l'armistice conclu le 6 décembre après la bataille d'Austerlitz. Mais, outre qu'alors comme aujourd'hui il y avait des officiers plus ardents et plus ambitieux que d'autres, ce sont là des exclamations poussées dans la chaleur et l'entraînement de l'action, et je n'entends parler ici que des réflexions et des pensées suggérées, pendant les jours si peu nombreux où l'on ne voyait pas l'ennemi, par la perpétuité de la guerre, et dont le sentiment se dégage de la correspondance intime de presque tous les officiers d'alors, surtout à partir de 1807. Ils pensaient beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire aux joies de la famille dont ils étaient privés. Chamorin, lors de la campagne de 1805, marié depuis trois ans à peine, séparé si vite d'une femme qu'il adore, n'échappe pas à cette loi commune. Mais il est un sentiment qui domine en lui, c'est le culte de l'empereur Napoléon, son dévouement sans bornes à sa personne, son idolâtrie pour son génie militaire, sa confiance illimitée dans sa

---

1. Se rappeler entre autres l'amitié que cet illustre général inspirait au colonel Testot-Ferry, en réciprocité de la sienne, amitié qui datait du temps où Colbert était colonel du 10e chasseurs et Testot-Ferry, capitaine au même régiment et dont ce dernier garda le pieux souvenir jusqu'à sa mort.



sollicitude pour ses soldats : « Sous peu de jours, écrit-il à sa femme le 14 décembre 1805, nous retournerons à Munich et de là en France. J'ai échappé aux dangers de cette guerre, je n'ai pas reçu une égratignure; mais s'il m'était arrivé quelque chose, tu aurais trouvé dans la bonté du chef, pour toi et nos enfants, un protecteur qui n'oublie rien, qui a soin de nous et de ceux que nous laissons. C'est un père pour nous... et nous le chérissons. » Voilà le secret de ce pouvoir immense et mystérieux que Napoléon exerça sur ses soldats depuis Montenotte jusqu'à Waterloo.

La paix avait été signée à Presbourg; l'Empereur et sa garde rentrèrent en France. Le 27 janvier, les grenadiers de la garde arrivaient à Strasbourg; avant la fin de février, ils étaient de retour à Paris où ils se reposèrent jusqu'au 19 septembre. A cette dernière date, la guerre avec la Prusse était imminente ; l'Empereur donna l'ordre au maréchal Bessières de diriger la cavalerie de la garde à petites journées sur Wurtzbourg, tandis que l'infanterie était transportée sur des charrettes en poste. Les grenadiers à cheval étaient rendus à Metz le 29 septembre et à Wurtzbourg le 10 octobre, mais les événements avaient marché : l'Empereur et le quartier général avaient déjà quitté cette ville. La cavalerie de la garde redoubla de vitesse pour les atteindre, apprenant successivement en route, comme pour stimuler son ardeur, les combats de Schleitz et de Saalfeld, puis la bataille d'Iéna. C'est seulement le 20 qu'il les rejoignirent à Halle pour accompagner l'Empereur jusqu'à Potsdam et à Berlin où, escorté par eux, il fit son entrée triomphale le 28 octobre; déjà, le 24, Chamorin écrivait de Potsdam : « L'avant-garde de l'armée est à Berlin; demain ou après nous y entrerons. Nous sommes destinés à voir en conquérant toutes les grandes capitales, et nos armes déposées, nous passerons notre temps à visiter les arcs de triomphe élevés à la gloire de nos armées. » Le commandant Chamorin donne sur son séjour à Berlin quelques détails assez curieux. Il écrit le 28 octobre même : « Cette capitale est une des plus belles que j'aie vues (il était déjà entré à Milan, à Parme, à Venise, à Rome, à Naples, à Turin, à Gênes, à Florence, à Stuttgart, à Munich, à Vienne). Les belles villes d'Italie sont plus riches, mais les rues y sont moins larges, moins régu-

lières et les maisons moins bien bâties... Il n'y a pas le mouvement d'une grande capitale et la cité est un peu triste. Cela tient peut-être à notre présence, quoiqu'on dise que les dames de Berlin aiment déjà les Français qu'elles préfèrent à leurs butors de maris qui ne vivent que de fumée et s'enivrent de bière. » Du 29 : « La campagne est presque finie; la paix, nous l'espérons, va se faire. » Du 3 novembre : « J'ai vu aujourd'hui le général Hullin[1]; il m'a beaucoup parlé de toi et m'a demandé de tes nouvelles. Va voir sa femme qui, comme toi, est désolée du départ de son mari. » Du 8 novembre : « Je suis logé chez d'excellents hôtes qui ont pour moi toutes sortes de soins. Ils m'ont offert leur table que je n'ai pu refuser à cause des pressantes instances qu'ils m'ont faites. Nous parlons de la France et de toi, et cela me fait plaisir... La paix va-t-elle résulter de ces premiers et éclatants succès de l'armée française ou bien va-t-il falloir marcher au-devant des Russes? Voilà ce qui préoccupe un grand nombre d'officiers. »

Cette préoccupation de la paix, accusée par Chamorin, ne se trahit, je l'ai déjà fait observer, que dans les moments où l'on n'a pas à combattre: dès qu'on se porte en avant, l'enthousiasme guerrier et l'amour de la gloire reprennent le dessus. Voici ce qu'il écrit, à la date du 6 novembre :

« Les Russes viendront-ils? On dit au contraire qu'ils s'en vont. Irons-nous plus loin ou retournerons-nous à Paris?... Voilà ce que nous nous demandons journellement. Un seul homme le sait, et celui-là ne rétrogradera qu'à bon escient. Il veut la paix, mais il la veut solide!... Nous! nous le suivrons avec enthousiasme vers le Nord comme vers Paris. » Du 9 : « L'Empereur nous a fait manœuvrer hier; quand il nous tient c'est pour longtemps : huit heures à cheval! » Du 23 : « Toujours même silence relativement à la guerre, même doute par rapport à la paix. » Du 24 : « Nous partons à l'instant sans savoir où nous allons; je t'écrirai du premier gîte. » Du 27 : « Depuis notre départ de Berlin, impossible d'écrire. Journées très-fortes, villages où on ne trouve rien, pas même du papier... pas de poste! » Du 30 : « Posen. Même embarras que depuis Berlin; logés dans des baraques sans nom. Nous

1. Commandant l'infanterie de la garde impériale.

voici donc en Pologne depuis hier! et nous espérons que cette campagne sera aussi courte que l'autre. Le vilain pays! Que ses habitants sont sales et misérables!... »

Ces extraits de lettres tirent évidemment tout leur intérêt des circonstances dans lesquelles elles ont été écrites; elles font voir la progression de la guerre de Prusse par un point de vue bien restreint peut-être, mais essentiellement vrai, plus vrai que les bulletins officiels et les histoires rédigées après coup, ou même que les mémoires écrits en vue d'être publiés. Je continue donc mes citations :

3 décembre : « Posen. Depuis cinq jours nous sommes ici; nous y resterons quelques jours encore. L'Empereur fait ses préparatifs; il n'est jamais long, et nous saurons sous peu ce qu'il veut faire. » 5 décembre : « Nous avons eu un mutuel regret, mes hôtes et moi, de nous quitter à Berlin. Ils pleuraient comme si j'eusse été leur enfant et m'ont fait promettre de leur écrire; je l'ai fait. Ils ont même exigé de moi que je revienne les voir quand je le pourrai. Si le hasard me ramène dans les environs de Berlin, je le ferai avec autant de plaisir que de reconnaissance, car ils ont été bien bons[1]. »

Les grenadiers de la garde séjournèrent à Posen avec l'Empereur jusqu'au 17 décembre et se mirent en route pour Varsovie. Chamorin écrit le 22 : « Demain nous arrivons à Varsovie; il m'a été impossible d'écrire le 17; mais rien n'est misérable comme les habitants de la campagne en Pologne. Il n'y a rien ici qui rappelle la civilisation. »

Après être entré à Varsovie le 22 et avoir passé la Vistule le 24, Chamorin écrit le 27 :

« Je n'ai pu écrire depuis Varsovie; nous avons été constamment en mouvement. Il est huit heures et, dans ces cases de paysans polonais, qui ressemblent à celles des nègres, ou mieux encore à des étables à cochons, il ne fait pas clair; j'écris presque au hasard; je n'ai jamais vu pays plus mauvais et habitants plus

1. Ces relations entre Prussiens et Français, au début de la guerre de 1806 à 1807, méritent d'être notées, ne fût-ce que par contraste avec ce qu'elles devinrent plus tard.



dégoûtants. Ils vivent pêle-mêle avec leurs vaches, leurs poules et leurs cochons. Ce sont des animaux différents, vivant ensemble et mangeant pour ainsi dire à la même table. »

L'armée marche au-devant des Russes, retirés de l'autre côté de la Narew et livre les combats de Nasielsk, de Czarnowo, de Pultusk, de Golymin, de Soldau; le temps devient si mauvais et les chemins si détestables, qu'il faut renoncer à poursuivre plus longtemps l'ennemi. L'armée prend ses quartiers d'hiver. Chamorin écrit le 3 janvier, de Varsovie: « Nous avons passé la Vistule pour marcher contre les Russes; nous les avons battus à Pultusk, sur la Narew; nous sommes rentrés hier à Varsovie; les chemins sont détestables, on y enfonce jusqu'à mi-jambes et, sans amplification, nos chevaux en ont jusqu'au poitrail. Le prince de Bénévent (Talleyrand) a passé une nuit entière dans les bois sans pouvoir démarrer de l'endroit où était restée sa voiture. Il avait cependant 10 chevaux. L'Empereur a constamment voyagé à cheval. Je n'ai jamais vu un pays plus laid et plus maussade. Notre... [1] serait une ville propre et magnifique dans ces contrées. Varsovie a quelques beaux palais, mais à côté sont des chaumières, ce qui fait mieux ressortir la richesse des uns et la pauvreté des autres. Puissance ou esclavage, il n'y a pas de milieu. J'ai vu fort peu de Polonaises, et celles que j'ai vues par hasard sont bien loin de valoir nos Françaises. Les campagnardes ne sont pas belles; je n'ai pas rencontré une figure passable. »

Le 4 janvier, les grenadiers quittaient Varsovie pour leurs cantonnements, et le 8, Chamorin écrivait à Soult: « Je loge ici dans un château polonais; il n'y a dans le château que deux domestiques qui ne parlent que le polonais, un vieux juif qui porte une barbe aussi sale que longue et qui lui descend jusque sur l'estomac, et qui parle un peu allemand. Le château est situé au milieu d'une plaine couverte de neige. Vis-à-vis de nous des marais et, de l'autre côté des marais, en Galicie, un bois de sapins... C'est la solitude la plus absolue. »

12 janvier: « Nos juifs s'humanisent et commencent à nous comprendre. Le père a 106 ans et le fils 70. Les maîtres du château

1. Mot illisible.

sont à Varsovie ; nous semblons être au bout du monde ; le marais est complètement gelé. »

Bientôt les cantonnements sont levés et les grenadiers partent pour une destination inconnue. Les Russes, par une manœuvre restée célèbre, sont venus tomber sur les corps d'armée de Bernadotte et de Ney qui forment l'aile gauche de l'armée française. L'Empereur s'est porté au secours de ces deux maréchaux avec les corps de Davout, de Soult et d'Augereau, la garde et la réserve de cavalerie ; il manœuvre pour cerner l'armée russe ; mais Benningsen, averti du danger qui le menaçait, par les dépêches qu'un officier d'état-major s'est laissé prendre, a promptement battu en retraite et Napoléon s'est mis à sa poursuite. Alors a lieu le sanglant combat de Hof, le 7 février, suivi le lendemain de la terrible bataille d'Eylau. Les grenadiers de la garde prirent part à ces deux affaires et plus particulièrement à la bataille d'Eylau. La grande charge de cavalerie commandée par Murat avait traversé les deux premières lignes de l'armée russe et se heurtait à la troisième ligne, tandis que les deux premières se relevaient en partie pour faire feu en arrière. La cavalerie de la garde s'élança alors à son tour : grenadiers et chasseurs à cheval rivalisant d'élan et de bravoure, culbutèrent de nouveau les deux premières lignes ; les grenadiers, entraînés par le colonel Lepic, s'emparèrent d'une batterie et percèrent la troisième ligne, qui se referma sur eux. Sommé de se rendre, Lepic répondit au parlementaire en montrant ses grenadiers : « Regarde ces figures, et dis-moi si elles ont l'air de vouloir se rendre. » Puis s'adressant à ses grenadiers : « Allons, leur dit-il, il faut vaincre ou mourir aujourd'hui ; nous avons trois lignes d'infanterie à renverser. — La charge, la charge ! et nous passerons. » Tel est le cri poussé d'une voix unanime. Lepic forme alors son régiment en colonne serrée par pelotons, sonne la charge et culbute successivement les trois lignes, sans autre perte que celle de 6 hommes, dont 2 officiers tués, non compris les blessés[1]. Hommes et chevaux étaient tellement couverts de neige que les troupes françaises les voyant déboucher du centre des colonnes russes, ne les reconnurent pas, les prirent pour ennemis et les accueillirent

1. *Fastes de la Légion d'honneur*, tome III, page 357.

à coups de fusil; ils perdirent là 2 grenadiers et quelques chevaux; plusieurs officiers et grenadiers furent blessés. Le colonel Lepic fut nommé à cette occasion général de brigade. Les chefs d'escadron Chamorin et Treuille de Beaulieu [1] furent nommés colonels. Désigné pour le commandement d'un régiment de cuirassiers, Chamorin resta quelque temps colonel à la suite de la garde impériale en attendant une vacance, et quelques jours plus tard (16 février 1807), il fut appelé au commandement du 26ᵉ régiment de dragons, qui faisait partie de la 1ʳᵉ division de cette arme, commandée par le général Klein, à qui ne tarda pas à succéder le général de Latour-Maubourg.

Je reviens à la correspondance de Chamorin. Le 9, lendemain de la bataille d'Eylau, il écrivait de cette ville : « Hier nous avons eu une grande bataille que nous avons gagnée sur les Russes; il ne m'est rien arrivé ; je montais ma bonne *Charlotte* qui s'est très bien comportée. » Le lendemain 10, il parle encore de sa monture, question bien importante pour un officier engagé dans une bagarre comme celle d'Eylau. « C'est, dit-il, la bonne *Charlotte* que je montais : elle a vaillamment opéré, elle n'en aura que plus de mérite à tes yeux. » Le 15 : « L'Empereur vient de me nommer colonel en récompense de mes services et de ceux surtout rendus à la bataille d'Eylau; il me donne un régiment de cuirassiers. » Nous venons de voir qu'en définitive Chamorin fut nommé au 26ᵉ dragons. Le 8 mars il se trouvait encore au quartier général d'Osterode. « Tu me demandes, écrit-il, comment j'ai passé le carnaval; notre entrée en Pologne a marqué le commencement de notre carême et nous craignons qu'il ne continue longtemps. » Le 6 février : « Vendredi avant le dimanche gras il y a eu bal à petit orchestre aux environs de Hof et à Hof. Les masques étaient les Russes, que nous avons chassés de la salle de danse parce qu'ils voulaient nous y troubler. » Le 8 : « Dimanche gras, grand bal à grandissime orchestre autour de Preuss-Eylau. La salle de danse était dans la plaine couverte de neige et des marais couverts de glace. La neige tombait à gros flocons, et ces fleurs d'une toute nouvelle nature ne contribuèrent pas peu à embellir la fête. C'est ainsi que nous avons passé nos

1. Le père du général d'artillerie auquel nous devons les canons rayés.



jours gras qui ont été très maigres. » Il écrivait encore le 19 : « Nous avons perdu à Eylau ce pauvre général Dahlmann, qui m'aimait beaucoup et auquel je le rendais bien. Je le connaissais depuis la campagne d'Italie. J'ai bien pensé qu'en lisant le bulletin qui parlait de sa mort tu donnerais une larme à sa mémoire. Le maréchal Bessières a eu son cheval tué, un de ses aides de camp a été tué à ses côtés et mon camarade Treuille y a eu aussi son cheval tué sous lui. J'ai pensé à toi, mais seulement après la mêlée, car elle a été un instant bien rude, et je doute qu'on ait pu penser à autre chose qu'à s'en tirer. »

Le 23, Chamorin annonce à sa femme son départ pour le 26e dragons : « Demain je rejoins mon régiment : juge de ma situation, il faudra que je cherche quelqu'un avec qui je pourrai parler. Enfin, je ne serai jamais seul, puisque je pense toujours à toi. » Ainsi il s'effrayait à l'idée de quitter ses bons amis de la garde : il devait bientôt avoir pour amis tous les officiers du 26e dragons.

Les grenadiers portaient encore les cheveux longs avec cadenettes et queue, qu'ils ne quittèrent qu'en 1810. « Étant maintenant dans les dragons, écrit Chamorin, il m'a fallu faire couper mes cheveux ; j'en joins ici une petite mèche ; je te prie de l'agréer. Je suis maintenant en Titus. » A la fin de cette lettre, pleine des expressions les plus tendres et les plus passionnées, on lit d'une autre écriture : « Je vous embrasse de cœur. Signé : Daumesnil. » A quoi Chamorin ajoute : « C'est un fou, de mes camarades de la garde, qui a mis ce griffonnage : il m'a enlevé ma lettre au moment où je la ployais et a écrit ça tout de suite ; ne t'en fâche pas. » Or, ce camarade, ce fou, n'est autre que Daumesnil, le général à la jambe de bois, devenu populaire par l'énergie avec laquelle il défendit le fort de Vincennes contre les alliés en 1814 et en 1815, contre l'émeute en 1831. On prétend qu'un homme peut être jugé d'après les amitiés qu'il éprouve ou qu'il inspire. Chamorin n'a rien à redouter de ce jugement.

Si, au point de vue de ses relations amicales, le colonel Chamorin avait à regretter la garde, il n'avait, au point de vue militaire, qu'à se féliciter du changement survenu dans sa position. « Dans la garde, écrivait à ce sujet son ami Treuille, on n'opérait que par masse et pour donner le coup de boutoir ; la gloire était

pour tous, tandis que dans la ligne, l'officier brave, actif, intelligent comme l'était Chamorin, chargé de faire des détachements, des reconnaissances, des découvertes, de défendre un poste difficile, avait souvent l'occasion de se faire connaître [1]. »

Cette occasion ne se présenta pas immédiatement. Arrivé au 26e dragons le 25 mai, Chamorin le conduisit à Elbing, où la cavalerie de réserve était envoyée pour se refaire. Il en écrivait le 1er avril : « Depuis avant-hier, je suis dans cette petite ville, mon régiment est cantonné dans les environs. Depuis le 27 janvier je n'avais pas couché dans un lit ; aussi je n'ai pu dormir, je n'en ai plus l'habitude. Je commande un brave et beau régiment. » Le 10 mars : « Nous avons passé le 7 la revue du prince Murat, le 8 celle de l'Empereur ; mon régiment était très beau, on a été content de lui. Je n'avais jamais vu une réunion de cavalerie aussi nombreuse. Nous étions 12,000 hommes. Hier une partie de mon régiment a été à cheval pour accompagner l'Empereur. J'y étais aussi. » Le 20 : « Nous sommes ici obligés de nous habiller de pièces et de morceaux : j'ai acheté une paire d'épaulettes à l'un, un casque à l'autre, un morceau de drap à celui-ci ; enfin tel que je suis en dragon, mon casque me coûte quatre louis, mes épaulettes trois, le tout aux deux tiers usé. » Le 30 : « Les officiers de mon régiment me donnent une fête ; le général de brigade y sera. Ce sont d'excellents jeunes gens qui me témoignent bien de l'amitié. »

Le colonel Chamorin ne tarda pas, en effet, à être adoré de son régiment. Voici ce qu'écrivait de lui, 36 ans plus tard, le colonel de Sainte-Avoye, qui avait servi au 26e dragons comme adjudant-major : « Père de ses soldats, ami de ses officiers, juste, sévère, impitoyable dans le service, lion sur le champ de bataille et en même temps l'homme le plus doux dans ses relations particulières, le plus brave, le plus beau de son régiment, respecté et chéri de tous, voilà les impressions ineffaçables qui restent encore dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de servir sous lui. »

Les hostilités furent reprises par les Russes le 4 juin 1807 ; le

---

1. Extrait d'une lettre écrite le 16 janvier 1843, par le colonel baron Treuille de Beaulieu à l'un des fils du général Chamorin. Treuille de Beaulieu avait été nommé au grade de colonel en même temps que son ami et commanda le 18e dragons.



26e dragons fut engagé pour la première fois le 10 juin à la bataille d'Heilsberg, qui dura depuis dix heures du matin jusqu'à onze heures du soir; le régiment y chargea à plusieurs reprises et jusque dans la nuit. Cette épreuve décisive de la première charge faite par un colonel à la tête du régiment dont il vient de prendre le commandement tourna tout à l'avantage de Chamorin. Il eut un cheval blessé sous lui ; la réputation de bravoure et d'entraînement qui l'avait précédé au 26e dragons fut confirmée d'une voix unanime. Les liens d'estime et de confiance réciproques entre le colonel et son régiment furent encore resserrés par la bataille de Friedland.

Le général Latour-Maubourg y commanda la 1re division de dragons, attachée pour la journée au corps du maréchal Ney. A un moment où les troupes de ce maréchal étaient menacées par un mouvement tournant des Russes, qui cherchaient à déborder leur extrême droite, Latour-Maubourg, placé en seconde ligne, exécuta avec beaucoup d'à-propos un mouvement de conversion à droite et tomba sur le flanc des colonnes ennemies, qu'il culbuta et dispersa. Les Russes répétèrent plusieurs fois la même manœuvre et furent chaque fois repoussés par la division de dragons. Chamorin et le 26e dragons se signalèrent par leur audace. Le maréchal Bessières, qui se trouvait là, félicita vivement l'ancien chef d'escadron des grenadiers de la garde ; il lui reprocha toutefois de s'exposer par trop en se portant en avant de la ligne pour observer les mouvements de l'ennemi.

Chamorin dit à peine quelques mots dans sa correspondance des deux batailles d'Heilsberg et de Friedland. Il écrit le 16 du bivouac de Zigersdorf : « Le 10, nous avons eu une bataille ; je n'ai pu écrire de suite après, j'ai chargé mon frère de le faire. Le 14 nous en avons eu une autre, et les Russes ont été bien battus ; ils battent encore en retraite. Je n'ai pas eu une égratignure ; nous espérons qu'après cette affaire la paix se fera et pour longtemps. » Le 22 : « Du bivouac près de Gumbinnen : Nous sommes à la poursuite de l'ennemi ; le cheval que je montais à la première des deux grandes batailles dont je t'ai parlé a été blessé ; cela ne sera rien. J'ai monté *Charlotte* le 14 et elle a été comme son maître toujours heureuse ; je deviens invulnérable. » Le 28 : « J'espère que nous rentrerons

bientôt en France, on traite de la paix; notre Empereur et celui de Russie sont à Tilsitt et se voient tous les jours. »

Kussaben, 2 juillet: « Depuis hier nous avons pris des cantonnements. M. de Talleyrand disait en arrivant à Tilsitt : « Mainte-« nant, Messieurs, c'est à mon tour, j'entre en campagne. » Qu'il se dépêche; nous désirons que sa campagne soit courte. » Le 12 : « La paix est à l'ordre du jour de l'armée, il n'y a plus de doute: la ratification en a été faite; la garde est partie pour Paris. »

La paix est conclue en effet; mais à l'exception de la garde, l'armée ne rentre pas en France. Le 5 août, le 26ᵉ dragons est à Varsovie, d'où Chamorin écrit : « Oui, nous avons eu de brillants succès à Heilsberg et à Friedland. MM. les généraux et le maréchal Bessières m'ont fait beaucoup de compliments sur mon régiment dans ses différentes charges et sont venus me féliciter tant à Heilsberg qu'à la journée mémorable de Friedland. J'ai eu ma part de ces éloges; on m'en a fait même en particulier et cela m'a fait bien plaisir. Il est toujours doux de savoir que l'on a fait son devoir. »

Dans la répartition des troupes de la Grande-Armée, la 1ʳᵉ division de dragons est dirigée sur la Silésie. Sa première destination est Glogau. Chamorin écrit de Blonie le 8 août: « La journée, quoique courte, n'en a pas moins été très fatigante; nous sommes dans le sable jusqu'au col, et par une chaleur torride... Il ne fait pas plus chaud à Naples. D'après le dire des habitants, l'été ressemble ordinairement à l'hiver, et je ne viendrai pas me pendre dans ce pays. » Le 20, la division arrive à Osterode, d'où Chamorin écrit : « Notre bon et brave général, qui a été blessé à la bataille de Friedland, nous a rejoints hier. Il me témoigne beaucoup d'amitié. Il ne pense pas que nous fassions un long séjour en Silésie, mais dans tous les cas, il m'a promis un congé qu'il demandera pour moi au ministère. » Du 23 : « Dans trois jours nous serons rendus à notre destination; on dit que la Silésie est un beau et bon pays, que les habitants sont aimables et leurs femmes gaies et jolies. Sous peu de jours, nous aurons quitté cette Pologne, où nous ne buvions que de l'eau de son : le vin me rendra la gaîté. » Cependant, malgré son fort tempérament, le colonel Chamorin succombe à la fatigue et tombe malade; il se rétablit une première fois et, de Grünberg, il écrit le 30 avril : « J'ai été assez malade; je puis le dire mainte-

nant, la fatigue de la campagne pénible que nous avons faite, la mauvaise nourriture, la mauvaise boisson, 33 jours de marche par une chaleur torride dans les sables jusqu'aux genoux et, par conséquent, dans des tourbillons de poussière, m'ont donné la fièvre, pour laquelle on m'a fait prendre de l'émétique; après j'ai craché le sang pendant cinq jours. Maintenant je vais bien et je n'ai plus de fièvre. »

Ce n'était là qu'un bon moment, car malgré l'énergie qu'il opposait au mal, le colonel Chamorin retomba de nouveau et cette fois plus gravement; il eut beaucoup à se louer, pendant cette maladie, des attentions des officiers de son régiment qui, malgré la distance qui les séparait de lui, venaient lui tenir compagnie à tour de rôle. Le général Latour-Maubourg lui témoigna la plus grande bonté et lui fit obtenir un congé de six mois pour aller se rétablir en France. C'est ce qu'il désirait le plus.

Pendant ce congé, passé à Compiègne, les lettres du colonel Chamorin deviennent nécessairement plus rares et moins intéressantes. Qelques-unes cependant, écrites de Paris, où il était allé *se montrer,* contiennent des détails assez curieux sur les principaux personnages militaires de la Cour impériale. Voici le résumé d'un de ses voyages à Paris :

Le 8, il va chez le prince Murat, le prince Berthier et le maréchal Duroc. « Le maréchal Duroc, écrit-il, m'a fait mille compliments sur mes bons services pendant les campagnes dernières, tant dans la garde qu'au 26e dragons, et m'a demandé si je n'avais rien à obtenir de Sa Majesté; j'ai demandé à entrer dans la garde; il n'y a point de places vacantes. » Le 9, Chamorin est présenté par le prince Berthier à l'Empereur, qui l'accueille avec bonté; il prête serment entre ses mains. Le 11, déjeuner chez le prince Borghèse, qui lui fait toutes sortes d'amitiés. Le prince Murat l'y accoste de la manière la plus flatteuse et lui rappelle en termes obligeants ses belles actions... « Lorsqu'il a traversé dimanche le salon où j'étais à la réception des Tuileries, écrit le colonel Chamorin, il a eu la bonté, dès qu'il m'eut aperçu, de percer la foule et de venir à moi, m'a dit les choses les plus flatteuses et est entré chez l'Empereur. Hier, chez lui, il y avait foule dans ses salons : il est venu au-devant de moi. « Bonjour, Chamorin! » m'a-t-il dit en me prenant l'oreille

selon son habitude et à l'*exemple de l'Empereur*. « Comment vous « portez-vous depuis Elbing? Êtes-vous marié? Avez-vous des en« fants? » Sur ma réponse affirmative: « Je m'en charge », a-t-il continué aussitôt. « Faites-les mettre au lycée, et moi-même je veux les « recommander à l'Empereur, j'en aurai soin dans l'avenir. Avez« vous quelque chose à demander à l'Empereur? Je lui parlai alors de l'ordre de la Couronne de fer[1]. « Cela est trop juste », m'a-t-il répondu aussitôt; « vous avez fait fort brillamment toutes « les campagnes d'Italie, je m'en souviens et je n'oublierai jamais « *le loup blanc*[2]; faites une demande et apportez-la-moi demain, « et le même jour je la placerai sous les yeux de l'Empereur. » Le maréchal Berthier, que je rencontrai chez le prince Murat, m'a témoigné beaucoup de bienveillance, ainsi que le maréchal Duroc; tout va bien... »

Ainsi l'Empire avait transformé en courtisans les meilleurs et les plus braves des rudes soldats de la République. Il faut dire cependant à la louange de Chamorin que s'il se montra courtisan pendant un instant, cet instant fut bien rapide et bien passager entre les beaux coups de sabre de Friedland et la canonnade meurtrière de Tudela. Le 15 juin 1808, son congé terminé, il retrouve le 26e dragons à Schwiebus en Silésie. Il en écrivait le 19 : « Ce sont les cercles qui sont obligés de fournir la table des généraux et des colonels: ces derniers ont droit à six couverts. » Le 26: « Les officiers de mon régiment m'ont donné une très jolie fête : il y a eu grand dîner auquel ont assisté les généraux de division et de brigade et à la suite duquel il y a eu bal impromptu, et j'ai dansé; on s'est beaucoup amusé. *Ce cercle est épuisé*[3]; on m'en donne un autre, et sous peu de jours je serai établi à Carolath et logé dans le château, qui est un des plus beaux de toute la Silésie. Je suis allé passer quatre jours chez le général Latour-Maubourg avec le

---

1. Ordre italien dont Napoléon se montra peu prodigue : réservé principalement aux officiers qui s'étaient distingués dans les campagnes d'Italie. A ce titre, Chamorin y avait droit : il ne l'obtint pas.
2. Allusion probable à quelque circonstance des campagnes d'Italie, honorable et glorieuse pour Chamorin, mais dont je n'ai pu trouver trace.
3. Je cite sans faire d'observations; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer ici que si les populations, hospitalières au début de la guerre, se lassèrent promptement de cette hospitalité, cela n'eut rien de bien étonnant.

colonel Corbineau. Le 5 juillet : « Château de Carolath. Je suis ici logé en colonel; la position du château est des plus pittoresques et des plus admirables. L'Oder passe au pied des murailles et la vue en est magnifique. » Le 27 : « Carolath. Nous sommes très occupés : je fais beaucoup travailler mon régiment et nous sommes à cheval depuis 4 heures du matin jusqu'à 10. » Le 16 août : « Nous avons célébré avec pompe la fête de l'Empereur et nous recevons pour demain l'ordre de nous tenir prêts à partir pour la Saxe. »

C'était là le commencement du mouvement motivé par les tristes événements de Baylen et qui devait amener en Espagne les cinq divisions de dragons de la Grande-Armée (Latour-Maubourg, Grouchy, Milhaud, Lahoussaye et Lorge), avec les 1er, 5e et 6e corps d'armée (maréchaux Victor, Mortier et Ney). Le 27 août, le colonel Chamorin passait à Dresde avec son régiment et dînait chez l'ambassadeur de France; de là il se dirigeait sur Bamberg et Mayence.

Enfin, le 14 septembre, il se mettait en route pour Bayonne par Metz, Verdun, Châlons, Meaux, La Ferté, etc. Le 1er octobre, l'Empereur passait à Châlons la revue de la division de Latour-Maubourg. « Sa Majesté, écrit Chamorin, m'a fait beaucoup de compliments et a comblé mon régiment de récompenses : 40 croix de légionnaire et 3 d'officier. Le général de Latour-Maubourg m'a dit après la revue que le prince Berthier lui avait dit que j'étais proposé par lui à l'Empereur pour qu'il me fasse baron de l'Empire. »

Le colonel Chamorin fut, en effet, à ce moment, nommé baron de l'Empire; il avait déjà reçu, le 17 mars 1808, une dotation de 4,000 fr. de rente annuelle.

Le 2 novembre, après une marche continue de sept semaines, le 26e dragons entrait en Espagne et traversait la ville d'Irun. Le 6, il était encore une fois passé en revue par l'Empereur. « J'ai retrouvé à Vittoria, écrit le colonel Chamorin, tous mes amis de la garde : j'ai dîné chez le général Lepic avec tous; ils m'ont fait la plus belle réception. J'ai appris là de nouveau que l'Empereur avait été satisfait de mon régiment : il le trouve très bien. » Voilà quelle était la grande préoccupation des colonels : voir leurs régiments plaire à l'Empereur, qui les tenait en haleine par des revues continuelles.

La division Latour-Maubourg est classée dans la réserve de cavalerie sous les ordres de Bessières. Le 9, Chamorin reçut à la fois son titre de baron et l'ordre de rejoindre sa division à Burgos, où il prend part à la bataille livrée le 17 sous les yeux de l'Empereur. « Je n'ai rien eu, écrit-il, et le régiment a bien donné. Nous avons passé la revue de l'Empereur, qui a paru satisfait. » Après la bataille de Burgos, Napoléon charge le maréchal Lannes de poursuivre l'armée de Castanos et met sous ses ordres plusieurs divisions d'infanterie avec la brigade de cavalerie légère d'Auguste Colbert, les lanciers polonais et la brigade Digeon dont faisait partie le 26ᵉ dragons. C'est ainsi que le colonel Chamorin prend part à la bataille de Tudela le 23 novembre. La marche qui précède cette bataille se fait avec toute l'activité qui caractérise le maréchal Lannes. « Toujours en route depuis cinq jours, écrit Chamorin, nous poursuivons l'ennemi, qui fuit devant nous et qui ne pourra se reformer qu'au delà de Madrid. Nous sommes en route avant le jour et ne nous arrêtons que deux heures après la tombée de la nuit. » Enfin, le 26ᵉ dragons attaque dans un défilé une colonne d'infanterie espagnole cherchant à rejoindre le gros de l'armée dont elle était séparée. Chamorin charge cette colonne avec intrépidité, la disperse, lui tue beaucoup de monde et lui fait un grand nombre de prisonniers. Il reçoit alors l'ordre d'aller, pour attendre l'infanterie, prendre position sur un terrain difficile, bordé par un ravin profond ; son régiment y est exposé à une fusillade vive et prolongée qui lui fait éprouver des pertes sensibles. Le 26ᵉ dragons reste impassible sous le feu, tandis que d'autres régiments sont retirés en arrière, la position étant jugée intenable.

Écrivant au quartier-maître du régiment, Chamorin lui disait, le 26 novembre : « Le bonheur a voulu que nous chargeassions sous les yeux du maréchal Lannes, qui lui-même ordonna la charge ; elle a été faite avec une telle impétuosité que l'ennemi, au nombre de 8,000 hommes d'infanterie, beaucoup de cavalerie et d'artillerie, n'a pas voulu nous attendre. L'artillerie, avec ses canons, fut prise ; nous tuâmes un certain nombre d'hommes et nous poursuivîmes le reste, qui s'est réfugié derrière des murs et des fossés, d'où ils nous canardèrent dans cette position pendant trois heures environ, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. »

Le corps de Lannes est dissous : le 26e dragons est attaché au 6e corps, commandé par le maréchal Ney, qu'il suit en Catalogne et à Guadalaxara, et à Madrid, il est encore une fois passé en revue par l'Empereur. « Il m'a donné, écrit-il, des témoignages de satisfaction ; il m'a accordé plusieurs nominations dans mon régiment et plusieurs croix. Le général Lefebvre-Desnoëttes, sous les ordres duquel je me suis trouvé un moment, m'a dit à la fin de cette revue que Sa Majesté me nommait commandant de la Légion d'honneur. » Cette nomination était datée du 11 décembre.

Le 4 janvier 1809, la brigade Digeon rejoignait la division Latour-Maubourg, attachée au 1er corps d'armée, et assistait le 13 à la bataille d'Uclès, gagnée par le maréchal Victor. « Nous avons eu avant-hier, écrit Chamorin le 15 janvier, une brillante affaire : 10,000 prisonniers, que j'ai vus, dont 325 officiers, un grand nombre de tués, 20 pièces de canon prises, avec quantité de chariots chargés de cartouches. C'est à qui, parmi les Espagnols, s'enfuira au plus vite. »

Le plus beau titre de gloire de la division Latour-Maubourg, et en particulier du 26e dragons, fut alors la bataille de Medellin, livrée le 28 mars 1809. Cette brillante affaire fut surtout une bataille de cavalerie. Lasalle, avec sa division de chasseurs et de hussards, formait la gauche de l'armée, Latour-Maubourg et ses dragons se trouvaient à droite. La division d'infanterie Leval tenait le centre, le reste de l'infanterie était en réserve. La 1re brigade de la division Latour-Maubourg, composée des 2e et 14e dragons, après avoir écrasé la cavalerie espagnole, se heurta à un corps d'infanterie et fut assez vivement repoussée. Le général de Latour-Maubourg, soutenu par le général Leval, se maintint avec énergie contre les attaques de l'infanterie ennemie et lança sur elle le 26e dragons. Par une manœuvre aussi prompte que hardie, Chamorin tourna cette infanterie, formée en carré, ainsi que son artillerie, tomba sur l'extrême gauche de l'armée espagnole, la culbuta et la rabattit sur le centre, qui fut mis en déroute et vivement poursuivi par les dragons. Pendant ce temps, Lasalle avait été forcé de reculer devant la droite des Espagnols, très supérieure en nombre ; attirant habilement la cavalerie à sa suite, il fit brusquement demi-tour, la chargea et la culbuta au moment même où Latour-Maubourg,



revenant de la poursuite de l'aile gauche, tombait sur son flanc. La victoire la plus complète fut le fruit de cette manœuvre, vivement exécutée par nos deux divisions de cavalerie. Il en est peu qui eurent des conséquences plus brillantes : « Nous avons eu une affaire superbe avec les Espagnols, écrit Chamorin à son père le 30 ; il ne m'est rien arrivé. L'affaire a été chaude, mon régiment a été plein de bravoure et moi de bonheur. »

Au quartier-maître du régiment il donne plus de détails. « Nous avons eu, le 28 du mois dernier, une affaire très brillante, lui écrit-il le 5 avril 1809. J'ai fait plusieurs charges ; le 26e régiment s'est couvert de gloire, l'infanterie en a été émerveillée ; tout le monde m'a félicité. J'espère que le régiment ne sera pas oublié. Nous leur avons tué plus de 10,000 hommes, tous sabrés par la cavalerie ; je n'exagère pas, nous avions mal au poignet... Le bon et brave Cairé a été criblé de balles. Les capitaines Rougelet, Parrin, les lieutenants Drouet, Bertin, Lavigne, l'adjudant Senet, ont été blessés... Tous sont avec moi. Leurs blessures ne sont rien. »

Avec sa femme, le colonel Chamorin est naturellement plus expansif : c'est à elle qu'il fait part de ses espérances et de sa déception. Il lui écrit le 1er avril : « Nous avons eu le 28 mars une affaire qui doit finir les affaires de l'Andalousie ; mon régiment s'est conduit avec une bravoure étonnante. MM. les généraux et le maréchal m'en ont fait compliment. Ton bon ami a bien fait son devoir. Il ne lui est rien arrivé. » Le 10 : « J'espère que tu recevras mes deux lettres avant que tu ne voies dans les journaux l'affaire que nous avons eue à Medellin : on parlera sans doute de mon régiment et de moi... » Le 7 mai, il écrit qu'il a vu le général de Latour-Maubourg, qui lui a parlé de sa surprise de ne pas voir son régiment mentionné au Bulletin. « Le rapport a été tronqué, dit le général, car le régiment a été cité à l'ordre du jour : il a fait plusieurs charges brillantes ; le maréchal l'a cité aussi, et cependant le journal ne l'a pas encore mentionné. » Le 21 mai : « Mon bonheur me suit toujours : pas une égratignure à Medellin. Le maréchal m'a porté sur son rapport, et je sais qu'il a été étonné que mon nom ne se trouve pas sur le Bulletin de l'armée, inséré dans le journal. — Je t'avoue que je m'attendais cependant à être cité, d'après tous les compliments que j'ai reçus le lendemain de la

bataille. Le premier aide de camp du maréchal, que j'ai vu hier soir, m'a assuré que le maréchal en avait écrit au roi, et le maréchal lui-même m'a de nouveau félicité, en me disant combien il déplorait l'erreur du rédacteur. »

Comme on voit bien encore ici jusqu'à quel point l'esprit de l'armée était changé depuis les guerres de la Révolution ! La gloire, l'honneur d'être distingué par l'Empereur, leurs frères d'armes et leurs concitoyens, tels étaient désormais les mobiles qui inspiraient nos officiers.

La division Latour-Maubourg resta attachée au 1[er] corps, commandé par le maréchal Victor. Après avoir eu, le 12 juillet 1809, à Alcantara, un engagement sérieux avec la cavalerie espagnole, le 26[e] dragons prit part, le 27 et le 28 juillet, à la bataille de Talaveyra. Chamorin se trouvait alors absent, ayant sans doute obtenu un congé pour cause de maladie. Quoi qu'il en soit, son itinéraire nous le montre passant à Madrid le 29 juin 1809, à Burgos le 8 juillet, pour rentrer en France...

Le 25 décembre, il était de retour en Espagne et se dirigeait sur Cordoue. Son régiment avait assisté, au mois de novembre, à la bataille d'Ocana, et se préparait à traverser la Sierra pour pénétrer dans l'Andalousie, dont l'occupation était décidée. La traversée de l'Espagne fut longue pour le colonel Chamorin, voyageant par étapes et profitant sans doute des convois, car il était impossible pour un officier de voyager seul, surtout dans le nord et dans les montagnes. Le 2 janvier, il se trouvait à Burgos, le 8 et le 9 à Valladolid, le 11 à Ségovie, le 20 et le 21 à Madrid, le 24 à Tolède, le 28 à Manzanarès, où il était retenu par la maladie pendant tout le mois de février. Il en repartait le 6 mars pour traverser la Sierra-Morena, en passant par la Caroline, Baylen, Andujar, et arriver le 15 à Cordoue, où s'étaient installés le 26[e] dragons et le quartier général de la division de Latour-Maubourg. Tous les officiers du régiment et la compagnie d'élite étaient allés au-devant de lui.

Pendant toute l'année 1810, le colonel Chamorin fut chargé de battre les montagnes de la Sierra-Morena, pour détruire les bandes de guérillas. Il déploya dans cette mission pénible une grande activité et une audace souvent admirée.

Après avoir séjourné à Cordoue jusqu'au 23 avril, avoir assisté

le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph, à un bal chez le gouverneur, le 22 à une soirée brillante chez une dame espagnole, où il y avait eu bal et concert, il tomba encore une fois malade, et à peine rétabli, monta à cheval, le 23 avril, pour une excursion dans la montagne. « Ma première sortie a été heureuse, écrivait-il le 25, nous avons hier culbuté un parti ennemi assez considérable. Mon régiment s'est admirablement comporté. C'est à Inogosa que nous avons rencontré les Espagnols; ils sont entièrement dispersés : j'ai écrit à l'instant au général Latour-Maubourg en lui donnant les détails de cette affaire. » — Le soir de ce combat, il aperçoit à l'extrémité d'un défilé les feux d'un bivouac ennemi. Il ordonne le plus grand silence, fait mettre pied à terre aux dragons, puis commande un feu de peloton. Les Espagnols, se croyant surpris par une troupe considérable, s'enfuient en désordre, abandonnant tous leurs bagages, auxquels Chamorin fit mettre le feu pour ne pas s'en embarrasser.

Cette première excursion lui valut les plus grands éloges de la part du général de Latour-Maubourg. « Nul autre, dit ce général, n'aurait pu s'acquitter de la mission difficile dont il venait d'être chargé avec plus de bonheur et d'intelligence. » L'année 1810 se passa ainsi entremêlée de séjours à Cordoue et d'expéditions dans la Sierra. Les lettres de France arrivaient rarement et difficilement à Cordoue. « Il semble, dit Chamorin, que ces maudites montagnes de la Sierra-Morena soient une barrière infranchissable, les courriers ne peuvent la franchir. Cordoue, écrit-il une autre fois, est le seul séjour que j'aie fait en Espagne; les Andalouses sont jolies, agaçantes et brillent par la petitesse de leur pied, etc. Le 15 et le 16 août, pour la fête de l'Empereur, il y a grand'messe et *Te Deum* chanté par l'évêque dans la belle cathédrale de Cordoue, feu d'artifice et bal chez le gouverneur, deux jours de suite, dîner et réjouissances pour la garnison, banquet de 2,500 couverts sur les promenades. »

Chose singulière et qu'on pourrait qualifier de pressentiment, Chamorin éprouvait une certaine répugnance pour l'Estramadure : peut-être, probablement même, cette répugnance provenait simplement d'une comparaison toute naturelle entre l'Andalousie, qui est regardée comme le paradis de l'Espagne, et l'Estramadure, pays

plus sec et plus désolé. Il écrivait, le 11 octobre 1810, au quartier-maître du 26e dragons : « Le chef d'état-major du 5e corps m'invite, de la part de M. le duc de Trévise, à me rapprocher de lui. Je crains bien l'Estramadure. Il paraît que nous avons plu à M. le maréchal. Certes, j'attache beaucoup de prix à sa bienveillance, mais je voudrais qu'il me laissât dans le royaume de Cordoue. » La division Latour-Maubourg avait passé, en effet, sous les ordres du maréchal Mortier, et le 26e dragons, seul dans cette division, était resté à Cordoue.

Le 12 décembre 1810, tous les officiers du 26e dragons étaient réunis à souper pour fêter sainte Victoire, patronne de Mme Chamorin, quand une dépêche du quartier général fut remise au colonel. C'était l'ordre de se mettre en route le lendemain matin pour l'Estramadure. Le repas s'acheva rapidement et tristement ; chacun avait ses préparatifs de départ à faire. Le colonel passa la nuit à mettre ses affaires en ordre, comme un homme qui ne doit pas revenir. C'était, en effet, sa dernière campagne qui commençait, mais aussi sa plus brillante. Dès le 31 décembre, il rencontre, à Azuaga, un parti ennemi trois fois plus fort que son régiment. « Hier, écrivit-il le 1er janvier, nous avons bien fini l'année : nous avons battu un parti ennemi qui nous a laissé bien des prisonniers, et mon régiment s'est conduit comme toujours. Les braves gens ! comme ils donnent ! et qu'il y a de plaisir à commander à de tels hommes, qui me rendent bien l'amitié que je leur porte ! C'est du moins là ma consolation dans l'absence. Un régiment d'amis ! voilà qui est bon ! Ton ami est heureux de te le répéter, et cependant je désirerais bien autre chose de meilleur... Attendons ! »

La division Latour-Maubourg doit faire partie des troupes destinées à couvrir le siège de Badajoz, qu'avait entrepris le maréchal Soult. La grande difficulté pour Chamorin est d'écrire ou, du moins, d'envoyer ses lettres. « Il y a deux jours, écrit-il le 7 janvier, j'ai écrit par le maréchal Soult ; ma lettre parviendra sûrement. Aujourd'hui, je remets cette lettre à un paysan qui a conduit de nos équipages. A la grâce de Dieu ! Cet homme est du côté de Cordoue, je le renvoie, je me confie au hasard. Nous nous sommes réunis hier à Los Santos au général Latour-Maubourg, qui m'a embrassé comme un vieil ami ; je me porte bien ; mes

cheveux déménagent; ce sont des ingrats que j'ai nourris et qui m'abandonnent quand j'aurais besoin d'eux. »

Avant de concourir au siège de Badajoz, Chamorin assiste à celui d'Olivenza, qui se rend le 12 janvier, et où l'armée prend 4,400 Espagnols avec 8 pièces de canon. Il écrit le 29, à la belle étoile : « Nous n'avons aucune pièce pour faire notre lit; une pierre ou un morceau de bois, voilà l'oreiller; le matelas, le gazon ou la terre; mais quand on a couru toute la journée et que l'on s'est battu, on dort bien partout. Voilà cinq jours que nous faisons des courses et que nous pourchassons des partis qui viennent inquiéter nos travaux de siège. » Le 3 février : « Depuis le 11 janvier nous sommes à la belle étoile et devant Badajoz, dont le siège se poursuit avec vigueur. Il fait un temps du diable, ce sont les mois où les pluies sont les plus abondantes en Espagne. Cette campagne sera une des plus belles que l'armée du Midi ait faites; je suis heureux de la faire. »

L'ennemi cependant s'efforçait d'entraver les opérations du siège de Badajoz. La prise de cette place fut assurée par le gain de la bataille de la Gebora, dans laquelle le 26ᵉ dragons et son colonel remplirent un rôle capital, exposé dans la lettre suivante que Chamorin écrivait au quartier-maître du régiment, le 28 février, et qui résume tous les événements accomplis depuis le départ de Cordoue jusqu'à cette époque. « Depuis notre départ de Cordoue (24 décembre 1810) nous avons eu de très belles affaires. Après la prise d'Olivenza, nous sommes venus faire l'investissement de Badajoz (26 janvier); nous avons passé la Guadiana le 27 et nous avons pris position alternativement entre Elvas, Campo-Mayor et Badajoz. Le 6 février, nous avons eu une très belle affaire; toute la cavalerie espagnole et portugaise, au nombre de 1,500 chevaux, avait fait repasser la Gebora à 200 chevaux que nous avions de l'autre côté. Le général Latour-Maubourg, à la tête de sa brigade, du 26ᵉ dragons et d'une portion du 2ᵉ hussards, et sans artillerie, après avoir décidé son attaque, a ordonné la charge, qui s'est faite avec tant d'impétuosité, que l'ennemi, sans réfléchir à la belle position qu'il occupait et à son nombre, soutenu par du canon et plusieurs obusiers, s'est retiré avec précipitation; le 14ᵉ l'a suivi avec vigueur et a passé le pont par quatre, sous la mitraille. Cette affaire

a coûté 300 hommes à l'ennemi. Le 9, l'ennemi a voulu prendre sa revanche et, pour nous faire repasser la Gebora, il lui a fallu 8,000 hommes d'infanterie, de l'artillerie et toute sa cavalerie. Nous avons fait la plus belle retraite : l'ennemi marchait en trois colonnes, encore lui a-t-il fallu plus de 4 heures pour nous faire retirer d'un quart de lieue et nous sommes restés ainsi derrière la Gebora, lui occupant le pont qu'il a de suite coupé, et son infanterie restant campée sur la montagne. M. le maréchal ayant bien reconnu la position de l'ennemi, qui était très forte et appuyée du fort Saint-Christoval, résolut de l'attaquer et de l'en chasser. Le 19, l'attaque eut lieu. Les eaux de la Gebora s'étaient un peu retirées ; à 4 heures du matin, toute la cavalerie, composée des 2e et 10e hussards, 31e chasseurs, 14e et 26e dragons, a passé la rivière à gué et gagné la gauche de l'ennemi pour l'amuser, pendant que l'infanterie la passait en se dirigeant sur la montagne et cherchant à manœuvrer entre l'ennemi et le fort Saint-Christoval pour lui couper la retraite sur Badajoz, et nous (la cavalerie) lui couper celle de Campo-Mayor. Tous les mouvements du maréchal ont été bien exécutés. M. le général de Latour-Maubourg nous a parfaitement fait manœuvrer, toujours à portée de la fusillade. L'ennemi s'était formé en plusieurs carrés, entre autres un de 2,000 à 3,000 hommes qui nous était destiné et autour duquel nous manœuvrions toujours. Notre infanterie était en arrière ; nous reçûmes l'ordre de faire *pelotons à gauche* et de nous porter rapidement de son côté pour nous lier à son mouvement.

« Ce mouvement me donna la tête de la colonne en marchant par la gauche. Arrivé devant l'angle de ce carré, on s'est aperçu que trois obus et quelques boulets d'une batterie que nous avions derrière y étaient arrivés et y avaient mis un peu de désordre. Nous en profitâmes. Je chargeai. L'enfoncer, le traverser, a été l'affaire d'un clin d'œil. Nous le fîmes prisonnier, et, sans nous arrêter, nous courûmes sur 5 pièces d'artillerie : nous en prîmes de suite 4 et 2 obusiers ; une a été prise au milieu d'un escadron ennemi. Un général et son aide de camp ont été pris. C'est une fort belle affaire. La bataille de la Gebora est vraiment étonnante. Nous avons pris toutes les anciennes troupes de la Romana, celles qu'il avait dans le Nord.

« J'ai été très heureux, quoique j'aie failli être roué sous un caisson, en arrivant sur les pièces d'artillerie, mon cheval s'est abattu ; j'ai été un peu froissé ; cela ne m'a pas empêché de remonter à cheval et de continuer ma marche. Le régiment a eu une vingtaine d'hommes hors de combat, dont 16 de la compagnie d'élite ; les braves et bons Rougelet et Drouet ont été tués. »

Écrivant à sa femme, le colonel Chamorin lui donne comme d'habitude quelques détails plus personnels. Du 22 février : « L'affaire du 19 a été belle et glorieuse, surtout pour mon régiment ; *il ne m'est rien arrivé*. On a pris dans cette journée 15 canons, une dizaine de caissons et 6,000 prisonniers. Cette affaire coûte aux Espagnols 9,000 hommes..... J'ai reçu, après l'affaire, des compliments bien flatteurs de M. le duc de Dalmatie, qui m'avait vu charger à la tête de mon régiment. Puisque mon nom est cité dans le Bulletin, je puis te le dire ; tu verras que ton ami est toujours bien à son devoir. Après avoir traversé et culbuté un carré ennemi, je fus culbuté moi-même par une chute que fit mon cheval en arrivant sur les pièces d'artillerie. Un caisson faillit m'écraser, mais je remontai de suite à cheval et continuai mon chemin, c'est-à-dire à poursuivre les fuyards qui abandonnaient leurs pièces. On dit à M. le maréchal que j'avais été blessé. De suite, après l'action, le maréchai vint à moi et, en présence de son état-major, du général Latour-Maubourg et du duc de Trévise : « Ah ! vous voilà, colonel « Chamorin », m'a-t-il dit ; « je vous croyais blessé. Tant mieux ; « j'en aurais été vivement affecté. L'armée a besoin de vos services. » Et puis après, tous me dirent les choses les plus flatteuses, ces compliments font plaisir et ont singulièrement aiguillonné mon petit amour-propre. Je me trouve bien reconnaissant de ce que fait mon régiment. Jamais il ne s'est épargné, et il y a des compagnies où il n'y a qu'un seul officier qui ait été assez heureux pour ne rien attraper. »

Déjà, après la bataille de Medellin, le général de Latour-Maubourg avait demandé pour le colonel Chamorin le grade de général de brigade. Bien qu'appuyée par le maréchal Victor, cette demande n'avait pas eu de suite. Elle fut renouvelée après la bataille de la Gebora, et, cette fois, soutenue par le maréchal Soult en des termes tels que le succès n'en était pas douteux. Le général de

Latour-Maubourg le regardait comme tellement certain, qu'il voulut être le premier à l'annoncer à M[me] Chamorin. Le 12 mars, le colonel écrivait de Badajoz : « Voilà enfin cette première place prise, ce qui nous fait espérer un peu de repos et de tranquillité dont nous commençons à avoir besoin. Il faut croire que Cadix se rendra bientôt aussi ; je t'ai mandé qu'après la bataille de la Gebora du 19 février, le maréchal duc de Dalmatie avait demandé pour moi le grade de général de brigade et que j'ai été cité à l'ordre du jour de l'armée. M. le général de Latour-Maubourg a voulu être le premier à t'en faire part et m'a remis une lettre pour toi... Je voulais attendre, dans la crainte que cela ne réussît pas plus que la première fois. Mais le général croit au succès et il veut t'en faire part. Je sais bien que l'ordre de l'armée en fait mention, et si cela vient, je pense que tu en seras aussi satisfaite que moi, parce que cela te prouvera que ton ami fait partout et toujours son devoir et qu'il est glorieux d'acquérir de l'avancement de cette manière. »

Dans la dernière de ses lettres, écrite le 23 mars, de Campo-Mayor, Chamorin disait encore : « Je ne veux pas trop m'abandonner à l'espoir ; il faut prendre patience. Si d'ici à deux mois il n'y a rien de nouveau, je renouvellerai ma demande d'une permission et la ferai apostiller de manière à pouvoir espérer de réussir. Je voudrais bien, ma chère petite baronne, aller t'embrasser comme général ; ce serait bien joli pour moi, et je suis persuadé que cela te ferait bien plaisir, n'est-ce pas, ma bonne petite amie ? »

Cette fois, les espérances de Chamorin devaient se réaliser, mais ce bonheur qu'il se promettait, d'embrasser comme général la chère compagne pour laquelle il ressentait une si vive affection, ce bonheur ne lui était pas réservé. Nommé général de brigade par décret du 5 mars 1811, il ne reçut pas sa nomination et c'est en colonel qu'il tomba à la tête de son beau régiment, dont il était si fier. Écrivant au major, resté à Cordoue, il lui disait : « Je suis bien content d'avoir fait cette belle campagne. Nous n'avons pas démenti notre bonne réputation. N'est-ce pas, mon cher Bessades, qu'il est bien beau d'avoir pris en deux mois de temps 20,000 hommes, 326 bouches à feu, 5 places fortes, Olivenza, Badajoz, Campo-Mayor, Albuquerque et Valenzia de Alcantara, ces deux dernières par les dragons tout seuls ? »

L'accident qui était arrivé au colonel Chamorin pendant la bataille de la Gebora, lorsque son cheval s'était emballé en sautant dans une batterie ennemie, aurait dû être un avertissement pour lui. Excellent cavalier, il avait, comme beaucoup d'officiers de cavalerie d'alors, la manie de dresser des chevaux et de s'en défaire lorsqu'ils étaient bien dressés pour en acheter d'autres, avec lesquels il recommençait le dressage. A la veille de sa mort, croyant partir bientôt pour la France, il s'était défait de ses meilleurs chevaux [1] et n'était plus monté comme devait l'être un colonel, exposé à charger à fond en tête d'un régiment. Ce fut une des causes de sa perte, avec la haine intense qu'il portait aux Anglais. Par ordre de Wellington, le général Beresford s'avançait avec des forces considérables pour reprendre les places dont s'était emparé le maréchal Soult. Celui-ci voulant réserver ses ressources pour conserver à tout prix Badajoz, donna au général Latour-Maubourg l'ordre d'évacuer Campo-Mayor. En conséquence, la place fut démantelée et toute l'artillerie qu'elle renfermait fut réunie en un convoi dirigé sur Badajoz. Le 100ᵉ de ligne devait flanquer le convoi ; un bataillon de ce régiment avec le 26ᵉ dragons, fort de 500 chevaux, était chargé de protéger la retraite.

Préoccupé depuis quelque temps de cette prochaine rencontre avec les Anglais, auxquels il n'avait pas eu affaire depuis l'expédition de l'île d'Elbe, Chamorin paraissait tout agité : « Je hais ces Anglais, disait-il à un officier de son régiment, je ne veux pas devenir leur prisonnier, et si jamais je tombe entre leurs mains, c'est que je serai mort. » Ayant reçu le 24 mars l'ordre de se mettre en route le lendemain matin à la suite du convoi, il passa une partie de la nuit à s'occuper, avec un officier de son régiment, de l'avenir de sa famille, et le 25 au matin, en montant à cheval, il dit à M. de Sainte-Avoye, adjudant-major qui l'accompagnait : « J'ai rêvé que nous étions aux prises avec les Anglais, que je ne voulais pas me rendre et que j'étais tué. »

Les forces qu'amenait le général Beresford montaient à près de

1. Le 23 mars, il écrivait à sa femme : « Lecomte (le quartier-maître du 26ᵉ dragons) emmène avec lui deux petites juments grises, courtes queues, jeunes, bonnes et fortes, susceptibles de faire un long service. Je t'en fais cadeau. J'aurais voulu t'envoyer Bailly (un de ses chevaux de bataille) aussi, mais je suis trop loin de Cordoue. »



7,000 fantassins et 5,000 à 6,000 chevaux. Le colonel Guiller, qui commandait le 100e de ligne, prit les plus sages dispositions pour protéger le convoi, qu'il défendit énergiquement contre les tentatives de l'ennemi ; le convoi parvint à passer, mais la cavalerie anglaise débordait l'arrière-garde aux ordres de Chamorin, qui, pour la contenir, chargeait sans relâche. Déjà il avait eu le turban de son casque coupé et combattait tête nue, lorsque, dans une dernière charge dirigée contre le 23e régiment de dragons anglais, emporté par son ardeur, il se jeta au milieu des rangs ennemis où son cheval s'abattit. Entouré de toutes parts, séparé des siens, bien décidé à ne pas se laisser faire prisonnier, il se défendait comme un lion ; on lui criait de se rendre : il répondit à une dernière sommation en abattant d'un coup de sabre un jeune dragon, fils de famille, qui faisait ses premières armes, confié à la protection d'un vieux soldat. Furieux de voir tomber son jeune protégé, le vétéran se précipita sur le colonel Chamorin et d'un coup violent lui fendit la tête en deux. Le lendemain, le général Beresford, plein d'admiration pour la bravoure de Chamorin, à laquelle il rendit un hommage éclatant en annonçant sa mort au général de Latour-Maubourg, lui faisait rendre les honneurs funèbres.

Tels furent les détails donnés aux officiers du 26e dragons par le colonel du régiment anglais, fait prisonnier lui-même le jour suivant ; il leur assura que malgré sa résistance acharnée, M. de Chamorin n'aurait pas été tué s'il n'avait excité la fureur du vieux dragon en frappant à mort le jeune fils de famille confié à sa tutelle...

Ainsi fut brisée la carrière du général Chamorin. Il mourut, estimé et admiré de l'ennemi, pleuré par tout son régiment et par le général Latour-Maubourg, son chef depuis quatre ans, regretté du maréchal Soult, qui avait apprécié devant Badajoz ses hautes qualités, et de l'Empereur lui-même qui, apprenant la nouvelle de sa mort par le colonel Brun de Villaret, premier aide de camp du duc de Dalmatie, envoyé à Paris après l'affaire de Campo-Mayor, accorda à la mémoire de Chamorin quelques paroles louangeuses. J'ai déjà cité le jugement porté sur lui par un ancien officier du 26e dragons : ce jugement n'était que la traduction d'une opinion unanime. « Cet homme qui comptait des amis dans tous ses chefs,

écrivait bien longtemps après un autre ancien officier du 26e, n'a jamais profité de l'intérêt qu'il inspirait pour se dispenser de l'accomplissement des devoirs de son état; il y apportait la plus grande exactitude ; il prêchait d'exemple, il tenait à la discipline et la faisait strictement observer, mais il persuadait et elle régnait sans contrainte. Cet homme si brave, si intrépide, était l'ami le plus dévoué; il profitait de toutes les occasions pour être utile à ses officiers et il se trouvait heureux de pouvoir les obliger; il aimait surtout à leur faire quelque surprise agréable, et plusieurs ont reçu des brevets avant de savoir qu'ils avaient été sollicités. »

Quant au général de Latour-Maubourg, voici ce qu'il écrivait de Cordoue, le 27 novembre 1811, à Mme la baronne de Chamorin, « Aussitôt après l'événement malheureux qui nous a privés, Madame, vous d'un mari que vous aimiez si tendrement et moi d'un officier à qui j'avais voué une vive amitié, j'ai eu l'honneur de vous écrire et de vous témoigner tout mon chagrin en vous priant de croire combien je partageais toutes vos peines et le malheur qui vous accablait. Incertain et craignant que ma lettre ne vous soit pas parvenue[1], je viens vous réitérer, Madame, les mêmes sentiments que j'éprouvais au moment de ce cruel événement. Vous avez su combien j'étais attaché au colonel Chamorin et qu'il avait pour moi quelque attachement. C'est à ce double titre que j'aime à penser que vous recevrez avec bonté l'expression de tous les sentiments qui m'attachent à tout ce qui appartient au colonel Chamorin et que vous croirez à tout mon désir et à mon empressement de leur être utile si je suis assez heureux d'en trouver l'occasion. »

Bien plus tard, le général Latour-Maubourg, retiré du monde depuis la chute de la branche aînée des Bourbons, écrivait au fils du général Chamorin : « Je ne terminerai pas ma lettre sans vous exprimer combien la perte de M. votre père, toute glorieuse qu'elle ait été, fut ressentie dans toute cette partie de l'armée française qui, à cette époque, se trouvait en Andalousie, par son régiment qui l'aimait beaucoup, par ma division qui savait l'apprécier et par moi particulièrement, qui perdais en lui un officier supérieur plein de zèle et d'activité, de courage et de talents. »

1. Je n'ai pas trouvé trace de cette lettre.

Ce qui ôte à ces éloges rétrospectifs tout caractère de banalité, c'est qu'ils émanent de l'homme dont Châteaubriand a dit : « Chaque fois que je rencontre M. le général de Latour-Maubourg, j'ai envie de m'incliner devant lui comme devant le type le plus élevé de la droiture et de l'honnêteté humaines. »

La mort de Chamorin et le combat qui l'avait précédée sont racontés ainsi qu'il suit dans le Bulletin inséré le 6 mai 1811 au *Moniteur universel :* « Le général Latour-Maubourg, avec 400 chevaux et deux bataillons du 100e de ligne, était resté en observation à Campo-Mayor ; on aperçut les coureurs de l'armée anglaise. C'était Beresford avec 15,000 Anglais et Portugais, dont 2,000 de cavalerie. Le général Latour-Maubourg se replia sur Badajoz avec la plus grande habileté et, avec ses 500 chevaux, il tint en échec toute l'armée anglaise et fit plusieurs charges heureuses. Ce combat glorieux contre un ennemi si supérieur en nombre nous coûte une vingtaine de tués, une centaine de blessés légèrement et une douzaine d'égarés. Le colonel Chamorin du 26e dragons a été tué : c'était un officier fort distingué. La perte de l'ennemi a été considérable. »

Il reste du général Chamorin cet éloge et son nom inscrit sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, nom souligné comme ceux des généraux tombés sur le champ de bataille [1]. Sa pénible et glorieuse carrière peut se résumer en quelques mots. Il fut au début un des plus énergiques soldats de l'héroïque armée des Pyrénées-Orientales, un des grenadiers légendaires de Lodi et d'Arcole. L'avancement lui vint tardivement, après qu'une première fois il l'eut refusé pour ne pas quitter ses grenadiers, et lorsque plus tard il marqua sa place parmi les chefs de cette cavalerie si redoutable aux ennemis de la France, il lui fallut redoubler d'énergie pour dompter la maladie et surmonter les avertissements d'une santé compromise autrefois dans des expéditions lointaines et meurtrières. Il était enfin arrivé... lorsque la mort brisa son avenir. Ce qu'il y eut de remarquable en lui, ce fut l'alliance ou plutôt le contraste dans un même caractère de la bravoure la plus

1. Ce nom est porté aujourd'hui dans la descendance directe du général Chamorin par trois jeunes gens, fils de son deuxième fils.

éclatante et de la volonté la plus ferme avec la tendresse de cœur la plus affectueuse. Je ne parle pas ici de l'affection évidemment sincère, vive et profonde qui ressort de sa correspondance intime, mais de l'amitié qu'il éprouva pour tout le personnel sous ses ordres et qui était payée de retour. Cette amitié était comme une nécessité pour lui. Ce qui le consolait de l'absence des siens, ce n'était pas seulement la gloire, c'était avant tout et surtout l'affection de son régiment. Cet exemple prouve une fois de plus qu'un homme peut être à la fois doux et brave, bon à ses amis, terrible à ses ennemis ; il prouve aussi la vérité de cet adage, que pour obtenir beaucoup du soldat il faut en être aimé et que, pour en être aimé, il faut l'aimer soi-même.

DE SAINTE-CROIX

1782-1810

Nous trouvons dans l'histoire militaire de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle, des carrières de soldat bien extraordinaires. Sans parler de Hoche, devenu en six mois de chef de bataillon, général en chef de l'armée de la Moselle à 25 ans, pour être enlevé par la maladie à 29 ans; de Marceau tué à 30 ans après avoir, lui aussi, commandé en chef une armée (celle de l'Ouest) à 25 ans, Lannes ne fut-il pas général de division à 30 ans, maréchal d'Empire à 35, pour tomber à 40 sur le champ de bataille d'Essling, au moment où dans toute la plénitude de ses talents militaires il promettait à la France un capitaine de premier ordre? Ney, hussard à 18 ans, met quatre ans pour devenir brigadier; sous-lieutenant à 23 ans, il était général de division à 28, maréchal à 35, et périt à 46 ans victime des passions politiques et de la haine des étrangers coalisés. Marmont, qui eut une fin si déplorable, était colonel à 22 ans, général de division à 26. Davout, sous-lieutenant à 18 ans, maréchal de France à 34. Milhaud, député à la Convention nationale à 26 ans, colonel à 29, général à 32. Kellermann fils devint de lieutenant-colonel simple hussard et de hussard passa de nouveau lieutenant-colonel, le tout en huit mois. Fournier, brillant colonel à 24 ans, tombé en disgrâce à 29, fut nommé général à 34 ans et destitué à 40; Bachelu, sous-lieutenant élève du génie à 16 ans, capitaine à 18, colonel à 24, général de division à 36, fut retraité sous la Restauration à 47 ans, *en raison de son âge!!!* etc., etc.

Aucune de ces histoires ne présente cependant le caractère étrange de celle du général Descorches de Sainte-Croix, entrant au service en 1805, à 23 ans, comme chef de bataillon, tué à 28 ans en 1810, étant général de brigade, au moment d'être nommé général de division, alors que le meilleur juge des aptitudes militaires, le dispensateur suprême de l'avancement, l'empereur Napoléon Ier, le déclarait appelé aux plus hautes destinées. Pour comprendre cette surprenante carrière, il faut la suivre avec attention depuis le début jusqu'au dénouement.

Le 20 novembre 1782, un enfant, né le même jour, était baptisé dans l'église Notre-Dame de Versailles par un prêtre des Missions et recevait les prénoms de Charles-Marie-Robert. Un domestique et la femme d'un valet de chambre tenaient sur les fonts baptismaux cet enfant, fils de *très haut et très puissant seigneur,* messire Louis-Henry Descorches de Sainte-Croix, colonel d'infanterie, premier gentilhomme de la manche de Mgr le duc d'Angoulême, ministre du Roi près son Altesse Éminentissime Mgr l'évêque prince de Liège. Ses parrain et marraine nominaux étaient M. d'Havrincourt, maréchal de camp, chevalier de Malte, commandeur d'Oisemont, procureur général de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem au grand prieuré de France, et Mme la marquise de Brige, femme d'un baron des États de la province de Languedoc, premier écuyer du Roi en la grande écurie. Sa mère était une demoiselle Talon, de la famille des deux célèbres avocats généraux du dix-septième siècle, Denis et Omer Talon; sœur du procureur général Talon, qui au début de la Révolution joua un rôle dans le procès Favras et fut le père de Zoé Talon, comtesse du Cayla. L'enfant baptisé à Versailles le 20 novembre 1782, le futur général de Sainte-Croix, était donc le cousin germain de la séduisante Égérie qui exerça une si grande influence sur les dernières années du vieux roi Louis XVIII. Son père, M. le marquis Descorches de Sainte-Croix, fut nommé plus tard ambassadeur à Constantinople.

Neuf ans après, l'enfant patronné devant l'Église par de si nobles personnages, Charles-Marie-Robert Descorches de Sainte-Croix, quittait en fugitif le territoire de la France, emmené en émigration par son oncle M. de Villaines, colonel du régiment de Bouillon; il n'avait pas encore 12 ans lorsque les hasards de la guerre le ren-

dirent témoin d'un fait d'armes bien extraordinaire et dont les annales militaires offrent bien peu d'exemples. Une division d'émigrés occupait la place de Menin dont était gouverneur le général hanovrien Hammerstein. Moreau, à la tête de vingt mille hommes de l'armée du Nord, se présenta devant cette place et l'investit sur les deux rives de la Lys. Après avoir battu sur les hauteurs de Moëscroën le général Walmoden, il fit commencer le bombardement et le 29 avril 1794 il somma la place de se rendre. Hammerstein répondit à cette sommation comme il le devait, mais désespérant d'être secouru et ne voulant pas exposer les Français émigrés au sort qui les attendait au cas où une capitulation les mettrait au pouvoir de l'armée républicaine, il sortit dans la nuit du 29 au 30 avril, avec les trois mille et quelques cents hommes qui formaient toute la garnison, culbuta le cordon qui l'entourait, tua et prit beaucoup de monde, enleva même quelques canons et se retira presque sans perte à Bruges. Ce fait d'armes est resté célèbre sous le nom de *sortie de Menin :* il a été porté sous l'Empire aux états de service de Sainte-Croix, alors enfant de douze ans dans les rangs des ennemis de la France ; ce qui prouve à la fois la tolérance du gouvernement impérial vis-à-vis des émigrés et l'admiration inspirée par la conduite de la garnison de Menin.

Sur les états de service de Sainte-Croix figurent encore deux blessures reçues en Vendée, à quelle date? C'est ce qui n'est pas dit positivement. Il ne devait pas, en tout cas, avoir plus de quatorze ou quinze ans. Il est même porté comme ayant été blessé au siège de Granville. Or, le siège de Granville eut lieu le 14 novembre 1793. Sainte-Croix avait alors 11 ans, et même six jours de moins. On voit, sauf erreur, qu'il était précoce.

Émigré ou Vendéen, Sainte-Croix paraît être rentré à Paris avec sa mère peu de temps après la bataille de Marengo ; il était chevalier de Malte, mais cela ne suffisait plus pour vivre, il lui fallait donc trouver une position. Le moment n'était pas encore venu d'admettre dans les armées de la République les défenseurs de l'ancienne monarchie. Sainte-Croix était d'ailleurs petit, frêle et délicat. Les dangers qu'il avait courus pendant la guerre de Vendée étaient toujours présents à la pensée de sa mère ; il n'y avait donc pas à songer pour lui à l'état militaire. D'un autre côté, son

père avait été diplomate, sa famille avait conservé des relations avec M. de Talleyrand, personnage de l'ancien régime, chargé de représenter le nouveau régime vis-à-vis de l'Europe en qualité de ministre des affaires étrangères. On destina donc le jeune Charles de Sainte-Croix à la diplomatie, et M. de Talleyrand voulut bien, pour l'initier aux secrets de ce métier, l'attacher à son cabinet. Il s'y fit remarquer par la vivacité et la netteté de son esprit, sa facilité de travail et son zèle assidu. Tout en lui promettait donc un diplomate distingué, mais il lui manquait la vocation. Ses vœux ardents et secrets le portaient précisément vers cette carrière militaire qui semblait fermée pour lui. Il était entré au ministère pendant cette courte période de paix qui depuis le traité d'Amiens jusqu'à la rupture du premier Consul avec l'Angleterre dura deux années à peine. Ses aspirations belliqueuses restèrent donc tout d'abord à l'état latent. Mais une fois la guerre déclarée, la vie pacifique de bureau lui devint odieuse, même dans le cabinet du ministre des affaires étrangères où se traitaient tant de questions intéressantes. Il y semblait cependant condamné à perpétuité et n'eût, en effet, guère trouvé le moyen de s'en affranchir si son désir n'avait tout justement cadré avec les intentions de l'empereur Napoléon.

Ce souverain avait résolu, pour plusieurs motifs, d'ouvrir aux jeunes représentants des anciennes familles nobles l'accès des grades dans l'armée. Il pouvait espérer ainsi les affectionner à sa personne, et il évitait l'inconvénient de laisser à Paris dans une oisiveté dangereuse pour sa puissance une jeunesse ardente et hostile. Mais beaucoup d'entre eux n'étaient plus assez jeunes pour être admis dans les écoles militaires ou pour s'engager comme simples soldats ; ce qui exigeait d'ailleurs un degré d'instruction que tous ne possédaient pas ou une résignation à de pénibles débuts incompatible avec certains caractères. Pour ceux-là Napoléon imagina un moyen détourné d'éluder la loi. Choisissant parmi les prisonniers de la campagne d'Ulm un certain nombre d'hommes, beaux et vigoureux soldats, consentant à s'enrôler sous ses drapeaux, il en forma deux régiments dont il se réserva le soin d'organiser les cadres par des promotions faites au titre étranger, sans tenir compte des règles générales de l'avancement. Les officiers ainsi nommés pouvaient en-

suite passer avec leur grade dans des régiments français et le tour était joué...

Pour l'organisation de ces deux corps de troupe, Napoléon eut besoin de connaître les règlements des anciens régiments suisses au service de la France. Or toutes les questions concernant les régiments suisses étaient jadis traitées au ministère des affaires étrangères comme se rattachant aux capitulations ou traités conclus avec les cantons. Napoléon s'adressa donc à M. de Talleyrand, qui l'avait suivi dans sa campagne d'Autriche, pour obtenir les renseignements qui lui étaient nécessaires, et lui demanda une note sur les capitulations suisses. Le ministre des affaires étrangères chargea M. de Sainte-Croix de rédiger cette note qui, comme tous les travaux réclamés par l'Empereur, devait être fournie dans le plus bref délai possible. Enchanté d'avoir à traiter une question militaire, M. de Sainte-Croix ne se borna pas au côté historique et rétrospectif de cette question. Après avoir exposé et résumé clairement les anciens traités et règlements, il les examina au point de vue de l'application actuelle, fit ressortir les parties de ces règlements qui étaient encore exécutables et les modifications qui pourraient être apportées au reste pour l'approprier aux exigences d'une situation nouvelle. En un mot, il produisit un véritable traité de l'organisation des régiments étrangers. Satisfait de cette note, Napoléon en accepta presque toutes les dispositions et s'informa de l'auteur. Le nom de Sainte-Croix n'était pas complètement ignoré de Napoléon. Il était porté par un officier de marine qui s'était distingué dans l'expédition d'Égypte et qui, envoyé en mission auprès de sir Sidney Smith, lors de la prise du fort d'Aboukir, avait rapporté au général en chef la collection de journaux dont la lecture détermina Bonaparte à revenir en France [1]. Le nom de Sainte-Croix rappelait donc à Napoléon l'origine de sa fortune politique et devait le trouver favorablement disposé. D'après ce que lui dit M. de Talleyrand qui n'oublia pas de lui signaler la vocation guerrière de M. de Sainte-Croix, l'Empereur nomma d'emblée ce jeune homme chef de bataillon au régiment de la Tour d'Auvergne, le premier des deux régiments étrangers, désigné par le nom de son

1. *Mémoires de Marmont*, duc de Raguse, t. II.

colonel. Cette nomination était datée du 7 décembre 1805, presque au lendemain de la bataille d'Austerlitz. Sainte-Croix partit immédiatement pour Mayence où sous la direction supérieure du maréchal Kellermann devait s'organiser son régiment. Le colonel prince de la Tour d'Auvergne était l'homme du monde le plus étranger aux choses de l'armée et le moins capable de se débrouiller, comme on dirait aujourd'hui, dans une position embarrassante. Tout le travail de l'organisation retombait donc sur le commandant Sainte-Croix. En peu de temps cet officier supérieur improvisé gagna non seulement l'estime et l'affection de tout le personnel du régiment, mais encore les suffrages approbateurs d'un juge compétent et sévère, le vieux maréchal Kellermann, qui proposa à l'Empereur de le nommer major (c'est-à-dire lieutenant-colonel). Le maréchal pensait avec raison que l'autorité du grade favoriserait l'accomplissement de la tâche confiée à M. de Sainte-Croix[1]. L'Empereur se rendit à ces raisons et par décret du 31 mars 1806 le chef de bataillon Descorches de Sainte-Croix fut promu au grade de major sans quitter le régiment.

Or, la place qui avait été demandée pour lui et qui lui avait été accordée était visée par un rival qui avait sinon plus de droits, du moins autant de prétentions à l'obtenir. M. de Mariolles, cousin de l'impératrice Joséphine, chef de bataillon comme M. de Sainte-Croix, était redouté pour son adresse à l'épée et au pistolet, et les liens de famille qui le rattachaient à la Cour lui avaient donné de nombreux amis. Furieux de se voir préférer un jeune homme à peu près inconnu, et à la suite d'une scène violente où, gravement offensé par les paroles de son rival, M. de Sainte-Croix le frappa au visage, une rencontre fut convenue entre eux. Le duel devait avoir lieu au bois de Boulogne; l'arme choisie était le pistolet. On regardait comme certaine la victoire de M. de Mariolles et ses nombreux courtisans l'en félicitaient d'avance. A une époque où les duels étaient toujours sérieux et très souvent mortels, cette conviction était comme l'arrêt de mort de M. de Sainte-Croix.

Les paroles outrageantes et les gestes offensants avaient été échangés publiquement entre les deux adversaires et les projets

1. Dossier du général de Sainte-Croix au ministère de la guerre.

de rencontre n'étaient ignorés de personne dans le monde parisien. La mère même de M. de Sainte-Croix en avait été informée et la connaissance qu'elle en avait produisit, au moment du départ de son fils pour le bois de Boulogne, une scène pénible capable de nuire à la présence d'esprit et au sang-froid de celui qui allait risquer sa vie avec des chances aussi défavorables. La mère aux aguets, entendant son fils descendre l'escalier, ouvrit la porte de son cabinet de toilette et se présentant tout à coup devant lui, tendit ses bras en silence sans prononcer une parole. Charles de Sainte-Croix s'y précipita, étreignit fortement sa mère et partit comme l'éclair[1] !

M. de Mariolles arriva au bois de Boulogne à cheval, accompagné d'une troupe de quinze à vingt jeunes gens ayant des allures de triomphateurs, mais il pénétra seul avec son témoin, M. de A., dans le fourré au milieu duquel était la clairière choisie pour être le théâtre du combat. Sainte-Croix s'y était rendu de son côté avec son témoin. Les dispositions préparatoires furent bientôt prises : on n'y mettait pas tant de cérémonie qu'aujourd'hui. Deux coups de feu furent échangés : M. de Mariolles tomba raide mort. M. de Sainte-Croix, resté sain et sauf, et son témoin remontèrent à cheval et s'éloignèrent. Quant à M. de A., atterré par ce dénouement inattendu, effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui pour la part qu'il avait prise à un événement qui causait la mort d'un proche parent de l'Impératrice, il perdit la tête, abandonna le corps de M. de Mariolles, sauta sur son cheval et s'enfuit chez lui, d'où il s'empressa de quitter Paris et la France. Cependant les jeunes gens qui attendaient à l'entrée du fourré l'issue de la rencontre, étonnés de ne voir personne revenir après les deux coups de pistolet qu'ils avaient entendus, finirent par s'impatienter et pénétrèrent à leur tour dans le bois. Ils y aperçurent tout d'abord le corps de M. de Mariolles complètement privé de vie, étendu à terre, le flanc percé par une balle et le front fracassé comme s'il eût été frappé avec un corps dur. A la suite d'un examen superficiel du cadavre, ils restèrent convaincus que leur ami, après avoir été touché par la balle

1. *Mémoires de Mme d'Abrantès* (tome XIII), auxquels je n'emprunte que les détails. Tout ce qui concerne le duel est extrait des Mémoires du général de Marbot et de Masséna ou ressort des pièces officielles trouvées dans les archives du ministère de la guerre.

de son adversaire, avait été achevé à coups de crosse de pistolet sur le crâne par M. de Sainte-Croix et son témoin qui avaient commencé par écarter le témoin de M. de Mariolles. Ils expliquaient la disparition de celui-ci par la honte qu'il devait éprouver de sa lâche conduite. Indignés, ils coururent aux Tuileries, où l'un d'eux raconta à l'Impératrice ce qui venait de se passer. Joséphine s'empressa de se rendre auprès de l'Empereur et lui demanda justice pour ce qu'elle appelait l'assassinat de son parent. L'Empereur donna immédiatement l'ordre d'arrêter M. de Sainte-Croix et son témoin qui, tout surpris d'entendre l'accusation portée contre eux, furent conduits en prison.

Les personnes qui connaissaient M. de Sainte-Croix, ne pouvaient croire qu'il se fût rendu coupable d'un aussi lâche attentat. Dès que les faits furent connus à son régiment, une protestation fut signée par tous les officiers qui réclamèrent avec instance la mise en liberté et le retour parmi eux de l'homme qu'ils aimaient et estimaient le plus, disaient-ils. Mais Sainte-Croix et son témoin ne pouvaient donner aucune explication plausible de ce qui avait dû se passer, et ils auraient couru grand risque d'être condamnés si, heureusement pour eux, la famille de Sainte-Croix n'avait été en relations amicales avec Fouché qui, bien persuadé de l'innocence du jeune major, mit tout en œuvre pour découvrir et constater la vérité. L'essentiel était tout d'abord de mettre la main sur M. de A., le témoin disparu. Grâce au flair des meilleurs limiers de la police, on le trouva dans une villa du nord de l'Italie, où il se cachait, et on l'amena à Paris, pour le caser à son tour sous les verrous. Interrogé, il raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés. Lorsqu'il avait été foudroyé par la balle de son adversaire, M. de Mariolles était tombé, le front portant sur un toc de racine, et s'était fait une large blessure à la tête. Pour contrôler ce témoignage, la police procéda à un examen attentif des lieux et découvrit, en effet, une saillie de racine encore souillée de sang et dont la forme concordait avec celle de la blessure du front de M. de Mariolles. Les faits expliqués, il ne restait plus qu'à relâcher les trois prisonniers. M. de Sainte-Croix fut mis en liberté avec l'ordre de quitter immédiatement Paris pour se rendre à Ancône, où se trouvait la partie principale de son régiment.

Bientôt envoyé dans le royaume de Naples, il y fit preuve auprès de Masséna, dans l'expédition des Calabres, de cette même capacité qui lui avait déjà valu la confiance du maréchal Kellermann et l'estime de tous les officiers de son régiment. Lorsque le vainqueur de Zurich fut appelé à la Grande-Armée pour prendre à Varsovie le commandement du 5e corps d'armée devenu vacant par suite de la maladie du maréchal Lannes, il emmena avec lui en qualité d'aide de camp le major de Sainte-Croix.

Quelle plus grande preuve du mérite de ce jeune officier supérieur pourrait-on demander, puisque après moins d'une année de services militaires le premier des lieutenants de l'Empereur lui accordait toute sa confiance? Masséna, appelé d'urgence en Pologne, ne put remplir les formalités nécessaires pour faire désigner régulièrement M. de Sainte-Croix comme son aide de camp. Il ne doutait nullement d'obtenir de l'Empereur la ratification de son choix. Il fut donc fort étonné lorsqu'au quartier général d'Osterode, où il était allé prendre les ordres de Napoléon et lui présenter son nouvel aide de camp, il vit le souverain accueillir M. de Sainte-Croix avec les signes évidents du plus vif mécontentement. L'Empereur se souvenait du duel dans lequel avait péri le parent de l'Impératrice et conservait à l'égard de son adversaire un reste de méfiance. L'extérieur de M. de Sainte-Croix n'était pas de nature à dissiper ces préventions : Napoléon aimait les beaux hommes ; une taille élevée, une tournure martiale, une figure militaire, le prévenaient presque toujours favorablement. M. de Sainte-Croix était petit, frêle et délicat ; il devait donc lui être difficile de rentrer en grâce.

L'Empereur refusa d'approuver la nomination de M. de Sainte-Croix et lui fit donner l'ordre de retourner immédiatement dans le royaume de Naples, mais Masséna garda le souvenir des services qu'il lui avait rendus et des qualités dont il lui avait donné la preuve. Nommé, au mois de février 1809, commandant du 4e corps de la grande armée d'Allemagne, le maréchal demanda cette fois dans la forme régulière le major de Sainte-Croix pour son premier aide de camp, et la nomination qu'il sollicitait fut signée par le ministre le 24 février.

Sainte-Croix rejoignit le maréchal en Bavière, à la fin du mois de mars, au moment où les hostilités allaient commencer. La con-

fiance qu'il inspirait au maréchal, l'influence qu'il exerçait sur lui furent bientôt connues de tout le corps d'armée. C'est généralement M. de Sainte-Croix que le maréchal envoyait à son avant-garde pour lui imprimer une direction conforme à ses intentions; il y déploya une audace, une activité et une vigueur qui le rendirent populaire. Lancé le 23 avril, lendemain de la bataille d'Eckmühl, sur la route de Passau, avec une forte reconnaissance à la poursuite de l'ennemi, il s'empara de 67 voitures de bagages et de munitions, avec 200 hommes dont 17 officiers[1]. Le 2 mai, marchant avec l'avant-garde de la division Carré Saint-Cyr, il rencontra un petit corps autrichien sur la route de Neumarkt. Les chevau-légers wurtembergeois, les dragons badois et trois compagnies du 4e de ligne formaient cette avant-garde sous les ordres de l'adjudant-commandant Trinquelaye : ils chargent la troupe ennemie avec impétuosité, la mettent en déroute au premier choc et lui font cinq cents prisonniers. Sainte-Croix s'empare d'un drapeau[2]. Il est récompensé, le 5 mai, de sa brillante conduite par le grade de colonel. Il avait vingt-sept ans et n'était au service que depuis trois ans et demi. Cette fois, Napoléon ne lui garda plus rancune de la mort de M. de Mariolles.

Plus d'une fois, dans la marche sur Vienne, l'aide de camp Sainte-Croix donna aux généraux près desquels il était détaché par Masséna de sages conseils qui auraient, s'ils avaient été suivis, produit les conséquences les plus heureuses. Le 21 avril, jour du combat de Landshut, Marulaz qui marchait avec toute sa cavalerie en tête du corps d'armée de Masséna, ayant, avec le 23e chasseurs, traversé le pont de Moosburg et chargé les Autrichiens jusqu'aux faubourgs de Landshut, se vit alors arrêté par une vive fusillade partant des maisons; il appela à son aide le général Claparède qui le suivait avec sa division. Sainte-Croix accompagnait Marulaz; il pressa Claparède d'accélérer sa marche, mais ce général craignait de se compromettre, et loin d'avancer plus vite, il arrêta son mouvement. Marulaz, frémissant de se voir condamné à l'inaction et Sainte-Croix dont les conseils n'étaient pas écoutés, assistèrent dès lors en simples spectateurs au combat de Landshut. Grâce à cette

---

1. *Mémoires de Masséna*, tome VI.
2. *Victoires et Conquêtes*, tome XIX.

inaction, le général autrichien Hiller put se retirer en bon ordre au lieu d'être cerné et pris. Quand Masséna arriva sur les lieux et fit avancer les troupes de Claparède, il était trop tard[1].

Après l'occupation de Vienne par son armée, l'Empereur se décida à franchir le Danube. Vis-à-vis la petite ville d'Ebersdorf, un premier pont de bateaux long de 774 mètres, partagé en deux par un îlot, fut construit du 18 au 19 mai pour passer le grand bras entre la rive droite et l'île Lobau. Un pont de chevalets fut établi par le génie sur le petit bras qui traverse l'île Lobau. La division Molitor vint s'établir dans l'île. Le 20 mai, à trois heures après midi, le colonel Sainte-Croix fut jeté avec 200 voltigeurs de la division Molitor sur la rive gauche pour favoriser la construction du pont de bateaux d'équipage entre l'île Lobau et cette rive. Vers cinq heures, ces voltigeurs furent attaqués en même temps que l'artillerie autrichienne tirait sur les pontonniers. Sainte-Croix tint bon. Le pont fut achevé vers six heures et la division Molitor déboucha sur la rive gauche du Danube, suivie par les divisions de cavalerie Lasalle et Marulaz[2].

Ce n'est pas ici le lieu de raconter en détail la sanglante bataille d'Essling, qui dura deux jours, 21 et 22 mai, et les épouvantables péripéties produites par les ruptures successives du grand pont. Le 21, l'armée française, réduite à 24,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie, privée de munitions et acculée au Danube qui grossit de minute en minute, tient tête à 80,000 Autrichiens. Le lendemain, les communications sont rétablies pour quelques instants, la bataille recommence dès trois heures du matin. Napoléon prit l'offensive et les Autrichiens pliaient de toutes parts. La rupture définitive du grand pont força l'armée française à reculer faute de munitions. Lannes et Saint-Hilaire furent tués. L'ennemi fut contenu par l'énergique résistance de Masséna, et toutes les troupes qui avaient pris part à la bataille purent se retirer en bon ordre dans l'île Lobau, pendant la nuit du 22 au 23. Les blessés, la cavalerie et le corps qu'avait commandé Lannes repassèrent sur la rive droite[3]. Le corps de Masséna resta seul dans l'île Lobau. C'est

1. *Mémoires de Masséna*, t. VI.
2. *Mémoires de Masséna*, t. VI.
3. *Mémoires de Masséna*, t. VI.

de ce moment que date la courte et brillante fortune de Sainte-Croix.

A peine Napoléon était-il rentré à son quartier général d'Ebersdorf, dans la nuit du 23 au 24 mai, qu'il commença ses préparatifs pour tenter de nouveau le passage du Danube. Pour cela il était essentiel de se maintenir dans l'île Lobau, de s'y fortifier solidement contre toute attaque des Autrichiens et d'y préparer activement des moyens formidables de passage. Telle était la tâche dévolue au corps de Masséna, tandis que le reste de l'armée, réparti le long du fleuve, surveillait les mouvements de l'ennemi. A la suite d'une reconnaissance approfondie, le projet des travaux à entreprendre fut arrêté. Ces travaux consistaient : 1° dans la construction d'un pont sur pilotis en amont du pont de bateaux consolidé; 2° dans l'établissement de plusieurs ponts pour relier entre elles et avec l'île Lobau les nombreuses îles qui entouraient l'île principale; 3° dans la préparation des embarcations et agrès de toute sorte pour l'établissement de 8 ponts mobiles destinés à ouvrir quand le moment serait venu, la communication entre les îles et la rive gauche; 4° dans la construction et l'armement de onze batteries contenant ensemble 109 pièces d'artillerie, dont 30 canons de gros calibre et 17 mortiers, pour chasser l'ennemi des abords de la rive gauche et combattre les batteries qui enfilaient les divers bras du fleuve[1]. Le degré d'avancement de tous ces préparatifs était l'objet de la préoccupation constante de l'Empereur qui s'inquiétait en outre des attaques possibles de l'ennemi sur les troupes campées dans l'île Lobau. Il voulait être renseigné exactement et minutieusement, chaque matin, à son réveil, au château de Schœnbrunn, où il était allé s'installer, de tout ce qui avait été fait et de tout ce qui s'était passé dans les 24 heures. Cet important compte rendu devait lui être apporté tous les jours par le même officier. Or, le chef d'état-major du corps d'armée, le général Becker, venait de tomber en disgrâce auprès de l'Empereur, et son successeur, le général Fririon, était absorbé par la nécessité de se mettre au courant du service. Masséna désigna donc son premier aide de camp, le colonel de Sainte-Croix, pour se rendre le matin au

1. *Mémoires de Masséna*, t. VI.

palais de Schœnbrunn, désignation d'autant plus naturelle que M. de Sainte-Croix accompagnant Masséna dans sa visite des travaux, était parfaitement au courant du détail des projets auxquels il avait collaboré. Dès lors, chaque matin, il se rendit à cheval et le plus vite possible au palais de Schœnbrunn où il était introduit dans la chambre de l'Empereur. Pendant que Napoléon procédait à sa toilette, Sainte-Croix lui exposait tous les événements de la journée et de la nuit, qu'ils parussent ou non importants. Du reste, pour être bien certain de l'exactitude de son compte rendu, il visitait lui-même pendant la nuit les îles dans tous leurs recoins et ne rapportait rien qu'il n'eût vu et entendu lui-même.

La précision et la netteté des rapports du jeune aide de camp, l'intelligence avec laquelle il repondait à toutes les questions, l'exactitude qu'il mettait à communiquer aux intéressés les instructions de l'Empereur, et l'attention avec laquelle il veillait à leur exécution frappèrent, dès le premier jour, l'esprit de Napoléon qui ne dédaigna pas de lui demander plus d'une fois son avis et qui bientôt l'admit aux conférences tenues avec Masséna, Berthier et les généraux commandants de l'artillerie et du génie.

Lorsque les différents corps d'armée furent réorganisés, Napoléon n'attendant plus pour entamer sa grande entreprise que l'arrivée des troupes d'Italie et de Dalmatie, devint bien autrement impatient qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Il ne lui suffit plus d'un compte rendu quotidien. Il voulut visiter lui-même et chaque jour les établissements de l'île Lobau et observer en même temps la position de l'ennemi sur la rive gauche. Cette visite de l'Empereur n'empêchait pas Sainte-Croix de venir tous les matins à Schœnbrunn, mais elle le forçait à parcourir l'île dans tous les sens pendant la journée après s'y être promené toute la nuit, car il y accompagnait l'Empereur, d'abord en qualité d'aide de camp de Masséna servant de guide à son maréchal, puis comme confident de Napoléon seul avec lui, Masséna étant retenu par les soins de son commandement et mis dans l'impossibilité de bouger par suite d'un accident de cheval dans lequel il avait eu la jambe et le pied droits fortement contusionnés. L'Empereur, s'appuyant sur le bras de Sainte-Croix, se faisait conduire par lui partout où il y avait quelques travaux à suivre et dans tous les endroits d'où il était possible

d'observer la position et les mouvements de l'armée autrichienne. Sainte-Croix avait fait installer, à cet effet, dans les parties boisées de l'île, de grandes échelles doubles atteignant à la hauteur des cimes d'arbres les plus élevées, et il montait au sommet de ces échelles avec l'Empereur, qui pendant de longues stations sondait de sa lunette toute l'étendue de la plaine. Il reconnut ainsi la ligne de retranchements et de batteries établie pour interdire à l'armée française l'accès de la plaine, entre Aspern et Essling, ainsi que les fortifications qui couvraient la ville d'Enzersdorf et se convainquit de l'impossibilité d'adopter le même point de passage qu'à la bataille d'Essling. Sainte-Croix émit l'avis de franchir le Danube au-dessous d'Enzersdorf et à la pointe méridionale de l'île Lobau. Tel fut en effet le plan adopté par Napoléon.

La tournée terminée, Sainte-Croix suivait l'Empereur jusqu'à Schœnbrunn et revenait passer la nuit dans l'île Lobau. En sorte que, pendant les vingt jours qui précédèrent la bataille de Wagram, voici l'existence qu'il mena : De très grand matin, il se rendait à cheval à Schœnbrunn, assistait, comme je l'ai dit, au petit lever de l'Empereur et revenait à cheval avec lui dans l'île Lobau où il l'accompagnait pendant une tournée de plusieurs heures; il le reconduisait ensuite à Schœnbrunn, rentrait à l'île et, après un court repas suivi d'une heure ou deux de sommeil, procédait à une visite nocturne des postes et des travaux jusqu'à ce qu'au lever du soleil il reprît le chemin de Schœnbrunn [1].

Il fallait être de fer pour résister à une vie pareille. Or Sainte-Croix était de fer avec sa chevelure blonde, sa petite stature, ses mains de femme; sous cette frêle enveloppe se cachait une énergie capable de surmonter toutes les fatigues. Mais aussi quelle compensation! Lui qui naguère était en disgrâce, il avait conquis vis-à-vis de l'Empereur la liberté de langage que Napoléon accorda à un si petit nombre de ses officiers (on en cite trois ou quatre à peine, parmi lesquels Rapp et Lasalle), privilège dont Sainte-Croix n'abusa jamais et dont il n'usa qu'avec un tact parfait, laissant toujours l'initiative à son puissant interlocuteur.

Un jour qu'ils parcouraient ensemble l'île Lobau et que Napo-

1. *Mémoires inédits du général de Marbot.*

léon s'appuyait lourdement, suivant son habitude, sur le bras de Sainte-Croix : « Sais-tu bien, lui dit-il brusquement, que j'ai failli te faire fusiller? — Oui, Sire, je le sais, et pour un cousin de l'Impératrice. — C'est que je ne te connaissais pas. — Et maintenant que Votre Majesté me connaît, me donnerait-elle encore pour un cousin de l'Impératrice? — Pas même pour tous les cousins de l'Impératrice. »

Un matin, raconte encore le général de Marbot dans ses *Mémoires*, pendant que le colonel de Sainte-Croix assistait à la toilette de l'Empereur, un valet de chambre apporta un grand verre d'eau fraîche à Napoléon qui, après avoir bu cette eau, s'écria : « Comme ce château mérite bien son nom, Schœnbrunn, *belle eau!* Celle-ci est vraiment délicieuse », et se retournant vers Sainte-Croix : « Et toi, lui dit-il, aimes-tu la bonne eau? — Ma foi, Sire, je vous avouerai que je lui préfère le bon vin. » — Napoléon sourit et dit au valet de chambre : « Vous ferez porter ce soir au logement du colonel cent bouteilles de vin de Bordeaux et cent bouteilles de vin de Champagne. » Le soir, en effet, ajoute le général de Marbot, nous vîmes arriver à notre bivouac les mulets des écuries impériales portant des paniers d'où l'on tira, en les déballant, deux cents bouteilles d'excellent vin que nous bûmes, les jours suivants, à la santé de l'Empereur.

Sainte-Croix recevait d'ailleurs de Napoléon des marques plus sérieuses de bienveillance et d'estime. Il y avait alors à Schœnbrunn, comme représentant de l'empereur de Russie Alexandre auprès de son allié l'empereur des Français, le fameux général Czernischef, personnage qui a laissé dans l'histoire un nom des plus connus. Fort aimable comme le sont tous les Russes de haut parage, quand ils veulent être aimables, il fut de 1809 à 1812 un des favoris de la société parisienne. Très recherché et très choyé dans les salons, il en profita pour pratiquer sur la plus large échelle l'espionnage politique et parvint, à l'aide d'intelligences dans les bureaux du ministère de la guerre, à se procurer le détail le plus exact des préparatifs de guerre de Napoléon, de manière à tenir l'empereur Alexandre au courant des projets de son allié de Tilsitt. Il devint après 1812 un chef de partisans des plus actifs et des plus dangereux pour l'armée française. C'est lui qui aida Tettenborn à

chasser les troupes françaises du territoire de Hambourg, qui avec le comte Woronsow faillit s'emparer de la ville de Leipzig et mit fin au royaume de Westphalie en occupant Cassel, la capitale de Jérôme Bonaparte. Il était, en 1809, particulièrement goûté de Napoléon, qui aimait à causer avec lui. M. de Czernischef entra un matin dans le cabinet de l'Empereur où se trouvait le colonel de Sainte-Croix ; celui-ci étant sorti quelques instants après : « Vous voyez ce jeune officier, dit Napoléon à M. de Czernischef, qui le raconta[1] à plusieurs personnes et l'écrivit à son souverain, il me semble retrouver en lui Lannes et Desaix. Personne jusqu'ici n'a compris ma pensée et ne l'a fait exécuter comme lui. Si la foudre ne le frappe pas en chemin, on sera étonné de voir ce que je ferai de lui. »

Tout était prêt cependant pour le passage du Danube. L'armée se concentrait dans l'île Lobau, le maréchal Davout avec son corps d'armée, Oudinot avec le sien, Bessières et ses cuirassiers, Lasalle et Montbrun avec leurs hussards et chasseurs, la garde impériale, l'armée d'Italie sous le prince Eugène, celle de Dalmatie commandée par Marmont, Bernadotte et les Saxons y arrivaient successivement. Le colonel de Sainte-Croix, quittant son rôle de confident de l'Empereur, reprit sa place dans le rang.

Le mouvement commença le 2 juillet par la prise de l'île des Moulins dont s'emparèrent 600 voltigeurs conduits par le chef de bataillon Pelet, aide de camp de Masséna. Immédiatement cette île fut reliée à l'île Lobau par un pont de 150 mètres de longueur, construit en trois heures et demie. Napoléon transféra son quartier général, le 3 juillet, dans l'île Lobau, et donna des ordres pour que le passage sur la rive gauche du Danube s'opérât dans la nuit du 4 au 5 juillet.

En conséquence, le 5, à 10 heures 1/2 du soir, le général Conroux, du corps d'Oudinot, s'embarqua avec 1,500 hommes sur cinq grands bacs escortés par huit barques canonnières. Sous la protection de l'artillerie de ces barques et d'une batterie fixe de l'île Lobau, le Handelgrund, île située au-dessous d'Enzersdorf, fut enlevé. L'escadrille des barques canonnières, commandée par le capi-

1. *Mémoires du général de Marbot.*

taine de vaisseau Baste, chassa les Autrichiens de l'île de Borfürst. Masséna fait alors embarquer le colonel de Sainte-Croix avec 1,500 hommes et 10 pièces de canon, sur les cinq grands bacs affectés à son corps d'armée. Les hommes montés sur le premier bac sont forcés de se jeter à l'eau pour aborder. Ce détachement prend pied au-dessus d'Enzersdorf, enlève les postes ennemis de la Maison-Blanche et protège la construction d'une vaste tête de pont. Toutes les batteries tirent et balayent de leurs feux la plaine de la rive gauche. Un orage affreux éclate, mêlant le fracas du tonnerre au bruit de la canonnade. Le travail d'établissement des ponts mobiles avait été commencé en même temps que la construction des têtes de pont. Dès deux heures du matin, les troupes purent y passer. L'infanterie de Masséna défila au pas de course sur celui de gauche, un pont de bateaux construit d'avance dans un des bras du fleuve dérobé à la vue de l'ennemi, amené par les pontonniers et mis en place par un quart de conversion; la cavalerie et l'artillerie du 4[e] corps défilèrent en même temps sur un pont de radeaux jeté un peu plus bas. Deux ponts servirent au corps d'Oudinot au-dessous de ceux du premier corps, enfin deux autres ponts donnèrent passage au corps de Davout, en sorte que la première ligne de l'armée se trouva disposée tout d'abord parallèlement au fleuve dans l'ordre suivant : Masséna à gauche, Oudinot au centre, Davout à droite. A six heures du matin tous les avant-postes autrichiens situés au dessous d'Essling étaient enlevés, sauf la ville d'Enzersdorf, vis-à-vis notre gauche, et Sachsengang en face de notre centre. Sachsengang fut enlevé par les troupes d'Oudinot et de Davout. La ligne commença à pivoter sur la gauche, en avant, pour se placer perpendiculairement au Danube et faire place aux troupes de 2[e] ligne (armée d'Italie, Bavarois, Saxons, cuirassiers, etc.). Le corps de Masséna qui, dans le mouvement de conversion, formait le pivot était gêné par les feux d'Enzersdorf. A neuf heures, l'archiduc reconnaissant l'importance de ce poste y envoya une colonne pour en appuyer les défenseurs. Le général Marulaz avec la cavalerie légère du 4[e] corps (3[e], 14[e], 19[e] et 23[e] chasseurs) se porta au-devant de cette colonne et la tint en respect, tandis que Sainte-Croix attaquait Enzersdorf avec le 46[e] de ligne. L'enceinte de cette petite ville était fermée par une muraille crénelée et protégée au midi, c'est-à-

dire en face de la ligne française, par quelques ouvrages en terre. Les portes étaient couvertes par des flèches. Les retranchements sont promptement enlevés; on essaye vainement d'escalader l'enceinte; mais les sapeurs enfoncent les portes, et les grenadiers s'élancent dans la ville : 400 hommes du régiment autrichien de Bellegarde, reste de la garnison, cherchèrent un refuge dans le château, et au moment où Sainte-Croix ordonnait l'assaut, ils mirent bas les armes[1].

La bataille proprement dite ne commença qu'à 6 heures du soir; elle dura deux jours ou plutôt la bataille de Wagram, livrée le 6 juillet, fut précédée le 5 par une première bataille connue sous le nom d'Enzersdorf, qui eut pour résultat positif le passage du Danube et le déploiement de l'armée sur trois lignes, dans la plaine de la rive gauche, et se termina le soir par des attaques assez décousues et infructueuses contre les positions des Autrichiens. Toutes les dispositions furent prises pendant la nuit pour la bataille de Wagram. On sait que la victoire de Napoléon fut due au mouvement tournant de Davout qui enveloppa la gauche des Autrichiens et la força à battre en retraite, à l'enlèvement de Wagram par Oudinot, à l'effet produit sur le centre des Autrichiens par une grande batterie de cent canons et par la marche irrésistible de la colonne de Macdonald, enfin à la résistance énergique de Masséna qui faillit être jeté avec son corps d'armée dans le Danube, par la droite des Autrichiens, et abandonner les ponts qui donnaient accès dans l'île Lobau.

Après le succès de Davout et l'enlèvement de Wagram par Oudinot, Masséna reprit l'offensive, précédé par la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz, et la victoire se prononça sur toute la ligne. Pendant toute la journée, Masséna, encore empêché par sa blessure de monter à cheval, était resté dans sa calèche, servant de point de mire à l'artillerie ennemie et parcourant le champ de bataille au milieu d'une grêle de boulets et d'obus. Sainte-Croix fut du nombre des colonels blessés[2]. Dans cette terrible bataille

1. *Mémoires de Masséna*, tome VI.

2. Il n'y a pas le moindre doute à éprouver à ce sujet, la blessure étant mentionnée dans les *Mémoires de Masséna*, dans ceux de Marbot et de Pelet, ainsi que dans *Victoires et Conquêtes*, et pourtant il n'en est pas question sur les états de service du général de Sainte-Croix, d'ailleurs fort incomplets.

où les pertes s'élevèrent à plus de 25,000 hommes dans chacune des deux armées, 50,000 hommes en tout, c'est-à-dire un cinquième de l'effectif des troupes engagées. Il y eut, du côté des Français, trois généraux tués, dont l'illustre Lasalle, le meilleur officier de cavalerie légère de l'armée, et seize généraux blessés.

Si le colonel de Sainte-Croix s'était donné du mal et avait rendu de grands services, la récompense ne se fit pas attendre pour lui. Le 21 juillet 1809, il fut promu au grade de général de brigade. Il avait 27 ans et ne comptait que quatre ans et demi de services militaires.

Il fut nommé, en outre, officier de la Légion d'honneur, grand-croix de l'ordre de Bavière et comte de l'Empire avec une dotation de 30,000 fr. de rente. Tout cela semble un rêve lorsqu'on se rappelle que trois ans auparavant Sainte-Croix avait quitté Paris, envoyé en exil et en disgrâce, échappant avec peine à une condamnation à mort. Les bontés de Napoléon ne se bornèrent pas à lui personnellement et s'étendirent à toute sa famille. Son père, M. le marquis de Sainte-Croix, l'ancien ambassadeur à Constantinople, fut nommé préfet du département de la Drôme. Mais ce qui mit le comble à la faveur dont le jeune général était l'objet, ce fut l'attitude de Napoléon à son égard. Le souverain ne manquait pas une occasion de lui témoigner son estime et sa sympathie.

Les réceptions du dimanche aux Tuileries étaient alors telles que nous les avons vues sous Napoléon III. Les officiers généraux et les officiers supérieurs y étaient admis, et toutes les personnes qui avaient assisté à la messe se rangeaient sur le chemin de l'Empereur qui, au sortir de la chapelle, passait devant tout ce monde, honorant d'un sourire ou même d'un mot les plus favorisés, suspendant quelquefois sa marche pendant un instant pour leur parler. Un jour Sainte-Croix se trouvant à cette réception, Napoléon s'arrêta devant lui et lui frappant légèrement sur l'épaule, tout en promenant le regard sur l'assistance : « Messieurs, dit-il, c'est avec une pareille étoffe que je fais mes maréchaux. »

Il est inutile d'ajouter que des preuves aussi éclatantes de la bienveillance impériale créaient à Sainte-Croix quelques ennemis et beaucoup d'envieux. Malgré tout, cependant, il excitait la sympathie générale.

« Il était, dit la duchesse d'Abrantès, spirituel, doux et fin dans ses reparties, discutant poliment, sans aigreur et toutefois ne cédant rien vis-à-vis de ses chefs supérieurs que lorsque la raison était pour eux. » Il avait surtout, ajouterai-je, d'après d'autres témoignages, le don inné de plaire et de gagner les cœurs.

Mais ce bâton de maréchal que, dans sa pensée, l'Empereur destinait à son nouveau protégé, il fallait le mettre à même de le gagner en l'envoyant dans le seul pays où l'on se battît pour le moment, c'est-à-dire en Espagne. Sainte-Croix fut donc nommé, le 15 décembre 1809, au commandement de la 1re brigade de la division de dragons Caulaincourt. Cette brigade se composait de trois régiments provisoires de dragons portant les numéros 1, 2 et 3, organisés avec des escadrons qui provenaient des 1er, 2e, 4e, 9e, 14e et 26e régiments; elle ne tarda pas à être détachée de la division Caulaincourt pour former la cavalerie légère du 8e corps de l'armée d'Espagne, récemment créé sous les ordres de Junot, duc d'Abrantès, avec des troupes prélevées sur la grande armée d'Allemagne. Le général Sainte-Croix prit pour aide de camp un jeune capitaine, son cousin (neveu de sa mère), M. Talon, qui devait arriver sous la Restauration à de plus hautes faveurs. Une expédition se préparait pour entrer en Portugal où déjà deux invasions avaient eu une issue fâcheuse [1]. Celle-ci aurait dû se faire sous les ordres de l'Empereur, mais Napoléon ne jugea pas possible de s'éloigner à une si grande distance de Paris. Il était tout entier, d'ailleurs, à son amour pour la nouvelle impératrice Marie-Louise. Le commandement de l'armée de Portugal fut donc donné à Masséna. Cette armée comprenait trois corps : le 2e commandé par Reynier, le 6e sous les ordres de Ney, et le 8e sous Junot. Une belle division de six régiments de dragons formait, sous le commandement de Montbrun, la réserve de cavalerie. L'artillerie était nombreuse et belle. Les préliminaires de l'expédition durèrent assez longtemps et donnèrent lieu à des engagements assez importants dans plusieurs desquels la conduite de Sainte-Croix répondit aux espérances conçues sur son compte. Le 4 avril 1810, à la tête de trois escadrons de ses dragons,

1. Celle de 1807, commandée par Junot, qui aboutit en 1808 à la convention de Cintra et à l'évacuation du Portugal, et celle de 1809, commandée par Soult, laquelle se termina par la surprise d'Oporto et une retraite désastreuse.



il culbuta 3,000 hommes de troupes de ligne, 600 chevaux espagnols et un régiment de hussards portugais qui défendaient les approches de Villa-Verdi. Le 6[e] corps ayant entrepris le siège de Ciudad-Rodrigo, le 2[e] corps à gauche, le 8[e] à droite durent couvrir le siège. Les provinces de Léon et d'Astorga, dépendant du commandement territorial du général Kellermann, étaient infestées par de nombreuses bandes de partisans. Sainte-Croix reçut l'ordre d'en purger ces provinces. S'étant mis en campagne avec sa brigade, il attaqua le 6 juin à Monbacq et à Bratocinnos les deux extrémités du cordon des Espagnols. Après un engagement assez vif, il chassa de ces deux positions l'ennemi, qui perdit environ 200 hommes dont 60 prisonniers. Le général espagnol Etchevarria s'étant replié sur Alcanizas, petite ville située à l'extrême frontière du Portugal, Sainte-Croix se porta contre lui le 7 au matin avec deux de ses régiments, le troisième étant détaché pour s'opposer à la marche d'un renfort de 1,000 hommes qui venaient se joindre aux troupes d'Alcanizas. Il trouva la ville en état de défense, les rues barricadées et les maisons crénelées. Le gros de l'infanterie, formée en carré, occupait un mamelon dominant la ville à droite, et le surplus couronnait la crête d'une montagne un peu plus en arrière; la cavalerie s'étendait sur un plateau à droite du carré. Une partie des dragons à pied, d'autres tenant leurs chevaux par la bride, gravirent les rochers sous le feu des Espagnols. Le général Sainte-Croix les ayant chargés lui-même de front, à la tête d'un escadron, ils se débandèrent au premier choc, et leur cavalerie prit la fuite. Quoique l'infanterie postée derrière Alcanizas eût encore une demi-heure avant d'être attaquée, elle se retira précipitamment sur le territoire portugais où on la poursuivit jusque sous les murs de Miranda de Duero. On sabra les habitants d'Alcanizas; qui voulaient suivre le mouvement de leurs troupes. Un colonel, 15 officiers et 400 hommes furent pris, 200 restèrent sur place. Sainte-Croix fut légèrement blessé dans cette affaire. — D'Alcanizas il se porta à Carvajaloz, où il reçut l'ordre de reprendre ses anciennes positions[1].

Ces affaires d'avant-garde avaient montré à l'armée de Portugal

1. *Mémoires de Masséna*, t. VII.

que le général Sainte-Croix était à la hauteur de sa réputation. Malheureusement il ne pouvait avoir aucune influence sur les opérations de la campagne, car il ne se trouvait plus auprès de Masséna où sa présence eût été plus que jamais nécessaire pour suppléer au défaut d'activité du vieux maréchal, absorbé par des soins indignes du général en chef d'une grande armée. Sainte-Croix n'était plus, d'ailleurs, dans les mêmes rapports de confiance et d'intimité avec Masséna, non que celui-ci se fût montré jaloux des faveurs accordées à son aide de camp par Napoléon, mais parce que, dans l'état-major du 4ᵉ corps de l'armée d'Allemagne, on s'était amusé de certaines preuves de lésinerie trop fréquentes de la part du héros de Rivoli, de Zurich et d'Essling, et que, jeune et généreux, Sainte-Croix n'avait pas dissimulé ses sentiments à cet égard. Quoi qu'il en soit, le début de la campagne de Portugal fut marqué par une faute grave dont les conséquences se firent sentir jusqu'au dénouement de cette campagne : je veux parler de l'attaque de front tentée le 17 septembre 1810 contre l'armée anglaise de Wellington retranchée dans la forte position de Busaco, sans qu'il eût été procédé à une reconnaissance de cette position ni à une étude suffisante des voies de communication du pays. On a cherché à rejeter la responsabilité de cette faute sur les chefs de la cavalerie, et en particulier sur les deux plus remarquables d'entre eux, Montbrun et Sainte-Croix. En ce qui concerne Montbrun, j'ai dit ailleurs [1] qu'il commandait alors la réserve de cavalerie placée en arrière des colonnes de marche et ne pouvait avoir aucune part dans la conduite des reconnaissances. Quant à Sainte-Croix, il est très vrai que Masséna avait prescrit à Junot, commandant le 8ᵉ corps d'armée, au maréchal Ney, chef du 6ᵉ corps, de s'enquérir de toutes les voies ouvertes en avant de Viseu vers Coimbre et Oporto, et que cet ordre ne fut pas exécuté ; mais il ne s'agissait pas là de reconnaissances à opérer avec la cavalerie, puisque le pays était occupé par l'ennemi en force, mais de renseignements à prendre par l'état-major et qui ne furent pas pris. Sainte-Croix, pas plus que Montbrun, n'entra pour rien dans cet oubli.

La conséquence de ce défaut de renseignements fut la sanglante

1. *Notices sur Montbrun.*



bataille de Busaco livrée sur un terrain où Masséna ne put profiter de sa supériorité en artillerie et en cavalerie, et où notre infanterie, après des efforts inouïs pour s'emparer des positions anglaises, fut repoussée en subissant des pertes énormes. Il devenait indispensable de tourner une position qu'on ne pouvait enlever de vive force. Montbrun et Sainte-Croix, parvenus en première ligne avec leurs dragons, poussèrent sur la droite des reconnaissances dans une desquelles un paysan apprit au général Sainte-Croix qu'il existait un chemin praticable à l'artillerie, traversant de ce côté la Serra. Masséna, informé, ordonna à Montbrun de reconnaître ce chemin dans toute son étendue avec ses six régiments de dragons et les trois régiments de Sainte-Croix. Je cite ici textuellement les *Mémoires* de Masséna :

« Vers midi, la tête de colonne met en fuite quelques hussards hanovriens, à Boïalva. Des hauteurs qui dominent ce village, la vue plonge sur une magnifique plaine qui s'étend jusqu'à Coimbre. La variété des plantations, le nombre considérable des hameaux et des habitations qui animaient le paysage prouvaient la richesse et la fertilité du pays, et permettaient d'espérer que l'armée y trouverait facilement des subsistances. Pour comble de bonheur, une bonne route joignait Boïalva à Avelano di Camino, et reliait ainsi le village à la chaussée d'Oporto à Coimbre. Par prudence, Montbrun se contenta d'occuper Boïalva avec un des régiments de Sainte-Croix et d'en échelonner deux autres à Albacer et se hâta de rendre compte du résultat de sa reconnaissance[1]. »

L'armée prit immédiatement la route si heureusement découverte et appelée par les soldats le *chemin du paysan*. Il en résulta un mouvement par le flanc droit dans lequel le 8e corps devenant tête de colonne, la brigade de Sainte-Croix se trouva former l'avant-garde appuyée par Montbrun avec sa division. Wellington évacua la position de Busaco et se porta sur Coimbre. Junot eut ordre de le suivre en évitant tout engagement sérieux. Sainte-Croix atteignit bientôt la cavalerie ennemie et engagea un combat de tirailleurs qui se termina à son avantage, mais d'après les ordres qu'il avait reçus, il s'arrêta. Masséna, espérant que Wellington défendrait

1. *Mémoires de Masséna*, t. VII.

Coimbre et qu'il y aurait là une seconde bataille à livrer avec chance d'une revanche de Busaco, disposa ses colonnes en conséquence et donna à Montbrun le commandement de l'avant-garde, composée des dragons de Sainte-Croix et de la brigade d'infanterie Taupin, appuyée par une brigade de dragons de la réserve.

Cette avant-garde se mit en mouvement le 30, à cinq heures du matin ; elle engagea bientôt une fusillade assez vive avec les tirailleurs ennemis et les força de se replier. Deux régiments de cavalerie anglaise se démasquèrent, mais le 2ᵉ provisoire de dragons courut sur eux, les chargea et les rejeta sur une ligne de trois régiments de dragons appuyée par 4 pièces de canon et un obusier. Comme l'infanterie française était encore assez loin, Montbrun fit faire halte à la cavalerie. A ce moment, Masséna arriva à la tête de son état-major et ordonna de marcher immédiatement en avant. « Le général Sainte-Croix prend aussitôt le galop, à la tête de 5 régiments de dragons, et en lance un contre la première ligne. Le choc la rompt, mais la seconde venant à s'ébranler, ramène ce régiment la pointe au dos. Sainte-Croix tombe alors en pleine carrière avec le reste de la brigade sur les Anglais, les culbute et les ramène battant jusque sous les murs de Coimbre où le désordre était à son comble. Forcée de traverser la ville pour gagner le pont de Mondego, la cavalerie anglaise, poursuivie par les dragons français, chassa devant elle la foule éperdue des habitants qui encombraient les rues ; et, à l'entrée du pont, la cohue devint telle que c'est à peine si l'infanterie de Crawfurd put se faire jour. Quant à la cavalerie, elle fut obligée d'enfiler la route de Figuerras sur laquelle Sainte-Croix la poursuivit jusqu'à Casas-Novas[1]. »

Après l'occupation de Coimbre, une nouvelle avant-garde fut formée ; elle comprenait les brigades de cavalerie des 2ᵉ, 6ᵉ et 8ᵉ corps d'armée (Soult, Lamotte et Sainte-Croix), la brigade de dragons de la réserve et la brigade d'infanterie Taupin. Elle eut presque tous les jours un engagement avec l'arrière-garde ennemie dont elle perdit cependant les traces, du 5 au 8 octobre, en arrivant à Leyria, parce que Montbrun voulait attendre son infanterie. Enfin, le 7, Sainte-Croix qui formait la pointe de l'avant-garde atteignit

1. *Mémoires de Masséna*, t. VII.

la cavalerie anglaise. Le 8, tenant toujours la tête, il culbute cette cavalerie et s'empara à Alcointre d'un matériel assez considérable qu'à l'encontre des autres généraux d'avant-garde il recueillit avec le plus grand soin.

Enfin, le 11 octobre, l'armée française arriva devant les positions qui couvraient Lisbonne, les fameuses lignes de Torrès-Vedras. Montbrun se portant sur Villafranca, disposa toutes les troupes de l'avant garde de manière à commencer l'investissement. Il revenait d'examiner les positions de l'ennemi, en face de Villafranca, avec Sainte-Croix, lorsque celui-ci fut renversé près de l'étranglement de la plaine et coupé en deux par un boulet tiré d'une chaloupe canonnière en croisière sur le Tage et qui avait ricoché sur le rocher.

« Cette perte, est-il dit dans les *Mémoires* de Masséna, fut vivement sentie par l'armée, qui avait fondé de grandes espérances sur les brillantes qualités de ce jeune officier général. »

Sainte-Croix avait à peine 28 ans! Il était dans sa sixième année de service. La dépêche qui annonçait au ministère de la guerre, à Paris, ce regrettable événement et qui fut transmise à l'Empereur portait au lieu du nom de Sainte-Croix celui de Lacroix. Comme il n'existait pas de général de ce nom à l'armée de Portugal, Napoléon fit demander des explications. « Informez-vous, disait la note adressée à cette occasion par le cabinet de l'Empereur au ministre de la guerre, s'il ne s'agit pas du général Sainte-Croix que Sa Majesté avait comblé de ses faveurs et sur qui Elle fondait de si grandes espérances. »

Ces espérances se seraient-elles réalisées? C'est ce qu'il paraît difficile de ne pas admettre en présence de tous les témoignages qui nous sont restés sur les hautes et rares qualités du général Sainte-Croix, témoignages qui sont tous dominés par celui de Masséna et par les actes de Napoléon. Quand on songe que, major au régiment de La Tour d'Auvergne en 1806, Sainte-Croix avait été exilé, que l'Empereur ne voulait plus entendre parler de lui, et que reparaissant dans l'armée, en 1809, comme aide de camp de Masséna, il était devenu en cinq mois général de brigade, officier de la Légion d'honneur et comte de l'Empire, il est impossible de douter de sa valeur personnelle et de ne pas regarder ses mérites comme excep-

tionnels. La destinée, si favorable pour lui pendant cette année 1809, lui tint rigueur en 1810 et mit cruellement fin à tous ses rêves brillants d'avenir. Qui se souvient aujourd'hui du nom de Sainte-Croix ?...

Mais qui ne serait tenté, en prenant connaissance de cette vie si courte et d'une mort si prompte, d'appliquer à ce favori de l'empereur Napoléon les vers inspirés à Virgile par la fin prématurée de l'héritier présomptif d'Auguste :

... *Tu Marcellus eris.*

EXELMANS

Lorsqu'après la défaite de Waterloo la résistance opposée par la France aux puissances européennes, coalisées de nouveau contre elle, semblait irrévocablement domptée, les survivants de l'armée vaincue, ralliés sous les murs de Paris, ne se laissèrent pas tous aller au découragement. Parmi leurs chefs il y en eut un grand nombre qui, sans calculer les faibles chances de succès qui pouvaient leur rester, étrangers aux agissements de la politique, n'eurent plus qu'une pensée : punir les envahisseurs du mépris qu'ils affectaient pour les débris redoutables encore de la Grande-Armée. En dépit des défaillances inouïes de la Chambre des représentants et des visées coupables de la majorité du gouvernement provisoire présidé par Fouché, ces hommes eurent l'honneur de tenir haut et ferme le drapeau de la France jusqu'à l'heure du sacrifice inévitable. Un d'eux en particulier eut la bonne fortune d'attacher son nom au dernier des combats soutenus contre les vainqueurs de Waterloo. Après la révolution de 1848, Louis-Napoléon, investi du pouvoir présidentiel, s'inspira de la légende napoléonienne pour constituer son gouvernement ; il appela alors à la haute dignité de grand chancelier de la Légion d'honneur, avec la tâche d'entretenir les traditions nationales, le général qui, dans la campagne de 1815, avait, sous les murs de Paris, donné le dernier coup de sabre et protesté à sa façon contre les faiblesses ou les trahisons du jour. C'était justice ; le combat de Vélizy-Rocquencourt avait été pour le général Exelmans le couronnement d'une carrière marquée par le dévouement le plus absolu au devoir militaire et par la droiture la plus inflexible : carrière brillante, puisqu'elle aboutit pour le général à la plus haute dignité de l'armée,

mais qui aurait pu cependant être plus belle encore si divers incidents n'étaient venus par moment en ralentir l'essor.

Exelmans (Remy-Joseph-Isidore) naquit le 13 novembre 1775 à Bar-sur-Ornain (Bar-le-Duc), patrie du maréchal Oudinot. Remarquons en passant que le département de la Meuse a vu naître depuis le rétablissement de la dignité de maréchal sous le premier Empire trois maréchaux de France, savoir : Oudinot et Exelmans à Bar, Gérard à Damvillers. Fils d'un honorable négociant, le jeune Exelmans fit de brillantes études, mais, malgré les supplications de son père, il interrompit ces études avec enthousiasme pour s'enrôler, le 6 septembre 1791, dans le troisième bataillon des volontaires de la Meuse commandés par Oudinot. Il n'avait pas 16 ans. Il entra dans la compagnie d'artillerie de ce bataillon, y devint sergent-major le 11 janvier 1792 et passa avec elle, lors de l'amalgame de 1794, dans la 34e demi-brigade qui concourut elle-même, en 1796, à la formation de la 43e, et fut nommé sous-lieutenant le 22 octobre 1796, lieutenant le 19 juin 1798. Il fit ainsi, de 1792 à 1796, les campagnes de l'armée de la Moselle et de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il passa en 1797 dans l'armée d'Italie, avec la division Bernadotte, dont faisait partie la 43e demi-brigade. Lorsqu'après la signature du traité de paix de Campo-Formio une armée fut envoyée à Rome, sous les ordres de Berthier, pour venger la mort du général Duphot, le jeune Exelmans et sa compagnie furent classés dans cette armée. Jusqu'alors l'histoire n'a rien enregistré de particulier sur son compte ; il fit son devoir comme beaucoup d'autres, avec zèle, dévouement et intelligence. Il faut croire cependant qu'il montra des qualités remarquables, puisqu'il fut choisi pour aide de camp par l'illustre général Éblé, nommé commandant de l'artillerie de l'armée de Naples qui venait d'être organisée sous les ordres de Championnet.

La tâche du général Éblé était des plus délicates : il avait à organiser les ressources nécessaires pour s'emparer des places de Gaëte, de Capoue et de Naples. Exelmans le seconda avec autant d'intelligence que d'activité. Gaëte ayant été prise par un coup de main, Éblé y réunit l'équipage de siège destiné à opérer contre Capoue, qui capitula le 11 janvier. L'armée française semblait ensuite devoir occuper sans difficulté la vilie de Naples, en vertu

d'une convention passée avec le roi Ferdinand, mais l'insurrection des lazzaroni obligea Championnet à tenter contre cette ville une attaque de vive force. Le général Éblé reçut l'ordre de disposer toute l'artillerie de l'armée pour foudroyer la ville et, quoique simple lieutenant, alors, Exelmans reçut le commandement de la batterie principale armée de canons de 12. La résistance de Naples fut domptée après une lutte opiniâtre (23 janvier 1799); Exelmans fut remarqué dans cette circonstance pour sa conduite énergique et fut pris alors pour aide de camp, mais sans désignation officielle, par le général Broussier chargé de faire la conquête de la Pouille sous les ordres supérieurs du général Duhesme. La Pouille et la Calabre furent promptement occupées et la victoire de San-Severo, due principalement à la cavalerie du général Forest, sembla décider du sort du pays. Mais les événements les plus graves vinrent modifier la situation de fond en comble. Le général Championnet, qui s'était mis en lutte ouverte avec les agents du Directoire, fut destitué et incarcéré; le général Macdonald, brouillé depuis longtemps avec lui, le remplaça dans le commandement en chef de l'armée et, rappelé dans le nord de l'Italie par suite de la défaite de Schérer, il prescrivit d'évacuer les provinces récemment conquises. En exécutant cet ordre, le général Duhesme laissa le général Broussier pour observer avec sa brigade les insurgés de la Pouille, qui occupaient les villes d'Andria et de Trani. Les dévastations exercées par ces insurgés devinrent telles qu'il fallut se décider à les attaquer. Le général Broussier en fut chargé, avec les 17e et 64e demi-brigades, les grenadiers de la 73e, le 16e dragons et six pièces d'artillerie légère. Il attaqua d'abord, le 21 mars, la ville d'Andria; une des portes fut enfoncée par l'artillerie et livra passage à une des colonnes d'assaut; une autre colonne enfonça une porte à coups de hache, une troisième colonne escalada les murailles, les habitants se firent massacrer en résistant avec la rage d'un désespoir fanatique. Exelmans s'était fait remarquer au nombre des plus intrépides pendant cet assaut meurtrier.

Le général Broussier se porta alors sur Trani, principale place d'armes des révoltés, entourée d'un mur bastionné, protégée par un petit fort régulier et défendue par plus de 8,000 hommes, matelots, corsaires ou anciens soldats de l'armée napolitaine. L'armée

française se présenta devant la place le 1er avril et commença le feu le 2 au matin. Une première attaque, tentée par les grenadiers de la 64e, fut repoussée ; le capitaine qui les commandait, atteint de deux balles à la fois, fut renversé au milieu de ses soldats, mais les chasseurs de la 7e légère, s'étant jetés à la mer avec de l'eau jusqu'aux aisselles, grimpèrent dans le fortin par les embrasures. Excités par l'émulation, les grenadiers s'avancèrent alors vers les murailles, dressèrent leurs échelles et montèrent hardiment à l'assaut. L'aide de camp Exelmans s'était mis à leur tête; arrivé sur le parapet du bastion avec six grenadiers, il culbuta les canonniers qui l'occupaient et fit tourner deux des pièces encore chargées contre les assiégés qui, saisis d'épouvante, s'enfuirent en désordre sur les remparts. Il était impossible de les devancer en suivant les rues défendues par du canon et des coupures, mais en montant sur les terrasses qui couronnaient le faîte de toutes les maisons, les assiégeants, toujours précédés par Exelmans, arrivèrent sur l'esplanade devant la citadelle, en même temps que les fuyards. Il y eut un combat assez vif, plusieurs des insurgés furent tués sur le pont-levis même de la citadelle, mais cet acte d'audace mit fin à la résistance. Les défenseurs du fort essayèrent de s'embarquer, leurs barques furent prises à l'abordage, ou coulées bas, ou échouées sur le rivage. Les habitants de Trani partagèrent le sort de ceux d'Andria et furent tous passés par les armes. Après ce coup de vigueur, les généraux Duhesme et Broussier, englobés dans la disgrâce de Championnet, furent destitués et incarcérés. « En seize jours, écrivait plus tard le général Broussier au premier Consul, ce général s'était rendu complètement maître du talon de la botte. Avec 2,000 hommes seulement et trois pièces de canon il avait pris 60 canons, 30 drapeaux et tué 16,000 révoltés, et le seizième jour il eut pour récompense la destitution et l'emprisonnement prononcés contre lui par le général Schérer, commandant en chef de l'armée d'Italie, parce qu'il était l'ami de Championnet. « Le jeune Exelmans, dont la bravoure et l'énergie avaient été appréciées, fut nommé le 13 avril 1799, par le général en chef Macdonald, capitaine à la suite du 16e régiment de dragons; c'est ainsi qu'il entra dans la cavalerie pour ne plus la quitter.

Du mois d'avril au mois de juillet, le capitaine Exelmans suivit

probablement le sort du 16e dragons, qui se fit remarquer dans le combat livré près de Modène le 12 juin et où fut tué Forest le meilleur général de cavalerie de l'armée. Exelmans dut assister encore avec le 16e dragons à la sanglante bataille de la Trebbia qui dura trois jours (17, 18 et 19 juin) et où l'armée de Macdonald, forte de 30,000 hommes, fut écrasée par 50,000 Austro-Russes.

Cependant Championnet était rentré en grâce et avait été nommé au commandement en chef de l'armée des Alpes. Il y appela les généraux Duhesme et Broussier mis comme lui en liberté. Cette fois le capitaine Exelmans fut nommé officiellement aide de camp du général Broussier le 21 juillet 1799. Je ne trouve aucune trace du rôle qu'il remplit pendant la triste fin de la campagne de 1799, mais je vois qu'il ne fut confirmé dans son grade de capitaine que le 11 avril 1800 après trois mois de démarches actives faites par lui et le général Broussier. Lors de la formation de l'armée de réserve, au commencement de la campagne de 1800, le général Duhesme, revêtu du titre nouveau de lieutenant-général et commandant supérieur de la division Loison, dans laquelle se trouvait la brigade Broussier, fut chargé d'occuper la Lombardie pendant les opérations qui aboutirent à la bataille de Marengo et de tenir tête aux troupes autrichiennes venant de Mantoue. Le général Duhesme franchit l'Adda à Castelnuovo; le capitaine Exelmans passa un des premiers avec quinze hommes, et eut son cheval blessé sous lui. Quelques jours après, trompant la vigilance des sentinelles ennemies, Exelmans pénétra seul dans Gera près de Pizzighettone, reconnut un passage dans les fossés et conduisit le lendemain les troupes qui se logèrent dans la place. Enfin, dans une affaire qui eut lieu près de Crémone il fit à lui seul dix prisonniers du régiment de Bussi et tua le lieutenant-colonel de Curtius au milieu du régiment. Une décision du 24 juin 1800 le plaça à la suite du 15e régiment de chasseurs à cheval tout en le maintenant auprès du général Broussier, mais quelque temps après, ce général ayant quitté l'armée d'Italie, le capitaine Exelmans dut faire le service à son régiment.

Après la paix de Lunéville, le 15e chasseurs fut appelé à faire partie de l'armée d'observation du Midi, commandée en chef par Murat et chargée de surveiller le royaume de Naples. Murat prit alors pour aide de camp le capitaine Exelmans qui dut passer auprès de lui

par décision du 21 mai 1801; il resta toujours, depuis, pour le brillant commandant de la cavalerie de la Grande-Armée et pour l'infortuné roi de Naples, l'ami le plus fidèle et le serviteur le plus dévoué. Lorsque Murat rentra en France, il fit nommer Exelmans au grade de chef d'escadron par décret du 3 octobre 1803. Exelmans avait alors 28 ans; son avancement n'avait eu jusque-là rien d'extraordinaire pour l'époque.

Le colonel Beaumont, premier aide de camp de Murat, ayant été appelé au commandement du 10e régiment de hussards, Exelmans le remplaça à la tête de ce brillant état-major dans lequel figuraient, entre autres officiers, les lieutenants Lagrange et Flahaut (ce dernier devait plus tard succéder au maréchal Exelmans comme grand chancelier de la Légion d'honneur).

Les fonctions d'aide de camp de Murat, agréables tant que le mari de Caroline Bonaparte resta gouverneur de Paris, donnèrent à plusieurs de ceux qui les exerçaient l'occasion de se couvrir de gloire lorsque la guerre avec l'Autriche commença au mois d'octobre 1805. C'est en effet du combat de Wertingen, livré le 8 octobre, que datent réellement la réputation d'Exelmans et la faveur dont il ne cessa de jouir depuis lors auprès de l'empereur Napoléon lui-même. L'armée autrichienne, après avoir envahi la Bavière, s'était postée en face des défilés de la Forêt-Noire par où semblaient devoir déboucher les Français; le front de cette armée, commandée par le général Mack, était protégé par le cours de l'Iller, sa droite appuyée au camp retranché d'Ulm, sa gauche à la place de Memmingen; une arrière-garde de quelques milliers d'hommes, sous les ordres du général Kienmayer, était postée à Ingolstadt afin de relier l'armée aux Russes qui s'avançaient par Munich. Le mouvement par lequel cette armée fut coupée de ses communications est demeuré classique; les six corps de l'armée française partant des bords du Rhin et tournant les montagnes connues sous le nom d'Alpes de Souabe, débouchaient le 6 octobre dans la plaine de Nœrdlingen et surprenaient, le soir même et le lendemain matin 7, le passage du Danube à Münster et Donauwœrth. L'Empereur prescrivit alors à Murat et à Lannes de passer sur la rive droite avec les dragons de Beaumont et de Klein, les cuirassiers de Nansouty et les grenadiers d'Oudinot pour se porter

rapidement dans la direction d'Ulm et barrer la route au général Mack pour le cas où il aurait voulu battre en retraite sur Munich. De son côté, le général autrichien, informé vaguement de la présence de quelques troupes françaises sur le Danube, avait envoyé en reconnaissance sur ses derrières un corps composé de six bataillons de grenadiers, trois bataillons de fusiliers, deux escadrons de cuirassiers et deux escadrons de chevau-légers, le tout commandé par le baron d'Auffenberg. Ce général, informé du passage du Danube par de nombreuses troupes françaises, se hâta de se replier sur Ulm; il faisait halte dans le bourg de Wertingen lorsque les têtes de colonne de la cavalerie française se présentèrent subitement. Les officiers autrichiens, qui étaient à déjeuner, n'eurent que le temps de monter précipitamment à cheval et de se mettre à la tête de leur troupe. La cavalerie française ne songeait cependant pas à les attaquer : les dragons du 9e régiment, qui se trouvait en tête de colonne, furent tenus tout d'abord en échec par un feu violent partant des maisons du hameau de Hohenreichen, situé en avant de Wertingen et où se trouvaient plusieurs centaines d'Autrichiens. Exelmans, envoyé par Murat à la recherche du général Beaumont qui commandait la division de dragons, fut attiré par le bruit de la fusillade. Bien qu'il eût parcouru plus de quatre lieues à une allure rapide, son ardeur, dit-il lui-même dans un récit qu'il a laissé de cette affaire, n'était pas ralentie; il se précipita vers les dragons : « Où est le général, s'écria-t-il à haute voix, où est-il? — Il est allé à quelque distance, lui répond-on, explorer la hauteur. — Eh quoi, vous laisserez-vous mitrailler ainsi? Donnez-moi 150 hommes de bonne volonté; qu'ils mettent pied à terre et je me charge avec eux de débarrasser le village. »

Le 9e dragons était commandé par un brave et bon officier, le colonel Maupetit, qui frémissait de rester dans l'inaction faute d'ordres : « Nous sommes tous de bonne volonté! s'écria-t-il. » Exelmans était jeune et d'une taille élevée; son regard, son geste, sa parole respiraient le feu et la hardiesse : c'était un de ces hommes qui, en face de l'ennemi, ont le don de communiquer leur ardeur à la troupe et de l'électriser par sa vue. Les dragons s'étonnent d'abord, se regardent et se précipitent en masse pour avoir l'honneur de suivre le jeune et brillant chef d'escadron. Il n'en prend

qu'un petit nombre, leur fait mettre pied à terre et les conduit rapidement sur le village dont ils se rendent maîtres en moins d'un quart d'heure. Tout le régiment remonte alors à cheval suivi du reste de la division ; le bourg de Wertingen, abandonné par les Autrichiens, est rapidement enlevé et traversé au galop ; au delà du bourg on se trouve en face des neuf bataillons autrichiens formés en un seul carré sur le plateau, les ailes appuyées par la cavalerie. Exelmans et le colonel Maupetit chargent le carré sans compter le nombre des ennemis. Ils sont accueillis par une fusillade des plus vives, le colonel Maupetit tombe blessé si grièvement que le lendemain il fut porté au bulletin comme frappé à mort. L'officier placé à la gauche d'Exelmans tombe aussi; le colonel Maupetit demande à l'aide de camp de Murat de vouloir bien témoigner qu'il a fait son devoir. Exelmans lui en donne l'assurance ; mais, au même moment, son cheval, blessé d'un coup de baïonnette, bondit de douleur et le lance à plusieurs pieds de là. Il prend celui du colonel Maupetit et continue ce combat inégal; mais il avait affaire à trop forte partie et il avait beau crier : Rendez-vous ou je vous ferai passer tous au fil de l'épée ; on ne lui répondait qu'à coups de fusil. Heureusement Lannes et Murat, attirés par le bruit du canon, s'étaient hâtés d'accourir, l'un avec le reste des dragons et les cuirassiers de Nansouty, l'autre avec ses grenadiers. Murat fit charger le carré autrichien par les dragons, Lannes manœuvra avec ses grenadiers pour leur couper la retraite. L'infanterie ennemie recula alors précipitamment, poursuivie et sabrée par les dragons, en tête desquels se trouvait toujours Exelmans. Une partie des neuf bataillons parvint à se réfugier dans les bois, le reste fut pris, 2,000 prisonniers, quelques pièces de canon et plusieurs drapeaux furent les trophées de la victoire.

Lannes et Murat avaient paru sur le champ de bataille juste à temps pour voir le commandant Exelmans lancé en l'air par son cheval : « Qu'est-ce cela? s'écria Lannes. C'est, par ma foi, ton aide de camp qui saute. » Murat, fort étonné, demanda au jeune chef d'escadron comment il se trouvait là, et s'emporta d'abord violemment contre lui pour avoir engagé le combat de sa propre autorité. Mais Lannes plaida chaudement la cause d'Exelmans ; les résultats de l'engagement et le témoignage unanime rendu à son intrépidité

suffisaient d'ailleurs pour faire triompher cette cause, et Murat chargea son aide de camp de porter à Napoléon, avec les drapeaux pris à l'ennemi, la nouvelle de cette première victoire, glorieux début de la campagne. L'Empereur reçut Exelmans à Donauwœrth à cheval et entouré de tout son état-major. « Je sais, lui dit-il, qu'on n'est pas plus brave que toi : je te fais officier de la Légion d'honneur. » (Exelmans avait été nommé membre de la Légion le 14 juin 1804, sa nomination au grade d'officier fut régularisée à la date du 19 octobre.) C'était la première fois que Napoléon tutoyait Exelmans avec lequel il avait eu d'ailleurs jusque-là peu de relations; il le tutoya toujours depuis lors.

Exelmans continua la campagne auprès de Murat; l'Empereur qui, depuis le combat de Wertingen, avait les yeux fixés sur lui, lui conféra le grade de colonel deux jours avant l'affaire d'Elchingen, à la suite d'une reconnaissance hardie qu'il avait exécutée sur les positions de l'ennemi. Vivement engagé dans plusieurs circonstances et se montrant le digne aide de camp d'un général qui prodiguait sa personne avec une audace inouïe, Exelmans eut un cheval tué sous lui au combat sanglant d'Amstetten, livré le 5 novembre à l'arrière-garde russe. Il eut encore un cheval tué sous lui à la bataille d'Austerlitz.

Après la campagne, l'Empereur confirma, par décret du 27 décembre 1805, le grade de colonel qu'il avait conféré à Exelmans et lui donna le commandement du 1er régiment de chasseurs en remplacement de Montbrun, nommé général de brigade. Successivement commandé par Richepanse, Dubois-Crancé et Montbrun, ce régiment n'avait cessé de se couvrir de gloire aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, ainsi que dans la dernière campagne pendant laquelle il avait été particulièrement cité, après le brillant combat de Ried. Mais la vie active qu'il avait menée l'avait quelque peu épuisé et son nouveau colonel dut appliquer tous ses soins à le reconstituer.

Le 1er régiment de chasseurs continua, pendant la campagne de 1806, d'appartenir au 3e corps d'armée comme il l'avait fait pendant la campagne de 1805. Il formait avec le 2e et le 12e chasseurs la brigade Vialanes. On connaît le rôle prépondérant que remplit le 3e corps pendant la brillante campagne de 1806. La cavalerie

légère de ce corps d'armée, montant à peine à 1,200 chevaux, ne pouvait, à la bataille d'Auerstædt, lutter avec la magnifique cavalerie prussienne de l'armée royale, montant à plus de 20,000 cavaliers. Les trois régiments de chasseurs, et en particulier le 1er, déployèrent cependant une audace infatigable; c'est un escadron du 1er chasseurs qui, le 14 octobre au matin, sous la conduite du colonel Burke, premier aide de camp du maréchal Davout, entama la bataille en repoussant l'avant-garde prussienne. Lorsque les 7,000 à 8,000 chevaux commandés par Blücher dirigèrent contre la division Gudin leurs attaques furieuses et furent repoussés grâce à la résistance inébranlable de nos régiments d'infanterie, les chasseurs de la brigade Vialanes, embusqués sur la droite dans des plis de terrain ou derrière des bouquets de bois, s'élancèrent à propos pour activer la retraite de la cavalerie prussienne et lui firent un certain nombre de prisonniers. Il en fut de même après l'attaque tentée par le prince Guillaume contre la division Morand. Les Prussiens finirent par battre en retraite poursuivis par notre cavalerie; les 1er, 2e et 12e chasseurs firent encore de nombreux prisonniers.

Le 3e corps, après avoir fait son entrée triomphale à Berlin, marcha sur l'Oder et s'empara de Francfort ainsi que de la place de Custrin. Les Russes ayant apparu sur la rive droite de la Vistule, Napoléon dirigea contre eux les corps de Davout, de Lannes et d'Augereau. La cavalerie légère de la réserve était alors engagée dans la poursuite de l'armée prussienne battue à Iéna et à Auerstædt. La cavalerie légère des corps d'armée fut chargée en conséquence du service d'exploration; les 1er, 2e et 12e chasseurs se firent alors remarquer par l'élan et l'aplomb avec lequel ils opérèrent en avant et loin de l'infanterie. Le 1er chasseurs se trouva plus d'une fois à quarante et cinquante lieues en avant du gros du corps d'armée et détacha des coureurs jusque sur la Vistule à une même distance. Lorsque le maréchal Davout reçut l'ordre de se porter sur la Vistule, le 1er chasseurs forma son avant-garde et entra dans Posen le 9 novembre. Rien ne saurait donner une idée de l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli par la population accourue sur son passage; le colonel Exelmans obtint à cette occasion un grand succès personnel par sa bonne mine à cheval, sa

tournure élégante et son air martial. Le général Vialanes, à la suite de plaintes assez graves formulées contre lui par le maréchal Davout, avait été remplacé dans le commandement de la cavalerie légère du 3ᵉ corps par le général Marulaz, intrépide et hardi sabreur. Sous un pareil chef, les trois régiments de chasseurs se signalèrent au passage de la Vistule ainsi qu'au combat de Golymin et dans toutes les affaires où, malgré les boues traditionnelles du pays, la cavalerie put s'engager. La brigade couvrit ensuite les quartiers d'hiver et précéda le 3ᵉ corps d'armée dans la marche dirigée vers la gauche de l'armée lors de la surprise opérée par le général Benningsen. Le 3ᵉ corps d'armée remplit à la bataille d'Eylau, le 8 février 1807, le rôle capital qu'il avait déjà joué à Austerlitz et à Iéna ou plutôt à Auerstædt, mais ce fut surtout pour ce corps une lutte d'infanterie, dans laquelle la cavalerie légère fut simplement chargée de la tâche ingrate de garantir l'extrémité de la ligne contre les entreprises des cosaques. Plus de quarante ans après, Exelmans, devenu général de division et grand chancelier de la Légion d'honneur, écrivait à un colonel d'infanterie qui venait de lui envoyer une relation de cette sanglante bataille : « J'ai reçu avec un vif intérêt la petite brochure que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser ; tout ce que vous racontez de la rude affaire d'Eylau me paraît très exact, quoique ce ne soit précisément pas la totalité des épisodes de cette sanglante journée. Je vous félicite bien sincèrement de vous en être tiré avec vos quatre membres, puisque vous étiez de ce fameux 24ᵉ régiment de ligne, si bien commandé alors par le vaillant colonel Sémélé. J'étais colonel aussi, en ce moment, du 1ᵉʳ de chasseurs et suis arrivé la veille sur le plateau d'Eylau, où mon régiment a ferraillé toute la journée. Lors de l'affaire, c'est-à-dire le matin, je fus envoyé à l'extrême droite par le maréchal Davout ; je fus occupé constamment à empêcher les cosaques de venir se jeter selon leur méthode derrière notre armée dans les bois qui s'y trouvaient. Je fus assez heureux pour réussir, mais avec des fatigues inouïes pour ce régiment qui n'était pas nombreux du tout. Votre brochure n'en dit rien et cela se conçoit : les troupes légères dans une grande bataille ne servent, en quelque sorte, que d'ombre au tableau d'un grand drame plus ou moins sanglant. Cependant elles peuvent rendre de véritables

services pour la sécurité et la quiétude d'une armée pendant le fort de l'action, et même lorsqu'elle est terminée. »

Il faut croire cependant qu'Exelmans déploya dans cette besogne ingrate des qualités exceptionnelles, car il fut nommé général de brigade le 14 mai 1807, ayant seulement dix-huit mois de grade de colonel et n'étant âgé que de 32 ans. Il reprit en même temps, et en vertu d'un décret daté du 16 mai, son poste d'aide de camp auprès du prince Murat. Il se trouvait à côté du brillant chef de la réserve de cavalerie, lorsque celui-ci fut entouré par les Russes à la bataille d'Heilsberg et dégagé par une charge de la cavalerie légère de Lasalle. Il accompagna ensuite le prince sous les murs de Kœnigsberg et à Tilsitt, puis, après la paix, il le suivit à Dresde et de là à Paris où il rentra avec l'Empereur. Il y épousa, le 31 janvier 1808, M[lle] Amélie-Marie-Josèphe Delacroix de Ravignan, sœur du célèbre prédicateur de ce nom. En ce temps-là, les lunes de miel duraient peu de temps, ou du moins elles étaient interrompues brusquement par les hasards de la guerre. Vingt jours seulement après son mariage, c'est-à-dire le 21 février 1808, le jeune et brillant général, forcé d'accompagner le grand-duc de Berg en Espagne, disait adieu à sa femme; la séparation devait être longue et semée d'incidents.

Murat, appelé au commandement supérieur des troupes françaises qui étaient successivement entrées en Espagne, avait à remplir un rôle plus politique encore que militaire ; il s'agissait principalement d'amener le roi Charles IV et son fils Ferdinand à se retirer auprès de l'empereur Napoléon, qui s'était installé à Bayonne et devait leur arracher l'abdication. Murat ayant réussi dans cette tâche, ce fut son aide de camp Exelmans qui fut chargé de prendre toutes les mesures relatives au voyage des deux princes, mission particulièrement difficile eu égard à la surexcitation et à la méfiance du peuple espagnol qui avait d'abord accueilli Napoléon comme un libérateur et qui commençait à voir en lui ce qu'il devait être réellement, l'oppresseur du pays et l'usurpateur de la couronne d'Espagne. Exelmans s'acquitta de cette mission avec autant de tact que de prudence et de fermeté. Il fut moins heureux quelque temps après. Le peuple de Madrid s'était soulevé dans la journée du 2 mai 1808 ; les autres villes de l'Espagne avaient suivi cet

exemple, et les différents corps d'armée qui occupaient le pays à titre amical furent bientôt submergés dans les flots de l'insurrection. Le maréchal Bessières occupait les provinces du Nord, le général Dupont marchait sur l'Andalousie, le maréchal Moncey cherchait à contenir le royaume de Valence. Envoyé avec le colonel de Lagrange et le commmandant Rosetti auprès de ce maréchal dont le quartier général était installé à Cuença, pour lui porter les instructions de Murat, le général Exelmans voyageait en poste comme en pays ami, il était en train de changer de chevaux à Salice, bourg situé à six lieues de Cuença, lorsqu'il fut arrêté avec ses deux compagnons par une bande d'insurgés qui le conduisirent à Valence. Six mois après il fut transféré à Majorque; il s'y trouva avec son ami le colonel Auguste de Lagrange ; le gouvernement français envoya des officiers espagnols pour être échangés contre eux, mais les Espagnols se refusèrent à cet échange et, deux ans après avoir été faits prisonniers, Exelmans et Lagrange furent emmenés en Angleterre. Ils protestèrent vivement contre la prétention qu'on affichait de les traiter en prisonniers de guerre, se fondant sur ce qu'ils n'avaient pas été pris avec de la troupe sur un champ de bataille et sur ce que leur capture n'avait été précédée d'aucune déclaration d'hostilité. On ne tint aucun compte de cette protestation et Exelmans fut interné à Chesterfield. On raconte qu'alors il obtint la permission de voyager sur parole en Angleterre, et qu'il en profita pour se rendre à Deale. Peu de temps après, profitant de la reconnaissance qu'il avait opérée pendant son premier voyage, il s'échappa de Chesterfield, avec le colonel Lagrange : ils traversèrent l'Angleterre sans être aperçus et frétèrent, pour la somme de cent guinées, une petite barque à quatre rameurs sur laquelle ils passèrent la Manche. On raconte aussi qu'alors il proposa à l'Empereur de retourner en Angleterre pour y faire soulever les nombreux prisonniers détenus sur les pontons et organiser leur fuite, mais que l'Empereur lui refusa son autorisation et les fonds nécessaires pour tenter cette entreprise hardie. Il y avait retrouvé, auprès de Napoléon, Murat devenu roi de Naples. M[me] Exelmans était attachée à la reine Caroline en qualité de dame du palais, et lorsque Murat retourna dans ses États, Exelmans l'accompagna à Naples, où il fut nommé grand écuyer. Le séjour d'Exel-

mans dans le royaume de Naples ne fut pas de longue durée. J'ai déjà raconté ailleurs (notices sur Murat et sur Alphonse de Colbert) comment le roi Joachim se brouilla avec son puissant beau-frère. Murat invita tous les fonctionnaires et tous les officiers français servant dans l'administration du royaume et dans l'armée napolitaine à se faire naturaliser Napolitains. Napoléon répondit à cette mesure par un décret aux termes duquel tous les citoyens français étaient déclarés de droit citoyens des Deux-Siciles, attendu que le royaume des Deux-Siciles avait été créé par ses armes et devait être considéré comme une dépendance de l'empire français. Les choses furent poussées à ce point que Murat affecta de ne plus porter le grand cordon de la Légion d'honneur. La plupart des officiers français abandonnèrent alors son service, et ses plus fidèles amis, tels qu'Exelmans, lui représentèrent en vain qu'en se fiant aux fausses protestations de ses sujets napolitains pour renoncer à la protection de la France, il s'exposait à une perte certaine.

Rentré à Paris, le général Exelmans fut nommé d'abord major à la suite des chasseurs à cheval de la garde impériale, par décret du 24 décembre 1811; il n'était encore qu'officier de la Légion d'honneur, et avait été nommé baron de l'Empire le 17 mars 1808, avec une dotation de 10,000 francs de rente annuelle sur les revenus de la Westphalie. Parti pour la Russie avec la Grande-Armée, il fut nommé, le 9 juillet 1812, major des grenadiers à cheval de la garde impériale; il assista en cette qualité à la bataille de la Moskowa et fut promu, le lendemain 8 septembre, au grade de général de division; il avait 37 ans. Le général Pajol ayant été blessé le 9 septembre au combat de Krimskoié, Exelmans fut désigné pour le remplacer à la tête de la division de cavalerie légère du 2e corps de cavalerie. Cette division comprenait, comme je l'ai déjà dit (notice sur Montbrun), trois brigades, savoir: la brigade Saint-Geniès (11e et 12e chasseurs), la brigade de Burthe (5e et 9e hussards) et la brigade Subervie (hussards polonais, chasseurs wurtembergeois et ulans prussiens). Quant au 2e corps de cavalerie, il était passé depuis la mort de Montbrun et d'Auguste Caulaincourt, sous les ordres de Sébastiani, et comprenait, outre la cavalerie légère d'Exelmans, la division de cuirassiers Wathier et la division des carabiniers et des cuirassiers Defrance. C'est à la tête de la

cavalerie légère d'Exelmans que Murat fit son entrée dans Moscou le 14 septembre ; Exelmans l'accompagnait, ils étaient précédés d'un escadron de hussards polonais formant avant-garde. Après avoir traversé Moscou, le corps de Sébastiani, abandonné par Murat qui était revenu trouver l'Empereur, se lança sur une fausse piste à la poursuite de l'armée russe et fut ensuite rappelé sur la route de Kalouga où se trouvait réellement Kutusof. Là eurent lieu plusieurs combats de cavalerie auxquels Exelmans prit la part la plus glorieuse. Un de ces combats, livré le 4 octobre, fut particulièrement acharné, il commença par un grand duel d'artillerie dans lequel le roi de Naples fut admirable de sang-froid ; il avait pris place au milieu des batteries françaises et, monté sur un cheval fougueux qui bondissait à chaque obus éclatant auprès de lui, il décacheta tranquillement une dépêche qui lui était adressée, tira ses tablettes de sa poche et, le plus tranquillement du monde, au milieu des bonds de son cheval et du sifflement des projectiles, il écrivit la réponse. Tant de sang-froid électrisa la cavalerie qui, ayant enfin reçu l'ordre de charger, culbuta tout ce qu'elle avait devant elle. Exelmans fut blessé d'un coup de pistolet au genou et fut forcé de revenir à Moscou, ce qui lui évita d'assister le 18 octobre à la surprise de Winkowo. Se fiant sur un prétendu armistice, Murat s'était laissé surprendre par l'armée russe, il combattit de sa personne avec la plus brillante bravoure et, à moitié vêtu, chargea à la tête des carabiniers les cosaques qui avaient pénétré jusque dans le camp. Mais le corps d'armée de Sébastiani, placé à l'extrême gauche, fut complètement envahi, la division d'Exelmans eut plusieurs régiments enfoncés et presque toute l'artillerie du corps d'armée fut prise par l'ennemi.

Lorsque l'armée évacua Moscou, Exelmans, dont la blessure était encore ouverte, ne pouvait tenir à cheval ; il fit à pied et le plus péniblement du monde une partie de la route, il lui fallut pourtant monter à cheval à Krasnoé pour aider à repousser les attaques de l'ennemi qui devenait trop pressant. Il sortit heureusement de Russie, traversa la Pologne et parvint à Dessau, sur l'Elbe, où devait se réunir sa division de cavalerie légère. Souffrant toujours de sa blessure, il obtint un congé de convalescence qu'il alla passer à Paris ; il quitta cette capitale après un séjour de deux

mois, mais, forcé de s'arrêter à Francfort-sur-le-Mein pour y remplacer les chevaux qu'il avait perdus dans la campagne de Russie, il ne rejoignit l'armée qu'à Dresde, lorsque l'Empereur y fut rentré après la bataille de Lutzen. Il prit part ensuite à la bataille de Bautzen avec un millier de conscrits appartenant au 2ᵉ corps de cavalerie dont sa division faisait partie, et continua la campagne en ayant quelques engagements heureux avec les troupes légères russes.

Pendant l'armistice de Pleswitz, le général Exelmans s'occupa activement de l'organisation et de l'instruction de sa division : la tâche était très difficile, eu égard à la grande quantité de conscrits et de chevaux non dressés dont se composait cette cavalerie, et à la pénurie de subsistances pour les chevaux. Sa division (4ᵉ de cavalerie légère) se composait du 6ᵉ régiment de chevau-légers, des 4ᵉ et 7ᵉ chasseurs formant la brigade Maurin, à l'effectif d'environ 1,800 chevaux, des 20ᵉ, 23ᵉ, 24ᵉ chasseurs et 11ᵉ hussards, formant la brigade Wathier, d'un effectif de 3,000 chevaux. Le 2ᵉ corps de cavalerie comprenait en outre la 3ᵉ division de cavalerie légère, général Roussel d'Hurbal (11ᵉ, 12ᵉ chasseurs, 2ᵉ, 5ᵉ, 9ᵉ hussards, 4ᵉ chevau-légers), effectif 3,500 chevaux, et la 3ᵉ division de grosse cavalerie, général de Saint-Germain, forte d'environ 2,800 chevaux. Le corps de Sébastiani comprenant donc un total de plus de 10,000 chevaux, d'après les états de situation, mais en réalité de 6,000, se trouvait au moment de la rupture de l'armistice avec les troupes placées sous les ordres du maréchal Ney sur la Katzbach, c'est-à-dire le 3ᵉ corps (Ney), le 5ᵉ (Lauriston), le 6ᵉ (Marmont), le 11ᵉ Macdonald. Blücher ayant devancé de deux jours le délai fixé pour la reprise des hostilités et attaqué à l'improviste ces corps dispersés, Ney les fit rétrogader en deçà du Bober. L'Empereur accourut avec la garde et la cavalerie de Latour-Maubourg et fit reprendre l'offensive. lücher, Bculbuté le 21 et le 22 par les 3ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ et 11ᵉ corps, se retira à Goldberg derrière la Katzbach. Il y fut attaqué, le 23, par les 5ᵉ et 11ᵉ corps et par le 2ᵉ corps de cavalerie : 12 escadrons de cavalerie française profitèrent du désordre qui se produisit dans les bataillons de l'aile droite des alliés et les rompirent, mais une charge des ulans de Brandebourg et de deux régiments de cosaques du corps de Langeron les empê-

cha de pousser plus avant. Un peu plus tard, 24 escadrons fondirent sur l'infanterie prussienne qui fut forcée de se replier constamment poursuivie par notre cavalerie. Blücher se retira à Jauer avec une perte de 8,000 hommes, subie dans les journées des 21, 22 et 23; il conserva toutefois à son extrême gauche la position avancée de Hirschberg sur le Bober. L'Empereur repartit pour Dresde avec le maréchal Ney, le 6e corps, la garde et le 1er corps de cavalerie (Latour-Maubourg), laissant sur le Bober le maréchal Macdonald nommé commandant supérieur des 3e corps (Souham), 5e (Lauriston), 11e (Gérard) et du 2e corps de cavalerie.

Macdonald résolut d'attaquer immédiatement Blücher pour le déposter de la position de Jauer, en même temps que de son côté Blücher, trompé par un mouvement rétrograde du 3e corps, conséquence d'un ordre mal donné, et croyant à la retraite de l'armée française, se préparait à la poursuivre. La rencontre eut lieu le 26 août et donna lieu à la funeste bataille de la Katzbach qui valut à Blücher le titre de prince et qui passe pour un de ses principaux titres de gloire. Il dut pourtant sa victoire moins aux talents militaires déployés par lui, qu'aux fautes du maréchal Macdonald, aux circonstances malheureuses qui contrarièrent les manœuvres de l'armée française et aux pluies torrentielles qui firent déborder toutes les rivières, notamment le Bober. Dans cette bataille, dont le récit détaillé sortirait du cadre que j'ai dû me tracer, la droite était formée par le corps de Lauriston, le centre par celui de Gérard, la gauche par le corps de Souham et la cavalerie de Sébastiani qui devaient exécuter une attaque de flanc sur le plateau de Janow, tandis que le 5e et le 11e corps aborderaient de front la position de Jauer; les deux divisions Ledru et Puthod, des 11e et 5e corps, étaient malencontreusement détachées sur le cours supérieur du Bober pour forcer l'ennemi à évacuer la position avancée de Hirschberg. L'attaque de front réussit, mais les faux mouvements qui avaient été imposés au 3e corps occasionnèrent un grave échec à la gauche, qui fut rejetée sur Bunzlau où elle franchit le Bober, les 5e et 11e corps furent obligés alors de se replier sur Lœwenberg où les eaux débordées s'opposèrent à leur passage; il fallut descendre le Bober jusqu'à Bunzlau et dans ce mouvement la plus grande partie de l'artillerie du 5e corps fut perdue. Enfin la division Puthod,

abandonnée sur la rive droite du Bober, essaya en vain de se faire jour ; complètement cernée, elle fut détruite ou prise.

Le 2e corps de cavalerie, arrêté par un encombrement inouï dans la vallée de la Katzbach, n'avait franchi cette rivière que par fractions successives. Il eut de rudes combats à soutenir. D'après un auteur allemand[1] : « Les deux cavaleries se mêlèrent si complètement qu'un escadron de cavalerie nationale (Landwehr) ne put s'échapper qu'en criant vive l'Empereur et en faisant ainsi hésiter un moment les lanciers qui le pressaient. La cavalerie française enleva même quatre pièces d'une batterie à cheval prussienne, arriva sur l'infanterie et obligea la cavalerie ennemie à passer en deuxième ligne ; mais reçue vigoureusement par les carrés d'infanterie, elle commença à plier ; en même temps les ulans de Brandebourg et les hussards russes chargèrent les escadrons français, les culbutèrent et les obligèrent à reprendre en désordre le chemin de Weinberg. Blücher lui-même prit la tête de cette charge. Quelque temps après, les divisions Roussel et Exelmans, écrasées par la supériorité numérique de l'ennemi, furent forcées de descendre vers la rivière afin de la repasser, mais dans l'ardeur de la lutte, des cavaliers prussiens, poussés par la division Exelmans dans le ravin qui conduisait à la Katzbach et où avait été laissée l'artillerie légère des deux divisions, avaient sabré les conducteurs de cette artillerie et s'étaient emparés des pièces qui furent ainsi perdues. » L'armée de Macdonald continua sa retraite, couverte par la division de cavalerie d'Exelmans qui, formant l'arrière-garde, s'acquitta avec honneur de cette tâche difficile et repoussa chaque jour plusieurs attaques de la cavalerie ennemie. On se retira jusqu'à Hochkirch, et le mouvement rétrograde ne fut arrêté que par l'Empereur qui, accourant de Dresde à la nouvelle du désastre de la Katzbach, fit reporter les avant-gardes jusqu'à Gœrlitz le 6 septembre. Mais dans cette campagne de 1813, les alliés avaient décidé qu'on se retirerait toujours devant l'Empereur pour tomber après son départ sur ses lieutenants ; c'est ce qui eut encore lieu cette fois : Napoléon ayant été rappelé à Dresde, Blücher se reporta en avant et força le maréchal Macdonald à se replier non seule-

1. *La Cavalerie des armées alliées en* 1813. (*Journal des sciences militaires.*)



COMTE EXELMANS
Maréchal de France
Grand Chancelier de la Légion d'honneur
1775-1852.

ment jusqu'à Hochkirch, mais même jusqu'en arrière de Bischofswerda. Il se trouvait donc le 12 septembre presque sous les murs de Dresde.

Napoléon, revenu à Dresde le 21, résolut encore une fois de marcher contre Blücher, et l'armée de Macdonald se remit en mouvement le 22. La division d'Exelmans formait l'avant-garde. Ce général quitta Bischofswerda à minuit[1] : « Ses domestiques qu'il avait envoyés en avant, mais qui s'étaient arrêtés et endormis près de la porte de la ville, tombèrent le lendemain matin au point du jour dans les mains de l'ennemi, les huit chevaux qu'ils conduisaient furent également pris ; le général Exelmans eut d'ailleurs le bonheur d'empêcher le mouvement qui eût fortement compromis l'armée dans la vallée de la Sprée. Malgré la nuit qui approchait, il s'était jeté sur les hauteurs qui couronnent cette vallée sur la gauche. Il y rencontra douze à quinze cents cosaques avec lesquels ses troupes ferraillèrent jusqu'à minuit. Cinq reconnaissances qu'il avait envoyées au point du jour afin de pouvoir, sur leur rapport, rectifier sa position dont il n'avait qu'une notion imparfaite, revinrent au bout d'un quart d'heure lui annoncer que dix escadrons les suivaient. C'était la tête du corps de Sacken dont la force était de 22,000 hommes, et qui arriva dans la matinée. Exelmans n'eut que le temps de faire exécuter au galop par ses premières brigades un changement de front pour se placer parallèlement à la vallée. Ainsi que des renseignements particuliers le lui avaient appris, le corps de Sacken venait pour attaquer le flanc gauche de l'armée de Macdonald quand elle serait engagée vers Bautzen, tandis que les Autrichiens l'attaqueraient sur la droite en débouchant des vallées de la Bohême.

« Quoiqu'il eût reçu l'ordre de redescendre dans la vallée pour soutenir le général Gérard qui devait commencer l'attaque avec son corps (le 11e), Exelmans s'y refusa plusieurs fois, et fit avertir de la présence de Sacken, ce général ainsi que l'Empereur et le maréchal Macdonald. Celui-ci se rendit auprès d'Exelmans et ne tarda pas à se convaincre que son refus était fondé sur les motifs

1. Tout ce qui suit est extrait d'une notice sur Exelmans, écrite sous le règne de Louis-Philippe et portant plusieurs corrections de la main du maréchal.

les plus légitimes. L'Empereur, instruit à son tour du véritable état des choses, ordonna pour la nuit suivante la retraite sur Weissig, à une lieue et demie en avant de Dresde.

« Ce mouvement s'exécuta sans embarras, l'armée de Blücher s'étant dirigée vers Wittenberg, tandis que les Austro-Russes traversaient la Bohême pour couper la retraite à l'armée française en Saxe. »

Le rôle de la division Exelmans aux batailles de Wachau et de Leipzig fut particulièrement difficile. Le corps de cavalerie de Sébastiani fut placé à Wachau entre le corps d'armée de Lauriston qui formait le centre et celui de Macdonald qui se trouvait à sa gauche ; il culbuta dans une belle charge la cavalerie du corps autrichien de Klenau, forte de 20 escadrons, et la mit en déroute. Klenau ne put rallier son corps d'armée que grâce au secours qui lui fut porté par 4 régiments de cavalerie prussienne, dont 2 de cuirassiers, et par les cosaques de Platow. Plus tard le 2e corps de cavalerie était placé à la droite des Saxons dont il n'était séparé que par un ravin. Lorsque les troupes saxonnes passèrent à l'ennemi en se retournant immédiatement contre les Français, leur artillerie, prenant position au bord du ravin, prit d'enfilade la division Exelmans, mais le général ne se laissa pas déconcerter par ce funeste incident, et il exécuta jusqu'au soir plusieurs charges avec son élan et sa fermeté ordinaires, jusqu'à ce que la cavalerie et l'artillerie à cheval de la garde amenées par l'Empereur lui-même vinssent au secours du 2e corps de cavalerie.

Le lendemain 19, il fut engagé dès le matin avec les troupes légères de l'ennemi, et parvint à sauver un grand nombre de nos soldats qui étaient restés endormis dans les fermes et les villages voisins du champ de bataille. Il ne battit en retraite qu'à 9 heures du matin ; aucune distribution n'avait été faite, ni pour les hommes, ni pour les chevaux, et ni les uns ni les autres n'avaient rien mangé ou bu depuis 24 heures. Exelmans traversa le pont sans encombre et ne s'arrêta que le soir à Lutzen. Le lendemain il poussa jusqu'à Weissenfels à travers les flots de la cavalerie ennemie et des corps de partisans. La veille de la bataille de Hanau, sa division, qui formait l'avant-garde, rencontra les Bavarois et les Autrichiens près de Gelnhausen sur la Kinzig, dont le pont venait d'être brûlé ; il

dut faire mettre pied à terre à 200 chasseurs pour en éloigner un bataillon de Tyroliens, établi sur un monticule à 50 toises du chemin. Quelques coups de canon en eurent raison, il alla coucher avec sa division à Langen-Zebolin où ne tarda pas à arriver l'Empereur. Le lendemain, le 11e corps trouva, comme on le sait, l'ennemi établi à la lisière de la forêt sur les deux rives de la Kinzig, avec environ 50 bouches à feu qui criblèrent notre cavalerie de projectiles lorsqu'elle voulut déboucher de la forêt. Les grenadiers à cheval de la garde ne purent se déployer et furent refoulés dans le défilé. C'est alors qu'arriva l'artillerie de la garde conduite par le général Drouot et le colonel Griois. Le placement des premières batteries, exposées au feu de toute l'artillerie ennemie, fut particulièrement difficile. Lorsque la ligne fut formée, la cavalerie bavaroise et autrichienne exécuta sur elle une charge des plus vigoureuses et fut accueillie par un tir à mitraille habilement dirigé. Exelmans, qui se trouvait à l'avant-garde, disposa lui-même sur la route, se rappelant sans doute son ancien métier de canonnier, deux pièces de douze dont l'effet fut particulièrement meurtrier. Après avoir pénétré dans les batteries où un grand nombre d'entre eux furent tués à coup de sabre ou de mousqueton, les cavaliers autrichiens ou bavarois tournèrent bride, poursuivis par notre cavalerie. J'ai déjà raconté dans la notice sur Nansouty les péripéties de cette belle charge; Exelmans, à la division duquel avait été ajouté le 3e régiment des gardes d'honneur, commandé par le colonel marquis de Saluces, eut son cheval tué sous lui au moment où, avec les gardes d'honneur lancés sur la gauche de l'ennemi, il cherchait à dégager les grenadiers de la garde; en même temps le général Nansouty chargeait avec les chasseurs et les dragons de la garde. Exelmans s'appuya contre un chêne et continua à diriger le mouvement. Le tableau bien connu dans lequel Horace Vernet a représenté la bataille de Hanau nous montre Exelmans dans cette position, portant encore sur son habit les marques de la chute qu'il vient de faire. D'après lui, ou du moins d'après son biographe, les Austro-Bavarois auraient pu être culbutés dans le Mein qui coulait à une demi-lieue en arrière d'eux, si le général Nansouty avait exécuté l'ordre que lui donnait le maréchal Macdonald, de les charger avec les dragons et les grenadiers de la garde. Nansouty, qui venait de s'il-

lustrer par une des plus belles charges connues dans l'histoire de nos grandes guerres, aurait répondu au maréchal Macdonald qu'il ne pouvait engager de nouveau la cavalerie de la garde sans un ordre formel de l'Empereur et envoya le comte de Flahaut à la recherche de Napoléon; celui-ci n'arriva sur les lieux qu'à la nuit close lorsqu'il était trop tard pour débusquer l'ennemi de la ville de Hanau. Si le fait est vrai, il peut être cité comme un nouvel exemple des inconvénients de l'étiquette ridicule qui présidait à tous les mouvements de la garde, étiquette à laquelle, par une fatalité singulière, il ne fut dérogé que sur le champ de bataille de Waterloo, pour causer la perte de l'armée.

Quoi qu'il en soit, Exelmans passa la nuit avec les restes de sa division dans la plaine près de Hanau, sans pouvoir même se procurer de l'eau pour ses hommes et pour ses chevaux. Cette nuit fut extrêmement pénible pour lui, car, en dépit de sa fatigue et des contusions résultant de sa chute de cheval, il ne put prendre un instant de sommeil tant l'ennemi était rapproché de lui et tant il fallait apporter d'attention à ses moindres mouvements. Pendant toute la journée, 500 ou 600 hommes de sa division, auxquels il avait fait mettre pied à terre, avaient été placés par lui sur la droite du chemin dans la forêt, pour tenir tête à deux bataillons bavarois qui cherchaient à le prendre en flanc. Ces 600 hommes étaient commandés par le général Wathiez, ancien aide de camp et beau-frère de Lasalle, qu'il ne faut pas confondre avec le général de division Watier de Saint-Alphonse alors enfermé dans Hambourg. Le général Wathiez, qui paraît avoir été supérieur à son quasi-homonyme et qui est donné par le maréchal Exelmans comme un officier aussi instruit qu'intelligent, s'acquitta à merveille de cette mission. Le lendemain, le 2e corps de cavalerie, toujours commandé par Sébastiani et dont la division Exelmans formait l'avant-garde, arriva à Francfort où on trouva les Bavarois qui s'empressèrent d'évacuer la ville et de repasser sur la rive gauche du Mein. La division Exelmans y maintint l'ordre le plus parfait jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. Le surlendemain, cette division passa le Rhin à Mayence et en descendit le cours sur la rive gauche jusqu'à Nimègue avec le 11e corps. Le général Sébastiani, ayant été appelé au commandement du 5e corps d'armée (infanterie), en remplace-

ment du général de Lauriston, fait prisonnier à Leipzig, le général Exelmans fut investi du commandement du 2e corps de cavalerie. Au bout de quelques jours, il reçut du maréchal Macdonald l'ordre de se diriger avec quelques bataillons d'infanterie vers le fort Saint-André au confluent de la Meuse, afin de le reprendre aux Prussiens qui l'occupaient et de couvrir le passage d'un corps de troupe dans l'île de Bommel. Ce passage devait s'opérer sur la glace, mais Exelmans s'assura personnellement dans la nuit que la glace ne portait pas; il renonça à cette entreprise et se borna à envoyer son aide de camp sommer le commandant des forts d'avoir à se rendre. Cet officier fut reçu à coups de canon, et l'ennemi profita de la circonstance pour tenter une sortie qu'Exelmans fit refouler dans le fort par deux bataillons de la brigade du général Bigarré, mis à sa disposition pour ce coup de main. Il revint alors à Nimègue. J'emprunte d'ailleurs à la notice que j'ai déjà citée, le récit textuel de cette partie de la vie du général Exelmans, portant sur des événements assez peu connus.

« Le général Exelmans était à peine de retour à Nimègue qu'il quitta cette ville pour venir passer la Meuse à Grave. Comme le fleuve charriait, il le remonta sur la gauche avec six escadrons seulement; le reste du 2e corps de cavalerie ne pouvant effectuer le passage à cause des glaces, suivit à droite le 11e corps d'armée qui alla à Ruremonde et de là à Maestricht. Exelmans avait l'intention de déboucher de Grave pour inquiéter la marche du corps prussien qui avait traversé Bommel et pour rejoindre le général Maison qui était de ce côté, mais le maréchal Macdonald, n'ayant pas donné son consentement à ce projet, il remonta la Meuse sans difficulté. Cependant les Prussiens vinrent occuper Liège, d'où ils chassèrent la brigade de cavalerie légère du général Castex, à laquelle ils firent éprouver de grandes pertes. Exelmans, suivant la retraite du 11e corps, arriva sur la Marne dans les premiers jours du mois de février 1814, au moment où l'Empereur commençait sa marche pour descendre la vallée de la Seine et se diriger ensuite vers Champaubert. Le maréchal Macdonald avait été chargé d'aller retirer la garnison de Vitry, réduite à 500 hommes avec 24 bouches à feu et 300 voitures. Le général Exelmans, qui commandait son avant-garde, rencontra à une lieue du village de la Chaussée le corps de

Bulow ; il se replia pour couvrir le quartier général de Macdonald, installé dans ce village posté en avant du défilé ; il fut attaqué le lendemain matin par Bulow. La brigade du général Dommanget (débris des 2e et 9e hussards et 4e chevau-légers) ainsi que la brigade de cuirassiers du général Théry (5e, 8e et 10e régiments) soutinrent le choc avec leur fermeté ordinaire, mais la brigade des carabiniers fut attaquée avant d'avoir pu se former à la droite de la route et le général Exelmans dut repasser le défilé. Le maréchal Macdonald ne lui permit pas d'attendre une nouvelle attaque des Prussiens en arrière du défilé, et ce fut le général Édouard de Colbert qui, avec les lanciers rouges de la garde, eut à supporter le choc. Le 11e corps d'armée passa la Marne à Châlons et le général Exelmans fut envoyé avec le 2e corps de cavalerie à Vatry, sur la route de Châlons à Troyes, à quatre lieues de Châlons. Il y releva le 3e corps de cavalerie commandé par le général duc de Padoue. Il poussa le 5 février une reconnaissance à deux lieues, sur la route de Troyes. Ce mouvement avait pour but principal de couvrir celui du général Montmarie, revenant de Vitry par la rive gauche de la Marne. Le général Exelmans fut suivi par 5,000 hommes du corps de Sacken qui s'engagèrent avec son arrière-garde pendant qu'il se retirait par échelons. Il avait reçu l'ordre de partir le soir même pour se rendre à Montmirail par la Tour-du-Mont-Aimé, en escortant un convoi de 400 voitures environ. Il disposa ce convoi en un carré long à double rang de voitures, mais à centre vide avec une batterie, un bataillon et quelques escadrons sur chaque face, afin de pouvoir marcher et combattre en parcourant la plaine. Toutefois, au lieu de passer par la Tour-du-Mont-Aimé, il franchit la Sommesoude et descendit la rive droite de cette rivière qui le séparait de l'ennemi. Il n'effectua ce passage qu'une heure avant la nuit, afin de ne pas donner à l'ennemi l'occasion d'attaquer sérieusement le convoi. Mais au moment où l'arrière-garde avec laquelle marchait le général Exelmans allait s'engager sur le pont, elle fut attaquée par une division de 5,000 hommes qui la suivait ; un quart d'heure après, les troupes légères de l'ennemi se présentèrent devant la tête du convoi, où le général avait placé un bataillon et quelques escadrons. Ces troupes légères furent facilement repoussées, mais alors une longue ligne se déploya

dans la plaine, sur la gauche de la rivière : c'était le corps entier de Sacken s'élevant à l'effectif total de 22,000 hommes, y compris les 5,000 qui avaient suivi l'arrière-garde. Ce corps était disposé en un grand triangle d'environ une lieue de côté, dont la base était formée par la rivière. Exelmans s'était bien gardé de se jeter dans cette souricière où Sacken cherchait à l'attirer. Le général russe fit alors placer sur les bords de la Sommesoude une batterie de 20 canons qui se mit à tirer sur le convoi, le feu ayant pris alors à quelques caissons, les conducteurs et les chevaux s'effrayèrent et s'enfuirent à la débandade à travers la plaine vers la Marne, le général Exelmans fit répondre à cette artillerie par une batterie de six canons de douze. L'ennemi fit alors passer la rivière à un fort parti de cavalerie et Exelmans se retira par les vignes jusqu'à Saint-Denis, sur la route de Châlons à Montmirail, où il traversa à son tour la Sommesoude à la faveur de la nuit en faisant cesser le feu pour dérober ses traces au corps ennemi. Il fit ensuite courir après les voitures du convoi qu'il dirigea sur Épernay où se trouvait le maréchal Macdonald. Il ne perdit que 50 caissons qui avaient été abandonnés par les conducteurs. »

Ce même jour, 5 février, Blücher, qui s'était séparé de la grande armée de Schwarzenberg, était entré à Châlons. D'après ce que le général Exelmans avait pu pénétrer des projets de Sacken, celui-ci devait marcher vers La Ferté-sous-Jouarre, afin d'arrêter le corps de Macdonald et l'empêcher de se joindre à l'Empereur. Après avoir passé la nuit du 5 au 6 février à Saint-Denis, Exelmans se rendit le lendemain à Vertus d'où le maréchal Macdonald l'envoya, le 9 février, au-devant de Sacken, vers le Morin ; il trouva en effet l'ennemi à deux lieues au delà de cette rivière et reçut l'ordre du maréchal de se retirer sur La Ferté-sous-Jouarre, ce qu'il fit en combattant jusqu'à deux heures du matin. Le général Molitor, arrivé avec sa division, eut à livrer le 12 février un rude combat contre des forces très supérieures, mais il fut secouru à temps par la division Albert, et tout le corps d'armée se retira le lendemain sur Meaux en se couvrant de la Marne. Le général de Saint-Germain qui, comme nous l'avons vu, commandait la division de grosse cavalerie du 2e corps, était arrivé à Meaux ; il réclame le commandement en s'appuyant sur son droit d'ancienneté et sur

les ordres de l'Empereur ; Exelmans qui, en effet, était le moins ancien, n'hésita pas à céder le commandement et revint à Paris fort mécontent, malgré la fatigue dont il était accablé, de se voir ainsi éliminé. On sait que le maréchal Macdonald, ne croyant pouvoir rien tenter avec son corps d'armée démoralisé par une longue retraite, laissa échapper Sacken lorsque ce général, battu par l'Empereur à Château-Thierry, fut refoulé vers La Ferté-sous-Jouarre. Quoique la cavalerie de Macdonald eût eu le dessus dans un engagement avec les troupes légères de l'ennemi, ce maréchal ne fit rien pour compléter les brillants succès que l'Empereur venait de remporter sur l'armée de Silésie. Les troupes de Sacken purent même repasser la Marne et rejoindre Blücher qui, lui-même, allait retrouver sur la Seine, à Méry, la grande armée de Schwarzenberg.

Pendant ces diverses manœuvres, l'Empereur avait battu Alsouvief à Champaubert, Yorck à Montmirail, Sacken à Château-Thierry, Blücher à Vauchamps, et avait couru sur la basse Seine au secours des maréchaux Oudinot et Victor en appelant à lui le maréchal Macdonald. Mécontent, pendant la bataille de Vauchamps, du général Guyot, qui commandait la division de grosse cavalerie de la vieille garde, il avait brusquement destitué ce général et prescrit au général Nansouty, commandant toute la cavalerie de la garde impériale, de le remplacer par le général Exelmans. C'était là, pour celui-ci, un ample dédommagement à la perte du commandement du 2[e] corps de cavalerie que le général Saint-Germain était venu lui enlever. La deuxième division de la cavalerie de la garde comprenait les dragons du général Letort, qui venaient de se couvrir de gloire à Château-Thierry, et les lanciers polonais. Lorsque l'Empereur, appelé par Marmont et Mortier, se lança à la poursuite de Blücher qui semblait irrévocablement perdu, il fut arrêté par la funeste capitulation de Soissons ; il prescrivit au général Nansouty de forcer le passage de l'Aisne à Berry-au-Bac. Cette tâche fut confiée à Exelmans, à ses dragons et aux lanciers polonais du général Krazinski. Ces vaillantes troupes, sur le signal donné par le maréchal Ney, franchirent le pont en colonne par quatre au grand galop avant que l'ennemi eût le temps de se mettre en défense et s'emparèrent de 200 prisonniers avec deux

pièces de canon. L'ennemi fut poursuivi jusqu'au delà de Corbény. Cela se passait le 5 mars, le passage dura jusqu'au surlendemain.

Deux bataillons de la garde impériale délogèrent l'ennemi du village de Craonne et cherchèrent, sans y réussir, à s'installer sur le petit plateau qui domine le village. Ce petit plateau, sorte de promontoire terminé du côté de la rivière de l'Aisne par des pentes presque à pic d'une altitude d'environ 150 mètres, est relié au grand plateau par un isthme de 130 mètres de largeur au milieu duquel s'élève la ferme d'Hurtebise. Blücher avait disposé sur le grand plateau le corps de Woronzoff, fort de 16,300 fantassins, 2,200 cavaliers et 96 canons, ayant en réserve les trois divisions du corps de Sacken, d'un effectif total d'environ 13,500 hommes. Il comptait, pendant que Napoléon attaquerait de front cette position formidable, qu'on ne pouvait aborder que par l'isthme d'Hurtebise, le faire tourner par plus de 10,000 chevaux et 60 pièces d'artillerie légère, sous les ordres de Wintzingerode, aide de camp de l'empereur de Russie, considéré comme le premier sabreur de l'armée alliée. Ce mouvement tournant échoua complètement, et la bataille sanglante de Craonne se réduisit à l'attaque du plateau, attaque d'autant plus difficile qu'en dehors de l'isthme ou plutôt de l'étranglement d'Hurtebise, les flancs de la montagne tombent presque à pic au nord et au sud. C'est pourtant par ces escarpements que dut s'élever la cavalerie de la garde afin de tomber sur le flanc droit du corps de Woronzoff. Le maréchal Ney qui, dans la soirée du 6 mars, s'était emparé de la ferme d'Hurtebise et avait été forcé de l'évacuer, se trouvait sur le petit plateau avec deux bataillons de la garde. Après une canonnade assez insignifiante, le maréchal se lança à l'attaque du plateau défendu par trois lignes d'infanterie que protégeaient sur la droite cinq régiments de cavalerie et que soutenait en arrière tout le corps de Sacken ayant une cavalerie de 4,200 chevaux, 96 bouches à feu, dont 30, placées en réserve, défendaient les abords de la position. Les soldats du maréchal Ney parvinrent cependant à prendre pied sur le plateau; l'Empereur les fit soutenir à la gauche par la division de la jeune garde Boyer de Rebeval, que commandait le général Victor; celui-ci ne tarda pas à être mis hors de combat par une balle qui lui tra-

versa la cuisse et la division Boyer, composée de jeunes conscrits, dut tenir pendant plus d'une heure sous un feu de mitraille des plus nourris en attendant l'entrée en ligne de la cavalerie. Une brigade des dragons d'Espagne commandée par les généraux Grouchy et de Sparre déboucha la première sur le flanc gauche de l'ennemi et enleva une batterie de douze pièces de canon, dont elle sabra les artilleurs. En même temps, le général Nansouty, à la tête des divisions Colbert et Exelmans, réalisait le dire de Frédéric le Grand, à savoir que partout où une chèvre passe un cavalier peut passer; guidés par un ancien officier, camarade de Napoléon au régiment de la Fère, actuellement maire d'une des communes des environs [1], les lanciers, les dragons et les éclaireurs de la garde gravissaient au-dessus de Vassoigne des sentiers escarpés où il fallait défiler homme par homme. Ces beaux escadrons parvinrent enfin à se former sur les crêtes du plateau; ils se lancèrent au galop contre la droite de l'ennemi: quatre régiments de cosaques furent dispersés, les hussards de Paulowgrad, qui les appuyaient, furent rompus à leur tour, deux bataillons russes furent refoulés jusque sur la crête, toute la droite de l'armée ennemie semblait près d'être précipitée dans les ravins à pic lorsqu'une batterie de réserve, subitement démasquée, arrêta la cavalerie de la garde et la ramena jusqu'aux crêtes de Vassoigne. A l'autre extrémité de la ligne, deux régiments d'infanterie fondirent à la baïonnette sur les dragons de Grouchy. Ce général fut grièvement blessé; le général de Sparre fut à son tour mis hors de combat; les dragons, restés sans direction, tournèrent bride au galop entraînant dans leur déroute les fantassins du maréchal Ney. La bataille semblait perdue lorsqu'arrivèrent enfin la 3e division de cavalerie de la garde (chasseurs et grenadiers à cheval) commandée par le général Laferrière, la division d'infanterie Charpentier et la réserve d'artillerie, forte de 72 bouches à feu, la plupart de la garde, conduite par le général Drouot. Les grenadiers et les chasseurs, franchissant au galop l'isthme d'Hurtebise, tombent en pleine carrière sur le centre de la ligne ennemie. A la faveur de cette brillante charge, la division Charpentier prend pied sur le plateau et rallie les fan-

1. Henri Houssaye, *1814*.

tassins de Ney et de Boyer de Rebeval. Les 72 pièces de Drouot, dont Napoléon vient lui-même diriger le tir, ouvrent un feu épouvantable, et Nansouty déploie en ligne sur la gauche (droite de l'ennemi) ses trois divisions de cavalerie. Exelmans, placé à l'extrémité de cette ligne, changeant de front à droite, se précipite sur la cavalerie russe, la rejette sur son infanterie déjà en retraite et change la retraite en déroute. Les 4,500 cavaliers de Sacken se portent alors au-devant de la cavalerie de la garde; les charges se multiplient; les cavaliers de Sacken sont refoulés sur les carrésde l'infanterie; une batterie de 36 pièces placée par Sacken lui-même, arrête un instant l'élan des divisions Exelmans, Colbert et Laferrière, mais cette batterie est bientôt réduite au silence par l'artillerie de Drouot; les alliés sont alors menés tambour battant sur une distance de 15 kilomètres. La nuit seule interrompt la poursuite. Telle fut la sanglante bataille de Craonne où le quart des combattants resta sur le terrain (plus de 5,000 soldats de chaque côté). Le général de Laferrière fut amputé de la cuisse sur le champ de bataille, Victor et Grouchy furent mis hors de combat pour jusqu'à la fin de la campagne.

La bataille de Laon eut lieu les 9 et 10 mars; on sait comment l'attaque dirigée par Napoléon contre la position formidable de Laon échoua par suite de la surprise et de la déroute du corps de Marmont. La cavalerie ne joua qu'un rôle secondaire dans ces deux terribles journées; après avoir été repoussé et avoir perdu plus de 6,000 hommes, Napoléon rentra le 11 mars dans Soissons, réorganisa son armée fortement éprouvée par les batailles de Craonne et de Laon et, apprenant tout à coup qu'un corps d'armée russe commandé par l'émigré Saint-Priest s'était emparé de Reims dans la journée du 11 mars, il se dirigea sur cette ville avec les divisions Exelmans et Colbert, le corps du maréchal Ney et la vieille garde commandée par Friant. Le maréchal Marmont devait s'y porter de son côté avec son corps d'armée et la cavalerie de Bordesoulle. La ville de Reims fut reprise après un brillant combat dans lequel fut tué le comte de Saint-Priest. Exelmans fit dans le combat une belle charge à la tête des dragons et des lanciers polonais de la garde. C'est alors que Napoléon se décida à se diriger sur l'Aube, où Macdonald, Oudinot et Gérard venaient d'être

forcés de battre en retraite devant Schwarzenberg. La division Exelmans formait l'avant-garde, l'Empereur la lança à travers champ pour aller flanquer la droite des troupes qui occupaient déjà Arcis. « Nous trouvâmes les Russes sur l'Aube, écrit un général qui prit part à cette campagne avec la cavalerie de la garde, ils nous en disputèrent mollement le passage, un gué nous permit de franchir la rivière et nous eûmes alors sur les bras une multitude confuse de cosaques. Ils employèrent leur tactique ordinaire qui est d'investir et de couper les pelotons d'avant-garde et de tenir bon sur quelques positions d'où leur artillerie prodigue son feu jusqu'à ce qu'elle soit sérieusement menacée. Un escadron qui s'ébranle pour les charger les fait détaler. Éparpillés dans la plaine, ils ne perdent que ceux d'entre eux dont les chevaux ont failli, ou qui, attardés par leurs blessures, n'ont pu suivre la piste de la tribu. Nous poussâmes ainsi les Cosaques jusqu'à trois heures d'Arcis. Le lendemain 19, la chasse aux cosaques recommença, cette fois ils étaient appuyés d'une nombreuse cavalerie régulière, mais nous poussâmes le tout devant nous sans grande résistance. Le soir, les cosaques, n'osant défendre un village que nous allions attaquer, l'évacuèrent, en y laissant quelques hommes pour le brûler. Averti par les flammes, le général Exelmans, qui était *haut à la main,* se jeta presque seul dans ce dédale de chaumières, en chassa les incendiaires et sauva les trois quarts du village. Le lendemain, ces brigands, trouvant ce qu'ils avaient fait tout simple, nous envoyèrent deux parlementaires pour réclamer le cadavre d'un de leurs chefs tué la veille. Les paysans, exaspérés, tombèrent sur les deux émissaires qui étaient sur le point d'être pendus quand on les tira de leurs mains. »

Cependant l'Empereur, après avoir rejoint la cavalerie de Sébastiani, s'était porté au grand trot sur Méry avec les grenadiers et chasseurs de la garde, à la tête desquels Letort avait remplacé le général Laferrière, et qui étaient soutenus par la brigade de cavalerie légère de Curély. Ces troupes culbutèrent l'arrière-garde des Wurtembergeois, les sabrèrent et enlevèrent l'équipage de pont de la grande armée de Bohême. L'Empereur revint ensuite coucher à Plancy, en laissant Letort et Curély à Méry. L'ennemi semblait en pleine retraite ; en conséquence, Napoléon donna rendez-vous

à Arcis aux maréchaux Ney et Oudinot, ainsi qu'aux généraux Lefebvre-Desnoëttes et Gérard. Le général Sébastiani, avec les divisions Colbert et Exelmans, se dirigea sur Arcis, tandis que le maréchal Ney occupait le village de Torcy-le-Grand. Sébastiani, s'étant porté en avant pour reconnaître le plateau situé sur la gauche de la route, se trouva tout à coup en face des lignes profondes de la cavalerie de Schwarzenberg qui, s'étant ravisé, avait donné l'ordre d'attaquer les Français. L'artillerie à cheval de la garde, placée à l'extrême droite sous l'escorte d'un escadron de lanciers polonais, ne tarda pas à être en péril. Les lanciers plièrent, l'artillerie se retira un peu précipitamment au milieu des flots de la cavalerie ennemie; les lanciers polonais, entamés, se débandèrent et entraînèrent dans leur fuite toute la division Colbert ainsi que la division Exelmans. En vain les généraux galopant derrière les escadrons criaient à tue-tête le commandemant du demi-tour pour faire face à l'ennemi, la situation empirait à tout moment. « L'ennemi, dit un acteur de cette scène, se dirigeait à droite et à gauche de la route cherchant à devancer les nôtres, à leur couper le chemin et à les noyer dans ses rangs, car il était en nombre démesuré et il roulait notre cavalerie comme la mer roule ses galets. Tout à coup, le torrent se ralentit et s'arrête comme par enchantement, qu'était-il arrivé? Les dragons avaient vu sur la grande route l'Empereur à cheval, l'épée à la main; il n'en fallut pas plus : le général Exelmans fait volte-face et se précipite sur un hussard autrichien qu'il désarçonne; ses dragons l'imitent avec entrain, les chasseurs en font autant; chacun veut laver sa honte; l'ennemi, qui poursuit de confiance, ne peut arrêter à temps l'élan de ses chevaux et il s'enferre avant d'être revenu de sa surprise. Ce retour offensif le trouble, il tourne bride à son tour et les nôtres reprennent leur position. Pendant ces phases diverses, continue le même témoin, j'étais fort perplexe. Isolé sur le grand chemin avec mes canonniers d'ordonnance et dépassé par les dragons et les chasseurs, je les suivais pour n'être pas pris; mais, à vrai dire, il n'y manquait que la sommation de rendre mon épée, car j'étais entre deux masses de hussards bavarois, séparé d'eux seulement par les fossés de la route, et s'ils ne mettaient pas la main sur moi, c'était pour ne pas se distraire de la poursuite. Il n'y avait qu'un fossé

entre le général Exelmans et moi, lorsqu'il donna le bon exemple aux dépens d'un hussard autrichien. C'est là aussi que je vis l'Empereur et le frémissement qui remua la cavalerie à sa rencontre. »

La position restait grave : Ney était aux prises à Torcy-le-Grand avec tout le corps du comte de Wrède et foudroyé par 72 canons. Après avoir perdu et repris le village, il semblait devoir succomber lorsqu'enfin apparut la vieille garde. La lutte qui continua dans ce village de Torcy, fut une des plus terribles dont fasse mention l'histoire de nos guerres et rien ne saurait égaler l'héroïsme avec lequel les soldats du maréchal Ney et les grenadiers de Friant se maintinrent dans Torcy, contre les attaques de troupes sans cesse renouvelées. Ils furent aidés par l'artillerie à cheval de la garde dont les quatre compagnies, placées à la droite du village, tirèrent sans relâche sur la formidable artillerie des Austro-Bavarois. « Il y avait à ma droite, dit le colonel commandant l'artillerie de la garde, un corps de cavaliers garde-côtes ; ces hommes détournés de leur vie toute pacifique et appelés brusquement à faire la guerre, étaient inexpérimentés et commandés par des officiers qui n'en savaient pas plus qu'eux. Ils se conduisirent avec une intrépidité inouïe. La fatalité, et peut-être leurs uniformes blancs, attirèrent sur eux plus que leur part de boulets ; trois de leurs caissons sautèrent parce qu'on les avait mis trop près de leurs pièces, et firent parmi eux de véritables massacres. La plupart de leurs canons furent démontés, et ils furent presque tous tués sans qu'aucun d'eux montrât la moindre faiblesse. J'en dirai autant d'une jeune infanterie qui m'appuyait ; à la fin du jour, ce bataillon n'était qu'un amas d'hommes mutilés et d'armes brisées. La place était mauvaise car, resserrés sur un centre dont l'ennemi occupait la circonférence, tous les boulets convergeaient sur nous à coups sûrs. Vingt fois dans la journée, le Grand-Torcy fut abordé par une infanterie d'élite, la fleur de l'infanterie autrichienne, vingt fois l'assaut fut repoussé. Il réussit enfin et l'ennemi entra dans le village, mais ce fut pour y périr sur nos baïonnettes, car le maréchal Ney ne tarda pas à y rentrer et n'en sortit plus. Pendant cette lutte, les lanciers de Colbert et les dragons d'Exelmans, tantôt ramenés, tantôt ramenant, ne cessaient pas de lutter contre les cavaleries autrichienne et russe et la 3ᵉ division de la garde, qui s'était mise en route de

Méry pour rejoindre Arcis-sur-Aube, était attaquée sur la route par près de 4,000 cavaliers cosaques réguliers, hussards russes, cuirassiers autrichiens et dragons wurtembergeois. Grâce à l'intervention opportune de la brigade Curély, les grenadiers et les chasseurs de la garde parvinrent à battre en retraite sur Méry. Enfin, entre sept et huit heures du soir, le général Lefebvre-Desnoëttes déboucha sur le champ de bataille avec ses escadrons de marche; les chevaux étaient harassés de fatigue, on les laissa souffler quelque temps, puis Sébastiani réunit ces escadrons, d'un effectif total de 1,500 sabres, aux divisions Colbert et Exelmans et s'élança à leur tête sur la cavalerie ennemie qui, culbutée et pliant sous le choc, s'enfuit en désordre. L'infanterie alliée, menacée de flanc, était elle-même compromise, lorsqu'un régiment de grenadiers russes et la mitraille d'une batterie bavaroise arrêtèrent l'élan de Sébastiani. La cavalerie ennemie, rapidement ralliée autour de la garde à cheval prussienne, parvint alors à repousser les Français. « Il était plus de minuit, les deux cavaleries, dit M. Henri Houssaye, passèrent la nuit à portée de carabine, séparées par le village de Nosay. De crainte d'une nouvelle alerte, les hommes sommeillèrent debout le bras passé dans la bride. » Nous n'avions pas perdu un pouce de terrain. « A Arcis-sur-Aube, l'Empereur pouvait être anéanti, dit l'auteur que j'ai déjà cité, 10,000 hommes avaient combattu contre 20,000 (16,000 contre 25,500, suivant M. Henri Houssaye); la seule chance heureuse de Napoléon était de n'être pas anéanti. Cette chance se réalisa parce qu'il y avait dans sa petite armée deux hommes de guerre inestimables, lui et le maréchal Ney, et des soldats dignes d'eux. » La lutte avait duré huit heures; outre le désavantage du nombre, les Français avaient celui de la position, étant dominés et ayant une rivière à dos, ils avaient perdu 1,800 hommes et en avaient tué à l'ennemi plus de 2,500.

Le lendemain, Napoléon et Schwarzenberg passèrent la matinée dans l'inaction : le premier attendait tous ses renforts pour livrer à l'ennemi une bataille qu'il pensait être décisive; le second, croyant avoir affaire à des forces beaucoup plus nombreuses, restait sur la défensive. Vers les neuf heures du matin, Napoléon donna le signal de l'attaque générale. Toute la cavalerie comprenant les trois divisions de la garde, les 2e et 5e corps de cavalerie, la brigade de

cuirassiers Mouriez, et formant une ligne imposante de 9,500 sabres, s'ébranla sous les ordres de Sébastiani. Ney marchait avec trois divisions d'infanterie; la vieille garde et la belle division Leval, composée de troupes d'Espagne, étaient placées en réserve. Tout à coup on se trouva en présence de la grande armée de Bohême forte de 100,000 hommes, disposée sur cinq lignes et couverte par 370 bouches à feu. L'Empereur ordonna immédiatement la retraite qui s'opéra, on peut le dire, dans un ordre miraculeux. Le général Exelmans vint se placer en avant du village de La Villette pour couvrir le mouvement du maréchal Ney, qui passa l'Aube sur un pont léger construit tout exprès. Les lanciers polonais étant restés avec le général Sébastiani en avant d'Arcis, Exelmans n'avait avec lui que les dragons. Au moment où, pour suivre le maréchal Ney, il allait commencer son mouvement de retraite, il fut croisé et arrêté par Sébastiani et les lanciers polonais. Serré de près par l'ennemi, il jeta sur lui 300 ou 400 dragons déployés en tirailleurs, afin de l'arrêter un moment. C'est au dévouement de ces dragons, dont plus de 50 trouvèrent là une mort glorieuse, qu'il dut de pouvoir repasser le pont à son tour avec tout son monde sous le feu d'une batterie de 20 pièces de canon couronnant un tertre qui dominait de trente à quarante mètres la rive droite de l'Aube. Il n'avait d'ailleurs avec lui qu'une demi-batterie et trois compagnies de sapeurs de la garde. Lorsque sa division se fut éloignée du pont à la distance d'une portée de canon, il ordonna qu'on y mît le feu, qu'on tirât dessus et qu'on le coulât bas, recommandant expressément d'apporter le plus grand soin à cette opération pour faire croire à l'ennemi qu'il ne restait point d'autres moyens de communication. La ruse eut un plein succès, l'ennemi s'acharna à vouloir forcer dans Arcis-sur-Aube le maréchal Oudinot et la division Leval. A la faveur de cette lutte acharnée, l'Empereur put se retirer sur Vitry ; les divisions Colbert et Exelmans, formant avec la division Leval l'arrière-garde, luttèrent jusqu'au dernier moment. « Rien ne témoigne plus hautement, dit un témoin oculaire, de la valeur d'une armée que le sang-froid qui voit le péril dans sa réalité, mais rien au delà. Les rues regorgeaient d'hommes et de chevaux, de caissons et de bouches à feu, sur lesquels pleuvaient les obus et la mitraille. Il y avait là tous les élé-

ments d'un désastre presque inévitable, mais la fermeté des soldats l'arrêta. L'artillerie de la garde prit position au delà de la ville pour soutenir l'arrière-garde, le maréchal Ney commandait cette arrière-garde, toujours préféré quand il fallait aller à la peine ; il résista jusqu'à la fin. » Une partie de la division Leval, cernée et fusillée à bout portant dans les rues d'Arcis-sur-Aube, faillit être prise. Le général Chassé, celui qui devait défendre contre nous, en 1832, la citadelle d'Anvers, prit la caisse d'un tambour tué, battit la charge, entraîna une centaine de vieux soldats avec lesquels il se précipita sur l'ennemi la baïonnette en avant et dégagea les abords du pont; le passage de la rivière continua en bon ordre et les sapeurs de la garde détruisirent le grand pont. L'armée marcha sur la Marne, où l'ennemi la suivit, mais qui la passa à son tour au gué de Frémicourt. Le parc de réserve d'artillerie du maréchal Macdonald fut enlevé.

Cependant les souverains et généraux alliés, trop bien informés par les ennemis de l'Empereur de ce qui se passait dans Paris, avaient brusquement changé de résolution et, laissant l'Empereur s'aventurer sur leurs derrières, ils se portaient en masse vers Paris. Dès le 22 mars, la cavalerie des Russes se montra provocante, leur infanterie prit de fortes positions qu'elle défendit sérieusement l'une après l'autre, ne cédant que devant la force et le nombre. On crut tout d'abord au succès de la manœuvre qui avait pour but d'attirer sur nous l'armée d'invasion : on y crut, tant on le désirait et tant on l'espérait. Néanmoins la journée se passa en escarmouches, les Russes voltigeaient de colline en colline et s'échappaient toujours en sacrifiant quelques pelotons ; ils s'amusaient à fatiguer notre cavalerie. Le général Sébastiani ne laissait pas de les poursuivre avec ardeur et il y excitait la cavalerie de la garde; mais le général Exelmans, qui commandait les dragons, boudait et n'avançait qu'avec répugnance. Il disait que nous étions dupes d'une feinte et qu'il fallait galoper en sens inverse de la direction où cherchait à nous attirer l'ennemi; il poussa même la divergence d'opinion jusqu'à déclarer qu'il n'irait pas plus loin, et, sommé par le général Sébastiani d'avoir à lui obéir, il persista dans son refus et le général Sébastiani en eut tout le déboire, car le déni d'obéissance fut public. En temps ordinaire,

les choses n'en seraient pas restées là, mais l'Empire s'écroula huit jours après et l'incident disparut dans la catastrophe. Exelmans qui, au fond, avait raison, eut même le dessus et on vint bivouaquer presque au coin d'où nous étions partis la veille. Pourtant l'intention de percer sur Vitry s'accentua le lendemain 25, d'épaisses colonnes se maintenaient sur notre droite en suivant une direction parallèle à la nôtre; le soir il fallut traverser un village qu'elles occupaient : le général Exelmans s'y porta avec ses dragons et s'en rendit maître avec l'appui d'une batterie de la garde. Toute la cavalerie de la garde franchit la Marne au gué de Frémicourt et bivouaqua sur la berge. Le 27 fut une journée sanglante. Marchant sur Saint-Dizier, l'armée chassa devant elle les partis ennemis qui coururent se mettre sous la protection d'une belle et bonne infanterie postée sur les hauteurs, dans le voisinage de la ville, tandis qu'une nombreuse cavalerie, se déployant dans la plaine, accusait l'intention de nous barrer la route. Aussitôt nos troupes se formèrent d'après les ordres de l'Empereur et la canonnade s'engagea de part et d'autre. Après avoir essuyé plusieurs charges de cavalerie, les Russes se mirent en retraite sur la route de Bar, en nous abandonnant une partie de leurs canons.

Mais cette retraite n'était qu'une feinte : l'arrière-garde s'arrêtait toutes les fois que le terrain se prêtait à la lutte : forcée sur un point, elle recommençait sur un autre, semant stoïquement des centaines de cadavres partout où elle cherchait à résister. Elle se replia enfin sur un village où elle trouva les siens combattant avec acharnement en travers de la grande route; deux carrés d'infanterie et plusieurs escadrons appuyés par une nombreuse artillerie en défendaient les approches. Les dragons de la garde ayant reçu l'ordre de charger ces carrés, les eurent bientôt démontés malgré les haies et les fossés dont ils étaient couverts ; ce qui ne fut pas tué se rendit et mit bas les armes. Les dragons passent outre le sabre en l'air, poursuivant les cavaliers russes à travers le village ; mais alors les bataillons qui s'étaient rendus ramassent leurs fusils, font feu sur les dragons à bout portant et en abattent un grand nombre, il fallut alors rebrousser chemin et enfoncer derechef les carrés qui se défendirent en désespérés sachant bien quel châti-

ment les attendait. Ils furent rompus et tous les soldats passés par les armes. Cette résistance désespérée d'une arrière-garde n'était qu'une nouvelle feinte, l'armée ennemie n'était plus là. Dès le lendemain 28, le mouvement sur Fontainebleau commença, la division Exelmans fit treize lieues pour se porter de Vitry à Villeneuve en passant par Vassy. Le 29 elle coucha à Marolles, le 30 à Villeneuve-l'Archevêque, le 31 à Moret; il était trop tard, Paris avait capitulé.

Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'histoire des événements d'Essonnes et de Fontainebleau ; l'Empire était tombé, le gouvernement de la Restauration conserva les cadres de l'armée et la vieille garde elle-même resta une troupe privilégiée, sous les noms de grenadiers, chasseurs, lanciers et dragons de France. Exelmans fut maintenu dans son grade de général de division, nommé inspecteur général et chevalier de Saint-Louis ; mais tout changea subitement au mois de novembre 1814. Murat régnait encore à Naples, le général Exelmans lui était resté fidèle. Profitant du départ du médecin du roi, il lui écrivit une lettre, très correcte d'ailleurs, pour se rappeler à son souvenir, le remercier des bontés qu'il avait toujours eues pour lui et le féliciter de ce que la plupart des souverains de l'Europe avaient reconnu la légitimité de son titre. La lettre se terminait par de vives protestations de reconnaissance et de dévouement. Elle fut dérobée à celui qui en était le porteur et communiquée au roi Louis XVIII qui fit avertir Exelmans par le ministre de la guerre Dupont d'avoir à se montrer à l'avenir plus circonspect. Mais, quelque temps après, Dupont fut remplacé au ministère de la guerre par le maréchal Soult qui, pour se faire bien venir de la cour, déploya un zèle ultra-royaliste. Soult fut secondé avec ardeur par le général Maison, nommé gouverneur de Paris. Le général Exelmans fut prévenu par une lettre ministérielle, en date du 10 décembre, qu'il était admis au traitement de demi-activité et fut invité à partir sur-le-champ pour Bar-sur-Ornain, où il devait fixer sa résidence. Dans la législation d'alors, les officiers, ou tout au moins les généraux mis en non-activité, conservaient leurs domiciles. Exelmans qui avait reçu à 11 heures et demie du soir la lettre ministérielle, alla consulter immédiatement le maréchal Macdonald, sous les ordres duquel il avait longtemps

servi. Ce maréchal lui répondit qu'il devait y avoir erreur et qu'il lui suffirait sans doute de signaler cette erreur pour obtenir la révocation de l'ordre ministériel. Exelmans sollicita en vain une audience du ministre, il lui exposa par écrit qu'il avait quitté Bar-sur-Ornain depuis vingt ans, que l'état de santé de sa femme ne lui permettait pas de la quitter, que sa fortune était insuffisante pour subvenir aux frais d'un déplacement considérable, enfin que l'état de santé de Mme Exelmans demandait les plus grands ménagements. Le général Maison envoya un officier de gendarmerie pour se saisir de la personne d'Exelmans et l'arracher de vive force à son domicile. Deux gendarmes furent chargés de le garder à vue ; on alla, malgré les supplications de sa femme, jusqu'à le menacer de mort s'il ne cédait. Un officier d'état-major, ayant avec lui une compagnie de grenadiers, 50 gendarmes et une voiture attelée de quatre chevaux, vint, dans la nuit du 29 au 30 décembre, lui signifier l'ordre de le suivre dans la prison de Soissons. Le général Exelmans refusa obstinément d'ouvrir sa porte pendant la nuit ; le lendemain matin l'officier entra chez lui avec les 50 gendarmes et, ne tenant aucun compte de ses protestations, se disposa à le faire arrêter, mais le général trouva moyen de passer dans sa chambre, de quitter son uniforme pour se revêtir d'habits bourgeois, de descendre dans le jardin et de passer dans la rue sans être reconnu des gendarmes. Changeant ensuite trois ou quatre fois de fiacre pour mieux déjouer les recherches de la police, il alla s'installer dans un hôtel. Pendant huit jours de suite lui et son premier aide de camp, le colonel Sencier, qui l'avait rejoint, changèrent chaque jour de logement et de costume. Pendant ce temps une instruction était dirigée contre lui au conseil de guerre de la 16e division militaire séant à Lille. Il écrivit alors plusieurs lettres qu'il savait devoir être saisies par la police et qui étaient destinées à faire croire qu'il était allé rejoindre le roi Murat à Naples. Informé de cette fausse nouvelle, le maréchal Soult s'empressa d'en aller rendre compte au roi qui reçut au même moment une dépêche télégraphique datée de Lille, par laquelle le général Exelmans lui-même annonçait qu'il venait d'arriver dans cette ville et de s'y constituer prisonnier. Quelques jours après il comparaissait devant le conseil de guerre présidé par le général Drouet, comte d'Erlon, et était

acquitté à l'unanimité. Il revint alors à Paris et écrivit au roi pour le remercier de lui avoir fait donner des juges. On s'était attendu à la cour à le voir condamner à mort et fusiller ; son acquittement fut accueilli avec désappointement et le maréchal Soult ne lui pardonna jamais. Ce fut la principale des raisons pour laquelle le général Exelmans ne reçut plus tard aucun emploi pendant le règne de Louis-Philippe.

Le général Exelmans resta en disponibilité jusqu'au retour de l'île d'Elbe. On a prétendu que, le 20 mars 1815, il avait été à Saint-Denis soulever contre le gouvernement de la Restauration les officiers en demi-solde réunis dans cette ville pour faire partie de l'armée du duc de Berry, et qu'il s'était mis à leur tête pour marcher sur les Tuileries. Le fait est inexact et a été démenti par Exelmans lui-même. La vérité est que les officiers en demi-solde se dirigèrent spontanément sur Paris et que, les voyant arriver, le général Exelmans se mit à leur tête pour régulariser le mouvement. Ce fut donc lui, en effet, qui reçut dans la cour des Tuileries Napoléon revenant prendre possession de son palais. Le lendemain 21 mars il fut chargé de poursuivre avec quelques escadrons de cavalerie les princes de la famille royale qui, escortés par les débris de la maison militaire du roi, cherchaient à gagner la frontière par Beauvais, Béthune et Lille. Il lui aurait été sans doute facile de s'emparer de la personne de ces princes, et la façon dont il avait été traité par le gouvernement de la Restauration semblait devoir autoriser dans une certaine limite les représailles qu'il aurait exercées. Mais une pareille façon d'agir n'entrait pas dans son caractère ; il remplit au contraire avec une extrême modération la mission qui lui était confiée et se contenta de hâter la retraite des troupes royales en serrant de près leur arrière-garde sans jamais s'engager avec elle. La conduite d'Exelmans pendant la campagne de France, les persécutions dont il avait été l'objet de la part du gouvernement de la Restauration devinrent pour lui une cause de faveur auprès de Napoléon redevenu maître de la France. Le 31 mars il était appelé au commandement de la 1re division de cavalerie du 2e corps de l'armée du Nord, le 2 juin il était nommé pair de France, et le 5 juin il recevait le commandement du 2e corps de cavalerie de l'armée de Belgique.

Cette armée comprenait, on le sait, en outre de la garde impériale, cinq corps d'infanterie, savoir : le premier commandé par Drouet d'Erlon, avec la division de cavalerie légère Jacquinot; le second corps commandé par Reille, division de cavalerie légère Piré; le troisième, Vandamme, cavalerie légère Domon; le quatrième, Gérard, cavalerie légère Maurin; le sixième, Lobau (le 5e corps formait, sous les ordres du général Rapp, l'armée du Rhin). La réserve de cavalerie, placée sous le commandement supérieur de Grouchy, comprenait quatre corps: le premier commandé par Pajol, composé de deux divisions de cavalerie légère; le deuxième commandé par Exelmans, formé de deux divisions de dragons; le troisième, Kellermann, deux divisions de dragons, cuirassiers et carabiniers; le quatrième Milhaud, deux divisions de cuirassiers. Le corps d'Exelmans était composé des deux divisions Strolz et Chastel : la première comprenait les 5e et 13e dragons (brigade Burthe) et les 15e et 20e (brigade Vincent); elle portait dans l'armée le numéro de 9e division de cavalerie. La division Chastel, ou 10e division de cavalerie, comprenait les 4e et 12e dragons (brigade Bonnemains) et les 14e et 17e (brigade Berton). Deux batteries d'artillerie à cheval, de six pièces chacune, étaient en outre attachées au deuxième corps de cavalerie. Arrivé à son poste à la frontière, Exelmans réunit à son commandement, pendant quelques jours, les divisions Piré, Maurin, Domon et Teste (infanterie du 6e corps); mais, au moment de l'entrée en campagne, ce commandement se réduisit aux deux divisions Strolz et Chastel, présentant ensemble un effectif de plus de 3,000 chevaux.

Le plan de concentration de l'armée française au début de cette campagne doit être regardé comme une des plus belles conceptions de Napoléon. Grâce aux précautions prises, il fut exécuté à merveille et, le 14 juin au soir, 120,000 hommes masqués par la forêt de Mormal étaient réunis sur la rive droite de la Sambre, prêts à franchir cette rivière, pour séparer en deux l'armée coalisée de Blücher et de Wellington. Les alliés ne s'attendaient à rien moins qu'à être attaqués ce jour-là. Les cinq corps d'armée de Blücher occupaient Charleroi, Namur, Dinant, Liège et la route de Luxembourg. L'armée de Wellington était cantonnée depuis Oudenarde sur l'Escaut jusqu'à Nivelle. L'ordre de marche donné à l'armée

française pour le 15 au matin avait pour objet de la porter en forces sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles. Malheureusement, moitié par la faute de Soult, major général, moitié par celle de Vandamme, commandant le troisième corps, cet ordre fut défectueusement transmis et imparfaitement exécuté. La cavalerie légère de Pajol, qui formait la tête de la colonne du centre, ne put déboucher sur Charleroi, faute d'être appuyée par l'infanterie de Vandamme restée en arrière. Grouchy, qui marchait entre la colonne du centre et la colonne de droite, avec les dragons d'Exelmans, fut arrêté par une assez vive résistance devant les bois de Soleillemont et de Lambusart; l'infanterie de Vandamme, arrivant enfin, délogea l'ennemi de ces bois, et les dragons d'Exelmans (brigades Barthez et Bonnemains), après l'avoir chargé vigoureusement, le poursuivirent à outrance; mais Vandamme, dont les troupes, qui avaient marché très vite, étaient harassées de fatigue, refusa d'aller plus loin. En conséquence, Grouchy, qui venait de recevoir verbalement le commandement de l'aile droite de l'armée, en même temps que l'ordre de se porter sur Sombreffe, fut obligé de s'arrêter pour passer la nuit entre les bois de Lambusart et le village de Heppaignies; d'autre part, le maréchal Ney, investi du commandement de l'aile gauche, s'était arrêté en avant de Gosselies, sans pousser jusqu'aux Quatre-Bras, point important à occuper pour séparer définitivement l'armée prussienne de l'armée anglaise. Des flots d'encre ont été répandus pour discuter la question de savoir si le maréchal Ney avait ou n'avait pas reçu l'ordre d'occuper le 15 juin cette fatale position des Quatre-Bras; je me garderai bien d'entrer dans cette polémique irritante, étrangère d'ailleurs à la biographie d'Exelmans, et je me borne à constater les faits. Ce qui est constant, c'est que, soit par suite des difficultés rencontrées, soit en raison des ordres mal donnés ou mal exécutés, la journée du 15 juin ne fut pour Napoléon qu'un demi-succès. Blücher, surpris d'abord par une brusque invasion, se tira d'affaire à force d'activité et parvint à concentrer son armée. De son côté, Wellington, qui était tranquillement au bal à Bruxelles, eut le temps d'arriver pour le 16 aux Quatre-Bras, solidement occupés déjà par une partie de ses forces.

Napoléon employa la matinée du 16 à organiser son armée. Le maréchal Ney, chargé d'opérer contre les Anglais, reçut le com-

mandement de l'aile gauche formée des corps de Drouet d'Erlon et de Reille, de la cavalerie de Kellermann et de la cavalerie légère de la garde (lanciers et chasseurs sous les ordres de Lefebvre-Desnoëttes). L'aile droite, commandée par Grouchy, fut composée des corps de Vandamme et de Gérard avec les corps de cavalerie de Pajol, d'Exelmans et de Milhaud. La réserve, gardée sous la main directe de l'Empereur, comprit les divisions d'infanterie de la garde Friant, Morand et Duhesme avec le corps de Lobau et la grosse cavalerie de la garde (grenadiers et dragons commandés par Guyot).

Par suite d'un défaut d'activité, inaccoutumé dans l'armée française et qui caractérise cette courte campagne, le mouvement commença tard dans la matinée du 16, le maréchal Grouchy avec les dragons d'Exelmans débusqua de Fleurus l'arrière-garde de Ziethen et arriva vers onze heures du matin devant les hauteurs comprises entre Ligny et Saint-Amand, où l'armée prussienne était rangée en bataille dans une forte position. Pendant que ses troupes se formaient en face de l'ennemi, le maréchal Grouchy monta sur les degrés d'un moulin pour étudier les dispositions de l'ennemi ; il était là depuis quelque temps déjà, lorsqu'il fit inviter le général Exelmans à se rendre auprès de lui. Exelmans trouva Grouchy en train de causer avec le major général, maréchal Soult, qui, assez embarrassé de sa contenance à la vue d'un homme qu'il avait si brutalement maltraité pendant qu'il était ministre et qui se trouvait maintenant en grande faveur, baissa les yeux et les fixa obstinément sur la carte, comme absorbé dans sa contemplation. Cependant, comme Exelmans, appelé par le maréchal Grouchy, ne pouvait s'éloigner, Soult comprit qu'il fallait mettre un terme à cette situation embarrassante et, prenant bravement son parti, il leva la tête du côté du général, lui tendit la main et lui dit : « Bonjour, comment ça va-t-il? » Après un instant d'hésitation bien naturelle, Exelmans dont le caractère était foncièrement indulgent et qui comprenait d'ailleurs les devoirs d'un soldat en face de l'ennemi, serra la main que lui tendait le maréchal. N'importe! la rencontre de ces deux hommes, dont l'un était resté fidèle et dévoué au parti de Napoléon et dont l'autre avait donné tant de gages à ses ennemis, dénotait suffisamment la cause principale

d'affaiblissement de cette belle armée, si pleine d'ardeur et si bien disposée à se montrer héroïque. Ce fut bien autre chose lorsque, quelques minutes après cet incident, l'Empereur qui venait d'arriver gravit à son tour les marches du moulin et aperçut, auprès du maréchal Grouchy, le général Gérard qui venait d'y être appelé. Ce général avait eu sous ses ordres, pendant la campagne de 1814, l'ancien chef de chouans Bourmont et avait pu apprécier, dans plusieurs circonstances, ses brillantes qualités. Il supplia l'Empereur de lui donner un commandement dans l'armée de Belgique au mois de juin 1815 et l'Empereur, qui avait conçu pour Gérard une estime toute particulière, finit par lui céder. Or le 15 juin au matin, Bourmont était passé à l'ennemi avec son chef d'état-major et son aide de camp, et s'était rendu auprès de Blücher qui, tout ennemi qu'il fût de Napoléon, l'avait reçu avec toute l'indignation d'un patriote. « Ah! vous voilà, badaud, s'écria l'Empereur en riant dès qu'il aperçut Gérard, eh bien, votre tête m'appartient; vous ne savez donc pas qu'entre les bleus et les blancs, c'est à la mort. »

Sans s'arrêter plus longtemps aux tristes réflexions suggérées par cette défection et aux conséquences qu'elle devait entraîner pour le moral de l'armée, Napoléon prit immédiatement ses dispositions pour la bataille qui allait être livrée. L'armée prussienne, comme je l'ai déjà dit ailleurs[1], avait son front couvert par le ruisseau de Ligny; sa droite occupait Saint-Amand, son centre Ligny; sa gauche s'étendait jusqu'aux environs de Sombreffe et de Tongrines. La gauche de l'armée française fut formée par le corps de Vandamme, le centre par celui de Gérard; la garde fut placée en réserve; Grouchy, avec sa cavalerie réduite au corps d'Exelmans et à un régiment du corps de Pajol, fut chargé de contenir sur le plateau de Sombreffe l'aile droite des Prussiens. Il avait ordre de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité dans cette position, tandis que Gérard attaquerait Ligny et que le maréchal Ney, donnant avec vigueur sur la droite des Prussiens, aiderait Vandamme à la culbuter. Les dragons d'Exelmans devaient ainsi former le pivot de la ligne de bataille. Mais les événements forcèrent Napoléon à

1. Notice sur le général Pajol.

modifier son plan, et la bataille, bien qu'elle fût couronnée par la victoire, n'eut pas l'issue décisive qu'il en attendait. Loin de pouvoir donner contre l'aile droite des Prussiens, le maréchal Ney, aux prises avec les Anglais sur la position des Quatre-Bras, subit un grave échec; par suite d'ordres mal donnés ou mal compris, le corps de Drouet d'Erlon qui aurait pu soit conjurer cet échec, soit assurer le succès de Vandamme, resta inutilisé et flottant entre les deux champs de bataille. Vandamme s'empara de Saint-Amand après une lutte opiniâtre, dans laquelle fut tué un des plus vaillants généraux de l'armée, le brave Girard, chef d'une division du 2e corps détachée depuis le combat de la veille auprès du 3e. En même temps Gérard, commandant le 4e corps, soutenait à Ligny même plusieurs combats d'un acharnement inouï, et la garde impériale, suivie par les cuirassiers de Milhaud, décidait sur ce point la victoire en perçant le centre de l'armée prussienne.

Le général Jomini, caractérisant le rôle d'Exelmans dans cette bataille où 60,000 Français avaient vaincu 100,000 Prussiens, s'exprime ainsi qu'il suit dans son *Précis politique et militaire de la campagne de 1815*. « A l'extrême droite, Exelmans manœuvrait habilement pour empêcher la gauche des Prussiens de déboucher de Tongrines, tandis que Pajol observait Boignée et que les cuirassiers de Milhaud soutenaient la droite de Gérard. » Plus loin, le même écrivain fait observer que la présence de la cavalerie de Grouchy à la droite de l'Empereur, vers Boignée, avait paralysé les 25,000 hommes du corps de Thielmann laissés vers Tongrines, sans doute dans la crainte que cette cavalerie s'emparât de la route de Namur, ce qui eût coupé le corps de Bulow de l'armée prussienne et celle-ci de sa base naturelle d'opération. Voici en effet ce qui s'était passé: les deux divisions d'Exelmans eurent à supporter pendant toute la journée, sur un plateau entièrement découvert, le feu d'une batterie de 35 pièces de canon. Exelmans n'avait, pour y répondre, que les 12 pièces d'artillerie légère de son corps de cavalerie, heureusement commandées par un excellent officier, le colonel Husson, qui fit merveille. Vers cinq heures, un corps de 8 ou 10 bataillons prussiens s'avança jusqu'à une portée de canon de la droite des dragons, pour tenter le passage du ravin et de la rivière. Exelmans dirigea aussitôt sur ces bataillons la division

Strolz avec une de ses deux batteries, mais, au moment où il se préparait à charger et où ses dragons montraient un ardent enthousiasme, gage assuré du succès, l'ennemi, dont deux bataillons avaient déjà franchi le ravin, se retira dans la direction de Sombreffe afin de passer le ravin à Tongrines; il y fut arrêté par le général Hulot du corps de Gérard qui passa lui-même la rivière à la tête de sa brigade.

Le soleil venait de se coucher, lorsque Exelmans aperçut une assez forte colonne de cavalerie qui se formait en face de lui sur une hauteur au sud de Saint-Fiacre. Il prit aussitôt ses dispositions pour recevoir cette colonne. Lorsqu'elle se présenta, elle fut reçue par la mitraille de trois pièces placées sur la route. Au même moment le reste de l'artillerie du corps de cavalerie allait se placer à 200 mètres en arrière, protégé par le 5e régiment de dragons qui était habilement abrité par un pli de terrain. Tout à coup, au commandement du général Exelmans, ce régiment se déploya au trot, prit le galop et, soutenu par le 13e, se précipita sur la colonne prussienne qu'il culbuta. Cinq pièces prussiennes prises par les dragons furent aussitôt chargées et dirigées contre la colonne ennemie, dont elles achevèrent la déroute. Il se faisait tard, et d'ailleurs le général Exelmans avait reçu l'ordre formel de se maintenir sur ce point sans pousser plus avant. Le chef d'escadron Letellier, emporté par son ardeur, continua la poursuite et se trouva tout à coup en présence de tout le corps d'armée de Thielmann ; il ne put se retirer qu'en laissant sur le terrain un certain nombre d'hommes. La bataille était terminée, l'armée prussienne était battue, mais, sous l'habile direction du chef d'état-major Gneisenau qui remplaçait Blücher, grièvement contusionné par la charge des cuirassiers de Milhaud, cette armée se reforma promptement et se rallia non pas dans la direction de Namur, mais dans celle de Gembloux, afin de se réunir à l'armée anglaise. Informé seulement vers onze heures du matin, le 17 juin, de l'échec éprouvé par le maréchal Ney aux Quatre-Bras, Napoléon partit avec sa réserve pour rejoindre le maréchal, laissant à Grouchy le soin de poursuivre les Prussiens. Dans la polémique qui s'est élevée au sujet de la conduite de ce dernier pendant les journées des 17 et 18 juin, le général Exelmans figure avec Gérard au premier rang

des accusateurs les plus passionnés de Grouchy. Je m'en rapporte ici à peu près textuellement à la notice biographique annotée par Exelmans lui-même et dont j'ai donné déjà plusieurs extraits. Je ne saurais d'ailleurs m'ériger en arbitre dans une question qui a partagé les juges les plus compétents. La vérité est d'autant plus difficile à établir dans cette circonstance, que les instructions données par l'Empereur à Grouchy furent, en grande partie du moins, des instructions verbales ; toutefois on peut affirmer que le rôle assigné à Grouchy était double et qu'il devait non seulement suivre les Prussiens, mais encore et surtout couvrir le flanc droit de Napoléon en se tenant prêt à le rejoindre au premier appel. Une circonstance fâcheuse contribua, dans la matinée du 17, à égarer Grouchy : le général Pajol lancé, avec les divisions Soult et Valin, sur la route de Namur, s'empara d'un parc d'artillerie et aucune reconnaissance ne fut faite pour s'assurer de la véritable ligne de retraite de l'ennemi. Le général Exelmans, dirigé vers Gembloux, y trouva les deux corps de Thielmann et de Bulow. Ces deux corps étaient trop nombreux et occupaient une position trop forte pour qu'il lui fût possible de les entamer avec sa cavalerie, il se borna à envoyer un de ses aides de camp au maréchal Grouchy pour l'informer de la situation.

Le soir, les deux corps prussiens continuèrent leur retraite, l'un sur Wavre et Louvain, l'autre sur Maëstricht ; la nuit était venue et le temps était affreux. Exelmans lança cependant une brigade à la poursuite du corps de Thielmann vers Sart-à-Wallain et marcha lui-même vers Peruwelz contre Bulow avec la brigade Bonnemains et une demi-batterie d'artillerie. Le colonel Chaillot, avec le 5e dragons, avait reconnu la route de Liège et avait constaté qu'il ne s'était retiré par là que 1,500 fuyards environ ; il fit prévenir en conséquence le général Exelmans qu'il rejoindrait, le lendemain matin 18, le 2e corps de cavalerie à Gembloux. Grouchy était arrivé lui-même dans cette localité. Exelmans lui rendit compte de tout et lui annonça qu'il se mettrait le lendemain matin à la poursuite de l'ennemi. Grouchy n'avait parcouru que deux lieues dans la journée du 17 et ne donna qu'à sept heures du matin, le 18, les ordres du mouvement. Cette lenteur a été attribuée au mauvais état des chemins ; un violent orage était survenu pendant la journée, la

pluie tombait à torrent et l'artillerie n'avançait qu'avec une peine incroyable dans les routes de traverse. D'après Exelmans, au contraire, l'artillerie marchait avec facilité et la lenteur du mouvement doit être attribuée à ce fait que toute la cavalerie légère avait été malencontreusement jetée sur la route de Namur. Grouchy paraît n'avoir compris qu'imparfaitement les instructions de l'Empereur et ne pas s'être rendu compte, malgré les avertissements d'Exelmans, de la nécessité impérieuse où il se trouvait de rester en communication directe avec l'Empereur; il ne semble pas avoir envisagé la possibilité d'une jonction entre l'armée de Blücher et celle de Wellington, jonction qui devait être si funeste à l'armée française. Il résolut de se diriger, le 18 au matin, sur Wavre avec le corps de Vandamme suivi des dragons d'Exelmans et du corps de Gérard.

Conformément aux ordres du maréchal, Exelmans se mit en route vers sept heures et demie du matin et atteignit, vers neuf heures, l'arrière-garde de Thielmann sur la route de Wavre, à hauteur de Moustier. Au même moment, un convoi escorté par 2,000 ou 3,000 hommes près du cabaret *A tout vent* semblait se diriger sur Louvain. Exelmans ne s'inquiéta pas de ce mouvement, mais, convaincu à l'encontre de Grouchy que Blücher marchait avec l'intention de se réunir à Wellington, il porta toute son attention sur la Dyle et forma ses deux divisions la gauche appuyée au ravin boisé près de la ferme de la Paquerie et la droite sur le Neufort, et pendant que ses éclaireurs tiraillaient avec ceux de l'ennemi, il envoya successivement au maréchal Grouchy deux aides de camp et le chef d'escadron d'Estourmel pour l'informer de ce qui se passait et lui dire que l'armée prussienne avait traversé Wavre pendant une partie de la nuit et de la matinée pour se rapprocher de l'armée anglaise. Un des aides de camp conduisit même au maréchal une personne qui habitait les environs, M. le chevalier de Rossy, lequel avait vu Blücher à Wavre le 17, à sept heures du soir, et était reparti de cette ville le 18, à sept heures cinquante du matin, assurant que les colonnes de Blücher se rapprochaient de l'armée anglaise. M. de Rossy et l'aide de camp d'Exelmans trouvèrent le maréchal entre dix et onze heures à Sart-à-Wallain ; le commandant d'Estourmel vint en même temps lui demander, de la

part du général Exelmans, l'autorisation de traverser la Dyle pour marcher à l'ennemi. Ce mouvement était si bien indiqué que, vers onze heures, les généraux prussiens, marchant de Wavre vers Planchenoit, s'arrêtaient à la Chapelle-Saint-Lambert et prenaient leurs dispositions pour résister à une attaque ; ils ne se remirent en marche qu'après avoir reçu de Thielmann l'assurance que toute notre aile droite se dirigeait sur Wavre. Quoi qu'il en soit, le maréchal Grouchy fit répondre à Exelmans qu'il allait se rendre auprès de lui et lui donner verbalement ses ordres.

Le bruit d'une canonnade sourde et lointaine, mais vive et soutenue, s'entendait alors très bien de Sart-à-Wallain. Gérard qui venait de rejoindre le maréchal lui proposa de marcher sur-le-champ au canon ; une discussion s'engagea, Grouchy s'offensa des paroles de Gérard et, se rendant avec empressement aux observations du général Baltus qui prétendait que la route était impraticable pour l'artillerie, tandis que le général Valazé, commandant le génie, soutenait avec force l'opinion contraire, il se refusa obstinément à exécuter le mouvement demandé. Il se rendit alors auprès d'Exelmans et ordonna au général Vincent, dont la brigade se trouvait entre la Dyle et la route de Wavre, de se porter à l'est de cette route pour y rejoindre le 2e corps de cavalerie. Étonné de ce mouvement qui était la condamnation formelle de ses désirs et de ses espérances, Exelmans s'empressa d'en témoigner sa surprise au maréchal. Celui-ci, ne tenant pas plus compte de ses observations que de celles de Gérard, lui donna l'ordre formel de pousser plus loin à droite pour soutenir l'attaque de l'infanterie sur Wavre. Ici se place une anecdote dont le récit, évidemment exagéré, présente des inexactitudes faciles à constater, mais qui repose certainement sur des faits réels travestis par la tradition et qui prouve combien était vive l'irritation des généraux groupés sous les ordres de Grouchy et combien ils blâmaient cette inaction. « Le retentissement effrayant de la canonnade faisait trembler la terre sous leurs pieds, dit le général Berton dans son *Précis des batailles de Fleurus et de Waterloo*. Les généraux Gérard, Exelmans et plusieurs colonels, parmi lesquels figurait Briqueville, commandant du 15e dragons, déploraient ensemble la fatale inaction de Grouchy. Tout à coup Exelmans, tête vive et ardente, s'approcha de Gérard : « Écoute »,

lui dit-il, « tu es le plus ancien général, c'est à toi que revien-
« drait le commandement si Grouchy disparaissait ; t'engages-tu à « prendre la direction du corps d'armée et à rejoindre l'Empereur ? « Je vais trouver Grouchy et lui brûler la cervelle. — Y penses-tu, « répond Gérard, esprit plus froid que le général Exelmans, à quoi « veux-tu t'exposer ? — Je le sais bien, je passerai au conseil de « guerre demain, on me fusillera, mais peu m'importe. Veux-tu, « oui ou non, t'engager à marcher ? » Le général Gérard ne pouvait, on le comprend, souscrire à une pareille combinaison ; il représenta au général Exelmans que le maréchal Grouchy avait probablement des ordres d'après lesquels il se conduisait, que, bien que cette inaction fût inexplicable, cruelle même, il fallait attendre, faire son devoir jusqu'à la fin, dût-on ensuite se brûler la cervelle pour ne pas survivre au désastre. Là-dessus, le général Exelmans s'éloigna, furieux, en disant : « Allons ! vous êtes tous des lâches « ou des traîtres ! » Ce fait fut raconté par le colonel de Briqueville à M. le docteur Lespiez[1].

Grouchy, ne tenant aucun compte des observations d'Exelmans, lui prescrivit de soutenir l'attaque de Vandamme sur Wavre, mais, placé derrière les profondes colonnes du corps de Vandamme, Exelmans fut réduit à l'inaction. Vandamme fut repoussé, Gérard, marchant à gauche sur le moulin de Bierges, fut grièvement blessé; le colonel Zénowitz de l'état-major général arriva vers cinq heures du soir apportant à Grouchy l'ordre de l'Empereur d'occuper en toute hâte le défilé de Saint-Lambert. Pajol fut aussitôt porté sur Limal avec les divisions Valin et Soult, appuyées par une partie de l'infanterie de Gérard ; il ne parvint à franchir la Dyle qu'à la nuit tombante, en même temps que Grouchy, avec le reste de ses forces, débouchait, après un combat très vif, au delà de Wavre et du moulin de Bierges. Exelmans le rejoignit le lendemain matin : il était fort inquiet de ne voir arriver aucune nouvelle de l'Empereur. « Je crains bien, disait-il à Grouchy, qu'il ne soit arrivé malheur à Sa Majesté car, sans cela, il nous aurait donné des ordres selon son habitude. » Grouchy lui répondit qu'il n'y avait aucune inquiétude à concevoir, attendu que toute l'armée prussienne était

1. *Lettres d'un bénédictin*, par le baron de Grorestiers (Paris, Élie Gouget, rue Cassette, 12), IIe partie, 8e lettre, pages 14 et 15.

devant lui dans la direction de Wavre à Bruxelles. A ce moment, c'est-à-dire vers onze heures du matin, arriva l'aide de camp du général Gressan, sous-chef de l'état-major, envoyé par l'Empereur. « L'Empereur, dit cet officier, ne sachant pas où vous êtes, ne peut pas vous donner d'ordre, mais il vous fait dire que l'armée est battue et en pleine retraite et que vous ayez à vous retirer comme vous le pourrez. » Il donne ensuite les détails les plus circonstanciés sur la désastreuse journée du 18 juin. Grouchy demanda alors au général Exelmans ce qu'il pensait de la situation. Exelmans l'engagea à arrêter l'attaque qui se continuait sur la route de Wavre à Bruxelles et à regagner la Meuse au plus tôt, car si Wellington faisait ce qu'il devait, il jetterait immédiatement des troupes dans Namur pour lui couper la retraite. Exelmans reçut en conséquence l'ordre de se diriger sur Namur, tandis que Pajol tiendrait en échec le corps de Thielmann en feignant de continuer la poursuite. Exelmans, voyant sur l'autre rive de la Meuse les escadrons ennemis qui s'efforçaient de le prévenir, fit partir au grand trot la brigade Bonnemains avec ordre d'entrer dans Namur et de s'y maintenir fermement contre toutes les attaques. Bonnemains occupa Namur à six heures du soir et fut rejoint par Exelmans à neuf heures avec le reste des deux divisions de dragons.

Le lendemain 20 juin, l'ennemi se présenta devant la ville, qui fut défendue par la division Teste avec une admirable valeur. Le colonel Briqueville fut détaché auprès de l'infanterie avec son régiment, le 15e dragons, et se conduisit de la façon la plus brillante. Il reprit à l'ennemi plusieurs de nos pièces dont il s'était emparé. La défense continua le 21, l'ennemi perdit plusieurs milliers d'hommes et quelques pièces d'artillerie sans avoir pu s'emparer d'un seul blessé ou d'une seule voiture de bagages. Grouchy évacua Namur le 22 et vint occuper successivement Dinant, Givet, Reims et Soissons. C'est dans cette dernière place qu'il reçut le 28 juin l'ordre du gouvernement provisoire de prendre le commandement en chef de toute l'armée du Nord et de se rapprocher de Paris. Le même jour il installa son quartier général à Villers-Cotterets; les débris de l'armée furent réunis sous Paris, le maréchal Davout, ministre de la guerre, en prit le commandement au nom du gouvernement provisoire qui avait pris le pouvoir après

l'abdication de l'Empereur. Les alliés semblèrent oublier toutes les règles de la prudence pour offrir à l'armée française l'occasion de leur infliger une sanglante défaite. Les Prussiens, qui n'avaient presque pas souffert à Waterloo et devançaient les Anglais, franchirent la Seine au Pecq et occupèrent Saint-Germain, se disposant à tourner Paris sur la rive gauche de la Seine, tandis que Wellington menacerait la capitale en avant de Saint-Denis et devant le faubourg de la Villette. Les chefs de l'armée française résolurent de profiter de cette marche de flanc exécutée par les Prussiens pour leur infliger une sanglante leçon. Plusieurs colonnes durent sortir de Paris à cet effet par Montrouge, Sèvres et Neuilly. Exelmans, à qui fut confié le commandement de l'extrême gauche, s'acquitta seul de la mission qui lui fut dévolue. Le lieutenant-colonel prussien de Sohr avait été détaché dans la nuit du 30 juin avec sa brigade, composée des hussards de Brandebourg et de Poméranie, d'un effectif total de 1,500 chevaux, afin d'éclairer le pays et de se jeter sur la route d'Orléans. Cette brigade occupa Versailles dans la nuit du 30 juin au 1er juillet. Informé de ce mouvement, Exelmans dirigea le général de Piré avec les 1er et 6e chasseurs et le 44e régiment d'infanterie sur Rocquencourt en lui recommandant d'embusquer ses troupes de manière à pouvoir tomber sur l'ennemi quand celui-ci viendrait à battre en retraite sur la route de Versailles à Saint-Germain. De sa personne le général Exelmans partit de Montrouge de grand matin à la tête des 5e, 15e et 20e dragons et du 6e hussards. Il se dirigea sur Versailles avec l'intention d'y entrer par trois points. Le colonel de Sohr, averti qu'il allait être remplacé à Versailles par l'infanterie de Thielmann, se dirigea au grand trot sur la route de Montrouge sans prendre la peine de se faire éclairer. Il était arrivé à la hauteur du bois de Verrières lorsque les 5e et 15e dragons, qui formaient la tête de colonne d'Exelmans, se précipitèrent avec un superbe élan sur les hussards ennemis. En même temps le 6e hussards et le 20e dragons les prirent en flanc[1].

Les Prussiens, culbutés, furent rejetés sur Versailles dont ils

1. Ces quatre régiments ne comptaient guère ensemble plus de 1,000 chevaux, tandis que les deux régiments de hussards en avaient plus de 1,500.



traversèrent les rues au triple galop, laissant la route couverte de leurs morts et de leurs blessés. Poursuivi par le 6e hussards et le 5e dragons à travers la ville, n'ayant aucune nouvelle des troupes qui devaient venir le soutenir, le colonel de Sohr se décida à se retirer sur Saint-Germain, mais, arrivé à hauteur de Rocquencourt, il fut accueilli par la vive fusillade du 44e régiment, tandis que les 1er et 6e chasseurs tombaient sur ses hussards en pleine carrière. Ces deux régiments, les plus beaux de toute l'armée prussienne et composés presque exclusivement de volontaires, furent complètement anéantis; à peine quelques hommes parvinrent-ils à s'échapper. Cette affaire passa à peu près inaperçue en France, au milieu d'événements d'une gravité exceptionnelle. Elle a laissé plus de souvenirs dans l'armée prussienne où, pendant la guerre de 1870, plusieurs généraux en ont parlé avec admiration à l'amiral Exelmans, fils du maréchal.

Les autres colonnes reçurent contre-ordre, et bientôt la capitulation de Paris, que je n'ai pas à juger ici, vint expliquer l'inaction imposée à l'armée par le maréchal Davout. Ici se place un fait assez extraordinaire, raconté ainsi qu'il suit dans le *Moniteur universel* par le colonel Michel, ancien aide de camp du général Friant :

« C'était le 3 juillet 1815, après la brillante expédition de Versailles ; le général Exelmans avait rejoint l'armée dans la plaine de Montrouge. Ce même jour, j'avais été chargé par le maréchal prince d'Eckmühl, dont j'étais aide de camp, de transmettre ses ordres aux généraux commandant les divers corps de notre armée ; à peine étais-je arrivé près du général Exelmans qu'un influent personnage dont je tairai le nom, descendant d'une brillante calèche, se présenta à lui et lui adressa la parole en ces termes : « Mon gé-
« néral, je suis chargé par Monseigneur le duc d'Otrante de vous
« présenter ses félicitations sur vos récents exploits et de vous re-
« mettre, en vous priant de les accepter, les 40,000 fr. que
« voici. — Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? demanda Exel-
« mans. — Mon général, répondit l'interlocuteur, dans les con-
« ventions passées entre le gouvernement provisoire et les chefs
« des alliés, lesquelles doivent être signées ce soir, il est un ar-
« ticle stipulant que l'armée française doit se retirer outre-Loire,
« et Monseigneur a pensé que, dans les circonstances qui peuvent

« naître de ce mouvement, vous pourriez avoir besoin d'argent. » A cette explication, le général répliqua : « De deux choses l'une, « ou ces 40,000 fr. appartiennent à l'État, ou ils proviennent « de la bourse de M. le duc d'Otrante. Dans le premier cas, il faut « qu'ils rentrent dans les caisses du Gouvernement, et dans le se- « cond cas, veuillez dire à celui qui vous envoie que je n'ai rien à « accepter de personne ; assurez-le bien surtout que je ne suis pas « de ces hommes qui vendent leur pays. » A cette époque, Exelmans ne possédait pas 25 napoléons d'or.

Dans les jours qui précédèrent cette capitulation, Exelmans se montra un des plus ardents parmi les généraux qui protestèrent contre les négociations engagées avec l'ennemi. On raconte même qu'il réunit une colonne pour marcher sur la Malmaison, délivrer l'Empereur et le mettre à la tête de l'armée. Mais il était trop tard, le souverain déchu courait déjà sur la route de l'exil. Exelmans suivit ensuite l'armée sur la rive gauche de la Loire et se rendit de sa personne à Clermont-Ferrand. Le 2e corps de cavalerie qu'il commandait encore fut cantonné dans les départements de l'Allier et du Puy-de-Dôme. C'est de Riom qu'à l'imitation des autres généraux il envoya son adhésion au rétablissement des Bourbons. Cette adhésion était ainsi conçue : « Le 2e corps de cavalerie de réserve adhère au rétablissement des Bourbons, puisqu'ainsi l'exige l'intérêt de la France. » Il se trouvait à Clermont-Ferrand lorsque parut l'ordonnance trop célèbre du 24 juillet 1815.

Aux termes de l'article 1er de cette ordonnance, un certain nombre d'officiers généraux et de personnages politiques étaient proscrits.

Aux termes de l'article 2, 38 personnes, parmi lesquelles Exelmans figurait avec Soult, Bassano, Marbot, Vandamme, Lamarque, Lobau, etc., durent sortir de Paris dans les trois jours et se retirer dans l'intérieur de la France, dans les villes désignées par le Ministre de la police générale (Fouché), afin d'y rester sous sa surveillance, en attendant que les Chambres statuassent sur leur sort. Exelmans ne jugea pas prudent de se fier à cette décision des Chambres, et il s'empressa de passer la frontière pour aller se fixer à Bruxelles où il fut rejoint par la comtesse Exelmans. La loi du 12 janvier 1816 statua définitivement sur son sort.

Aux termes de l'article 3 de cette loi, il lui fut expressément défendu de rentrer en France sans l'autorisation expresse du roi, sous peine de déportation. L'arrêt porté contre lui par la loi française fut encore aggravé par la rigueur des gouvernements européens, qui s'entendirent entre eux pour interdire aux réfugiés français le séjour de la Belgique. Le général Exelmans reçut l'ordre de quitter immédiatement Bruxelles et se rendit à Bréda le 15 juillet 1816. Il y fut arrêté, aussitôt après son arrivée, par un officier de la police qui s'apprêtait à le conduire en prison lorsque ses réclamations énergiques furent écoutées par le commandant de la place, le général Meyer, son ancien compagnon d'armes. Il lui fut alors permis de rester à l'hôtel sous la surveillance d'un factionnaire placé devant sa porte. Quelques jours après il fut mis en liberté, passa en Allemagne et s'arrêta dans le duché de Nassau, où la population l'accueillit avec respect et sympathie.

Cependant, les personnages bannis en vertu de l'article 3 de la loi du 12 janvier 1816 étaient admis, les uns après les autres, à revenir en France. Le général Exelmans fut compris sur une liste d'amnistie signée le 1er janvier 1819 et rentra dans son pays le 24 du même mois. Il fut rappelé à l'activité le 7 septembre de la même année et classé parmi les généraux disponibles. Il fut ensuite compris sur la liste des généraux mis à la retraite, sur la proposition du ministre Clermont-Tonnerre, par l'ordonnance du 1er décembre 1824 comme n'ayant pas servi depuis la rentrée des Bourbons. Il réclama très vivement contre cette mesure, s'appuyant sur ce qu'il ne remplissait aucune des conditions voulues pour être admis à une pension de retraite. Il n'avait pas 50 ans, étant né en 1775, et entré au service le 6 septembre 1791, il n'avait pas davantage 30 années de service, puisqu'il avait eu une interruption forcée, depuis le mois de décembre 1815 jusqu'au 1er septembre 1819. La réclamation du général Exelmans fut soumise au conseil supérieur de la guerre qui émit, le 12 janvier 1826, l'avis que ce général ne pouvait être retraité, n'ayant que 29 ans et 11 jours de service. Il fut donc maintenu dans le cadre de l'état-major général et fut même nommé, en 1828, inspecteur général de cavalerie dans les 9e, 10e, 12e et 21e divisions militaires.

Ses sentiments d'amour pour le drapeau tricolore se réveillèrent

au lendemain de la révolution de juillet, et il prit part, sous les ordres du général Pajol, à l'expédition dirigée contre Rambouillet; mais, de même que le 20 mars 1815 il s'était mis à la tête des officiers en demi-solde dans le but de régulariser leur mouvement, il ne prit part à l'expédition de Rambouillet, dans laquelle il commanda les gardes nationales de province, que pour y maintenir le bon ordre. Après cette expédition, dans laquelle il rendit de réels services, il fut envoyé en inspection générale extraordinaire pour apprécier la conduite des officiers et nommé pair de France le 19 novembre 1831. Il avait reçu le 21 août le grand cordon de la Légion d'honneur. Mais la rancune du maréchal Soult lui ferma tout accès aux commandements actifs.

Il laissa échapper à la Chambre des pairs peu d'occasions de manifester ses opinions libérales et ses sentiments de gratitude envers la mémoire de l'empereur Napoléon. Dans la séance du 27 février 1834, il s'éleva avec force contre les conclusions d'une commission au sujet d'une pétition demandant l'abrogation de la loi du 10 avril 1832 qui interdisait le séjour de la France à la famille Bonaparte. « Je remarque dans cette enceinte, dit-il, bien des personnages qui ont, soit dans la guerre, soit dans l'administration, puissamment contribué à la gloire et à la prospérité de l'Empire. Il en est plusieurs, si je ne me trompe, qui ont eu plus ou moins à se louer de la munificence de l'Empereur. » Il terminait ainsi : « Par respect pour la mémoire du grand homme, je vote pour le rappel de son illustre famille. » Il se signala, le 16 décembre de cette même année, par une sortie qui est restée célèbre. Armand Carrel défendait, devant la cour des pairs, M. Rouen, gérant du *National;* il se permit des critiques assez vives sur les membres de la cour qui avaient autrefois condamné le maréchal Ney ; le président Pasquier l'interrompit et le menaça de lui retirer la parole, sur quoi Exelmans, se levant de sa place, s'écria d'une voix retentissante : « Oui, la condamnation du maréchal Ney a été un assassinat juridique, je le dis, moi ! »

Lorsque le prince Louis Bonaparte (Napoléon III) conçut le projet qui aboutit à l'échauffourée de Strasbourg, il écrivit au général Exelmans pour lui demander de l'aider de ses conseils, sans toutefois rien lui dévoiler des projets en question. « Le neveu

de l'Empereur, lui disait-il, s'adresse avec confiance à un vieux militaire et à un vieil ami. » Cette lettre fut remise par M. de Bruc au général, qui refusa formellement d'aller voir le prince et lui fit dire par M. de Bruc qu'il ferait bien de ne compromettre ni lui, ni sa famille. Il fut cité comme témoin au procès de l'insurrection de Strasbourg et, à une question qui lui était posée, il répondit nettement qu'il ne lui avait été fait aucune proposition d'entrer dans un complot; il ajouta : « Elle eût été inutile; je connais mes devoirs et mes serments : si M. de Bruc m'en eût fait une, je l'aurais fait arrêter ou je l'eusse traité comme un fou. »

Cela ne l'empêcha pas de continuer à afficher, en toute circonstance, les sentiments qu'il avait voués à la mémoire de l'empereur Napoléon Ier. Le comte Portalis, ayant dans la discussion du projet de loi sur l'instruction secondaire, apprécié le décret de 1808 avec sévérité et de manière à faire supposer que l'empereur Napoléon n'avait eu en vue, dans toute sa politique, que la consolidation de sa dynastie, le général Exelmans monta à la tribune : « Je viens protester, dit-il, contre l'assertion du noble préopinant, parce qu'elle est complètement inexacte et même blessante pour ceux qui, ainsi que moi, ont servi l'Empire, et je dirai que l'Empereur, dans sa politique, a toujours eu en vue le bonheur et la grandeur de la France et de la patrie. S'il en eût été autrement, nous n'eussions certes pas mis le même zèle à le servir, car nous n'étions pas seulement des satellites pour obéir à toutes les volontés d'un maître. Nous avons servi la patrie avant et après Napoléon, et nous le ferions encore s'il en était besoin, tant qu'il nous resterait un souffle de vie..... »

Le prince Louis Napoléon ne garda pas rancune au général Exelmans de son refus d'entrer en relation avec lui, lors de l'affaire de Strasbourg. Le général s'était retiré à Bayonne après la révolution de février 1848; il y fut surpris par une dépêche lui annonçant que le prince, devenu président de la République, venait de l'élever à la dignité de grand chancelier de la Légion d'honneur. Il fut nommé maréchal de France par décret du 11 mars 1851 et, lorsqu'après le coup d'État du 2 décembre, nommé président pour dix années, Louis Napoléon rétablit le Sénat par la Constitution du 14 janvier, le maréchal Exelmans fut appelé un des premiers à siéger dans cette haute assemblée. Il ne jouit pas longtemps de toutes ses di-

gnités; en juillet 1852 il devait se rendre en voiture, avec un de ses amis et son fils Maurice, alors capitaine de frégate, chez la princesse Mathilde, qui habitait le pavillon de Breteuil, dans le parc de Saint-Cloud. Informé au moment du départ que l'ami ne pouvait se joindre à lui, le maréchal qui, malgré son grand âge (il avait alors 76 ans), avait conservé le goût et l'habitude du cheval, ordonna de dételer sa voiture et fit seller deux chevaux pour lui et pour son fils. Ils partirent ainsi tous les deux pour le parc de Saint-Cloud, par une belle soirée d'été; le vent, devenu tout à coup très violent, soulevait en tourbillon la poussière de la route : en arrivant à l'entrée du pont de Sèvres, le cheval que montait le maréchal fut heurté par une lourde voiture et rejeté sur le trottoir; effrayé, il se cabra violemment, et son cavalier en tombant se fracassa la tête sur l'angle du trottoir. Le maréchal fut transporté dans une maison voisine où la princesse Mathilde, immédiatement prévenue, s'empressa d'aller le visiter. Malgré les soins empressés dont il fut l'objet, il expira le 22 juillet à 3 heures du matin, dans les bras de son fils. Le 27 juillet, un service funèbre fut célébré solennellement en son honneur et en présence du prince-président de la République, dans l'église de l'hôtel des Invalides. Le cercueil qui contenait ses restes fut placé dans la crypte de cette église.

Par une singulière et fatale coïncidence, son fils Maurice, devenu vice-amiral et préfet maritime à Rochefort, après avoir commandé pendant la guerre de 1870 les marins venus à Strasbourg pour monter les chaloupes canonnières destinées à opérer sur le Rhin, périt comme son père à la suite d'une chute de cheval, le 25 juillet 1875. Le nom du maréchal Exelmans est inscrit au côté sud de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile ; il est encore porté dans l'armée par ses petits-fils, fils de l'amiral, l'un capitaine d'infanterie, breveté hors cadre, l'autre lieutenant de vaisseau. Un autre de ses petits-fils, fils du colonel de Sillègue, son gendre, est major au 20e régiment de chasseurs à cheval.

La mémoire laissée par le général Exelmans est celle d'un homme du plus noble et du plus ardent caractère. Les persécutions qu'il éprouva sous les deux Restaurations, son dévouement à l'Empereur vivant, sa fidélité envers la mémoire de l'Empereur

mort ont rendu son nom populaire entre tous. Par suite des hasards de sa carrière, ayant été aide de camp de Murat et prisonnier en Angleterre, il n'eut que tardivement l'occasion de déployer ses talents comme général de cavalerie ; encore fut-il blessé en Russie aussitôt après avoir pris le commandement d'une division. Ses services comme général ne datent donc que de la seconde partie de la campagne de 1813, mais ses talents et sa réputation grandirent promptement, et si la chute de l'Empire n'était venue briser brusquement sa carrière, il fût parvenu sans nul doute à se placer au premier rang des chefs de cavalerie. Ses principaux titres de gloire furent, après le combat de Wertingen, la retraite qui suivit la bataille de la Katzbach, les batailles de Wachau, de Leipzig, de Hanau ; le commandement du 2e corps de cavalerie dans la marche de Bréda sur Meaux, le combat de Berry-au-Bac, les batailles de Craonne et d'Arcis-sur-Aube, les combats de Reims et de Saint-Dizier, la journée du 15 juin 1815, la bataille de Ligny, les combats des 18 et 19 juin, la défense de Namur et surtout ce combat de Vélizy-Rocquencourt ou plutôt de Versailles, qui fut comme le chant du cygne de la Grande-Armée.

MARULAZ

Parmi les généraux et colonels de cavalerie de la République et du début de l'Empire, il en est un grand nombre qui, soit en tombant sur le champ de bataille, soit en succombant aux suites de leurs blessures ou de leurs fatigues, ont disparu avant la fin des grandes guerres. Tels furent, pour n'en citer que quelques-uns, les généraux Labarre, Stengel, Dubois, Bonnaud, d'Hautpoul, Auguste Colbert, Espagne, Lasalle, Montbrun, Auguste Caulaincourt, Bruyères ; les colonels Duvivier, Duplessis, Pinon, etc., tués ou morts de leurs blessures ; les généraux Alexandre Dumas, Walther, Nansouty, etc., enlevés prématurément par la maladie. D'autres, bien moins nombreux, ont poursuivi leur glorieuse ou heureuse carrière comme Kellermann, Milhaud, Pajol, Exelmans, Delort, Watier, Grouchy, Sébastiani, Vincent, etc. D'autres encore ont été mis hors de combat par de graves blessures comme Bellavène, Latour-Maubourg, Laferrière, etc. Il en est qui, déjà âgés en 1805, ont été mis à la retraite, ou nommés sénateurs, ou admis dans le service des places, ou dans celui des remontes, comme Klein, Beaumont, Bourcier, Pully, Harville, Frégeville. Il en est enfin qui, dans toute la vigueur de l'âge, après avoir acquis le renom d'infatigables sabreurs, couverts de blessures et de rhumatismes, ont dû aussi quitter l'armée pour prendre le commandement de divisions à l'intérieur. Tel fut le général Marulaz, un des plus rudes officiers de cavalerie légère de la Grande-Armée, qui, après avoir reçu 19 blessures et eu 26 chevaux tués sous lui, fut envoyé commander la division à Besançon au moment où il venait de se couvrir de gloire à Essling et à Wagram. La carrière de cet officier général offre ceci de par-

ticulier qu'engagé daus les hussards d'Esterhazy en 1784, général de division en 1809, il ne fut naturalisé Français que le 18 janvier 1817[1].

Jacob-François *Marulaz* (ou *Marola*), né le 6 septembre 1769 à Leiskamm (ancien diocèse de Spire dans le Palatinat), fut enfant de troupe le 16 septembre 1778, au régiment des hussards d'*Esterhazy* (3ᵉ hussards). Son père, François Marulaz, né lui-même le 8 février 1740 à Germersheim, en Palatinat, était entré au service de la France dans le régiment de Nassau le 15 juin 1758, avait fait, de 1758 à 1762, les cinq dernières campagnes de la guerre de Sept ans et était passé, le 29 septembre 1769, au régiment d'Esterhazy. Il y devint rapidement brigadier, maréchal des logis, fourrier et maréchal des logis chef. Quant à Jacob-François Marulaz, venu au monde dans ce milieu militaire, élevé à entendre les récits des combats auxquels avait assisté son père, il fut pour ainsi dire hussard de naissance. Il s'engagea au régiment d'Esterhazy le 1ᵉʳ novembre 1784, devint brigadier-fourrier le 1ᵉʳ janvier 1791 et maréchal des logis le 23 juin 1792. Il commandait, pendant la bataille de Valmy, le peloton d'escorte du général Valence et fut envoyé pour reconnaître les positions ennemies ; il y combattit avec une bravoure qui lui valut le grade de lieutenant, et il passa avec ce grade, le 1ᵉʳ octobre 1792, dans le corps d'*éclaireurs,* devenu peu de temps après le 8ᵉ hussards. Marulaz père fut nommé le même jour capitaine dans le même régiment. Nous verrons le père et le fils y servir l'un à côté de l'autre jusqu'en 1804.

L'histoire du général Marulaz se confond, pendant cette période de douze ans, avec celle du 8ᵉ hussards. Deux documents authentiques me permettent de la reproduire exactement d'une manière assez détaillée. Un de ces documents est officiel ; c'est une sorte de notice jointe au brevet confirmatif du grade de chef de brigade décerné à Marulaz le 30 fructidor an XI (18 septembre 1803). L'autre est un mémoire rédigé par Marulaz lui-même, ou plutôt sous sa direction, et accompagné de plusieurs pièces à l'appui.

Lorsque les deux Marulaz, père et fils, furent nommés, l'un ca-

1. C'est du moins ce qui résulte de l'examen du dossier du général Marulaz au ministère de la guerre. Il m'a été impossible de discerner le motif de cette singularité.

pitaine, l'autre lieutenant au corps d'*éclaireurs de Fabrefond*[1], ce corps faisait partie de l'armée du Nord : il ne tarda pas à être envoyé à l'armée des côtes de La Rochelle. Marulaz fils, qui était capitaine depuis le 1er mai 1793, se distingua le 30 juin au premier combat de Châtillon en pénétrant d'abord dans la ville, puis en couvrant la retraite de l'armée républicaine battue par les Vendéens cinq jours plus tard. Le 31 juillet, à Martigné-Bruyant, Marulaz chargeait vigoureusement les insurgés et les mettait en déroute. C'est dans ce combat que le maréchal des logis Bourassin, apercevant le chef d'escadron Danican étendu sous son cheval qui venait d'être tué et enveloppé par l'ennemi, s'élança sur ce groupe, dégagea le chef d'escadron et lui donna son propre cheval. Le 5 août, Marulaz et le 8e hussards parvinrent à chasser l'ennemi de Doué après un violent combat qui dura sept heures.

Cependant les Vendéens, battus à Cholet et à Beaupréau, franchirent la Loire vis-à-vis Saint-Florent pour porter la guerre sur la rive droite. Marulaz trouva dans cette nouvelle phase des hostilités de nombreuses occasions de se distinguer ; il pénétra dans la ville de Pontorson, fit prisonnière la garnison que les Vendéens y avaient laissée et poursuivit leur arrière-garde jusqu'à Dolmassaire ; il établit ensuite ses avant-postes dans la ville de Laval où se tenaient encore les troupes ennemies, qu'il força à évacuer la ville le lendemain matin après un combat de treize heures. Lors de la déroute du Mans, il se signala, non seulement par son courage, mais encore par son humanité envers les Vendéens et mérita la reconnaissance de plusieurs d'entre eux. Il était alors sous les ordres de Westermann, qui poussa l'armée vaincue l'épée dans les reins jusqu'à Savenay. Dans cette poursuite, Marulaz fit un grand carnage des rebelles auprès d'Angers. Quelques jours après, il traversa l'Erdre à la nage au-dessus de Blin après avoir fait prendre à chacun de ses hussards un fantassin en croupe, mit les Vendéens en déroute et s'empara de la caisse de leur armée. Dans un

---

1. Le colonel Fabrefond, vieux et brave militaire, organisateur et premier commandant du corps qui portait son nom, fut nommé général de brigade en 1794 et retraité à l'armée d'Italie au commencement de la campagne de 1796. Il jouissait de l'estime et de la considération générales.

des combats de cette guerre de Vendée, il reçut un biscaïen à la hanche droite.

Après la destruction de la grande armée vendéenne, le 8e hussards est envoyé à l'armée du Nord, où il est placé sous les ordres de Moreau, il assiste ainsi au combat livré sous les murs de Menin et qui eut pour conséquence l'évacuation de cette place par sa garnison. Dans ce combat, Marulaz a son cheval tué sous lui, reçoit un coup de sabre à la joue et se trouve au milieu des ennemis, enveloppé de toutes parts. Il parvient cependant à se dégager, saisit un mousqueton, se joint aux carabiniers de Vandamme et continue à se battre dans leurs rangs sous les yeux de ce général jusqu'à la fin de la journée. Sa conduite dans cette circonstance lui valut, le 7 mai 1794, le grade de chef d'escadron. La bataille de Tourcoing a lieu le même mois : la division Moreau attaque l'ennemi à Bronsbeck ; Marulaz reçoit l'ordre de charger avec le 8e hussards ; il pénètre jusque dans les retranchements ennemis ; nombre de hussards tombent à ses côtés, lui-même a son cheval tué sous lui et est sur le point d'être fait prisonnier ; il se tire encore d'affaire, délivré par le maréchal des logis Lévêque et le hussard Dusthil. La division Moreau se porte ensuite sur Bruges, le 8e hussards poursuit l'arrière-garde de l'armée coalisée et pénètre des premiers dans la ville, après avoir fait établir un pont sous le feu le plus vif.

L'armée du Nord entre en Hollande, précédée par la cavalerie dont faisait partie le 8e hussards. Cette cavalerie rencontre à Boxtel, le 17 septembre, l'arrière-garde ennemie retranchée dans une forte position derrière le Dommel, dont tous les ponts étaient rompus. Les Français se jettent intrépidement à la nage, traversent la rivière et culbutent l'ennemi, qui s'enfuit en désordre, laissant entre nos mains 2,000 prisonniers avec huit pièces de canon. Dans cette affaire, le commandant Marulaz, accompagné seulement de 35 hussards, chargea deux bataillons hessois et leur fit mettre bas les armes. Il reçut, pour ce fait d'armes, les félicitations du général Delmas, dans la division duquel se trouvait son régiment, et la Convention nationale consacra, par un décret spécial portant le nom de Marulaz et de ses 35 hussards, le souvenir de ce coup de main hardi. Le lendemain 18 septembre, on continue

la marche sur Boxtel, la division Delmas rencontre dix bataillons anglais et quelques escadrons qui repoussent l'attaque dirigée contre eux. Dans ce mouvement de recul, une pièce française est un instant abandonnée, le maréchal des logis Phistre s'aperçoit que les Anglais vont s'emparer de cette pièce qui était chargée, il saute à bas de son cheval, la pointe et y met le feu avec son pistolet. Ce coup hardi fait tourner bride à l'ennemi; Phistre remonte à cheval et se joint aux hussards que Marulaz conduit à la charge. Ces hussards taillent en pièces un régiment de dragons anglais; Marulaz poursuit l'ennemi jusque vers Bois-le-Duc, trouve un pont auquel l'ennemi avait mis le feu et pénètre jusque dans le fort avancé, dont il fait le commandant prisonnier. L'ennemi fait une sortie de Bois-le-Duc; il est repoussé et reconduit par le régiment jusque dans les ouvrages extérieurs de la place. Le général Daëndels met pied à terre, ainsi que le chef d'escadron Marulaz et ses hussards, qui s'établissent près du chemin couvert jusqu'à la reddition de la ville et du fort de Crèvecœur. L'armée traverse ensuite le Wahal, le 8ᵉ hussards rencontre une colonne ennemie, l'entame et en sabre l'infanterie. Dans la campagne d'hiver, sur les fleuves gelés du nord de la Hollande, le 8ᵉ hussards, placé sous les ordres du général Salm, dont Marulaz avait été un instant l'aide de camp, se signale encore par plusieurs charges vigoureuses.

Après cette campagne, le 8ᵉ régiment de hussards fut envoyé à l'armée de Rhin-et-Moselle et rejoignit les troupes que le général en chef Pichegru dirigeait sur Mannheim; le régiment se trouva sous les ordres du général Beaupuis. Les troupes de Pichegru passèrent le Rhin dans la nuit du 20 au 21 septembre 1795, le 8ᵉ hussards s'établit à Neckarau, en avant de Mannheim, sur la route d'Heidelberg; il prit part au combat du 22 septembre, dans lequel une fausse manœuvre de Pichegru faillit amener la perte de la division Dufour. Le 8ᵉ hussards y fut assez vivement repoussé par l'ennemi et se retira sur Schwetzingen. Le surlendemain 24, il fut forcé d'abandonner cette position en laissant plusieurs officiers et hussards au pouvoir de l'ennemi qui s'était porté en avant. Le 7ᵉ et le 8ᵉ hussards formèrent alors l'avant-garde des divisions postées sous les murs de Mannheim. Le 8ᵉ, qui occupait la route de Neckarau, fut surpris, pendant la nuit du 17 au 18 octobre, par

une attaque subite des Autrichiens, qui pénétrèrent dans son camp et faillirent le détruire complètement. L'ennemi ne fut arrêté que par le sang-froid et l'intrépidité du chef d'escadron Marulaz, qui rallia les hussards dispersés, plaça une pièce de canon sur la chaussée et empêcha, par le feu de cette pièce, l'ennemi de pousser plus loin ses avantages. Le combat dura ensuite toute la journée du 18 ; les troupes de Pichegru repassèrent le Rhin dans la nuit. Lorsque les Autrichiens eurent forcé les lignes du blocus de Mayence, les divisions qui formaient ce blocus battirent précipitamment en retraite ; Pichegru envoya à leur secours une partie des troupes qui se trouvaient sous les murs de Mannheim. Une colonne ennemie ayant passé le Rhin à Oppenheim fut arrêtée par Marulaz qui, en luttant à la tête du 8e hussards, donna le temps à l'infanterie de se rallier, afin d'empêcher les Autrichiens de couper la retraite aux troupes repoussées de Mayence. Marulaz prit le commandement de l'avant-garde, chargea l'ennemi avec succès et lui fit quelques prisonniers. Il occupa alors le poste de Gundersblum, de manière à donner le temps aux troupes du blocus de Mayence de se retirer tranquillement. Il reçut à cette occasion les félicitations du général Desaix, qui se plut à reconnaître le service qu'il avait rendu à l'armée. Marulaz se distingua ensuite en défendant avec opiniâtreté, pendant plusieurs jours de suite, la ville de Frankenthal ; dans un des combats livrés à cette occasion, il eut son cheval tué sous lui et ne parvint à se sauver qu'avec l'aide de l'adjudant général Decaen. Le combat de Frankenthal, qui eut lieu quelques jours après, fut des plus meurtriers. Beaupuis et Marulaz s'efforcèrent, à la tête d'une troupe d'infanterie, de rentrer dans la ville ; ils furent repoussés, et l'armée se retira en bon ordre, mais avec de grandes pertes, entre Germersheim et Landau.

La lettre suivante, écrite par le général Beaupuis, qui fut tué pendant la campagne de 1796 et qui a laissé la réputation d'un des meilleurs généraux de la République, montre bien ce qu'était alors Marulaz et de quelle estime il jouissait. Cette lettre m'a paru curieuse à plus d'un titre.

Au quartier général à Spire, le 25 vendémiaire an IV.

Le général commandant la 5e division au général Lambert.

« Ah ! ah ! général, voilà ce que je craignais, voilà les résultats d'une attaque irréfléchie. Quelle imprudence de s'engager ainsi dans Schwetzingen ! c'était presque se jeter dans sa ligne. Hors (*sic*) si l'on n'avait pas d'autre objet que celui d'une reconnaissance, pourquoi outrepasser le village, et surtout pourquoi ne l'avoir pas fait fouiller ? Ah ! je ne suis pas content, comment ! huit sous-officiers et trois officiers pris ! les hussards ont été bien plus sages que ceux qui les conduisaient : il n'y a pas de proportion. Ah ! prudence, prudence et sagesse : réservons-nous, conservons-nous pour le jour où il faudra y aller tout de bon. Oh ! alors, ça ira ! Vous aviez sagement disposé de Marulaz ; vous étiez tranquille sur votre droite. Il a bien fait, lui ; il ne s'est pas engagé, il a rempli le véritable objet, celui de s'assurer des forces de l'ennemi.

« Adieu, mon cher Lambert, adieu ! vous vous êtes tiré heureusement de cette échauffourée, mais n'y retombez plus ! qu'elle ne soit pas perdue pour l'expérience et que je n'aie plus à vous gronder pour moi et pour la République.

« BEAUPUIS. »

L'armée de Rhin-et-Moselle fut réorganisée sous les ordres de Moreau ; le 8e hussards quitta alors la division du général Beaupuis qui, à ce sujet, écrivit la lettre suivante à Marulaz :

Armée de Rhin-et-Moselle, 5e division.

Au quartier-général à Godamstreim, 4e année républicaine.

Le général de division commandant l'avant-garde au chef d'escadron Marulaz.

« Ce n'est que momentanément que nous sommes séparés, mon cher Marulaz. C'est moi-même qui ai demandé votre changement pour faciliter votre nouvelle organisation et vous procurer le bien-être qui est en mon pouvoir et surtout dans mes désirs. Malgré votre éloignement, vous ne cessez donc pas d'être sous mes ordres et de faire partie de la 5e division. Croyez-moi, mon cher Marulaz, et soyez bien persuadé que, vous et les braves du 8e que vous com-

mandez, je vous connais sous des rapports trop avantageux pour cesser de vous perdre de vue (*sic*). Votre excellente conduite à l'armée, votre intrépidité, votre sang-froid à diriger et à disposer vos subordonnés, votre administration, la bonne discipline que vous avez maintenue ; de l'autre part, le courage de ceux-là, leur tenue et le bon esprit qui les a toujours animés m'ont pénétré d'attachement. Ne craignez pas de me voir changer, mon cher Marulaz. Quand ce sentiment est fondé sur une pareille estime, que bien certainement vous ne cesserez de mériter, il ne peut avoir d'autre terme que la vie.

« BEAUPUIS. »

Marulaz cessa cependant d'être avec le 8e hussards sous les ordres du général Beaupuis, il passa dans l'aile droite de l'armée commandée par le général Férino, dont il forma l'avant-garde. Il eut d'abord une affaire assez chaude à Ingen où il fut forcé de céder à des forces supérieures ; il contribua ensuite, le 3 septembre, à sauver les troupes françaises enveloppées dans Immenstadt, puis, pendant la célèbre retraite de Moreau, il défendit avec opiniâtreté le pont de Laufenburg et repassa le Rhin à Huningue pour ne rentrer en France que le dernier. Lors de la reprise des hostilités au mois d'avril 1797, le 8e hussards franchit le Rhin un des premiers et fut enveloppé près d'Offenbourg par des troupes supérieures, auxquelles il opposa une vive résistance. Marulaz reçut les éloges des généraux présents sur le terrain et fut blessé d'un coup de feu au bras droit.

Après la paix de Campo-Formio, le gouvernement du Directoire ayant résolu d'intervenir en faveur des habitants du pays de Vaud soulevés contre l'aristocratie bernoise, une division fut organisée sous les ordres du général Schauenbourg pour marcher sur Berne. La cavalerie de cette division fut formée des 7e et 8e régiments de hussards, commandés par Van Marizy, chef de brigade du 7e. Après une première bataille, livrée le 3 mars 1798 sous les murs de Soleure, et qui eut pour résultat l'occupation de cette ville, les Bernois furent battus le 5 mars 1798 à Fraubrunnen. Une brillante charge, exécutée par les 7e et 8e hussards, décida la victoire en refoulant les troupes de Berne jusque dans cette ville, où notre

cavalerie pénétra pêle-mêle avec elles. Le chef d'escadron Marulaz commandait depuis longtemps déjà le 8e hussards. Un chef de brigade ayant été désigné pour ce régiment, il partit pour Paris, afin d'aller réclamer auprès du Directoire contre cette désignation. Il était porteur du certificat suivant, signé par 10 officiers et 200 sous-officiers et hussards.

« Nous, sous-officiers, brigadiers et hussards soussignés, du 8e régiment, certifions et attestons à tous ceux à qui il appartient que le citoyen Jacob Marulaz, chef d'escadron, a commandé en cette qualité ledit régiment aux armées du Nord, du Rhin et de la Suisse depuis le commencement de la Révolution ; que, pendant ce temps, il a conservé la haute réputation qu'il s'est acquise par des actions aussi répétées de l'héroïsme le plus élevé, qu'il n'a jamais cessé de nous inspirer les sentiments du courage le plus intrépide et du républicanisme le plus pur, que dans toutes les affaires, même les plus périlleuses, il a conservé le plus grand sang-froid et a toujours résisté à un ennemi souvent bien supérieur en nombre, qu'il a bien des fois affronté les dangers dont il s'est trouvé environné et qu'il a perdu plusieurs chevaux tués sous lui ; que tant de qualités réunies dans un tel chef lui ont valu l'estime et l'attachement de ceux qui ont eu le bonheur de servir sous ses ordres et que nous n'avons pas de désir plus ardent que celui de servir éternellement sous lui, l'ayant à notre tête comme chef du régiment, ce qu'il a justement mérité. C'est pourquoi nous lui avons délivré avec satisfaction la présente attestation à titre de reconnaissance. » (*Suivent les signatures.*)

Grâce sans doute à ce singulier certificat, Marulaz obtint gain de cause auprès du Directoire, et il fut nommé chef de brigade du 8e hussards par arrêté du Gouvernement en date du 22 décembre 1798. Le régiment n'était plus alors en Suisse. Après la bataille de Fraubrunnen et la prise de Berne, il était resté dans ce pays pour combattre les bandes soulevées dans plusieurs cantons contre l'occupation française ; il avait eu occasion de livrer plusieurs combats : c'est ainsi que, le 28 avril 1798, il avait dispersé par la force un rassemblement de 2,000 paysans à Mellingen, près Zurich, battu un autre rassemblement le 2 mai à Rapperschwyl et forcé les insurgés du canton de Zurich à se retirer sur Glaris. Il

avait ensuite reçu au commencement du mois de juin l'ordre de se rendre à Genève, d'où il était parti à la fin de juillet pour Marseille; c'est là que Marulaz rejoignit le 8e hussards après sa nomination comme chef de brigade.

Lorsqu'au commencement de l'année 1799 la guerre générale éclata par suite d'une nouvelle coalition formée contre la France, le 8e hussards fut désigné pour faire partie de l'armée du Danube; il parvint à Zurich après quarante jours de marche, alors que l'armée commandée par Masséna s'était déjà repliée sous les murs de cette ville. Le jour même de son arrivée (2 juin), il fut engagé avec l'ennemi et perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux. Le lendemain il souffrit pendant toute la journée d'un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie, et subit des pertes encore plus considérables que celles de la veille. Masséna s'étant décidé à évacuer la position de Zurich, le 8e hussards couvrit l'armée dans sa retraite qui eut lieu le 5 juin. Le surlendemain 7, l'ennemi ayant attaqué la division Soult sur la nouvelle position du mont Albis, Marulaz avec son régiment, appuyé par un bataillon de la 106e demi-brigade, repoussa vigoureusement les Autrichiens.

Le 14 juin, Masséna ayant tenté un retour offensif, Marulaz reçut l'ordre d'attaquer de nuit le camp autrichien : deux escadrons pénétrèrent dans ce camp en poussant l'ennemi avec vigueur et en causant un grand trouble dans ses lignes. Il avait déjà fait 400 prisonniers lorsque, le jour apparaissant, les ennemis reconnurent la faiblesse numérique de sa troupe et se jetèrent sur elle. Marulaz, entouré, fut blessé grièvement de cinq coups de feu, dont un lui traversa le corps de part en part en lui brisant deux côtes. Il devait se ressentir toute sa vie de cette blessure. Revenu après sa guérison à l'armée du Danube, il prit part à la poursuite des Russes qui suivit la bataille de Zurich ou de Dietikon et eut occasion, le 4 octobre, de charger les Cosaques à Célan, près d'Andelfingen, avec tant de vigueur qu'il les mit dans la déroute la plus complète.

Lors de la campagne de 1800, le 8e hussards fut classé dans le corps de Lecourbe, qui formait la droite de l'armée du Rhin commandée par Moreau. Il prit part d'abord au combat livré immédiatement après le passage du Rhin et qui eut pour conséquence la prise

du fort d'Hohenweiler. Il s'empara d'une pièce de canon et fit 200 prisonniers. Le corps de Lecourbe marcha ensuite sur Stockach et contribua puissamment, en s'emparant de cette ville, au succès de la bataille d'Engen (3 mai). C'est Marulaz qui pénétra le premier dans Stockach en chargeant l'ennemi avec la dernière impétuosité; il fit à lui seul plus de 2,000 prisonniers et reçut les vifs éloges des généraux Vandamme et Molitor. Le colonel du régiment autrichien de Kranitz fut fait prisonnier par un conscrit du 8e hussards nommé Fontanier, qui obtint pour ce fait une carabine d'honneur. Marulaz se distingua de nouveau le 5 mai à la bataille de Mœskirch et au combat de Landsberg le 27 mai. Il formait alors l'avant-garde du corps de Lecourbe, chargea l'ennemi sans lui donner le temps de se reconnaître, entra pêle-mêle avec lui dans Landsberg et l'empêcha de couper le pont du Lech.

Lors de la bataille d'Hochstædt, qui eut lieu le 19 juin 1800, le chef de brigade Marulaz traversa le Danube à la nage avec 50 hommes; il fut bientôt suivi par le reste de son régiment et prit ainsi part pendant douze heures aux belles charges commandées par Lécourbe. Mais le combat le plus vif qu'il eut à soutenir fut celui de Salzbourg, assez mal engagé par Lecourbe qui, mécontent de ne pas avoir assisté à la bataille d'Hohenlinden, voulut, après avoir culbuté l'ennemi à Neubeuern et traversé l'Inn, avoir encore l'honneur du passage de la Salza. Il se jeta imprudemment en face de Salzbourg au milieu de la cavalerie autrichienne très supérieure en nombre à la sienne. Les 7e, 8e et 9e hussards, ainsi que le 11e dragons, luttèrent pendant plusieurs heures contre ces nombreux escadrons et subirent des pertes considérables; pertes inutiles, car l'ennemi fut obligé d'abandonner la position de Salzbourg lorsque la division Decaen, appartenant au centre de l'armée française, fut parvenue à franchir la Salza au-dessous de cette ville.

Voici comment le rôle du 8e hussards et de son chef de brigade est exposé dans les mémoires que j'ai entre les mains :

« Le 11 frimaire (1er décembre 1799), la brigade Puthod marche sur Aibling et rencontre l'ennemi; le régiment engage une escarmouche et s'empare de la ville que l'ennemi évacue. Le 5 décembre, l'ennemi se défend avec acharnement près de Rosenheim : le 8e hussards pénètre dans cette ville et pousse l'ennemi vers Kuf-

stein, laissant quelques morts sur la place. Le 8, le régiment passe l'Inn avec l'armée, tourne les retranchements de Rosenheim et se bat pendant deux heures. Le 9, le 8e hussards, formant l'avant-garde de l'aile droite, rencontre l'ennemi près de Chiemsee et le repousse ; l'ennemi met le feu au pont situé sur la rivière qui sort du lac d'Hérion. Le 10, l'ennemi laisse 800 chevaux pour couvrir sa retraite sur Salzbourg : à la pointe du jour, les hussards cherchent un gué dans le lac même et le découvrent. Marulaz, chef de brigade, à leur tête, est bientôt à la poursuite de l'ennemi et le charge avec impétuosité. Les dragons de Waldeck s'aperçoivent de la faiblesse des attaquants, tournent bride et fondent sur le régiment. La valeur l'emporte sur le nombre : le régiment les culbute, 100 hommes et 80 chevaux restent en son pouvoir. L'ennemi veut se rallier, mais, cédant à l'impétuosité du mouvement, il fuit à Traunstein et met le feu au pont. Les hussards le joignent de nouveau ; Marulaz met pied à terre et travaille avec ardeur à éteindre l'incendie. L'armée que le régiment avait devancée de sept heures arrive, l'ennemi est encore chassé deux lieues plus loin. Le 11 décembre, sur les bords de la Saale, l'ennemi résiste, la canonnade devient terrible, le régiment perd un grand nombre d'hommes et de chevaux. Enfin les Impériaux se replient, le 8e hussards suit leur cavalerie de si près que leurs dragons sont obligés de passer la Saale à gué. Plusieurs hussards, guidés par le capitaine Maréchal (beau-frère de Marulaz), traversent la rivière avec eux, plusieurs hommes, emportés par leur ardeur, manquent le gué et sont noyés ; parmi eux était un jeune officier de grande espérance, le lieutenant Ferrari. Le 12, l'aile droite passe la Saale à Woëlz : l'ennemi ne laisse pas le temps au 8e hussards de se déployer, il le charge avec impétuosité et le force de céder au nombre. Marulaz le rallie ; la canonnade devient terrible et se prolonge fort avant dans la nuit. Le régiment perd quantité d'hommes et de chevaux, plusieurs officiers sont blessés, d'autres sont démontés ; de ce nombre est le chef de brigade.

« Le 13 décembre, l'aile droite attaque l'ennemi à Woëlz, près Salzbourg ; le feu de l'artillerie et de la mousqueterie est très vif, plusieurs charges sont exécutées successivement par les deux partis ; la cavalerie ennemie, toujours supérieure en nombre, s'empare de

l'artillerie française, le lieutenant Bourseaux, du 8e hussards, tombe sur l'ennemi, lui fait abandonner les pièces qu'il emmenait et les remet entre les mains des canonniers. Le régiment a 65 hommes hors de combat, plusieurs officiers sont blessés et démontés ; le chef de brigade Marulaz se fait remarquer par sa bravoure et son sang-froid ordinaires. Le 14 décembre, l'armée entre à Salzbourg ; le 17, Marulaz combattant l'avant-garde pousse en avant avec un escadron et quelques troupes d'infanterie et s'empare des forts de Passelongue et de Versen après une vive résistance de l'ennemi. »

Après la paix de Lunéville, le 8e hussards fut envoyé en garnison à Haguenau ; le chef de brigade Marulaz reçut un sabre d'honneur pour sa conduite pendant les deux dernières campagnes, notamment à la bataille d'Engen et au combat de Landsberg. Il resta à Haguenau avec son régiment jusqu'à la formation du camp de Boulogne ; il avait alors sous ses ordres, dans le 8e hussards, son père, son beau-frère Maréchal, tous deux capitaines, et son frère, François Marulaz, lieutenant adjudant-major. Ces trois officiers furent nommés membres de la Légion d'honneur, savoir : Marulaz père le 1er décembre 1803, les deux autres le 16 juin 1804.

Marulaz père avait reçu dans ses campagnes trois graves blessures par coups de feu, l'une au poignet droit qui lui fracassa trois doigts, une autre qui lui traversa la jointure du même bras, la troisième qui lui perça le corps de part en part et lui cassa deux côtes. Il avait 63 ans et 45 ans de service ; il fut retraité à la fin de 1804 et mourut en 1822 à Sarralbe, département de la Meurthe, âgé de 82 ans.

Le capitaine Maréchal, officier des plus distingués, devint chef d'escadron sans quitter le 8e hussards, et mourut pendant la campagne de 1809 à l'âge de 35 ans.

François Marulaz, nommé capitaine, devint l'aide de camp de son frère et fut tué, comme nous le verrons, à la bataille de Golymin, le 25 décembre 1806, âgé de 27 ans.

Quant à Jacob Marulaz, il fut comblé d'honneurs par Bonaparte devenu premier Consul et Empereur ; son grade de chef de brigade lui fut confirmé le 26 août 1803 en termes flatteurs. Membre de droit de la Légion d'honneur comme ayant reçu un sabre d'hon-

neur le 22 mars 1801, il fut nommé commandant de cet ordre le 16 juin 1804. Tous les colonels de l'armée active reçurent alors de droit la croix d'officier, trois colonels de cavalerie seulement furent nommés commandants, savoir : l'illustre Lasalle, colonel du 10e hussards, Détrées, du 28e dragons (ancien 7e *bis* de hussards), qui s'était montré en Égypte le rival de Lasalle, enfin Marulaz. Celui-ci fut, en outre et en même temps que Lasalle, nommé général de brigade le 1er février 1805.

La promotion de Marulaz lui fut annoncée par une lettre du cabinet de l'Empereur, ainsi conçue : « L'avancement que Sa Majesté vient de vous accorder était dû à vos honorables services, recevez à cette occasion mes bien sincères compliments. » Et l'Empereur en signant avait ajouté de sa main : « Recevez, mon cher général, l'assurance de tout mon attachement. »

Le général Marulaz semblait donc avoir devant lui le plus brillant avenir : malheureusement l'état de sa santé ne lui permettait pas d'exercer un commandement actif ; les blessures qu'il avait reçues devant Zurich au mois de juin 1799 n'étaient pas guéries. Il fut donc appelé le 1er mars 1805 au commandement du département de la Haute-Saône. Lorsqu'au mois d'août suivant la guerre éclata entre la France et l'Autriche, ce fut un grand crève-cœur pour lui de ne pouvoir y prendre part. L'Empereur le fit venir à l'armée de réserve commandée à Strasbourg par le maréchal Kellermann, qui lui confia le commandement supérieur de vingt-trois dépôts de différents régiments de cavalerie ainsi que l'organisation du régiment étranger de *La Tour d'Auvergne*[1] et de la cohorte de garde nationale mobilisée à Wissembourg. Cette tâche, à l'accomplissement de laquelle Marulaz apporta tout son zèle, était encore au-dessus de ses forces épuisées par les blessures et les fatigues. Il tomba dangereusement malade des suites du coup de feu qui lui avait percé le corps d'outre en outre six ans auparavant, et il resta

1. Je retrouve ici le nom du général de Sainte-Croix, auquel j'ai consacré dans la *Revue de cavalerie* une courte notice contenant des renseignements assez curieux tirés des mémoires inédits du général de Marbot. Le maréchal Kellermann, dans une lettre adressée au général Marulaz et relative à l'organisation du régiment de La Tour d'Auvergne lui écrit le 11 novembre 1805 : « Le chef de bataillon Sainte-Croix qui a déjà préparé cette organisation, vous sera extrêmement utile pour l'achever par son intelligence et son activité. »

pendant six mois étendu sur son lit pour y subir plusieurs opérations des plus douloureuses. A peine en convalescence, il reprit son service le 24 mai 1806. Le traité de Presbourg était signé avec l'Autriche, l'armée de réserve était dissoute, Marulaz fut appelé de nouveau au commandement du département de la Haute-Saône.

En voyant au commencement du mois d'octobre 1806 la guerre avec la Prusse devenir imminente, le général Marulaz adressa le 1er octobre au major général Berthier une demande instante à l'effet d'être employé à l'armée active. La réponse de Berthier fut un ordre de rejoindre le quartier général de la Grande-Armée. Marulaz reçut l'ordre en question le 10 octobre au matin ; à midi ses équipages étaient déjà en route. En vain les médecins s'opposèrent à son départ, en vain ses amis et sa famille lui exprimèrent le regret de le voir s'éloigner dans ces conditions et dans un état de santé aussi précaire, il n'écouta ni conseils, ni prières, ni observations et partit immédiatement. Arrivé le 14 à Strasbourg, il s'y arrêta pour attendre son frère qu'il avait demandé pour aide de camp ; mais, apprenant que les hostilités étaient commencées, il prit la poste et se dirigea vers Bamberg, où il espérait trouver le grand quartier général. Lorsqu'il reçut en route la nouvelle de la victoire d'Iéna, il éprouva une telle impatience d'arriver qu'à chaque relai il allait chercher et atteler lui-même les chevaux. Enfin, après huit jours et huit nuits, il parvint tout joyeux à Potsdam où il trouva le ministre de la guerre, qui lui donna le commandement d'une brigade de cuirassiers dans la division du général d'Hautpoul. C'est cet illustre général lui-même qui l'avait demandé.

La division d'Hautpoul faisait partie des troupes envoyées sous les ordres de Murat à la poursuite de Blücher et qui l'atteignirent à Lübeck. Marulaz avec sa brigade flanquait la droite de cette partie de l'armée française, il fit prisonnier un assez grand nombre de détachements qui cherchaient à se jeter sur l'Oder. Lorsque, le 7 novembre, l'ennemi atteint à Lübeck par la cavalerie de Murat et les corps de Soult et de Bernadotte, en fut chassé après un combat de quinze heures, Marulaz traversa au galop à la tête de sa brigade cette ville prise d'assaut et se porta avec rapidité vers

l'ennemi. Un ordre impérieux vint lui faire cesser la poursuite, et le lendemain 26,000 Prussiens capitulaient avec Blücher.

La division d'Hautpoul rétrograda alors sur Berlin où elle fut passée en revue par l'Empereur, qui accueillit Marulaz avec la plus grande bienveillance et témoigna le plus vif intérêt touchant l'état de sa santé. Une partie de l'armée française avait déjà été dirigée sur la Vistule au-devant des Russes : la division d'Hautpoul partit elle-même le 27 novembre pour Posen ; le général Marulaz reçut dans cette ville l'ordre d'aller prendre le commandement de la cavalerie légère du 3e corps d'armée sous le maréchal Davout. Cet homme de guerre éminent, qui venait de se couvrir de gloire à Auerstædt, était connu pour sa sévérité en tout ce qui touchait la discipline et l'exactitude dans le service ; il avait eu à se plaindre à ce dernier point de vue du commandant de sa cavalerie légère, le général Viallanes, et avait instamment demandé son changement. Le général Viallanes fut envoyé en conséquence dans une division de dragons, et il fut remplacé par Marulaz qui rentrait ainsi dans son élément, car jusque-là il n'avait été qu'un hussard égaré parmi les cuirassiers. Le fait d'être attaché au 3e corps d'armée dut d'ailleurs augmenter son contentement, car si le maréchal Davout était sévère, on était du moins assuré d'avoir, avec un pareil chef, à remplir un rôle brillant.

La brigade de cavalerie légère du 3e corps se composait des 1er, 2e et 12e régiments de chasseurs. Le général Marulaz vint en prendre le commandement le 21 décembre dans l'île de Pomichowo, formée par deux bras de l'Ukra, au delà de la Vistule. Son premier soin fut d'aller visiter les avant-postes, reconnaître les chemins et examiner celui des deux bras de l'Ukra qui le séparait de l'ennemi. Suivant l'excellente habitude des généraux d'alors, il se concerta avec le général Gauthier, commandant l'infanterie, qui se trouvait dans l'île. Il vint ensuite s'établir dans une maison pillée par les Russes, à portée de fusil de ses avant-postes. A peine y était-il installé que la grand'garde fut brusquement attaquée et cernée par 500 ou 600 Cosaques. Marulaz accourut avec le 12e régiment, chargea impétueusement l'ennemi et le rejeta de l'autre côté de la rivière. L'Empereur vint lui-même le 23 décembre reconnaître la position et donner ses ordres pour le passage de l'U-

kra. La brigade Gauthier fut chargée de faire une démonstration sur Pomichowo, situé au confluent de la Narew et de l'Ukra, tandis que la division Morand devait enlever le passage à Czarnowo. Le maréchal Davout, pour cette dernière attaque, donna le commandement de l'avant-garde au général Marulaz. Celui-ci fit placer quelques pièces d'artillerie, dont le feu chassa l'ennemi de la rive droite. La nuit était venue, un pont fut jeté, et trois pelotons de cavalerie le traversèrent, suivis par les 17e et 30e de ligne de la division Morand. La marche fut aussitôt arrêtée par un second bras de rivière que les trois pelotons de cavalerie et les deux régiments d'infanterie franchirent à gué. L'ennemi se replia alors sur ses batteries placées dans une superbe position près du village de Czarnowo. Le 17e de ligne, ayant à traverser une petite plaine située au milieu de la forêt, fut accueilli par un feu vif et inattendu de l'ennemi placé en embuscade et fut obligé de se retirer. Le général Marulaz, qui était survenu avec une partie de sa cavalerie, se jeta sur l'ennemi et le repoussa jusque sur ses batteries ; il se préparait à l'attaquer dans cette position lorsqu'un officier de l'état-major du maréchal Davout vint lui porter l'ordre de rejoindre près de Pomichowo le maréchal, qui faisait établir un pont. Cet ordre était le résultat d'un malentendu, et le maréchal, très mécontent de son officier d'état-major, renvoya le général Marulaz et le 1er chasseurs à la position qu'ils venaient de quitter. A une heure du matin, le signal fut donné pour l'attaque de Czarnowo, la cavalerie légère opéra sur la hauteur, tandis que l'infanterie pénétrait dans le village. L'ennemi, tourné dans ses retranchements et abordé avec vigueur, battit en retraite, mais, s'apercevant qu'il avait affaire à peu de monde, il revint trois fois de suite à la charge pour essayer de jeter les Français en bas du plateau. Chaque fois il fut arrêté par un feu à bout portant, repoussé à la baïonnette par l'infanterie et poursuivi par la cavalerie jusqu'à l'entrée de la forêt. Lorsque le jour vint éclairer le champ de bataille, la plaine était couverte de Russes tués ou blessés, et le village de Czarnowo en était rempli. L'ennemi avait perdu près de 1,800 hommes et dix pièces de canon. La perte des Français en tués ou blessés s'élevait à environ 700 hommes. Le général Marulaz reçut les félicitations de l'Empereur pour l'intrépidité qu'il avait déployée et la bravoure de ses

troupes. Tous les généraux du corps d'armée joignirent leurs félicitations à celles de Napoléon [1].

L'Ukra était franchie : l'armée française poursuivit les Russes dans l'angle formé par l'Ukra et la Narew. Tandis que le corps de Lannes, après avoir passé le pont de Czarnowo, appuyait à droite pour se diriger vers la Narew sur Pultusk, Davout marcha le 24 décembre avec son corps d'armée, formant le centre, sur la position de Nasielsk : il était appuyé par la division de dragons Beaumont, placée momentanément sous les ordres du général Rapp, aide de camp de l'Empereur, ainsi que la cavalerie légère de Marulaz. Celui-ci, en tête de la colonne, déboucha de la forêt à deux heures de l'après-midi, chassa les Cosaques et pénétra dans Nasielsk, d'où il délogea l'ennemi ; les Russes s'établirent alors sur les hauteurs en arrière de la ville. Quoiqu'ils eussent une nombreuse infanterie soutenue par de la cavalerie et de l'artillerie, le général Rapp donna ordre de les attaquer. Marulaz, débouchant alors à la tête de ses régiments de chasseurs, plaça le 1er régiment à l'entrée d'un défilé par lequel la colonne pouvait être tournée. L'ennemi l'essaya en effet plusieurs fois pendant la journée, mais, malgré la vigueur de ses attaques, le 1er chasseurs, commandé par Exelmans, résista victorieusement. Le combat s'engagea vivement, l'infanterie russe fut repoussée jusque dans le bois, la cavalerie soutint plusieurs charges contre les 2e et 12e chasseurs jusqu'à l'arrivée de la division Friant, qui força les Russes à battre en retraite ; ils furent poursuivis jusqu'au milieu de la nuit par les chasseurs, ainsi que par les 8e et 12e dragons que commandait le général Lemarrois. Le combat avait été très vif : un officier de correspondance et cinq ordonnances du général Marulaz furent tués à ses côtés. Le lendemain 25 décembre, la colonne marcha sur Golymin ; Marulaz, toujours placé sous les ordres du général Rapp, flanquait la droite du 3e corps d'armée. On rencontra l'ennemi en forces considérables, établi en face d'une grande forêt, et

1. J'ai suivi pour le récit de ce combat la version donnée dans les Mémoires du général Marulaz, version qui n'est pas entièrement conforme à celle de M. Thiers (7e volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*). M. Thiers ne parle pas plus de la cavalerie que si elle n'avait pas existé : il parait cependant difficile d'admettre que le général Marulaz ait imaginé tout ce qu'il raconte. Mais M. Thiers n'est pas une autorité devant laquelle il faille s'incliner sans réserve.



l'avant-garde se replia sur Wilminka pour y attendre le gros de la colonne. La nuit venue, le général Marulaz poussa lui-même une forte reconnaissance sur les positions de l'ennemi; pénétrant à la tête d'une centaine de chasseurs dans le camp des Russes, il y causa le plus grand désordre et ramena quelques prisonniers en se retirant sans avoir perdu un seul homme.

Le 26 décembre à la pointe du jour, Marulaz, toujours à l'avant-garde, continua sa marche sur Golymin, où les Russes s'étaient retirés à la suite du trouble occasionné par l'échauffourée de la nuit. Marulaz tomba sur la queue d'une de leurs colonnes composée de canons et de voitures d'artillerie qui avaient peine à marcher dans la boue; ces équipages étaient escortés par un peu de cavalerie et d'infanterie. Marulaz dispersa l'escorte, qu'il poursuivit sur une distance de deux lieues, fit de nombreux prisonniers et s'empara de 26 pièces de canon, 80 caissons et plus de 200 voitures. Cet heureux coup de main fut attribué dans les rapports officiels à la cavalerie de Murat, qui se trouvait à plus de deux lieues en arrière. Marulaz, informé, ne fit aucune réclamation, mais dit en riant à ses trois colonels de chasseurs qui n'étaient pas plus contents que lui : « C'est à la bravoure de nos chasseurs qu'est dû le succès de cette action, d'autres en ont la gloire. »

Cette fois la cavalerie légère déboucha de la forêt en face d'un corps de l'armée russe, fort de 20,000 hommes, en bataille dans la plaine. Marulaz ne pouvait que manœuvrer jusqu'à l'arrivée de l'infanterie ; c'est ce qu'il fit avec beaucoup d'habileté. Les Russes, voulant l'attirer dans la plaine, firent mine de se retirer, incendièrent un village qu'ils occupaient en avant de leur centre afin de masquer leur mouvement, cachèrent une grande partie de leur infanterie dans un bois situé sur leur gauche et placèrent un gros de cavalerie derrière le village incendié ; puis, voyant que Marulaz ne bougeait pas et jugeant, d'après l'étendue de son front, qu'il avait peu de monde avec lui, ils prirent des dispositions pour sonder la forêt à droite et à gauche. Marulaz déjoua cette manœuvre, par laquelle il risquait d'être enveloppé, en allongeant de chaque côté la ligne de ses tirailleurs. Il parvint ainsi à tenir en respect, pendant toute la journée, avec 500 chevaux un corps d'armée de 20,000 hommes. Enfin le maréchal Davout arriva vers 2 heures et

demie avec les divisions Friant et Morand; le combat s'engagea assez vivement et dura jusque bien avant dans la nuit. Le corps d'Augereau et la cavalerie de Murat attaquaient de leur côté. Les Russes, complètement battus, profitèrent de la nuit pour se retirer.

Marulaz avait exécuté plusieurs charges heureuses pendant le combat; il eut la douleur de perdre dans cette journée son frère François, qui lui servait d'aide de camp. François fut blessé à la fin de l'action par un biscaïen qui lui fracassa la cuisse; le général le fit transporter dans une maison où il passa la nuit à ses côtés, et le lendemain matin, après lui avoir fait les adieux les plus touchants, il le laissa entre les mains d'un habile chirurgien, qui le fit transporter à Varsovie. Le capitaine Marulaz mourut dans cette ville le 3 janvier 1807, âgé de 27 ans.

Le général Marulaz avait quitté le lit de douleur de son frère le 27 décembre au matin pour se lancer à la poursuite de l'ennemi; il arriva le jour même à Pultusk où le 5e corps avait livré la veille une bataille sanglante, et d'où l'ennemi s'était retiré sur la rive gauche de la Narew. Cette campagne qui, par suite de l'état affreux du terrain, resta presque sans résultat, fut particulièrement pénible en raison des privations que l'on eut à endurer. Mais quelque souffrance que Marulaz supportât, malade comme il l'était des suites de ses anciennes blessures, on ne l'entendait jamais se plaindre; il ne portait ni manteau ni fourrure, et on le voyait presque toujours au bivouac, encourageant les soldats par son exemple et par des paroles pleines de bonté.

Le 5 janvier 1807, la cavalerie légère du 3e corps franchit la Narew à Pultusk, Marulaz tomba dans l'eau; cet accident n'eut aucune suite fâcheuse malgré le froid très vif qu'il faisait. Le 9, l'armée entière prit ses premiers cantonnements d'hiver: le 3e corps s'établit derrière la Narew, couvert par sa cavalerie légère; Marulaz avait à garder un front de 16 lieues d'étendue en face des Cosaques, dont les incursions étaient fréquentes. Il laissa le 12e régiment de chasseurs à Ostrolenka, où se trouvait un magasin considérable de sel qu'il était important de garder, établit son quartier général au centre de sa brigade à Czervin avec le 2e chasseurs, et porta le 1er régiment à Ostrow, demandant avec instance de l'in-

fanterie. Il dut déployer dans ces positions la plus grande vigilance pour parer aux incursions des Cosaques ; le 1[er] chasseurs, notamment, était attaqué presque journellement.

La deuxième division de dragons, commandée par le général Becker, vint se placer en seconde ligne derrière la cavalerie légère. Marulaz put alors porter ses avant-postes en avant jusque sur les bords de la petite rivière de Reus, dont il fit garder les points principaux de passage. Ayant appris que l'ennemi occupait Lomza, petite ville située sur la haute Narew, à 8 lieues de son quartier général, il résolut d'aller l'y attaquer ; il y pénétra au galop le 16 janvier et en ramena 100 prisonniers dont 5 officiers. Cependant, la division de dragons ne trouvant pas à subsister en seconde ligne, le général Becker invita Marulaz à passer la Reus, pour laisser aux dragons l'emplacement qu'il occupait. Tout en obéissant à cet ordre, le général Marulaz en rendit compte au maréchal Davout et lui fit part des craintes que lui inspirait le mouvement commandé. Le maréchal répondit en prescrivant de faire retirer les avant-postes et en y envoyant de l'infanterie. La retraite ne s'opéra pas sans encombre : un escadron du 2[e] chasseurs, qui s'était attardé au départ de Suiadowo, fut attaqué à la sortie du village par 800 hommes : les chasseurs se défendirent longtemps et avec courage, mais ils furent enfin écrasés par le nombre, 7 hommes et 2 officiers restèrent sur le terrain, 9 autres furent faits prisonniers, le reste se sauva à pied. Un autre escadron appartenant au 1[er] chasseurs fut attaqué du côté d'Ostrow et perdit 8 hommes. Malgré le secours de l'infanterie, la garde des avant-postes continua à être des plus difficiles et des plus pénibles, les attaques de l'ennemi étaient fréquentes et, tandis qu'à l'abri du rideau formé par la cavalerie légère, le 3[e] corps d'armée jouissait dans ses cantonnements de la tranquillité la plus parfaite, cette cavalerie n'avait pas un instant de repos ; elle ne put se conserver elle-même et remplir sa mission que grâce aux bonnes dispositions prises par le général Marulaz. Conformément aux vrais principes, ce général changeait fréquemment ses cantonnements et restait fort peu de temps de suite dans le même village ; il déployait une extrême activité, allant lui-même chercher l'ennemi jusqu'à 10 lieues de son quartier général, enfin il obtenait beau-

coup de ses soldats parce qu'il avait su se faire aimer d'eux à force d'intrépidité, de bonté et d'affabilité. Nous verrons plus tard le maréchal Davout lui écrire en souvenir de ce temps : « Nous n'oublierons jamais qu'on dort tranquille sous votre garde. »

Ce mélange d'infanterie et de cavalerie, étendu à toute la ligne des avant-postes, produisit les meilleurs résultats, et l'armée paraissait devoir passer tranquillement l'hiver dans ses cantonnements, lorsqu'elle fut surprise par la brusque irruption des Russes en face de l'aile gauche composée des corps de Bernadotte et de Ney, et forcée de se concentrer sur l'Alle pour repousser cette incursion. En conséquence, le 3e corps leva ses cantonnements de la Narew le 30 janvier, laissant en observation sur cette ligne la brigade Grandeau avec le 2e régiment de chasseurs. Le général Marulaz n'emmena donc que les 1er et 12e régiments. Arrivé le 5 février près d'Heilsberg, il poussa lui-même une reconnaissance sur cette ville avec 80 chevaux ; ayant appris que l'ennemi, en abandonnant Heilsberg, y avait laissé des magasins considérables de vivres et de fourrages, il résolut de s'en emparer. Les ponts sur l'Alle étaient brûlés, Marulaz n'avait aucun moyen de les faire rétablir ; étant sans aucune infanterie et ne voulant pas se hasarder à faire passer sa brigade à pied, il pénétra, lui troisième, dans la ville, s'assura de la personne du bourgmestre, fit fermer les portes et s'empara des clefs des magasins. Mais l'ennemi se présenta à l'une des portes, menaçant de l'enfoncer si on ne l'ouvrait aussitôt. Marulaz se retira alors en emmenant le bourgmestre, traversa la rivière sur une poutre embrasée qui s'écroula aussitôt après son passage et rejoignit heureusement sa brigade. Deux heures après, attaqué par des forces très supérieures, infanterie, cavalerie et artillerie, il se replia en bon ordre sur Rakenberg. Le lendemain 6 février, ayant prévenu le maréchal Davout de sa situation, il marcha de nouveau sur Heilsberg, fit mettre pied à terre à la moitié de sa cavalerie, prit l'initiative de l'attaque et culbuta les Russes en les forçant à repasser l'Alle. Il soutint ensuite tout le poids du combat jusqu'à l'arrivée du 3e corps. Les Russes se retirèrent alors après avoir mis le feu aux magasins. Le général Marulaz fit réparer le pont à la hâte et se mit à la poursuite de l'ennemi avec les 1er et 12e chasseurs, appuyés par deux compagnies de volti-



Baron MARULAZ (Jacob-François)

Général de division

1769-1842

geurs. Il atteignit l'arrière-garde à Scholnen, les voltigeurs se portèrent en avant pour débusquer l'ennemi du village ; Marulaz le traversa au galop, laissa le 12e régiment en réserve et chargea les Russes avec le 1er régiment avec tant d'impétuosité qu'il coupa en deux leur colonne; la poursuite ne fut interrompue que par la nuit. Les Russes laissèrent sur le champ de bataille un certain nombre d'hommes tués ou blessés ; on leur fit 700 prisonniers et on leur prit 3 pièces d'artillerie. L'action n'avait pas duré en tout plus d'une demi-heure, et le 1er chasseurs n'y perdit que 7 hommes tués ou blessés. Pendant ce temps, un escadron du 12e, qui s'était porté sur la gauche, rencontra et fit prisonnier un escadron de dragons russes fort d'environ 60 chevaux.

Le 7, la brigade Marulaz se porta sur Eylau ; on entendait une forte canonnade sur la gauche, où le 4e corps était aux prises avec l'ennemi ; le 3e corps marchait sur la droite ; sa cavalerie légère, chassant les Cosaques devant elle, parvint à une demi-lieue d'Eylau. L'action engagée par le 4e corps étant devenue des plus vives, Marulaz gagna un mamelon situé près de la ville d'Eylau, d'où il prenait l'ennemi en flanc. Sa brigade, qui ne comptait guère plus de 300 hommes, fut chargée par deux régiments de hussards russes, soutenus par un grand nombre de Cosaques. Sans perdre contenance, le général exécuta tranquillement sa retraite en se retirant par échelon, il reprit ainsi sa première position, chargea et fut chargé plusieurs fois et tint en respect pendant cette journée plus de 3,000 hommes de cavalerie. L'Empereur, qui était arrivé à Eylau, fut témoin de la belle contenance de cette brigade et fit exprimer toute sa satisfaction au général Marulaz. Cependant le maréchal Davout, inquiet sur le compte de sa cavalerie légère, la rappelait avec instance ; Marulaz marchant une partie de la nuit vint s'établir à Delbleidau où Davout l'attendait. Le 8 février, eut lieu, comme on le sait, la bataille d'Eylau : le corps de Davout débouchant sur la droite lorsque la bataille était déjà commencée, repoussa d'abord assez loin l'aile gauche des Russes, mais l'intervention des réserves et l'entrée en ligne du corps de Lestocq forcèrent les troupes du 3e corps à reculer ; elles tinrent bon cependant et la lutte continua jusqu'à la nuit avec un incroyable acharnement. L'arrivée du corps de Ney, en arrière de la droite

des Russes, détermina leur retraite. Le général Marulaz, malgré sa grande habitude de la guerre, fut douloureusement affecté le lendemain matin, comme tous les acteurs de cette scène sanglante, par l'horrible aspect du champ de bataille. L'Empereur voulut affirmer sa victoire, quelque peu décisive qu'elle eût été, il ordonna de faire suivre l'armée russe ; le général Marulaz formant l'avant-garde du 3e corps marcha le 9 février sur Domnau, où il fit une soixantaine de prisonniers et s'empara de quelques bagages. Arrivé le 13 à Friedland, il en chassa les Prussiens et y resta jusqu'au 16 ; l'armée se replia alors sur ses nouveaux quartiers d'hiver. Marulaz, changeant de rôle, commanda l'arrière-garde ; il eut occasion de charger plusieurs fois l'ennemi avec bonheur. Le 24 février, il vint occuper Willemberg ; ayant été averti trois jours après qu'un détachement de 500 Russes se disposait à venir l'y attaquer, il quitta la ville à onze heures du soir et vint prendre position à Napiroden où il trouva un régiment d'infanterie. Il se préparait à se reporter en avant le lendemain, lorsqu'il tomba sérieusement malade ; les fatigues de cette campagne d'hiver dans un pays manquant de tout, l'absence d'un aide de camp depuis la mort de son frère, dont les services dévoués lui faisaient défaut, avaient eu raison de son énergie. Il fut donc obligé de se retirer sur les derrières de l'armée au grand regret du personnel de sa brigade. Heureusement, les progrès de la maladie furent enrayés par le repos, et il put revenir au bout de quinze jours reprendre son commandement.

Pendant le long séjour de l'armée sur la Passarge, les divisions de cavalerie de réserve cantonnées au large, à une assez grande distance en arrière, se refirent complètement ; il n'en fut pas de même des brigades de cavalerie légère attachées aux corps d'armée, qui ne trouvaient autour d'elles aucune ressource. Elles étaient obligées d'aller chercher des vivres à plus de 30 lieues, et les chevaux n'avaient plus à la fin d'autre nourriture que la paille des toits des maisons, presque toutes mises à découvert. Aussi ce fut un cri de joie dans toute l'armée lorsque, le 5 juin, l'ordre fut donné de lever les cantonnements. Les Russes, devançant les intentions de Napoléon, étaient tombés à l'improviste sur le corps du maréchal Ney placé en flèche à Gutstadt.

Le général Marulaz vint le même jour occuper Lenstein.

Le 10 juin, pendant la bataille d'Heilsberg, Marulaz, qui se trouvait à l'extrême gauche de la ligne avec sa brigade, eut à soutenir deux charges et, chargeant à son tour les Russes, les repoussa vigoureusement. L'ennemi profita de la nuit pour évacuer la position retranchée d'Heilsberg. Mais pendant que Marulaz était en présence de l'ennemi, il lui arriva, à lui et à ses aides de camp, une aventure assez désagréable. Leurs domestiques et leurs bagages avaient été placés tout en arrière de l'armée, à cent pas du 48e régiment, dans un pré où l'on avait mis paître les chevaux. Un parti sortit tout à coup de la forêt, à deux cents pas de là, et vint enlever les chevaux, les équipages et jusqu'au portefeuille du général. Le colonel du 48e détacha quelques hommes pour courir après eux, mais on ne put les atteindre et ils disparurent avec leur butin.

Le 12 juin, le 3e corps d'armée fut dirigé sur Kœnigsberg, l'avant-garde commandée par le général Marulaz arriva devant cette ville le 14; il fut ensuite chargé d'éclairer la gauche de l'armée en remontant la rive gauche de la Pregel. Après avoir traversé cette rivière à gué, il détacha le 1er chasseurs sur Labiau, tandis qu'avec le 2e et le 12e il allait au-devant des troupes françaises qui avaient dû passer par Kœnigsberg. La jonction ayant été opérée avec la division de dragons Milhaud, Marulaz se porta sur Labiau, où le 1er chasseurs avait rencontré l'ennemi la veille et lui avait fait 300 prisonniers. Instruit de la présence d'un corps prussien à 4 lieues de lui, il prit la route de Baumberg et atteignit l'arrière-garde prussienne avec les 2e et 12e régiments à Grosbaum. Son avant-garde, formée par un escadron du 12e, chargea de suite les Prussiens; Marulaz, par une manœuvre adroite, parvint à couper leurs colonnes à l'entrée de la forêt, tout ce qui était derrière lui mit bas les armes. Il pénétra ensuite dans la forêt et y poursuivit vivement l'ennemi pendant 3 lieues, chargeant vigoureusement son infanterie qui fut dispersée et prise en partie. Arrivé près du débouché de la forêt, il apprit que l'ennemi l'y attendait avec trois régiments d'infanterie, deux de cavalerie et dix pièces de canon. Il se trouvait alors à 10 lieues en avant du corps d'armée; les chevaux et les chasseurs qui avaient fait près de 15 lieues par une

forte chaleur étaient accablés de fatigue. Marulaz se décida à se retirer et vint s'établir au village de Grosbaum : il envoya de suite ses prisonniers sur les derrières et fit donner aux régiments les chevaux pris au nombre de 260. Le maréchal Davout, qui se trouvait à Labiau, félicita vivement le général Marulaz de sa belle conduite et des exploits de la cavalerie légère ; il lui envoya en toute hâte le 15ᵉ léger.

Le 15ᵉ léger étant arrivé, Marulaz pénétra de nouveau dans la forêt qu'il traversa de deux heures du matin à six heures sans rencontrer autre chose que quelques traînards, mais la division Morand, qui marchait à deux lieues derrière lui, ramassa plus de 3,000 hommes d'infanterie, qui s'étaient jetés la veille dans la forêt pour éviter les charges de la cavalerie. Les hostilités étaient terminées, la paix fut signée à Tilsitt le 29 juin, et l'armée entra dans ses nouveaux cantonnements. Marulaz et sa cavalerie légère furent placés avec le 3ᵉ corps en Pologne d'où ils passèrent plus tard en Silésie. La santé du général laissait toujours à désirer, et loin de se remettre dans les cantonnements qu'il occupa successivement, il se sentait de plus en plus fatigué. En conséquence, il demanda au ministre de la guerre à être replacé dans le commandement du département de la Haute-Saône, où il avait laissé les meilleurs souvenirs. Cette demande fut favorablement accueillie et la lettre de service qui appelait le général Marulaz à ses nouvelles fonctions lui fut expédiée le 4 février 1808.

Le général Marulaz fut vivement regretté dans le 3ᵉ corps d'armée, ainsi que l'attestent les deux lettres suivantes. La première lui a été adressée par le maréchal Davout ; elle porte la date du 18 mai 1808 :

« Je n'ai reçu, mon cher général, que dans cette quinzaine vos différentes lettres, quoiqu'elles soient de dates bien éloignées. Autant j'ai été bien peiné d'apprendre que votre mauvaise santé privait le 3ᵉ corps de vos services, autant j'ai vu avec plaisir les marques de bienveillance que vous avez reçues de notre Empereur ; je désire vivement que votre santé se rétablisse et vous permette, si les circonstances l'exigeaient, de commander notre cavalerie légère, n'ayant pas connu un meilleur général d'avant-garde. *Nous n'oublierons jamais que l'on dort très tranquille sous votre garde.* »

La seconde lettre que je veux citer est du général Friant qui commandait, comme on le sait, la 2e division du 3e corps d'armée, et qui avait marché avec Marulaz après le combat de Czarnowo sur Nasielsk et Golymin.

Au quartier général à Posen, le 18 mai 1808.

« Je reçois à l'instant même votre lettre du 4 courant, mon cher Marulaz, avec le plus grand plaisir du monde. Je suis désespéré que vos blessures honorables vous aient forcé à demander un commandement dans l'intérieur, que vous avez obtenu. Nous ne ferons plus d'excellente besogne de concert entre nous. Je me vois privé d'un ami pour la guerre, je n'aurai plus un des braves officiers généraux de l'armée qui commandera mon avant-garde. Au moins soyez heureux comme vous me le dites : c'est le vœu le plus ardent que mon cœur puisse vous offrir joint au rétablissement de votre santé.

« Je n'ai point reçu la décoration de commandeur de Saint-Henri de Saxe comme vous l'avez lu sur les papiers publics, mon brave Marulaz. Je pense qu'un brave homme ne doit être jaloux de porter que les décorations qu'il a gagnées sur le champ de bataille, et j'ai encore la satisfaction de pouvoir dire que je ne dois rien à personne au monde qu'à mes actions à qui Sa Majesté l'Empereur a bien voulu faire droit.

« Adieu, mon cher Marulaz, je vivrais cent vingt ans que je serai toujours ton ami sincère, quand même tu ne serais plus le mien. Mes hommages affectueux à ta femme, je t'embrasse et tes enfants, donne-moi de tes nouvelles souvent.

« Amitié pour toujours.

« Le général Friant. »

Ces deux lettres tirent une grande valeur des signatures qu'elles portent. Certes, un éloge n'avait rien de banal sous la plume du maréchal Davout, et quand cet homme de guerre illustre disait à Marulaz qu'il n'avait pas connu de meilleur général d'avant-garde que lui, c'est qu'il le pensait. Quant à Friant, le futur colonel des grenadiers de la vieille garde, c'était le plus loyal et le plus estimé de tous les soldats de la Grande-Armée ; son amitié conquise sur le champ de bataille était sans prix.

Le général Marulaz resta à Vesoul jusqu'au commencement de l'année 1809, époque à laquelle il fut appelé à Strasbourg pour y organiser plusieurs régiments de cavalerie légère. L'empereur Napoléon, informé en Espagne des préparatifs de guerre de l'Autriche, était revenu à la hâte à Paris où il arriva dans les premiers jours du mois de janvier 1809, afin de parer à l'agression dont il était menacé. La plus grande partie de ses forces se trouvait alors en Espagne où il avait 324,111 hommes; il avait encore en Italie, dans le royaume de Naples et en Dalmatie, 60,100 hommes, soit en tout plus de 384,000 hommes. Pour le cas d'une guerre avec l'Autriche, il lui restait en France à peu près 100,000 hommes; l'armée du Rhin, qui occupait l'Allemagne sous les ordres du maréchal Davout, montait à 73,181 hommes auxquels il y avait lieu de joindre la réserve commandée par le général Oudinot et forte de 19,933 hommes[1]. Aux 93,000 Français qui se trouvaient en Allemagne, l'Empereur pouvait ajouter 74,000 Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Badois et Hessois, ce qui donnait environ 160,000 hommes, effectif à peine suffisant pour être opposé à l'armée autrichienne, qui comptait sur le Danube plus de 150,000 hommes déjà groupés et prêts à entrer en campagne. L'Empereur arrêta à Lyon, où elles passaient pour se rendre en Espagne, les divisions Boudet, Molitor et Carra Saint-Cyr, et il les dirigea sur le Rhin ainsi que la division Legrand, qui se trouvait au camp de Boulogne. De ces quatre divisions auxquelles dut être ajoutée une division de cavalerie légère, il fit former une armée d'observation qui devint plus tard le 4[e] corps de la Grande-Armée d'Allemagne et qui devait comprendre environ 40,000 hommes d'infanterie, 2,500 chevaux et 72 bouches à feu. Le commandement en fut donné au maréchal Masséna. C'est la cavalerie de cette armée que Marulaz fut d'abord chargé d'organiser et dont il reçut ensuite le commandement; elle se composait des 3[e], 14[e], 19[e] et 23[e] régiments de chasseurs. Marulaz avait l'ordre de se rendre en toute diligence à Ulm, où se trouvait le quartier général de Masséna et où il arriva le 8 avril; sa division fut réunie le 11 à Mindelheim.

Cette campagne, qui devait être si brillante, commençait sous

1. *Mémoires de Masséna.*

d'assez mauvais auspices; l'Empereur n'était pas encore arrivé à l'armée ; le major général lui-même n'arriva à Donauwerth que le 13 avril, jusque-là il avait expédié les ordres depuis Strasbourg et ces ordres étaient de nature à inquiéter deux hommes de guerre aussi expérimentés que l'étaient Masséna et Davout. Ils ne tendaient à rien moins qu'à partager en deux la Grande-Armée, en concentrant les troupes du maréchal Davout autour de Ratisbonne et celles de Masséna aux environs d'Augsbourg, y compris le corps d'Oudinot, les Bavarois commandés par Lefèvre et les Wurtembergeois sous les ordres de Vandamme.

Cependant l'armée autrichienne avait franchi l'Inn le 12 avril pour pénétrer en Bavière; la situation devenait menaçante, lorsqu'heureusement l'Empereur arriva à Donauwerth le 17 avril. Il espérait trouver l'armée en train de se concentrer sur ce point, mais, par suite des ordres de Berthier, cette concentration n'était plus possible et Napoléon dut immédiatement prendre des dispositions qui eurent d'ailleurs le succès le plus complet. On sait que son plan de campagne consistait à amener le corps de Davout par une marche de flanc sur la Laber, où il devait se réunir aux troupes bavaroises et wurtembergeoises, tandis que les troupes d'Oudinot et de Masséna se porteraient sur Landshut, puis il devait se jeter sur le centre de l'armée autrichienne, de manière à la couper en deux pour écraser ensuite séparément les deux tronçons. Ce plan aboutit à la campagne dite *des Cinq-Jours,* marquée le 19 avril par la bataille de Tengen ou Thann, le 20 par celle d'Abensberg, le 21 par les combats de Landshut et de Leüchling, le 22 par la bataille d'Eckmühl, le 23 par la prise de Ratisbonne. La cavalerie de Marulaz, comme d'ailleurs tout le corps de Masséna, ne prit qu'une part indirecte à cette première partie de la campagne. La division Marulaz fut établie au début sur le cours supérieur du Lech; le 3e chasseurs posté à Schongau était particulièrement chargé d'observer les communications avec le Tyrol; le reste de la division était plus proche d'Augsbourg, et le quartier général occupait Landsberg. Une reconnaissance du 3e chasseurs rapporta le 14 avril la première nouvelle de l'insurrection du Tyrol, dont les populations s'étaient soulevées au reçu d'une proclamation de l'archiduc Charles. Les Tyroliens s'étaient

organisés en compagnies de chasseurs, et l'une d'elles, celle du village d'Achau, commandée par un chef de partisans nommé Strélin, s'était portée sur la petite ville de Füssen où elle s'était emparée des armes conservées en magasins. La reconnaissance du 3e chasseurs ayant voulu pénétrer en ville fut reçue à coups de fusil. Les 14e et 19e chasseurs rejoignirent le 3e, et les reconnaissances poussées le 15 avril confirmèrent les nouvelles de l'insurrection du Tyrol. Les troupes françaises et bavaroises traversant ce pays avaient été cernées, les Français étaient parvenus à gagner Trente, les Bavarois avaient été massacrés ou faits prisonniers. La reconnaissance du 3e chasseurs se heurta dans un défilé à une centaine de paysans armés qui lui tuèrent plusieurs chevaux. Le général Marulaz était venu s'établir à Schongau pour y couvrir la droite de l'armée et observer le Tyrol. Le 17 avril, les reconnaissances confirmèrent l'entrée des troupes autrichiennes dans le Tyrol. Un escadron de chevau-légers bavarois et deux compagnies de chasseurs arrivèrent à Schongau : c'étaient les débris des troupes bavaroises détruites par les insurgés ; partout les populations couraient aux armes appelées par le tocsin. Le général Marulaz fit venir à lui le 3e chasseurs et ne laissa sur la rive droite du Lech que quelques postes d'observation.

Rappelé par Masséna, Marulaz revint à Augsbourg où il arriva le 18 à neuf heures du soir. Après une courte halte, il mit sa division en marche et bivouaqua le lendemain 19 autour de Pfaffenhoffen ; il y fut rejoint par le 23e chasseurs et par les chevau-légers hessois qui passèrent sous son commandement. L'Empereur avait ordonné à Masséna de s'emparer du pont de Mosbourg sur l'Iser, afin de faciliter les opérations du centre sur Landshut où l'ennemi ne manquerait pas de vouloir défendre le passage de la rivière. Les troupes placées sous les ordres de Masséna marchaient en plusieurs colonnes ; Marulaz, avec sa cavalerie légère, précédait la colonne du milieu dans laquelle se trouvaient les cuirassiers Espagne et deux divisions d'infanterie. Mais au reçu des nouvelles instructions de l'Empereur, Masséna lui prescrivit de marcher sur Freising et Mosbourg ; il était suivi de près par la division Claparède. Le général autrichien Hiller, qui occupait Landshut, avait détaché quatre escadrons et un bataillon sous les ordres du général

Nordmann pour éclairer la route de Mosbourg et garder le pont. Le 21 au matin, l'adjudant commandant Ransonnet, chef d'état-major de la division Marulaz, entra au galop dans Mosbourg à la tête de la compagnie d'élite du 23ᵉ chasseurs qui formait l'avant-garde, refoula les avant-postes ennemis et se porta rapidement sur le pont de l'Iser suivi par le reste du régiment. Les Autrichiens étaient en bataille sur la rive droite et avaient allumé de grands feux de paille sur le pont à l'effet de le brûler. Ransonnet fait mettre pied à terre à la moitié de sa compagnie, place l'autre moitié en tirailleurs et s'élance au pas de course sur le pont pour jeter à l'eau la paille enflammée. En moins d'un quart d'heure les dégâts du pont sont complètement réparés malgré le feu de l'ennemi ; le 23ᵉ chasseurs rejoint sa compagnie d'élite en traversant le pont au galop et, suivi du reste de la division, il charge les Autrichiens auxquels il enlève 50 hussards montés et plus de 100 hommes d'infanterie. Marulaz poursuit vivement les débris de ce détachement jusqu'au village d'Altdorf, à un quart de lieue de Landshut ; il y est arrêté par une vive fusillade et reconnaît, sur les hauteurs près de Landshut, un camp considérable. Il se trouvait alors dans un défilé très resserré ; sur sa droite étaient des collines couvertes de bois occupées par l'ennemi, sur sa gauche coulait l'Iser. Marulaz, jugeant prudent de s'arrêter, prit position et invita le général Coëhorn, qui suivait de près au pas de course la cavalerie légère avec sa brigade, première de la division Claparède, à le rejoindre au plus vite. Le reste de cette division n'était plus qu'à deux kilomètres de Landshut. Un aide de camp de Masséna, le brillant Sainte-Croix, qui marchait avec Marulaz, courut vers Claparède pour le supplier d'accélérer son mouvement. Mais ce général, ne croyant pas pouvoir exécuter une manœuvre aussi importante sans un ordre formel de Masséna, prescrivit à Coëhorn de s'arrêter.

A ce moment, l'avant-garde de Marulaz le prévenait qu'un corps nombreux de troupes françaises se montrait sur la rive gauche de l'Iser pour attaquer Landshut, et bientôt après le canon se fit entendre. Si alors une partie du corps de Masséna se fût jetée dans la ville de Landshut où quelques bataillons autrichiens avaient pu seuls pénétrer en franchissant le pont et où régnait une effroyable

confusion, le corps de Hiller, pressé sur les deux rives de l'Iser par Napoléon et Masséna, eût été entièrement détruit. Aussi on peut se figurer facilement l'impatience de Marulaz et de Sainte-Croix, obligés de rester spectateurs impuissants d'un combat dans lequel ils auraient pu jouer un rôle capital. Marulaz dut se borner à déployer en tirailleurs un bataillon que lui avait prêté Coëhorn, aussi impatient que lui à faire mettre pied à terre à une partie de sa cavalerie, et à envoyer en observation sur la rive gauche de l'Iser le régiment des dragons badois qui venait d'être mis sous ses ordres. Enfin Masséna arriva, retardé par la fatigue des troupes ; mais il était trop tard, le combat de Landshut, dans lequel les Autrichiens avaient perdu plus de 10,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, était terminé et le corps de Hiller battait en retraite sur la route de Neumarkt. Remarquons, en passant, que les choses auraient tourné autrement si Masséna, au lieu de marcher avec ses deux dernières divisions, avait suivi de près sa cavalerie légère et s'était trouvé à côté de Claparède. Sans vouloir critiquer les opérations d'un homme de guerre de cette valeur, on a lieu de s'étonner d'une façon d'agir si contraire à son activité habituelle et si en désaccord avec les vrais principes de la guerre.

Quoi qu'il en soit, le maréchal Bessières fut chargé par l'Empereur de poursuivre le corps de Hiller avec la cavalerie légère de Marulaz, la brigade Jacquinot (1er et 2e chasseurs), la division bavaroise de Wrède et la division Molitor. Ces troupes se mirent en route le 22 avril au matin au moment où allait se livrer la bataille d'Eckmühl. Marulaz, qui marchait en tête, s'apercevant que l'ennemi quittait Vilsbibourg en désordre, se porta sur cette ville au galop, chargea vigoureusement l'arrière-garde, éteignit le feu mis au pont sur la Vils, passa la rivière avec quelques escadrons et s'empara de 400 voitures de bagages attelées, d'un équipage de pont et de deux pièces de canon. La division continua sa poursuite, ayant en tête les chevau-légers hessois et le 1er escadron du 19e chasseurs ; elle fit encore de nombreux prisonniers et chassa les Autrichiens de Neumarkt où les Bavarois entrèrent peu d'instants après. Marulaz, apprenant que l'ennemi en se repliant avait pris position à Fischen, à une demi-lieue au delà de Neumarkt, essaya de le charger avec les deux régiments qu'il avait sous la main,

mais il trouva au sortir du défilé plusieurs lignes d'infanterie qui, croisant leurs feux sur sa cavalerie, l'obligèrent à rétrograder. M. de Münchingen, major commandant le régiment des chevau-légers hessois, fut assez grièvement blessé dans cette affaire où l'escadron du 19ᵉ chasseurs se conduisit avec beaucoup de valeur.

Pendant ce temps, le 23ᵉ chasseurs était à la poursuite de trois bataillons autrichiens qui s'étaient jetés dans les bois et tâchaient de gagner la route de Braunau. Mais dans ce pays couvert la cavalerie ne pouvait entamer une colonne d'infanterie, on se contenta donc de harceler continuellement ces trois bataillons et de leur faire 300 prisonniers. La division Marulaz resta une partie de la nuit à cheval dans un défilé étroit et profond. La journée du 23 se passa en reconnaissances, ayant pour objet de connaître la répartition des forces de l'ennemi. Le 3ᵉ chasseurs fut vivement attaqué par deux régiments de hussards, que vinrent soutenir quatre bataillons sortis en toute hâte d'Ortingen ; il essuya une décharge qui lui mit 80 hommes hors de combat. Marulaz accourut avec le 19ᵉ chasseurs pour dégager le 3ᵉ, reconnut que les forces de l'ennemi étaient infiniment supérieures aux siennes et ordonna la retraite qui ne se fit pas sans difficulté, l'ennemi le suivant de près dans le défilé à la tête duquel les Autrichiens furent arrêtés par un bataillon bavarois qui montra beaucoup de fermeté, mais faillit être complètement détruit. Cependant Hiller, voyant la division de Wrède isolée, espéra pouvoir l'écraser avant que Molitor pût venir à son secours ; il forma sur trois colonnes suivies d'une réserve les 30,000 à 35,000 hommes dont il disposait encore et vint, par une marche de nuit, tomber sur la division de Wrède qu'il attaqua dans la matinée du 24 avril. De Wrède, à bout de résistance, allait succomber lorsque Molitor accourut à son secours. Le 2ᵉ et le 16ᵉ de ligne donnèrent si vigoureusement que les Autrichiens plièrent sous le choc et laissèrent les Bavarois repasser le défilé. Une fois le défilé dégagé, après ce combat opiniâtre qui dura plus de quatre heures, le maréchal Bessières ordonna la retraite que Marulaz fut chargé de couvrir avec sa cavalerie légère. De son côté Hiller, apprenant le même jour la défaite de l'archiduc Charles à Eckmühl, battit en retraite sur Vienne.

Pendant toutes ces opérations, Masséna avait marché sur Passau

où il fit son entrée le 26 avril et où il se prépara à franchir l'Inn pour marcher sur Schaerding. Marulaz le rejoignit à huit kilomètres en deçà de Lintz où il réunit sous son commandement sept régiments de cavalerie, savoir : les 3e, 14e, 19e et 23e chasseurs, les chevau-légers hessois, les dragons badois et wurtembergeois. C'est à la tête de cette avant-garde imposante qu'il se porta le 1er mai de Schaerding sur Lintz ; le temps était affreux et les chemins détestables. Le 2 mai, il rencontra les avant-postes ennemis en sortant de Ried et les fit charger par le 3e chasseurs en colonne par peloton. L'ennemi fut culbuté, chassé de toutes ses positions et poursuivi jusqu'à Neumarkt où il se retira derrière la petite rivière d'Ache dont le pont avait été coupé. Marulaz poussa ensuite sur Efferding et bivouaqua en arrière de cette ville. Le 3, après avoir fait charger par le 14e chasseurs deux bataillons, il fut arrêté par le feu de ces deux bataillons et obligé d'attendre l'infanterie. Celle-ci, délogeant l'ennemi de ses positions, pénétra dans le faubourg de Lintz où Marulaz la suivit immédiatement ; il déboucha de cette ville avec la plus grande célérité pour se porter au point d'intersection des routes de Weils et d'Ens. Là l'ennemi, embusqué dans le bois, dirigea un feu violent sur les pelotons d'avant-garde ; Marulaz fut forcé de déployer sa colonne ; les régiments français 3e, 14e et 19e chasseurs se formèrent par échelons à droite et à gauche de la route, tandis que les régiments wurtembergeois, badois et hessois s'établirent sur une ligne pour soutenir les chasseurs. L'ennemi occupait le village de Kleinmünchen sur la rive gauche de la Traun et la position inexpugnable d'Ebersberg sur la rive droite. La division Claparède, ayant pour avant-garde une compagnie du 14e et une du 19e chasseurs, attaqua Kleinmünchen ; tout à coup une colonne d'infanterie et de cavalerie apparut sur la droite prenant la direction d'Ebersberg. Marulaz détacha de ce côté l'adjudant commandant Trinquelaye pour observer cette colonne avec le 3e et le 14e chasseurs, et marcha de même avec le 19e pour appuyer la division Claparède. Il fit sonner la charge et entra en colonne dans le village de Kleinmünchen, malgré un feu très vif. Il ne put se déployer au milieu des maisons et des jardins, et il se précipita jusqu'à la tête du pont d'Ebersberg où il coupa une partie de l'infanterie ennemie qui fut faite prisonnière.

En même temps que Marulaz refoulait les Autrichiens sur le pont d'Ebersberg, la division Lasalle, formant l'avant-garde du maréchal Bessières, était assez vivement ramenée par les chevau-légers autrichiens. L'arrivée de la brigade Coëhorn détermina l'occupation de Kleinmünchen et la retraite des Autrichiens sur la rive droite de la Traun. Entraînés par ce premier succès, Coëhorn et le général Claparède avec le reste de sa division franchirent le pont et se jetèrent audacieusement dans Ebersberg. Marulaz profita d'un ralentissement dans le feu de l'ennemi pour faire passer avec eux la compagnie d'élite du 19ᵉ chasseurs, qui prit ainsi part au terrible et sanglant combat d'Ebersberg. La division Claparède, en face d'une position formidable et d'un ennemi nombreux, eut à soutenir une lutte opiniâtre ; elle tint bon cependant jusqu'à l'arrivée de la division Legrand qui, au milieu des maisons en flammes, gravit les pentes conduisant au château et finit par s'en emparer. Les Autrichiens, en se retirant, mirent le feu au pont et aux maisons contiguës ; il fallut, pour livrer passage à la cavalerie, abattre deux travées incendiées et les remplacer provisoirement par des madriers et des poutrelles. Aussitôt que le passage de la cavalerie, retardé par cet incident, fut possible, Marulaz franchit le pont avec sa cavalerie légère, traversa la ville et prit position à Asten, à moitié chemin d'Ens. Le combat d'Ebersberg avait coûté aux Autrichiens 4,513 hommes ; les divisions Legrand et Claparède en perdirent 2,800, dont les trois quarts appartenaient à la division Claparède. L'aspect du champ de bataille, l'odeur des cadavres consumés par l'incendie de la ville firent horreur à Napoléon lui-même lorsqu'il y pénétra le lendemain.

Ce même jour, 4 mai, la division de cavalerie légère marcha sur Ens, où le général arriva de grand matin ayant pris la tête de la colonne avec ses éclaireurs. Le pont était brûlé et l'on fut obligé de bivouaquer en arrière de la ville, où l'on resta pendant les journées des 5 et 6 mai. L'Empereur y passa en revue le 14ᵉ chasseurs, les dragons badois et les chevau-légers de Wurtemberg. Suivant son habitude, il distribua à ces troupes les récompenses méritées depuis le commencement de la campagne. La rivière d'Ens fut traversée le 7 mai ; Marulaz fut chargé d'éclairer les mouvements de l'ennemi sur la rive gauche du Danube. Le corps de Masséna

resta à Moelk jusqu'au 10 pour observer les débouchés de la Bohême ; il fut ensuite appelé à Vienne où il arriva le 10 mai à trois heures de l'après-midi. Le corps de Lannes occupait les faubourgs, mais la ville se défendait encore. Afin de compléter l'investissement, Masséna reçut l'ordre d'occuper les deux faubourgs les plus rapprochés du Danube sur la rive droite. En conséquence, le 11 à six heures du matin, le général Marulaz vint s'établir à Simmering, d'où il dirigea de nombreuses reconnaissances sur les routes de Presbourg et de Brück, ainsi que sur les rives du Danube. Ces reconnaissances trouvèrent à Ebersdorf un matériel considérable comprenant entre autres objets 4 pièces de canon, 2 obusiers, 45 caissons et 100 quintaux de poudre en magasin. La division reçut ensuite l'ordre de se porter sur la route de Presbourg, à hauteur de Schwechat, et l'Empereur en personne prescrivit au général Marulaz de s'emparer des bateaux situés sur la rive droite du Danube. L'ennemi, embusqué dans la promenade du Prater, fit feu pour s'opposer à cette entreprise ; la compagnie d'élite du 19e chasseurs mit pied à terre pour répondre à ce feu avec ses carabines. On put ainsi s'emparer de quelques bateaux, assez endommagés pour la plupart. Ces bateaux et ceux que la cavalerie de Marulaz ramena pendant la nuit servirent cependant à établir un pont à la hauteur de Simmering, pour traverser le Prater. Marulaz pénétra ainsi dans le faubourg de Leopoldstadt avec le 14e chasseurs, suivi par la division Boudet. Après un échange de quelques coups de canon, la place arbora le drapeau blanc. Des négociations étaient engagées à Schœnbrunn depuis le matin ; la capitulation fut ratifiée dans la nuit du 12 au 13, et les troupes du maréchal Lannes entrèrent immédiatement en ville. Quant au corps de Masséna, il resta cantonné dans les faubourgs et fut chargé de tout préparer pour la construction d'un pont sur le Danube au-dessous de Vienne. En conséquence, Marulaz dut éclairer la route de Presbourg aussi loin que possible et rassembler toutes les barques qu'il pourrait trouver. Il n'en ramena que 22, presque toutes de trop faible dimension, recueillies à Fischament. Cependant, grâce à l'activité et à l'énergie du colonel Aubry, chef d'état-major de l'artillerie du 4e corps, secondé par les mouvements de la cavalerie légère, le pont aurait été construit en quatre jours dans

toutes les conditions de solidité désirables si l'Empereur n'avait eu, contrairement à toutes les habitudes du service, l'idée de confier la haute direction des travaux au général Bertrand, commandant en chef le génie de l'armée. Deux ponts furent construits, l'un d'une longueur de 774 mètres sur le grand bras du Danube avec les bateaux du pays, l'autre sur chevalets pour franchir le petit bras qui coupe en deux l'île Lobau.

Le 20 avril, à trois heures de l'après-midi, l'aide de camp Sainte-Croix fut jeté avec 200 voltigeurs sur la rive gauche, pour favoriser la construction du troisième pont destiné au passage du bras mort du fleuve entre l'île Lobau et la rive gauche. On disposait pour cela des 15 pontons de l'équipage pris à Landshut par la cavalerie de Marulaz le 22 avril. Ces 15 pontons ne suffisant pas, on continua le pont avec des chevalets et, ceux-ci venant encore à manquer, il fallut y suppléer par des troncs d'arbres qu'on recouvrit de poutrelles. Par suite de divers incidents le pont ne fut terminé que vers six heures; la division Molitor passa alors sur la rive gauche avec quelques pièces d'artillerie traînées à bras. La cavalerie légère de Lasalle suivit ce mouvement et s'établit derrière un fossé qui s'étendait entre le village d'Aspern à gauche et celui d'Essling à droite. La division Marulaz venait derrière celle de Lasalle, mais à peine le premier escadron du 3e régiment de chasseurs était-il passé que le pont se rompit pour la première fois. Cet escadron bivouaqua sur la rive gauche; Marulaz, avec le reste du régiment, resta la nuit dans l'île Lobau, et les autres régiments de la division demeurèrent sur la rive droite. Le passage des troupes ne put être repris qu'à trois heures du matin et la division Marulaz, c'est-à-dire les 14e, 19e et 23e chasseurs avec les deux régiments allemands, fut réunie seulement à deux heures de l'après-midi. Le 3e chasseurs, précédant la division Molitor, marcha le 21 au matin sur Aspern et Essling qui furent occupés sans coup férir. Ces deux villages, distants l'un de l'autre de 1,500 mètres, furent dans les journées du 21 et du 22 avril comme deux formidables bastions sur lesquels s'appuyèrent les deux extrémités de la ligne française. Masséna fut chargé de défendre, le 21, Aspern avec les divisions Molitor et Legrand, celle-ci en seconde ligne. Lannes, dont les troupes n'avaient pas encore passé,

reçut la mission de défendre Essling avec la division Boudet et de tenir la plaine entre les deux villages avec la cavalerie légère de Lasalle et les cuirassiers Espagne, ceux-ci en seconde ligne. La cavalerie de Marulaz, en débouchant, vint se placer à gauche de la division Molitor et du village d'Aspern, où elle fut immédiatement engagée avec l'avant-garde autrichienne du général Colloredo.

La lutte prenait une tournure favorable, lorsqu'on apprit que le grand pont sur le Danube venait d'être rompu par des moulins flottants lâchés à la dérive, en sorte que les corps de Lannes et de Davout avec deux divisions de cuirassiers et les parcs d'artillerie étaient retenus sur la rive droite du Danube. La bataille se réduisait donc à ceci : faire face à 80,000 Autrichiens avec 24,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie, privés de munitions et acculés à un fleuve qu'il était impossible de franchir. L'énergie de Lannes et de Masséna, admirablement secondés par leurs troupes, fut à hauteur de la situation. Nous n'avons pas à parler ici de la lutte opiniâtre engagée dans Aspern et dans Essling, lutte à la suite de laquelle Essling resta tout entier au pouvoir des Français, tandis que les deux partis se partageaient Aspern en flammes. Quant à la cavalerie, elle fut ce jour-là sublime de dévouement ; Marulaz, pour sa part, avait déjà exécuté à la tête de ses six régiments des charges réitérées sur les carrés autrichiens postés en avant d'Aspern et, sans pouvoir faire reculer ces carrés protégés par les feux croisés d'une nombreuse artillerie, il avait du moins maintenu sa position et conservé le terrain conquis. Vers les cinq heures du soir, le corps du prince de Hohenzollern, précédé d'une nombreuse artillerie, s'avançait contre Aspern sur deux lignes. Cette nouvelle attaque mettant les divisions Legrand et Molitor dans le plus grand péril, Bessières ordonna au général Marulaz de charger sur la cavalerie autrichienne. La charge, entamée par le 23e chasseurs, fut exécutée avec une telle vigueur que l'artillerie autrichienne s'enfuit dans le plus grand désordre et que la cavalerie qui flanquait les colonnes d'attaque fut culbutée. Marulaz se jette alors sur l'infanterie, sabre plusieurs carrés et somme les autres de se rendre, mais les régiments de Zach, Colloredo, Zettwitz et Froon, un bataillon de Stein et deux de l'ar-

chiduc répondent à cette sommation par un feu meurtrier et notre cavalerie est forcée de reculer. Le général Marulaz avait déjà eu un cheval tué sous lui dans les premières charges et, après avoir pénétré dans un bataillon carré, il venait de tomber sous un second cheval tué de même au moment où commençait le mouvement de retraite. D'une voix retentissante il invoque le secours de ses chasseurs, la division se rallie, se porte de nouveau sur l'ennemi et dégage le général à qui M. Carron, lieutenant au 14ᵉ chasseurs, offre généreusement son cheval. Marulaz remonté reprend le commandement de sa cavalerie et, comme en ce moment celle-ci était coupée par l'ennemi, il s'ouvre lui-même le chemin à la tête de sa division, le sabre à la main, tue deux dragons autrichiens, en blesse un troisième et en renverse un quatrième. Son chapeau haché de coups de sabre resta sur le champ de bataille. La division avait subi dans cette charge des pertes considérables, et Marulaz avait vu tomber à ses côtés, mortellement frappé, son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Bausonnet, dont le zèle, l'activité, l'intelligence et le courage lui avaient été d'un si grand secours depuis le commencement de la campagne, notamment à Mosbourg, pendant le combat de Landshut.

Pendant ce temps, la cavalerie légère de Lasalle et les cuirassiers d'Espagne multipliaient les charges sur le centre des Autrichiens et, se sacrifiant pour le salut de l'armée, subissaient des pertes énormes. En vain le maréchal Lannes, sous les ordres de qui Bessières avait été placé avec sa cavalerie, ordonne à celle-ci de charger à fond ; la vigueur de ces charges ne parvient pas à faire reculer les masses autrichiennes formées sur plusieurs lignes profondes. La journée était déjà avancée lorsque le général Espagne après avoir enlevé l'artillerie ennemie, enfoncé plusieurs carrés et percé la première ligne des Autrichiens, fut ramené par une nombreuse cavalerie. Lasalle vole au secours des cuirassiers et, à la tête du 16ᵉ chasseurs, culbute les cavaliers acharnés à leur poursuite ; mais, dans la mêlée, Espagne, le plus estimé de nos généraux de grosse cavalerie, est tué par un biscaïen. Bessières lui-même, enveloppé par les ulans, après avoir fait feu de ses deux pistolets et mis le sabre à la main pour se défendre, était sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, lorsqu'il est dégagé par

les chasseurs de Lasalle. Cuirassiers, chasseurs et hussards luttant avec acharnement, parviennent à retarder la marche des Autrichiens, mais ils sont épuisés de fatigue et réduits des deux tiers de leur effectif. La brigade des cuirassiers Saint-Germain, première de la division Nansouty (2e et 9e régiments), ayant pu traverser le Danube, vient relever la division Espagne et concourir aux charges de Marulaz. L'archiduc Charles, espérant bien avoir raison le lendemain de l'armée française, suspendit son attaque, et la nuit mit fin à la bataille. La division Marulaz vint bivouaquer près du bois qui couvrait la tête de pont.

Le lendemain matin au point du jour, les troupes situées sur la rive gauche du Danube avaient été augmentées du corps du maréchal Lannes, d'une seconde brigade de cuirassiers et d'une faible division d'infanterie appartenant au corps de Davout. Napoléon disposait de 60,000 hommes et 144 pièces de canon ; la bataille commença aux premières lueurs du jour ; elle fut menée vigoureusement par le maréchal Lannes et par Bessières chargés de l'attaque principale. Tout semblait promettre une brillante victoire, et déjà la cavalerie légère de Lasalle avait poussé une pointe audacieuse jusqu'à Breitenlee, lorsque tout à coup les deux maréchaux reçoivent l'ordre de s'arrêter ; le pont était définitivement rompu et il fallait battre en retraite sous le feu croisé de 300 pièces de canon. On sait avec quelle énergie Lannes se maintint en face des Autrichiens et comment il trouva une mort glorieuse en leur opposant une résistance invincible. Les cuirassiers avaient déjà exécuté plusieurs charges, lorsque Marulaz reçut du maréchal Bessières l'ordre de porter sa division à hauteur de celle de Lasalle. Les deux divisions réunies chargèrent audacieusement à plusieurs reprises l'infanterie ennemie dont la première ligne fut enfoncée; mais on trouva la seconde ligne retranchée sur un espèce de mamelon et soutenue par une nombreuse cavalerie en échelons. Il fallut se replier, mais pour revenir à la charge par trois reprises différentes. Ces mouvements rapides et audacieux arrêtèrent la marche des Autrichiens pendant plus de trois heures; mais vers les onze heures du matin, le feu de l'artillerie devint si vif que les deux divisions de cavalerie furent obligées de se replier. Marulaz vint reprendre sa position au-dessus du village d'Aspern ; à

peine y était-il arrivé qu'il reçut l'ordre de se porter sur Essling, menacé par l'attaque furieuse du corps de Rosenberg. La canonnade et la fusillade continuèrent jusqu'à la nuit ; Masséna, investi du commandement supérieur, ne fit commencer la retraite que vers minuit par la garde impériale suivie des cuirassiers. La division Marulaz restée auprès d'Essling fut exposée à un feu épouvantable d'artillerie et de mousqueterie ; le général fut blessé d'une balle à la cuisse ; malgré la douleur qu'il ressentait, il continua à commander sa division ; celle-ci fut bientôt obligée de se retirer en arrière du fossé qui s'étendait d'Aspern à Essling, mais ce mouvement rétrograde ne la mit point à l'abri du feu qui lui causa une perte considérable en hommes et en chevaux. Enfin, vers cinq heures du soir, elle vint se mettre en bataille près du bois où elle avait bivouaqué la nuit précédente et, pendant la nuit, elle repassa le pont pour aller s'installer dans l'île Lobau. Dans cette terrible bataille, tous les chefs de corps de la division Marulaz, Charpentier du 3e chasseurs, Lyon du 14e, Leduc du 19e, Lambert du 23e, Hemrod des dragons légers de Bade, de Münchingen des chevau-légers hessois, ainsi que le général et ses aides de camp et presque tous les officiers supérieurs, avaient eu plusieurs chevaux tués sous eux. La plupart de ces officiers étaient blessés.

Le général Marulaz ne paraît pas avoir été arrêté par sa blessure ; il resta avec sa division dans l'île Lobau pendant les journées du 24 et du 25, et repassa sur la rive droite du Danube le 25 à quatre heures de l'après-midi. Il avait laissé le 23e chasseurs dans l'île Lobau pour faire le service du corps de Masséna. Sa division fit dès lors partie de la réserve de cavalerie avec celles de Montbrun et de Lasalle, et il passa sous les ordres du maréchal Davout chargé du commandement de toutes les troupes situées sur la rive droite du Danube. Il fut bientôt détaché vers la Raabnitz et occupa Linden le 13 juin après un combat assez vif. Un détachement de 25 chevaux du 3e chasseurs se trouvait dans cette ville depuis le 11 ; il y fut attaqué par des forces supérieures et l'officier qui le commandait se fit jour au milieu d'un escadron ennemi dont il tua de sa main le capitaine. Le général Marulaz prit alors ses dispositions pour s'emparer de Linden ; il reçut l'ordre, le 14 juin à quatre heures du soir, de rejoindre l'armée d'Italie qui, ce jour-là même,

venait de gagner la bataille de Raab. Il s'apprêtait à traverser la rivière du même nom, rivière peu large mais coulant au milieu des marais, très profonde et nulle part guéable. Le général Lasalle, avec qui il devait rester en communication tout en rejoignant l'armée d'Italie, se rendit à ses observations sur la difficulté du passage et il s'était résolu à attendre le rétablissement de plusieurs ponts avant de se mettre en mouvement lorsqu'il reçut du maréchal Davout l'ordre impératif de faire coûte que coûte sa jonction avec l'armée d'Italie; le soir même du 15 juin, il était de sa personne auprès du prince Eugène qui se trouvait encore devant Raab. Dès lors et pendant quelque temps ses mouvements furent liés à ceux de l'armée d'Italie dont les communications avec la Grande-Armée étaient entretenues par les trois divisions de cavalerie légère Marulaz, Montbrun et Lasalle.

Cependant le général commençait à être inquiet sur le compte d'un escadron du 3e chasseurs qu'il avait laissé à Linden.

Le 16, à neuf heures du soir, le maréchal des logis qui avait été chargé de porter l'ordre de le rejoindre, revint auprès du général; il lui rendit compte qu'une colonne ennemie forte d'environ 5,000 hommes et 2,500 chevaux avec 6 pièces d'artillerie, paraissant venir de Raab, se dirigeait sur le lac de Neusiedl. Ce maréchal des logis, qui faisait route avec l'escadron du 3e chasseurs lorsqu'on aperçut cette troupe, fut chargé d'aller la reconnaître avec deux chasseurs dans la persuasion qu'elle était française; ces trois hommes s'approchèrent de si près qu'ils furent à l'instant entourés et sommés de se rendre, mais ils parvinrent à s'échapper, reçurent en fuyant une décharge de coups de fusil qui ne les atteignit point et se cachèrent dans un bois d'où ils purent suivre les mouvements de l'ennemi. Ils virent l'escadron du 3e chasseurs tirailler quelque temps avec lui et se retirer sans être inquiété. Le maréchal des logis, qui se trouvait très près des vedettes ennemies, saisit le moment où un sous-officier venait les relever pour le faire prisonnier. Le général Marulaz envoya ce sous-officier au vice-roi d'Italie en lui rendant compte de ce qui s'était passé.

L'intention du prince Eugène était de faire poursuivre le détachement qui avait été ainsi reconnu, et il prescrivit au général Marulaz de le harceler dans sa marche en le sommant de se rendre.

Malheureusement on avait été longtemps avant de trouver le prince Eugène qui venait de transférer son quartier général. à Gony, et lorsque le général Marulaz reçut sa réponse, il était déjà bien tard pour retrouver les traces du détachement autrichien. Après plusieurs jours de marche forcée, Marulaz finit par apprendre que ce détachement faisait partie du corps d'armée de Chasteler chassé du Tyrol, qu'il avait passé la Szala à Hidvig et qu'il se dirigeait sur Pesth. Les hommes et les chevaux de la division Marulaz étaient extrêmement fatigués, les chemins très mauvais, le temps détestable; Marulaz jugea qu'il serait imprudent de s'engager dans des défilés où, en cas d'attaque, il ne pourrait pas se déployer ayant sur sa gauche une rivière qui coulait dans des marais et sur sa droite des montagnes boisées. D'ailleurs, malgré la rapidité de sa marche, l'ennemi avait encore deux journées d'avance sur lui; il craignait, de plus, d'avoir sur ses derrières les débris du corps de Chasteler détruit par Macdonald. Enfin, il se trouvait éloigné de plus de 30 lieues de l'armée d'Italie, sans infanterie et sans artillerie; il se décida donc, le 19 à neuf heures du soir, à arrêter son mouvement.

Il serait fastidieux de suivre le général Marulaz dans tous les mouvements qu'il exécuta jusqu'à la bataille de Wagram, et dont je n'ai parlé que pour donner une idée du rôle actif et fatigant qu'il remplit pendant cette période de la campagne. Je rappellerai seulement que le 21 juin, d'après l'ordre du prince Eugène, sa division marcha sur Vesprim, afin de faire accélérer la rentrée des réquisitions dont cet arrondissement avait été frappé. Elle y arriva le 22 vers six heures du matin et prit position autour de la ville : le 14e chasseurs en avant d'un des faubourgs, le 3e et le 19e en avant d'un second faubourg, les Badois et les Hessois en avant d'un troisième et d'un quatrième, les grand'gardes communiquant de l'un à l'autre par leurs vedettes qui formaient l'enceinte de la ville, de manière à ce que rien ne pouvait y entrer ni en sortir sans être aperçu. Un piquet de 25 chevaux seulement était posté sur la place, vis-à-vis le palais de l'évêque. Les habitants s'empressèrent de fournir les vivres et les fourrages demandés, et le magistrat donna des ordres pour la confection de 40,000 rations de pain.

La division Marulaz ne tarda pas, sur l'ordre du maréchal Davout, à se rapprocher d'Ebersdorf, point sur lequel convergeaient toutes les troupes destinées à passer dans l'île Lobau. Le 4 juillet, elle vint bivouaquer dans cette île et fut rejointe par le 23e chasseurs qui était détaché depuis la bataille d'Essling. Le 5 juillet, à quatre heures du matin, la division fut mise en mouvement avec ordre de suivre la cavalerie légère de Lasalle. Après avoir franchi le dernier bras du Danube, elle marcha sur la droite de la petite ville d'Euzersdorf où elle se mit en bataille; elle eut à essuyer une canonnade assez vive et une fusillade venant de la ville où l'ennemi était retranché. Le général Marulaz, laissant en face d'Enzersdorf un escadron du 19e chasseurs pour soutenir deux régiments d'infanterie qui attaquaient une des portes de la ville, se porta rapidement en avant. Ce mouvement hardi eut pour conséquence la capture de tous les défenseurs d'Enzersdorf au nombre de 1,200 à 1,500. La division réunie à celle de Lasalle marcha alors sur Butzendorf, mais ce village était occupé par l'infanterie ennemie et les deux divisions, ne pouvant pénétrer dans le village, furent exposées à une forte canonnade. Le colonel Leduc du 19e chasseurs fut tué. Les divisions Lasalle et Marulaz furent ensuite chargées de couvrir le 4e corps qui formait l'extrême gauche de l'armée; elles exécutèrent plusieurs charges qui précipitèrent la retraite de l'ennemi. Le chef d'escadron Latour-Foissac, commandant le 14e chasseurs, balaya les bords du Danube avec les régiments badois et hessois.

La journée du 5 juillet n'avait eu d'autre résultat que le déploiement de l'armée sur la rive gauche du Danube; le 6, à la pointe du jour, le canon se fit entendre sur la droite de l'armée où le corps de Hohenzollern exécutait une attaque prématurée contre le corps du maréchal Davout. Marulaz se porta de ce côté avec sa cavalerie; bientôt l'action s'engagea avec vivacité et la canonnade devint meurtrière. Pendant ce temps, des forces considérables se glissaient entre la gauche des Français et le fleuve et cherchaient évidemment à couper les communications de l'aile gauche avec l'île Lobau. L'ennemi s'était déjà emparé du village d'Aspern et de plusieurs redoutes d'où il avait été chassé la veille. Sa nombreuse artillerie prenant nos troupes de flanc leur faisait beau-

coup de mal. La cavalerie légère dut faire demi-tour pour tenir tête aux ennemis qui se montraient déjà sur les derrières du 4e corps. La position devenait critique ; Marulaz réunit toute sa division, se plaça au centre et chargea avec une extrême vigueur sur l'artillerie ennemie qui, voyant ce mouvement, coupa les traits des attelages et s'enfuit. Les canonniers ennemis furent sabrés et Marulaz s'empara de 10 pièces de canon. S'apercevant alors qu'une très nombreuse cavalerie s'avançait sur lui, il rallia sa division et soutint bravement la charge. Le général Lasalle le fit appuyer par la brigade du général Bruyères (16e et 26e chasseurs). La première ligne des Autrichiens fut enfoncée, mais toute notre cavalerie légère [1] de gauche fut arrêtée par des forces trop considérables. Elle dut se contenter de flanquer le mouvement de retraite des divisions Molitor, Boudet et Legrand, mouvement nécessité par les progrès de l'ennemi le long du Danube.

Vers les deux heures de l'après-midi, le maréchal Davout ayant tourné l'aile gauche des Autrichiens et Macdonald marchant victorieusement sur le centre, le corps de Masséna put se reporter en avant. Marulaz, de concert avec le général Boudet, poursuivit l'ennemi qui se retirait à son tour et, marchant sur la même ligne que l'infanterie, il le débusqua du village de Kagaran. Les Autrichiens se formèrent alors en carrés entre ce village et celui de Léopoldau. Lasalle et Marulaz, furieux d'avoir été forcés de reculer pendant toute la matinée, se jetèrent avec une extrême vigueur sur ces carrés ; la division Marulaz culbuta le premier et en sabra l'infanterie. Le petit nombre d'hommes échappés aux coups de ses chasseurs fut fait prisonnier. Un second bataillon, beaucoup plus nombreux que le premier et soutenu par trois escadrons de hussards, fit meilleure contenance et résista tout d'abord aux efforts réunis des divisions Lasalle et Marulaz. Bientôt cependant les trois escadrons de hussards furent culbutés, sabrés et mis en dé-

1. Il y avait alors à l'armée : 1° la division de cavalerie légère de Montbrun : 5e et 7e hussards, 1er, 2e, 11e et 12e chasseurs; la brigade Colbert : 7e et 20e chasseurs, 9e hussards; la division Lasalle : 8e hussards, 16e, 24e et 26e chasseurs; la division Marulaz : 3e, 14e, 19e et 23e chasseurs, chevau-légers hessois et dragons légers badois; enfin la division Sahuc de l'armée d'Italie : 6e hussards, 8e, 9e et 25e chasseurs. Les divisions Lasalle et Marulaz se trouvaient à l'aile gauche de l'armée, la division Sahuc et la brigade Colbert au centre, la division Montbrun à la droite.



route ; c'est à ce moment que l'illustre Lasalle fut tué raide d'une balle au front. Marulaz prit alors le commandement des deux divisions et continua de poursuivre l'ennemi. Il était huit heures du soir lorsqu'il rencontra une division de ulans qui protégeait la retraite d'un corps de 7,000 à 8,000 hommes d'infanterie à Jedlesdorf et Strebersdorf. Le général Marulaz, voyant l'ennemi se préparer à le charger, résolut de le prévenir ; le 8e hussards formait alors tête de colonne ; c'était, on doit s'en souvenir, le régiment dans lequel Marulaz avait servi et qu'il avait même presque constamment commandé de 1792 à 1805 : « Hussards du 8e, s'écria-t-il, treize ans je vous ai commandés, mon nom vous est connu, voilà l'ennemi ; vous ne démentirez pas votre ancienne valeur ; chargeons, Marulaz est avec vous. » Électrisé par ces paroles, le 8e hussards s'élance aux cris de : « Vive l'Empereur ! vive Marulaz ! » Cet élan se communique aux 3e, 14e, 16e et 19e chasseurs ; l'ennemi ne peut soutenir l'impétuosité de la charge ; il est enfoncé de tous côtés ; le champ de bataille est, en un instant, jonché de morts et de blessés, et la cavalerie autrichienne fuit en désordre derrière son infanterie. Cependant Marulaz était renversé sous son cheval tué ; c'était, depuis le début de sa carrière, le 26e et ce devait être le dernier. Lui-même, blessé d'un coup de feu à la jambe, gisait à terre, lorsqu'il est aperçu par quelques-uns de ses soldats qui s'empressent de le relever. Il remonte alors sur un autre cheval et ramène sa cavalerie à une lieue en arrière du défilé où il avait poussé l'ennemi ; il était nuit noire ; sa blessure ne lui permettait plus de rester à cheval ; il souffrait beaucoup, le tibia était atteint ; il se fit mettre le premier appareil dans un champ et, transporté sur une mauvaise charrette, il se retira dans le village de Biedermannsdorf pour s'y faire soigner.

La carrière de Marulaz comme officier de cavalerie était terminée, ses fatigues et ses blessures ne lui permettaient pas de continuer cette vie active. Il fut cependant nommé général de division le 12 juillet et investi du commandement de l'ancienne division Lasalle, tout en conservant le commandement de la sienne ; mais il ne tarda pas à demander lui-même à être déchargé de ce double fardeau. Il fut appelé, par décision du 26 septembre, au commandement de la 6e division militaire à Besançon. Il y vécut

tranquille et entouré de l'estime générale jusqu'à la fin de l'Empire. L'histoire de sa vie pendant cette période de temps ne présente rien de particulier.

Lorsqu'à la fin de la campagne de 1813 les débris des armées impériales furent forcés d'évacuer l'Allemagne et de se replier sur la frontière du Rhin, on commença à songer aux suites d'une invasion possible et à s'occuper de mettre les places fortes en état de défense. La tâche était difficile, car rien n'avait été prévu pour le cas, qui allait se réaliser, où la guerre serait portée sur le territoire de la France. En ce qui concerne particulièrement Besançon, les fortifications avaient été tellement négligées qu'elles étaient à peine en état de résister à un coup de main ; les parapets étaient partout affaissés, les chemins couverts ruinés, les ponts-levis, les ponts dormants, les poternes étaient dégradés, les remparts même présentaient de longues brèches; les outils, les bois, les affûts de rechange manquaient complètement; il n'y avait pas de magasins à l'abri de la bombe. Ce fut seulement le 3 décembre 1813 que le ministre de la guerre fixa les approvisionnements que devaient recevoir les places de la 6e division militaire; Besançon figurait dans cette fixation pour 6,000 hommes et 400 chevaux pendant 60 jours, la citadelle pour 2,000 hommes pendant 120 jours. Mais ce n'était pas le tout que de fixer des chiffres, il fallait les réaliser, et cette réalisation souffrit les plus grandes difficultés par suite du mauvais vouloir des populations et de la faiblesse des autorités civiles. Il est presque inutile de rappeler qu'après les campagnes de 1812 et de 1813, le pays, épuisé par des appels incessants qui privaient les familles de leurs enfants, aspirait après la paix et mettait dans certains endroits peu d'enthousiasme à soutenir le Gouvernement dans sa résistance à l'invasion. Malgré tous les obstacles qu'il rencontra, Marulaz parvint cependant à faire entrer dans Besançon la presque totalité des approvisionnements nécessaires; le sel seul faillit faire défaut à la fin du blocus. Les hommes manquaient aussi : la place de Besançon ne renfermait qu'environ 6,000 soldats, appartenant aux dépôts des 2e, 37e, 64e, 93e, 154e de ligne, des 5e d'artillerie légère et d'artillerie à pied avec plusieurs détachements de cavalerie des 30e et 31e dragons, des 8e et 25e chasseurs, un dépôt du train, etc. Il s'y joignit plus tard des douaniers, gardes forestiers et

volontaires dont Marulaz forma une compagnie franche ; enfin beaucoup d'habitants des campagnes et de militaires en retraite qui rentrèrent dans la place à l'approche des Autrichiens et y rendirent de grands services.

On comptait un peu sur la résistance de la place d'Huningue pour arrêter les coalisés au passage du Rhin et pour donner le temps de préparer la défense en arrière, mais la Grande-Armée de Bohême ne recula pas devant la neutralité de la Suisse ; elle franchit le Rhin sur le pont de Bâle, dans la nuit du 21 au 22 décembre 1813, et du même coup l'Alsace et la Franche-Comté se trouvèrent envahies. Marulaz rendit compte de cet événement au ministre par lettre du 27 décembre, lettre qui fut mise sous les yeux de l'Empereur et à laquelle il fut répondu par l'invitation de s'enfermer dans Besançon pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Marulaz était prévenu en même temps que le général de division Musnier, chargé de l'organisation et du commandement de l'armée de réserve, allait venir établir son quartier général à Besançon. Marulaz qui, en sa qualité d'ancien général de cavalerie légère, n'avait pas de prétention au gouvernement d'une place, ne ralentit pas de zèle et de dévouement lors de l'arrivée d'un chef, et s'employa activement à mettre le général Musnier bien au courant de tous les moyens de défense de la place. Mais, au bout de trois jours, ce général jugeant sainement la position, plein d'ailleurs de confiance dans l'activité du commandant de la 6e division militaire, s'empressa de quitter la ville et de laisser le commandement à Marulaz. Celui-ci fut prévenu quelque temps après de l'arrivée prochaine du général comte Valence, sénateur investi des pouvoirs les plus étendus, mais ce nouveau général ne resta pas plus de deux jours. La tâche lui paraissait trop difficile à remplir. Marulaz y consacra l'activité incessante qui avait fait sa réputation comme général de cavalerie légère. Il avait profité du moment où le général Musnier exerçait le commandement en chef pour aller reconnaître la marche de l'ennemi ; il partit en conséquence le 13 décembre à 11 heures du soir, à la tête de 450 hommes d'infanterie, 180 cavaliers, 60 gendarmes et une pièce de canon, seule artillerie mobile dont il pût disposer pour le moment. Après avoir dépassé Baume-les-Dames il eut avec l'ennemi, sur la

route de L'Isle, un engagement assez vif dans lequel il fit aux Autrichiens plus de 100 prisonniers et, ayant acquis la certitude de leur marche sur Besançon, il s'empressa d'y revenir.

La place de Besançon n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui, ni même ce que nous l'avons vue avant la guerre de 1870; elle s'étendait déjà sur une longueur de 1,700 mètres, depuis le pied du rocher sur lequel est construite la citadelle: la rivière du Doubs la divisait en deux parties inégales et entourait presque entièrement la partie la plus considérable en décrivant autour des remparts un véritable fer à cheval. Cette partie de la ville communiquait avec le faubourg de Battant, situé sur la rive droite du Doubs, par un très beau pont en pierres. La citadelle qui la dominait en faisait toute la force, mais elle était elle-même dominée par les monts de Chaudanne et de Brégille, situés des deux côtés de l'étranglement de la boucle du Doubs, ainsi que par le mont de la Chapelle-des-Buis qui s'élève dans l'isthme en arrière de la citadelle. Il n'y avait à cette époque qu'un fort de peu d'importance sur le mont Chaudanne, un petit fortin entre la Chapelle-des-Buis et la citadelle, une redoute en terre sur le mont Brégille et un ouvrage de campagne sur le mont Beauregard, voisin de Brégille. La place de Besançon était donc à la merci d'un ennemi assez fort pour s'emparer de ces points culminants et notamment de Chaudanne qui domine tous les autres. Il était trop tard pour fortifier ces hauteurs : Marulaz s'empressa de faire fermer une brèche de 80 mètres de long et de 5 mètres de haut, qui existait dans la courtine du quai des Cordeliers, en face du faubourg de Battant. Il fit construire en outre des palissades tout autour des fortifications, relever les parapets et mettre l'artillerie en batterie sur les remparts; l'armement montait à 120 bouches à feu.

Un décret du 4 janvier 1814 déclara la place de Besançon en état de siège; par un autre décret en date du 6, Marulaz en fut nommé gouverneur. Il réunit aussitôt le conseil de défense et déclara modestement qu'ayant toujours été un hussard, il ne connaissait rien aux détails de la défense des places, qu'il s'en rapportait pour ces détails aux hommes compétents et qu'il consacrerait toutes ses forces et toute son énergie à seconder leurs efforts.

On assure que l'empereur Napoléon, apprenant à la fin du mois de mars que Besançon tenait encore, aurait dit : « Je savais Marulaz brave, mais je croyais Besançon pris. » Il ne suffisait pas en effet de la bravoure pour vaincre tous les obstacles que rencontra Marulaz ; il avait trouvé des aides de la plus haute valeur dans le chef de bataillon du génie Lafaille, un des héros du siège de Saragosse, et dans un capitaine d'artillerie retraité, M. Vautravaire, qui était venu s'enfermer dans Besançon. Les officiers de la garnison, parmi lesquels se distingua particulièrement le major Vigo-Roussillon commandant le dépôt du 154e, se montrèrent presque tous à hauteur de la situation ; les conscrits qui composaient la garnison n'eurent pas un instant de faiblesse, une partie de la population et des fonctionnaires déployèrent un enthousiasme patriotique. Le vénérable Claude Lecoz, archevêque du diocèse, âgé de plus de 80 ans, voulut, après un combat soutenu par les défenseurs du fort de Chaudanne, aller féliciter lui-même ces braves soldats. Malgré les instances du gouverneur, il monta la côte à pied au bras d'un de ses grands vicaires, précédé de plusieurs bidons de vin pour la troupe et quelques paniers de vin en bouteilles pour les officiers. A son entrée dans le fort la troupe prit les armes sur son passage aux cris de : Vive Monseigneur. « Mes amis, leur dit-il, criez : Vive l'Empereur » ; il entra dans le corps de garde, s'assit sur le lit de camp et but à la santé de Napoléon et des jeunes soldats qui avaient si bien défendu le fort. Le capitaine d'artillerie Vautravaire avait été nommé commandant de l'artillerie de la citadelle et fut logé dans cette forteresse avec sa famille. Une batterie de 4 pièces de 24 y était établie pour faire constamment feu sur la Chapelle-des-Buis, point où il était important de ne pas laisser les assiégeants s'installer. Une jeune personne, fille du capitaine Vautravaire, ne quittait presque pas la batterie de 24 ; les canonniers lui donnaient la lance, et elle mettait elle-même le feu aux pièces.

Tout le monde ne partageait pas cet enthousiasme ; une partie des habitants, appuyés par le maire et le préfet, voyaient avec peine les préparatifs d'une résistance qui pouvait avoir pour effet la ruine de leurs propriétés, et ils s'opposaient par tous les moyens possibles à la démolition des maisons comprises dans la zone de servitude. On en vint à bout cependant à force d'énergie. Le général Marulaz

était très aimé dans la société de Besançon, mais la plupart de ceux qui fréquentaient ses salons lui tournèrent le dos après qu'il eut répondu fièrement aux sommations qui lui étaient adressées et affirmé bien hautement sa ferme résolution de se laisser ensevelir sous les ruines de Besançon plutôt que de se rendre. Un jour qu'il avait reçu une de ces sommations, il rassembla chez lui les autorités civiles, leur donna connaissance de la sommation et leur demanda leur avis. Ces fonctionnaires répondirent que leur avis était de rendre la ville afin de ne pas courir les chances d'un long blocus et des incendies. « Je suis de votre avis, dit Marulaz; je vais faire battre la générale et monter avec ma garnison à la citadelle où il y a des vivres pour plus de six mois, mais je vous préviens qu'aussitôt les Autrichiens dans Besançon, je les brûle avec la ville. » Les autres changèrent alors d'avis et s'écrièrent qu'ils préféraient voir dans Besançon les Français plutôt que les Autrichiens.

Ce qui me paraît le plus caractéristique c'est la correspondance échangée entre Marulaz et le commandant de la garde nationale dans les derniers jours du blocus, à propos d'un service que l'on voulait imposer ou, plutôt, que l'on demandait à cette garde nationale. Il s'agissait tout simplement pour elle de sortir de la place, d'après le vote du conseil de défense, pour appuyer en troisième ligne les troupes chargées de protéger les vignerons pendant la taille de leurs vignes. « Les gardes nationaux, répondirent-ils, sont des citoyens, propriétaires, époux et pères, ayant accepté sans rétribution et par zèle des fonctions entièrement opposées aux états qu'ils ont embrassés dans la société; ce sont encore d'anciens et braves militaires couverts d'honorables blessures qui, ayant payé leur dette à la patrie, sont rentrés dans leurs foyers et ont contracté des obligations qui les attachent inviolablement à une famille à laquelle ils doivent le produit de leur industrie... » Puis, après avoir rappelé les termes des lois et décrets concernant la garde nationale, ils ajoutaient : « La loi a tracé les devoirs de la garde nationale : elle doit se maintenir dans cette ligne; la dépasser serait une violation qui entraînerait des suites désastreuses... La mort peut moissonner en un instant des chefs nécessaires à une nombreuse famille et si elle venait à en respecter quelques-uns, quel serait leur sort s'ils tombaient entre les mains de l'ennemi. Nous nous résumons, M. le

Gouverneur, vous nous verrez jour et nuit sur les remparts, remplir les devoirs de bons et fidèles sujets, mais nous ne nous déciderons dans aucun cas à les quitter : la loi et l'honneur nous font un devoir de rester à notre poste, il nous est fixé et nous y mourrons tous; tel est le vœu unanime des officiers de la garde nationale. » En voilà assez, ce me semble, pour juger cette institution condamnée par l'expérience. Lorsque le pays est menacé, tous les citoyens doivent, pour le défendre, être soldats au même titre.

Des difficultés plus grandes encore furent créées à Marulaz par des intrigues et des manœuvres qui s'attaquèrent à la garnison elle-même. Les partisans des Bourbons s'agitaient dans la place et des placards poussant les soldats à la révolte étaient presque journellement affichés : « Habitants de Besançon, était-il dit dans un de ces placards, souffrirez-vous qu'une poignée de gens étrangers à vos murs vous préparent les maux les plus affreux, se disposent à incendier vos maisons et à vous réduire au désespoir. L'infâme Lafaille veut faire de cette ville un monceau de ruines, il va faire sauter le pont, brûler le quartier d'Arrènes et de Battant, démolir les quais, combler les rues voisines. Les Autrichiens vous auraient-ils fait plus de mal ? Souffrirez-vous tant d'horreurs ? Prends garde, général Marulaz, le cannibale Lafaille te pousse à ta ruine. » La lecture de ce placard souleva une émeute, dont la fermeté de Marulaz et du général de Fajac, commandant la place, eut bientôt raison. Le calme fut rétabli grâce au concours de plusieurs bons citoyens et notamment du curé de la paroisse de la Madeleine, M[gr] Demandre, ancien évêque démissionnaire, qui, par ses vertus, exerçait une grande influence sur l'esprit de ses paroissiens. En général le clergé fut parfait, mais les manœuvres des ennemis du gouvernement impérial réussirent à pousser à la désertion un certain nombre de soldats. C'est ainsi qu'il y eut du 1[er] janvier au 1[er] mars 257 déserteurs, dont plusieurs figurèrent en tête des colonnes d'attaque dans les tentatives dirigées par l'ennemi contre les ouvrages extérieurs.

Ce que l'on a peine à croire, quoique le fait soit attesté dans les mémoires du général Marulaz et très généralement connu dans le pays, c'est qu'un des officiers attachés à son état-major particulier se constitua son espion au bénéfice de l'ennemi et que le prince de

Lichtenstein, commandant en chef du corps de blocus, était informé exactement, jour par jour, des actes et des paroles du gouverneur. Cette trahison fut dévoilée par les officiers autrichiens eux-mêmes qui, pendant une suspension d'armes, en informèrent avec indignation les officiers français. Le gouverneur et le commandant de place créèrent alors une contre-police militaire pour surveiller les agissements de la police civile qui ne leur inspirait aucune confiance, mais cette contre-police elle-même travailla à l'encontre du but qui lui avait été assigné.

Les intelligences entretenues avec l'ennemi par des personnes enfermées dans la ville se manifestèrent encore d'une autre façon ; une de ces personnes vint trouver le général Marulaz et lui dit : qu'une somme de 500,000 florins lui était assurée, avec un grade équivalent au sien dans l'armée autrichienne dans le cas où il ouvrirait à cette armée les portes de la place. Il est inutile d'ajouter que Marulaz rejeta ces offres avec la plus vive indignation ; elles lui avaient été transmises d'ailleurs malgré l'avis du prince de Lichtenstein qui ayant fait la guerre contre l'armée française en 1809, estimait à sa juste valeur le caractère de Marulaz et le savait bien au-dessus de pareilles vilenies. Il faut rappeler ces faits pour les flétrir, mais il convient d'ajouter que l'attitude de la garnison et de la presque totalité de la population fut bien faite pour soutenir Marulaz dans la résolution de se défendre à outrance.

L'histoire du blocus de Besançon ne présente d'ailleurs rien de bien intéressant au point de vue technique. La première attaque des Autrichiens fut dirigée dans la journée du 31 janvier sur le village de Brégille : elle fut repoussée vigoureusement ; les Autrichiens la renouvelèrent le lendemain 1er février, mais cette fois dans le but de détourner l'attention de la garnison, pour favoriser la véritable attaque dirigée sur Chaudanne, qu'ils entendaient enlever par surprise pendant la nuit. Cette tentative échoua complètement devant la bravoure et la vigilance des troupes.

Marulaz ordonna à son tour plusieurs sorties, tant pour tenir la garnison en haleine que pour se procurer des vivres et surtout des fourrages. Une de ces sorties fut opérée le 17 février par 1,500 hommes, dont 250 de cavalerie et deux pièces de quatre sous les ordres du général Pajot. Ces troupes furent obligées de se replier

devant des forces supérieures, la retraite fut opérée en bon ordre, protégée par les charges réitérées des dragons et des chasseurs sous les ordres du colonel de Fandoas, qui fut dangereusement blessé.

A la suite de cette affaire les Autrichiens restèrent pendant quelque temps dans une complète inaction; leurs mouvements trahissaient l'inquiétude. Une armée française venait de se former à Lyon sous le commandement du maréchal Augereau ; en marchant avec vigueur sur les communications de la Grande-Armée de Bohême, elle eût mis les généraux alliés dans le plus grand embarras, mais Augereau, comme on ne le sait que trop, faillit complètement à la tâche qui lui avait été assignée. Marulaz avait été informé par le ministre de la guerre et le major général de l'arrivée prochaine de l'armée de Lyon et invité à sortir de Besançon pour concourir aux opérations de cette armée. On prétendait même que l'avant-garde d'Augereau était déjà à Poligny et une partie des troupes du blocus s'éloignait pour marcher à sa rencontre. Marulaz fit sortir de la place trois émissaires lui inspirant pleine confiance afin d'être exactement renseigné. On ne trouva à Poligny aucune trace de l'armée d'Augereau qui, après quelques journées de marche, s'était repliée sur Mâcon et sur Lyon. Le blocus de Besançon fut resserré, plusieurs sorties furent opérées, une entre autres le 31 mars dans laquelle l'ennemi éprouva des pertes assez considérables, et une le lendemain 1er avril, qui fut des plus glorieuses pour la garnison : 1,800 hommes eurent à combattre 7,000 Autrichiens. L'ennemi perdit dans ces deux journées 1,200 hommes ; les pertes de la garnison s'élevèrent le 31 mars à 171 hommes dont 15 officiers, le 1er avril à 137 hommes dont 16 officiers.

La sortie du 1er avril fut la dernière que tenta la garnison. Le prince de Lichtenstein fit savoir le 6 avril que les troupes alliées étaient entrées à Paris et qu'il était autorisé à traiter à des conditions honorables avec la garnison de Besançon. Marulaz répondit que, dans la position où il se trouvait, il n'y avait pas de conditions honorables. Le 9 avril, le prince fit parvenir au gouverneur les bulletins résumant les événements arrivés à Paris et s'offrit à transmettre son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Marulaz répondit que sa résolution formelle était de ne rendre la place de Besançon qu'aux envoyés du souverain appelé à régner sur la

France et qu'avant de faire son acte d'adhésion, il voulait être informé officiellement et avec certitude de la vérité. Le 16 avril, sur l'ordre formel de l'empereur François II, le prince de Lichtenstein proposa un armistice qui fut longuement discuté et signé enfin le 19. Un courrier expédié de Paris apporta alors aux fonctionnaires civils la notification du changement de gouvernement; le ministre de la guerre n'envoyait aucun ordre au gouverneur. Immédiatement les habitants se répandirent par la ville en poussant avec enthousiasme les cris répétés de vive le Roi, vive Louis XVIII; cette manifestation fut gâtée par les outrages que quelques énergumènes prodiguèrent aux officiers de la garnison. La fermeté de Marulaz maintint le bon ordre, et les sages mesures qu'il sut prendre prévinrent toute collision entre les bourgeois et la troupe. Le maire et le préfet, qui n'était autre que l'ancien conventionnel Jean Debry, devenu baron de l'Empire, ayant, sans le prévenir, fait arborer le drapeau blanc sur la mairie et l'hôtel de ville, coururent chez lui avec la musique bourgeoise comme pour le braver. Marulaz refusa de recevoir la musique et traita durement le préfet qui venait lui adresser des félicitations ironiques.

« Monsieur, lui dit-il, vous venez de commettre une lâcheté; on voit bien que vous avez sur la conscience un autre sang que celui des ennemis de la France. » Le lendemain cependant, le général Marulaz réunit les chefs de corps, leur ordonna de faire substituer la cocarde blanche à la cocarde tricolore, fit arborer le drapeau blanc au-dessus de la porte de son hôtel et, par un ordre du jour, donna connaissance à la garnison des changements survenus dans le gouvernement.

Les Autrichiens n'entrèrent pas dans Besançon; il y eut seulement un échange de visites courtoises entre le prince de Lichtenstein et le général Marulaz. La première entrevue eut lieu le 21 avril en arrière des avant-postes autrichiens; le prince dit au gouverneur : « Je ne vous fais point de compliment, général, sur votre belle défense; c'est à votre bravoure, c'est à l'intrépidité des troupes sous vos ordres que vous devez d'avoir remporté des avantages sur des ennemis qui sont aussi très braves et auxquels, malgré leur supériorité numérique, vous avez fait beaucoup de mal. Je me suis acquis une grande gloire en combattant contre vous; votre

réputation de bravoure m'était connue depuis longtemps, mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, humain et généreux. Voilà sur quoi, général, j'aime à vous prier de recevoir mes compliments. » Marulaz lui répondit : « Je suis très heureux, Monseigneur, d'avoir acquis votre estime ; les troupes sous mes ordres ont fait leur devoir, quoique composées de jeunes gens sans expérience : elles ont prouvé par leur inébranlable constance que, si les Français sont doués de cette valeur impétueuse à laquelle rien ne résiste quand ils attaquent, ils sont également susceptibles de la tranquillité et du calme intrépide qui font soutenir les attaques les plus vigoureuses et les mieux combinées. Je partage avec vous, Monseigneur, la joie que nous devons éprouver de ce qu'un événement qui assure le repos de l'Europe nous réunisse aujourd'hui pour nous embrasser comme amis. »

Lorsque le prince de Lichtenstein vint, quelques jours après, rendre la visite qui lui avait été faite, toutes les troupes de la garnison réunies sous les armes défilèrent devant lui aux cris répétés de : Vive le Roi. On lui fit visiter toutes les fortifications, et il reçut les félicitations des bourgeois de la ville. Une dame ne craignit pas de lui offrir une branche de laurier en le remerciant de ce qu'il n'avait pas continué le bombardement. Elle en fut pour ses frais, car le prince de Lichtenstein, en lui montrant le général Marulaz qui était à sa gauche, lui dit : « Voici, Madame, celui qui m'a forcé à respecter vos murs, c'est lui qui de toute justice mérite d'obtenir l'hommage que vous voulez bien m'offrir. » Et, après avoir reçu le laurier des mains de la dame un peu confuse, il le présenta à Marulaz en le priant de vouloir bien l'accepter. Ce que fit le général français en disant : « Rien n'est plus glorieux que de recevoir un pareil témoignage d'estime de la main de son ennemi. »

Bientôt, cependant, le bruit se répandit dans la ville que les chefs de l'administration militaire et le gouverneur avaient détourné à leur profit des sommes considérables. Dès le 21 avril, l'officier de l'état-major du général Marulaz qui s'était si mal conduit envers lui pendant le siège, était parti pour Paris afin de le dénoncer. Ses dénonciations ainsi que les plaintes de certains fonctionnaires civils et de quelques personnes du parti royaliste portèrent leur fruit. Le général Marulaz, au lieu d'être félicité sur sa belle défense,

fut destitué et remplacé par le général de Bourmont. Sans se laisser abattre par ce coup imprévu, il s'appliqua à répondre péremptoirement aux accusations portées contre lui ; il produisit un état exact de toutes les sommes versées et de leur emploi sur quittances. Sa justification fut complète, le Gouvernement ne put lui rendre le commandement de la 6e division militaire qui avait été donné à un autre, mais il fut nommé inspecteur général de la cavalerie et reçut, au commencement de 1815, le commandement du département de l'Aube. Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, lui confia de nouveau, par décret du 8 avril, le gouvernement de la 6e division militaire. Rien de mémorable ne se passa à Besançon pendant les Cent-Jours. Après la rentrée de Louis XVIII dans Paris, Marulaz fut relevé de son commandement le 8 juillet et admis à la retraite le 14 septembre 1815.

Marulaz vécut complètement éloigné des affaires publiques sous le gouvernement de la Restauration dans son château de Filain (Haute-Saône). Les affaires de 1814 et de 1815 eurent cependant pour lui, au début, des suites assez retentissantes ; dans un duel resté fameux il tua le maréchal de camp commandant le département de la Haute-Saône, M. le marquis de Serans, ancien émigré, pour un propos tenu dans un dîner chez le préfet. Après la révolution de juillet 1830, Marulaz fut placé dans la section de réserve du cadre de l'état-major général et définitivement retraité le 1er décembre 1834, lorsqu'il eut atteint l'âge légal de 65 ans. Il était marié depuis le 19 février 1800 et avait eu quatre fils, tous officiers dans l'armée ; il y comptait également deux gendres et un neveu ; un de ses fils est mort général de division. Pour lui il mourut au château de Filain d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 10 juin 1842. Son nom est inscrit sur le côté Est de l'Arc de triomphe. Chose assez extraordinaire, malgré ses éclatants services, il n'avait dans la Légion d'honneur que le grade de commandeur auquel il avait été nommé le 14 février 1808. Il n'était également que baron de l'Empire avec une dotation de 10,000 fr. depuis le 17 mars 1808. Le gouvernement de la Restauration l'avait nommé chevalier de Saint-Louis le 29 juillet 1814.

Les états de service du général Marulaz, où figurent 19 blessures et 26 chevaux tués sous lui, montrent jusqu'à quel point il prodi-

gua sa personne, surtout si l'on observe qu'en réalité il ne servit activement que pendant onze années, savoir : de 1792 à 1800, en 1807 et en 1809. Toujours au plus fort de la mêlée, il s'y trouva plusieurs fois renversé sous son cheval tué, enveloppé par l'ennemi et sauvé par le dévouement des siens. Quant à ses blessures, les deux plus graves furent le coup de feu qui lui perça le corps d'outre en outre, le 14 juin 1799, près de Zurich et qui ruina pour toujours sa santé, l'empêchant de prendre part aux campagnes de 1805 et 1806, et celle qui le mit définitivement hors de combat à la bataille de Wagram. Hussard de naissance, d'allure et de caractère, il ne fut pas seulement un sabreur infatigable et intrépide, mais encore un général d'avant-garde actif, vigilant et avisé. L'appréciation portée sur lui par un juge aussi sévère et aussi compétent que l'était le maréchal Davout ne doit laisser aucun doute à cet égard : « Je n'ai pas connu un meilleur général d'avant-garde, lui écrivait le vainqueur d'Auerstædt ; nous n'oublierons jamais qu'on dort tranquille sous votre garde. » Quel plus bel éloge pourrait-on faire d'un cavalier léger? Nommé général de division seulement après la campagne de Wagram, alors qu'il se vit forcé d'aller chercher dans les commandements de l'intérieur le repos qu'il avait si bien mérité, Marulaz n'eut pas souvent l'occasion de manier de grandes masses de cavalerie, mais comme général de brigade il commanda pendant la campagne de 1809 une division composée de sept régiments de cavalerie légère. Avec cette division il se montra à la bataille d'Essling l'émule de l'illustre Lasalle pour le coup d'œil, l'élan et l'intrépidité, et il prouva sur le champ de bataille de Wagram qu'il eût été digne de lui succéder si lui-même n'avait pas été pour toujours mis hors de combat. Son attitude pendant le blocus de Besançon prouva suffisamment qu'il avait conservé toute son énergie ; s'il eût également gardé la vigueur de la jeunesse, il se serait élevé, sans nul doute, au premier rang des généraux de cavalerie de la Grande-Armée.

APPENDICE

Le capitaine Maréchal, beau-frère de Marulaz, qui se trouvait au 8e hussards en même temps que Marulaz lui-même et son frère, ne quitta pas le 8e hussards, dont il devint un des officiers les plus distingués. Il se fit même une réputation dans toute l'armée et en particulier dans la cavalerie légère. Voici ce que disait à propos de lui le commandant Victor Dupuy qui, après avoir servi dans le 11e régiment de chasseurs, devint aide de camp du général Jacquinot, et termina comme chef d'escadron au 7e hussards une belle carrière brusquement interrompue par sa mise à la réforme sous la seconde Restauration :

« Le 20 novembre, nous reçûmes l'ordre d'aller cantonner à Gœding, frontière de la Hongrie ; cette petite ville, située sur la March, fut, en 1805, le théâtre d'un combat nocturne entre les Hongrois et le 8e de hussards. Ce régiment, de brigade avec le 11e chasseurs, était à Gœding lorsque celui-ci se trouvait à Gaya ; l'ennemi vint une nuit pour le surprendre ; aux premiers coups de carabine des avant-postes, le capitaine Maréchal monta à cheval, se plaça sur le pont et là, nouveau Coclès, arrêta l'ennemi assez longtemps pour que son régiment fût en mesure de le recevoir ; mais le nombre en était si considérable, qu'après avoir éprouvé de grandes pertes, nos hussards furent obligés à la retraite.

« J'ai ouï dire, depuis, qu'à la bataille d'Essling, le colonel qui commandait le 8e eut la cuisse coupée par un boulet et tomba de cheval ; le régiment opérait un mouvement en arrière ; le brave Maréchal, devenu chef d'escadron, voyant le danger dans lequel était son colonel, mit pied à terre, le chargea sur les épaules et l'emportait, lorsqu'un boulet de canon vint les frapper et les tuer tous les deux. Funeste résultat d'un si beau dévouement ! »

FRANCESCHI-DELONNE

Lorsqu'un jeune général, renommé pour sa bravoure et ses talents militaires, tombe victime d'une mort prématurée, frappé sur le champ de bataille à la tête des escadrons qu'il conduisait à la victoire, sa mémoire se transmet à la postérité avec une auréole de gloire et de regrets. On pense aux batailles dont il aurait pu encore décider le succès, aux défaites qu'il aurait prévenues, mais on ne le plaint pas, car sa fin a été la plus belle que puisse rêver un soldat. Tels sont les sentiments que l'on éprouve en relisant les noms de Joubert, de Beaupuis, d'Abbatucci, etc., et, pour ne parler ici que des généraux de cavalerie, en songeant au destin de Labarre, tué à l'armée des Pyrénées-Orientales, d'Auguste Colbert et de Sainte-Croix, tombés sur les champs de bataille de l'Espagne. Mais lorsque jeunesse, talents, bravoure, éclat de la gloire naissante vont échouer misérablement dans les langueurs d'une cruelle captivité et que la mort, lente à venir, reste suspendue pendant des mois entiers au-dessus du front qui la bravait si audacieusement dans les combats, ce n'est plus seulement du regret que nous éprouvons, mais de la compassion. Si, en outre, par une fantaisie de la renommée, cette déesse si capricieuse, la gloire acquise n'est pas à hauteur des talents déployés et des services rendus, nous nous révoltons presque contre l'injustice du sort.

Telles sont les pensées qui me sont inspirées par le souvenir du général Franceschi-Delonne que, malgré ses brillantes qualités universellement reconnues, la mauvaise chance sembla poursuivre dans sa vie militaire et jusque dans sa mort. Première atteinte de la fortune : son nom, qui ne nous semble pas banal cependant, fut celui de deux autres généraux avec lesquels on l'a plus d'une fois

confondu. Il était d'autant plus facile d'attribuer à l'un d'eux les actes glorieux ou honorables pour Franceschi-Delonne qu'ils se trouvaient à la même armée et servaient presque dans les mêmes conditions que lui. Dégageons donc tout d'abord sa mémoire de celle de ses homonymes.

Le plus ancien des trois, Jean-Baptiste Franceschi, était Corse. Né à Bastia, le 5 décembre 1766, il entra au service le 15 avril 1793, comme quartier-maître du 16e bataillon d'infanterie légère, devint aide de camp du général Gentilli, et fut blessé au siège de Saint-Florent. Nommé alors adjudant général chef de brigade, il servit à l'armée de Naples, fut fait général de brigade provisoire, le 9 juillet 1799, par le général en chef de cette armée et confirmé dans son grade par le Directoire le 17 octobre suivant. Il rentra dans ses foyers après la campagne de 1800, fut nommé commandant de la Légion d'honneur le 15 juin 1804, et fut employé en qualité de chef d'état-major général à l'armée de Gouvion Saint-Cyr, alors dans le royaume de Naples. Lorsque l'armée de Naples fut organisée, le 21 février 1806, sous les ordres de Joseph Bonaparte, le général Franceschi devint le chef d'état-major du 1er corps de cette armée, commandé par Masséna. Il y eut alors d'autant plus matière à confusion que les trois Franceschi se trouvaient ensemble à cette même armée de Naples : celui dont nous parlons ici comme chef d'état-major du 1er corps, le second comme aide de camp de Masséna, et le troisième, celui qui fait l'objet de la présente notice, comme général de brigade attaché au 2e corps, sous les ordres du général Reynier. Il y a plus : un corps d'armée ayant été organisé plus tard pour réprimer l'insurrection de la Calabre, ce corps, commandé par Masséna, comprit les trois Franceschi : l'un chef d'état-major, le second aide de camp et le troisième commandant la cavalerie.

Après la pacification du royaume de Naples, Jean-Baptiste Franceschi fut appelé au corps d'observation de la Grande-Armée et attaché à l'état-major général de l'armée d'Espagne depuis le 24 mars 1808 jusqu'au 8 octobre 1809. Il y devint chef d'état-major du corps commandé par Sébastiani. Créé baron de l'Empire, employé en Toscane pendant trois années, il fut envoyé le 22 juillet 1812 à Dantzig, où il mourut du typhus, le 19 mars 1813, pen-

dant le siège de cette place. Il avait acquis en Espagne, parmi les populations, une réputation de sévérité, voire même de cruauté, dont Franceschi-Delonne eut fort à souffrir, à laquelle même il dut, dit-on, les mauvais traitements qui lui furent prodigués et contribuèrent à sa fin douloureuse.

Le second Franceschi est celui dont nous allons nous occuper; quant au troisième, il se nommait François Franceschi-Losio et était parent de Franceschi-Delonne. Il était né à Milan, le 3 juillet 1770 ; il fut nommé le 3 décembre 1796, sur la demande de Bonaparte, sous-lieutenant adjoint à l'état-major de l'armée d'Italie et passa quelque temps après comme lieutenant dans le 15ᵉ dragons. Nommé capitaine, il devint, en 1798, aide de camp de Masséna, se signala à la prise de Coire, fut grièvement blessé à l'attaque infructueuse des retranchements de Feldkirch, fut nommé chef d'escadron le 12 juin 1799 et resta l'aide de camp de Masséna, qu'il accompagna à l'armée d'Italie. Là, il se trouva avec son parent Franceschi-Delonne, qui était alors, comme nous le verrons, aide de camp du maréchal Soult. Il prit part à toutes les sorties de Gênes et se tira heureusement de plusieurs missions périlleuses et difficiles, tout comme Franceschi-Delonne. Après la paix de Lunéville, il fut nommé colonel et officier de la Légion d'honneur. Il servit auprès de Masséna pendant la campagne de 1805 en Italie, suivit ce maréchal dans le royaume de Naples, comme nous venons de le voir, et passa au service personnel du roi Joseph avec le titre d'écuyer. Ce roi l'emmena avec lui à Madrid lorsqu'il échangea la couronne de Naples pour celle d'Espagne; il le nomma son aide de camp, comme l'était déjà Franceschi-Delonne, et lui donna le grade de général de brigade dans l'armée espagnole. Quelque temps après, il eut avec le fils du célèbre jurisconsulte Filangieri, également aide de camp du roi, quelques discussions assez vives sur des affaires de service et fut tué en duel par lui à Vittoria. Ce Franceschi-Losio, comme on le voit, n'avait dans l'armée française que le rang de colonel.

Cela posé, revenons à Franceschi-Delonne, en prenant pour guide la très intéressante notice écrite par M. le général baron de Saint-Joseph, son compagnon de captivité en Espagne, dévoué à sa mémoire comme il l'avait été à sa personne. Franceschi-Delonne,

qui, nouvelle cause de confusion, portait les prénoms de Jean-Baptiste, tout comme le baron Franceschi, naquit à Lyon le 4 septembre 1767. Sa mère était une demoiselle Delonne, dont il ajouta le nom au sien. Rien n'annonçait qu'il dût être soldat; son goût naturel le portait vers la sculpture, et il y devint assez fort pour remporter le 1er prix dans l'un des concours pour Rome[1]. Mais la Révolution survint; la patrie fit appel à tous les citoyens pour défendre son indépendance; Franceschi s'enrôla au 9e bataillon des volontaires de Paris, dits *volontaires de l'Arsenal,* où il fut élu sous-lieutenant le 11 septembre 1792. Ce bataillon, commandé par l'illustre Friant, fut envoyé à l'armée de la Moselle; Franceschi fut classé dans la compagnie de canonniers (on sait que chaque bataillon de volontaires comptait une compagnie d'artillerie servant trois pièces de bataillon). Il prit part avec cette troupe à toutes les opérations de l'armée de la Moselle, et lorsque le général Hoche vint en prendre le commandement pour essayer de débloquer la place de Landau, Franceschi fut blessé une première fois au combat de Lembach, le 17 novembre 1793, une seconde fois à l'attaque de Kaiserslautern, le 28 novembre suivant.

Lors du premier amalgame des troupes de ligne et des volontaires, Franceschi fut nommé par les représentants du peuple deuxième lieutenant de la compagnie d'artillerie de la 149e demi-brigade de ligne. Quelques jours après, c'est-à-dire le 1er avril 1794, l'adjudant général Debelle, qui commandait l'artillerie du corps de Hatry, dans l'armée de la Moselle, le prit pour adjoint.

Debelle, beau-frère de Hoche, fut, comme on le sait, un des généraux d'artillerie les plus distingués des armées de la République. Il était surtout renommé comme officier d'artillerie légère. S'il ne fût pas mort à Saint-Domingue, pendant l'expédition du général Leclerc dont il commandait l'artillerie, il eût acquis sans doute, pendant les grandes guerres de l'Empire, une réputation de premier ordre; Franceschi-Delonne, qui servit auprès de lui per-

1. Sainte-Beuve, qui lui a consacré un article dans les *Causeries du Lundi*, dit n'avoir pas trouvé son nom sur la liste des grands prix de Rome; le général de Saint-Joseph, à qui j'emprunte ce détail, a voulu sans doute parler de quelque autre concours.



sonnellement pendant près de quatre années, eut plus tard à se féliciter souvent d'avoir été formé à si bonne école.

Jourdan avait remplacé Hoche dans le commandement de l'armée de la Moselle ; il partagea cette armée en deux ailes : celle de droite, composée de trois divisions, dut rester en observation et s'appuyer sur l'aile gauche de l'armée du Rhin ; celle de gauche, commandée par le général Hatry et se composant des quatre divisions Lefebvre, Morlot, Championnet et Hatry, marcha sur Arlon. L'adjudant général Debelle, promu récemment à ce grade pour sa brillante conduite au combat de Pirmasens, commandait l'artillerie de l'aile gauche. La ville d'Arlon fut facilement occupée, mais les deux divisions Morlot et Championnet, surprises par le général autrichien Beaulieu, éprouvèrent un assez grave échec. C'est alors que le général Jourdan reçut l'ordre de rejoindre avec une partie de l'armée de la Moselle l'armée des Ardennes et les divisions de l'armée du Nord occupées devant Charleroi. Pendant ce mouvement, qui devait aboutir à la création de l'armée de Sambre-et-Meuse, le général Debelle et Hatry restèrent à Arlon, où l'armée de la Moselle était revenue. Mais lorsqu'au mois de décembre 1794 l'armée de Sambre-et-Meuse fut régulièrement constituée, Debelle, devenu général, fut nommé commandant en second de l'artillerie de cette armée et chargé plus particulièrement du commandement de l'artillerie légère. Il résulta de là que le jeune Franceschi marcha presque toujours avec l'avant-garde, sous les ordres du général Lefebvre. Il n'y joua naturellement qu'un rôle secondaire, mais il se distingua dans plusieurs circonstances, notamment lors du passage du Rhin, à Uerdingen, le 6 septembre 1795, où l'artillerie, placée derrière des épaulements sur la rive gauche du fleuve, battit avantageusement le terrain de la rive droite. C'est surtout dans la campagne de 1796 que le général Debelle remarqua les dispositions militaires de son adjoint. Lorsqu'au début de cette campagne l'aile gauche de l'armée du Rhin se porta victorieusement en avant, le retard de l'armée de Rhin-et-Moselle la força bientôt à battre en retraite ; un combat sanglant et indécis fut livré à Ukerath, et à la suite de ce combat Kléber battit en retraite jusqu'à Dusseldorf. Mais l'armée de Rhin-et-Moselle étant passée à son tour sur la rive droite du Rhin, l'armée de Sambre-et-Meuse

reprit son mouvement offensif qui se prolongea cette fois jusque sur le haut Mein et eut pour conséquence l'occupation de Francfort après le brillant combat de Friedberg, livré le 9 juillet 1796. Franceschi y fut blessé à côté du général Lefebvre. Le général Debelle, qui avait déjà voulu le faire admettre en pied dans l'arme de l'artillerie (les officiers des compagnies de canonniers attachés aux demi-brigades comptaient dans l'infanterie), renouvela ses démarches et invoqua l'appui de Kléber, qui lui répondit à ce sujet de son quartier général de Borhom la lettre suivante :

« Le courage, l'intelligence et le dévouement que ton adjoint Franceschi a montrés près de moi dans l'affaire d'Ukerath, dans toute notre retraite sur Dusseldorf, le compte avantageux que nous a rendu le général Lefebvre, près duquel il s'est trouvé depuis que nous marchons sur le Mein, m'ont donné de cet officier la plus haute idée, et, convaincu que la République ne pourrait que gagner à son avancement, je me serais déjà fait un devoir de le demander si je n'avais voulu te laisser le plaisir d'obtenir une récompense pour un officier que tu estimes puisque tu te l'es particulièrement attaché. Si un certificat de ma part pouvait lui être de quelque utilité, présente cette lettre en attendant et sois sûr de mon empressement à lui donner tous les témoignages qu'il faudra de son zèle, de sa valeur et de ses talents militaires.

« Je t'embrasse,

« KLÉBER. »

Le général Debelle, fort de ce témoignage, insista auprès du ministre de la guerre pour le presser d'accorder à Franceschi le brevet de lieutenant dans le 7e régiment d'artillerie à cheval. « Les éloges dont l'armée retentit sur le compte de Franceschi, disait-il au ministre, m'engagent à te présenter cette demande. Il faut encourager par l'avancement les officiers qui se distinguent particulièrement, et ce n'est pas la première fois que Franceschi a mérité les éloges de ses généraux. »

Malgré la justesse de ces considérations, la demande du général Debelle ne fut pas suivie d'un effet favorable. La spécialité des armes, principalement de l'artillerie et du génie, constituait une règle inflexible à laquelle on ne crut pas devoir déroger en cette circons-

tance. Tout ce qu'il fut possible d'obtenir pour le jeune Franceschi ce fut le rang de sous-lieutenant dans les troupes à cheval, qui lui fut accordé le 9 novembre 1796. Debelle venait alors de partir pour accompagner Hoche dans l'expédition d'Irlande, dont il devait commander l'artillerie. Franceschi fut nommé aide de camp de ce général le 11 décembre et dut partir avec lui de la rade de Brest le 15 du même mois[1]. L'expédition ayant échoué, et Hoche ayant été nommé au mois de février 1797 commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, le général Debelle, devenu général de division, fut appelé au commandement de l'artillerie de cette armée ; Franceschi, promu lieutenant à la suite du 4ᵉ régiment de hussards, en fut détaché pour être de nouveau l'aide de camp de ce général.

La campagne de 1797, interrompue par la signature des préliminaires de paix de Leoben, fut très courte. Elle se résuma pour l'armée de Sambre-et-Meuse dans la victoire de Neuwied, remportée le 18 avril. Le général Debelle et son artillerie, habitués à préparer les passages du Rhin, rendirent dans cette journée les plus éclatants services. Franceschi en fut récompensé par le grade de capitaine, qui lui fut décerné sur le champ de bataille par le général en chef le soir même de la victoire. Il paraît qu'à cette époque les bureaux étaient encore moins expéditifs qu'aujourd'hui, car la nomination de Franceschi, signée par le général Hoche le 18 avril 1797, ne fut confirmée par le Directoire que le 1ᵉʳ septembre 1799. Il continua, après la paix, de remplir les fonctions d'aide de camp auprès du général Debelle dans l'armée d'Allemagne, et lorsque ce général fut relevé lui-même du commandement de l'artillerie, Franceschi rejoignit le 4ᵉ hussards pour y faire le service.

Au commencement de l'année 1799, la guerre étant devenue imminente, le général Debilly, attaché à l'état-major de l'armée du Danube, prit Franceschi pour adjoint. Le général Soult, qui

---

1. Les diverses biographies du général Franceschi-Delonne et notamment la notice qui lui a été consacrée par le général de Saint-Joseph, son compagnon de captivité en Espagne, ne font pas mention de ce fait qui me paraît cependant hors de doute, puisque l'expédition d'Irlande figure explicitement sur les états de service du général Franceschi. La date de sa nomination est également une preuve. Le fait a d'ailleurs peu d'importance, puisque l'expédition d'Irlande échoua et que les bâtiments sur lesquels était embarquée l'armée de Hoche rentrèrent à Brest sans avoir pu aborder sur les côtes d'Irlande.



commandait lui-même une division de cette armée, le choisit alors pour aide de camp. Entré en fonctions auprès de ce général le 28 juin 1799, il ne devait presque plus le quitter jusqu'à sa mort. On connaît le rôle actif rempli par Soult à l'armée d'Helvétie, sous les ordres de Masséna. Lorsque cette armée, après les combats qui eurent lieu près de Zurich, vint occuper les positions de la rive gauche de la Limmat, la division Soult fut placée sur les bords de la Linth; elle avait en face d'elle, de l'autre côté de cette rivière, le corps autrichien de Hotze. Masséna ayant projeté de passer le 29 août sur la rive droite de la Limmat, Soult fut chargé de faire une diversion en se portant sur Utznach, rive droite de la Linth, de concert avec la brigade Molitor. L'opération principale échoua pour différentes causes, mais Molitor et Soult obtinrent d'assez grands succès. Soult voulant connaître au juste la situation des Autrichiens, son aide de camp Franceschi traversa seul à cheval le cours rapide et profond de la Linth, sous le feu le plus vif, passa pour ainsi dire en revue le corps de Hotze et revint, en traversant de nouveau la Linth, rendre compte au général. Il fut cité pour cet exploit à l'ordre de l'armée. Soult ne put franchir la Linth à Utznach, mais il força le défilé de Näfels et se mit ainsi en communication avec Molitor, qui avait pris possession de Glaris et du Linththal.

Le 25 septembre suivant, la division Soult contribua au succès des opérations de Masséna en franchissant la Linth à Bilten et en s'emparant d'Utznach. Un pont de bateaux fut jeté entre trois et quatre heures du matin à Bilten, sous la protection d'une compagnie de nageurs qui traversèrent la rivière, le sabre aux dents, un pistolet attaché sur la tête. Le général Hotze, accourant au bruit de la fusillade, tomba dans un poste de carabiniers de la 25e légère embusqué derrière une haie; sommé de se rendre, il tourna bride, voulut piquer des deux et fut étendu roide mort par une décharge à bout portant, avec son chef d'état-major et plusieurs officiers de sa suite. Le général Petrasch, qui prit le commandement, rallia les troupes autrichiennes démoralisées par cet accident, et continua la lutte le 26 septembre; mais le succès de Soult fut complet : 3,000 prisonniers, plusieurs drapeaux, 20 pièces de canon et la plus grande partie des équipages autrichiens furent les trophées

conquis par sa division. Franceschi n'avait pas quitté son général pendant ces deux brillantes journées; il ne fut toutefois nommé chef d'escadron que le 13 octobre, après le combat dans lequel Soult s'empara de Ragatz et atteignit les bords du Rhin. Cette nomination portait encore la mention : « Faite sur le champ de bataille. » La victoire de Zurich avait été accueillie à Paris avec un enthousiasme qui gagna sans doute les bureaux eux-mêmes, car Franceschi obtint le 19 octobre, après un délai de six jours seulement, la confirmation de son nouveau grade.

Franceschi resta comme chef d'escadron l'aide de camp de Soult, et lorsque ce général fut appelé, au commencement du mois de mars 1800, à l'armée d'Italie, il le suivit à Nice où était le quartier général. Soult avait été demandé par Masséna pour remplir les fonctions de lieutenant général : on appelait ainsi à cette époque le commandant supérieur de plusieurs divisions. Sa lettre de service, retardée par des intrigues de bureau, étant enfin arrivée, Masséna lui donna le commandement de l'aile droite, composée des trois divisions Miollis, Gazan et Marbot; Suchet commanda le centre et Turreau l'aile gauche. Mais les attaques dirigées par les Autrichiens contre Gênes amenèrent le général en chef à modifier cette organisation, et, dans le fait, il y eut à l'armée d'Italie une aile droite, sous les ordres directs de Masséna, comprenant la division Miollis et les réserves; un centre, commandé par Soult, divisions Gazan et Marbot, et une aile gauche, sous les ordres de Suchet. Quant aux troupes du général Turreau, elles agirent en dehors du rayon d'opération de l'armée d'Italie et furent rattachées plus tard à l'armée de réserve.

Franceschi ayant, avant d'être aide de camp du maréchal Soult, fait partie de l'état-major général de l'armée d'Helvétie que commandait Masséna dans la campagne de 1799, jouissait également de la confiance de ces deux généraux, ce qui lui valut plusieurs missions des plus importantes. Les Autrichiens ayant pris l'offensive très vigoureusement et en vertu d'un plan bien arrêté, l'armée fut bientôt coupée en trois tronçons; Suchet fut rejeté sur le Var sans pouvoir, malgré plusieurs engagements très vifs, se réunir à Soult, et Soult lui-même fut coupé de ses communications avec Masséna à tel point que cinq officiers expédiés par le général en

chef au commandant du centre ne purent parvenir jusqu'à celui-ci au milieu des colonnes ennemies et d'un pays insurgé. Soult eut à soutenir, du 22 mars au 20 avril 1800, une lutte acharnée contre plus de 20,000 Autrichiens, n'ayant lui-même que 4,000 hommes. Voulant faire connaître à Masséna la position critique dans laquelle il se trouvait, il lui envoya son aide de camp Franceschi, qui parvint à traverser deux divisions autrichiennes, entra dans Gênes, où Masséna lui donna ses instructions, et rejoignit Soult avec autant de bonheur que de hardiesse. Dès lors, les mouvements furent combinés, et les troupes de Soult, dégagées, purent venir s'abriter sous les murs de Gênes. Franceschi fut chargé dans ce mouvement de poursuivre et de harceler le corps ennemi qui avait été repoussé. A la tête de trois compagnies, qu'il animait par son exemple, il fit mettre bas les armes à 800 hommes, au nombre desquels figurait un colonel, et enleva huit drapeaux[1].

Le moment était venu où l'armée enfermée dans Gênes allait être réduite par la famine. Masséna, qui n'avait pas encore eu de nouvelles du premier Consul depuis qu'il était cerné du côté de terre par l'armée autrichienne et du côté de la mer par la croisière anglaise, chargea Franceschi d'aller trouver Bonaparte pour lui rendre un compte exact de la situation dans laquelle il se trouvait et pour lui demander de faire hâter la marche de l'armée qui devait venir le délivrer[2]. Parti le 26 avril 1800 du port de Gênes dans une nacelle avec six rameurs, il traversa la flotte anglaise, essuya son feu pendant quatre heures et n'échappa à l'ennemi, après quatorze heures de traversée, qu'en se jetant à la mer et en abordant à la nage la rive de la Pietra d'où il gagna Paris. Il rejoignit le premier Consul le 14 mai dans le Valais, au moment où Bonaparte allait franchir le Valais. Bonaparte le renvoya immédiatement en le chargeant d'une dépêche et en lui adressant ces paroles : « Dites à Masséna qu'il a accompli sa tâche, quand vous serez à Gênes je serai maître de l'Italie. »

La conquête de l'Italie ne marcha pas aussi vite que Bonaparte avait semblé le promettre. Lorsque Franceschi rentra dans Gênes

1. Extrait des états de service du général Franceschi-Delonne.
2. Cette mission a été attribuée à tort par plusieurs auteurs ou historiens militaires au commandant Franceschi-Losio, aide de camp de Masséna.



Baron FRANCESCHI-DELONNE (JEAN-BAPTISTE)

Général de brigade

(Général de division dans l'armée espagnole du roi Joseph)

1770-1811

le 26 mai[1], son retour fut particulièrement émouvant. Arrivé à Antibes, il enlève de force six rameurs qu'il jette dans un frêle canot, se procure pour quinze jours de vivres, prend avec lui deux grenadiers et en cinq jours et quatre nuits, après avoir touché à l'île de Capraja, il parvient à pénétrer dans le port de Gênes, malgré le feu des canonnières anglaises et la poursuite que lui donnent de nombreux bâtiments. Il avait traversé d'abord heureusement, à la faveur de l'obscurité, la croisière anglaise en rasant le vaisseau amiral, mais, surpris par le jour dans la rade, à cinq kilomètres du port, il voit un de ses rameurs tué et tous les bateaux croiseurs donner la chasse à son esquif. « Il semblait perdu, dit le général Koch dans les *Mémoires de Masséna,* lorsque Franceschi, toujours calme, fixe ses dépêches sur sa tête, ordonne à ses rameurs de faire un dernier effort dans une direction contraire pour essayer de se sauver et se jette lui-même à la nage. Un instant après, s'apercevant qu'il a laissé ses armes, il revient au bateau, prend son sabre et arrive enfin, presque épuisé, au pied du môle, d'où on le porte chez le général en chef. »

Franceschi n'apportait à Masséna que la lettre suivante de Bonaparte : « Je suis à Lausanne depuis deux jours, l'armée est en grand mouvement, l'aide de camp que vous m'avez envoyé vous fera connaître verbalement la situation des choses ici. Vous êtes dans une position difficile, mais ce qui me rassure c'est que vous êtes dans Gênes. C'est dans des cas comme celui où vous vous trouvez qu'un homme comme vous en vaut 20,000. » A cette lettre, Franceschi ajoutait de vive voix qu'il avait laissé Bonaparte avec le ministre de la guerre à Lausanne, que l'armée de réserve descendait le mont Saint-Bernard et avait dû atteindre Ivrée du 18 au 20 mai, que par conséquent on allait la voir déboucher d'un moment à l'autre. Ces nouvelles et celles que Franceschi donna sur les victoires de l'armée du Rhin auraient comblé l'armée et son général de la joie la plus vive si elles étaient arrivées quelques jours auparavant, mais il était trop tard. Masséna, réduit par la famine, fut forcé de capituler le 3 juin, et Gênes fut livrée à

1. Le 26, d'après les états de service de Franceschi ; le 27, d'après les *Mémoires de Masséna.*



l'armée autrichienne le 4, dix jours avant la bataille de Marengo.

Franceschi n'avait pas retrouvé dans Gênes le général Soult, blessé grièvement et fait prisonnier par les Autrichiens, au combat de Monte-Creto, le 13 mai 1800. Mais ce général fut délivré de sa captivité par la bataille de Marengo et nommé commandant supérieur du Piémont, pour lui permettre de se rétablir complètement de sa blessure. Les documents que j'ai pu consulter sont muets sur la position du commandant Franceschi à cette époque, mais il est probable qu'il suivit son général d'abord en Piémont, puis à l'armée du Midi, commandée par Murat, armée dans laquelle le général Soult fut nommé, le 13 février 1801, lieutenant du général en chef. Quoi qu'il en soit, Franceschi ne fut renvoyé au 4e régiment de hussards pour y faire le service que le 24 août 1801. Il n'y resta pas longtemps, car le général Soult ayant été nommé, le 5 mars 1802, un des quatre généraux commandant la garde des consuls, Franceschi reprit auprès de lui les fonctions d'aide de camp. Son général, qui avait appris à l'apprécier, l'emmena avec lui au camp de Saint-Omer, lorsqu'il en fut nommé commandant en chef au mois d'août 1803, le fit nommer colonel le 4 octobre de la même année et commandant de la Légion d'honneur le 15 juin 1804, faveur très rare pour un officier de son grade. Il fit plus encore pour lui en consentant à se priver de ses services pour lui assurer une position dans laquelle ses talents militaires devaient ressortir davantage. Franceschi fut nommé, le 1er février 1805, colonel du 8e régiment de hussards, en remplacement de Marulaz, promu lui-même au grade de général de brigade.

Franceschi se montra le digne successeur de ce vaillant hussard ; son régiment formait avec les 11e et 26e chasseurs, la brigade Margaron, attachée au corps de Soult. Constamment à l'avant-garde, quelquefois avec l'adjonction d'un corps d'infanterie, c'est lui qui fut chargé d'éclairer la marche du 4e corps d'armée. Ce corps qui comprenait les trois divisions d'infanterie Legrand, Vandamme et Saint-Hilaire, fut dirigé de Boulogne sur Spire, et franchit le Rhin le 25 septembre, aux environs de cette ville. C'est lui qui passa le premier le Danube le 6 et le 7 octobre sur les ponts de Münster et de Donawerth. Formant la gauche de la por-

tion de l'armée chargée d'investir Ulm sur la rive droite du Danube, le 4ᵉ corps se dirigea d'abord sur Landsberg où sa cavalerie légère battit les cuirassiers autrichiens en leur enlevant un escadron entier et deux canons. Il atteignit ensuite à Memmingen, sur l'Iller, le corps d'un général autrichien fort de plus de 6,000 hommes et le força à capituler. Suivant ensuite de près le corps de Lannes et la cavalerie de Murat dans la marche sur Vienne, il traversa derrière eux le Danube sur les ponts du Tabor et prit part au violent combat de Hollabrünn. Arrivé le premier sur le plateau d'Austerlitz où Napoléon méditait de frapper le coup décisif, il fut chargé par l'Empereur de s'éclairer au loin sur la droite et de porter une attention constante sur les mouvements de troupes qui pourraient avoir lieu en Hongrie, où Napoléon s'attendait à voir apparaître les corps d'armée des archiducs Charles et Jean venant du Tyrol et d'Italie. C'est dans cette circonstance que Franceschi eut à déployer pour la première fois ses hautes qualités d'officier de cavalerie et d'homme de guerre.

Il s'agissait principalement d'observer les routes de Hongrie et en particulier celle de Presbourg, par où pouvaient déboucher sur le flanc droit de la Grande-Armée l'archiduc Charles et son frère Jean revenant, l'un du Tyrol par la Carinthie, l'autre du nord de l'Italie par le Frioul. S'étant replié vers Laybach, parce que l'accès de la vallée du Danube leur était fermé en avant de Vienne, les deux archiducs pouvaient facilement de Laybach se diriger sur Presbourg et rejoindre l'armée russe en Moravie. La Morava, cours d'eau important nommé aussi la March, forme la frontière entre la Moravie et la Hongrie et court presque en ligne droite d'Olmütz à son confluent qui se trouve au-dessus et à peu de distance de Presbourg. Les routes qui viennent de la Hongrie en se dirigeant sur Brünn traversent la Morava, l'une à Gœding, l'autre à Hung-Hradisch; la première passe par Austerlitz, l'autre par Wischau, situé sur la route d'Olmütz. Le colonel Franceschi, chargé par le maréchal Soult d'éclairer la rive droite de la Morava jusqu'à sa chute dans le Danube, prit la ville de Gœding pour point central des reconnaissances et des mouvements du 8ᵉ hussards. Ses instructions lui prescrivaient de pénétrer en Hongrie, d'intercepter les communications de Presbourg avec l'armée russe sous Olmütz

et de pousser de forts partis sur Hung-Hradisch. Il lui était recommandé de ne pas chercher à occuper les positions, mais de multiplier ses mouvements, de les rendre rapides et de se montrer inopinément aux différents débouchés de manière à obliger l'ennemi à faire connaître ses forces.

Désireux d'assurer à son régiment cette rapidité de mouvements qui lui était recommandée comme la condition essentielle de sa mission, le colonel Franceschi en passa avant le départ une revue sévère, élimina les chevaux et les hommes fatigués ou douteux et ne garda avec lui que 180 hussards, sur lesquels il pouvait absolument compter.

Le maréchal Soult lui écrivait le 21 novembre, de son quartier général d'Austerlitz : « Sachez si les troupes du prince Charles venant d'Italie sont déjà arrivées en Hongrie, sur quel point elles se dirigent, qui les commande ; l'objet de votre mouvement est non seulement d'avoir des nouvelles de la Hongrie, de savoir aussi ce qui se passe dans le cercle de Hradisch, mais aussi d'occuper ce cercle et d'en tirer beaucoup de subsistances et des chevaux pour le corps d'armée. » Le maréchal écrivait encore le 25 novembre : « J'ai bien du plaisir à rendre compte journellement à Sa Majesté de la distinction avec laquelle vous remplissez la mission qui vous est confiée. »

Franceschi ne tarda pas à se trouver dans une position difficile; l'ennemi, voulant marcher sur Olmütz, se rassembla à Hung-Hradisch et, descendant la Morava, menaça avec une nombreuse cavalerie le pont de Gœding. Il s'agissait dès lors pour Franceschi de retarder le plus possible l'exécution de ce mouvement afin d'empêcher la cavalerie ennemie de déboucher sur la rive droite de la Morava. Ralliant ses détachements, il réunit son régiment à Gœding et prit ses dispositions pour s'y défendre à outrance. Il y fut bientôt enveloppé par une nombreuse cavalerie composée de Cosaques, de cuirassiers, de chevau-légers et de ulans russes et autrichiens. Il fallait attendre la fin du jour pour se frayer un passage et se diriger sur Auspitz, seul point de retraite sur Brünn. Voici comment Franceschi raconte lui-même, dans son rapport au maréchal Soult, la manière dont il se tira d'affaire :

Nikolsbourg, 30 novembre 1805.

« ..... Le seul chemin d'Auspitz était ma retraite, je décidai de la faire à la nuit close. Pour exécuter ce projet, j'avais disposé ma troupe ainsi : toutes les avenues du village étaient gardées par de petits postes, afin de bien voir les mouvements de l'ennemi et lui cacher mon départ. A six heures, je fis monter mon régiment à cheval, je le portai en arrière du village sur la route d'Auspitz et moi je restai avec ma compagnie d'élite dans le village prêt à me porter sur le point attaqué et à occuper l'ennemi pendant que mon régiment ferait son mouvement de retraite. Toutes les issues du village étaient barricadées ; à l'abri de ces obstacles je devais avoir le temps de faire mon mouvement sans inquiétude, mais les choses ne tournèrent pas ainsi.

« L'ennemi, très fort en cavalerie, cerna la ville et, pendant qu'il chargeait avec plusieurs escadrons sur les chemins de Bisentz et de Gaya, les Russes arrivaient par la route d'Hollich et un gros de troupes composé de ulans et de Cosaques était venu se former en bataille sur la route d'Auspitz, précisément entre les dernières maisons du village et l'endroit où mon régiment était placé. Nous nous battons corps à corps dans le village, mes hussards font des prodiges, mais il faut passer : je les réunis en masse, ils me suivent et nous traversons cette troupe non sans perdre des hommes et des chevaux, mais nous obtenons de nous réunir avec le régiment qui, à trois cents pas de là, soutenait l'effort de 300 chevaux.

« L'affaire devint générale ; nous perdions beaucoup et nous faisions beaucoup de mal à l'ennemi. Il cessa un instant de nous harceler et fit filer sur la droite un corps considérable pour aller de nouveau nous couper la route en continuant de nous presser en queue. J'aurais voulu éviter cette rencontre, mais la route est le seul chemin où nous puissions passer, la gauche, vers Castel, étant extrêmement marécageuse. Je forme alors ma petite troupe en trois pelotons : l'un soutient la retraite, l'autre marche en avant et se fait jour, tandis que le troisième, celui du centre, se porte au secours du plus faible. Dans cet ordre, nous marchons jusqu'à Bilowitz, toujours combattant, toujours faisant grand mal à l'ennemi, mais toujours perdant beaucoup. Arrivés à Bilowitz, l'en-

nemi cesse de nous poursuivre et de couper notre passage ; il fait un grand mouvement, nous le retrouvons près d'Auspitz ; la faveur de la nuit nous permet d'éviter un second combat ; le premier avait duré cinq heures.

« A Auspitz, je reçois une lettre de votre chef d'état-major qui me prescrit de me rendre à Gross-Niemtchitz pour y prendre poste et flanquer la droite de votre corps d'armée. Il est minuit et je m'adresse au bourgmestre ; je lui demande un guide pour cet endroit, il me refuse en m'assurant que l'ennemi l'occupe. Facilement porté à croire à cette nouvelle puisqu'à une demi-lieue d'Auspitz je venais de l'éviter, je prends le parti de me retirer sur Nikolsbourg, où je suis arrivé ce matin à huit heures avec le reste de mes braves.

« Je crois que le mal que nous avons fait à l'ennemi est considérable ; tout ce que nous avons fait dans cette retraite honore mon régiment, mais la perte est grande. Tant tués que blessés et prisonniers, je compte à peu près 50 hommes dont un capitaine, deux lieutenants, deux sous-lieutenants et huit sous-officiers. Ma compagnie d'élite a fait des merveilles, tous les blessés le sont grièvement par l'acharnement que l'on a mis à se battre ; sur les cinq officiers, il y a quatre blessés et, je crois, un mort. »

Le surlendemain, 2 décembre, les trois escadrons du 8[e] hussards étaient en bataille sur le plateau d'Austerlitz, où Franceschi recevait du maréchal Soult et de tous les généraux les plus chaudes félicitations. Napoléon s'écria en l'apercevant : « Toujours mon hussard, toujours partout, toujours intrépide, toujours prêt à donner un bon coup de sabre. » Pendant la bataille, il fut chargé d'éclairer le mouvement décisif du maréchal Soult sur le centre de l'armée russe ; à peine le dernier coup de canon était-il tiré qu'il reçut du major général le billet suivant :

« **Sur le champ de bataille devant Augezd, 2 décembre 1805, à deux heures, au colonel Franceschi du 8[e] hussards.**

« Nous venons de remporter une victoire complète ; les débris des armées autrichienne et russe sont épars, et une partie cherche à se retirer vers la Hongrie par la route de Malsbourg et sur la

March (la Morava); faites toutes les dispositions que vous jugerez convenables pour les couper, les détruire ou les prendre. »

Immédiatement après avoir lu ce billet, Franceschi enlève son régiment; malgré les fatigues éprouvées pendant sa reconnaissance sur les routes de Hongrie, le 8e hussards a retrouvé son élan et son énergie. Bientôt il est sur les traces de l'ennemi qui fuyait en effet dans cette direction et non sur celle d'Olmütz, où Murat le suivait avec toute la cavalerie de réserve. Avant la fin du jour, les hussards reconnaissaient une colonne de 2,500 hommes d'infanterie russe; c'était beaucoup pour un régiment qui n'avait plus que 120 chevaux. Mais la victoire rend audacieux; Franceschi, s'aidant du terrain, se rapproche en toute hâte et sans être vu; il forme sa troupe en bataille, lui fait prendre le grand trot, puis, au moment de joindre la colonne, il commande: *Sabre en main,* et charge à fond avec impétuosité. Les Russes, déconcertés par la vigueur de ce mouvement, croient à la présence d'une nombreuse cavalerie et la colonne met bas les armes. Elle comprenait quatre généraux, deux colonels, plusieurs majors, soixante officiers et 2,500 prisonniers russes (ces chiffres sont constatés par le reçu que le général Pannetier, commandant la place de Brünn, donna, le 3 décembre, à l'officier du 8e hussards chargé de lui amener ses prisonniers). Continuant à harceler l'arrière-garde russe, Franceschi se rapprocha tellement du quartier général des souverains alliés que l'alarme s'y répandit et qu'il fut précipitamment transporté plus loin.

Le grade de général de brigade fut la récompense de la conduite tenue par le colonel du 8e hussards pendant cette brillante campagne. Ce grade fut donné par décret du 24 décembre 1805 à dix colonels de cavalerie : deux de dragons, cinq de chasseurs et trois de hussards. Parmi ces dix colonels figuraient Montbrun, Auguste Colbert, Guyot du 9e hussards et Franceschi, destinés tous les quatre à une fin prématurée.

Franceschi semblait appelé au plus brillant avenir; cet avenir ne lui eût pas fait défaut si, comme Latour-Maubourg, Auguste Colbert, Guyot et Durosnel, promus en même temps que lui, il avait été nommé au commandement d'une brigade faisant partie de la Grande-Armée; il se fût sans nul doute élevé au premier rang

pendant les campagnes de 1806 et de 1807; au lieu de cela, sa mauvaise chance voulut qu'il fût envoyé à l'armée de Naples qui, au milieu de dangers incessants, faisait dans les Calabres une guerre obscure et difficile. Cette armée venait d'être organisée sous les ordres du prince Joseph Bonaparte en trois corps d'armée commandés par Masséna, Reynier et Duhesme. Franceschi fut attaché au corps de Reynier chargé de la conquête des Calabres; il y commandait la réserve, composée des 6ᵉ et 9ᵉ chasseurs à cheval avec un bataillon du 1ᵉʳ régiment suisse. Les Calabres furent assez facilement conquises; la seule affaire sérieuse à laquelle donna lieu cette conquête fut le combat de Campo-Tenese, où le corps napolitain, commandé par le général Roger de Damas, subit une défaite complète (9 mars 1806). La cavalerie de Franceschi, retardée au passage d'un défilé, ne put arriver pour recueillir les prisonniers, au nombre de 2,000, dont 2 généraux et un grand nombre d'officiers, toute l'artillerie, 5 drapeaux et plus de 500 chevaux. La réserve bivouaqua ensuite sur la neige au milieu des prisonniers napolitains.

Le corps de Reynier, poursuivant les débris de l'armée napolitaine, entra dans Cassano le 10 mars, en faisant un grand nombre de prisonniers. Le général Franceschi détacha un escadron du 6ᵉ chasseurs pour s'emparer de Cosenza et se dirigea en toute vitesse avec le 9ᵉ vers la côte où les troupes napolitaines venaient de se rembarquer. Le 6ᵉ chasseurs ayant été laissé à Cosenza pour garder les communications, le commandement de Franceschi se trouva réduit au 9ᵉ chasseurs. L'occupation de la Calabre ne présenta rien de bien particulier jusqu'au jour où le général anglais Stuart débarqua dans le golfe de Sainte-Euphémie avec 7,000 Anglais et 3,000 Napolitains. A peine Reynier fut-il informé de cet événement qu'il rassembla à la hâte sa division forte de 4,500 hommes d'infanterie, de 300 chasseurs du 9ᵉ régiment et d'une batterie d'artillerie légère et déboucha, le 5 juillet au matin, dans la plaine de Sainte-Euphémie. Le général anglais, décidé à accepter la bataille, rangea ses troupes le dos à la mer, en les couvrant par une chaîne de tirailleurs jetés dans les bois et les broussailles. Soit que Reynier, confiant dans la valeur de ses troupes, ait vu là une occasion de se couvrir de gloire, soit que, comme on

l'a dit, l'ardeur des généraux sous ses ordres l'ait entraîné malgré lui, il ordonna immédiatement l'attaque. Cette attaque, probablement par suite de la même confiance, se fit d'une manière un peu décousue; les Anglais, attendant avec sang-froid le moment de tirer, ouvrirent subitement un feu meurtrier d'infanterie et d'artillerie : le seul régiment suisse perdit en un instant 1,000 hommes tués ou blessés. Le général Compère fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes; un coup de feu lui cassa le bras et il fut fait prisonnier. Reynier tenta un retour offensif : la réserve des Anglais, restée jusque-là en seconde ligne, se porta en avant et allait tourner la division française lorsque Franceschi, qui était au centre à la tête du 9ᵉ chasseurs, le dirigea tout à coup à gauche formé en colonne par division et exécuta sur le front de la colonne anglaise une charge vigoureuse qui la força de se retirer dans ses lignes. Grâce à ce mouvement opportun, les troupes de Reynier purent opérer leur retraite en bon ordre sous la protection du 9ᵉ chasseurs et du 20ᵉ de ligne que commandait Franceschi. Une partie des chasseurs avaient mis pied à terre pour charger les blessés sur leurs chevaux. Les Anglais ne les poursuivirent pas, mais la marche de la division fut rendue difficile par l'insurrection générale de la Calabre; tous les petits postes de correspondance furent égorgés et le général Verdier, qui occupait la Calabre citérieure, fut obligé de se retirer en Pouille.

Quant à Reynier, après avoir déposé ses malades à Cotrone, place maritime où se trouvait une petite garnison polonaise, il se dirigea sur Corigliano qui était occupé par un fort rassemblement d'insurgés. Ces insurgés ayant accueilli la colonne par une vive fusillade, Reynier donna l'ordre de feindre une retraite pour les attirer dans la plaine où le 9ᵉ chasseurs, tombant tout à coup sur eux, en fit une horrible boucherie. L'infanterie entra alors dans Corigliano qui fut livré au pillage. Reynier parvint enfin à Cassano où il s'établit avec 4,000 hommes, en attendant le secours que devait lui apporter Masséna. Celui-ci fut, après la prise de Gaëte, chargé de soumettre de nouveau la Calabre. En organisant son armée, il confia au général Franceschi le commandement de l'avant-garde, composée d'un escadron du 9ᵉ chasseurs et d'un bataillon de voltigeurs. Dans cette expédition, qui se

termina le 6 février 1807 par la prise d'Amantea, Franceschi et le 9e chasseurs furent la terreur des insurgés; aussitôt que l'ennemi les apercevait, il s'écriait en prenant la fuite : « Voilà les chasseurs, nous sommes perdus. » Par un coup de main des plus vigoureux, il dégagea la ville de Catanzaro qui, ayant voulu demeurer fidèle au roi Joseph après la bataille de Sainte-Euphémie, était restée depuis lors cernée et assiégée par des bandes considérables d'insurgés. Après s'être entendu avec les habitants, il dirigea ses voltigeurs divisés en deux colonnes dans deux ravins opposés contournant un plateau assez étendu où se trouvaient les principales forces des assiégeants, et fit monter à cheval un de ses escadrons qui alla s'établir sur une chaussée assez large au milieu de jardins et de petites maisons de plaisance, en face de l'entrée principale de la ville. Dès que cet escadron, précédé par un peloton de tirailleurs, se mit en marche, il fut accueilli par une grêle de balles et par le feu de deux canons chargés à mitraille. L'officier commandant l'escadron exécuta alors une charge vigoureuse et, s'emparant des deux canons, rejeta les bandes insurgées dans les ravins où elles furent massacrées par les voltigeurs.

A la suite de cette campagne, Franceschi fut nommé aide de camp du roi Joseph; c'était la récompense de la valeur et des talents qu'il avait déployés. Le roi lui témoigna toute sa confiance et le général Mathieu Dumas, ministre de la guerre du royaume, lui accorda la main de sa seconde fille Octavie.

Lorsque Joseph échangea la couronne de Naples pour celle d'Espagne en 1808, Franceschi fut du nombre des généraux qui l'accompagnèrent dans son nouveau royaume et il fut, le 5 mars 1808, nommé général de division dans l'armée espagnole. Joseph était à peine entré dans Madrid, dont la victoire de Medina-del-Rio-Seco venait de lui ouvrir les portes, que la nouvelle des tristes événements de Baylen le força de s'en éloigner pour se replier sur l'Èbre où se concentrèrent toutes les troupes françaises. Franceschi se trouvait à Miranda lorsque l'Empereur y arriva le 5 novembre 1808. Napoléon lui donna le commandement d'une brigade de cavalerie légère, composée du 1er régiment de hussards et du 22e régiment de chasseurs, brigade qui devint plus tard une division par l'adjonction du 8e dragons et des chasseurs hano-

vriens et qui fut attachée au 2ᵉ corps de l'armée d'Espagne, commandé par le maréchal Soult. Les opérations commencèrent le 10 novembre par le combat de Burgos ou plutôt de Gamonal, dans lequel la cavalerie légère de Lasalle et la division Mouton culbutèrent l'armée espagnole du comte de Belveder. Pendant que Bessières, à la tête de la grosse cavalerie, sabrait les fugitifs et s'emparait de toute l'artillerie, Franceschi traversait l'Arlenson et tombait sur les troupes catalanes qui cherchaient à couvrir la retraite de l'ennemi. Il eut là un engagement des plus opiniâtres, dans lequel il perdit 50 hommes tués et 150 blessés, mais où il détruisit complètement deux compagnies de chasseurs catalans et empêcha l'armée espagnole de se retirer sur Madrid. Après cette bataille et celle d'Espinosa, gagnée par le général Victor sur l'armée de Black, le corps de Soult, au lieu de marcher sur Madrid, fut employé à flanquer l'aile droite de l'armée et s'empara de Santander en marchant sur la Galice. La division Franceschi joua dans cette circonstance un rôle des plus actifs, formant tour à tour l'avant-garde de Soult, de Ney, de Victor, de Bessières et de Lefebvre. Franceschi manœuvra avec la plus grande habileté dans les vastes plaines de la Castille sur Valladolid, Zamora, Benavente et Léon. Le général anglais Moore étant débarqué en Galice, chercha à secourir les armées espagnoles en menaçant la ligne d'opération des Français par Burgos. Apprenant la défaite de l'armée de Belveder, il continua audacieusement sa marche et Franceschi se replia devant lui jusqu'à Placentia. Le corps de Soult se concentra sur le Carrion; il comptait 16,000 à 17,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux, sa cavalerie se composait de la division Franceschi et de la brigade de dragons Debelle. Elle eut avec la cavalerie anglaise un engagement des plus vifs le 21 décembre et parvint à contenir l'ennemi. Celui-ci, qui était beaucoup plus nombreux, essaya plusieurs fois de franchir le Carrion; comme il n'était qu'à deux journées de marche de Burgos, il risquait d'apporter un grand trouble dans les communications de l'armée française, mais Franceschi, toujours à cheval, apparaissant subitement sur tous les points, le tint constamment en échec et l'empêcha de faire aucun progrès. Le général Stewart qui commandait cette cavalerie se plaisait plus tard à rendre justice à Franceschi, disant

qu'il n'avait pu, malgré tout son monde, le surprendre une seule fois et que, lorsque ses troupes entraient dans un village, il en sortait toujours par une autre issue.

Cependant l'orage était près de fondre sur l'armée anglaise; grâce à l'activité déployée par Napoléon, 50,000 hommes se trouvaient réunis le 22 décembre au pied du Guadarrama pour franchir cette montagne et couper la retraite aux troupes que Soult contenait de face. Le temps épouvantable qui régna pendant plusieurs jours et les difficultés du passage, plus grandes, dit-on, que celles même du Saint-Bernard, sauvèrent les Anglais. Averti à temps, leur général en chef, sir John Moore, commença sa retraite vers la mer en faisant filer les bagages vers l'arrière-garde. Ce ne fut plus alors qu'une poursuite dans laquelle Franceschi, avec sa cavalerie légère, prit la tête de l'armée. Le corps espagnol de la Romana ayant voulu défendre, le 30 décembre, le pont de Mancilla las Mulas, Franceschi, par une marche de nuit habilement préparée, surprit ce corps et le culbuta dans une seule charge de cavalerie; il s'empara de l'artillerie et de la moitié des troupes laissées à la garde du pont. Le maréchal Soult put ainsi entrer sans coup férir dans la ville de Léon. S'étant rendu à Astorga, le 1er janvier, pour saluer l'Empereur, ce dernier lui fit son compliment sur le fait d'armes du général Franceschi et Duroc lui dit : « Monsieur le Maréchal, vous avez donné de belles étrennes à l'Empereur. »

L'empereur Napoléon ayant été forcé par les événements qui se passaient en Europe et les préparatifs de guerre de l'Autriche de revenir à Valladolid, chargea le maréchal Soult de poursuivre l'armée anglaise; il lui donna à cet effet les quatre divisions d'infanterie Mermet, Merle, Heudelet et Delaborde, avec la division de dragons Lahoussaye, les dragons Lorges réduits à une seule brigade, la brigade de cavalerie légère du 6e corps, commandée par Auguste Colbert et la cavalerie légère de Franceschi. Les Anglais se retiraient assez précipitamment en profitant de toutes les positions qui s'y prêtaient pour contenir la poursuite avec leur arrière-garde et donner le temps au gros de l'armée de filer sur la Corogne où le général Moore avait donné rendez-vous à la flotte. La division Franceschi fut employée à battre le pays en balayant la

vallée de la Syl et remontant la rive droite du Minho, pour contrebattre la division espagnole de la Romana qui suivait la route de Ponteferrada, parallèle à la route de Villafranca. Franceschi rejoignit le maréchal en avant de Villafranca avec 2,000 prisonniers, dont un général, 5 officiers d'état-major, 4 colonels, 105 officiers et 5 drapeaux, tombés en son pouvoir dans un brillant combat. Sa division ne rentra dans la direction générale de l'armée que trois jours avant la bataille de la Corogne, à laquelle elle prit part en formant l'extrême droite de la ligne et forçant les Anglais, par ses démonstrations, à étendre la leur. Cette bataille indécise et sanglante, dans laquelle furent tués les généraux anglais John Moore et David Baeird, permit à l'ennemi de se rembarquer. Les Français n'y entrèrent que deux jours après la bataille, ils y trouvèrent les cadavres de plus de 1,200 chevaux, que les généraux anglais avaient fait tuer et environ 500 autres chevaux dont les jarrets étaient coupés pour les empêcher d'être utilisés par l'armée française. Voici comment le colonel Napier raconte ce fait dans son *Histoire des guerres de la Péninsule* : « Comme les chevaux qui restaient étaient pour la plupart fourbus et qu'il était impossible de les embarquer tous en présence de l'ennemi, on en fit à regret fusiller un grand nombre : sans cela ces pauvres animaux déjà épuisés de fatigue et malades eussent été distribués parmi la cavalerie française ou bien auraient servi de bêtes de somme jusqu'à ce qu'ils mourussent à la peine. » Bons Anglais, quelle touchante commisération pour leurs pauvres chevaux!

Le maréchal Soult s'empara ensuite du Ferrol et reçut l'ordre d'entrer le plus promptement possible en Portugal. Il établit son quartier général à Saint-Jacques-de-Compostelle et s'occupa de réorganiser son armée. La brigade Auguste Colbert dont le général avait été tué dans la poursuite des Anglais rejoignit le 6ᵉ corps et la cavalerie de l'armée du maréchal Soult se composa définitivement de la division Lahoussaye, 17ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ et 27ᵉ dragons, 1,900 chevaux; de la division Lorges, 13ᵉ et 22ᵉ dragons : 1,000 chevaux, et de la division Franceschi, 1ᵉʳ hussards, 22ᵉ chasseurs, 8ᵉ dragons et chasseurs hanovriens : 1,300 chevaux. C'est dans cette campagne de Portugal, qui devait être la dernière du

général Franceschi-Delonne, qu'il acquit dans l'armée française, et surtout dans l'armée anglaise, la réputation d'un général d'avant-garde de premier ordre.

Pour entrer en Portugal, le maréchal Soult avait à traverser le Minho et à se débarrasser du général espagnol la Romana qui, ayant avec lui 5,000 hommes de troupes régulières, élite de l'armée espagnole, avait organisé de main de maître l'insurrection du pays. Trois routes s'offraient à l'armée française : la première, suivant la côte, se dirigeait presque en ligne droite de Saint-Jacques-de-Compostelle sur Tuy, près de l'embouchure du Minho, en passant à Pontevedra et Redondela ; la seconde descendait la vallée de la Via jusqu'à Ribadavia, où se trouvait un bac sur le Minho ; la troisième enfin se dirigeait sur Orense, où il y avait un pont sur le même fleuve. Une assez bonne route suivait la rive droite du Minho, d'Orense par Ribadavia, Salvatierra et Tuy jusqu'à Guardia, petit fort situé à l'embouchure du Minho. Soult se décida pour la première de ces routes et se dirigea sur Tuy pour passer le Minho au-dessus de Guardia. Franceschi partit le premier avec l'avant-garde, composée de sa division et d'un bataillon d'infanterie légère ; il battit à Redondela un petit corps d'insurgés auxquels il prit quatre pièces de canon ; il s'empara ensuite de Vigo, de Tuy et de Guardia. En même temps, les dragons de Lahoussaye occupaient Salvatierra, sur le Minho. Il s'agissait de franchir ce fleuve qui, considérable en tous temps, roulait alors des flots gonflés et impétueux. On recueillit dans le port de Guardia quelques grands bateaux de pêcheurs et on prit dans le fortin plusieurs canons de gros calibre ; une division d'infanterie et 300 hommes de troupe de marine furent employés, depuis le 11 jusqu'au 15 février, à transporter par terre ces bateaux et ces canons jusqu'à Campo Soutos, lieu choisi pour le passage du Minho. Les grosses pièces furent mises en batterie dans la nuit du 15, et 300 soldats furent embarqués sur les bateaux qui, conduits par les troupes de marine, cherchèrent à gagner dans l'obscurité la rive portugaise. Le temps était affreux ; la tempête empêcha le convoi d'atteindre la rive gauche avant le jour, et les soldats embarqués, voyant la rive occupée par les milices portugaises, gagnèrent le large. Cinquante hommes seulement, commandés par un officier du génie, purent

débarquer; quelques-uns d'entre eux furent massacrés, les autres se rendirent prisonniers[1].

Le maréchal Soult se trouvait dans une position embarrassante; il en sortit par son énergie et son activité. Il se décida immédiatement à remonter le Minho jusqu'à Orense, mais il lui fallut pour cela laisser toute son artillerie à Tuy, la route ayant été reconnue impraticable pour les voitures. Il était arrivé ainsi à Ribadavia en recevant des coups de fusil, lorsqu'assis sur le balcon de la maison où il était logé, il fut fort étonné de voir déboucher sur la place une calèche de voyage. Il envoya aux informations; il apprit que cette calèche appartenait au général Lorges. Le cocher ne sachant qu'en faire lorsqu'on avait quitté Tuy, le général, non moins embarrassé, lui dit : « Pars avec si tu veux et renverse-la dans un fossé si elle se brise. » Or, la calèche arrivait en fort bon état. Le maréchal entra dans une violente colère contre ceux qui l'avaient si mal renseigné et ordonna impérieusement qu'une batterie arrivât de Tuy dans les 24 heures. Cet ordre fut immédiatement exécuté, et une seule pièce sur six resta en arrière; toutefois, les chemins étaient réellement mauvais; on ne put faire venir à Ribadavia que 16 pièces de canon du plus petit calibre, 6 obusiers et les caissons indispensables pour le service de ces 22 pièces; on laissa à Tuy, sous la garde d'une garnison de 500 hommes, 36 pièces de canon, l'ambulance, les vivres et tous les malades[2]. Soult se dirigea ensuite sur Orense, y traversa le Minho et marcha vers la frontière du Portugal. Franceschi formait encore l'avant-garde avec sa division et un bataillon du 15e léger, commandé par le major Dulong, officier des plus vigoureux. Cette avant-garde atteignit le 6, en avant de Vérin, l'armée de Romana. Franceschi le fit attaquer immédiatement par l'infanterie du major Dulong, qui lui fit une centaine de prisonniers, puis il le gagna de vitesse en poussant rapidement ses chevaux sur les deux flancs de la colonne et, la prenant en tête, l'obligea de s'arrêter. Les Espagnols

1. D'après le colonel Napier, cette action eut une grande influence sur l'issue de la campagne en retardant l'entrée des Français en Portugal, ce qui est parfaitement vrai ; mais l'historien anglais ajoute qu'elle fit un honneur infini aux Portugais, en prouvant leur bravoure. Il est permis de ne pas partager son admiration.

2. *Notice sur le général Franceschi-Delonne*, par le général baron de Saint-Joseph, qui, étant alors aide de camp du maréchal Soult, se trouvait auprès de lui sur le balcon de la maison qu'il habitait lorsqu'il aperçut cette calèche.

prirent alors position sur un mamelon en forme de pain de sucre, à Orano. Le terrain était couvert dans tout son pourtour de nombreux murs de clôture en pierres sèches, ce qui fit croire aux Espagnols qu'ils pourraient sans danger braver les attaques de la cavalerie; mais, depuis quatre mois, les régiments de Franceschi étaient habitués à manœuvrer et à se battre en pays de montagnes, sur les terrains les plus difficiles. Les Espagnols s'étaient formés en carré et attendaient la charge. Chacun des régiments de cavalerie fut placé vis-à-vis d'une des faces du carré et les quatre régiments s'élancèrent au galop en même temps en poussant de grands cris. Franceschi donne l'exemple et franchit le mur de clôture, toutes les clôtures sont franchies de même; les Espagnols sont sabrés et foulés sous les pieds des chevaux; le major Dulong arrive avec son bataillon d'infanterie et achève la victoire; 1,200 cadavres restent sur le terrain; 400 hommes, dont 1 colonel et 25 officiers, sont faits prisonniers; la cavalerie avait enlevé trois drapeaux qui furent remis au maréchal par un aide de camp du général Franceschi. Cette affaire mit presque fin à l'insurrection de la Galice en décourageant les insurgés[1].

L'avant-garde continua sa marche vers la frontière portugaise, et Franceschi, soutenu par la division Heudelet, resserra la ville de Chaves, sur la rive gauche de la Tamega, tandis que les autres divisions complétaient l'investissement de cette place, dont la garnison ne tarda pas à capituler. On entra alors dans des défilés de la province de Tras os Montes, que l'on mit cinq jours à traverser, sur une distance de cinq lieues, par suite des difficultés que présenta le passage de l'artillerie au milieu des rochers et à travers les villages. Pendant ce temps, les troupes vivaient de maïs et de châtaignes, seule ressource du pays; les chevaux n'avaient pour nourriture que la feuille du maïs, et il fallait se battre la nuit comme le jour. La fureur excitée chez les habitants par la présence de soldats étrangers était telle que des hommes se précipitaient souvent au milieu des rangs, s'inquiétant peu d'y trouver la mort pourvu qu'ils pussent tuer quelques soldats[2].

1. Baron de Saint-Joseph et colonel Napier.

2. C'est à peine si les soldats anglais étaient mieux traités que les nôtres par les populations portugaises. Plusieurs officiers furent attaqués et blessés même par les troupes portugaises. (Colonel Napier.)

Au sortir de ces défilés, l'armée française pénétra dans la riche province d'Entre Minho et Douro ; le maréchal Soult croyait marcher sans difficulté sur Braga, capitale de la province, lorsque son avant-garde fut arrêtée entre Ruivaês et Salamonde par l'armée portugaise, aux ordes du général Freyre. Le 15 mars, au soir, le général Franceschi se heurta, à une lieue de Ruivaês, à une arrière-garde de 1,500 hommes qu'il s'attendait à voir quitter la position pendant la nuit; mais le matin, il vit ses 1,500 hommes renforcés par quatre régiments de milice, un bataillon de ligne et environ 800 paysans. « Leur front était assez étendu[1]; d'une part, ils étaient par masses de 500, 600 et 800 hommes sur les rochers qui dominent la route de Ruivaês à Salamonde, et de l'autre, vers leur droite, ils couronnaient la crête des montagnes ; sur leur front, ils avaient quatre pièces de canon de petit calibre. »

Avant d'attaquer cette forte position, Franceschi attendit la brigade du général Foy avec qui il concerta ses dispositions. Le 1er bataillon du 17e léger fut envoyé sur la gauche avec ordre de s'emparer des hauteurs à la droite de la position de l'ennemi pour la longer en arrière de ces masses. L'ennemi, s'apercevant de ce mouvement, détacha beaucoup de monde sur sa droite et le 2e bataillon du 17e léger dut appuyer le 1er bataillon, au secours duquel Franceschi détacha 50 chevaux malgré les difficultés presque insurmontables du terrain. La droite de l'ennemi recula en désordre; aussitôt Franceschi, après s'être entendu avec le général Delaborde dont la division arrivait, s'élança sur la route avec les voltigeurs et les carabiniers du 3e bataillon du 17e léger et trois escadrons des 1er hussards et 22e chasseurs. Cette colonne était suivie de quatre compagnies de voltigeurs commandées par l'aide de camp du général Delaborde, par le reste du 17e léger et par les régiments de la division Franceschi. Devant la vigueur de cette attaque l'ennemi fut débandé de la manière la plus complète ; poussé à outrance, il laissa aux mains de la cavalerie cinq pièces de canon. La débandade fut telle qu'il n'y eut pas plus de 180 hommes de tués[2].

1. Extrait du rapport adressé au maréchal Soult, par le général Franceschi.
2. Le général de Saint-Joseph raconte que, pendant cette affaire, il fut envoyé auprès du colonel commandant le 1er hussards pour lui porter l'ordre de charger. Le colonel le voyant accourir fit avec son sabre un geste interrogatif auquel le capitaine répondit affirmativement de la même manière, et le régiment fut mis aus-

Continuant à chasser l'ennemi devant lui, Franceschi s'empara le 19 de Lanhoza, village situé sur une hauteur à droite de Braga. Le 20, à 9 heures du matin, il se mit en mouvement avec sa cavalerie et la division Mermet pour tourner la droite de l'armée portugaise. Ils éprouvèrent de grandes difficultés pour gravir l'escarpement du Monte-Vallonga, ils atteignirent enfin la crête de cette montagne et mirent les Portugais en fuite. Comme ils traversaient la vallée pour couper aux Portugais leur ligne de retraite, ils donnèrent dans un corps de 3,000 hommes qui, à l'approche de la cavalerie française, s'acculèrent aux montagnes au-dessus de Talperra et ouvrirent un feu des plus violents. Franceschi, plaçant alors une brigade de cavalerie sur chacun des flancs de sa troupe et mettant une brigade d'infanterie en tête, les mena à la charge toutes à la fois. Les Portugais résistèrent avec acharnement, mais l'élan de la cavalerie et du 31[e] léger vint à bout d'eux et ils prirent la fuite. Pendant ce temps Delaborde, soutenu par les dragons de Lahoussaye, enlevait au centre le Monte-Adanfe et la division Heudelet à la droite s'emparait de Ponte-Porto. La perte des Portugais, dans cette journée connue sous le nom de bataille de Braga, s'éleva à plus de 4,000 hommes dont 400 prisonniers.

Le maréchal Soult, maître de Braga, y laissa la division Heudelet et continua son mouvement sur Oporto. La division Franceschi formait encore la gauche avec la division Mermet. Soult marchait de sa personne au centre avec les divisions Merle, Delaborde et Lahoussaye, tandis que les dragons de Lorges formaient la colonne de droite. Franceschi et Mermet eurent à soutenir trois combats assez vifs en avant de Giumaraês, à Poubeiro et à Puente-Negrellos; ce dernier combat fut particulièrement opiniâtre, le général français Jardon, un vétéran des guerres de la République, estimé de toute l'armée, y fut tué. Franceschi, après avoir franchi l'Ave à Puente-Negrellos, suivit la rive opposée et porta secours à la colonne du centre arrêtée au passage de cette rivière à Barca-de-Trofa dont le pont avait été rompu. Grâce au concours de Frances-

---

sitôt en mouvement; on gagna ainsi un temps bien précieux. Le général de Saint-Joseph fait ressortir à cette occasion de quelle importance il est que les aides de camp et les officiers de l'état-major soient porteurs de signes distinctifs bien apparents et surtout qu'ils soient bien connus des généraux et des chefs de corps.



chi, le passage fut forcé à Saint-Just ; la colonne de droite étant parvenue également à passer à Ponte-d'Ave, les Portugais prirent la fuite après avoir massacré leur commandant, le général Vallonga.

L'armée française se trouva ainsi réunie sur la rive gauche de l'Ave et, le 27 juillet, elle était concentrée en face des retranchements qui couvraient la ville. Ce camp retranché, qui s'étendait du Douro jusqu'à la côte, était armé de 200 pièces de canon ; le pont de bateau qui réunissait la ville au faubourg de Villa-Nova, sur la rive gauche du Douro, était battu par 150 pièces. Le peuple fanatisé était sous la domination de l'évêque qui n'attendit pas du reste l'attaque des Français et s'enfuit la veille de la bataille.

Soult crut devoir ouvrir des négociations pendant lesquelles le général Foy, s'étant avancé imprudemment, fut fait prisonnier, dépouillé de tous ses vêtements et enfermé dans un cachot après avoir failli être massacré. La division Merle, envoyée le 28 au soir sur la gauche des retranchements, parvint, malgré un feu des plus vifs, à y prendre position. L'attaque eut lieu le 29 à la pointe du jour. Franceschi formait la colonne de gauche avec sa division et l'infanterie de Delaborde. Le combat s'engagea par les ailes : les généraux portugais dégarnirent leur centre pour résister à cette double attaque. Soult poussa alors en avant la division Mermet qui coupa l'armée portugaise en deux. Franceschi et Delaborde, après s'être emparés de plusieurs ouvrages et de 50 pièces de canon, poussèrent un corps considérable de Portugais vers le Douro. L'ennemi chercha alors à s'enfuir soit par le pont, tellement encombré qu'on ne pouvait y passer, soit par les barques qui s'enfoncèrent sous le poids des fuyards. Les Français s'emparèrent des batteries de Villa-Nova et devinrent maîtres des passages du pont. La bataille se termina par une scène atroce de désordre et de pillage.

Le désordre fut promptement réparé ; le maréchal Soult organisa le pays avec beaucoup d'habileté, fit réparer le pont de bateaux pendant la nuit même du 29 mars et occuper le lendemain les forts de la rive gauche. La cavalerie de Franceschi passa immédiatement le Douro et se posta à 10 milles en avant sur le chemin de Coimbre, poussant des patrouilles jusqu'au delà de la Vouga. Il était soutenu un peu en arrière par la division d'infanterie Mermet. Le

maréchal Soult lui donna pour mission d'aller à la découverte de la division Lapisse détachée du 1er corps d'armée pour appuyer le mouvement sur Lisbonne. A cet effet Franceschi, après avoir occupé Ferra et Oliveira, répandit ses avant-postes le long de la rive droite de la Vouga dont les habitants se réfugièrent sur l'autre rive. Le chef de partisans Trant, avec plusieurs milliers d'hommes, gardait la rive gauche ; le détachement qu'il envoya pour occuper le pont de Castanheira fut saisi d'une terreur panique et se dispersa, mais Franceschi se contenta de chasser les rassemblements d'insurgés qui inquiétaient ses flancs et d'envoyer ses éclaireurs du côté de Viseu pour essayer de découvrir la division Lapisse qui ne parut pas.

Je n'ai pas à raconter ici la délivrance de Tuy par Heudelet, non plus que la prise d'Amaranthe par le général Loyson ; j'ai encore moins à m'occuper des intrigues mystérieuses qui signalèrent le séjour du maréchal Soult à Oporto, intrigues auxquelles le général Franceschi, détaché sur la Vouga, resta complètement étranger. Cependant une nouvelle armée anglaise avait débarqué en Portugal sous les ordres de sir Arthur Wellesley (futur duc de Wellington) et s'était avancée sur Coimbre avec l'intention de marcher promptement contre le maréchal Soult. Cette armée, qui comprenait trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, se mit en marche le 6 mai ; le 9, la division Paget et la cavalerie légère franchirent le pont de la Vouga dans la soirée avec l'intention de surprendre le lendemain matin le général Franceschi posté au village d'Albergaria-Nova avec sa cavalerie, un régiment d'infanterie de la division Mermet et 6 pièces de canon. Le reste de l'infanterie de Mermet était à Grijon, à une marche en arrière sur la grand'-route d'Oporto. Franceschi avait ce jour-là même informé le maréchal Soult qu'il s'attendait à être attaqué, mais il ne croyait pas avoir toute l'armée anglaise sur les bras. La manière dont il se tira d'affaire accrut sa réputation. Sir Wellesley, d'après la connaissance qui lui avait été donnée de la situation des troupes, décida de tourner la droite des Français par le lac d'Ovar et, pendant cette opération, il tomba directement sur Franceschi à Albergaria-Nova. La cavalerie légère du général Cotton traversa la Vouga au milieu de la nuit, cherchant à pénétrer sur les derrières de la cavalerie

française que la division Paget devait attaquer directement sur Albergaria ; Trant avec ses Portugais formait l'aile gauche. Ce mouvement compliqué manqua précisément à cause de sa complication et Franceschi, attaqué précipitamment avant d'être tourné, déploya dans cette position périlleuse une telle fermeté, une telle assurance, que le général anglais crut notre avant-garde fortement soutenue et n'osa pas manœuvrer autrement qu'en masse. Le général Hill avait été envoyé avec sa division à Ovar dans la prévision d'une poursuite et avec l'intention de le faire arriver sur le pont d'Oporto pêle-mêle avec les fuyards. « La belle contenance et la bravoure de Franceschi, dit le colonel Napier, empêchèrent d'atteindre ce dernier but. » Le 11, les troupes anglaises arrivèrent à Grijon en même temps que Franceschi, à huit heures du matin ; il eut le temps cependant de prendre ses dispositions en couvrant son flanc droit par l'infanterie postée dans un bois et en établissant sa ligne en arrière de quelques villages. Attaqué par des forces nombreuses et tourné par sa gauche, il fut obligé de battre en retraite, mais, arrivé sur les hauteurs de Carvalho, il fit volte-face et repoussa la cavalerie qui le serrait de trop près. Ses escadrons achevaient de traverser un ravin profond par un défilé étroit et boueux au moment où l'avant-garde anglaise plaçait ses batteries sur le bord. Le général était resté en arrière pour juger des mouvements de l'ennemi, les derniers tirailleurs précipitaient leur retraite et ils allaient franchir le ravin lorsque, se retournant, ils aperçurent leur chef loin derrière eux. Aussitôt ils s'arrêtent, bravant les balles et la mitraille. En vain le général leur crie de passer outre, ils s'obstinent à l'attendre. Il arrive en courant et les presse encore de passer : « Après vous, mon général, répondent les hussards. » En ce cas, mes amis, reprend le général, passons ensemble. Vers le milieu de la côte opposée une boîte de mitraille renverse son cheval : hussards et dragons sont tous à pied à la fois, chacun d'eux brigue l'honneur de lui faire accepter sa monture. Wellington remarquait plus tard que, dans cette circonstance, Franceschi s'était montré bien supérieur aux généraux anglais. « Monsieur le Général, lui disait-il, dans cette retraite j'ai été plus content de vous que de mon général de cavalerie ; vous n'aviez que 600 chevaux, il en avait 1,500 ; il avait du canon et je le soutenais avec une division d'in-

fanterie, mais vos manœuvres ont été si habiles, vos mouvements si prompts, vos charges exécutées avec tant d'assurance, que moi-même je vous ai toujours soupçonné d'avoir de l'infanterie derrière vous, et de me tendre un piège, ce qui m'a fait constamment agir avec mes masses. »

Les Anglais s'arrêtèrent à la nuit close. Franceschi, continuant sa retraite, passa le Douro, et à deux heures du matin le pont fut détruit. On sait comment l'armée française, troublée en ce moment par des manœuvres indignes, fut surprise dans Oporto le 12 mai, comment cette armée parvint à se replier sur le chemin d'Amaranthe et comment, en apprenant que ce point était abandonné par Loyson, Soult, avec une admirable fermeté, fit détruire toute son artillerie et tous ses bagages pour se retirer par les montagnes en suivant des sentiers impraticables pour les voitures. Pendant cette terrible retraite, Franceschi resta constamment avec le maréchal à l'extrême arrière-garde, il repoussa vigoureusement les dragons anglais qui avaient atteint la colonne au moment même où elle allait se trouver à l'abri des atteintes de l'ennemi. Le 19 mai, l'armée épuisée de fatigue et de misère entrait dans Orense, n'ayant plus ni artillerie, ni provisions, ni munitions, ni bagages, mais ayant sauvé son honneur et la réputation de son général.

Après avoir séjourné pendant deux jours à Orense, pour ravitailler et reconstituer son armée, le maréchal Soult envoya au secours du général Fournier, bloqué dans Lugo par les troupes espagnoles aux ordres du général Mahi, une forte avant-garde que lui-même suivit de près. A son approche, le général Mahi s'éloigna et rejoignit l'armée de la Romana; le maréchal Soult se concerta alors avec le maréchal Ney pour détruire cette armée qui occupait une partie de la Galice et interceptait les communications avec les autres provinces de l'Espagne. Conformément aux conventions faites, l'armée du maréchal Soult, redevenue le 2e corps de la Grande-Armée, se mit en mouvement le 1er juin. Franceschi formait encore l'avant-garde et était soutenu par les dragons de Lahoussaye. Après avoir descendu la rive droite de la Tambuga, dans la direction d'Orense, il arriva le 12 juin à Monte-Furada sur la Syl, où il fut renforcé d'une division d'infanterie. Toutes les vallées qui s'ouvrent sur le cours du haut Minho furent ainsi

balayées, et la Romana fut relégué sur le cours inférieur de ce fleuve. Les mouvements du maréchal Soult eurent alors pour but de traquer ce général et de l'acculer aux positions où l'on s'attendait à voir apparaître le maréchal Ney. Le 19 juin, Franceschi rencontra la tête de l'armée de la Romana près de Viana, à l'extrémité de la vallée du Bibey. Tout le 2e corps d'armée se concentra sur ce point dans l'intention de livrer bataille aux Espagnols, mais ceux-ci disparurent pendant la nuit. Après une série d'escarmouches, dans lesquelles Franceschi déploya son ardeur et son activité habituelles, la Romana semblait perdu lorsqu'il fut sauvé par la mésintelligence qui éclata entre Soult et Ney. Différents motifs, qu'il serait trop long d'exposer ici, portèrent le maréchal Ney à penser que Soult n'était plus disposé à tenir les engagements pris vis-à-vis de lui et il se retira à la Corogne.

A la suite de ces événements on s'attendait assez généralement à voir le maréchal Soult disgracié auprès de l'Empereur. Napoléon en décida autrement et lui donna, au contraire, le commandement supérieur des 2e, 5e (Mortier) et 6e corps. Soult, cessant de poursuivre la Romana, se rendit à Zamora où il se proposait de rester jusqu'à ce que ses troupes fussent complètement refaites. En se mettant en route pour cette ville, il chargea Franceschi de se rendre à Madrid, pour expliquer au roi Joseph quelles étaient ses intentions et pour concerter ses mouvements avec ceux du 1er corps (Victor), du 4e (Sébastiani) et de la réserve (général Dessolles) restés sous les ordres directs du roi. En conséquence, Franceschi partit le 25 juin de Puebla de Sanabria, où était le quartier général de Soult; il n'emmenait avec lui que le capitaine Bernard, son officier d'ordonnance, et le capitaine de Saint-Joseph, aide de camp du maréchal Soult. Ils voyageaient, d'ailleurs, sans escorte, avec un seul guide, et montés sur de mauvais chevaux de poste. Cette imprudence était motivée par le désir de remplir avec célérité une mission importante et par la sécurité que semblait devoir inspirer la présence du 5e corps dans le pays.

Les trois voyageurs étaient arrivés le 28 à Zamora; la trahison d'un guide les livra à une bande de guérillas à moitié route de Toro à Tordesillas. Leurs chevaux exténués refusaient presque de marcher et pendant que le général, pressant les flancs du sien,

galopait un peu en avant, les deux capitaines cherchaient à faire avancer le cheval du postillon à force de coups de fouet. Tout à coup des hommes à cheval, vêtus de longs manteaux et armés de fusils, arrivent sur eux au galop. Le capitaine Saint-Joseph siffle dans le manche de son fouet pour prévenir le général, mais celui-ci, au lieu de chercher à fuir, s'arrête et n'hésite pas à attendre ses compagnons. Poussant des cris sinistres, des brigands les entourent tous à la fois, des poignards, des lances, des sabres sont levés sur eux, tandis que les mieux armés appuient sur leur poitrine des fusils et des tromblons. Ils semblaient n'attendre qu'un signe de leur chef pour massacrer les prisonniers, mais ce chef, plus avisé, s'empressa d'étendre le bras en criant : Paix, paix. Il leur fait donner de meilleurs chevaux et les entraîne dans un bois voisin d'où ils gagnent le Douro qu'ils traversent sur un bac. Parvenus sur l'autre rive, ils sont dépouillés de leurs effets et jetés à terre, pendant que la bande délibère sur le sort à leur faire subir. Cependant le général s'était fait connaître; l'espoir de se faire bien venir auprès de la junte de Séville et d'obtenir une forte récompense fit respecter la vie des prisonniers. Les guérillas se rapprochèrent d'eux, leur offrirent du pain et du vin et leur amenèrent des chevaux frais. Le chef tint l'étrier de celui que devait monter le général, puis deux hommes s'étant détachés pour former l'avant-garde et les autres, au nombre de plus de quarante, s'étant rangés sur deux files, le chef donna l'ordre du départ. Il se nommait Juan Mendieta, plus connu sous le surnom d'el Capucino; il prévint ses prisonniers qu'il les conduisait à Ciudad-Rodrigo pour les présenter au général espagnol duc d'el Parque. Il fallait pour cela traverser la province de Salamanque et même passer en vue de cette ville occupée par les Français. Le sort du général Franceschi était connu, les environs de Salamanque furent couverts de cavalerie courant à sa recherche, un détachement de dragons le manqua de quelques minutes seulement. Le général Delage, commandant à Toro, avait fait partir tous les cavaliers dont il disposait, le général Laval commandant le 10[e] hussards, ami de Franceschi, se mit lui-même à la tête des hussards les mieux montés et fit une telle diligence qu'il fut sur le point d'atteindre la colonne des guérillas. Mais la nuit survint, el Capucino

fit traverser à sa bande la ville d'Alba de Tormès, et la conduisit dans des montagnes où elle fut en sûreté. Impossible, d'ailleurs, de chercher à s'échapper, les guérillas ne perdaient pas un instant de vue leurs prisonniers.

Le 2 juillet, la bande arriva à Ciudad-Rodrigo et le chef envoya prendre les ordres du duc d'el Parque. Ce général, qui devait être quelques mois plus tard outrageusement battu par Kellermann à Alba de Tormès, avait tout d'abord, au début des événements d'Espagne, reconnu le roi Joseph et rempli auprès de lui les fonctions de capitaine des gardes. Il avait en cette qualité voyagé de Bayonne à Madrid dans la même voiture que Franceschi, premier aide de camp du roi ; des rapports d'intimité s'étaient établis entre eux et lorsqu'après l'affaire de Baylen, le duc s'était décidé à changer de parti, il avait pris Franceschi pour confident des motifs qui lui inspiraient cette détermination. Les prisonniers pouvaient donc espérer trouver auprès de lui un accueil bienveillant, mais les généraux espagnols n'étaient pas libres de céder à leurs sentiments personnels.

Ce fut sous l'escorte d'un nombreux détachement de cavalerie que les trois prisonniers, les yeux bandés par leurs mouchoirs, firent leur entrée dans Ciudad-Rodrigo au milieu des clameurs et des vociférations tumultueuses de toute la population. Introduits auprès du duc d'el Parque, ils trouvèrent un homme au visage sévère qui leur reprocha la conduite du gouvernement français envers l'Espagne. Franceschi lui répondit avec dignité et lui demanda pour lui et ses compagnons l'autorisation d'écrire à leur famille. L'exaspération du peuple et les antécédents du duc d'el Parque lui avaient dicté son attitude en cette circonstance, mais il donna des ordres pour que les prisonniers fussent bien traités et fit prendre les précautions les plus sévères pour leur sûreté. Franceschi fut prévenu qu'il partirait le lendemain pour Séville où la junte prononcerait sur son sort. Cinq ans plus tard, à Toulouse, le duc d'el Parque disait à M. de Saint-Joseph : « Ah ! commandant ! quel homme vous aviez perdu ! tous les mérites étaient en lui et quel cœur ! je ne puis vous exprimer ce que sa situation à Ciudad-Rodrigo m'a fait souffrir. J'aurais voulu le sauver et il a fallu que je lui tinsse un langage sévère et que je félicitasse mon pays des

malheurs de ce vaillant soldat! » Triste armée que celle dont les généraux étaient obligés de flatter les passions populaires!

Le 3 juillet, les prisonniers quittèrent Ciudad-Rodrigo sous l'escorte de trente chasseurs à cheval du régiment de la Reine, mais sans être pour cela abandonnés par les guérillas qui ne les lâchèrent pas jusqu'à Séville. Le 5 juillet, cette petite colonne rencontra le quartier général de sir Arthur Wellesley à Zarza-la-Mayor. Le futur lord Wellington fit inviter les prisonniers à dîner, plaça le général Franceschi à sa droite et affecta de le traiter avec la plus grande distinction. Il s'entretint avec lui de la dernière campagne de Portugal et se répandit en éloges sur la manière dont il y avait commandé l'avant-garde. Encouragé par cet accueil, Franceschi demanda au général anglais à être transporté en Angleterre, mais Wellington lui exprima son regret de ne pouvoir y consentir; il lui promit seulement de le recommander à son frère, le marquis de Wellesley, ambassadeur auprès de la junte de Séville. Il lui proposa en même temps de faire donner de ses nouvelles en France. Tous les généraux et les officiers anglais prodiguèrent à Franceschi des témoignages d'estime en lui rappelant les circonstances dans lesquelles ils avaient lutté contre lui.

Le voyage jusqu'à Séville fut troublé par les incidents les plus émouvants et à plusieurs reprises les prisonniers ne furent sauvés du massacre que par le dévouement des chasseurs de l'escorte. La traversée du Tage fut particulièrement pénible, mais le séjour à Albuquerque, grande ville de l'Estramadure, faillit amener la mort de Franceschi et de ses compagnons. La foule entourait le général que le lieutenant de chasseurs couvrait de son corps. La selle de cet officier ayant tourné, il tomba sous son cheval et sa chute allait ouvrir un passage lorsque, saisissant les crins de son cheval, il se releva. Les chasseurs firent avec lui un dernier effort et parvinrent à entraîner les prisonniers dans une rue écartée et les mirent à l'abri de toute insulte. Les officiers de la garnison de Badajoz, capitale de l'Estramadure, leur prodiguèrent au contraire les insultes et les outrages. Enfin le 16 juillet ils arrivèrent aux portes de Séville, les guérillas se rendirent auprès de la junte avec leur commandant, et sans doute ils n'obtinrent pas la récompense sur la-

quelle ils comptaient, car en revenant auprès des prisonniers ils les dépouillèrent de tous les effets qui leur restaient. Ils s'éloignèrent ensuite ainsi que les chasseurs de la Reine, qui furent remplacés par une escorte d'infanterie venue de Séville.

La junte décida que le général Franceschi et ses compagnons seraient emprisonnés à Grenade; on avait joint à eux un jeune officier d'état-major, M. Villiers, fait prisonnier à Badajoz où il avait été envoyé en parlementaire et retenu captif au mépris de toutes les lois de la guerre. Le voyage de Séville à Grenade se fit sans incident fâcheux, et la captivité subie dans l'Alhambra, malgré les rigueurs dont elle fut entourée et la fureur de la populace qui demandait leurs têtes avec acharnement, n'aurait pas été trop pénible si les prisonniers avaient eu la permission de donner de leurs nouvelles à leurs familles. Mais l'idée des tourments et des chagrins que devait éprouver sa jeune femme était pour le général Franceschi une source constante des plus cruelles tortures. Il ne pouvait parler que d'elle, et ses compagnons qui lui témoignaient sans relâche le dévouement le plus affectueux, ne parvenaient à soutenir son courage qu'en lui faisant entrevoir la possibilité de la rejoindre bientôt. Les démarches les plus actives étaient faites en effet, sous l'influence du maréchal Soult et du roi Joseph, pour obtenir son échange, mais la junte s'obstinait à n'y consentir qu'à la condition de voir délivrer Palafox, le défenseur de Saragosse, et l'empereur Napoléon ne voulait à aucun prix se dessaisir d'un prisonnier de cette importance.

Quelques officiers appelés par leur service auprès des prisonniers leur témoignaient une touchante sympathie et ne craignaient même pas de s'exposer aux peines les plus sévères pour leur remettre en cachette des livres, des papiers et des crayons. Mais le gouverneur de l'Alhambra interprétait ses instructions à leur égard dans le sens le plus étroit. Traités comme des criminels et non comme des prisonniers de guerre, ils ne pouvaient même se rapprocher d'autres Français captifs comme eux et au même titre, tels par exemple que le général von der Weit, d'origine suisse, également enfermé dans l'Alhambra, avec lequel ils eurent à peine l'occasion d'échanger de loin quelques saluts sympathiques. Toute communication avec le dehors leur était absolument interdite. Ils avaient

pour toute promenade la plate-forme de la tour dans laquelle ils étaient enfermés.

Cependant le maréchal Suchet, beau-frère du capitaine de Saint-Joseph, avait fini par obtenir son échange ; il dut le 28 septembre quitter le général Franceschi et le capitaine Bernard en leur promettant de tout mettre en œuvre pour les délivrer à leur tour. La séparation fut cruelle pour tous. A partir de ce moment le gouverneur sembla s'attacher à rendre la captivité de Franceschi de moins en moins tolérable.

Le capitaine Saint-Joseph, à travers mille difficultés, avait fini par atteindre Saragosse. Tenant la promesse qu'il avait faite au général, il insista auprès du maréchal Suchet pour la reprise des négociations relatives à l'échange du général Franceschi. Le gouverneur français consentit à l'élargissement d'un général espagnol des plus distingués. Wellington lui-même voulut bien insister auprès de la junte de Séville pour lui faire accepter cette proposition. La junte hésitait, quand les événements vinrent enlever à Franceschi sa dernière chance de salut.

L'armée française était entrée en Andalousie, Séville était en son pouvoir et elle marchait sur Grenade. Le soir du 15 janvier 1810, à minuit, on fit lever à la hâte les prisonniers : l'aide de camp du gouverneur et les généraux Franceschi et von der Weit furent jetés dans une voiture que les capitaines Bernard et Villiers durent suivre à pied, conduits à coups de crosse de fusil par les soldats de leur escorte[1] ; ils allèrent ainsi jusqu'à Malaga, où Franceschi faillit encore une fois et pour tout de bon être massacré. Son homonyme le Corse, chef d'état-major du corps de Sébastiani, avait à tort ou à raison acquis dans le pays une réputation de cruauté qui avait rendu son nom l'objet de la haine populaire ; on affecta de confondre avec lui le malheureux Franceschi-Delonne que la populace déchaînée voulait à toute force mettre en pièces. On parvint à le cacher dans une chapelle et à le faire embarquer pendant la nuit sur un mauvais bâtiment marchand, à bord duquel les prisonniers français devaient être transportés à Carthagène. Là furent

1. Les détails qui suivent sont extraits d'une lettre adressée à M. de Saint-Joseph, par le capitaine Bernard.



entassés à fond de cale une quarantaine de malheureux gardés par 20 sbires qui leur infligèrent de tels traitements que, sans la sagesse du général qui les retint, les prisonniers les auraient massacrés, bien sûrs d'être tués à leur tour. Le gouverneur de Carthagène prétendit n'avoir pas d'ordres pour les recevoir, et leur bâtiment repartit pour Majorque où le général Reding, Suisse au service de l'Espagne, un des héros de Baylen, refusa de les laisser débarquer et menaça même le capitaine du vaisseau marchand de faire feu sur lui s'il ne s'éloignait au plus vite. Il fallut revenir à Carthagène par une tempête affreuse et sans vivres.

Cette fois le gouverneur de Carthagène consentit à se charger d'eux et leur donna pour prison une vieille caserne où ils ne trouvèrent pour lits de repos que des couchettes pleines de vermine. C'est là que Franceschi et ses compagnons languirent pendant huit mois. Leur sort finit cependant par s'améliorer : d'honorables négociants de Carthagène vinrent à leur secours et procurèrent au général des moyens de correspondance, des livres, du papier, des plumes, des crayons, de l'argent ; on lui fit même entrevoir la possibilité d'une évasion. L'espoir et la gaîté lui revinrent ; il parlait du bonheur qu'il aurait à revoir sa femme, son père, ses amis... Tout à coup la fièvre jaune, dont les germes avaient été apportés par un navire venu des côtes d'Afrique, se déclara dans Carthagène ; le général von der Weit fut un des premiers atteint et mourut à l'hôpital dans un état complet d'abandon. Lorsque Franceschi éprouva les premiers symptômes, ses compagnons s'opposèrent à ce qu'il fût transporté à l'hôpital. Averti par un mot maladroit du médecin, il se sentit mourir, fit venir un prêtre français qui se trouvait à Carthagène, et qui après l'avoir entendu se retira édifié de la noblesse de ses sentiments, puis il chargea le capitaine Bernard de ses recommandations pour tous ceux qu'il aimait et expira le 23 octobre 1810. Il me serait difficile, écrivait plus tard le capitaine Bernard, de dire avec quel calme, quelle tranquillité d'esprit est mort le général. Ses derniers moments tenaient du sublime. L'Empereur avait nommé le général Franceschi baron de l'empire par lettres patentes du 23 juin 1810. Par un nouveau décret, il assigna une pension de 6,000 francs à sa veuve, mais la douleur qui avait miné la santé de Mme la baronne Franceschi ne lui permit

pas de jouir longtemps de cette faveur motivée par les services distingués de son mari. Après avoir langui pendant dix-sept mois, elle mourut à son tour.

J'ai oublié de dire que Franceschi avait été le 15 juin 1804 du très petit nombre de colonels nommés commandants de la Légion d'honneur, il avait été fait chevalier de la Couronne de fer le 9 décembre 1805. Son nom est inscrit sur le côté ouest de l'Arc de triomphe de l'Étoile.

Tels furent la vie et la mort d'un des généraux de cavalerie les plus remarquables de la Grande-Armée. La captivité à laquelle il fut condamné et les traitements qu'il subit contrairement à toutes les habitudes des nations civilisées déshonorèrent le gouvernement et le peuple espagnols. La mort qui vint terminer dix-huit mois de souffrances morales et de tortures physiques a jeté sur la mémoire de Franceschi un intérêt sympathique et touchant. Les campagnes de 1808 et 1809 en Galice et en Portugal, campagnes pendant lesquelles il remplit, dans toute la force de l'expression, au milieu des circonstances les plus difficiles, le rôle de général d'avant-garde, l'ont placé au premier rang parmi ceux qui s'acquittèrent avec honneur de ce rôle important et délicat, à côté des Lasalle, des Montbrun, des Colbert, des Marulaz, des Pajol. Il avait paraît-il l'instinct raisonné de la guerre, le coup d'œil rapide et sûr, l'esprit fertile, l'audace, l'activité, la vigilance qui jamais ne laissait échapper l'occasion, sûr de battre l'ennemi, sûr de prévenir ses surprises. Il avait aussi le don d'inspirer la confiance. « Les soldats qui le chérissaient brûlaient de partager ses périls et de le défendre, a dit un officier qui l'avait vu à l'œuvre, les ordres étaient aussitôt exécutés que prévus ; sa division pouvait se comparer à une nombreuse famille où chaque corps de l'armée ambitionnait l'honneur de servir sous un chef que sa droiture, ses lumières, sa bonté de cœur rendaient l'exemple, le bienfaiteur, l'appui de tout ce qui l'entourait »...

APPENDICE

Comme chef d'escadron et comme colonel, Franceschi se fit surtout remarquer par son audace et sa témérité. C'est surtout en Portugal, alors qu'il commandait la division de cavalerie légère de l'armée du maréchal Soult que, mûri par l'expérience et la responsabilité, il joignit à ses qualités de jeunesse la prudence dont ne doit jamais se départir le véritable général d'avant-garde. Les *Souvenirs* du chef d'escadron Dupuy, dont j'ai déjà cité un extrait à propos de Marulaz, racontent à ce sujet une anecdote intéressante (le fait auquel il fait allusion se passa au début de la campagne de 1805, au moment où le corps du maréchal Soult, dans lequel se trouvaient à la fois le 8e hussards et le 11e chasseurs, venait de franchir le Danube) :

« En arrivant à Aicha, entre Augsbourg et Freisingen, nous trouvâmes l'arrière-garde d'une colonne autrichienne qui avait été battue à Wertingen, formée par un régiment de uhlans ; il était en bataille, adossé à un bois à l'extrémité d'une petite plaine ; lorsque les tirailleurs du 8e et les nôtres y débouchèrent, je me trouvais en curieux avec eux. Les hussards firent une courte charge sur les éclaireurs qui leur étaient opposés ; comme il n'y avait pas de danger pour eux, ne voulant rien engager avant que les régiments ne fussent en présence, je retins les chasseurs.

« Le colonel Franceschi, qui commandait le 8e de hussards, arrivant sur le terrain, accourut vers moi et me dit : « Eh bien, maréchal des logis « chef! est-ce que les chasseurs ne savent pas charger comme les hus- « sards? — Oh! que si, Colonel! lui fis-je, vous l'allez voir! » Et en même temps, piqué du reproche, je m'écriai : « En avant, chasseurs du « 11e! » Je m'élance avec eux et, dépassant les hussards, refoulant les tirailleurs ennemis, nous déchargeons nos pistolets à vingt pas de distance des uhlans rangés en bataille! Ils s'élancent alors la lance basse et nous chargent avec impétuosité ; la vitesse de nos chevaux nous sauva, mais ce que j'avais prévu arriva. Nos régiments n'étaient point en mesure ; le 1er escadron seulement du 8e avait débouché dans la plaine, il fit bonne contenance, mais il fut très maltraité et les uhlans n'abandonnèrent la partie qu'à la vue de nos régiments qui arrivaient au galop.

« Après leur retraite, le colonel Bessières (commandant le 11e chasseurs)

me fit appeler ; il me blâma beaucoup de mon imprudence, mais je lui racontai ce qui s'était passé, ce que m'avait dit le colonel de hussards ; il approuva alors ma conduite et s'en expliqua avec lui.

« Sans les paroles inconsidérées du colonel Franceschi et si les régiments eussent eu le temps d'arriver dans la plaine, nous eussions eu sans doute une jolie, une honorable affaire.

« Ce n'est pas le tout pour un chef que d'être intrépide, il doit savoir l'être à propos et ne pas faire exposer ses hommes inconsidérément ! C'est ce que le colonel des hussards oublia. »

TABLE DES MATIÈRES

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

